

PIERRE  
BERGÉ  
& ASSOCIÉS

de Chateaubriand

M Duras

**LA DUCHESSE DE DURAS ET  
SES AMIS, CHATEAUBRIAND**

AUTOGRAPHES & MANUSCRITS

JEUDI 24 OCTOBRE 2013 / FONDATION PIERRE BERGÉ - YVES SAINT LAURENT

## **Pierre Bergé & associés**

*Société de Ventes Volontaires\_agrément n°2002-128 du 04.04.02*

### **Paris**

92 avenue d'Iéna 75116 Paris

**T.** +33 (0)1 49 49 90 00 **F.** +33 (0)1 49 49 90 01

### **Bruxelles**

Avenue Louise 479 Bruxelles 1050 / Louizalaan 479 Brussel 1050

**T.** +32 (0)2 504 80 30 **F.** +32 (0)2 513 21 65

**[www.pba-auctions.com](http://www.pba-auctions.com)**

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES PARIS  
**Pierre Bergé & associés**

---

# LA DUCHESSE DE DURAS ET SES AMIS, CHATEAUBRIAND

## AUTOGRAPHES & MANUSCRITS

---

**DATE DE LA VENTE / DATE OF THE AUCTION**

Jeudi 24 octobre 2013 - 14 heures 30  
*October Thursday 24<sup>th</sup> 2013 at 14:30 am*

**LIEU DE VENTE / LOCATION**

Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent  
5, avenue Marceau 75116 Paris

**EXPOSITIONS PRIVÉES / PRIVATE PUBLIC**

Sur rendez-vous à la Librairie *Les Autographes*  
*By appointment at the Bookstore Les Autographes*  
45 rue de l'Abbé Grégoire 75006 T. +33 (0)1 45 48 25 31

**EXPOSITIONS PUBLIQUES / PUBLIC VIEWING**

Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent  
Mardi 22 octobre et mercredi 23 octobre de 10 heures à 18 heures  
*October Tuesday 22<sup>nd</sup> and wednesday 23<sup>rd</sup>, 2013 from 10:00 am to 6:00 pm*

**TÉLÉPHONE PENDANT L'EXPOSITION PUBLIQUE ET LA VENTE**

T. +33 (0)1 44 31 64 29

**CONTACTS POUR LA VENTE**

Sophie Duvillier T. + 33 (0)1 49 49 90 10 - sduvillier@pba-auctions.com  
Eric Masquelier T. + 32 (0)2 504 80 31 - emasquelier@pba-auctions.com

**EXPERTS POUR LA VENTE**

Thierry Bodin - *Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art*  
45 rue de l'Abbé Grégoire, 75006 Paris  
T. +33 (0)1 45 48 25 31 E. lesautographes@wanadoo.fr

---

**CATALOGUE ET RÉSULTATS CONSULTABLES EN LIGNE**

[www.pba-auctions.com](http://www.pba-auctions.com)



**RELATIONS PUBLIQUES****PRESSE SPÉCIALISÉE**

Nathalie du Breuil  
T. + 33 (0)1 49 49 90 08  
ndubreuil@pba-auctions.com

**DIRECTION ARTISTIQUE**

Aurore Blot Lefevre  
T. + 33 (0)1 49 49 90 03  
ablotlefevre@pba-auctions.com

**TRAITEMENT ICONOGRAPHIQUE**

Céline Scaringi  
T. + 33 (0)1 49 49 90 17  
cscaringi@pba-auctions.com

**RESPONSABLE ADMINISTRATIF  
ET FINANCIER**

Christie Demanche  
T. + 33 (0)1 49 49 90 19  
cdemanche@pba-auctions.com

**RÈGLEMENT**

Mariana Si Saïd  
T. + 33 (0)1 49 49 90 02  
F. + 33 (0)1 49 49 90 04  
msisaïd@pba-auctions.com

**TRANSPORT / LOGISTIQUE**

Jean-Yves Le Moal  
T. + 33 (0)1 49 49 90 00  
jylemoal@pba-auctions.com

**MEUBLES ET OBJETS D'ART  
TABLEAUX - DESSINS ANCIENS  
ORIENT ET EXTRÊME-ORIENT  
EXPERTISE - INVENTAIRE**

Daphné Vicaire  
T. + 33 (0)1 49 49 90 15  
dvicaire@pba-auctions.com  
Harold Lombard  
T. + 32 (0)2 504 80 30  
hlombard@pba-auctions.com  
Chantal Dugénit  
T. + 33 (0)1 49 49 90 23  
cdugenit@pba-auctions.com

**MONTRES DE COLLECTION**

Sophie Duvillier  
T. + 33 (0)1 49 49 90 10  
sduvillier@pba-auctions.com

**BIJOUX**

Catherine Azorin  
T. + 33 (0)1 49 49 90 29  
cazorin@pba-auctions.com

**ARCHÉOLOGIE**

Daphné Vicaire  
T. + 33 (0)1 49 49 90 15  
dvicaire@pba-auctions.com

**VÉHICULES DE COLLECTION**

Catherine Azorin  
T. + 33 (0)1 49 49 90 29  
cazorin@pba-auctions.com

**ART MODERNE****ART CONTEMPORAIN****PHOTOGRAPHIES**

Fabien Béjean-Leibenson  
T. + 33 (0)1 49 49 90 32  
fbejean@pba-auctions.com  
Sophie Duvillier  
T. + 33 (0)1 49 49 90 10  
sduvillier@pba-auctions.com

**ARTS DÉCORATIFS ET DESIGN DU XX<sup>E</sup>****BIJOUX D'ARTISTES****DESIGN**

Jean Maffert  
T. + 33 (0)1 49 49 90 33  
jmaffert@pba-auctions.com

**LIVRES****AUTOGRAPHES - MANUSCRITS**

Eric Masquelier  
T. + 33 (0)1 49 49 90 31  
emasquelier@pba-auctions.com  
Sophie Duvillier  
T. + 33 (0)1 49 49 90 10  
sduvillier@pba-auctions.com

**Pierre Bergé**

Président

**Antoine Godeau**Vice-président  
Commissaire Priseur**Olivier Ségot**

Administrateur

**Raymond de Nicolay**

Consultant

**Paris**

92 avenue d'Iéna 75116 Paris  
T. +33 (0)1 49 49 90 00  
F. +33 (0)1 49 49 90 01

**Bruxelles**

Harold Lombard  
hlombard@pba-auctions.com  
Olivia Roussev  
oroussev@pba-auctions.com

Avenue Louise 479 Louizalaan  
Bruxelles 1050 Brussel  
T. +32 (0)2 504 80 30  
F. +32 (0)2 513 21 65

**Numéro d'agrément  
2002-128 du 04.04.02**

**www.pba-auctions.com**

questionnaire mieux que moi de l'histoire  
elle indiquerait, ne peut y arriver me  
ce d'histoire en face de vous. Mais  
Madame me donner à l'expérience  
si tel point qui vous plaira? De même  
à vous en considérant il? Je vous donne  
des dépenses pour elle franchement un p  
toute une partie d'argent mes hommes

de M. de la Roche

11 2. 1752.



François de Chateaubriand



La Duchesse de Duras

---

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, évoquant les premiers jours de la Restauration, Chateaubriand écrit : « Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la duchesse de Duras avait de l'imagination, et un peu même dans le visage de l'expression de madame de Staël : on a pu juger de son talent d'auteur par *Ourika*. [...] Rentrée de l'émigration, renfermée pendant plusieurs années dans son château d'Ussé, au bord de la Loire, [...] elle vint à Paris pour l'éducation de ses charmantes filles, Félicie et Clara. Des rapports de famille, de province, d'opinions littéraires et politiques, m'ouvrirent la porte de sa société. La chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité de sentiments, en faisaient une femme supérieure. Au commencement de la Restauration, elle me prit sous sa protection. [...] Madame de Duras, femme excellente qui me permettait de l'appeler ma sœur, que j'eus le bonheur de revoir à Paris pendant plusieurs années, est allée mourir à Nice : encore une plaie rouverte » (XXII, 25).

C'est au printemps de 1808 que Mme de Duras fit la connaissance de Chateaubriand, dont elle connaissait et aimait les livres. En 1810, la confiance mutuelle devint assez forte pour que Chateaubriand confie à la duchesse, qui en fut la première lectrice, le manuscrit des *Aventures du dernier Abencérage*, poème exalté de son amour pour Natalie de Noailles, cousine par alliance de Mme de Duras. En lui renvoyant le manuscrit, la duchesse lui proposa de se considérer comme frère et sœur : « Puisque vous voulez bien, Madame, me permettre de vous donner le nom de sœur, je dois en frère affectionné tenir ma parole ». . . Dès lors, cette relation devint une amitié vive et forte, sous le signe de la fraternité des âmes et des cœurs, dont les lettres ici présentées portent le témoignage.

Née en 1777, Bretonne comme Chateaubriand et de presque dix ans sa cadette, Claire était la fille du comte de Kersaint, guillotiné sous la Terreur. Elle avait aussi connu l'émigration en Angleterre, où elle épousa Amédée de Durfort, marquis puis duc de Duras, à qui elle donna deux filles, Félicie et Clara. En 1808, les Duras rentrèrent en France et achetèrent le beau château d'Ussé en Touraine, où ils vécurent jusqu'à la fin de l'Empire, avec de courts séjours parisiens. La Restauration les ramena à Paris, le duc occupant la charge de premier gentilhomme de la chambre du Roi. La duchesse joua dès lors un rôle éminent, attirant dans son salon, soit aux Tuileries dans le pavillon de Flore, soit dans son hôtel du 31 rue de Varenne, tout ce qui comptait dans le monde des lettres, des arts, des sciences et de la politique. Elle ne ménagea pas ses peines pour soutenir la carrière politique et diplomatique de Chateaubriand, et pour le tenir informé de toutes les intrigues du monde politique.

En partie pour compenser sa tristesse et son isolement lorsque son « frère » dut partir pour l'étranger, et pour atténuer ses douleurs physiques et les attaques de la maladie (elle mourra à Nice en 1828), Mme de Duras, qui avait toujours aimé écrire, composa plusieurs romans, dont elle donnait lecture dans son salon à ses proches. « Elle s'efforçait ainsi, écrira Sainte-Beuve, de se distraire des souffrances du corps en peignant celles de l'âme ; elle répandait en même temps sur chacune de ces pages tendres un reflet des hautes consolations vers lesquelles chaque jour, dans le secret de son cœur, elle s'acheminait ». Elle ne publia que deux de ces courts romans, *Ourika* et *Édouard*, deux petits chefs-d'œuvre, que Sainte-Beuve n'hésita pas à comparer à *La Princesse de Clèves*, et dont le succès fut très grand en France et en Europe. D'autres textes, dont on trouvera ici les manuscrits, marquèrent les esprits, et inspirèrent H. de Latouche (*Olivier*), Stendhal (*Armance*) ou Astolphe de Custine (*Aloys*).

---

On trouvera ici bien des témoignages de l'activité d'écrivain de la duchesse de Duras : manuscrits et brouillons de romans, essais, carnets et journaux intimes, mémoires. On découvrira aussi ses beaux talents d'épistolière, à travers les lettres adressées à sa fille Clara, ou à son « frère » Chateaubriand.

Cette correspondance avec Chateaubriand est exceptionnelle : 363 lettres de Chateaubriand, dont la moitié d'inédites, auxquelles répondent 90 lettres de la duchesse. Sur vingt ans (de 1808 à 1827), elle révèle bien des aspects de la personnalité, de l'œuvre et de la carrière de Chateaubriand, qui se confie sans réserve à sa « véritable sœur » : affaire du discours de réception à l'Académie française, rédaction des *Aventures du dernier Abencérage*, publication de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, soucis financiers, la Vallée-aux-loups, projets d'une *Histoire de France* et des *Mémoires d'outre-tombe*, rupture avec Natalie de Noailles, rédaction de *Moïse*, la Restauration, son activité politique à la Chambre des pairs, ses écrits politiques et sa lutte pour la liberté de la presse, son ambassade à Londres, le congrès de Vérone, tels sont les principaux thèmes des lettres du « frère ». Les deux ensembles de lettres de la « sœur », lors des ambassades du diplomate à Berlin, puis à Londres et au congrès de Vérone, sont un véritable journal tenu pour combler l'absence de l'ami : « Savez-vous ce que c'est que de passer une longue matinée sans voir arriver l'ami avec lequel on a l'habitude d'épancher son cœur, auquel on raconte et de qui on écoute toutes les misères qui remplissent la vie ? J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner toutes ces heures où vous ne viendrez plus ». Elle l'informe de toutes les intrigues politiques. Mais cette amitié exclusive, passionnée, « n'admet pas de partage », et souffre et enrage et se révolte contre l'influence de Juliette Récamier. On retrouve dans ces lettres ce que Sainte-Beuve disait des romans : « Le style de Mme de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la négligence. Il est né naturel et achevé ; simple, rapide, réservé pourtant ; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme »...

Parmi les autres correspondants de Mme de Duras, on retrouve ici les habitués de son salon, rassemblant écrivains, hommes politiques, savants, et notamment le baron de Barante, Barbé-Marbois, Astolphe de Custine, Georges Cuvier, Decazes, Louis de Fontanes, le duc de Richelieu, le comte de Villèle, ou Wellington... Mais il convient de signaler plus particulièrement les belles lettres de Mme de Staël, à laquelle on a parfois comparé Mme de Duras ; l'intéressant et spirituel échange avec Talleyrand ; et enfin l'importante correspondance d'Alexandre von Humboldt, d'une centaine de lettres, où le savant évoque ses voyages, ses travaux, son amour pour la France, son admiration pour Chateaubriand, et son attachement pour la duchesse.

On peut reprendre ici la conclusion du beau portrait que Sainte-Beuve a consacré à la duchesse de Duras dans ses *Portraits de femmes* : « Ainsi se couronne une des vies les plus brillantes, les plus complètes, les plus décevantement mêlées qu'on puisse imaginer, où concourent la Révolution et l'ancien régime, où la naissance, et l'esprit, et la générosité, forment un charme une vie de simplicité, de grand ton, de monde et d'ardeur sincère ; une vie passionnée et pure »...

Thierry Bodin

Pour les lettres de Chateaubriand, nous avons fait suivre les lettres publiées de la référence à l'excellente édition de la *Correspondance générale*, préparée par le regretté Pierre Riberette et publiée chez Gallimard, avec l'indication CG, le tome et le numéro de la lettre. Nous en avons cependant considérablement corrigé le texte dans nos notices, l'éditeur n'ayant pu avoir accès aux autographes et reprenant le texte de l'édition de Louis Thomas, dont les transcriptions étaient excessivement fautives.

Nous avons eu très utilement recours aux travaux sur la duchesse de Duras de Mme Marie-Bénédicte Diethelm, qui prépare avec M. Bernard Degout l'édition de la correspondance inédite Chateaubriand-Duras chez Gallimard, et qui a bien voulu répondre à nos questions. Nous l'en remercions.



muni à bon port. Je suis donc

faute de moi. On me demande

« Jura-tu, si je suis ministre »

« Jura-tu que je me soude »

ou ne me soit pas »

la pour identité »

« Roman au »

« Jura-tu, et »

« Je me soude »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

Mais de l'épave  
desirer par votre  
conseil de voir la

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

« à Paris »

Puisque vous voulez bien, Madame, me permettre de vous donner le nom de sœur, je dois en frère affectionné tenir ma parole...

Je sens vivement le prix de l'estime et de l'amitié que vous daignez m'accorder. Je ne la dédaigne point, je la reçois avec une reconnaissance infinie. Je vous promets en retour cette amitié de frère que vous êtes assez bonne pour me demander.

Croyez que je ne manque point de parole dans toutes les choses sérieuses de la vie. Si vous voudriez être ma véritable sœur, je voudrais être aussi votre véritable frère ; vos sentimens élevés, la chaleur de vos attachements, me font croire que je serais un frère très heureux et qui s'entendrait à merveille avec vous.

Je suis toujours un frère tendre et dévoué.

Un homme qui écrit ses mémoires a fini sa vie ; et il n'est plus que le juge et le spectateur de ce qu'il a été.

Je vous écris comme à ma véritable sœur sans réserve et tout ce qui vient au bout de ma plume.

Que ma sœur est bonne et aimable ! Je l'aime tous les jours davantage. Elle entre si bien dans mes peines et dans mes plaisirs ! Elle me parle une langue que j'entends si bien !

Voilà bien des lamentations chère sœur. Mais c'est la charge des sœurs d'écouter toutes les peines des frères.

J'aime ma sœur plus que jamais.

Bon jour chère sœur, je suis tombé dans le noir. Toutes ces idées s'évanouissent en pensant que je vous écris, que vous m'aimez un peu, et que mon attachement pour vous est aussi profond que durable.

Je vous aime toujours avec la tendresse du frère le plus dévoué et le plus sincère.

Amitié vive et tendre pour la vie.

Le temps qui marche, en emportant notre vie, ne peut rien sur des sentimens qui ne sont fondés que sur la confiance entière, l'estime, et tous les rapports du cœur et de l'esprit.

J'aime toujours ma sœur passionnément, et jamais je ne changerai sur ce point.

Je vous aime plus que personne.

L'amitié de ma sœur fait mon bonheur. La mienne pour elle est sans borne et sera sans terme.

Je veux répondre sur le champ pour vous dire combien je vous aime, combien je suis désolé de ne pas vous voir, combien vous me manquez dans la vie, combien votre présence m'est douce et nécessaire.

Croyez que personne au monde ne vous aime plus tendrement que votre frère.

Attachement pour la vie et au-delà.

Ce qui n'est pas laissé de même au hasard, c'est mon attachement pour vous qui est à l'épreuve du temps de la fortune et de tous les maux de la vie.

Ma sœur n'a-t-elle pas une place toute à part toute première, où elle règne sans trouble et sans rivale ?

Il faut, chère sœur, se rapprocher davantage à mesure que les rangs s'éclaircissent. Bientôt il ne restera plus que nous, et nous n'aurons pas de successeurs.

Amitié tendre et sans fin.

Mon attachement pour vous augmente tous les jours. Je suis comme je vous l'ai dit le plus stérile des hommes dans l'expression de mes sentimens. Je n'ai qu'une formule ; et quand j'ai dit je vous aime, j'ai tout dit. Cela fait des lettres si courtes, que j'en ai honte. Pour les allonger il faudroit vous parler de moi ; et ne connaissez-vous pas ce pauvre moi ?

À vous pour la vie.

Je trouverai enfin le moyen de varier l'expression de mon tendre et éternel attachement.

Je ne vous écris qu'un mot chère sœur et ce mot doit vous dire un million de choses de tendresses et d'amitiés.

Tant que je vivrai je vous serai attaché, et vous n'aurez jamais eu, malgré vos injustices, un frère plus dévoué, plus tendre et plus fidèle que moi.

Je ne vous oublierai jamais ; vous serez toujours ma sœur chérie.

Comptez sur votre frère à la vie et à la mort.

Je n'ai jamais cessé un instant de vous aimer. La part que je prends à votre bonheur est la seule douce chose qui me reste, que je sente à tous les moments de ma vie, et sur laquelle l'ennui ne puisse rien.

Ne suffit-il pas après tout, que je vous aime autant que je puis aimer ? Je crois que c'est beaucoup.

Partout où vous irez, partout où vous serez, mes vœux, mes pensées, vous suivront ; et vous serez sûre d'avoir quelque part un cœur qui sent tout ce que le vôtre peut sentir de plus secret et de plus intime.

Vous avez été, vous êtes, et serez le premier attachement de ma vie. Mon amitié a l'âge de la vôtre, et elle lui survivra. Je ne connois personne au monde dont l'esprit et le cœur soient plus en harmonie que le vôtre avec tout ce que je sens et j'éprouve.

Je donnerais tout au monde pour vous.

Je n'écris qu'à vous seule de longues lettres, et je ne dis qu'à vous seule que vous êtes ma première et ma plus ancienne amie.

Je sens que je donnerais un million de fois ma vie pour vous et que vous serez tant que mon cœur battra, le premier charme et le grand attachement de ma misérable vie.

Je puis aimer profondément et je le sens en étant si malheureux de ce qui vous afflige et si heureux de tout ce qui vous rend heureuse. Je volerais au bout de la terre pour vous épargner un chagrin. Je me sens capable de tout pour vous.

Soyez donc injuste à votre aise. Vous ne m'empêchez pas de vous aimer.

Si l'on pouvoit faire la transfusion du sang, je vous donnerais le mien pour le vôtre.

de M<sup>lle</sup> de Beauvoisin

*Mettez-vous dans la tête cher frère que vous n'avez que moi d'amie et moi seule.*

*Depuis quinze ans, tout simplement je préfère ce qui est vous, à ce qui est moi, [...] tant cette amitié s'est fondue et associée à ma propre substance.*

*Une amitié comme la mienne n'admet pas de partage. Elle a les inconvénients de l'amour, et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos intérêts, cela m'est insupportable et cela sera éternellement ainsi. Laissons ces pensées, elles me font mal, et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence.*

*Depuis quinze ans j'ai été dévouée à vous comme il est rare de l'être, et vous, avez-vous jamais pensé à moi, ou à ce qui pouvoit m'être agréable quinze heures dans toute votre vie ?*

*Savez-vous ce que c'est que de passer une longue matinée sans voir arriver l'ami avec lequel on a l'habitude d'épancher son cœur, auquel on raconte et de qui on écoute toutes les misères qui remplissent la vie ? J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner toutes ces heures où vous ne viendrez plus.*

*M. Duras.*

l'obligation à r- leontulox, madame la duchesse; il me vau  
preuve de votre bienveillant souvenir. au reste il pourra  
moment j'avais, avant d'avoir reçu votre lettre, fait absolument  
soulu et il a du s'apercevoir ce qu'était pour moi o  
tion. — je m'informe sans cesse de vos nouvelles et  
ose' je vous en aurais demandé. ni moi ni m'en donnait au  
et fort heureusement il les donnait meilleures que vos  
maladies nerveuses de l'utome sont les plus tristes du mon  
un voile sombre sur toutes les pensées et sur l'avenir. de  
et précipitent dans l'abattement et la plus noire inquiétude  
moral réagit sur la pauvre machine physique et l'on se  
après, assigner la limite entre la cause et l'effet, entre  
corps, qui se font un mal mutuel. ainsi je ne vous crois  
vous plains et méffige de mes savoir en cette disposition  
le mal mérité qu'aux bons, il n'y a qu'aux qui savent souffrir



1

1

**Prosper de BARANTE** (1782-1866) historien et administrateur.  
6 lettres autographes, la plupart signées, [vers 1813-1819], à la duchesse de DURAS ; 8 pages in-8, 3 adresses.

BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE.

20 août [1813]. Félicitations sur le prochain mariage de Mlle Félicie de Duras avec Léopold de LA TRÉMOILLE, prince de TALMONT ; il évoque le château de Thouars avec les tombeaux des La Trémoille tués à Marignan : « il ne reste plus que les noms, tout ce qui y était attaché, tout ce qui rendait l'existence grande et puissante a disparu, mais il y a toujours de la magie dans ces noms, et il semble qu'ils vont ressusciter les morts ». Il espère pouvoir un jour accepter l'invitation de la duchesse à Ussé : « Les circonstances sont tellement le contraire de tout ce qu'on voudrait, que depuis le sort de l'Europe jusqu'à l'emploi de sa journée, tout marche en broyant la volonté de chacun »...

20 [1816]. BEAU COMMENTAIRE D'ADOLPHE DE BENJAMIN CONSTANT, « triste et vraie dissertation du cœur humain », que « le commun du monde » ne comprend pas : « Je m'amuse [...] de l'indignation où l'on est sur l'immoralité des deux personnages. S'il ne l'aimait point du tout qu'elle ne l'aimât guères, et puis qu'il la laissât, on trouverait cela bien plus dans l'ordre. L'on ne voit pas qu'ils ne sont dans le malheur et dans le scandale que parce que ce sont deux créatures distinguées, sensibles et scrupuleuses. Au reste c'est toujours le même sujet que traitent depuis cinquante ans, tous ceux qui ont des impressions fortes et vraies. C'est le combat des affections individuelles et libres, avec l'ordre établi dans la société. Elles n'ont pas tort et elle a raison. C'est cette inépuisable source de contradictions qui a fait Héloïse, Werther, René, Corinne, et Adolphe »...

22 février [1818], au sujet d'un volume de littérature allemande (SCHILLER ?) : « Il y a du talent, et des choses parlant du fond, ce qui est fort rare de notre tems, et que, vous surtout, devez trouver de votre goût. Mais l'esprit n'a guères le loisir de songer à la littérature. C'est une bien petite affaire en comparaison de tout ce qui se passe. Les sentimens personnels, et les considérations générales ont quelque chose de fort et de réel qui repousse les plaisirs de l'imagination »... D'autres lettres concernent l'envoi des tragédies de Schiller, la défense du personnel de son ministère contre l'épuration, etc.

1 000 / 1 200 €

2

**François BARBÉ-MARBOIS** (1745-1837) ministre et administrateur.

2 lettres autographes signées, mars 1827, [à la duchesse de DURAS] ; 1 page et demie in-8.

17 mars. Répondre sans faire ce qu'elle désire lui est pénible : « Je n'ai point à ma disposition de place aux Incurables, mais si l'homme auquel vous vous intéressés désire d'entrer à l'Hospice de la Vieillesse je vous enverrai l'acte de sa nomination. Cette maison est celle qu'on apelloit autrefois Bicêtre. Nous avons changé ce nom, et ce qui vaut bien mieux nous avons changé la chose et les vieillards y sont bien »... 28 mars, envoi de la nomination : « Faire une bonne action est un soulagement à vos maux et je me hâte de vous donner cette passagère distraction »...

100 / 150 €

3

**Pierre-Vincent BENOIST et Denys BENOIST D'AZY** (1758-1834 et 1796-1880) diplomates, administrateurs et hommes politiques.

11 lettres autographes des deux, la plupart signées, La Motte Baracé près Durtal (Maine-et-Loire), Chateaubriant et Francfort 1818-1821, à la duchesse de DURAS ; 37 pages in-8, 5 adresses.

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE DU PÈRE ET DU FILS, qui fut un temps le soupirant de Clara, fille cadette de la duchesse.

Benoist évoque la sympathie de leurs idées avec celles de Mme de Duras, déplore les calomnies de la presse, et entretient la duchesse d'une « comédie politique » en Bretagne, d'aigrefins qui prétendaient avoir été des agens de conspiration » (9 septembre 1819)... Denys prend la défense de quelques vieux chouans détenus à Alençon (« on travaille toujours dans la supposition de guerres civiles », 6 novembre 1818), protège la famille d'un fermier qui fit « toutes les guerres de la Vendée » avant d'être tué le 10 juin 1815 « à côté de nous » (22 septembre 1819), et assure Mme de Duras que son nom sera béni dans le pays « par nos pauvres chouans » (3 octobre 1819)... Il confie aussi quelques impressions de la littérature contemporaine (Mme de GENLIS), et dit sa gratitude de « futur secrétaire de légation » (26 septembre 1819)... De Francfort, le 8 janvier [1821], Denys raconte sa journée avec CHATEAUBRIAND, en route pour son ambassade à Berlin : le diplomate souhaite suivre le Roi de Prusse à Leybach, et « ce seroit pour lui une chose intéressante que le spectacle de ce congrès où de si grandes choses vont s'agiter. Savez-vous qu'on commence à reparler de Confédération »...

400 / 500 €

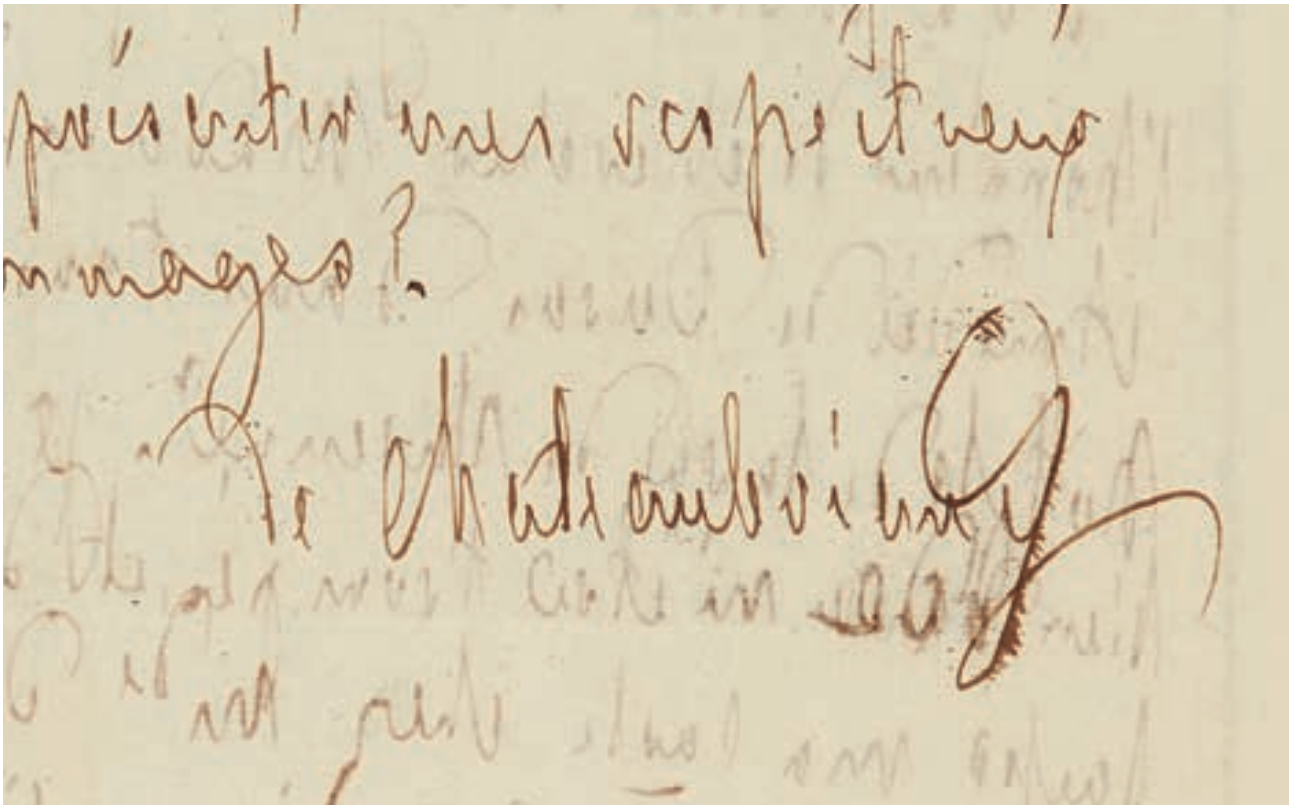
4

**George CANNING** (1770-1827) homme d'État anglais.

Lettre autographe signée, [Paris] 12 novembre [1816], à la duchesse de DURAS ; 1 page et quart in-4.

Il regrette que Mme Canning et la duchesse aient manqué leurs visites : Mme Canning « étoit chargée de ma part d'une réponse à la communication que vous m'aviez faite par elle au sujet de l'affaire de Mad<sup>e</sup> Maré. J'avois déjà écrit à Londres à ce sujet, en y envoyant le papier que M. le Comte Lally Tolendal m'avoit confié : et même j'espère recevoir une réponse avant mon départ »...

150 / 200 €



5



5

**François de CHATEAUBRIAND** (1768-1848).

3 lettres autographes signées « de Chateaubriand », [mars-avril 1808], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie petit in-4, 2 adresses (lég. salissures, petite déchir. sans manque à la 3<sup>e</sup>).

PREMIÈRES LETTRES DE CHATEAUBRIAND À LA DUCHESSE DE DURAS.

*Ce dimanche.* « Il y a environ huit jours que j'eus l'honneur de chercher Madame Amédée de Duras dans tous les hôtels de la rue de Varenne. Je crains bien de m'être trompé, et d'avoir laissé ma carte chez M<sup>de</sup> de Duras la mère à qui ma visite aura paru fort extraordinaire. Madame Amédée se souvient-elle encore de mon nom ? et voudroit elle me permettre d'aller aujourd'hui ou demain, ou un autre jour, lui présenter mes respectueux hommages ? »... (CG II 378)

*Mardi matin.* « Si Madame de Duras veut me le permettre, j'aurai l'honneur d'aller lui présenter mes respects vendredi au soir, à huit heures. Je la prie d'agréer mes très humbles civilités »... (CG II 379)

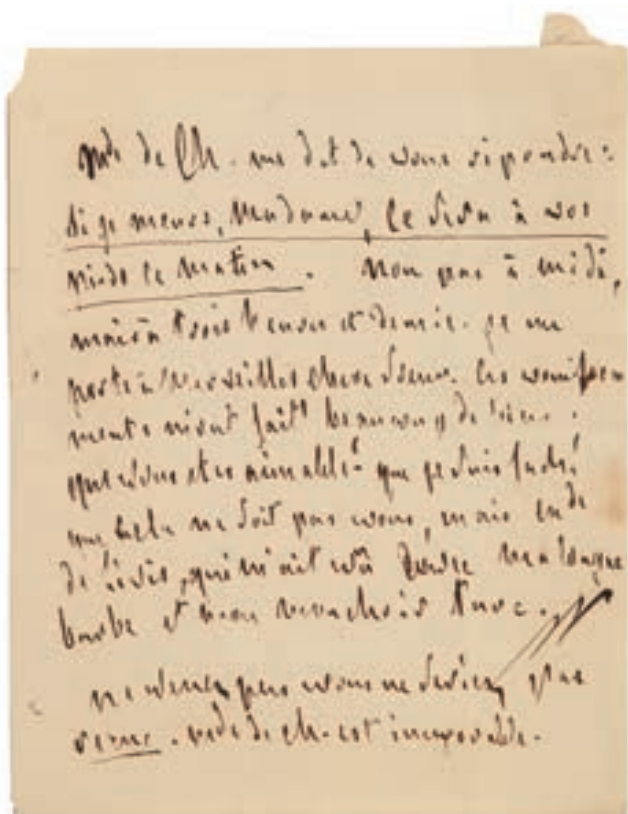
*Lundi 11 avril.* « Je suis désolé, Madame, il me sera impossible d'aller vous faire ma cour mercredi au soir, comme je m'en étois flatté. Mais, Madame, j'ai osé vous faire tant de questions, hier, chez M<sup>de</sup> de Las Cases, qu'une nouvelle indiscretion ne peut guère me compromettre davantage auprès de vous. Voulez-vous donc, Madame, me donner à déjeuner cette semaine, tel jour qui vous plaira ? Demain, par exemple, vous conviendrait-il ? Je vous demande un million d'excuses pour cette franchise un peu sauvage »... (CG II 382)

1 200 / 1 500 €

Je suis désolé, Madame, il me sera impossible  
d'aller vous faire ma cour mercredi au soir, comme  
je m'en étois flatté. Mais, Madame, je ne vous  
fais point de questions mieux, que m<sup>r</sup> de La Roche,  
qui me m<sup>r</sup> de La Roche, ne peut guère me  
vous promettre d'arriver au soir. Ne vous  
vous donc, Madame me donner à l'espérance  
celle d'arriver, tel jour qui vous plaira? Demeurer,  
par exemple, vous en voudrait-il? Je vous demande  
un million d'excuses pour cette franchise, un peu  
sauvage, et je vous prie d'agréer mes hommages  
respectsueux.

de M<sup>r</sup> de La Roche

Le 12. 11. 1700.



6

6

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes (une signée d'un paraphe), [1808-1809 ?], à la duchesse de DURAS ; demi-page in-4, 1 page in-4 et 2 pages in-8 avec adresses.

**LETTRES INÉDITES.**

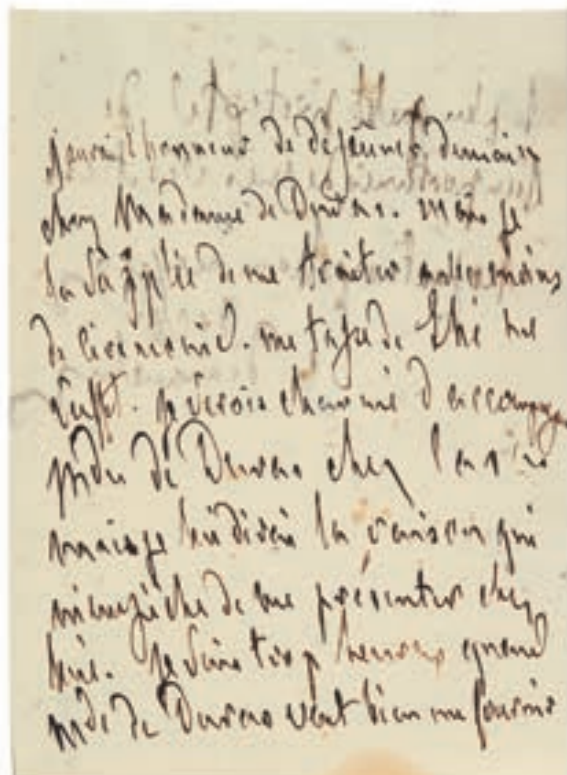
*Vendredi 1<sup>er</sup>.* « Votre présentation n'aura lieu que demain samedi à 4 heures : je vous en dirai la raison aujourd'hui à deux heures, si vous êtes chez vous »...

*Ce dimanche.* « Je suis malade, chère sœur, et je ne pourrai sortir aujourd'hui. Demain, si Dieu le veut, je vous verrai à l'heure ordinaire. J'ai un violent mal de tête et des vomissements. C'est une migraine occasionnée par le froid. Cela ne sera rien. Je ne regrette qu'un jour perdu ».

« M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] me dit de vous répondre : Si je meurs, madame, ce sera à vos pieds ce matin. Non pas à midi, mais à trois heures et demie. Je me porte à merveille, chère sœur. Ces vomissements m'ont fait beaucoup de bien ; que vous êtes aimable ! Que je suis fâché que cela ne soit pas vous, mais M<sup>de</sup> de Lévis, qui m'ait vû perdre ma longue barbe et mon mouchoir turc. Ne venez pas vous ne seriez pas reçue. M<sup>de</sup> de Ch. est inexorable ».

*Ce mercredi.* « À demain matin, Madame. Je vous remercie mille fois de vouloir bien me dédommager si vite du plaisir que je perds ce soir »...

1 200 / 1 500 €



7

7

**François de CHATEAUBRIAND.**

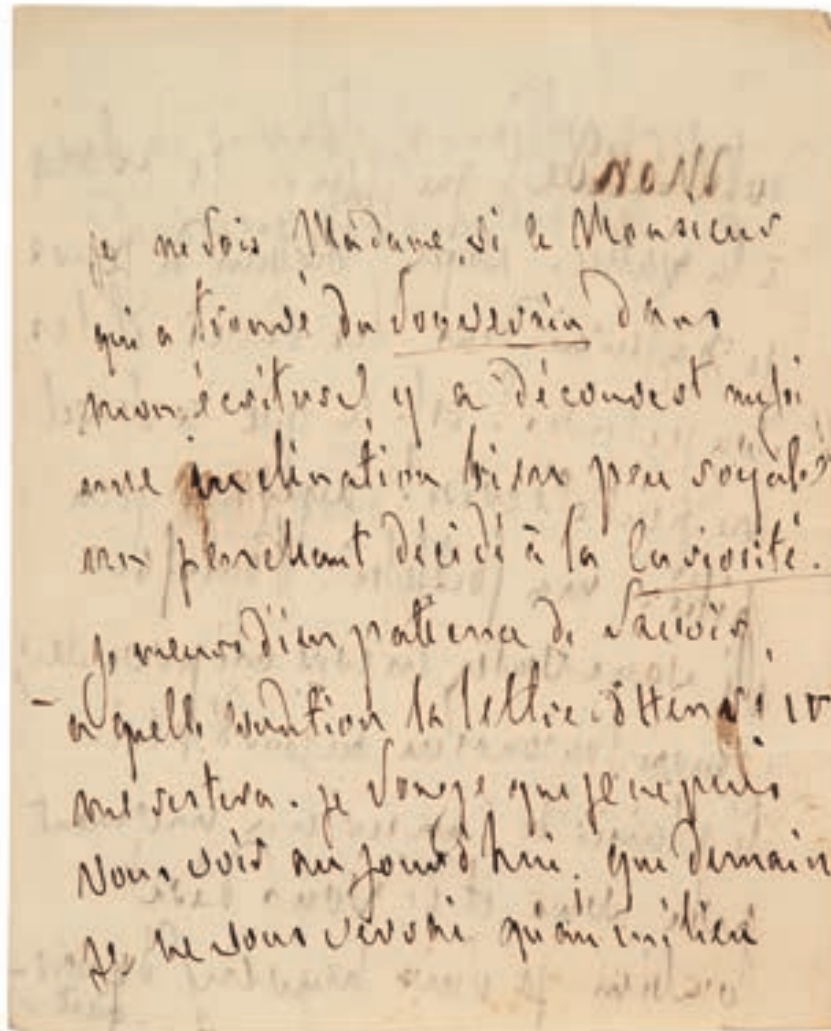
2 lettres autographes (la 1<sup>ère</sup> signée « de Ch »), [janvier-février 1810 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie, adresses (la 2<sup>e</sup> un peu salie avec légères corrosions de l'encre)

*Ce dimanche.* « J'aurai l'honneur de déjeuner demain chez Madame de Duras. Mais je la supplie de me traiter avec moins de cérémonie. Une tasse de thé me suffit. Je serois charmé d'accompagner M<sup>de</sup> de Duras chez Las C. [Las Cases ?] mais je lui dirai la raison qui m'empêche de me présenter chez lui. Je suis trop heureux quand M<sup>de</sup> de Duras veut bien me fournir le plus petit prétexte l'importuner de mes visites »... (CG II 417)

*Dimanche.* « Mille et mille fois trop de bontés Madame ! Je ne dîne pas chez moi. J'aurai l'honneur de vous rejoindre au spectacle, si je puis échapper assez tôt à l'ennui de ce maudit dîner. M<sup>de</sup> de NOAILLES a bien voulu m'envoyer un billet. Quel plaisir de passer quelques heures avec deux personnes que j'aime, estime, honore, respecte si sincèrement »... (CG II 418)

600 / 800 €





8

8

### François de CHATEAUBRIAND.

3 lettres autographes, [février 1810], à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demie in-4, la dernière avec petit manqué et adresse.

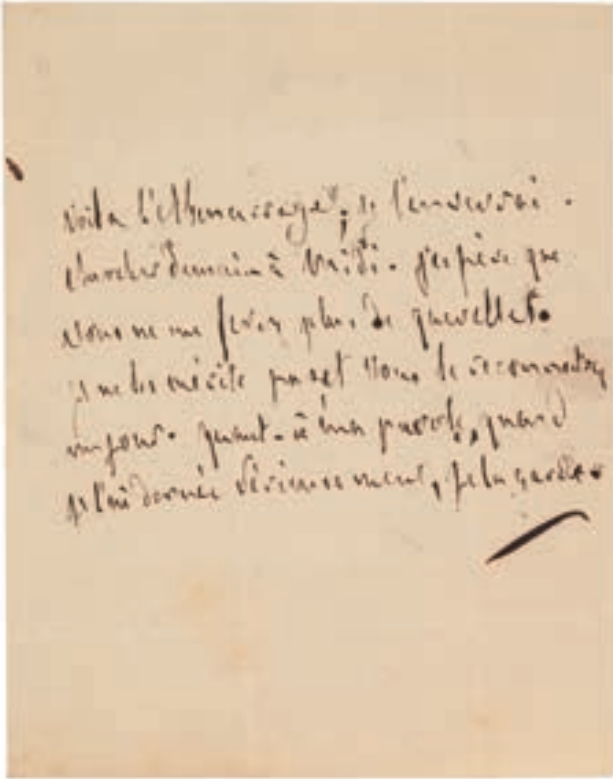
BELLES LETTRES AUTOUR D'UN SECRET, D'UN AUTOGRAPHE D'HENRI IV ET D'UN DÎNER CHEZ NATALIE DE NOAILLES.

*Ce mardi.* « Je ne sais, Madame, si le Monsieur qui a trouvé du *Souverain* dans mon écriture, y a découvert aussi une inclination bien peu royale, un penchant décidé à la *Curiosité*. Je meurs d'impatience de savoir à quelle condition la lettre d'Henri IV me restera. Je songe que je ne puis vous voir aujourd'hui ; que demain je ne puis aller au jeu de la Vallée. Voyez combien de jours je passerai dans les rêves et les conjectures ? Est-ce que ce secret ne peut s'écrire ? Ayez un peu pitié de ma faiblesse. Toutefois si vous voulez encore m'éprouver, j'aurai toujours eu aujourd'hui le plaisir de causer un moment avec vous, et de vous dire combien je suis heureux d'avoir fait une si aimable connoissance... (CG II 420) *Ce mardi.* « Vous voilà, Madame, dans la nécessité de m'écrire votre

secret. Votre petite Lady m'a donné son mal et je souffre des dents de manière à n'oser sortir ce soir. Il faut bien que je me guérisse pour tenir ma parole demain avec vous. J'écris à M<sup>de</sup> de NOAILLES que je suis obligé de renoncer au dîner d'aujourd'hui. Je me serais laissé reconduire avec une *parfaite résignation*. L'avance des dix années que vous avez sur moi ne doit pas compter. Si vous me permettez de prétendre à votre amitié, j'aurai bientôt regagné le temps perdu, et rendu nul votre avantage. Je suis bien sûr encore que je ne connoîtrai jamais *tout ce que vous valez*. Ainsi les conditions d'un grand attachement seront toutes remplies. Voyez donc Madame, si vous voulez m'écrire ce secret ou si vous aimez mieux me le dire au moment qu'il vous plaira de fixer... (CG II 421)

« Mille remerciemens Madame, je souffre toujours des dents, mais la soirée d'avant-hier m'aurait guéri de tous maux, si les plaisirs de l'esprit pouvoient quelque chose sur les douleurs de ce triste corps. Combien vous êtes aimable de vous souvenir de moi... (CG II 422)

2 000 / 2 500 €



9

9

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [26-27 mars 1810], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 avec adresse, et 1 page obl. in-8.

DEUX LETTRES, DONT UNE INÉDITE, SUR *LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE*, QUE CHATEAUBRIAND VIENT D'ÉCRIRE.

« Voilà l'Abencerrage ; je l'enverrai chercher demain à midi. J'espère que vous ne me ferez plus de querelle. Je ne les mérite pas, et vous le reconnoîtrez un jour. Quant à ma parole, quand je l'ai donnée sérieusement, je la garde ».

*Ce mardi.* « Veuillez me renvoyer l'Abencerrage. J'aurois bien désiré aller moi-même le chercher, mais je suis accablé de mille affaires. M'écrirez-vous à la Vallée ? »... (CG II 429)

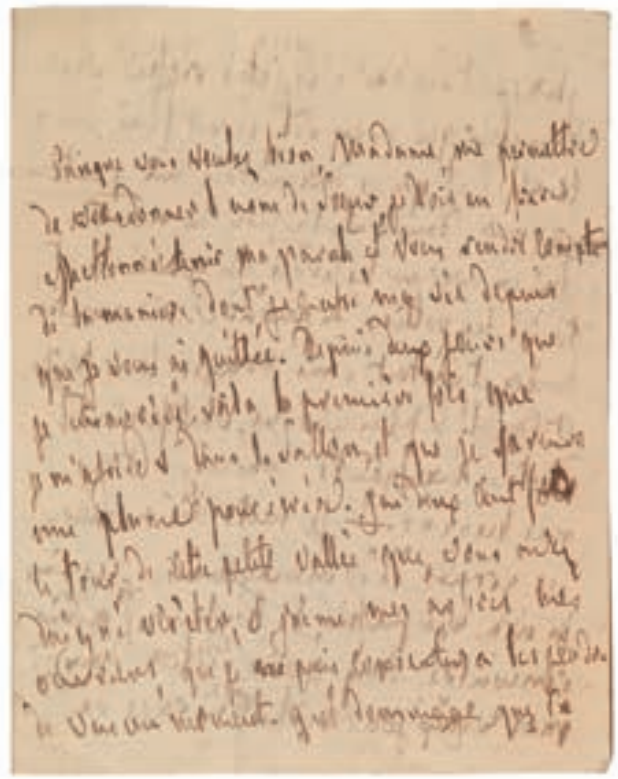
1 000 / 1 200 €

10

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val de Loup jeudi soir 29 [mars 1810], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-4.

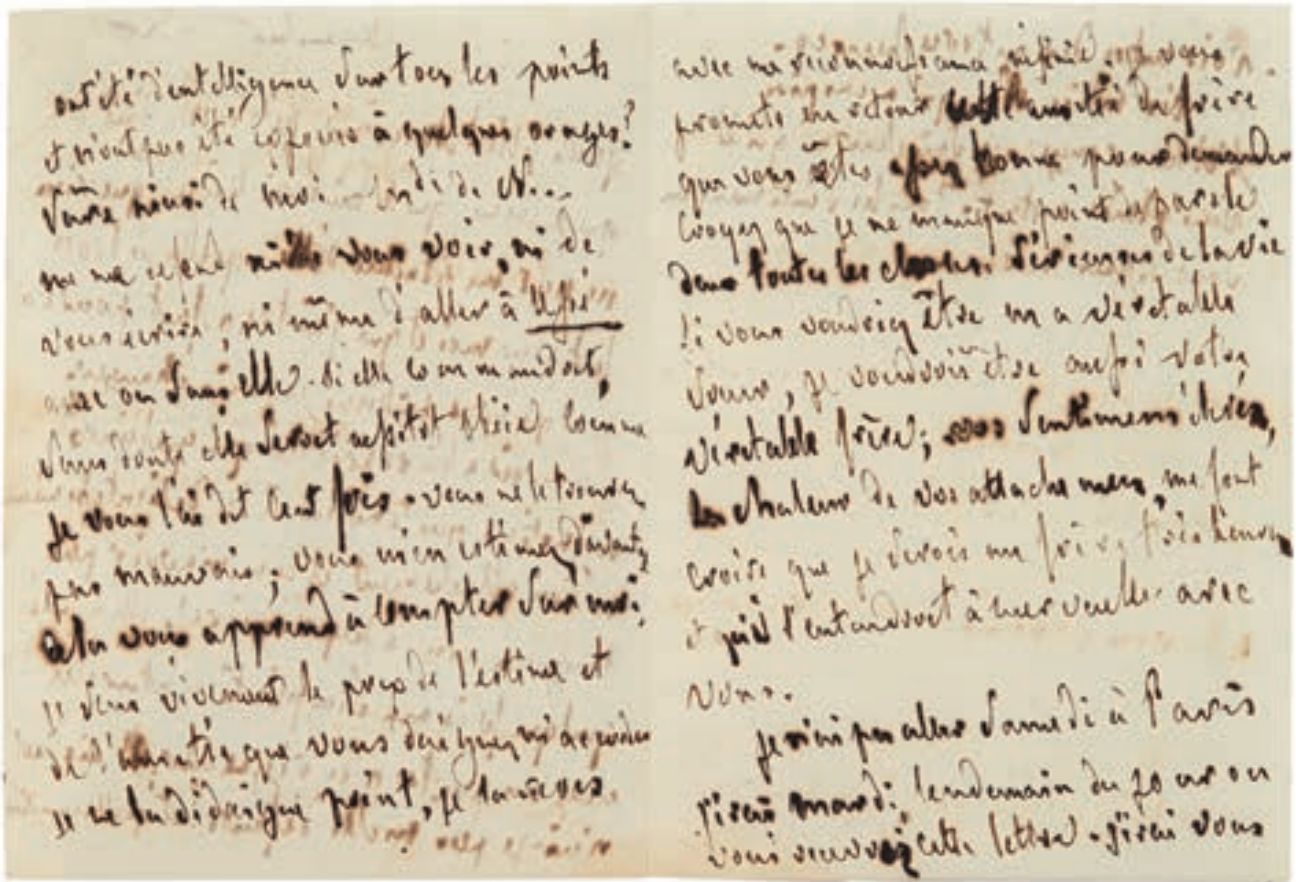
TRÈS BELLE LETTRE SUR LA VALLÉE-AUX-LOUPS, ET SUR LE TITRE DE FRÈRE ET SŒUR QUE SE DONNENT CHATEAUBRIAND ET MME DE DURAS.



10

« Puisque vous voulez bien, Madame, me permettre de vous donner le nom de sœur, je dois en frère affectionné tenir ma parole, et vous rendre compte de la manière dont je passe ma vie depuis que je vous ai quittée. Depuis deux jours que je suis arrivé, voilà la première fois que je m'assieds dans le sallon et que je prends une plume pour écrire. J'ai [fait] deux cent fois le tour de cette petite vallée que vous avez daigné visiter, et j'aime mes arbres, mes ouvriers, que je ne puis consentir à les perdre de vue un moment. Quel dommage que ce plaisir soit si cher ! Si j'étois riche il est bien clair que mon rôle seroit fini dans la vie, et que je deviendrois un *gentleman farmer* dans toute la force du mot. J'ai en horreur les livres, la gloriolle et toutes les sottises du monde. Une amitié tendre et surtout sans orages, la retraite et l'oubli le plus absolu, satisferoient à tous mes goûts comme à tous mes besoins. – Je mets au nombre des grands dédommagemens des peines de ma vie passée, le bonheur d'avoir rencontré my good sister dans mes vieux jours. Il est si rare de trouver aujourd'hui des âmes nobles qu'on ne sauroit trop s'y rattacher quand par hazard le ciel vous les envoie ». Il espère arriver à Paris samedi à temps pour être présenté au duc de DURAS : « Tout ce que vous m'avez dit des sentimens de M. de Duras me fait désirer vivement de le connoître. Je serois bien heureux s'il consentoit à visiter ma vallée aux nouvelles feuilles. Je pourrois voir aussi quelque jour le Château de la Belle Cousine [Ussé] bien mieux habité à présent par une sœur digne de tous les respects et de tous les hommages des chevaliers »... (CG II 431)

1 500 / 2 000 €



11

11

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Dimanche [1<sup>er</sup> avril 1810], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et quart petit in-4.

TRÈS BELLE LETTRE SUR NATALIE DE NOAILLES ET *LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE*.

« Quelle folie ! chère sœur ; M<sup>de</sup> de N. [NOAILLES] sait que je l'aime, que je lui serai fidèle, que rien ne peut me détacher d'elle, qu'elle a trop fait pour moi et que j'ai trop fait pour elle pour que nous puissions jamais changer. Je n'aurois à lui reprocher que quelques injustices qui tenoient à la délicatesse même de son attachement, et de ne m'avoir pas toujours cru assez sincère. Elle a jugé quelquefois ma simplicité naturelle avec un peu trop de rigueur. Mais moi n'ai-je pas mille défauts ? Et quelles amitiés ont été d'intelligence sur tous les points et n'ont pas été exposées à quelques orages ? Sûre ainsi de moi M<sup>de</sup> de N[oaïlles] ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire,

avec ma reconnaissance une affaire importante  
promette en retour ~~de~~ <sup>de</sup> ~~me~~ <sup>de</sup> ~~vous~~ <sup>de</sup> ~~être~~ <sup>de</sup> ~~assez~~ <sup>de</sup> ~~bonne~~ <sup>de</sup> ~~pour~~ <sup>de</sup> ~~me~~ <sup>de</sup> ~~demande~~ <sup>de</sup>  
Croyez que je ne manque point de parole  
dans toutes les choses sérieuses de la vie  
Si vous voudriez être ma véritable  
sœur, je voudrais être aussi votre  
véritable frère ; vos sentimens élevés,  
la chaleur de vos attachemens, me font  
croire que je serois un frère très heureux  
et qui s'entendroit à merveille avec  
vous.

Je irai par aller samedi à Paris  
Je irai mardi lendemain du 30 ou  
vous recevrez cette lettre. Je irai vous

ni même d'aller à *Ussé*, avec ou sans elle. Si elle commandoit, sans doute elle seroit aussitôt obéie comme je vous l'ai dit cent fois. Vous ne le trouvez pas mauvais ; vous m'en estimez davantage. Cela vous apprend à compter sur moi. Je sens vivement le prix de l'estime et de l'amitié que vous daignez m'accorder. Je ne la dédaigne point, je la reçois avec une reconnaissance infinie. Je vous promets en retour cette amitié de frère que vous êtes assez bonne pour me demander. Croyez que je ne manque point de parole dans toutes les choses sérieuses de la vie. Si vous voudriez être ma véritable sœur, je voudrais être aussi votre véritable frère ; vos sentimens élevés, la chaleur de vos attachemens, me font croire que je serois un frère très heureux et qui s'entendroit à merveille avec vous ». Il ira à Paris mardi, et ira voir la duchesse « entre deux ou trois heures ». Et il ajoute : « C'est M<sup>de</sup> de N[oaïlles] qui a inspiré l'*Abencerrage*. Je suis charmé qu'il vous plaise autant. Tous les sentimens en sont dignes de vous ». (CG II 432)

1 500 / 2 000 €

Dimanche 1<sup>er</sup> avril.

Le maudit journal m'apprend que la cérémonie n'a lieu que demain lundi, deux avril, vous verrez, qu'ils ont craint la mauvaise plaisanterie du Poisson, me voilà forcé, pour en venir à mon honneur, de retarder encore mon voyage d'un jour. À mardi donc, vers trois heures. Mais comment n'ai-je pas reçu un seul mot de M<sup>de</sup> de Duras ? Je ne lui écrirai plus, si elle tient aussi mal ses promesses.

12

12

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Dimanche 1<sup>er</sup> avril [1810], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8.

LETTRE INÉDITE, LA VEILLE DU MARIAGE DE NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.

« Ce maudit journal m'apprend que la cérémonie n'a lieu que demain lundi, deux avril ; vous verrez qu'ils ont craint la mauvaise plaisanterie du *Poisson*. Me voilà forcé, pour en venir à mon honneur, de retarder encore mon voyage d'un jour. À mardi donc, vers trois heures. Mais comment n'ai-je pas reçu un seul mot de M<sup>de</sup> de Duras ? Je ne lui écrirai plus, si elle tient aussi mal ses promesses ».

1 000 / 1 200 €

13

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [8 et 10 avril 1810 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-4 et 2 pages et demie in-8.

BELLES LETTRES DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS.

*Dimanche.* « Pour cette fois, c'est moi qui gronderai ma sœur. Voilà une longue lettre ; on y parle de tout hors de moi. Et puis une vieille querelle ressuscite, la Vendée, les Bouffons &c. Qu'est-ce donc encore que les excuses ? Est-ce que j'écris de belles phrases bien compassées ?

Dimanche

Pour cette fois c'est moi qui gronderai ma sœur. Voilà une longue lettre ; on y parle de tout hors de moi. Et puis une vieille querelle ressuscite, la Vendée, les Bouffons de Paris - à Rome encore que les excuses ? Est-ce que j'écris de belles phrases bien compassées ? Les mots viennent comme ils peuvent, et ils ne manquent point quand j parle à ma sœur. Qu'elle ait ou non pour moi une vieille amitié peu importe. La mienne est toute jeune, toute vive, toute sincère, et je ne cherche point de grandes vilaines expressions d'auteur pour dire tout cela. Rien ne peut me plaire autant que le naturel de ma sœur, sa manière franche d'aimer, de haïr, d'admirer et à Dieu ne plaise qu'elle change jamais tout cela pour du bel esprit et des sentimens sans simplicité. Il va venir passer huit ou dix jours à Paris : « Ma sœur aura, si elle le veut encore, une bonne part de ce temps : tout, si cela étoit possible ». Il la prie de lui procurer chez les pépiniéristes, comme Noisette, des arbres verts assez rares : « Ma sœur a des chevaux. Elle pourroit rendre visite aux jardins des faubourgs et arrêter mes arbres. Il faudroit qu'elle les prît les plus grands possibles, et surtout en pots, ou en paniers. Ils resteroient chez le marchand, jusqu'à ce que je les fisse enlever »... (CG II 434)

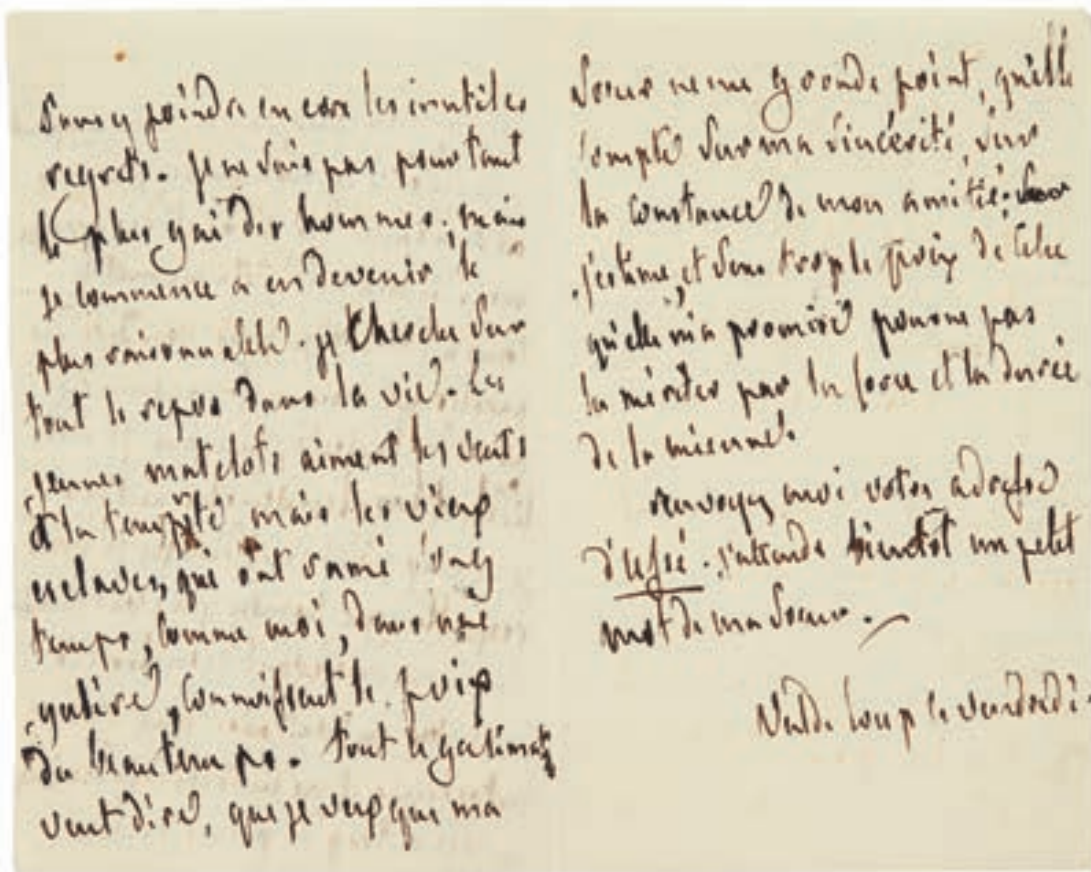
*Mardi soir.* « J'ai bien mal à la gorge ma sœur. Je ne puis ni parler ni manger mais je puis toujours penser à vous. Samedi je serai à Paris, et je vous verrai Dimanche après la messe. [...] Je voudrais écrire longuement, j'ai bien des choses dans l'âme que je voudrais vous dire, mais je souffre tant de la tête et de la gorge que j'ai peine à voir les mots que j'écris. [...] Bon soir chère sœur. Je vais me coucher avec votre pensée et le chant d'un rossignol qui revient chaque printemps dans ma petite cour. Il est arrivé avant hier. Je compte lui apprendre le nom de ma vieille amie ». Il ajoute au matin : « Je souffre toujours mais j'ai le cœur sain, et plein d'un tendre attachement pour ma sœur Claire ». (CG II 435)

13

Les mots viennent comme ils peuvent et ils ne manquent point quand je parle à ma sœur. Qu'elle ait ou non pour moi une vieille amitié peu importe. La mienne est toute jeune, toute vive, toute sincère, et je ne cherche point de grandes vilaines expressions d'auteur pour dire tout cela. Rien ne peut me plaire autant que le naturel de ma sœur, sa manière franche d'aimer, de haïr, d'admirer et à Dieu ne plaise qu'elle change jamais tout cela pour du bel esprit et des sentimens sans simplicité. Il va venir passer huit ou dix jours à Paris : « Ma sœur aura, si elle le veut encore, une bonne part de ce temps : tout, si cela étoit possible ». Il la prie de lui procurer chez les pépiniéristes, comme Noisette, des arbres verts assez rares : « Ma sœur a des chevaux. Elle pourroit rendre visite aux jardins des faubourgs et arrêter mes arbres. Il faudroit qu'elle les prît les plus grands possibles, et surtout en pots, ou en paniers. Ils resteroient chez le marchand, jusqu'à ce que je les fisse enlever »... (CG II 434)

*Mardi soir.* « J'ai bien mal à la gorge ma sœur. Je ne puis ni parler ni manger mais je puis toujours penser à vous. Samedi je serai à Paris, et je vous verrai Dimanche après la messe. [...] Je voudrais écrire longuement, j'ai bien des choses dans l'âme que je voudrais vous dire, mais je souffre tant de la tête et de la gorge que j'ai peine à voir les mots que j'écris. [...] Bon soir chère sœur. Je vais me coucher avec votre pensée et le chant d'un rossignol qui revient chaque printemps dans ma petite cour. Il est arrivé avant hier. Je compte lui apprendre le nom de ma vieille amie ». Il ajoute au matin : « Je souffre toujours mais j'ai le cœur sain, et plein d'un tendre attachement pour ma sœur Claire ». (CG II 435)

1 500 / 2 000 €



14

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Val de Loup [mai 1810], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8 et 3 pages in-4.

**BELLES LETTRES À LA CHÂTELAINE D'USSÉ.**

*Val de Loup ce vendredi [4 ou 11 mai 1810].* « J'espère, chère sœur, que vous croyez à présent à la sincérité de mon amitié. Je ne vous ai rien caché des liens et des arrangements de ma vie. Cela me met le cœur à l'aise, et je puis vous dire des paroles que vous ne soupçonnez point de fausseté, puisque je suis fidèle et loyal envers les autres. Je ne veux point vous dire que je vous regrette, que les mois qui vont s'écouler sans vous voir seront bien longs. Je ne veux au contraire que vous entretenir et m'entretenir d'espérances. La vie a trop de peines réelles sans y joindre encore les inutiles regrets. Je ne suis pas pourtant le plus gai des hommes ; mais je commence à en devenir le plus raisonnable. Je cherche surtout le repos dans la vie. Les jeunes matelots aiment les vents et la tempête, mais les vieux esclaves, qui ont ramé longtemps, comme moi, dans une galère, connoissent le prix du beau temps. Tout ce galimatias veut dire, que je veux que ma sœur ne me gronde point, qu'elle compte sur ma sincérité, sur la constance de mon amitié ; j'estime et sens trop le prix de celle qu'elle m'a promise pour ne pas la mériter par la force et la durée de la mienne »... (CG II 438)

*Val de loup, ce 31 mai.* « Il faut qu'Ussé soit bien loin, car la réponse de ma sœur a été bien longtemps en route. J'attendois avec impatience

de vous même grande point, quelle compte sur ma sincérité, sur la constance de mon amitié ; j'estime et sens trop le prix de celle qu'elle m'a promise pour ne pas la mériter par la force et la durée de la mienne.

envoyez moi votre adresse d'Ussé. J'attends bientôt un petit mot de ma sœur.

Val de loup le vendredi.

le premier mot écrit du Château de la belle Cousine. Je suis désolé de voir que ma sœur est triste. Je ne suis pas gai non plus. J'ai des chagrins de plus d'une espèce. Mes affaires vont très mal, rien ne s'arrange et j'ai devant moi un avenir si troublé et si noir, que je ne sais comment j'échapperai à la catastrophe qui me menace. Mon été, d'une autre part, n'est point fixé. Mes misérables affaires me retiennent à la Vallée. Je suis tracassé de tous côtés. Il n'y a que ma sœur qui soit toujours bonne et aimable. Elle m'a fait rire avec les billets dont se vante Mme de C... [...] J'écris bien mal les billets du matin, et même les lettres du soir, et je suis certain que mes billets n'étaient point du tout charmants. – Ma sœur se plaint que mes lettres ne sont point aussi cordiales et franches que ma conversation ? [...] Je conviens pourtant que ma position, en me serrant le cœur et en composant ma vie d'une foule de choses contraires, m'ôte cet abandon qui résulte de la liberté d'âme et de la simplicité des attachemens. Dans la conversation, entraîné par la rapide succession des idées on se livre d'avantage à tous ses mouvemens. Mais dans une lettre le temps matériel que l'on met à tracer des mots, permet aux réflexions d'arriver et fait naître des contradictions et des craintes. Ce qui n'est pas obscur pour moi, c'est la tendre et vive amitié que je sens pour ma sœur ; c'est la certitude que rien ne pourra jamais détruire dans mon cœur ce sentiment et que j'aurai pour elle toute ma vie cet attachement durable qui naît de l'estime, de la ressemblance des affections et de la noblesse des pensées »... (CG II 441)

2 000 / 3 000 €



15

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, Vallée-aux-Loups [juin-juillet 1810], à la duchesse de DURAS ; 8 pages et demie in-4.

TRÈS BELLES LETTRES SUR LA PRÉPARATION DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM.

*De la Vallée ce 25 juillet [juin].* Il a été passer quelques jours à Méréville [chez Natalie de Noailles]. « Je parierois que ma sœur a fait mille fausses conjectures sur mon silence, qu'elle m'a calomnié en pensées, qu'elle m'a traité bien mal dans son esprit ? Elle va être bien honteuse en recevant cette lettre. Elle verra qu'elle s'est trompée, que je suis toujours un frère tendre et dévoué, que je pense toujours à elle et que jamais je ne lui ôterai l'amitié que je lui ai jurée. Je ne suis pas resté aussi longtemps à Méréville que je le désirerois parce que mes affaires m'ont rappelé à Paris. Je vais, je crois, enfin mettre l'*Itinéraire* sous presse et je vais avoir cinq ou six mois d'un travail continu et excessivement fatigant. Mais aussi après cela je serai débarrassé de toute étude et libre d'aller mourir hors de France ou d'y commencer mes grandes recherches sur l'histoire. Il faudra que ma sœur me pardonne si je fais mes lettres courtes malgré moi. J'ai maintenant un secrétaire qui travaille à mes côtés et que je suis obligé de diriger à chaque instant »... (CG II 445)

*Val-de-Loup ce lundi 9 [juillet].* « La nécessité de clore mon arrangement [avec le libraire Lenormant pour l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*] m'a empêché de répondre aussi vite que je l'aurois voulu à mon aimable sœur. Tout est enfin terminé. Lundi prochain 16, on met l'ouvrage à la presse. Je vais être comme un malheureux galérien enchaîné pendant 5 mois à revoir le manuscrit, et corriger des épreuves. La besogne est si mauvaise et si difficile que je suis obligé de prendre un secrétaire et de travailler avec lui 15 ou 16 heures par jour ; mais enfin il faut sortir de là. Cet ouvrage imprimé je n'aurai plus rien qui entrave ma vie et je pourrai, selon les temps et ma destinée, ou entreprendre quelque long travail ou abandonner ce pays dont je suis las plus que jamais. Ce seroit un grand bonheur pour moi de causer avec ma sœur de bien des choses. Je suis encore tourmenté de bien des manières, et je vois qu'il faut que je renonce absolument au repos. Je suis né sous quelque méchante étoile dans la saison des vents et au bord de la mer. J'ai désiré toute ma vie le calme et jamais je n'ai pu l'obtenir. Tout finit heureusement dans ce monde ; je vieillirai et j'arriverai au bout de mon songe tout comme un autre. Voilà le bon de l'affaire.

Mais vous, ma sœur, vous êtes heureuse, tranquille. Votre avenir est fait. Vous savez ce que vous deviendrez ; vous ne courez pas les risques d'être errante, et sans tranquillité le reste de votre vie. Je radote ; je m'aperçois que je fais ici une longue élégie. Ne viendrez-vous pas cet hyver à Paris ? [...] Les jours décroissent déjà ; le soleil s'en va, et nous aussi. Dans quelques mois l'hiver sera à Paris après quelques mois d'absence. Je m'en console, s'il vous ramène. Je ne compte quitter mon désert qu'au mois de janvier, à l'époque où l'*Itinéraire* paraîtra. Bonjour chère sœur, croyez toujours que vous avez le frère le plus attaché et le plus dévoué qui soit au monde. Pardon mille fois pardon d'une lettre aussi décousue. Mon cœur est tout à vous mais ma tête est pleine de mille sottises ». (CG II 446)

*Val de loup ce samedi 20 [21 juillet].* « Les lettres de ma sœur me font toujours un plaisir extrême ; elles me délassent d'un travail souvent pénible, à cause des recherches que je suis obligé de faire. Sans cela le travail m'amuseroit assez. Je suis content et j'espère que cet *Itinéraire* aura le double intérêt d'un voyage et d'une sorte de mémoires de ma vie. Je suis fort triste en l'écrivant, parce que cela me force à me replier sur moi-même, à descendre dans mon cœur, à considérer le passé, et à craindre l'avenir. Un homme qui écrit ses mémoires a fini sa vie ; et il n'est plus que le juge et le spectateur de ce qu'il a été. Vous avez cru mal à propos cette fois que toute ma peine tenoit à un *sourire*. C'est une suite de réflexions très sérieuses que je fais depuis assez longtemps. Quand je vois que malgré tous mes efforts, je n'ai pu à l'âge où je suis acquérir un cœur dont je sois sûr, ni me créer un avenir, ni obtenir le repos de la vie intérieure, ou de la fortune, je me laisse aller malgré moi à la tristesse. Je ne sais très sérieusement ce que je deviendrai, où je finirai mes jours. Les ressources me manqueront tôt ou tard, et comme les liens qui pouvoient autrement me retenir sont à tout moment prêts à se rompre, il faudra que je remette ma vie aux hazards d'une nouvelle destinée ». Il évoque ensuite les « prix décernaux qui nous ont fait tant de peur. Mon étoile m'a bien servi. [...] Ils n'ont osé ni m'insulter, ni me couronner, et ce pauvre abbé DELILLE auquel ils vont accoler Gaston ! Il faut qu'il expie les admirables vers de *La Pitié*. FONTANES et BONALD partagent avec moi l'honneur de l'oubli. Dieu veuille maintenant que les journaux me laissent en paix et n'aillent pas ramener mon nom sur la scène »... (CG II 449)

3 000 / 4 000 €

De la Vallée de 25 - pendant l'été

+

Les uns ont des...  
 j'ai pu passer quelques jours à la vallée pendant  
 l'été... les lettres de ma sœur...  
 je t'en ai envoyé...  
 le dimanche...  
 Jacques...  
 l'été...  
 dans les...  
 l'été...  
 l'été...  
 l'été...  
 l'été...  
 l'été...  
 l'été...  
 l'été...

Amour de soi, je n'ai point mis dans l'itinéraire,  
à que je ne devrais pas y mettre. C'est l'histoire de mes  
pensées et de mouvements de mon cœur pendant  
mon voyage à Athènes et de plusieurs  
autres lieux de la Grèce et de l'Asie Mineure;  
rien de ce qui n'est point sorti de mon cœur;  
rien de ce qui n'est point sorti de mon cœur;  
quelque chose, du moins il sera peut-être un peu digne  
des Amis qui m'ont écrit et en parler de l'histoire le plus  
des sentiments chers.

L'attention de l'article du Publiciste est peccatis  
M. Guizot. Cela vous apprend-il quelque chose?

Non pour moi. Je pense cependant  
respectueusement votre main gauche. C'est elle  
du côté du cœur.

Le dimanche 27 /



**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [août 1810], à la duchesse de DURAS ;  
4 et 3 pages in-4.

TRÈS BELLES LETTRES SUR L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM.

[Mi-août 1810]. « Ma sœur est bien aimable de me prêcher. J'en ai grand besoin, et je ne sais quand la raison me viendra. Mais jusqu'à présent, je ne l'ai pas encore vue. Je suis toujours triste et inquiet. Vous aurez appris l'accident arrivé à ce pauvre Alexandre [de LABORDE] et la mort de sa petite fille qui s'est jetée par la fenêtre. Cela a ramené la famille à Paris. Ils ont tous quitté Méréville. Ils sont malheureux malades et cela m'afflige. D'un autre côté le travail me fait mal, et j'ai un tel dégoût des lettres et des gens de lettres que ce n'est qu'avec une répugnance extrême que je me vois forcé de publier quelque chose de nouveau. Je suis pourtant assez content de mon barbouillage. C'est tout juste ce que vous voulez des *mémoires* plutôt qu'un voyage. Je parle de moi comme une véritable pie d'un bout à l'autre du manuscrit ; j'ai précisément rétabli le passage que vous regrettiez. Vous me devinez ou je vous devine. Je voudrais bien deviner surtout ce qui pourroit vous rendre heureuse vous l'auriez sur le champ si j'y pouvois quelque chose. Je suis inquiet encore et vous vous figurez bien pourquoi. Vous voyez que ce que j'avois prévu arrive. On ne me laisse pas tranquille et je crains que cela ne produise un effet quelconque. Cela me jetteroit dans un cruel embarras. Mais je compte encore sur mon étoile. Et puis le pis de tout cela seroit de vendre la Vallée et de m'en aller une bonne fois pour toutes pour n'en plus avoir l'envie trois fois par jour. [...] Je vous écris comme à ma véritable sœur sans réserve et tout ce qui vient au bout de ma plume. [...] Je retourne à *l'Itinéraire*. Je suis à présent au moment de quitter *l'Attique*, assis au cap *Sunium* par une nuit superbe. J'aimerois mieux être assis auprès de ma sœur à sa petite table à thé avec mes deux petites compagnes. [...] j'ai toujours le dessein de transformer la bibliothèque en chapelle »... (CG II 452) *Ce dimanche 27 [26 août]*. « Que ma sœur est bonne et aimable ! Je l'aime tous les jours davantage. Elle entre si bien dans mes peines et dans mes plaisirs ! Elle me parle une langue que j'entends si bien ! Je suis réellement bien triste à présent, et depuis un mois ou deux je tourne tout à fait aux idées noires. Je n'ai pas de sujet positif de chagrins, mais l'incertitude de mon avenir me trouble et je voudrais s'il étoit possible sortir de cette position qui ne m'assure jamais de lendemain. Ensuite je vois avec une vraie inquiétude l'abandon où je serai dans quelques années. Toutes les amitiés que je m'étois formées se dénouent par différentes raisons. Les unes parce que des places, des goûts, des fatalités éloignent de moi les personnes avec lesquelles j'étais lié ; les autres parce [que] la mort, ou le changement de sentiment ne me laissent plus rien à prétendre. Comme d'une autre part je suis sans famille et sans aucun de ces attachemens communs qui remplissent au moins les jours ; cela fait que je me trouve dans un isolement très grand ; isolement qui s'accroitra tous les jours. Quoi qu'il en soit aussitôt que *l'Itinéraire* sera imprimé, il faudra bien que j'en vienne à une résolution ; car cette position ne peut être longtemps prolongée ; et alors, si ma sœur est à Paris, nous causerons de ce que nous avons à faire de mieux pour l'avenir. Sans doute, je n'ai point mis dans *l'Itinéraire*, ce que je ne devois pas y mettre. C'est l'histoire de mes pensées et des mouvemens de mon cœur pendant un an, sur les ruines d'Athènes et de Jérusalem ; mais rien de ce qui ne doit point sortir de mon cœur n'en sortira ; et si cet *Itinéraire* ne m'apporte pas quelque gloire, du moins il me fera j'espère un peu aimer des âmes généreuses et capables de sentir le prix des sentimens élevés. [...] Je baise tendrement et respectueusement votre main gauche. C'est celle du côté du cœur ». (CG II 453)

2 500 / 3 000 €



17

17

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Paris [septembre 1810], à la duchesse de DURAS, à Chissay près Montrichard ; demi-page in-4 avec adresse (un peu salie), et 3 pages et demie in-8.

SUR L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM ET LA CENSURE.

*Paris 8 septembre*. « Je ne sais si vous recevrez ce mot à Montrichard chère sœur. J'ai été obligé de venir à Paris pour *l'Itinéraire* qui va passer à la censure. [...] Je suis toujours le plus fidèle, le plus tendre et le plus dévoué des frères ». (CG II 454)

*Paris, ce jeudi [21 septembre]*. « Je suis dans une veine de malheurs. Je n'ai pu écrire à ma sœur quand j'aurais voulu. Je suis à la suite de mon premier vol. que la Censure retient et mutile. D'un autre côté, je viens de faire une perte qui m'afflige », la comtesse Auguste d'ARENBERG (1757-1810) : « Elle est morte subitement sur la route de Genève. C'étoit une excellente femme qui m'aimoit beaucoup ; et si j'avois quelque espérance d'une indépendance de fortune, c'étoit de ce côté. Elle étoit ma parente et elle avoit sur ma position des idées très saines. Voilà encore un songe évanoui : c'est l'histoire de tous les songes. Je suis un peu découragé et l'avenir me tourmente. Les nouvelles persécutions qui m'attendent à l'apparition de *l'Itinéraire* achèveront de me faire prendre mon parti. Voilà bien des lamentations chère sœur. Mais c'est la charge des sœurs d'écouter toutes les peines des frères. [...] L'espérance de vous revoir bientôt me soutient car le temps marche. Voilà l'automne, et cette saison qui me plaisoit tant autrefois. Mais aujourd'hui je n'ai plus que les regrets de voir tomber les feuilles et se coucher le soleil avec autant de plaisir que dans ma jeunesse mais non pas avec les mêmes rêveries, et les mêmes illusions »... (CG II 455)

1 500 / 2 000 €



18

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [octobre 1810], à la duchesse de DURAS, à Ussé ; 3 pages, 1 page et demie (lég. salie) et 3 pages in-4, adresses.

BELLES LETTRES SUR L'*ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM* ET LA CRAINTE D'UNE INTERDICTION APRÈS CELLE DE *DE L'ALLEMAGNE* DE MME DE STAËL.

Val-de-Loup 6 octobre. « Si ma sœur savoit combien je me reproche de ne lui avoir pas écrit, elle aimeroit mon repentir autant qu'une lettre. Elle auroit aussi bien pitié de moi, si elle voyoit à quelle galère je suis attaché. Je n'ai pas un moment pour respirer ; je travaille 15 heures par jour, et l'ouvrage a l'air de ne vouloir pas finir. Cependant je touche à la fin du second volume. Vous verrez cela avant tout le monde. Mais je n'ose et ne puis vous l'envoyer. Je ne sais si on vous a écrit que l'ouvrage de M<sup>de</sup> de STAËL [*De l'Allemagne*] étoit arrêté. Vous voudriez avoir une chaumière auprès de votre frère ? Combien c'est aimable à vous de penser ainsi ! Eh ! bien moi je voudrais avoir un château auprès du vôtre. Les vieux châteaux sont excellens quand on y a ce qui plaît ; les chaumières ne me tenteroient qu'avec la paix, l'aisance, et autre chose encore ; sans quoi elles rappellent trop l'indigence et le malheur. Mais si vous vendez jamais Ussé donnez-moi la préférence pour le voisinage. Vous savez si je le mérite. [...] Je ne sais jusqu'à quelle époque de l'année mon travail me mènera ; mais je vois qu'il seroit possible à la rigueur que je fusse à peu près libre à Noël et même plutôt. Cela s'arrange-t-il avec vos projets ? [...] Il n'y a encore personne à Paris hors M<sup>de</sup> de N. [NOAILLES] qui a quitté Méréville pour toujours, elle ne compte acheter une chaumière que quand elle aura vendu le château. [...] Bonjour chère sœur. Je voudrais bien demeurer avec vous plus longtemps, mais il faut retourner à l'ouvrage. J'espère aussi que de longues années s'écouleront avant que je barbouille du papier »... (CG II 458)

Val-de-Loup vendredi [12 ou 19 octobre]. « Chère sœur, soyez tranquille. [...] Mon *Itinéraire* va son train. On me laisse tranquille,

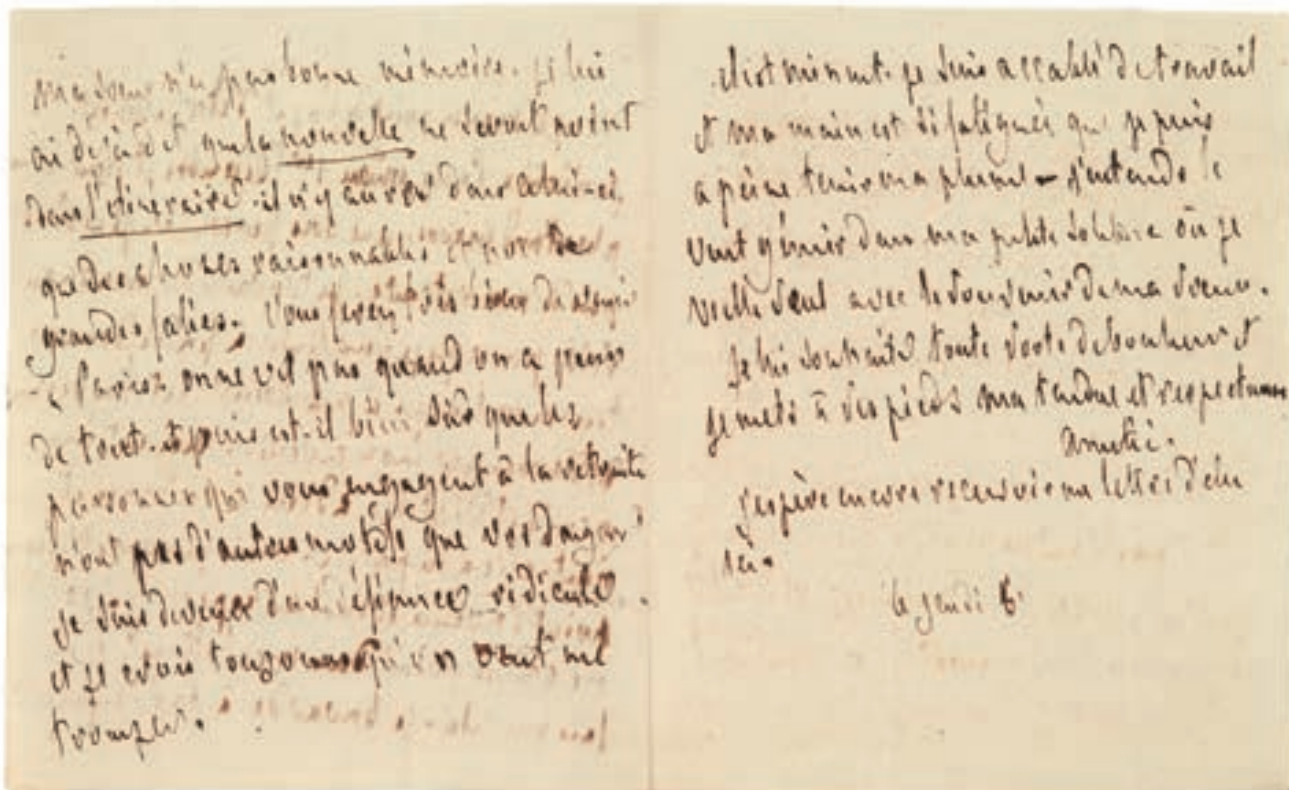
après avoir eu l'envie un petit moment de me tracasser. Je sais même qu'on est content et que l'on dit que l'ouvrage est *françois*. Si cela veut dire qu'il respire l'amour de la France, cela est vrai. Tout ce que j'aime, en mettant ma sœur au premier rang, n'est-il pas en France ? Mais je vis dans de tels embarras de travail et de position particulière que j'en suis accablé. Je ne quitte pas un moment la plume. Je griffonne tant que le jour dure, et la nuit j'écris à des créanciers, à des libraires &c. [...] Je vous écris sur le papier de l'*Itinéraire* n'en ayant pas d'autre ; c'est l'histoire du livre de M<sup>de</sup> de STAËL qui a donné lieu aux bruits répandus sur l'*Itinéraire* »... (CG II 459)

Ce 24 [octobre]. « Je serai vraisemblablement avant ma sœur à Paris. Mon projet étoit de demeurer ici jusqu'à Noël, mais mon imprimeur désire que je me rapproche pour la fin de l'édition. Je compte bien quitter ma solitude du 15 au 20 du mois prochain. Je serai logé tout-près de ma sœur, dans la rue des SS<sup>s</sup> Pères, à l'hôtel où j'ai accoutumé de descendre. Il est trop tard pour songer à trouver un appartement ailleurs. J'espère que ma sœur renoncera au voyage de Bruxelles et qu'une fois arrivée à Paris elle ne voudra plus nous quitter. Je ne sais trop comment toute mon affaire se passera. J'entrevois bien des orages pour moi ; et certainement ma position est si mauvaise qu'il faudra absolument que j'en vienne cet hyver à une résolution. L'*Itinéraire* une fois publié, avec encombres ou sans encombre, il ne me restera plus aucune ressource et je suis résolu à me taire ou pour toujours ou du moins pour un grand nombre d'années ; mais alors que faire et comment arranger tout cela ? Ma sœur voit que beaucoup de choses agitent ma pauvre cervelle, et il faut pourtant conserver au milieu de cette agitation intérieure assez de calme pour barbouiller des choses qui m'ennuient et pour lesquelles je ne prévois que des malheurs. Qu'importe si ma sœur est toujours bonne pour moi et si je la retrouve aussi aimable cet hyver que je l'ai laissée ce printemps ? Je mets à ses pieds mon inviolable et respectueuse tendresse ». (CG II 461)

3 000 / 4 000 €

+

Si ma mère savait combien je me reproche de ne lui  
avoir pas écrit, elle m'envoierait une ou deux lettres tout au  
moins. Elle m'écrit au moins bien petit de moi, si elle  
voit à quelle galère je suis attaché. Je n'ai pas  
un moment pour mes parents. Je travaille 15 heures  
par jour et l'ouvrage à l'air de ne vouloir  
rien. Je pense à la fin de la semaine  
vous verrez cela avant tout le monde. Mais je n'ose  
et ne puis vous l'écrire. Je suis si en vaine  
et que l'ouvrage de moi de travail étoit assés.  
Vous voudriez avoir une telle lettre  
de votre père? combien est aimable à voir de  
vous en ainsi! Oh! bien aimé je voudrais



19

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [novembre 1810], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 3 et 2 pages in-4, une adresse.

BELLES LETTRES LORS DE L'ACHÈVEMENT DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM.

Ce jeudi 8 [novembre]. « Vous n'aurez point sujet d'être jalouse. Je n'irai à Paris qu'au 1<sup>er</sup> Décembre et peut-être plus tard encore. Je ne vois personne. Je ne sors pas de ma retraite. Je travaille du matin au soir parce que je veux finir à fin de donner tout mon temps à ma sœur cet hyver et d'arranger mon avenir. Ceci est un grand et véritable adieu à la muse et peut-être à la patrie. Mais ne nous affligeons point d'avance et surtout espérons. Je ne cause point dans mes lettres ? Je ne fais que cela. Je bavarde à faire peur. Ma sœur n'a pas bonne mémoire. Je lui ai déjà dit que la nouvelle [Les Aventures du dernier Abencérage] ne seroit point dans l'itinéraire. Il n'y aura dans celui-ci que des choses raisonnables et non de grandes folies. Vous ferez très bien de venir à Paris. On ne vit pas quand on a peur de tout. Et puis est-il bien sûr que les personnes qui vous engagent à la retraite n'ont pas d'autres motifs que vos dangers ? Je suis devenu d'une défiance

ridicule et je crois toujours qu'on veut me tromper. Il est minuit. Je suis accablé de travail et ma main est si fatiguée que je puis à peine tenir la plume – j'entends le vent gémir dans ma petite solitude où je veille seul avec le souvenir de ma sœur. Je lui souhaite toute sorte de bonheur, et je mets à ses pieds ma tendre et respectueuse amitié... (CG II 464)

Vallée. Ce Lundi [26 novembre ?]. « Je ne puis dire qu'un mot à ma sœur. Je suis dans les derniers momens de mon travail. J'aurai tout fini samedi prochain. Ensuite j'ai la tête renversée de ces prix [décennaux] dont on parle de nouveau. Je ne sais ce que cela deviendra ». Il s'inquiète des incertitudes de la duchesse pour son retour à Paris : « Je n'ai deviné les idées de vos amis que parce que c'est là la manière dont les hommes sont faits. Il faut être bon et dupe dans ce monde, mais il faut savoir qu'on est trompé, sans cela c'est pure sottise. J'aime beaucoup de gens ; je n'estime presque personne. Pardon, chère sœur, vous direz encore que je ne cause point. Mais il faut avoir pitié de moi je suis accablé de travail. Dieu merci cela va finir et j'espère pour la vie. Désormais je n'imprimerai plus rien de mon vivant à moins de changemens peu à espérer... (CG II 466)

1 800 / 2 000 €

20

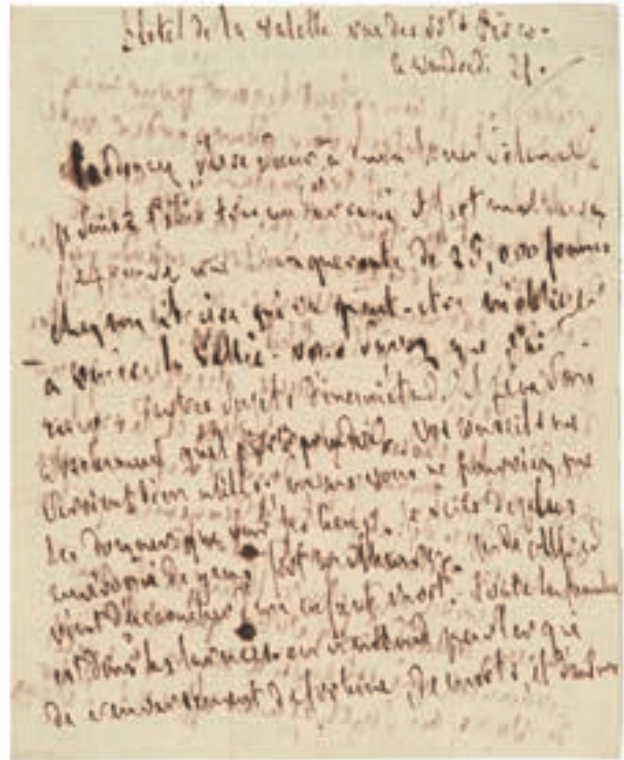
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Paris] Hôtel de La Valette vendredi 21 [décembre 1810], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et quart in-4.

**SUR LA FAILLITE DU LIBRAIRE NICOLLE, SA CRAINTE D'ÊTRE RUINÉ, ET L'ESPOIR D'ENTRER À L'INSTITUT.**

« Pardonnez, chère sœur, à mon long silence. Je suis à Paris très embarrassé et fort malheureux. J'éprouve une banqueroute de 25,000 francs chez un libraire qui va peut-être m'obliger à vendre la Vallée. Vous savez que j'ai encore d'autres sujets d'inquiétude et je ne sais absolument quel parti prendre. Vos conseils me seroient bien utiles ; mais vous ne pourriez me les donner que sur les lieux. Je suis de plus environné de gens fort malheureux. [...] On n'entend parler que de renversement de fortune, de mort, et d'autres accidents. Je cours tout le jour pour mes affaires et je rentre le soir pour garder M<sup>de</sup> de Chat[eaubriand] qui est très malade. Je ne sais absolument que faire et j'ai la tête toute dérangée. Au reste vous aurez entendu parler de mes honneurs à venir. On parle de prix, de place à l'Institut. M. le Ministre de la Police m'a envoyé chercher pour me dire les choses les plus polies et les plus agréables. Mais cependant il n'y a encore rien de décidé, et j'ai tant d'ennemis que les choses en resteront peut-être là. [...] Savez-vous que votre créancier, qui est aussi le mien, a parlé de vous au sujet de mes affaires ? Il dit que nous avons des intérêts communs. Je ne sais où il a découvert cela »... (CG II 469)

1 000 / 1 200 €



20

21

**François de CHATEAUBRIAND.**

5 lettres autographes, [1810-1811], à la duchesse de DURAS ; 6 pages in-8 ou in-12, 4 adresses (légers défauts à la 1<sup>ère</sup>).

**LETTRES INÉDITES.**

*Mardi [3 avril 1810].* « Je voulois vous voir aujourd'hui, mais je ne puis trouver l'heure. M<sup>de</sup> de Vaugué qui a désiré me voir depuis des siècles est parvenue enfin à me faire engager par M<sup>de</sup> de ROSANBO et mes neveux à aller chez elle. [...] on m'a dit que le ministre de la Police devoit me faire dire je ne sais quoi de bon pour M<sup>de</sup> de CUSTINE. Autre visite obligée. Ne vous alarmez pas sur le ministre. Cela ne peut être que relatif au *Mercur* »...

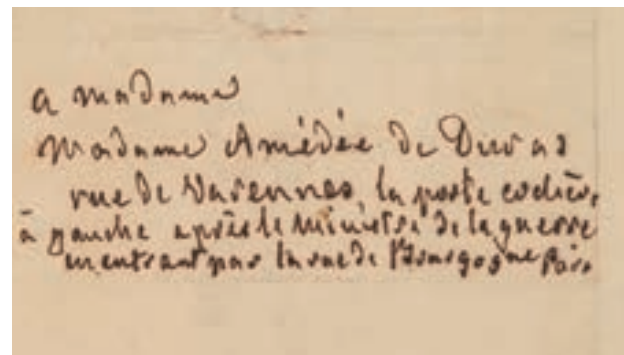
« Les essais sont entre les mains de Blanca [Natalie de NOAILLES, appelée du nom du personnage qu'elle a inspiré dans *Les Aventures du dernier Abencérage*]. Vous les aurez, aussitôt qu'elle me les aura rendus. J'aime ma sœur plus que jamais »...

*Ce mardi matin.* « Si je vais déjeuner avec ma sœur ce matin, nous ne pourrons causer à notre aise. Ne seroit-il pas mieux que j'allasse à trois heures prendre ma sœur pour se promener ? Mais si je tombois encore au milieu d'un concert ? Autre inconvénient. Ma sœur veut-elle se trouver à trois heures sur le Boulevard des Invalides, ou veut-elle venir me chercher chez moi à la même heure ? J'ai bien besoin de la voir ! »...

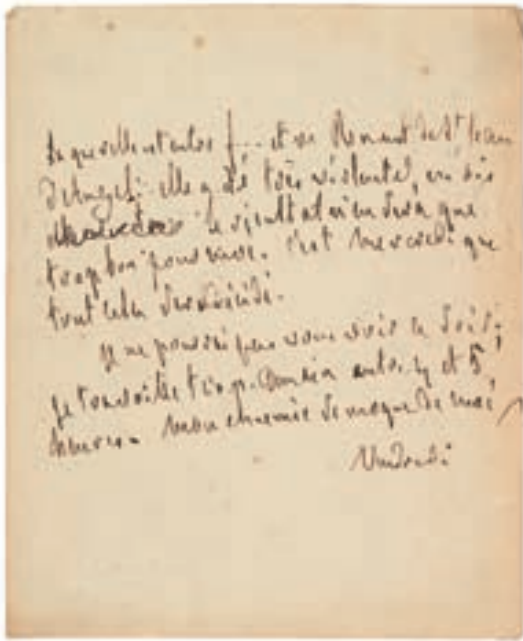
*[Début 1811 ?]. Mardi 4 h. 1/2.* « Mille pardons, chère sœur. Je n'ai pu jamais revenir assez tôt de mes courses pour aller chez vous. Vous m'aurez attendu. Je me désole. À demain. Ne viendrez-vous pas un moment ce soir ? »

*Ce mardi.* « Il m'est impossible de vous voir ce matin. On va agiter la question de l'*Institut*. Je cours pour cela »...

1 500 / 2 000 €



21



22



23

22

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [février 1811], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 et 1 page in-12, adresses.

SUR LES DISPUTES À L'INSTITUT AU SUJET DU *GÉNIE DU CHRISTIANISME* [Napoléon avait fait demander pourquoi le livre n'avait pas reçu un des prix décennaux].

*Vendredi* [8 février]. « La querelle est entre F. [FONTANES] et M. Re[g]nault de St Jean d'Angéli. Elle a été très violente, mais le résultat n'en sera que trop bon pour moi. C'est mercredi que tout cela sera décidé. Je ne pourrai pas vous voir ce soir ; je travaille trop... » (CG II 474) [13 ou 14 février]. « Conclusions au nombre de cinq. Les deux dernières sont : 1° ouvrage plein de beautés de premier ordre 2° ouvrage pour lequel la classe demande une distinction particulière à S. M. Des débats et des cris affreux. Me voilà forcé par le triomphe dans mon dernier retranchement. On m'a déjà envoyé compliment pour me faire souvenir de ma promesse. Il faut obéir... » (CG II 475)

1 000 / 1 500 €

23

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 29 [avril 1811], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 2 pages in-8, adresse.

JOLIE LETTRE AVANT DE REGAGNER LA VALLÉE-AUX-LOUPS.

« Je pars pour ma vallée ; quel bonheur de rentrer dans la paix et de retrouver mes petits arbres ! [...] Si je puis parvenir à garder mon champ et mes livres, je serai la plus heureuse personne de la terre. Je vais entreprendre quelque long ouvrage qui puisse m'occuper plusieurs années ; rien ne fait mieux sentir le charme de la solitude et ne calme mieux la tête et le cœur que le travail. Cet été j'irai voir peut-être mes amis. Je dis peut-être car je suis si pauvre que je ne sais si j'aurai les moyens de me déplacer. Je vous écrirai l'histoire de mon jardin. Parlez-moi de votre belle futaye ; rien que de vos grands arbres et de votre amitié pour moi. Comme je termine mes affaires de librairie avant de partir pour la Vallée, je n'ai pas le temps de vous écrire une longue lettre ; je suis du reste fort gai, fort content, et fort tranquille ; et si j'avois mille bonnes pistoles de rente, il n'y a point de rois dont j'envie la couronne... » (CG II 494)

1 000 / 1 200 €

24

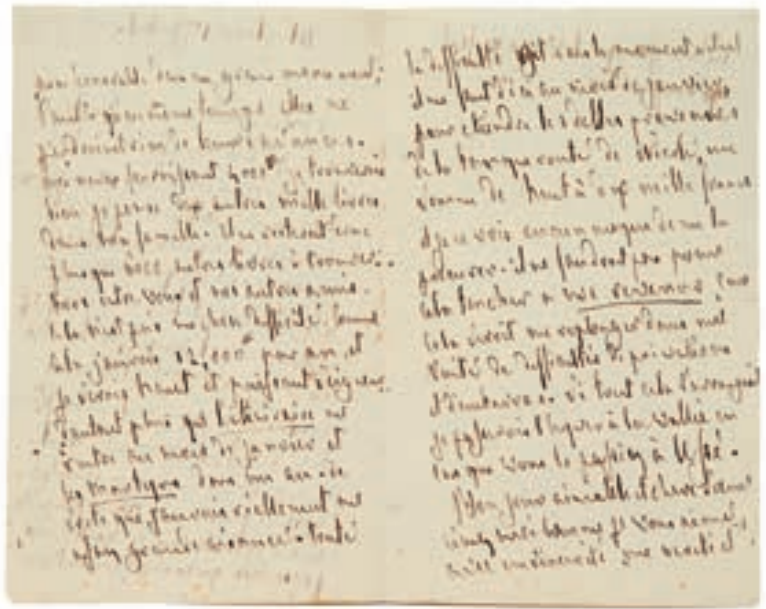
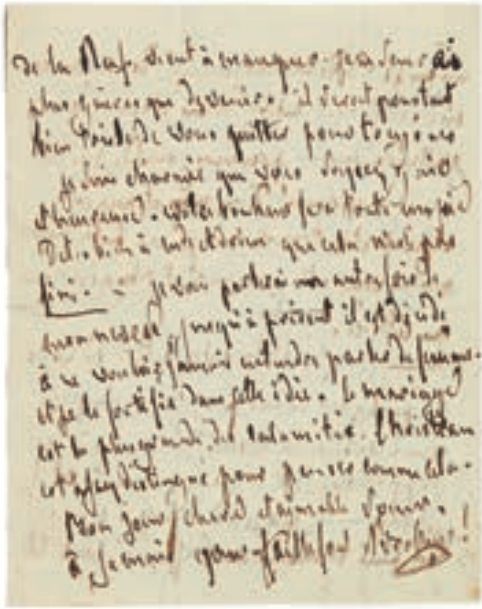
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [au Mesnil] 21 juin [1811], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

LETTRE INÉDITE SUR LE PROJET D'UNE SOCIÉTÉ LUI GARANTISSANT UNE RENTE DE DIX ANS SUR SES ŒUVRES [les actionnaires, parents et amis, à la tête desquels me de Duras et Adrien de Montmorency, se rembourseraient sur le produit de ses écrits].

Il a quitté Verneuil pour venir au Mesnil chez Mme de ROSANBO, et il sera de retour le 29 ou 30 à la Vallée. Il parle des « projets de M. A. » [Adrien de MONTMORENCY] : « Il est mille fois trop bon et vous aussi. Je vous donne bien volontiers ma procuration à tous les deux et à lui en particulier pour arranger les choses comme vous l'entendrez. Vous ne pouvez faire rien que de bien et de noble, ainsi je suis sans crainte. Mes bons neveux m'ont offert entre eux deux 4000 francs par an pour le commencement de ma fortune. Ainsi vous voyez que voilà les affaires bien avancées ! Je crois que si on en vient à quelque chose de sérieux, je puis compter encore sur 4 à 5 personnes sûres. C'est à vous et à votre ami à chercher et tracer un plan général. J'approuverai tout ce que vous ferez. Je veux toujours que mon travail soit la base de cet emprunt et que les actionnaires trouvent un ample dédommagement des avances qu'ils m'auront faites. Mais chère sœur j'attends dans les premiers jours de juillet une offre sérieuse d'un pays étranger [la Russie], et peut-être trouverai-je une autre patrie moins ingrate pour moi, et plus généreuse que celle-ci... Il approuve à l'avance tout ce que fera M. A. « On peut commencer l'affaire. Car si celle de la Rus[sie] vient à manquer, je ne saurai plus guères que devenir. Il seroit pourtant bien triste de vous quitter pour toujours. Je suis charmé que vous soyez gaie et heureuse. Votre bonheur fera toute ma joie... Il lui parlera une autre fois de son neveu Christian, « décidé à ne vouloir jamais entendre parler de femme, et je le fortifie dans cette idée. Le mariage est la plus grande des calamités... » Et il termine : « Bon jour chère et aimable sœur, à jamais your faithfoul Brother ».

1 000 / 1 200 €



25

**François de CHATEAUBRIAND.**

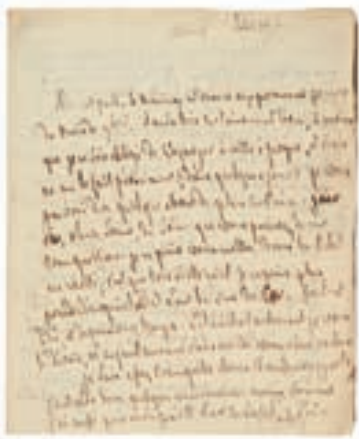
2 lettres autographes, [Vallée-aux-Loups] 1<sup>er</sup> et 15 juillet [1811], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et quart et 4 pages in-8.

SUR SON PROJET D'ALLER S'INSTALLER EN RUSSIE, LA SOCIÉTÉ D'ACTIONNAIRES POUR LUI ASSURER UNE RENTE SUR SES ŒUVRES, ET SON DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE.

Val de Loup 1<sup>er</sup> juillet. « Ce n'est point certainement ce hâbleur de G. [le comte Fédor GOLOVKINE] qui fait mes affaires là-bas. Ma sœur ne me croit pas j'espère assez bête pour me confier à un pareil homme. Quoi qu'il en soit, je ne puis guères manquer d'avoir une réponse avant le 20 de ce mois ; et, comme vous le voyez, je touche au dénouement de toutes mes incertitudes. Sans doute je préférerois beaucoup l'autre manière d'exister dans ma patrie. Rien ne seroit plus noble et plus beau qu'une pareille vie. Je tâcherois de laisser aux personnes qui m'obligeroient un nom honorable dans un grand monument ; tandis qu'en même temps elles ne perdrieroient rien de leurs avances. Mes neveux fournissant 4000<sup>ll</sup> je trouverois bien je pense deux autres mille livres dans ma famille. Il ne resteroit donc plus que 6000 autres livres à trouver. Hors entre vous et nos autres amis, cela n'est pas une chose difficile. Comme cela j'aurais 12,000<sup>ll</sup> par an, et je serois haut et puissant seigneur. D'autant plus que *l'Itinéraire* me rentre au mois de janvier et *les Martyrs* dans un an. De sorte que j'aurois réellement une assez grande aisance. Toute la difficulté git dans le moment actuel. Il me faut d'ici au mois de janvier, pour éteindre les dettes venues de la banqueroute de Nicolle, une somme de huit à dix mille francs et je ne vois aucun moyen de me la procurer. Il ne faudroit pas pour cela toucher à nos revenus, car cela seroit me replonger dans une suite de difficultés, de privations et d'embarras. Si tout cela s'arrangeoit je passerois l'hiver à la Vallée en cas que vous le passiez à Ussé. Bon jour aimable et chère sœur aimez-moi comme je vous aime, avec une sincérité, une vérité et une tendresse que le temps ne fait qu'augmenter ». (CG II 507)

15 juillet 1811. « Toutes vos conjectures sont fausses, chère sœur. Je ne vois point du tout les Polonnoises [la comtesse MNISZECH et la princesse RADZIWILL]. Je leur parle à peine ; jamais je ne leur ai dit un mot de mes affaires. La *Petite princesse* n'a jamais obtenu de moi un compliment ; et j'ai rudoyé plusieurs fois sa très bonne, mais très ennuyeuse mère. Quant à Gol. [GOLOVKINE] je ne l'ai vu qu'une seule fois dans ma vie, et c'est ma bête d'aversion. Voulez-vous savoir d'où cela vient ? de l'excellente M<sup>de</sup> de GROLLIER, qui aime tous les potins et qui vraisemblablement lui fait des confidences sur mon compte. Il faut le lui pardonner ; chacun a ses défauts et quand c'est un véritable intérêt qui nous fait faire des gaucheries on ne peut sérieusement s'en fâcher. Je n'aime point la morale de la fable de l'ami maladroit et je trouve que l'ours fit fort bien de tuer son ami en voulant écraser une mouche : j'aime mieux cet ours là, que l'ennemi le plus discret ». Il a vu Adrien [de MONTMORENCY] : « Notre affaire s'arrangera. Mais j'attends toujours le dernier mot de la Rus[sie], car il ne faut pas quand on le peut, être à charge à ses amis. Les tracasseries ont commencé au sujet du 2<sup>d</sup> discours [de réception à l'Académie], mais je les ai arrêtées d'un mot. Le tout restera comme cela est. J'en courrai tous les risques. Et ne trouvez [vous] pas qu'il y a un repos profond dans ce peu de mots : *Comme il plaira à Dieu !* Avec cela on dort sur les deux oreilles. La Muse ou le diable me tourmente un peu. Je voudrais travailler et je ne le puis, parce que je veux que mon sort soit décidé avant. Désormais 15 jours au plus finiront mes affaires ». Suit une allusion à Natalie de NOAILLES : « La rue de Cer[ur] est toujours très incompréhensible. Je n'y vais presque plus et je n'en reçois aucune lettre. Comme il plaira à Dieu ! [...] Adrien vient dîner ici mardi. Il va beaucoup dans la rue Cer. et il n'a pas passé par Jérusalem. Si cela est je voudrais qu'il me fit moins de caresses. Mais enfin, *comme il plaira à Dieu !*... » (CG II 511)

2 000 / 3 000 €



26

26

### François de CHATEAUBRIAND.

Lettre autographe, Val de Loup Lundi 28 [29 juillet 1811], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 3 pages et demie in-4.

BELLE LETTRE SUR LES DÉBUTS DE SA RUPTURE AVEC NATALIE DE NOAILLES, SON DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE, ET SES IDÉES NOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Le mariage de son neveu [Louis de Chateaubriand avec Zélie d'Orglandes] est remis au début de septembre... « J'ai ri, chère sœur, du soin que vous prenez de me tranquilliser. Je ne puis vous mettre dans la tête une vérité ; c'est que très réellement je ne puis plus prendre d'inquiétude sur la rue de Cer. [Natalie de NOAILLES habitait l'hôtel de Laborde, rue Cerutti], tout est fini et depuis longtemps. S'il en étoit autrement je vous le dirois, n'ayant aucune raison de vous rien cacher. Je suis assez tranquille sous d'autres rapports ; j'entends bien quelques murmures. Mais comme j'ai aussi pris mon parti sur ce sujet [son discours de réception à l'Académie, qu'on voulait le forcer de corriger], je suis persuadé qu'après avoir vu qu'il n'y avoit rien à faire avec moi, on me laissera là, comme un maudit entêté. Depuis que j'ai l'espérance de conserver la Vallée et d'avoir un avenir, je suis plus heureux, et je prendrais volontiers au travail ; mais l'été est une mauvaise saison. Il fait trop chaud. Les visites vous dérangent. J'attends donc avec impatience l'automne dont le commencement pourtant sera un peu troublé par le mariage de mon neveu. Mais aussitôt qu'il aura achevé cette grande et commune sottise, je reviendrai m'ensevelir dans mon désert. Il est très probable que j'y passerai l'hiver, surtout si vous ne revenez pas à Paris. Alors je mettrai en train les ouvrages que je médite, et une fois plongé dans les livres, les jours passeront vite. Ces pauvres jours, voilà comme on les pousse ! Ne croiroit-on pas qu'ils ne finissent pas, qu'ils dureront toujours ? Et pourtant mon front devient chauve ; je commence à radoter, j'ennuie les autres ; je m'ennuie moi-même. La fièvre arrivera, et un beau matin on me portera à Chastenay [cimetière]. Qu'est-ce qui se souviendra de moi ? [...] Quelques vieux bouquins que j'aurai laissés et qu'on ne lira plus, exciteront au moment où je disparaîtrai une petite controverse. On dira qu'ils ne valent rien du tout, et qu'ils sont morts avec moi ; d'autres soutiendront qu'il y a quelque chose dans ce fatras. On restera là-dessus, on fermera le livre, on ira dîner, danser, pleurer ; les frères et les sœurs s'écriront par la poste toutes sortes de choses où je ne serai pour rien. La Vallée sera vendue à un bourgeois de Sceaux qui fera du vin de Surenne où j'ai planté des pins, et voilà l'histoire de tous les hommes. Bon jour chère sœur, je suis tombé dans le noir. Toutes ces idées s'évanouissent en pensant que je vous écris, que vous m'aimez un peu, et que mon attachement pour vous est aussi profond que durable »... (CG II 514)

1 000 / 1 500 €

27

### François de CHATEAUBRIAND.

2 lettres autographes, [Vallée-aux-Loups août 1811], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 3 pages et demie in-4 et 3 pages et demie in-8.

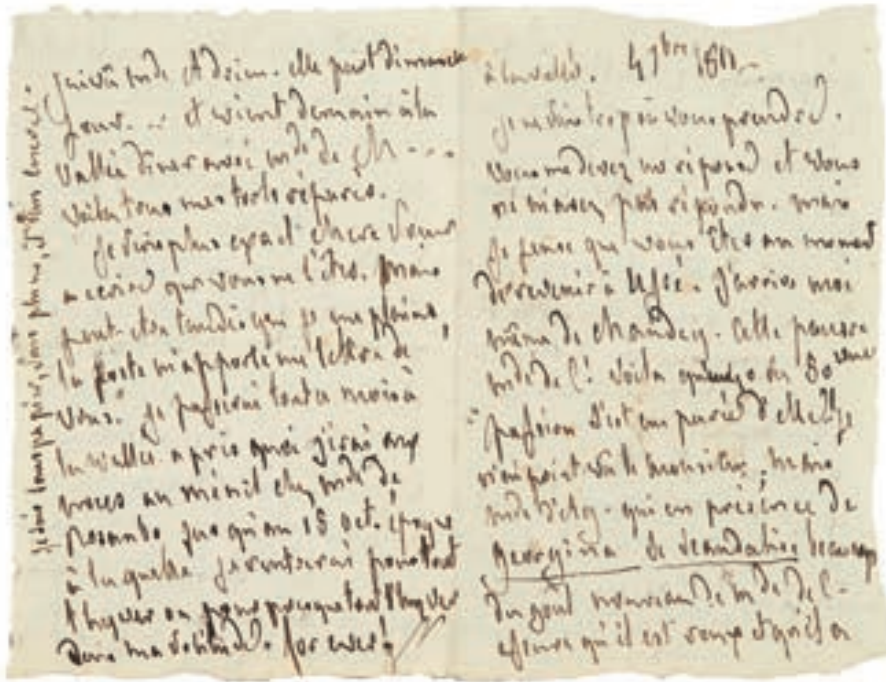
TRÈS BELLES LETTRES SUR LE PREMIER PROJET DES FUTURS *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*, LA TRAGÉDIE DE *MOÏSE*, ET SUR NATALIE DE NOAILLES.

10 août. « You dont care ? nor I neither. Well ! I will write twice more to the sweet Lady. You set me at liberty to do what I please and to love everybody. Mais réellement vous déraisonnez complètement sur la rue de Cer. [Natalie de NOAILLES habitait l'hôtel de Laborde, rue Cerutti]. Elle est à un million de lieues de ce grand voyage [projet d'installation en Russie]. Bien plus, elle me prêche pour le discours [de réception à l'Académie], pour la paix, &c. C'est maintenant un tout autre système. Soyez tranquille, chère sœur ; tout s'arrangera. Je resterai, guéri, raisonnable, heureux. Il est temps de mettre un terme à mille choses que le temps termineroit malgré moi. Certainement le contrat sera passé au mois de 7<sup>bre</sup>. On vous dira alors où il faudra faire tenir vos fonds pour le mois d'octobre, premier terme du paiement ». Il évoque Mme Adrien de MONTMORENCY, qui « a pris tant de part à cet arrangement. Vous savez combien je la trouve aimable ; elle a une grâce à elle ; et je me suis figuré qu'il y avoit dans le siècle de Louis XIV des femmes qui devoient lui ressembler. Elle n'a ni la figure, ni les manières de ce siècle. Quoi que vous en disiez, je n'en serai pas moins enterré avec mes bouquins ; cela ne les empêchera pas de faire un certain bruit dans le monde. J'en prépare d'autres à tout hazard en cas que les premiers soient destinés au tombeau. I dont care ! Savez-vous que j'ai un acte entier d'une tragédie [*Moïse*] fait en vers et tout le plan écrit en prose ? Mais cela ne sera pas pour la société. Je me suis réservé par le contrat la *tragédie*, les *Mémoires de ma vie* et l'*Abencerrage*. Tout le reste sera à vous. Bon jour chère sœur. Si je ne vais pas chercher le château de la Dame des Belles Cousines, croyez que s'il m'étoit possible j'y volerois avec plus d'empressement que le Petit Jehan et sans craindre de m'y voir trompé. Si je n'ai point eu le bonheur du preux chevalier je n'aurai point aussi ses peines ». Après la date, « 10 août », il ajoute : « Je remarque cette date, elle commence nos malheurs ». (CG II 517). Mercredi 21 [août]. « Ce qui m'empêche d'aller à Ussé n'est point la rue Cérutti [Natalie de NOAILLES] mais la longueur de la route, l'état malheureux de mes affaires et la santé de Mme de Ch[ateaubriand]. Je pourrais bien quitter la Vallée pour cinq ou six jours, mais irais-je à Ussé pour 24 heures ? Vous voir un moment ne me donneroit que le regret de vous quitter. Votre conseil sur mes mémoires seroit bon si je n'avois commencé cette tragédie [*Moïse*] qui me tourmente. Je ne puis jamais faire deux choses à la fois. Mais certainement cet hiver j'écrirai quelques livres de ces mémoires. J'ai beaucoup de sentiments renfermés que je veux exprimer pour m'en délivrer, et je suis convaincu que je montrerai un intérieur d'âme assez extraordinaire. Je suis assez curieux de voir ce que je pourrai dire quand je m'abandonnerai à toutes mes pensées sans garder aucune convenance et sans me faire aucune restriction. Mais je ne voudrais pas pousser ces mémoires jusqu'au temps où ma vie est devenue publique. J'ai en horreur cette facilité avec laquelle on dispose des secrets des autres comme des siens. Mais il faut que je vous fasse une querelle. Pourquoi étiez-vous embarrassée par cette dame Adrienne [Mme Adrien de MONTMORENCY] ? Je vous jure que je pense tout ce que j'ai dit d'elle. Elle me plaît beaucoup, je vous l'avois déjà dit, et je me souviens que vous en rîtes quand je vous contai que je la trouvois très naïve et très agréable. Allez-vous être jalouse de celle-là ? Je ne puis m'empêcher à mon tour de rire de vos galimatias sur la rue Cerruti. Vous supposez qu'elle veut tout-à-tour la R[ussie] et la Paix. Point du tout. C'est moi qui ai voulu souvent la R[ussie]. Elle ne l'a jamais voulu ; mais elle veut la Paix que je ne la veux pas. Voilà une nouvelle source de conjectures et d'obscurités pour vous. Vous ferez là-dessus de grands noirs raisonnemens qui m'amuseront »... (CG II 518)

2 500 / 3 000 €



you dont care? nor I neither. Well: I will  
 write twice more to the Sweet Lady. you  
 set <sup>me</sup> at liberty to do what I please and to love  
 every body. mais si tellement vent d'arriver  
 complètement dans le sud de l'Inde. Elle est à un milieu  
 de l'Inde de ce grand voyage. bien plus, elle  
 me pousse pour le disant, pour la paix,  
 de. c'est maintenant tout un autre d'arriver.  
 Voyage tranquille chez vous; tout s'arrange.  
 Le vent est gai si, sans aucun doute. Il est  
 temps de mettre un terme à un de ces que  
 le temps terminerait un autre moi.



28

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, à la Vallée 4 septembre 1811, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

LETTRE INÉDITE.

La duchesse doit être sur le point de revenir à Ussé, et lui-même arrive de Chanday : « Cette pauvre M<sup>de</sup> de C. [CAUMONT] ! Voilà qu'une 40 ou 50<sup>me</sup> passion s'est emparée d'elle ! Je n'ai point vû le monsieur ; mais M<sup>de</sup> d'Ag[uesseau] qui en présence de *Georgina se scandalise* beaucoup du goût nouveau de M<sup>de</sup> de C. assure qu'il est roux et qu'il a une perruque. Voilà l'histoire du genre humain. Au reste j'ai acquitté bien vite cette dette. J'ai été trois jours à aller, à rester là, et à revenir »... Il attend Adrien [de MONTMORENCY] : « tout est prêt pour la signature de notre arrangement. Si vous prenez une action de mille livres, c'est-à-dire deux actions, car chaque action est de 500<sup>l</sup>, vous aurez à payer pour votre premier quartier le 1<sup>er</sup> octobre prochain la grosse somme de 250<sup>l</sup>. Si vous ne prenez qu'une action, vous n'aurez à payer que 125<sup>l</sup>. Quand vous verrez le contrat vous serez contente. Ce qu'il y a de mieux c'est que les *actionnaires* ne signeront point un *contrat commun* ; ils n'auront chacun qu'un petit bout de papier qui restera entre mes mains ; de sorte qu'ils ne se connoîtront point s'ils ne le veulent et ne sauront pas avec qui ils sont associés. C'est absolument comme si vous placiez votre argent sur un pont à Paris, argent dont vous seriez remboursée quand on auroit établi le droit de passage et que le pont seroit achevé »... Mme Adrien vient dîner demain à la Vallée : « voilà tous mes torts réparés. [...] Je passerai tout ce mois à la Vallée, après quoi j'irai aux noces [de son neveu Louis] au Ménil chez M<sup>de</sup> de Rosanbo jusqu'au 15 oct. époque à laquelle je rentrerai pour tout l'hiver ou pour presque tout l'hiver dans ma solitude »...

1 000 / 1 200 €

29

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [10-28 septembre 1811], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 3 pages et demie in-8 et 3 pages in-4.

RÉPONSES À DES LETTRES DE JALOUSIE DE LA DUCHESSE DE DURAS.

[10 septembre 1811]. « Je veux être étranglé, si je conçois rien à votre lettre. Que vous ai-je donc écrit qui puisse en rien vous fâcher ? Je n'ai pas la moindre idée de ce que cela peut être et ne me rappelle pas le 1<sup>er</sup> mot de cette fatale lettre. Ne vous êtes-vous point trompée ? relisez bien. Vous verrez que je vous aime toujours avec la tendresse du frère le plus dévoué et le plus sincère ». Il lui a écrit à Ussé : « Je vous parlois de notre affaire. Je vous disois que tout étoit prêt, que je n'attendois plus que le retour d'Adrien pour conclure. Enfin je vous associe à mon avenir avec la simplicité d'un homme qui croit n'avoir rien à se reprocher »... Si c'est le bref séjour à Chanday qui a fâché Mme de Duras, il fait remarquer que Chanday est à 24 lieues, et qu'il ne peut aller à Ussé à 60 lieues : « Enfin j'ai couru à Ch[anday] pour faire cesser les mauvais propos de M<sup>de</sup> de C... [CAUMONT] et de sa sœur M<sup>de</sup> d'A. [AGUESSEAU] sur mon *esclavage* et pour mettre un terme à des causeries qui m'importunoient. Tout cela m'a causé 24 h. de fatigue, de dépense et d'ennui. J'espère chère sœur que vous demanderez des excuses dans vos prochaines lettres. Oui des excuses parce que vous m'avez affligé. Allez-vous aussi vous mettre à avoir des caprices ? Cela n'est pas digne de vous ». Puis il relate la visite de la duchesse Adrien de MONTMORENCY-LAVAL : « L'Adrienne est venue dîner à la Vallée. Elle a arraché le laurier de la dame au gant, elle a effacé des vers qui étoient sur la porte de la tour, enfin elle a été comme un véritable démon. Elle est très gentille ». (CG II 524)

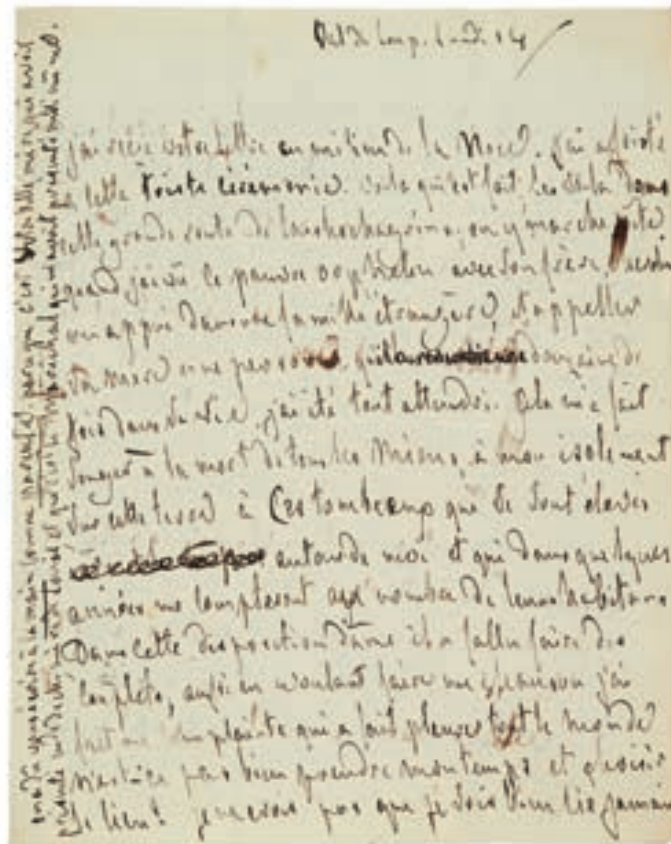
si attendais plus que le retour de Adrien  
 pour conclure. Enfin je vous  
 associe à mon avenir avec  
 la simplicité d'un homme qui veut  
 vivre à se rapprocher son  
 vœu. Je ne sais de quoi il s'agit.  
 Serait-ce cette course de 24 h.  
 à Chanday. qui vous a vuit l'année  
 passé que je ne vais pas à l'été.  
 Mais Chanday est à 24 lieues de  
 et c'est à 80. mais je puis aller  
 le moment à Chanday. et puis  
 encore tout-a-fait à l'été. mais  
 que tout soit fini. enfin  
 j'ai voulu à ch. pour faire après

les mauvais propos de M<sup>de</sup> Del...  
 et de la veuve M<sup>de</sup> Del. d'un me  
 esclavage et pour mettre en terre  
 mes affaires qui m'impressionnent.  
 tout cela m'a coûté 24 h. de fatigue  
 de dépense et de souci.  
 J'espère que vous que vous  
 demandez des explications dans vos  
 prochaines lettres. Que des expences  
 pour que vous m'avez affligé.  
 allez vous aussi vous mettre à  
 vendre des caprices. cela n'est pas  
 digne de vous.  
 L'été d'imm est venue de voir à la  
 Vallée. elle a arraché le cœur

Jeudi 12 [septembre]. ... « Ce qu'il y a de sûr, chère sœur, c'est que  
 je ne comprends rien, rien du tout à votre querelle, que si j'ai perdu  
 votre confiance je ne sais pourquoi, absolument pourquoi, et si je  
 revoyais la lettre qui vous a fâchée, je tomberais de mon haut de votre  
 folie. Mon ignorance à ce sujet prouve ma candeur, et l'idée de vous  
 faire de la peine m'est si étrangère, qu'il me semble que je rêve quand  
 vous me le dites ». Quant au voyage à Chanday, « je n'y ai point vû  
 de fêtes : tout étoit fini. J'y ai entendu M. de C. [CAUMONT] hurler  
 et M<sup>de</sup> de C. soupiner. Apparemment que vous confondez mon autre  
 petit voyage à Verneuil chez M<sup>de</sup> de TOCQUEVILLE, à la fête de laquelle  
 je me suis évertué pour mes bons neveux. Avez-vous bien compris

que les actions pour notre arrangement ne sont que de 500<sup>ll</sup> ? d'où il  
 résulteroit que si vous y mettez 1000<sup>ll</sup> comme Adrien me l'avoit dit,  
 vous avez deux actions. Cet arrangement est très bien fait, car dans  
 l'espace de dix années je me trouverai avoir vécu passablement et les  
 actionnaires seront remboursés. On a pensé qu'il valoit mieux que les  
 actionnaires n'eussent pas de contrat commun, à cause des frayeurs et  
 des pusillanimités. Chacun se croira plus en sûreté, en ne connoissant  
 pas son voisin »... (CG II 525)

2 000 / 2 500 €



30

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val de Loup lundi 14 [octobre 1811], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

BELLE LETTRE SUR LE MARIAGE DE SON NEVEU LOUIS DE CHATEAUBRIAND, SUR SA SITUATION FINANCIÈRE ET *LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE*.

« J'ai reçu votre lettre au milieu de la noce. J'ai assisté à cette triste cérémonie. Voilà qui est fait ; les voilà dans cette grande route de tous les chagrins ; on y marche vite. Quand j'ai vû le pauvre orphelin avec son frère, chercher un appui dans une famille étrangère, et appeller sa mère une personne qu'il a rencontrée une douzaine de fois dans sa vie, j'ai été tout attendri. Cela m'a fait songer à la mort de tous les miens, à mon isolement sur cette terre, à ces tombeaux qui se sont élevés autour de moi et qui dans quelques années me compteront au nombre de leurs habitans. Dans cette disposition d'âme il a fallu faire des couplets ; aussi en voulant faire une chanson j'ai fait une complainte qui a fait pleurer tout le monde. N'est-ce pas bien prendre mon temps et choisir le lieu ? Je ne crois pas que je sois bien lié jamais avec les membres de cette famille. Si Louis avoit épousé un plus grand nom ou une plus grande fortune, peut-être aurois-je, sous quelques rapports, retrouvé des parens dans les siens. Christian, le frère cadet, part et va voyager plusieurs années. Il aimoit Louis comme Pilade aimoit Oreste, et ne peut se faire à l'idée de ne plus occuper que le second rang.

Ce que vous me dites de vos arrangemens me fait une grande joie en me donnant l'espoir de vous voir cet hyver. Il faut autant que cela

est possible se rapprocher dans cette vie ; le moment de la dernière séparation est si prochain qu'on ne sauroit trop profiter du peu de jours qu'on a à se voir. [...]

La banqueroute de NICOLLE m'a obligé d'engager *l'Abencerrage* pour 9000 francs ; ces 9000 francs seront payés par la vente de l'ouvrage que le prêteur aura le droit de faire imprimer au mois de novembre prochain pour paroître au mois de janvier, si je ne puis payer cette somme avant cette époque. Cela me met au désespoir, car je crois que ce n'est nullement le moment pour moi de reparoître aux yeux du public ; sans compter que je n'ai aucune envie d'imprimer *l'Abencerrage*. Je m'occupe de trouver la somme. Si j'étois assez heureux pour la trouver, je délivrerois le prisonnier ; alors me trouvant libre, j'irois avec M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] passer tout le mois de novembre chez M<sup>de</sup> d'Orglandes comme je l'ai promis à Louis. Si au contraire il faut imprimer *l'Abencerrage*, je resterai à la Vallée. Mon projet est d'y demeurer peut-être tout l'hyver, surtout si vous ne venez pas à Paris. Mais dans le cas où M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] s'ennuyât trop de cette solitude et voulût quitter la Vallée cela ne serait guère que vers la fin du mois de janvier que je consentirois à aller à Paris. — Notre grand arrangement n'est pas encore complet ; mes neveux sont excessivement gênés par ce mariage, et retardent malgré eux le payement du premier trimestre. D'un autre côté toutes les actions ne sont pas remplies ». Il ne veut pas de M. de L. [duc de Lévis ?] qui « s'est vanté auprès de M. de Rosambo d'être au nombre des associés ; c'est fort aimable mais il nous faut des personnes qui puissent attendre dix ans *leur gloire* »... (CG II 528)

1 200 / 1 500 €



31

**31**  
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 24 octobre 1811, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

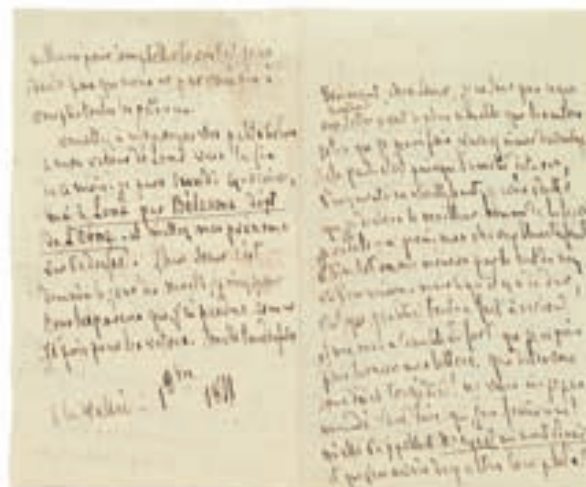
INTÉRESSANTE LETTRE SUR SON PROJET DE SOCIÉTÉ EN ACTIONS, ET SON DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE, QUE CHATEAUBRIAND REFUSE DÉFINITIVEMENT DE REFAIRE.

« *L'Abencerrage*, chère sœur, est délivré. Je dois ce bonheur à M. de TOCQUEVILLE qui m'a fait trouver l'argent nécessaire. Il n'y a plus que notre grande affaire à compléter ; il manque encore neuf actions. Il faut espérer que nous les trouverons cet hyver. Ce n'est point une mauvaise querelle que l'on a faite à M. de Lé... [LÉVIS], c'est à M. de Rosambo qu'il a eu la bonté de parler de notre affaire, de la manière la plus polie. M. de R[osambo], comme vous le savez, est un homme parfait et qui ne ment jamais. Si vous le vouliez absolument, nous lui ferions *grâce* mais cela me coûteroit beaucoup. Il nous faudroit surtout dans notre affaire des personnes obscures, sages, prudentes, capables pourtant de sentir ce qu'il peut y avoir d'honorable dans nos arrangemens. [...]

Les nouveaux membres de l'Institut prononceront, comme vous l'avez vû dans les journaux, leur discours de réception le 7 du mois prochain. Ainsi voilà mon affaire absolument finie. On a renoncé à me prier plus longtemps de faire le second discours, que rien au monde ne m'auroit persuadé de faire. Me voilà sorti sans accident de cette grande lutte. Il faut convenir que si je ne suis pas heureux dans les petites choses de la vie, je ne manque pas de bonheur dans les grandes. Reste à savoir maintenant si je serai rayé de la liste. Mais dans tous les cas je suis par le fait hors de l'Inst[itut] n'ayant ni droit de séance, ni droit de *vote* &c.

Voilà, chère soeur, une lettre *full of informations*. Vous devez être contente. [...] Vous voulez donc me donner une nièce ? Cette idée me charme. Vous voulez, je le vois, me réconcilier avec les mariages ». Il ira « passer le mois de novembre avec les nouveaux mariés chez M<sup>de</sup> d'ORGLANDES. Vous voyez bien que je vous prends pour ma sœur ; et que mes billets à la main seroient encore bien plus longs si je vous disois toujours combien je vous aime ». (CG II 531)

1 000 / 1 200 €



32

**32**  
**François de CHATEAUBRIAND.**

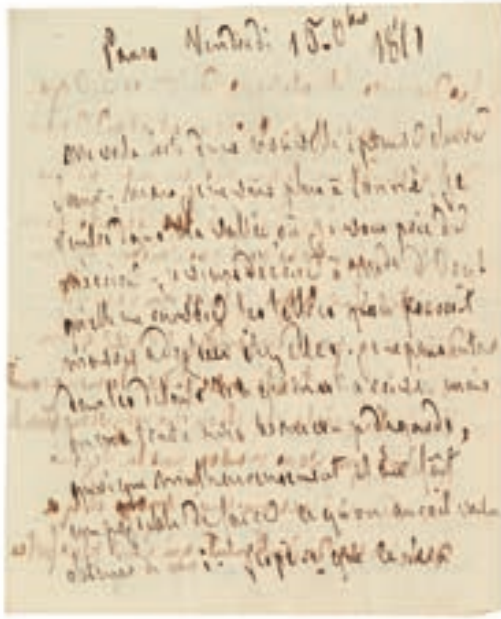
Lettre autographe, Vallée aux Loups 1<sup>er</sup> novembre 1811, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

TRÈS BELLE LETTRE SUR *MOÏSE*.

« Vraiment, chère sœur, je ne sais pas ce que ma dernière lettre avait de plus aimable que les autres. Est-ce que je paroissais vous y aimer davantage ? Cela peut être puisque l'amitié, dit-on, s'augmente en vieillissant. Je crois sentir que je deviens le meilleur homme de la terre. Je radote un peu ; mes cheveux blanchissent, et bientôt on me mènera par le bout du nez où l'on voudra. Mais ce qu'il y a de dur, c'est que j'oublie tout à fait à écrire et ma main tremble si fort que je ne puis plus former mes lettres. Que dites-vous donc d'une tragédie ? Ne vous ai-je pas mandé cent fois que j'en ferois une ? qu'elle s'appelloit *Moïse au mont Sinai* et que j'en avois deux actes complets ? J'ajouterai que je crois ces deux actes *excellens*, me voilà comme M<sup>de</sup> de STAËL. Enfin il faut bien aussi quelque fois que je me vante. Mais d'ailleurs soyez tranquille. Si ma tragédie n'est pas un *chef-d'œuvre* si elle ne me place pas *au premier rang* je la jetterai au feu sans hésiter, puisqu'après tout ce n'est pas là que j'ai placé ma *gloire*. Vous voilà rassurée. Au reste j'ai fait des vers vingt ans de ma vie avant d'avoir écrit une ligne de prose ainsi je ne suis pas à mon coup d'essai quant à l'*instrument*. Mais c'est une terrible œuvre que celle où il faut faire marcher de front l'intérêt dramatique, les caractères, les passions, et le style. Je ne me doutois pas de la pesanteur de ce fardeau avant d'avoir essayé de le soulever. Dans huit mois d'un travail continuel je n'ai pu mettre debout que deux actes. Nos tragiques modernes vont plus vite en besogne. Vous demanderez à présent comment il y a une tragédie dans *Moïse au mont Sinai* ? C'est là mon secret que je n'ose hasarder à la poste. Vous verrez cela cet hyver ».

Il évoque ensuite le projet de société pour sa rente : « Nous pardonnerons donc à M. de L[évis] et nous chercherons ailleurs pour compléter le reste. Je ne doute pas que nous ne parvenions à remplir toutes les actions ». Il va partir pour Lonné dans l'Orne. Il termine : « Chère sœur c'est demain le jour des morts ; priez pour tous les parens que j'ai perdus comme je prie pour les vôtres. Mille tendresses ». (CG II 532)

1 000 / 1 500 €



33

33

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Paris 11 et 15 novembre 1811, à la duchesse de DURAS à Ussé ; 1 page in-4 et adresse (un peu salie), et 3 pages et quart in-4.

AU SUJET DES PRESSIONS EXERCÉES SUR CHATEAUBRIAND POUR QU'IL RÉÉCRIVE SON DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE.

*Lundi 12[11] novembre.* « Chère sœur je ne suis pas encore parti pour Lonné. [...] J'ai été retenu par de petites *tracasseries de ménage*. On me trouve trop taciturne et on voudroit que je parlasse davantage. Vous savez bien qu'on ne fait pas parler les muets ni entendre les sourds. Tout s'arrangera. D'ailleurs comme il plaira à Dieu. [...] Tendresses et dévouement sans bornes ». (CG II 536)

*Vendredi 15 novembre.* « Me voilà sorti d'une nouvelle épreuve chère sœur ; mais je ne vais plus à Lonné. Je rentre dans ma vallée [...] Je ne puis entrer dans le détail de ce qui m'est arrivé, mais on m'a traité avec beaucoup d'égards, quoique malheureusement il me fût impossible de faire ce qu'on auroit voulu obtenir de moi. J'espère que ce sera les dernières sollicitations de cette espèce que j'aurai à repousser. On pourroit prendre pour de l'obstination ce qui n'est en moi qu'une répugnance fondée sur les dégoûts qu'on m'a donnés. On ne peut pas raisonnablement insister sur ce que je fasse un second discours pour demander grâce à un corps qui m'a traité avec si peu de ménagement, surtout après la réception des nouveaux membres. Je vois que vous n'avez pas là-dessus les mêmes idées que moi ; mais il y a des choses de sentiment qui sont plus fortes que tous les raisonnemens. Et malgré toute ma déférence pour vos opinions, jamais vous ne me convertirez sur ce point. Je retourne à ma solitude où j'espère enfin qu'on me laissera tranquille. Je renonce au voyage de Lonné pour plusieurs raisons. J'aime mieux être plus près de mes affaires en cas qu'elles ne soient pas encore finies, et d'ailleurs le temps est affreux et la saison trop avancée. Je vais attendre de vos nouvelles avec une vive impatience. J'espère que vous ne prêcherez plus et que vous ne me parlerez point de tout cela. Amitié vive et tendre pour la vie ». (CG II 538)

1 500 / 2 000 €

34

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Vallée-aux-Loups] 22 et 26 novembre 1811, à la duchesse de DURAS ; 3 et 4 pages in-4.

BELLES LETTRES SUR *MOÏSE* ET L'AFFAIRE DU DISCOURS ACADÉMIQUE.

*Vendredi 22.* ... « Je vous ai écrit de Paris à peu près tous les détails de mon affaire. Je suis maintenant fort tranquille dans ma vallée. J'espère que tout est fini, et fini comme vous le voyez comme [je] le désirois. Ainsi tout est bien. *Ne parlons plus de cela.* [...] Vous me menacez de ne pas venir à Paris ? et si je vous fesois la même menace ? et si nous allions tous deux en nous menaçant rester tous deux dans notre coin, ou venir tous deux à Paris ? Je suis homme à tout faire ». Puis il parle d'Adrien [de MONTMORENCY] : « Je l'ai vû. Je reconnois toutes ses bonnes qualités ; je lui suis très dévoué ; très reconnoissant. Il doit venir me voir la semaine prochaine. Que voulez-vous de plus ? Après cela, il me refroidit un peu parce qu'il a pour moi une si grande chaleur que j'ai toute la peine du monde à y croire. Cela est peut-être bizarre de ma part mais cela est ainsi. Je m'accoutumerai à cette manière trop aimable, alors je serai tout-à-fait à lui ». Puis sur *Moïse* : « Vous croyez donc connoître le sujet de la tragédie ? Je crois en effet vous l'avoir conté. J'aurai deux actes en vers et trois en prose. Le troisième acte sera bientôt terminé en vers. J'ai retrouvé ma première lyre dont je me suis servi longtemps avant d'avoir écrit en prose. Je suis fort content ; j'ai des chœurs. C'est de la Bible toute pure, toute grande toute noble comme *Athalie*, à Racine près... » (CG II 539)

*Mardi 26.* « Je suis sans papier ; j'ai employé jusqu'au mémoire du cuisinier pour barbouiller le *Moïse* à mesure qu'il m'inspire. Je trouve pourtant une page unique pour écrire à ma sœur. [...] Je n'ai pas besoin d'être prêché sur A. [Adrien de MONTMORENCY]. Je l'aime beaucoup, et je l'ai invité à venir nous voir à son retour de la Roche-Guyon. Nous arrangerons nos affaires ; que ma sœur se tranquillise ». Il explique pourquoi il ne s'est pas occupé du protégé de la duchesse auprès de FONTANES : « La première lettre où ma sœur m'en parloit est tombée au milieu de mon histoire, et j'avois la tête en l'air. À présent je suis ici enfoncé dans la solitude et le travail et ne voyant point F... De plus, et c'est là la grande raison, je suis presque brouillé avec lui parce qu'il n'a pas fait pour mon pauvre ami BERTIN ce que je voulais qu'il fit ; que je me suis fait une loi de ne plus rien lui demander jusqu'à ce qu'il ne m'ait satisfait sur ce point, trouvant indigne qu'il ne serve pas un homme qui m'a rendu d'aussi grands services, et qui a été même son ami. Malgré tout cela je parlerai pour l'enfant recommandé par ma sœur ». Il s'inquiète de la santé de la « pauvre petite » (Félicie)... « Savez-vous que je suis presque tenté de refuser vos arbres ? Savez-vous pourquoi ? C'est qu'à force d'agrandir mon petit parc, j'ai abattu presque tous les *murs* de mon potager ou masqué les expositions. N'importe ; envoyez toujours les tourangeaux », par la Croix de Berny... « Je suis fort tranquille, et fier d'avoir gagné la bataille [du discours académique], mais tellement étonné du paisible résultat que je suis tenté de croire qu'il y a quelque chose de caché au fond de tout cela. Savez-vous que j'ai ri, quand j'ai vû que vous disiez gravement qu'il n'y avoit que 35 lieues de Bellesme à Ussé ? En vérité j'aimerois mieux aller vous chercher par Jérusalem. Je suis très en train de causer avec ma sœur ce soir ; et s'il n'étoit minuit, si mon papier ne finissoit, s'il ne falloit enfin se séparer de ce qu'on aime le mieux j'écrirois jusqu'au lever du soleil. Supposé qu'il se lève dans ce pays-ci. Be the dear sister of my heart for ever ». (CG II 540)

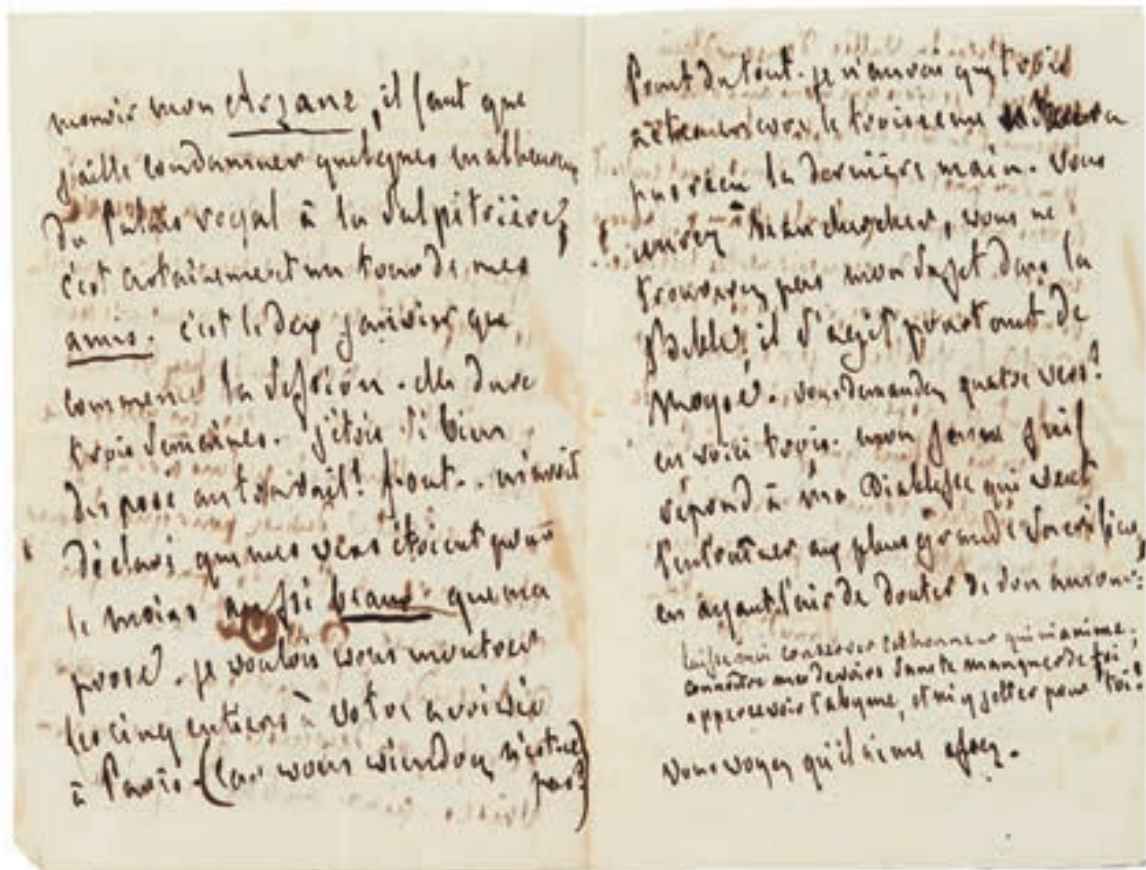
2 000 / 2 500 €

à lui.

Vous voyez donc bien que le budget de la navigation  
je vois en effet dans l'ordre voulu. J'en ai des  
actes en vers et trois en prose. Le troisième  
acte sera bientôt terminé en vers. J'ai retrouvé  
mes premières idées tout pour faire des vers  
tous les autres d'ordre écrit en prose. Je suis  
fort content. J'ai des choses. C'est de la  
prose toute pure tout à fait grande toute  
prose comme elle est, à l'Académie près.

Mou pour dire tout. Le vers me  
vient me. Je le mets à par mon attachement  
pour plus vite et plus profond

Vendredi 22.



35

35

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, 14 et 21 décembre 1811, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 et 4 pages in-8.

**BELLES LETTRES SUR SA TRAGÉDIE MOÏSE.**

14 décembre. « Mille pardons chère sœur. Des affaires et des embarras m'ont attiré à Paris. [...] Enfin me voilà rentré dans ma vallée après 6 jours d'absence et je me hâte de vous écrire. Je ne sais pas si je serai longtemps encore ici ; M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est malade. Je tiendrai le plus longtemps que je pourrai dans ma retraite [...] Je vais mettre à profit ce dernier mois pour planter et pour revoir les trois actes de la Tragédie. M. de F. [FONTANES] les a vus il trouve que mes vers valent *au moins ma prose*. Me voilà encouragé, car je craignois de n'avoir pas les deux langues, chose si rare, surtout avec une prose de la nature de la mienne, bonne ou mauvaise ; plus elle approche de la poésie, plus elle semble exclure le talent des vers ». Il a vu Mme de Bérenger et « l'Adrienne » [Mme Adrien de MONTMORENCY]. « Adrien est venu il y a huit jours coucher à la Vallée, nous avons causé de l'arrangement général. Enfin il ne manque plus que vous, et c'est tout, au nombre des amis que l'hiver va rassembler. Paris est bien triste, et pour bien des raisons. Je n'ai point encore entendu parler des petits arbres. Je leur réserve une place choisie. Savez-vous que les petits magnolias ont prospéré ? Il n'en est mort qu'un seul. Les fraisiers n'ont pas été si heureux ; et par une suite de dérangemens et de travaux dans le jardin, ils ont été détruits. [...] Bonjour très chère sœur écrivez-moi

dans ma retraite. Je vais encore y passer un grand mois, et peut-être plus encore ». (CG II 542)

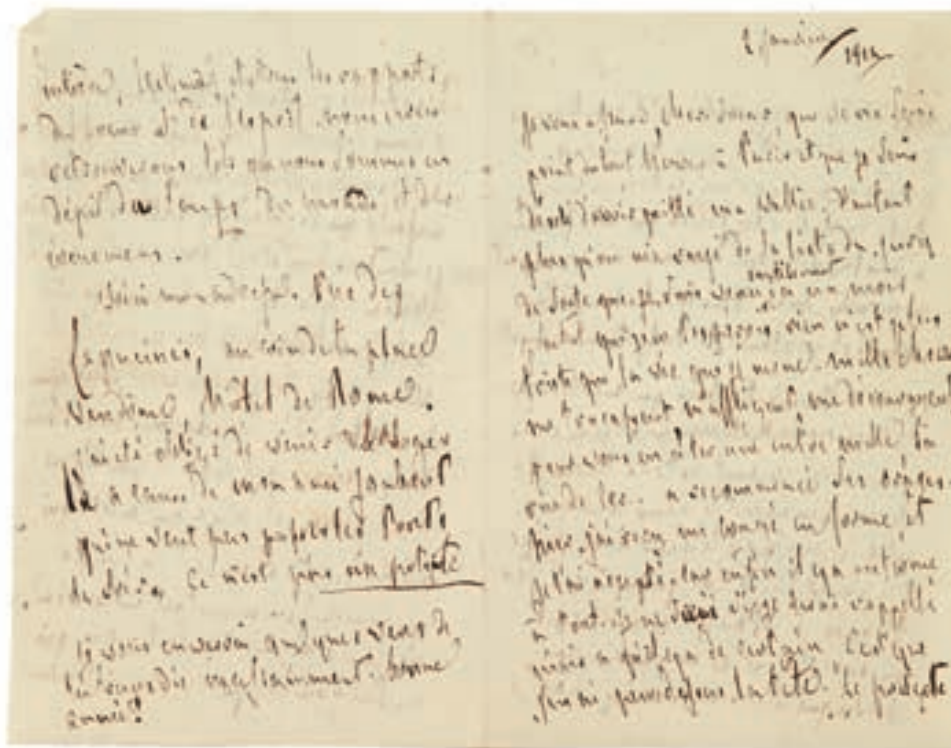
Samedi 20 [21] décembre. « Vous avez reçu, chère sœur, une lettre de moi qui vous a prouvé que je ne vous oublois pas. Est-ce que cela est possible ? Mais j'ai un nouveau chagrin. Ce n'est pas assez de mes persécutions ordinaires, en voici une toute inattendue. Je suis arraché à ma retraite, devinez pourquoi ? pour être *juré* à Paris. Pas moyen d'échapper. 500 livres d'amende et la prison en cas de refus, ou d'excuses jugées mauvaises. Ainsi au lieu de faire mourir mon *Arzane*, il faut que j'aïlle condamner quelques malheureux du Palais royal à la Salpêtrière ; c'est certainement un tour de mes *amis*. C'est le deux janvier que commence la session. Elle dure trois semaines. J'étois si bien disposé au travail ! FONTANES m'avoit déclaré que mes vers étoient pour le moins aussi *beaux* que ma prose. Je voulois vous montrer les cinq [actes] entiers à votre arrivée à Paris [...] je n'aurai que trois actes encore le troisième n'aura pas reçu la dernière main. Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas mon sujet dans la Bible ; il s'agit pourtant de Moÿse. Vous demandez quatre vers ? en voici trois. Mon jeune Juif répond à ma Diabesse qui veut l'entraîner aux plus grands sacrifices, en ayant l'air de douter de son amour :

*Laisse-moi conserver cet honneur qui m'anime ;  
Connoître mes devoirs sans te manquer de foi,  
Appercevoir l'abyme, et m'y jeter pour toi !  
Vous voyez qu'il aime assez »...* (CG II 543)

2 000 / 2 500 €

38





36

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Paris] 2 et 13 janvier 1812, à la duchesse de DURAS ; 4 et 3 pages in-8.

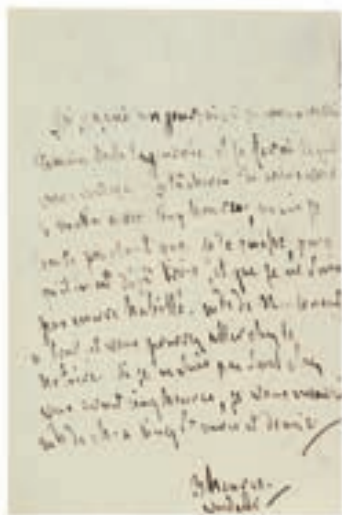
BELLES LETTRES SUR LA RUPTURE AVEC NATALIE DE NOAILLES.

2 janvier 1812. « Je vous assure, chère soeur, que je ne suis point du tout heureux à Paris et que je suis désolé d'avoir quitté ma vallée ; d'autant plus qu'on m'a rayé de la liste du jury de sorte que je suis venu inutilement ici un mois plus tôt que je ne l'espérois. Rien n'est plus triste que la vie que je mène. Mille choses me tracassent, m'affligent, me découragent. Pour vous en citer une entre mille, la rue de Cer.. [Natalie de NOAILLES, qui demeure rue Cerutti] a recommencé ses orages. Hier j'ai reçu un congé en forme, et je l'ai accepté. Car enfin il y a un terme à tout. Je ne sais si je serai rappelé mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'en ai par dessus la tête. Le prétexte ou plutôt un des prétextes est l'amitié que j'ai pour vous. Ad[rien de MONTMORENCY] y va beaucoup. Je crois qu'il n'y a rien de très intime, et cela fondé sur les folies que cette femme a dans la tête et qui désormais me paraissent incurables. Mais dans tous les cas je suis consolé et je plains A. de toute mon âme. Vous sentez bien que mes travaux littéraires sont interrompus. Je ne vais rien faire pendant ces trois mois, la chose qui m'auroit le mieux convenu, eût été de passer l'hiver à la Vallée et de venir pour la quinzaine de Pâques à Paris. Mais alors on disoit que je ne venois pas, parce que vous ne veniez pas. Des écueils partout et cela sans bonté et sans tendresse, c'est aussi trop fort. Les arbres sont arrivés. On les plantera aussitôt que la maudite gelée sera finie. Je voudrois bien être dans votre grand château loin de tous les ennuis et de toutes les sottises de ce bas monde, si vous saviez ce que l'on voit, et ce que l'on entend ici ! Consolerez-vous donc. Bien des personnes ont pris le parti que vous prenez. Il n'y a que moi qui souffre de cette absence. Le temps qui marche, en emportant notre vie, ne

peut rien sur des sentimens qui ne sont fondés que sur la confiance entière, l'estime, et tous les rapports du cœur et de l'esprit. Nous nous retrouverons tels que nous sommes en dépit du temps du monde et des événemens ». Il est à l'Hôtel de Rome, rue des Capucines : « J'ai été obligé de venir me loger là à cause de mon ami JOUBERT qui ne veut pas passer les ponts le soir »... (CG II 549)

13 janvier. « Je suis si incertain chère soeur de la manière dont mon hyver s'arrangera, que je ne sais si je dois pleurer ou me réjouir de vos projets. Quel malheur si j'allois me retrouver à la Vallée, à l'instant même où vous viendriez à Paris ? C'est cependant ce qui me menace. Je crains bien d'être obligé de rentrer dans mes bois dès le 25 du mois prochain. C'est le maudit jury qui a été la cause de tout cela. Je suis venu trop tôt à Paris, et je suis trop mal dans mes affaires, pour passer le terme des deux mois que je puis être ici sans trop déranger mes finances. Je serois pourtant si heureux de vous voir ! J'ai bonne espérance d'aller vous faire une petite visite cet été. Enfin il faut bien s'accrocher à l'espérance pour avoir raison du temps. Toute l'histoire de la rue Cer... [Natalie de NOAILLES] est la même ; on m'a bien rappelé, mais les choses ne sont point changées et ne changeront plus. J'ai rendu *tout ce que je possédois* et il ne reste pas une *trace* de ce qui a fait une partie du bonheur et des peines de ma vie. Je crois que j'en serai plus heureux quoique peut-être un peu plus triste. Mais le temps va vite et il m'emportera avec toutes mes futilités et toutes mes folies. Je vois beaucoup vos deux amies l'Adriène et la grande dame [Mme de MONTMORENCY-LAVAL et Mme de Bérenger]. Elles me parlent de vous et prétendent que je vous aime uniquement. Qu'en pensez-vous ? Elles viennent aussi chez Mme de Ch[ateaubriand] et je vous assure que l'Adriène est une petite personne aussi drôle et aussi gentille qu'on puisse trouver. Du reste je m'ennuie à la mort, et je n'aspire qu'à retourner à ma Vallée. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée de la nullité, de la bassesse et de la boue de Paris »... (CG II 550)

2 000 / 2 500 €



37

37

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [début 1812], à la duchesse de DURAS ; demi-page in-4 et 1 page in-8, adresses.

**BILLETS INÉDITS SUR LA RUPTURE AVEC NATALIE DE NOAILLES.**

*Lundi [janvier ?].* « Lisez cette lettre, chère sœur, et jugez. J'ai eu peur des créances de cette femme, et je me hâte de préciser la question. J'irai demain coucher à Paris, et j'y resterai. À vous pour la vie ».

*3 heures. Vendredi.* « J'ai gagné un jour ; ainsi je vous verrai demain toute la journée et je ferai ce que vous voudrez. Je tâcherai de vous voir ce matin [...] je ne suis pas encore habillé. M<sup>de</sup> de N.... consent à tout ; et vous pourrez aller chez le notaire »....

500 / 600 €

38

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, février 1812, à la duchesse de DURAS ; 9 pages et demie in-8 et 3 pages in-4 (lég. mouill. et petit accroc à la 2<sup>e</sup>).

**ASPIRATION À LA RETRAITE DE LA VALLÉE-AUX-LOUPS, ET DISPUTES AVEC MME DE DURAS.**

*1<sup>er</sup> février 1812.* « Si vous êtes contente, chère sœur, je le suis aussi. Je vois s'avancer avec joie le moment où je vais quitter Paris. Je m'y ennuie à mourir. Je n'ai rien qui m'y attache. Dans l'entière liberté d'âme dont je jouis, je n'aspire qu'à la solitude et au repos. Le reste me fatigue, à mon âge il faut être dans un lieu retiré d'où l'on puisse voir s'envoler les années, et non pas dans un tourbillon où le temps s'enfuit sans que vous puissiez le regarder fuir. La Passion qui a succédé aux autres dans mon cœur, c'est celle de mon jardin : il faut bien quand on est vieux radoter de quelque chose ; mes petits arbres font mes délices. Ah ! si vous n'aviez pas ce grand château si loin, et que vous habitâssiez une petite maison auprès de moi ! Cela seroit bien plus sage pour vous, et bien plus heureux pour votre frère ! » Il n'a pas lu Mme du Deffand : « Je ne lis rien du tout. Peu m'importe comme vous m'aimiez pourvu que cela soit beaucoup ». Il lui enverra des vers de *Moïse* « quand ils seront meilleurs. Soyez tranquille. Mais c'est un vin qui doit vieillir avant d'en boire ; à présent il est trop jeune. [...] J'aime toujours ma sœur passionnément, et jamais je ne changerai sur ce point ». (CG II 551)

*Jeudi 6 [février].* Mme de BÉRENGER « est une femme terrible. Elle me fait mille querelles avec vous. Ici pourtant rien que de très simple. [...] Je n'ai jamais montré à seule ligne de votre écriture à M<sup>de</sup> de B. Passons à une chose qui m'afflige bien davantage. [...] J'ai donné congé pour cette maison. Mon appartement est loué. Je n'ai plus d'asyle qu'à la Vallée. Il m'est impossible de passer plus de deux mois où je suis il m'en coûte mille francs par mois tout compris, ce qui est le double et presque le triple de ma dépense à la Vallée ». Il craint que la venue de la duchesse pour quelques jours n'indispose sa belle-mère, les Noailles « et tout le reste des criailleurs ? Ne vaut-il pas mieux arriver sans obstacle l'année prochaine, être aussi longtemps que vous le voudrez à Paris sans qu'on ait le droit de le trouver mauvais, sans être troublée par les mines et les propos de ces gens-là ? S'il s'agissoit d'un long séjour à présent il faudroit se moquer des sots et faire ce que l'on voudroit faire, mais nous serions tous les deux obligés d'armer nos ennemis, moi en restant contre tout sens commun, vous en venant, malgré toute l'envieuse sagesse, pour nous voir à peine quelques heures dans le cours d'un mois bientôt écoulé. Voyez chère sœur. Je prêche contre moi, contre le présent pour m'assurer d'un long avenir. [...] vous pouvez déjà me regarder comme dehors de Paris. Je vais retrouver ma solitude avec délices. Je n'aime plus qu'elle et ma sœur »... (CG II 553)

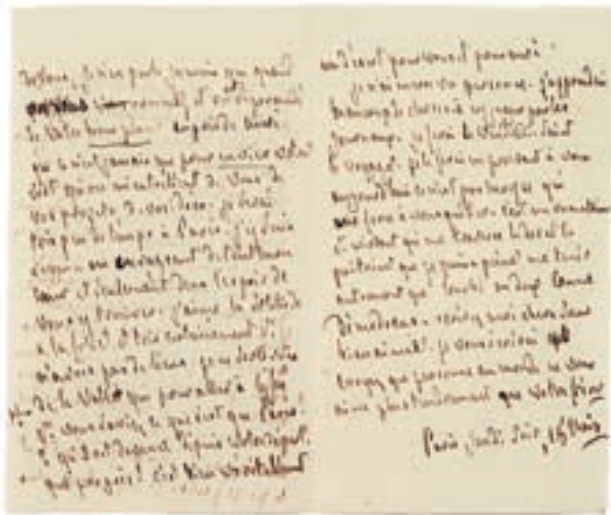
*Jeudi matin [13 février].* « Chère sœur, vous désespéreriez une amitié moins vive et moins constante que la mienne. Votre lettre d'aujourd'hui m'a fait beaucoup de peine. Elle est injuste, contrainte et peu aimable. Je méritois mieux. Je n'ai point de *pain quotidien* ; je ne reçois de personne au monde de lettres que j'aime plus à recevoir que les vôtres ; je vous aime plus que personne ; en un mot, vous vous plaisez très à tort à m'affliger. Je vois que vous écoutez M<sup>de</sup> de B[ÉRENGER]. Elle vous fera beaucoup de mal. Elle n'est pas assez sûre pour vous et moi. Elle se plaît à tourmenter ; et, prévenue comme vous l'êtes, je ne sais comment vous vous y laissez encore prendre. Si je ne puis rien pour vous rendre un peu heureuse, chère sœur, il vaut mieux renoncer à une correspondance qui vous fatigue et qui me désoleroit. Je ne sais que faire pour vous plaire. Vous ne me croyez pas ; vous ne m'écoutez pas. Quand je crois avoir mis mon cœur tout entier devant vous, je ne reçois que des choses aigres et sèches en réponse. Je souffrirois tout cela s'il ne s'agissoit que de moi, mais vous vous faites mal ; et je ne me pardonne pas d'être la cause involontaire de ce mal. Que dites-vous donc de ma santé ? elle est excellente. [...] Vous me découragez en tout. Vous devriez pourtant avoir un peu pitié d'un homme qui a tant été tourmenté dans la vie. Je vous en supplie, défiez-vous de M<sup>de</sup> de B... Je vous ai recommandé la paix mais non pas la confiance. Chère sœur, je suis bien triste ». (CG II 554)

*Vendredi 21 [février].* « J'étois si fâché contre votre dernière petite lettre, chère sœur, que je voulois être encore longtemps sans vous écrire, mais je n'ai pu tenir à ma grande colère et je ne saurois cesser d'être la créature la plus foible du monde. J'ai bien démêlé votre mouvement. Vous avez trouvé *indigne* que je ne voulusse pas vous voir quinze jours à présent pour vous voir six mois sans qu'on ait aucune tracasserie à vous faire, surtout venant au mois d'août. Mais avez-vous une tête comme la mienne ? Eh ! bien accourez, moquez-vous de tout cela. J'aurai une joie extrême à vous voir. Nous nous promènerons, nous causerons de l'avenir, nous ferons des projets. N'est-ce pas là notre manière à tous deux ? délibérer longtemps, voir toutes les faces d'un objet et puis quand le parti est pris aller en avant tête baissée. Arrivez donc chère sœur. Quoi que vous fassiez vous aurez toujours raison avec moi. Mais n'allez pas vous loger chez O. de V. [Olivier de VÉRAC], car je vous déclare que j'aurois une extrême répugnance à y aller. [...] Mardi 25 je retourne m'établir à la Vallée. J'ai mille choses à régler et je cours du matin au soir. Il faut donc que j'abrège mes tendresses pour vous en envoyer de longues et vives et sincères timbrées d'Antony. C'est aux champs que je veux penser à vous et vous aimer ». (CG II 555)

3 000 / 4 000 €

Judi matin.

Chère Soeur, vous disiez par votre une  
amitié muette vive et muette constante  
que la mienne. votre lettre d'aujourd'hui  
m'a fait beaucoup de peine. Me estingote  
contrainte et peu aimable. Je me suis  
bien. Je n'ai point de peine quotidien;  
Je ne suis de personne au monde de  
lettres que j'aime plus à recevoir que les  
vôtres. Je vous aime plus que personnel,  
en un mot, vous vous plaisez trop à  
vous à m'affliger. Je suis que vous écoutez  
votre. Elle vous fera beaucoup de mal.



39

39

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, 10 et 18 mars [1812], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 1 page in-4 et adresse (un peu salie avec petite déchir.) et 3 pages in-8.

*Mardi 10 mars.* « Venez donc, ne grondez plus ; je vous expliquerai tous mes torts. Vous verrez que je n'en ai pas. L'amitié de ma sœur fait mon bonheur. La mienne pour elle est sans borne et sera sans terme. Je serai à Paris dans les premiers jours de la semaine prochaine », à l'hôtel de Lavalette, rue des Saints-Pères. « Je ne vous écris que deux mots parce que je suis dans une grande veine de travail, et que vous aimez ma gloire autant que moi-même. Je la soigne pour vous ». (CG II 556)

*Paris jeudi soir 18 [19] mars.* « Chère sœur, voilà un terrible désappointement J'arrivais plein d'espoir, quoiqu'on m'eût écrit de Paris que vous ne veniez plus ; je ne voulais pas le croire. Je trouve votre triste lettre [...] et je veux répondre sur le champ pour vous dire combien je vous aime, combien je suis désolé de ne pas vous voir, combien vous me manquez dans la vie, combien votre présence m'est douce et nécessaire. Quand vous conserveriez quelque rancune de ma lettre je la trouverais juste. Je parlois bien contre moi. Je croyais bien parler pour vous, et aujourd'hui que vous ne venez pas, je sens profondément tout ce que je perds. Je ne parlerai plus de vous ; je n'en parle jamais que quand on vous nomme ; et on est si persuadé de votre *bonne place* auprès de moi que ce n'est jamais que pour *envier* votre sort qu'on m'entretient de vous, de vos projets, de vos idées. Je serai très peu de temps à Paris. J'y suis revenu en enrageant de tout mon cœur et seulement dans l'espoir de vous y trouver. J'aime la solitude à la folie, et très certainement si je n'avois pas de liens je ne sortirois plus de la Vallée que pour aller à Ussé. Si vous saviez ce que c'est que Paris ! Ce qu'il est devenu depuis votre départ ! Quel progrès ! C'est bien véritablement un désert pour vous et pour moi. Je n'ai encore vu personne. J'apprendrai beaucoup de choses, à en juger par les journaux. Je ferai le Vendredi-Saint le voyage [à la plaine de Grenelle où son cousin Armand de Chateaubriand a été fusillé]. Je le ferai en pensant à vous. Aujourd'hui ce n'est pas Moïse qui me force à vous quitter. C'est un rhumatisme si violent qui me traverse le dos et la poitrine que je puis à peine me tenir autrement que courbé en deux comme Démocodoc. [...] croyez que personne au monde ne vous aime plus tendrement que votre frère ». (CG II 557)

1 200 / 1 500 €

40

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Vallée-aux-Loups 14 et [26] avril 1812, à la duchesse de DURAS ; 4 pages et 2 pages et demie in-8.

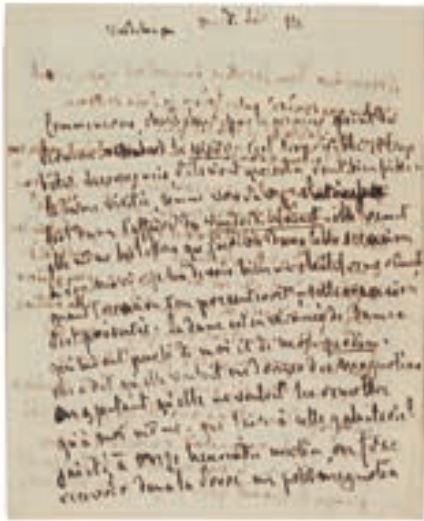
AU SUJET DE *MOÏSE* ET DE NATALIE DE NOAILLES.

*Val de loup 14 avril.* « Vous êtes une très aimable sœur, mais vous ne pouvez faire que je ne sois pas ce que je suis, c'est-à-dire le plus insouciant des hommes en fait d'affaires. Moi ! vous faire le récit de mes bêtises de fortune ! non certainement. En gros voilà l'histoire : je sais très bien pour les grandes dettes ; elles sont toutes payées par la nouvelle édition de *l'itinéraire*. Mais il me reste une douzaine de mille francs engagés dans une banqueroute de libraire [Nicolle], lesquels sont des billets qui rentrent à diverses époques et qu'il faut payer en empruntant de nouveau ; ce qui me gêne beaucoup par moment. Mais je couperai court à cela l'hiver prochain, si je ne puis faire autrement, en imprimant à mes risques et périls *l'Abencerrage*. Quant à la Tragédie [*Moïse*], il y a 4 actes d'écrits. Je vais me mettre au cinquième pour en finir, après quoi je commencerai l'histoire. Je laisserai dormir *Moïse* jusqu'au mois d'octobre et j'y mettrai la dernière main dans l'automne, de manière qu'il soit terminé cet hyver. Je vois que le temps que doit occuper une tragédie, en voulant faire tout ce qu'on peut comme composition et style, est à peu près dix-huit mois. RACINE a gardé trois ans *Phœdre*, mais il a fait *Athalie* en 6 mois : le terme moyen me semble le meilleur. Je n'aurois jamais cru du reste avant de l'avoir essayé, que ce fût une œuvre si pesante et si difficile. On dit que j'ai deux scènes dans le quatrième acte, qui peuvent décider un succès, dans toute tragédie possible. Ce ne sont pourtant que deux scènes de passion, sans événements et sans surprises. C'est l'amour paternel, triomphant d'abord dans le cœur d'un fils tendre, et vaincu ensuite par l'amour. Vous voilà instruite de tout ce que vous demandez. Les deux billets de la loterie seront pris, grâce à l'Adrienne [Mme de MONTMORENCY-LAVAL] qui se donne mille soins pour cela, et qui, je vous jure, est une personne très distinguée et très mal jugée. Je n'ai pas entendu dire un mot de sa grosseur, mais il est vrai qu'elle m'a semblé malade dernièrement. Quant à la grande amie [Mme de BÉRENGER], il n'y a nulle doute sur son état. Comme elle est grande, elle porte très bien sa seconde vie. La rue Cérutti [Natalie de NOAILLES] grogne, rêve, est à moitié folle, mais elle ne me tourmente plus. Et moi je deviens si lourd, si bête, si endormi, que j'en pleurois hier de désespoir. Je suis menacé de devenir imbécille. Je ferois peut-être bien de partir pour la Chine, cela me distrairait ? [...] Attachement pour la vie et au-delà ». (CG II 562)

*Dimanche [26 avril ?].* « Ne plaisantez plus comme cela, chère sœur, et ne me dites pas qu'on vous écrit des horreurs de moi, quand vous ne pouvez pas sur le champ me montrer la lettre. Cela me laisse la tête pleine de fantômes. Au reste comme je ne dis du mal de personne, il est tout simple qu'on en dise de moi. Les méchants sont respectés. Cette plaisanterie de mon ennemie [Mme de LA TOUR DU PIN], si c'en est une, me paroit très mauvaise. Je la prie de ne pas plus s'occuper de moi, que je ne m'occupe d'elle. Il y a un vieux proverbe qui dit que *quand un chien se noie chacun lui jette la pierre* : c'est là mon histoire. Mais si je dois être noyé, cela ne fait pas que ceux qui m'attaquent de concert avec la police en soient plus nobles pour cela. Dites au reste ce que vous voulez. Je renoncerai à vous voir si cela vous épouvante. Comme il n'est pas probable que je reste en France longtemps, le sacrifice sera moins douloureux pour moi. Mon exil commencera seulement plutôt. Quant à M<sup>de</sup> de B[ÉRENGER] je suis peu content de ses tripotages. Je le lui dirai. Quant à M<sup>de</sup> de N[OAILLES] il faut renoncer à sa signature et même à toute signature. Je ferai comme j'ai fait jusqu'à présent. Laissons tout cela. Votre lettre m'a fait beaucoup de peine ». (CG II 563)

2 000 / 2 500 €





41

41

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val de Loup mardi soir 13 [12 mai 1812], à la duchesse de DURAS ; 4 pages et demie in-4.

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE SUR SA VISITE À JOSÉPHINE À LA MALMAISON, SES SOUCIS FINANCIERS ET SES ŒUVRES, SUR SA FEMME À QUI IL REND HOMMAGE, ET SUR SON PROJET DE MÉMOIRES.

« Commençons, chère sœur, par le premier point du sermon. D'abord la *visite* [à JOSÉPHINE]. C'est trop risible et trop bête. Les ennemis, s'ils n'ont que cela, sont bien foibles. La dame visitée, comme vous savez, s'intéressa fort dans l'affaire du *Vendredi Saint* [il s'agit de l'exécution en 1809 de son cousin Armand de Chateaubriand, dont il avait demandé en vain la grâce à Napoléon]. Elle remit elle-même les lettres que j'écrivis dans cette occasion à son mari. Je lui devois bien un chétif remerciement, quand l'occasion s'en présenteroit ; cette occasion s'est présentée. La dame est environnée de dames qui lui ont parlé de moi et de mon *jardin*. Elle a dit qu'elle vouloit me donner des magnolias en ajoutant qu'elle ne vouloit les remettre qu'à moi-même. Que faire à cette galanterie ? J'ai été, à onze heures du matin, en frac recevoir dans la serre un petit magnolia et remercier d'un service important qu'on avoit voulu me rendre autrefois. Je suis revenu dans ma solitude et tout est fini.

“Et ces deux grand débris se consoloient entre eux”.

2<sup>e</sup> point : l'argent. Je ne dois que 15,000 francs. C'est très exact, et ce n'est que la suite de Nicolle [le libraire qui avait fait faillite]. Toutes mes grandes dettes sont éteintes par l'abandon à mon libraire LENORMANT de la nouvelle édit[ion] de *l'itinéraire*. Elle est tirée à 3,200 exemplaires. J'ai préféré n'avoir aucune part dans cette édition pour en finir. Il est vrai que je ne compte pas les 10,000<sup>frs</sup> empruntés pour le rachat de *l'Abencerrage*, parce qu'ils ne sont remboursables que dans trois ans et qu'étant représenté par le manuscrit racheté et entre mes mains, le manuscrit sera toujours plus que suffisant pour payer cette somme, si je puis le publier, ou pour emprunter la même somme de 10,000 francs, si je suis encore obligé de la garder dans trois ans. Remarquez que les dix mille francs prêtés ne représentoient qu'un quart de la valeur estimée de *l'Abencerrage*. On l'avoit porté du premier mot à 40,000 francs et on m'avoit avancé sur le champ le quart de la somme. Ce n'étoit pas trop mal vendre une centaine de mauvaises pages.

J'ai dit à Adr[ien de MONTMORENCY] de vous expliquer à fond mes affaires. Je n'ai absolument rien de plus à vous apprendre, que ce que je vous dis ici. 16000 francs me tiroient de tout embarras ; bien



42

entendu qu'il me faudroit vivre après dans la retraite comme je fais. J'aurois mieux la fortune, mais je sais fort bien m'en passer, et je l'ai prouvé. J'aime mieux cela qu'un testament qui me feroit riche aux dépens d'une famille étrangère.

Vous vous trompez absolument sur le compte de M<sup>de</sup> de CH[ATEAUBRIAND]. Elle est pleine de bonnes qualités ; mais les affaires la bouleversent tellement que si je voulois la faire mourir, mourir à la lettre, je n'aurois qu'à lui parler des miennes. Je vous dis là la pure vérité. Vous n'avez nulle idée de ce caractère et de cette tête là ; il faut l'avoir vû pour le croire. Je puis à volonté lui faire vomir le sang une journée de suite. Beaucoup de maris seroient peut-être bien aise d'avoir une pareille ressource auprès de leurs femmes. Moi je veux bien qu'on m'enterre, mais je ne veux faire mourir personne. Quant aux mémoires, je crois que je commencerai toujours par un volume de l'histoire. Quoi que vous en disiez, il faut se mettre en règle. Je tiens à ce que mon travail de chaque année réponde de la somme avancée dans le cours de cette même année ; et cela m'est fort aisé puisqu'il ne s'agit jamais que de 12,000 francs.

Voilà j'espère chère sœur des détails, mais ne m'en demandez plus. J'aime mieux vous dire que je vous aime, et remplir mes lettres de mon attachement pour vous, que de m'occuper de ces insipides affaires. Vos filles sont charmantes je le sais ; elles viennent, et je m'en vais ». Il a été à Chamarande voir Mme de TALARU. (CG II 564)

1 800 / 2 000 €

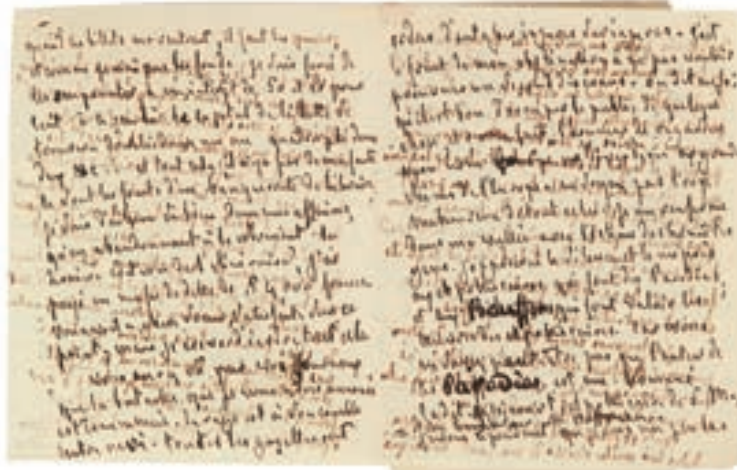
42

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, 31 mai [1812], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (lég. froissée).

BELLE LETTRE SUR L'ACHÈVEMENT DE *MOÏSE*, ET SES PROJETS D'HISTOIRE ET DE MÉMOIRES.

« La tragédie est finie chère sœur. Je suis d'une joie d'enfant d'avoir pu amener mon enfant à bon port après douze mois de douleurs. Il faut le laisser reposer jusqu'au mois de Novembre pour réformer en lui tous ces défauts qui me semblent à présent des gentillesces. Mais voici que mon mal accoutumé va me reprendre, aussitôt que je vais retomber dans le *Niente fare*. Je vais radoter d'ennui. C'est pour moi le temps des sottises. Je suis entre l'envie de commencer l'histoire et la



43

tentation de griffonner quelque chose des mémoires. Je crois pourtant que j'écrirai les premières pages de la première. Pendant ce temps-là la raison chemine. Encore un mois d'écoulé aujourd'hui ! Cela vous ramène vers moi. Je voudrais pouvoir voler vers vous.

Eh ! bien vous avez été assez bonne pour causer de mes affaires avec le Sire de Laval [Adrien de MONTMORENCY-LAVAL] ? Il est aussi bon qu'il est loyal. Je lui avais fait un long détail pour vous le dire. Mais je vois que vous n'avez rien entendu à mes affaires. L'augmentation du revenu n'est rien ; ce que j'ai me suffit et au-delà, mais il faut payer des dettes qui m'assomment et qui n'étant que des billets de libraire, rentrent à tous momens à leur échéance, et emportent avec elles des intérêts qui doublent dans un an le capital. Le moyen de parer à cela ? Je n'en sais aucun que 15,000<sup>li</sup> tournois. C'étoit précisément la dot que S<sup>r</sup> Louis laissoit à sa fille. Quatre pages de l'*Abencerrage* me donneroient cette somme. Mais je ne veux pas les donner et désormais je ne parlerai plus qu'à nos neveux.

Je suis fort tranquille. J'ai été obligé de faire une visite désagréable [au ministre de la Police, à propos du discours académique]. Mais le résultat est qu'on m'abandonne à mon obstination et à ma perversité ! Radotez-vous encore de quatre petites fleurs que j'ai reçues [allusion à sa visite à JOSÉPHINE] ? Comme on songe creux entre quatre tours, après avoir perdu de vue ses amis pendant 16 mois ! Mais vous allez les retrouver. Venez donc reprendre tout votre empire. J'envie le sort de toutes les personnes que je vois partir pour Ussé. J'ai chargé M<sup>de</sup> Adrien de tous mes souvenirs pour vous. Dites au descendant de Mathieu II que je lui suis dévoué à la vie et à la mort ». (CG II 565)

1 200 / 1 500 €

43

#### François de CHATEAUBRIAND.

Lettre autographe, Val de Loup mercredi minuit 10 juin [1812], à la duchesse de DURAS ; 4 pages et demie in-4.

BELLE ET LONGUE LETTRE AU SUJET DE SA SITUATION FINANCIÈRE, ET DES PAMPHLETS ET ATTAQUES CONTRE LUI (nouvelle édition du pamphlet de Cadet-Gassicourt, *Saint-Géran ou la nouvelle langue française*, suivi de la parodie *Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien*, auquel Hoffmann a consacré trois feuillets du *Journal de l'Empire*).

« C'est un singulier entêtement à vous, chère sœur, de ne pas vouloir croire à ce que je vous dis sur mes affaires ! Je vous assure qu'elles ne sont pas plus mauvaises que je ne vous le dis. 15,000<sup>li</sup> les

arrangeroient parfaitement, exceptant toutefois les 10,000 francs de M<sup>de</sup> de COISLIN prêtés pour trois ans et dont je fais la rente à 7 1/2 pour cent sur la caution de M. de TOCQUEVILLE ; et les 20,000 francs hypothéqués de tous temps sur la Vallée et dont je paye la rente à 6. Ces deux rentes font sur mon revenu une diminution de 1,600 francs, trois actions ajoutées à nos actionnaires couvriroient ce déficit. Il n'y a donc de très urgent que les 15,000 francs des libraires. Cette somme étant éparpillée sur la *place* en billets *négociables*, quand ces billets me rentrent, il faut les payer ; et comme je n'ai pas les fonds je suis forcé de les emprunter à un intérêt de 50 et 60 pour cent. À ce jeu là le capital de la dette se trouvera doublé dans un an, quadruplé dans deux &c... Et tout cela il n'y a pas de ma faute. Ce sont les fruits d'une banqueroute de libraire ; je suis d'ailleurs si bien dans mes affaires, qu'en abandonnant à LENORMANT la dernière édition de l'*Itinéraire*, j'ai payé une masse de dette de 54,000 francs. Vous voilà, chère sœur, satisfaite sur ce point ; mais je crève d'écrire tout cela.

Vous aurez vu par vos journaux que la bataille que je vous avais annoncée est commencée. La rage est à son comble contre moi. Toutes les gazettes ont ordre d'entasser injures sur injures. C'est le fruit de mon obstination à ne pas vouloir prononcer un second discours. On dit aussi qu'il est bon d'occuper le public de quelque chose ; et on me fait l'honneur de regarder mon nom comme une diversion aux grandes scènes de l'Europe. Ne soyez pas trop malheureuse de tout cela. Je me renferme dans ma vallée avec l'estime des honnêtes gens. J'opposerai le silence et le mépris aux apothicaires qui font des Parodies et aux Bouffons qui font valoir les œuvres des apothicaires. Car vous ne savez peut-être pas que l'auteur de ces Parodies est un nommé CADET-GASSICOURT, Apothicaire de S.M., et son commenteur M. HOFFMAN. J'avoue cependant que je suis un peu las de cette vie passée au milieu des orages ; et que je tourne quelquefois les yeux vers une patrie où je pûsse achever en repos le reste de mes jours. Vous sentez aussi que si je ne dois pas renoncer à écrire, je dois du moins renoncer à publier, et laisser le champ de batailles aux laquais qui y figurent. Tout cela tournera au profit de l'histoire, et la journée de demain ne sera pas écoulée, que la première page de ce grand tableau ne soit tracée. S'ils savoient ce qu'ils font par ces ignobles persécutions, ils ne seroient peut-être pas si empressés.

J'ai toujours craint, chère sœur, de vous envoyer quelques vers de ma tragédie [*Moïse*]. J'ai mes raisons pour cela. Vous verrez les cinq actes au mois d'août. Cela vaudra mieux. [...] Bonsoir chère sœur. Encore une fois ne vous affligez pas pour moi. Songez que je suis désormais hors de pareilles atteintes ; et qu'elles ne déshonoreroient que ceux qui les portent si ces gens-là pouvoient être déshonorés ». (CG II 567)

1 200 / 1 500 €



44

44

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Samedi soir 20 juin 1812, à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demi in-4 (trous par corrosion d'encre avec qq petits manques, bords froissés).

LONGUE LETTRE SUR LE STYLE.

« Comment se fait-il, chère sœur, que vous et les personnes avec lesquelles vous parlez, en soyez encore à connoître la canaille qui m'attaque au nom de ses maîtres ? Ne savez-vous pas, ou ne devez-vous pas deviner, que dans cette dernière dispute, on a affecté de confondre mes phrases avec celles de M<sup>de</sup> de STAËL et par une dérision dégoûtante avec les phrases d'un M. de Livry dont personne n'a jamais entendu parler ? Ne savez-vous pas que non seulement, ils altèrent mes phrases (en disant qu'ils ne les changent pas) ; mais qu'avec leur bonne foi accoutumée, ils vont reprendre dans les premières éditions du G. du ch. [*Génie du christianisme*] et dans *Atala* des phrases corrigées depuis huit ans, et souvent changées de manière à devenir [agréables] de douteuses qu'elles étoient ? et en voici un grand exemple. La phrase que vous citez et pour laquelle vous avez parié, se trouve à peu près telle dans la 1<sup>ère</sup> et dans la 2<sup>de</sup> édition du G. du ch. [*Génie du christianisme*]. Encore a-t-elle rapport à *Diane*. Mais dans toutes les éditions suivantes, on lit : "Ce qu'il y avoit de plus sublime et de plus doux dans la fable possédoit la virginité : on la donnoit à Vénus-*Uranie* et à Minerve, déesses du génie et de la sagesse. L'amitié étoit une adolescente, et la virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la lune, *promenoit sa pudeur mystérieuse dans les frais espaces de la nuit*" [...] Vous avez je crois gagné de toutes les manières : car certainement la phrase, telle qu'elle soit dans la première édition, n'est pas exactement aussi ridicule que vous la citez, et elle [n'existe] plus dans les dernières éditions ? Savez-vous que si l'on vouloit d'ailleurs s'amuser à recueillir, surtout dans les Sermons de BOSSUET, les phrases extraordinaires, on feroit le recueil le plus ridicule ? Si j'avois eu un moment l'envie de faire cet extrait et de l'envoyer comme pris dans mes ouvrages, il est très certain qu'ils y auroient été attrapés. Que diroient-ils donc, si j'avois appelé la mort une *grande rature passée*

sur la vie ? si j'avois dit qu'une femme fût *douce envers la mort comme envers tout le monde*. Si j'avois dit comme M<sup>de</sup> de SÉVIGNÉ : *J'ai beau frapper la terre du pied il n'en sort qu'une vie insipide et monotone*. Si j'avois dit comme RACINE : *au-dessus d'un succès un naufrage élevé* et cent mille autres tours aussi étranges, et ce mélange continu d'expressions triviales et simples qui accompagnent le sublime dans Bossuet et dans Corneille ? y auroit-il eu assez de sifflets ? – Je ris de votre joie de me voir en rapports avec des *hommes*. Je veux bien être le héros des femmes, mais il n'est pas moins vrai que les premiers hommes littéraires du siècle ont été ou sont mes amis : LA HARPE m'a nommé seul dans son testament avec Fontanes ; FONTANES est mon ami ; et Dussault, l'abbé de Boulogne, Bonald &c ont été mes juges, et puisqu'il le faut dire mes *admirateurs*. Croyez-vous donc qu'il n'y ait que les belles dames à me dire des douceurs ? Eh ! bon Dieu plût au Ciel qu'il en fût ainsi ! Je serois moins importuné d'éternelles lettres, auxquelles je me tue de répondre. [...] J'oubliois à propos de phrases de vous dire que dans le dernier article d'Hof. [HOFFMAN] on dit qu'il a cité pour s'en moquer quelques-unes des plus belles phrases que j'aie faites en ma vie. Entre autres celle où je dis que le désert *s'est tû depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel*, phrase sur laquelle Font[anes], juge sévère et même timide, ne cesse de se récrier d'*admiration*.

Quoi ! vous trouveriez 15,000<sup>l</sup> ? Cela n'est pas possible. Cela seroit trop *obstiné*. Voici encore vos querelles en défaut. Le contrat de vente de la Vallée n'est que de 20,000<sup>l</sup> quoiqu'elle m'en ait coûté 30,000. Vous voyez que l'hypothèque de 24,000<sup>l</sup> passe même la valeur exprimée. J'ai il est vrai mangé depuis, plus de 150,000<sup>l</sup> dans la Vallée à la bâtir, à la planter &c. Mais tout cela, comme vous savez, est nul pour hypothèque ; il n'y a que la somme portée au contrat qui puisse faire la base de l'emprunt. Mon *cuisinier*, mes *gens*, et tout mon train avec le feu, la lumière &c ne me coûtent par mois que 300<sup>l</sup> [...] Tout cela fait 6000<sup>l</sup> et moins par an. C'est la pure vérité. Et c'est M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] qui paye et fait les comptes jour par jour. Nous ne devons jamais un sou sur le courant de la maison. Hors les voyages et la Vallée, je n'ai pas un goût. Et les voyages et la Vallée sont finis. [...] L'histoire va bien. Moïse vous attend »... (CG II 570)

1 500 / 2 000 €

45

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Ce vendredi [3 ? juillet 1812], à la duchesse de DURAS à Ussé ; 5 pages et demi in-8, adresse.

BELLE ET LONGUE LETTRE FAISANT SON PORTRAIT MORAL, ET ÉVOQUANT SES MÉMOIRES.

« La première lettre de ma sœur étoit bien triste. Heureusement la 2<sup>de</sup> est moins sombre. Je ne voudrois pas causer la moindre peine à ma sœur, et quand je lui vois un instant de tristesse et que je crois en être la cause je suis désolé. Mais ma sœur qui veut que j'aie des amis, est-ce qu'on se les donne ? Notre caractère peut-il se changer ? Je suis au fonds un vrai sauvage et certainement si j'étois libre je vivrois dans la solitude la plus absolue. Toutes les fois qu'on a un goût dominant, on n'est propre qu'à cela. Je sens fort bien que je ne suis qu'une machine à livres. Sans rien exagérer et sans faire de romans, il me faudroit un désert, une bibliothèque et une *Miss* ou plutôt il *m'auroit fallu*. Du reste je ne suis propre à rien. Et me prêcher pour faire ceci pour faire cela c'est prêcher un malade ou un fou. Tout s'achète ; si j'ai quelques talens et un peu de gloire, les persécutions et les dégoûts font le contre-poids. Au fonds j'aime mieux si je le pouvois avoir pour amis quelques-uns de mes pairs. Je déteste et méprise souverainement les gens de lettres, je ne connois pas de plus vile canaille. Les hommes





45



46

d'un vrai talent exceptés qui sont nobles de droit et pour toujours. Mais irai-je me jeter au cou du premier venu pour obtenir un ami ? Sortirai-je de mon apathie, de ma paresse, de mon insouciance, de ma bêtise accoutumée pour devenir un homme du monde et m'en aller visitant le genre humain ? Je le voudrais que je ne le pourrais pas ; on ne force pas nature. Je pousse l'incurie jusqu'à ne pas répondre aux trois quarts des lettres d'admiration que je reçois, et je suis sûr que cela me fait une multitude d'ennemis de gens qui seroient mes chevaliers. Mais qu'y faire ? Si j'avois ma sœur pour secrétaire, tout s'arrangeroit ». Après Hoffman, il va être attaqué « sous une autre forme. Il y a un certain M. Aymé Martin qui m'a pris pour modèle, bien malheureusement pour lui. On va lui tomber sur le corps et à propos de lui tomber sur le *chef de l'école* ; ainsi faites bonne contenance. La rage est à son comble ; et c'est la lecture du discours qui a mis le feu partout. Bon jour, chère sœur, venez vite ! Combien ce que vous me dites de vos affaires me tourmente ? » Quant à Mme de BÉRENGER, elle a su « se tirer d'affaires comme la mère des Gracques [...] Quelle pitié ! Toutes les fois qu'on me parle d'un baptême ou d'un mariage, j'ai envie de pleurer ».

Quant à son ouvrage d'histoire : « L'histoire n'empêchera [pas] les mémoires. Vous aurez cet hyver un volume de la 1<sup>ère</sup> et quelques livres des seconds. Les vers m'ont rendu la prose facile. La tragédie [*Moïse*] est un petit chef-d'œuvre, richement elle est venue en perfection – n'est-ce pas là la phrase des nourrices ? » (CG II 572)

1 200 / 1 500 €

46

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, 16 juillet 1812, à la duchesse de DURAS ; 5 pages in-4.

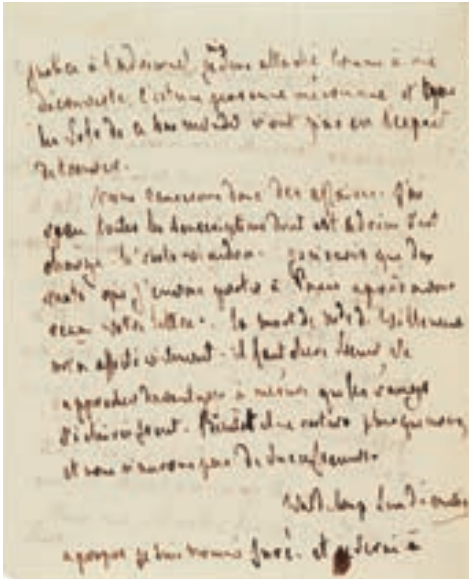
LETTRE INÉDITE SUR SES EMBARRAS FINANCIERS, ET SES PROJETS LITTÉRAIRES, DONT LE DÉBUT DES *MÉMOIRES DE MA VIE*.

« Vous êtes une ingénieuse et noble amie. Je vous admire autant que je

vous aime ; mais je ne puis chère sœur approuver votre projet : d'abord vous ne trouverez pas aisément cinq personnes pour vous remplacer ; ensuite je veux que votre nom soit dans la Préface qu'on lira après ma mort ; enfin, et vous allez trouver sur le champ l'objection bonne, *parce qu'elle ne regarde que moi* ; c'est que vous êtes cinq personnes à qui je puis dire : *n'oubliez pas le trimestre* ; au lieu qu'avec toute autre je me tairai ». . . Cela est d'une grande conséquence, car malgré l'arrangement de tout mettre chez le notaire, il n'y a pas eu une seule soumission au 1<sup>er</sup> juillet, et il se trouve « dans de cruels embarras. [...] chacun est à la campagne, voyageant, errant ; et chacun a autre chose à faire que de songer à une bagatelle. Puis on se dit quand on y pense par hasard : *ah ! il y a quelque chose d'échu*. Puis on oublie de nouveau ; la peine d'écrire, les affaires survenantes, tout distrait ; au fond c'est fort naturel. Remarquez que toutes les soumissions sont prises, et que je devois avoir mille écus disponibles : sur les trois mille francs, je n'ai eu que les mille francs de mes neveux [...]. Ainsi si vous retirez du nombre des associés, les cinq personnes avec lesquelles je suis le plus libre, ce sera un inconvénient des plus graves ». . . Il a pensé à un arrangement « plus noble », si l'on avait les fonds pour convertir la rente en capitaux : un placement de 7 ou 10 mille francs sur hypothèque aurait des avantages pour les « soumissionnaires » sans que lui-même y perde, et le rendrait tout à fait indépendant. L'embarras c'est de trouver les fonds dans un temps où on n'a pas le sou. « Je suis si las de toutes ces misères que je vous prie de n'en plus parler dans nos lettres. Rien ne flétrit le cœur comme les détails d'argent, et j'aime mieux vivre encore comme l'oiseau en agitant mes ailes, sans savoir dans quel champ je trouverai le grain de mil que me destine la Providence. Ce qui n'est pas laissé de même au hasard, c'est mon attachement pour vous qui est à l'épreuve du temps de la fortune et de tous les maux de la vie ». . .

Il a envoyé l'épithaphe demandée à Mme Adrien. « Je viens de mettre au net la Tragédie [*Moïse*]. L'histoire marche. J'ai hâte que vous en voyiez les premières pages ; vous serez je crois contente. Cet automne je vous ferai, à la chute des feuilles, un premier livre de ma vie ». . .

1 200 / 1 500 €



47

47

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [juillet 1812], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et quart in-4 et 3 pages in-8.

SUR LEURS PROCHAINES RETROUVAILLES APRÈS UNE LONGUE SÉPARATION.

*Val de loup Lundi matin [27 juillet].* « Ma sœur est quelquefois inconcevable. Comment peut-elle croire que je ne sois pas à Paris pour son arrivée, lorsqu'elle m'en marque le jour ? Si par hasard quelque accident m'empêchoit d'y être le 19 au soir, rien ne m'empêchera d'y être le vingt. Croit-elle que je n'ai pas autant besoin de la voir qu'elle a d'envie de retrouver son frère ? En sommes-nous là à présent ? Et de qui pourroit-elle être jalouse ? J'aime beaucoup l'Adrienne [Mme de MONTMORENCY-LAVAL], j'aime bien M<sup>de</sup> de B[ÉRENGER]. J'ai aimé passionnément M<sup>de</sup> de N[OAILLES] mais ma sœur n'a-t-elle pas une place toute à part toute première, où elle règne sans trouble et sans rivale ? Au reste je suis bien aise qu'elle rende justice à l'Adrienne. Je m'y suis attaché comme à une découverte. C'est une personne méconnue, et que les sots de ce bas monde n'ont pas eu l'esprit de trouver. Nous causerons donc des affaires. J'ai reçu toutes les souscriptions dont Adrien [de MONTMORENCY-LAVAL] s'est chargé. Le reste viendra. [...] La mort de M<sup>de</sup> de VILLENEUVE m'a affecté vivement. Il faut, chère sœur, se rapprocher davantage à mesure que les rangs s'éclaircissent. Bientôt il ne restera plus que nous, et nous n'aurons pas de successeurs ». Il ajoute qu'il a été nommé juré, et viendra à Paris le mois prochain « pour cette sottie affaire. [...] Bon Dieu quel bonheur de vous voir ! » (CG II 577)

*À la Vallée vendredi 31 [juillet].* Il va venir à Paris pour ses fonctions de juré : « On dit que la session est de 10 jours. Cela me mènerait donc au 13, vous arrivez le 19 au soir. Du treize au dix-neuf, il n'y a que 6 jours. Je tâcherai d'engager M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] à ne partir pour Verneuil que le 22 ou le 23, ce sera deux jours avant la S<sup>t</sup> Louis. Dans le cas où elle voudrît y aller plutôt je la conduirois et je reviendrais vous voir car il n'y a que 8 lieues de Verneuil à Paris. Rien donc ne peut m'empêcher de vous rencontrer ; et d'ailleurs les difficultés fussent-elles plus grandes ne se calculent pas. Je me fais une telle joie de vous revoir après une si longue absence que j'y pense

jour et nuit. Venez donc. Que de choses à vous dire ! Et puis vous serez longtemps avec nous : il y a encore quelques bons jours dans la vie. Je n'attédirai point l'aimable zèle d'Adrien [de MONTMORENCY-LAVAL] mais, chère sœur, vous verrez que les difficultés sont très grandes. Je doute par exemple que les affaires de M<sup>de</sup> de N[OAILLES] et de M<sup>de</sup> de B[ÉRENGER] leur permettent de transformer l'intérêt en fonds. Surtout les affaires de la première qui sont très malheureuses et très compliquées avec celles de sa famille. N'importe, nous causerons de tout cela. Vous trouverez la tragédie [*Moïse*] faite et même la préface. Vous trouverez aussi quelque chose de l'histoire. Enfin si je ne m'ennuie pas tant, et que j'eusse la tête plus tranquille, je ne serais pas trop malheureux. L'amitié de ma sœur me comble de bonheur. Je ne manque que de sagesse. [...] À bientôt ! Venez voir combien je vous suis attaché ». (CG II 578)

1 800 / 2 000 €

48

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [août 1812], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 avec adresse (au château de Chissay), 2 et 2 pages in-8.

SÉJOUR À VERNEUIL CHEZ LES TOCQUEVILLE.

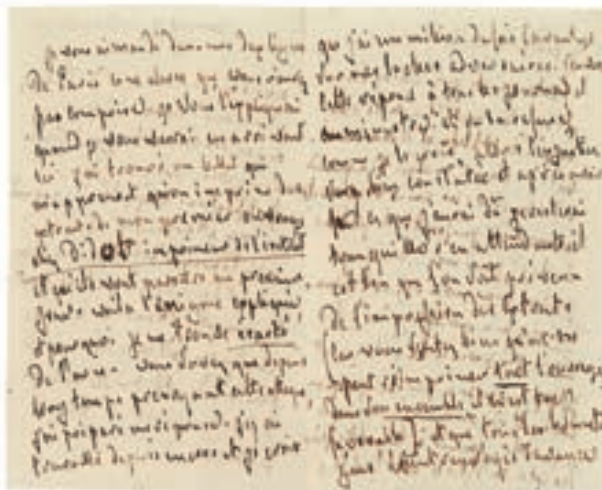
*Lundi [3 août].* « Vous voulez un mot à Chissay, chère sœur, je vous l'écris à la hâte, en courant au Jury. Adrien m'avait dit que vous arriviez le 15, et vous voilà parlant encore du 19. Vous n'avez pas le sens commun. Je serai à Paris pour votre arrivée, malgré vos profondes conjectures ; et vous verrez que pour mes affaires, j'y suis tout aussi habile, quoique beaucoup moins intéressé que vous. Venez donc. Il y a un voyage à Bruxelles que vous ne ferez pas, j'espère ; dût ma grande ennemie [Mme de LA TOUR DU PIN] sortir une fois dans sa vie de la belle impassibilité que Dieu lui a communiquée. Venez donc. Amitié tendre et sans fin ». (CG II 579)

*23 Lundi [24 août] Verneuil par Meulan, Seine et Oise.* « Voyez si je vous aime ; je manque ce matin une grande chasse pour vous écrire. Cette nuit j'ai lu quelque chose de votre Muller [Jean de MULLER]. Je n'en suis pas fou. Cette signature du testament, *conseiller de S.M. le Roi de Westphalie*, me gêne tout. C'est une foiblesse, mais j'en suis plein ; et ce n'est pas pour M. Muller que je deviendrai fort. Chère sœur, je ne saurois vous dire combien j'ai été heureux de vous revoir. Mon attachement pour vous augmente tous les jours. Je suis comme je vous l'ai dit le plus stérile des hommes dans l'expression de mes sentiments. Je n'ai qu'une formule ; et quand j'ai dit je vous aime, j'ai tout dit. Cela fait des lettres si courtes, que j'en ai honte. Pour les allonger il faudrait vous parler de moi ; et ne connoissez-vous pas ce pauvre moi ? Je vous verrai le 1<sup>er</sup> 7<sup>bre</sup>. Nous conviendrons du reste de notre automne... » (CG II 582)

*Verneuil vendredi matin 28 [août].* Il sera au rendez-vous à Paris le 1<sup>er</sup> septembre. « Le grand serment, vous le connoissez ; il est fait pour vous, et c'est très mal de faire à ce sujet l'incrédule. Je ne vous remercie point pour vos soins. Vous remplissez les *devoirs* d'une sœur aussi bonne qu'elle est bien aimée. M. D. [son notaire DENIS] est un brave homme, mais je ne sais si en affaires, il est très actif et très heureux. Je vous écris ces deux mots après une nuit entière passée à la *comédie* et au *bal*, et prêt à aller me reposer à la chasse. Voilà une douce vie. Mais tout finit ; et il faudra dans quelques jours revenir à la raison. Je suis pourtant peu content de moi ; j'ai un fonds d'ennui et dégoût depuis quelque temps dont j'ai mille peines à me défaire. Je ne suis bien qu'avec ma sœur... » (CG II 583)

2 000 / 2 500 €

Comme je vous l'ai dit le plus  
utile des hommes dans l'expression  
de mes sentiments. Je n'ai qu'une  
formule; et quand j'ai dit je vous  
aime, j'ai tout dit. Cela fait des  
lettres si courtes, que peu en sont  
possibles à longer, et faudroit  
vous parler de bien; et me conseillez  
vous pas de penser moi? Je  
vous verrai le 1<sup>er</sup> ou 2<sup>e</sup> de novembre  
Comme en décembre du reste de votre  
automne. bon jour, avec amour  
j'attends une lettre de vous demain  
ou elle choisie à votre tête.



49

49

### François de CHATEAUBRIAND.

2 lettres autographes, [3 et 11 septembre 1812], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 avec adresse (au château de Mouchy), et 5 pages in-8.

SUR LES ATTAQUES CONTRE LUI, ET L'ORDRE DE S'ÉLOIGNER DE PARIS.

Paris jeudi à midi [3 septembre]. « Je suis venu un moment à Paris pour affaire pressée [convocation chez le préfet de police, pour lui ordonner de s'éloigner de Paris], chère sœur, et je retourne à l'instant à Verneuil où je resterai *plus longtemps que je ne le comptois*. Cependant je puis aller aussi à la Vallée et je m'y rendrai du 25 au 30 pour vous y recevoir ; alors je vous dirai tout ce que je ne puis vous dire. Le 15 ou le 17 je prendrai chez le notaire ce que j'y trouverai, mais je serai *le moins de temps possible* à Paris. Ne commentez pas ce billet, n'en parlez pas, et prenez patience »... (CG II 587)

Verneuil. Vendredi matin 11 [septembre 1812]. « Je vous ai écrit un mot de Paris, chère sœur. Me voilà à Verneuil où j'ai trouvé une longue lettre de vous. Vous n'aviez pas besoin de justification. Croyez très sérieusement que mon attachement pour vous est à l'épreuve du temps, que rien ne peut l'affaiblir, et que tout peut l'augmenter. Dans ma colère je vous aurai fait une grande querelle avec M<sup>de</sup> de B[ÉRANGER]. Pardonnez-moi tout cela et aimez-moi comme je vous aime ». Il explique un peu des machinations dirigées contre lui : « on imprime des extraits de mon premier ouvrage [*Essai sur les révolutions*] chez Didot imprimeur de l'Institut [...] Voilà l'énigme expliquée et pourquoi je me trouve *écarté* de Paris. Vous savez que depuis longtemps prévoyant cette attaque j'ai préparé ma réponse. J'y ai travaillé depuis encore et je crois que j'ai un million de fois l'avantage sur mes lâches adversaires. J'enverrai cette réponse à tous les journaux et au ministère. Si on la refuse, comme je le crois, alors l'injustice sera bien constatée et après avoir fait ce que j'aurai dû je resterai tranquille. En attendant il est bon que l'on soit prévenu de l'impression des extraits (car vous sentez bien qu'on ne peut réimprimer *tout* l'ouvrage : dans *son ensemble*, il m'est trop favorable) et que tous les honnêtes gens soient renvoyés d'avance à la préface du *Génie du ch[r]istianisme*. Votre pauvre frère, chère soeur, est bien tourmenté. Il achète cher un peu de noblesse et de renommée. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est malade d'inquiétude et de chagrin. Les amis sont muets, les ennemis puissants ; le public seul est pour moi. Mais que peut-il pour mon repos ? Si vous *devinez* ma position, n'en dites rien. J'ai promis le *silence* et je veux garder ma parole jusqu'au

moment où on m'aura manqué de parole. Quand à la publication des extraits, dites-le à tout le monde. Il vaut mieux là-dessus qu'on soit prévenu. Bon jour, chère sœur [...] Songez que je vous verrai du 25 au 30 à la Vallée [...] Si par hasard vous avanciez votre retour, je tâcherois d'arranger mes affaires pour vous voir plutôt. Mais au nom du ciel, chère sœur, soyez prudente et ne vous compromettez pas pour moi. Espérons tout de la justice du gouvernement. Il ouvrira enfin les yeux sur l'injuste persécution de mes ennemis ». (CG II 589)

1 500 / 2 000 €

50

### François de CHATEAUBRIAND.

8 lettres autographes, [septembre-octobre 1812], à la duchesse de DURAS ; 12 pages formats divers, 5 adresses (une lettre un peu salie).

HUIT LETTRES, DONT QUATRE INÉDITES, SUR SON SÉJOUR À VERNEUIL CHEZ LES TOCQUEVILLE, ET LA PRÉPARATION D'UNE RÉPONSE AUX ATTAQUES CONTRE LUI.

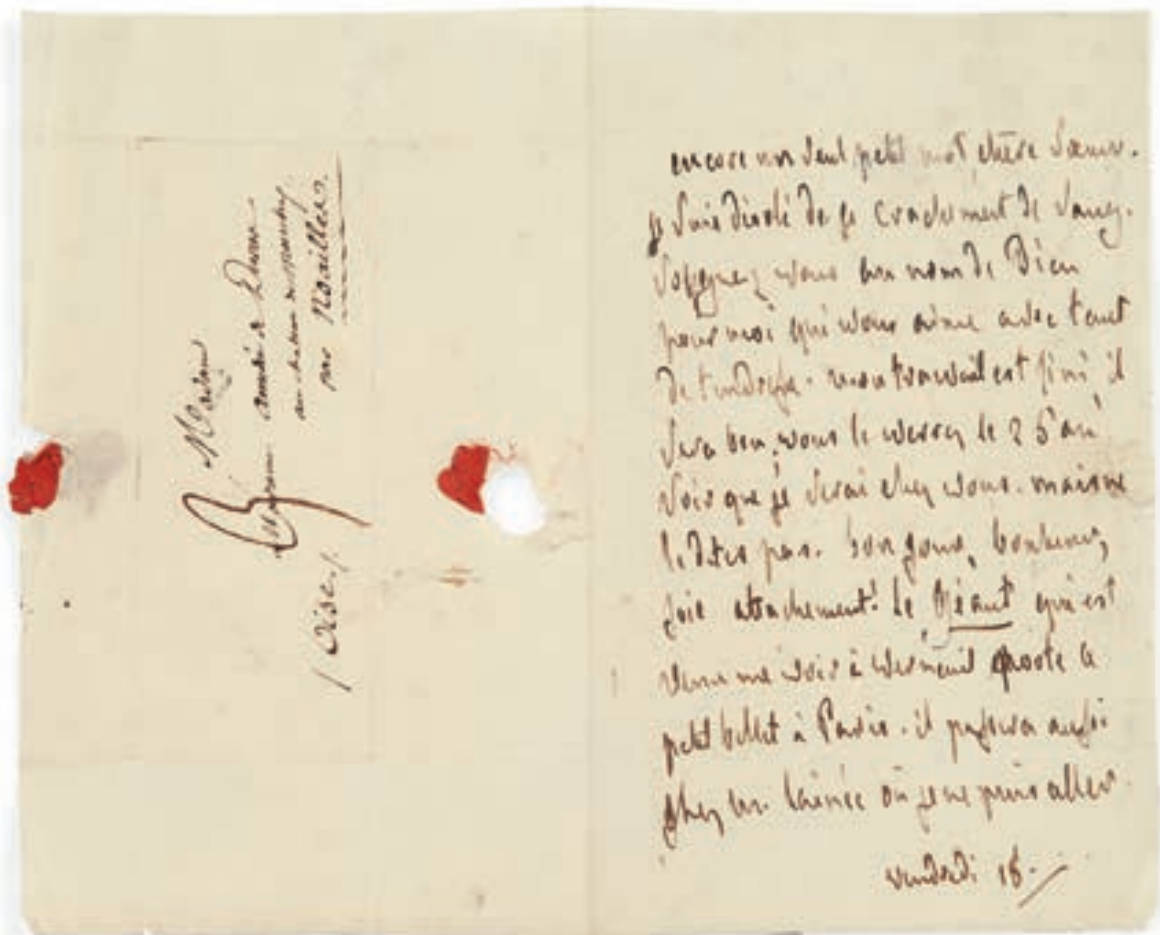
Verneuil 14 [septembre]. « Chère sœur, pardonnez. Je ne vous écris qu'un mot pour vous dire que je vous aime, que je suis surchargé de travail et que vous saurez tout cela à votre retour à Paris. Je passerai chez M. LAINÉ vendredi 18. [...] mille et mille serments d'amitié la plus vive. [...] je vais passer jour et nuit à préparer une réponse que vous verrez, si on m'attaque de nouveau ».

Vendredi 18 [septembre] (adressée au château de Mouchy). « Encore un seul petit mot, chère sœur. Je suis désolé de ce crachement de sang. Soignez-vous au nom de Dieu pour moi qui vous aime avec tant de tendresse. Mon travail est fini, il sera bon ; vous le verrez le 15 au soir que je serai chez vous. Mais ne le dites pas. Bon jour, bonheur, joie, attachement ! Le *Géant* [VALERY] qui est venu me voir à Verneuil porte ce petit billet à Paris »...

[Vers le 25 septembre]. « Je ferai usage de la moutarde, mais tout le reste est impossible. Je suis surchargé d'affaires et je sors pour courir. Je ne lis pas. Tout est arrangé. Je pars à une heure. [...] Venez à la Vallée, mais ayez soin d'indiquer le jour. Il ne faut pas surprendre M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand]. À vous pour la vie ». (CG II 592)

[25 septembre ?]. « Vous êtes de parole. Je ne puis attendre plus longtemps. Il est une heure. Vous verriez M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] arriver cette nuit à Paris vomissant du sang. — C'est votre faute. Vous ne verrez la Vallée que dépouillée. Je vous écrirai de Verneuil ».

50



[Fin septembre]. « Je sais cela, M<sup>de</sup> RÉMUSAT m'en avait averti [publication malveillante d'extraits de l'*Essai sur les révolutions*], et je ne crains rien. Il suffit de renvoyer ces gens-là à la préface de la 1<sup>ère</sup> édit. du *G[énie] du Christianisme*. Ils y verront l'*aveu de mes premières erreurs* et le motif de mon changement. Je suis là sur un excellent terrain. Je ne demande pas mieux que d'être attaqué là. D'ailleurs le barbouillage d'un écolier de dix 7 ans est plein d'honneur et de bons et hauts sentimens ; mais c'est un galimatias. Je souffre beaucoup de la fièvre. Je suis fort tranquille d'ailleurs ». (CG II 591)

[Fin septembre]. « J'ai un peu de mal à la tête, mais je crois que c'est du rhume. Je verrai le chirurgien d'ici, qui est habile homme. Je ne veux point du tout mourir du coup d'une clef chez un notaire. La belle fin ! figurez-vous mon successeur [à l'Académie] racontant ma mort aux amis de Chén[ier] ! Vous avez bien tort. Je ne fais point du tout ce que je veux, et dans ce moment M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est assez malade. Je viens d'écrire une longue lettre à notre grande amie [Mme de Bérenger], vous voyez comme je suis vos ordres. Je suis enchanté que la Vallée vous plaise. Vous voyez ce que je puis faire avec le temps, comme je cultive ce que j'aime et comme j'ai autant de patience que d'ardeur dans mes attachements. Achetez donc la maison du voisin et jettons le mur par terre. Mon Dieu que ne fait-on ce qu'on veut et pourquoi la vie est-elle aussi pleine d'entraves et de soucis ! Ce ne sont pas deux mots. Je les ai réservés pour la fin et vous ne trouverez qu'ici la *chère sœur* qui vous fait frémir. Écrivez-moi je vous réponds que

mes lettres à présent seront longues et que je trouverai enfin le moyen de varier l'expression de mon tendre et éternel attachement. J'ai tant de lettres à écrire et à répondre que je ne commencerai les mémoires que dans trois ou quatre jours »... Il joint à la lettre une petite carte laissée par « un des voyageurs inconnus à la Vallée » (carte jointe par C. Monnard)... (CG II 596)

5 octobre. « Vous ne dites pas le jour fixe de votre retour, et j'ose à peine vous écrire dans la crainte que vous ne soyez plus à Bruxelles. Je hazarde ces deux mots pour vous dire que je serai certainement à Paris pour vous recevoir. Il y a plus ; je crois que je vais y revenir beaucoup plutôt que de coutume ; c'est-à-dire à peu près comme vous. Je vous laisse à penser si vous êtes pour quelque chose dans cette résolution. Bon jour sœur bien-aimée. Oui ; prenez-moi tel que je suis ; si j'ai pour vous autant d'amitié que vous en avez pour moi qu'importe notre diverse manière de l'exprimer ? »...

Ce mercredi 14 [octobre] (lettre adressée à Bruxelles). « Point de lettres de vous ! Je suis inquiet. Je vous ai écrit deux fois. Nous ne retournons plus à la Vallée que de samedi prochain en huit, c'est-à-dire le 24 de ce mois à peu près au moment de votre retour. [...] Je ne vous écris qu'un mot chère sœur et ce mot doit vous dire un million de choses de tendresses et d'amitiés » (CG II 601)

5 000 / 6 000 €



51

51

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [automne 1812 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4.

LETTRE INÉDITE.

« C'est vrai, chère sœur, j'ai écrit dans toute l'innocence de mon cœur, et sans y penser ; mais j'aime pourtant que cela vous ait fait quelque peine ; je ne sais trop pourquoi : cela ne doit-il pas vous consoler ? Eh ! bon Dieu ! Venez à la Vallée, quand et comment vous voudrez : mandez le moi seulement, de peur d'absence ou de rencontre. Quand vous viendrez, apportez *l'histoire* ; je vais m'y remettre, puisque vous m'assurez que j'ai du temps. Je crois que j'irai Samedi ou Dimanche à Paris. Je descendrai à votre porte. Il me semble qu'il y a mille ans que je ne vous ai vue, que le monde a encore une fois changé, que vous ne me reconnoîtrez plus : le temps va vite, très vite ! *Eheu ! fugaces labuntur anni !* Voilà du latin d'automne ». Il ajoute, à propos de sa tragédie *Moïse* : « Arzane est devenue un vrai démon ; mais je ne sais trop si elle ne plaira pas davantage à certaines gens ».

1 000 / 1 200 €



52

52

**François de CHATEAUBRIAND.**

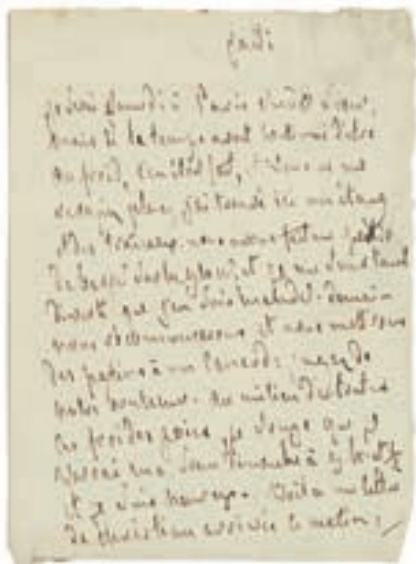
2 lettres autographes, [janvier 1813 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 et 1 page in-8, adresses.

DEUX LETTRES, DONT UNE INÉDITE, POUR UNE LECTURE DES *AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE*.

*Ce lundi.* « A mercredi donc, avec les personnes que vous voudrez. Cela sera même meilleur au retour de la Vallée. Mais il faut que nous lisions vite parce que les libraires crient, et j'avoue que je serai bien aise d'essayer sur quelques oreilles des notes dont je ne suis pas du tout sûr. Demain mardi je vous propose d'être à 3 heures au Champ de Mars à droite dans l'avenue en entrant. Nous nous promènerons. J'ai tâché d'être bien pour M... il a trop à se plaindre de moi. Bon jour très chère sœur. Je ne vous ai trouvée ni triste, ni ennuyeuse ». (CG II 609)

*Ce mardi 6 heures.* « Chère sœur, n'oubliez pas de mettre sur votre liste M<sup>de</sup> d'Aguesseau Georgine et Bonald. Je vous mènerai peut-être Joubert et Clausel. Ne soyez pas triste ; je vous suis attaché pour la vie et tout ira, comme vous voudrez ».

1 000 / 1 200 €



53

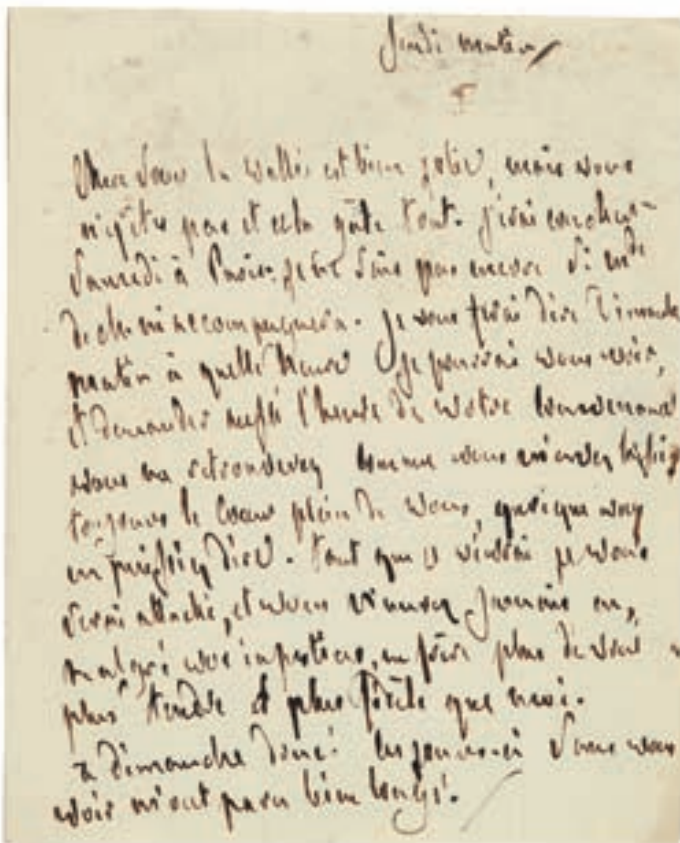
53

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Verneuil] jeudi [4 février 1813], à la duchesse de DURAS à Paris ; 1 page in-4, adresse.

« Je serai samedi à Paris chère sœur, mais si le temps avoit continué d'être au froid, c'en étoit fait, et vous ne me revoyiez plus ; j'ai trouvé ici un étang et des traîneaux. Nous avons fait une partie de barre sur la glace ; et je me suis tant diverti que j'en suis malade. Demain nous recommencerons et nous mettrons des patins à un canard : jugez de notre bonheur. Au milieu de toutes ces froides joies, je songe que je verrai ma sœur dimanche [...] et je suis heureux ». (CG II 612)

700 / 800 €



54

54

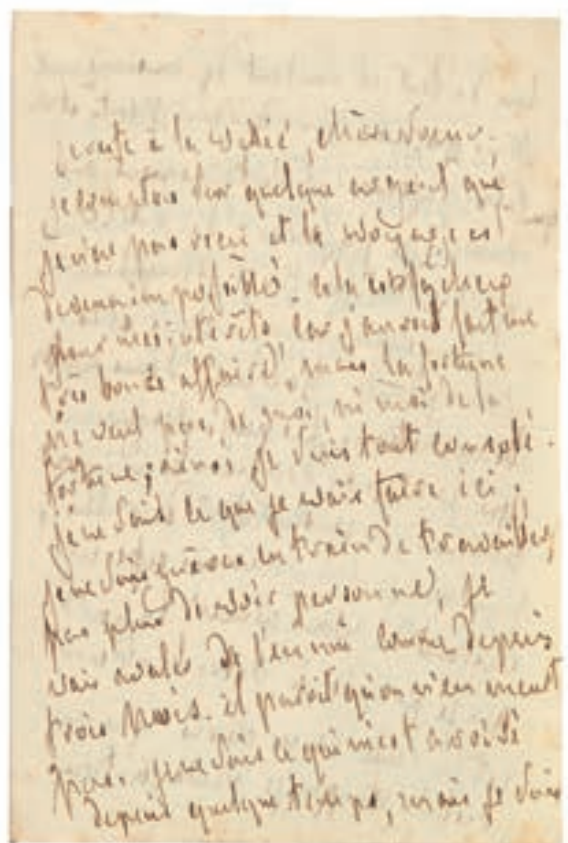
**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [avril-mai 1813], à la duchesse de DURAS à Paris ; 1 page in-4 et 1 page in-8, adresses.

*Jeudi matin* [29 avril]. « Chère sœur la Vallée est bien jolie, mais vous n'y êtes pas et cela gâte tout. J'irai coucher Samedi à Paris. Je ne sais pas encore si M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] m'accompagnera. Je vous ferai dire Dimanche matin à quelle heure je pourrai vous voir, et demander aussi l'heure de votre convenance. Vous me retrouverez comme vous m'avez laissé, toujours le cœur plein de vous, quoi que vous en puissiez dire. Tant que je vivrai je vous serai attaché, et vous n'aurez jamais eu, malgré vos injustices, un frère plus dévoué, plus tendre et plus fidèle que moi »... (CG II 616)

[3 mai ?]. « M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] vous remercie ; elle reste, et elle reste pour vous. Il y aura donc tous les jours cercle et moi je ne serai à la Vallée que deux ou trois jours. Je ne vous oublierai jamais ; vous serez toujours ma sœur chérie. Laissez faire la grande chatte [Mme de Bérenger] ; moquez-vous de ses tours. L'amie de Bruxelles [Mme de La Tour du Pin] reviendra bientôt de son humeur. Tout ira bien. Comptez sur votre frère à la vie et à la mort »... (CG II 618)

1 500 / 1 800 €



55

55

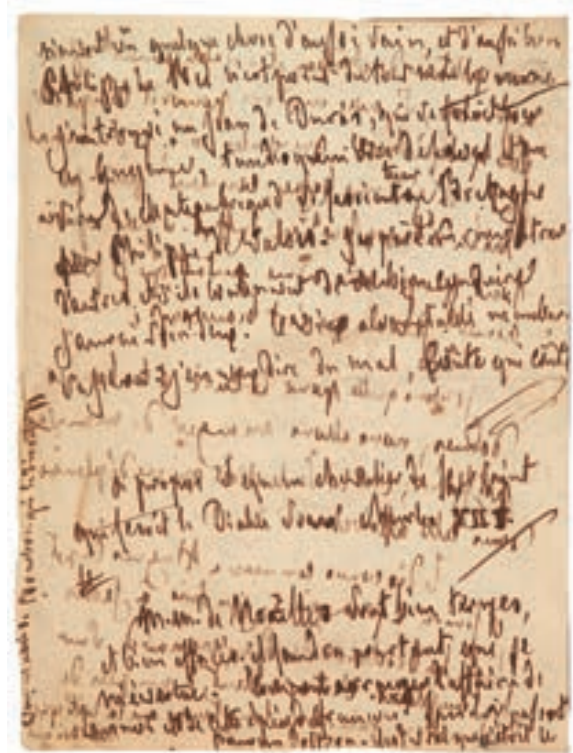
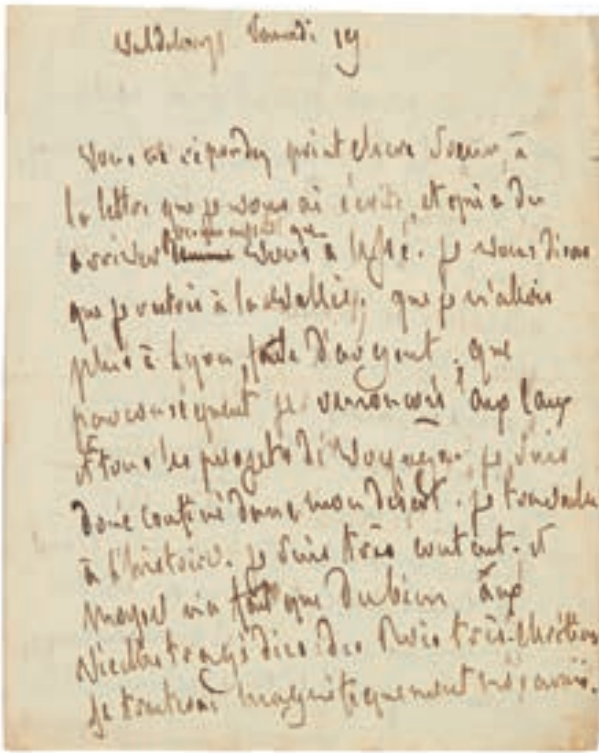
**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [5 et 9 juin 1813], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 et adresse, et 2 pages et demie in-8.

*Samedi* [5 juin]. « Je n'ai point de projets, chère sœur. Je pars sans savoir ce que je ferai ; je vous écrirai de la Vallée. Mon adresse est poste restante à Lyon ; mais je n'y serai que dans 8 ou 10 jours ; ainsi, vous pouvez ne m'écrire que d'Ussé. Je vous aime toujours »... (CG II 621)

*Mercredi* 9 [juin]. « Je reste à la Vallée, chère sœur ; je comptois sur quelque argent que je n'ai pas reçu, et le voyage est devenu impossible. Cela est fâcheux pour mes intérêts, car j'aurois fait une très bonne affaire, mais la fortune ne veut pas de moi, ni moi de la fortune ; ainsi je suis tout consolé. Je ne sais ce que je vais faire ici ; je ne suis guère en train de travailler, pas plus de voir personne ; je vais avaler de l'ennui comme depuis trois mois. Il paroît qu'on n'en meurt pas. Je ne sais ce qui m'est arrivé depuis quelque temps, mais je suis las de tout et surtout de moi-même plus que je ne puis dire ; peut-être que cela passera et certainement au moins je passerai ; de sorte qu'il ne faut pas trop s'inquiéter. Vous, chère sœur, vous êtes triomphante, heureuse dans votre beau château ! Les petits chagrins que je vous ai donnés bien innocemment, ne peuvent être durables, puisque je n'ai jamais cessé un instant de vous aimer. La part que je prends à votre bonheur est la seule douce chose qui me reste, que je sente à tous les momens de ma vie, et sur laquelle l'ennui ne puisse rien. J'espère que vous reconnoîtrez un jour la sincérité et la solidité de mon attachement, et que vous vous en voudrez d'avoir contribué à augmenter mes peines par vos injustices »... (CG II 622)

1 500 / 1 800 €



56

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Vallée-aux-Loups 19 et 26 juin 1813, à la duchesse de DURAS ; 3 et 4 pages in-4.

**TRÈS BELLES LETTRES SUR SON PROJET D'HISTOIRE DE FRANCE.**

*Val de Loup samedi 19 [juin].* Il lui a écrit à Ussé « que je restois à la Vallée ; que je n'allois plus à Lyon, faute d'argent ; que par conséquent je renonçois aux eaux et à tous les projets de voyage. Je suis donc confiné dans mon désert. Je travaille à l'histoire. Je suis très content ; et *Moyse* n'a fait que du bien aux vieilles tragédies des Rois très-chrétiens. Je traiterai magnifiquement nos amis. J'ai déjà amené devant moi quelques Duras, La Trémouille, Montmorency, &c. Mais il faudra maintenant me saluer de loin ; et malheur à qui me regardera de travers. Ce pauvre Philippe le Bel ! Comme je l'ai arrangé pour ses états généraux ! J'ai fait justice aussi de la *réformation* à cause de M. Sismondi : c'est singulier comme cette histoire de France est toute à faire, et comme on ne s'en est jamais douté. C'est bien dommage, chère sœur, qu'il faille abandonner cette belle entreprise pour aller mourir en Russie. Il faudra perdre toute la partie : du moins j'aurais peut-être pu nous la faire gagner, après notre mort. Mais Dieu ne le veut pas ! Sa volonté soit faite ». Il n'entend plus parler de personne de « notre petite société [...] si ce n'est de quelques créanciers qui me donnent de temps [à autre] signe de vie ; c'est toujours cela. On passe très bien une heure ou deux avec cela comme avec la Torture. Tâchez chère sœur de sortir un peu de votre silence pour me dire que vous êtes heureuse et que vous m'aimez encore un peu ». (CG II 623)  
*Samedi 26 [juin].* Il lui a envoyé une lettre parlant de ses travaux. « Je tiens beaucoup à pouvoir lire cet hyver aux personnes intéressées un vol. de mes vieilleries ; je me sentirai plus léger ; mais j'avoue que cette obligation me pèse et que je suis trop indépendant pour porter ce fardeau. Si nous avons la paix, les chemins s'ouvriront ». Il reverra son amie en août. « Nous sommes seuls dans notre retraite. M. JOUBERT devoit revenir ; ses maladies l'en empêchent. Après avoir

56

fait moi-même des projets de courses je suis resté dans mon trou. Au fait, je ne sais trop ce qui me plaît, et ce que je veux. J'ai cependant un grand plaisir, c'est de m'enfoncer dans la vieille France, d'oublier la nouvelle, excepté vous et quelques personnes rares. Tant que je bouquine, cela va bien mais quand je cesse de lire et de griffonner, malheur à moi. Je ne sais rien de ce bas monde ; sans journal, sans correspondance, j'oublie et je suis oublié. Pourtant voici quelque chose : le haut de la tour [de Velléda] est devenue chapelle ; on l'a bénie ce matin, et on y a dit la messe sous l'invocation de la Vierge de Nazareth, et de S<sup>t</sup> François. Le géant [Valery] et deux pieuses cousines de M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] ont assisté à la cérémonie. Cela a un petit air de château et d'établissement assez agréable, si avec moi on pouvoit compter sur quelque chose. Que voulez-vous ; je suis mal fait ; si j'ai une bosse, comment puis-je m'en débarrasser ? Ne suffit-il pas après tout, que je vous aime autant que je puis aimer ? Je crois que c'est beaucoup »... Puis il revient à son *Histoire de France* : « Le discours commence à Hugues Capet et finira à François I. J'en suis à Jean. Lisez la brochure de Raynourd sur les Templiers. C'est excellent, à un peu de déclamation près. Il y a longtemps que la critique historique n'avoit vû quelque chose d'aussi sain, et d'aussi bon. Philippe le Bel n'est pas du tout mon homme. J'ai trouvé un Jean de Duras, qui se fesoit tuer en Guyenne, tandis qu'un sire de Laval et un sire de Chateaubriand se fesoient tuer en Bretagne pour Philippe de Valois. J'espère en rencontrer d'autres ; et s'ils continuent de se bien conduire j'aurai soin d'eux. Le vieux Connétable m'embarassera : j'en veux dire du mal, coûte que coûte. À propos il y a un chevalier de Kersaint qui fesoit le Diable sous Charles VIII. M.M. de Noailles sont bien ternes, et bien effacés ; il faudra pourtant que je m'évertue. Comment arranger l'affaire de Lannoi et de cette épée de François ? Lannoi passoit pour un poltron. Il est vrai que c'étoit le Connétable de Bourbon qui le disoit ». (CG II 624)

2 500 / 3 000 €



57

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [1811-1814 ?], à la duchesse de DURAS ; sur 3 pages in-4 ou in-8, adresses.

*Ce jeudi 20 [1811 ?].* « Plaignez-moi, Madame, je suis obligé de sortir pour mes affaires, et je ne pourrai vous voir que demain à l'heure du déjeuner. Comment se porte la chère petite malade ? For ever your Brother ». (CG II 428)

*[1813-1814 ?].* « Je vous verrai, chère sœur, vers 4 heures. Nous avons été à Epynai, mais il n'y avoit personne ». (CG II 667)

*Lundi [1813-1814 ?].* « Et pourquoi chère sœur ne m'avez-vous pas écrit vous-même ? J'ai été un peu révolté de vos perpétuelles injustices et voilà tout. Je pars avec M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] pour Chamarande. J'espère être à Paris vendredi prochain. Je vous verrai du moins ». (CG II 668)

500 / 600 €

58

**François de CHATEAUBRIAND.**

5 lettres autographes, [vers 1813-1814], à la duchesse de DURAS ; 5 pages formats divers, adresses.

LETTRES INÉDITES.

*Jeudi [septembre-octobre 1813 ?].* « Eh ! non je n'ai point vu le Bulletin ; je ne sais absolument rien ; et tout ce que vous me dites là-dessus est une énigme pour moi. D'ailleurs je suis assez malade pour ne me soucier de rien. – Je vais ce soir à Paris pour consulter. J'y resterai jusqu'à samedi. Je vous verrai. Je n'ai nulle envie de parler du mariage de Félicie. [Félicie, fille aînée de la duchesse] et si on m'en parle je dirai que je n'en sais rien et que je n'y crois pas »...

« Je crois que nous allons voir M<sup>de</sup> de Grollier à Epinay. Si cette course n'a pas lieu je vous verrai vers 4 heures ».

*Dimanche.* « Je retourne à l'instant pour M<sup>de</sup> Am. J'ai manqué ce matin mon affaire. Si j'ai quelque chose de bon vous le saurez. Ne venez pas ce soir nous allons avec JOUBERT voir *le Malade imaginaire* ».

« Je n'ai point vu Halley. Je me porte à merveilles. Je n'ai point mis de sangsues. Je vous verrai à 4 heures. Nous vous recevrons comme un autre Joubert et moi comme ma sœur trop aimée ».

« J'ai un tel mal de tête que j'en suis fou. Je suis au moment de me coucher, et désolé de ne pouvoir aller chez vous. [...] J'ai bien besoin de causer avec ma sœur ! Enfin, elle est là, tout près de moi, et je puis la retrouver à chaque instant ».

1 200 / 1 500 €

59

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val de Loup mardi soir [juin ou juillet 1814 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4.

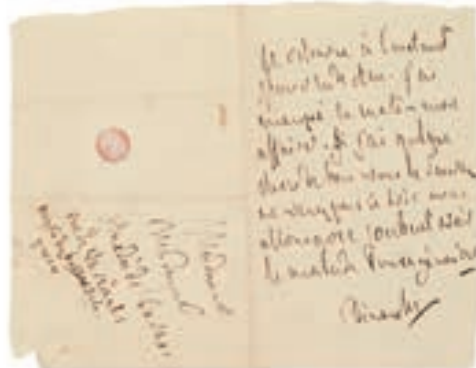
LETTRE INÉDITE.

« Chère sœur, je suis arrivé ici tout malade, et ne sachant pas si je pourrai vous dire adieu vendredi ; mais il faudra pourtant que je sois mort, si je ne puis vous voir avant que vous partiez. Ah ! Si je pouvois voir cette mer avec vous ! et ces flots moins agités que ma triste vie, et qui se brisent comme elle se brisera ! Allons voilà de la poésie : pour revenir à la prose, voici une pétition pour une croix de St Louis. Voyez, parlez, triomphez. Et mon pauvre petit diable qui demande un congé absolu qu'en faites vous ? Bon soir, chère sœur. Il est huit heures ; je suis vraiment malade, et je vais me coucher ».

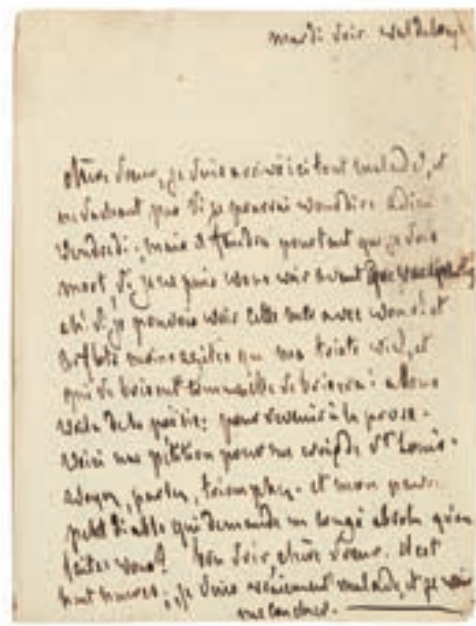
500 / 700 €



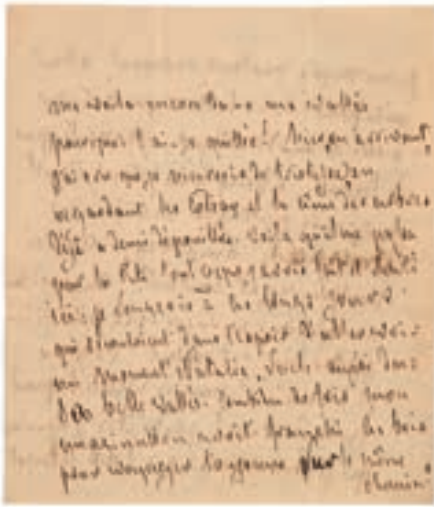
57



58



59



60

60

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Vallée-aux-Loups] Dimanche soir [25 septembre 1814], à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demie in-4.

BELLE LETTRE APRÈS SA NOMINATION D'AMBASSADEUR EN SUÈDE.

« Me voilà encore dans ma Vallée. Pourquoi l'ai-je quittée ? Hier, en arrivant, j'ai cru que je mourrais de tristesse, en regardant les côtesaux et la cime des arbres déjà à demi dépouillés. Voilà qu'il me passa par la tête tout ce que j'avois fait et senti ici : je songeais à ces longs jours qui s'écouloient dans l'espoir d'aller voir un moment Natalie [de NOAILLES], seule aussi dans sa belle vallée. Combien de fois mon imagination avoit franchi les bois pour voyager toujours sur le même chemin ? Je me voyois partant, revenant, allant m'enfermer dans la tour, pour rêver à elle et aux *Martyrs*, persécuté par le tyran, glorieux de sa haine, rêvant de grands ouvrages au milieu des menaces, amoureux, inspiré, malheureux, et content. Aujourd'hui ambassadeur en Suède ! La belle fin ! Quitter tout, travail, songes et le reste ! Pauvre Vallée ! Quand reviendrai-je ? Peut-être jamais. Que je suis vieux ! Que tout cela est loin de moi ! Je ne vis plus ; ce qui me reste n'en vaut pas la peine. J'aurois dû mourir le jour de l'entrée du Roi à Paris.

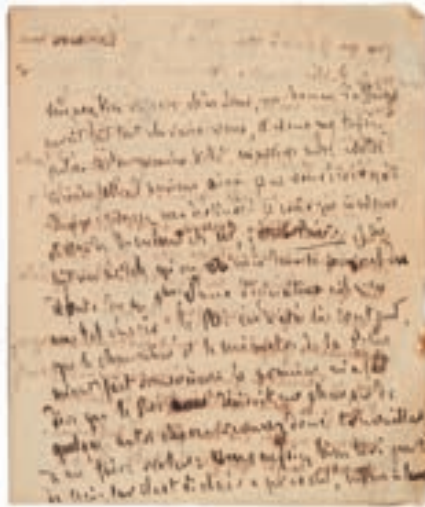
Au milieu de tout cela j'ai travaillé aujourd'hui au second acte de *Moyse*. Je suis content ; Arzane sera un vrai démon. Si je puis avoir huit jours seul à moi, *Moyse* sera enfin terminé. Je ne vous invite donc à venir, chère sœur, que la semaine prochaine. [...]

Savez-vous qu'en faisant mon compte, j'ai trouvé que sur mes 33,000 francs, 20 déjà étoient employés en argenterie, en linge, carrosses, porcelaines &c. ; et certes pour cette somme, je ne suis pas magnifique. Il ne me reste donc que 13 mille francs pour vivre et aller à Stockholm. Cela est impossible. Il faut que le Roi m'accorde une gratification (il est devenu si riche depuis le Budget) ou que je vende l'*Abencerrage*. Usez donc de votre crédit et faites-moi donner 100,000 francs.

Voici une autre petite affaire : le *Buisson de Verrières* est un bois des Chasses, qui dépend de Versailles, et entre dans les dépendances du Ministre de la Maison du Roi. Demandez à M. de Blacas une permission pour faire prendre de la terre de bruyère dans le bois. [...]

Bon jour, très chère sœur : mon amitié pour vous compte déjà bien des années et elle durera autant que ma vie ». (CG II 660)

1 200 / 1 500 €



61

61

**François de CHATEAUBRIAND.**

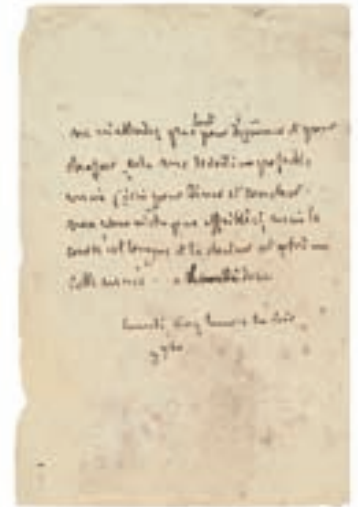
Lettre autographe, à la Vallée jeudi 6 octobre [1814], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (petite déchirure par bris de cachet).

BELLE LETTRE SUR SES SUCCÈS D'ÉCRIVAIN POLITIQUE ET SON AMOUR DE LA MER.

« Vous avez bien raison, chère sœur, un homme d'affaires auroit fait tout cela sans vous, et vous me fussiez restée ». Il lui écrit à Dieppe. « Voyez ma destinée ! Je crois que si vous et M. de D[uras] eussent été ici, j'étois *Pair* ». Il a fait un article anonyme dans le *Journal des débats* [4 octobre, en réponse au *Mémoire au Roi* de Carnot] : « Il a eu un tel succès, le Roi en a été si content, que le chancelier et le ministre de la Police m'ont fait remercier : le premier m'a fait dire que le Roi désirait me charger de quelque autre chose. Revenez donc travailler à me faire rester : vous eussiez bien tiré parti de ceci. Car il est si clair à présent, même à leurs yeux, que je suis à peu près le seul écrivain dans ce moment que le Public écoute : pourquoi donc se priver d'une arme qui est entre leurs mains ? Le journal où étoit l'article se vendoit le soir un petit écu. Tous les *partis* et toutes les *opinions* ont été contents : là-dessus il n'y a eu qu'une voix. Revenez donc : dites à la mer toutes mes tendresses pour elle ; dites-lui que je suis né au bruit des flots, qu'elle a vû mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages ; que je l'aimerai jusqu'à mon dernier jour ; et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne. Pensez aussi que j'ai habité Dieppe trois mois ; que je me suis promené souvent sur le haut des falaises de la côte ; que j'ai appris à faire l'exercice sur les galets de la grève ; et que tandis que le caporal me disoit : "charge en quatre temps ! arme à gauche !" je regardois avec des yeux d'envie la vague qui se brisoit sur la rive et le long de laquelle j'avois plus de désir de me promener et de rêvasser que d'obéir au caporal. Revenez chère sœur ; revenez. Et comptez à jamais sur votre pauvre frère ». (CG II 661)

On joint un feuillet portant l'adresse d'un matelot à Dieppe.

1 000 / 1 500 €



62



63

62

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [fin 1814 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8, une adresse (salissures).

LETTRES INÉDITES.

*Samedi cinq heures du soir. 3<sup>ème</sup>.* « Ne m'attendez pas lundi pour déjeuner et pour chasser ; cela me seroit impossible. Mais j'irai pour dîner et coucher. Non, vous n'êtes pas affoiblie ; mais la course est longue et la chaleur est extrême cette année »...  
[Novembre ?]. « Veuillez remettre la lettre et la brochure à M. de Duras en les recommandant à ses soins. Je suis fâché de l'importuner et vous savez qu'en cela je ne fais que vous obéir »...

400 / 500 €

63

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [avril 1815], à la duchesse de DURAS ; demi-page petit in-4 et 1 page in-4, adresses.

PRÉPARATION DE SON *RAPPORT SUR L'ÉTAT DE LA FRANCE.*

[2 avril, mort de Mme de KERSAINT, mère de la duchesse de Duras]. « Ah ! bon Dieu que dites-vous ! Qu'est-ce que la vie ! À ce soir. Pauvre femme pauvre mère. Ah mon Dieu ». (CG III 680)  
[Fin avril]. « Au nom de Dieu ne soyez pas comme cela. Venez voir M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] et vous verrez si je suis maître de mon temps. Mon grand travail sur l'intérieur me prend le reste. Il est important puisqu'il doit prouver pour la première [fois] ma capacité en administration. Si vous m'aimez davantage vous n'ajouteriez pas à mes embarras cette nouvelle querelle, au contraire vous m'encourageriez. Restez je vous en supplie. Nous irons ensemble à Bruxelles où nous serons mieux et plus gaiement. Si je pouvois aller vous voir ce soir, j'irois mais je ne puis sortir, étant obligé d'écrire toute la nuit. Vous verrez mon travail. Ne grondez pas, ne partez pas, encore quelques instants et tout ira mieux ». (CG III 682)

800 / 1 000 €



64

64

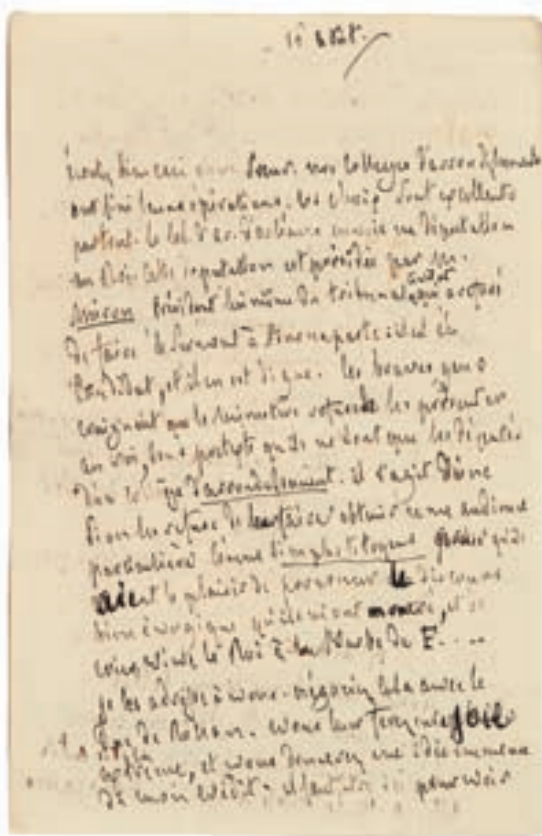
**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [juillet-août 1815], à la duchesse de DURAS ; 1 page petit in-4 et 3 pages in-4.

SUR SA PRÉSENTATION AU TSAR ALEXANDRE, ET LES PROCHAINES ÉLECTIONS APRÈS LA DISSOLUTION DE LA CHAMBRE (Chateaubriand a été nommé président du collège électoral du Loiret).

*Ce mercredi soir [entre le 11 juillet et le 12 août].* « M. Lainé et moi désirons vivement être présentés à l'Empereur de Russie. Voulez-vous solliciter cet honneur auprès de M. le C<sup>te</sup> de WOLKONSKY ? Le billet d'audience pourroit être adressé à M. le V<sup>e</sup> de Ch., ministre d'état »... (CG III 687)  
[Orléans] *Dimanche soir [13 août].* « Je n'ai point encore, chère sœur, ce qu'il faut pour mieux vous écrire ; ma lettre en arrivant, ne peut être qu'insignifiante. Voici pourtant quelque chose d'important pour moi. Le Préfet [du Loiret, Alexandre de TALLEYRAND] est à Paris, et revient demain. [...] il se met sur les rangs pour être élu. Il résulteroit de là, que s'il n'est pas porté par un collège d'arrondissement, lui et moi en cas que nous fussions tous les deux élus à Orléans, nous enlèverions au dé<sup>p</sup> ses deux places de députés, ce qui ne peut guères convenir à la ville. Cette concurrence deviendroit fâcheuse, et nous nous nuirions mutuellement ; je lui proposerai un arrangement qui pourra obvier à tout s'il réussit. J'ai trouvé tout florissant et tranquille. On ne s'aperçoit pas du tout du passage des Prussiens. Les Bavaois, qui sont ici en petit nombre, se conduisent bien. Les communications sont ouvertes avec l'autre côté de la Loire [les armées fidèles à Napoléon occupaient encore la rive gauche]. J'ai été moi-même me promener en France ou en Corse, comme on dit ici. Nos soldats ont la cocarde blanche ; et au milieu du pont il y a une cravate blanche de soie, avec une frange d'or, attachée au bout d'un bâton de pavillon. Je vois qu'on augmente beaucoup le mal à Paris, et il y a une telle disposition ici à reconnoître et à aimer le Roi, que le ministère aura grand tort, si tout ne va pas le mieux du monde. Les élections d'arrondissement commencent demain ici. Elles seront bonnes et peu orageuses. L'esprit est excellent. J'ai fait hier à Estampes le fond de mon discours : je tâcherai de vous l'envoyer avant de le prononcer. Bon soir, chère sœur, il est minuit, je suis accablé de sommeil. [...] J'ai vu le maire et quelques personnes. [...] À vous pour la vie »... (CG III 695)

1 200 / 1 500 €



65

65

**François de CHATEAUBRIAND.**

6 lettres autographes, [Orléans 16-24 août 1815], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-fol. et 14 pages in-4 (une lettre un peu tachée).

IMPORTANT ENSEMBLE SUR SA PRÉSIDENTENCE DU COLLÈGE ÉLECTORAL DU LOIRET POUR L'ÉLECTION D'UNE NOUVELLE CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

16-17 août. « Écoutez bien ceci, chère sœur. Nos collègues d'arrondissement ont fini leurs opérations. Les choix sont excellents partout. Le col[lège] d'ar[rondissement] d'Orléans envoie une députation au Roi », menée par M. MIRON, président du tribunal civil, « qui a refusé de faire le serment à Buonaparte » ; Chateaubriand souhaite qu'ils obtiennent une audience, « pour qu'ils aient le plaisir de prononcer le discours bien énergique qu'ils m'ont montré, et de crier Vive le Roi à la barbe de F[OUCHÉ]. Je les adresse à vous. Négociez cela avec le duc de Rohan. Vous leur ferez une joie extrême, et vous donnerez une idée immense de mon crédit. Il faut être ici pour voir comme le Roi est aimé. Les collègues que l'on croyoit les plus mauvais, se sont trouvés excellents. À Paris nous sommes des poules mouillées. Cette chambre, je l'espère, fera des merveilles. [...] Je serai très certainement élu ici ; et j'ai reçu une lettre du préfet de Rennes, qui me donne aussi des espérances. Je serois très content, si je pouvois l'être où vous n'êtes pas. Les élections sont si unanimes que j'espère être libre le 24 »... Il envoie son discours [pour l'ouverture de la session du collège électoral] : « ne le montrez pas. [...] Donnez-moi votre avis, et dites-moi franchement comme à l'archevêque de Grenade si mon homélie sent un peu le radotage d'un esprit baissé ». (CG III 697)

Samedi 19. « J'ai reçu votre billet par la diligence, à l'instant où je recevais la Gazette officielle [avec sa nomination de pair de France]. Voilà donc la chose finie. Nous arriverons j'espère à notre but. [...] le temps de l'élection avançant et les électeurs arrivant de toutes parts, je ne respire plus. J'étois sûr de mon élection. Je vais tâcher de la porter sur la tête de M. de LA LUZERNE [beau-frère de Pauline de Beaumont]. Je suis désolé que vous soyez malade. Songez que nous nous reverrons dans quelques jours. Nous verrons, qui de nous deux oubliera le premier ce qu'il a promis. Soyez un peu indulgente dans ce moment par pitié pour l'ennui et le chaos où je me trouve. Les dîners, les sollicitations, les invitations, les visites à recevoir et à rendre, les lettres ministérielles, les étrangers, les François, j'ai tout cela sur le dos. [...] J'ai changé quelque chose à mon discours, et vraisemblablement là où vous ferez quelques remarques. Soyez donc bonne, aimable, douce pour un petit moment. Ne me grondez pas. Mon attachement qui augmente tous les jours de ma vie, vaut bien que vous le ménagiez. [...] j'espère que le temps fera enfin justice de tous les ennemis du Roi ». Sa nomination [de pair de France] « qui me laisse la perspective du repos avec une position honorable ne laisse pas place chez moi ce matin à trop de chagrin. Un million de tendresses. Que je suis fâché que vous soyez souffrante »... (CG III 702)

Dimanche 20. Au sujet de son discours. « Je changerai le mot *assassiné* et ne parlerai pas de la *monarchie*, mais je ne vous promets pas de retrancher la *sainte et douloureuse mémoire*. Sur la *Charte*, il y a assez. Si vous étiez dans le pays et même dans toutes les provinces, vous verriez comment on est royaliste, et à quel point il faut être modéré sur la *libéralité*. Vous ne sauriez croire chère sœur combien je suis content que vous soyiez contente ». Il a rédigé « un autre petit discours au Roi » en lui menant la députation du collège électoral : « vous le verrez à Paris avant que je le prononce ». Il reproche aimablement à sa « chère sœur » d'être « trop vive et trop franche [...] Aimez-moi tout simplement comme le plus attaché et le plus tendre des frères. – Ce que vous dites sur les pairs n'est pas tout-à-fait juste. MOLÉ est certainement dans la ligne ministérielle. D'ailleurs je suis content comme cela. Je retournerai à mon Histoire, je rentrerai dans mon caractère. Je laisserai le monde aller. Nous travaillerons, nous verrons sans embarras, les intrigues ne nous feront plus rien. Il ne faut plus maintenant qu'ajouter à ma fortune par quelque place *sine cure*, car il faut m'attendre à une diminution d'appointement comme ministre d'état et à perdre l'ambassade de Suède. Les réparations du Boiteux [TALLEYRAND] ne doivent pas vous séduire. Tenez toujours ferme. Quand finiront donc les vexations des Prussiens ? Ils se feront assommer s'ils n'y prennent garde. Si l'on disoit un mot à la France, elle seroit debout dans trois fois 24 heures. [...] Après-demain commencent les élections. Elles seront excellentes. On me regrette beaucoup ici comme député »... (CG III 705)

Lundi 21. « Je vous écris encore un petit mot aujourd'hui chère sœur parce que demain 22 j'entre en fonctions, et je ne serai plus libre. Je vous manderai le soir le résultat de la journée. Nous avons bien des cabales, mais nous réussons à faire de bons choix. Tout le monde accourt ; et des vieillards de 80 ans sortent de leurs villages pour donner leur voix. Votre frère est très aimé ici, et il vaut quelque chose au Roi. J'ai changé ce que vous voulez dans le discours. Excepté comme je vous l'ai dit, la *sainte et douloureuse mémoire*. En vérité on peut laisser cela. Je me suis attendri aussi sur LA BÉDOYÈRE, mais quand je songe à mon malheureux cousin [Armand de Chateaubriand], mort obscurément comme un espion, massacré sans que personne pensât à lui, et sans que les Buonapartistes fissent sur lui la moindre des réflexions touchantes que vous faites ; et que je vois La Béd[oyère] coupable du plus abominable crime, ayant introduit 600 mille étrangers en France, exécuté avec les honneurs d'un honnête homme, et plaint d'une ennemie telle que vous, je vous avoue que je m'en veux de ma pitié. A t'on plaint ce malheureux chevalier de Gau [Gouault] fusillé l'année dernière à Troyes ? Allons, chère sœur, un peu de courage. Réservons nos larmes pour nous ; nous en aurons

Vendredi 20

Je n'ai guère le mot assassiné et me  
 parlerai que de la monarchie, mais je  
 me suis promis pressé de retrancher la Sainte  
et d'ajouter une ou deux. Sur la Charte, il  
 y a à dire. Vous êtes dans le pays et même  
 dans toutes les provinces, vous voyez  
 comment on est royaliste, et à quel point  
 et tout cela tend à la libéralité.  
 Vous ne doutez point de ce que  
 combien je suis content que vous  
 soyez content. Je suis pour vous  
 la parole modeste que de l'œuvre.  
 il y a un autre petit dit être au Roi  
 que je lui enverrai la Sept. le collège  
 est fait aussi, mais l'été la Charte  
 à Paris avant que je le

65

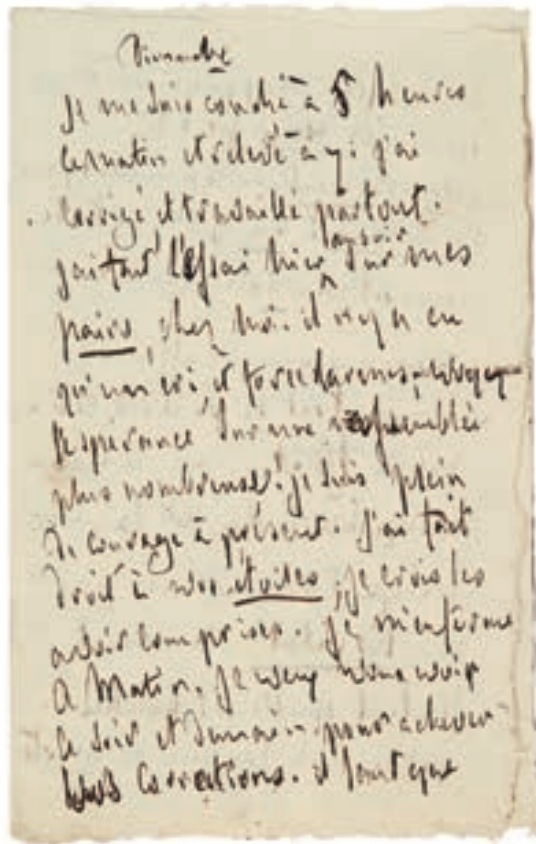
peut-être besoin ». Quant à la « paire héréditaire », elle « rend le titre de pair vraiment beau et désirable. Mais cela ne me regarde pas [...] Il est vrai qu'il semble que je pourrai adopter un neveu. Chère sœur, je vous aime tendrement ; j'ai un besoin extrême de vous voir. Ces quinze jours me pèsent et sont bien longs »... (CG III 707)

Ce 23. « Je ne puis vous écrire qu'un moment au bureau de ma présidence : dans une heure, je prononcerai mon discours. Les formalités d'hier ont emporté toute la journée. Nous allons très bien mais cela sera très long. [...] Aimez-moi toujours et ne pensez pas à cette bégueule de Chartres ». (CG III 708)

Jeu 24. « Eh bien, chère sœur, je sais ce que c'est qu'une assemblée ; à peu près 300 personnes m'ont entendu, et vous ne pouvez vous faire une idée de cet effet. On m'a forcé à relire ce matin à l'ouverture de la séance le discours que j'avais déjà lu hier. Même enthousiasme, mêmes cris insertion au procès-verbal avec des termes incroyables ; distribution aux membres du collège qui le font imprimer à leurs frais &c &c. Au reste j'ai parlé deux ou trois fois d'abondance avec assez de

clarté et de succès. J'ai fait prendre une résolution pour demain jour de la S<sup>t</sup> Louis. Enfin j'espère par cet apprentissage que je mènerai un peu Mssrs les pairs. – Mais chère sœur, cela ne finit point. J'espère que demain les élections seront terminées, mais après cela reste les procès-verbaux à rédiger, expédier la députation au Roi &c. Enfin si je puis partir Lundi, je m'estimerai bien heureux. J'ai fait quelques changements heureux au discours. Il sera imprimé ici ce soir, j'en envoie une copie manuscrite ce matin à Lenormant ou à Bertin pour le *Journal de l'empire*. Notre préfet est parti hier sur une incartade des Bavares : mais cette fois-ci, il s'est trop pressé, cela n'eût rien été du tout : il y a une lettre de M. de TAL[LEYRAND] ici ce matin qui dit que tout s'arrange à Paris. Est-ce de la Diplomatie ? Je vous écris ce mot du bureau au milieu d'une élection où les partis sont très animés Mais quel que soit le vainqueur le choix sera bon. Je ne regrette pas Emanuel. C'est un fouchiste du f.B. St G. » (CG III 709)

5 000 / 6 000 €



66

66

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [octobre-fin 1815], à la duchesse de DURAS ; 7 pages in-8, 4 adresses (une lettre un peu salie).

SUR SON INTERVENTION À LA CHAMBRE DES PAIRS POUR LA LOI SUR LES CRIS ET ÉCRITS SÉDITIEUX, ET SUR L'INFIRMERIE MARIE-THÉRÈSE.

[4 octobre]. « Je ne puis aller chez vous : j'ai ce soir LAINÉ et mes députés. Je crois que mon *adresse* passera à la Commission. J'ai vu GARNIER ; c'étoit celui dont j'avois le plus à craindre, et il est très bien. Y a-t-il quelque chose de nouveau pour notre affaire ? » (CG III 731)

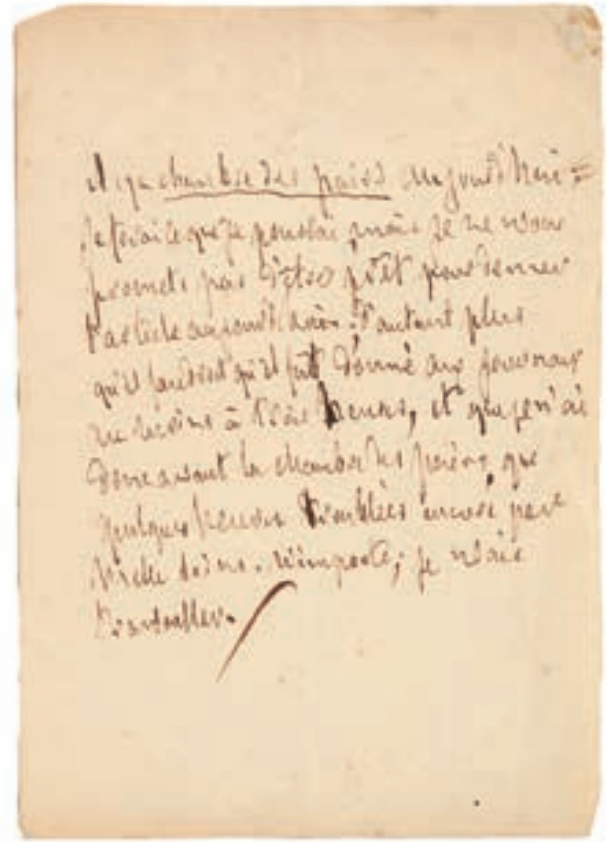
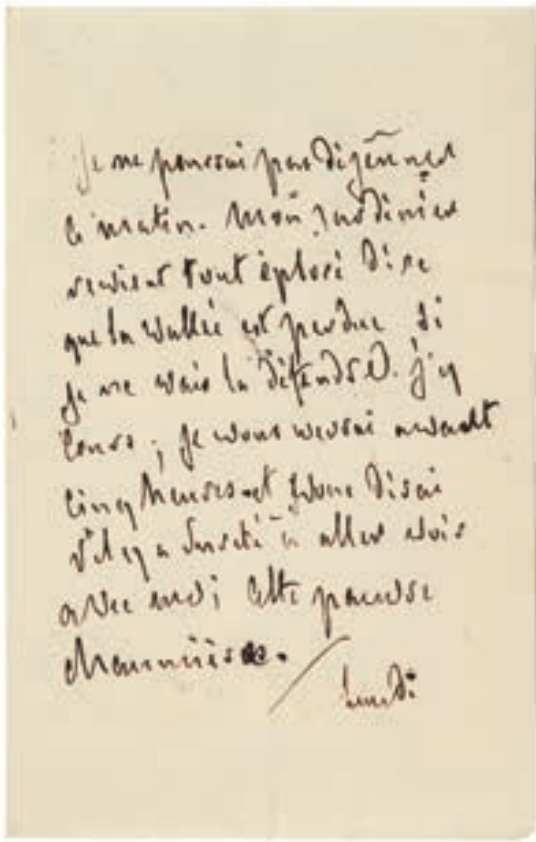
*Dimanche* [5 novembre]. « Je me suis couché à 5 heures ce matin et relevé à 7. J'ai corrigé et travaillé partout. J'ai fait l'essai hier au soir sur mes *pairs*, chez moi. Il n'y a eu qu'un cri, et force larmes ; voyez l'espérance sur une assemblée plus nombreuse ! Je suis plein de courage à présent. J'ai fait droit à vos *étoiles* ; je crois les avoir comprises. Je m'enferme ce matin. Je veux vous voir ce soir et demain pour achever vos corrections. Il faut que M. de Duras m'appuie et me donne *ses voix* pour le *retranchement* ou du moins pour l'*amendement* du 8<sup>ème</sup> article. [...] Voici une grande affaire : répondez tout de suite à ceci. M<sup>de</sup> de Chat[eaubriand] va ce matin à onze heures chez M<sup>de</sup> la Duchesse d'ANGOULÈME pour son hôpital. Comment faut-il qu'elle soit habillée ? Est-ce robe *longue* ou *courte* ou *ronde* ? Est-ce manches courtes ou longues ? Faut-il avoir le cou découvert ? Un turban est-il bon pour coiffure ? Répondez à cela ou je serai battu »... (CG III 735)

[8 novembre]. « Vous ne m'avez point donné de vos nouvelles : je crains bien ce silence. Nous avons perdu hier la bataille. Tous les amis ont fait feu sur moi, jusqu'à LALLY, M. de LA TOUR DU PIN et FONTANES. Il a fallu me faire expier le succès de la veille : voilà ce que c'est en France que les vanités. Au reste mon indignation comme gentilhomme ne peut se calmer. Avoir plaidé la cause de la noblesse française devant elle, la voir porter le plus lâche jugement sur elle-même, abandonner le seul homme qui ait réclamé pour elle les droits du malheur, il y a de quoi planter tout là, et renoncer à de pareils hommes et à un pareil pays. Je vais chez le Roi ce matin avec de Sèze. S'il nous dit quelque chose, je suis résolu à répondre ferme. Êtes-vous chez vous ? Puis-je vous voir ? Que je crains un malheur ! » (CG III 736)

*Mercredi* [fin 1815]. « C'est votre faute : vous ne m'aviez très certainement pas parlé de dîner, et pendant ce temps-là M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] avoit pris pour moi et pour elle l'engagement de dîner chez M<sup>de</sup> de Loménie. Je ne vous verrai donc qu'à 9 heures ce soir. Ce matin je me suis plongé dans des paperasses, et je travaille un peu. Si je suis un peu disposé au travail, je ne sortirai pas. FONTANES est venu hier ; il est resté seul avec moi, jusqu'à minuit à me dire les plus beaux vers du monde. Nous sommes convenus qu'après le 1<sup>er</sup> janvier, nous nous verrions le soir, et qu'il vous diroit dix mille vers. Bon jour : j'ai votre petit billet, que je ne brûlerai point. Le Président de la C[hambre] des D[éputés] parlera [de] moi dans son discours de *clôture* : espérons que cela augmentera ma petite *importance politique* ». (CG III 738)

2 500 / 3 000 €

60



67

67

**François de CHATEAUBRIAND.**

8 lettres autographes, [juillet-décembre 1815 ?], à la duchesse de DURAS ; 9 pages formats divers, adresses (petite déchir. par bris de cachet à la dernière).

LETTRES INÉDITES, EN PARTIE SUR SON ACTIVITÉ À LA CHAMBRE DES PAIRS.

*Lundi [juillet ?].* « Je ne pourrai pas déjeuner ce matin. Mon jardinier revient tout éploré dire que la Vallée est perdue, si je ne vais la défendre. J'y cours ; je vous verrai avant cinq heures, et vous dirai s'il y a sûreté à aller voir avec moi, cette pauvre chaumière ».

*[Octobre-novembre ?].* « Je ne puis plus vous rencontrer. La Messe m'a empêché de venir ce matin. J'y ai vu votre fille ; cela m'a fait supposer que M. de T[ALMONT] étoit un peu mieux. Demain matin je travaille encore »... [le prince de Talmont, mari de Félicie de Duras, mourra le 7 novembre].

*Jeudi 9 heures du matin [2 novembre ?].* « J'ai voulu aller hier au soir chez vous. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] s'est trouvée mal. Il a fallu rester. Sait-on quelque chose du malheureux jeune homme ? [...] Je pars ce matin à onze heures pour la Vallée avec le Géant ; je voudrais bien que ce fût avec vous ».

*[5 novembre ?].* « Il est impossible, de toute impossibilité que je vous voye ce matin ou bien je ne pourrais pas parler demain, je ne serois pas prêt. Cela est sans réplique. Le discours est tout changé dans le

commencement. Je ne sais pas comment vous, qui me connaissez, vous ne savez que d'un jour à l'autre ce que j'écris ne se ressemble plus. Je m'entendrai avec M. de Duras pour le genre d'amendement »...

*[9 ou 11 novembre ?].* « Il y a *Chambre des pairs* aujourd'hui. Je ferai ce que je pourrai, mais je ne vous promets pas d'être prêt pour donner l'article aujourd'hui ; d'autant plus qu'il faudroit qu'il fût donné aux journaux au moins à trois heures, et que je n'ai donc avant la chambre des pairs, que quelques heures troublées encore par mille soins. N'importe ; je vais travailler ».

*[Décembre ?].* « Je suis extrêmement souffrant et fatigué, chère sœur. J'ai passé la dernière nuit à faire le *considérant*. J'ai été vous chercher en sortant de la séance. Vous n'étiez pas encore rentrée. Je vous demande donc la permission de me coucher. Je pense que vous n'aurez pas la signature ce soir. Si cependant cela arrivoit, faites moi réveiller par un mot ; j'irai vous *remercier*. [...] je vous répète que M. de R[ICHELIEU] a été excellent et qu'il m'a parlé franchement et le premier »...

*Samedi [16 décembre ?].* « Vous allez encore grogner. Cela est bien mal, car vous ne voulez donc pas que je travaille. J'espère finir aujourd'hui et ce sera mon dernier travail à la chambre des pairs ; ainsi je serai tout à vous »...

*[31 décembre ?].* « J'ai encore été malade hier. Ce soir M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] me traîne je ne sais à quelles visites. Si je puis m'échapper un moment avant neuf heures, j'irai vous voir. Dans tous les cas à demain, pour la bonne année ».

1 500 / 2 000 €



68

68

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [vers 1815 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages petit in-4 et 1 page in-8, adresses (la 2<sup>e</sup> avec cachet cire rouge aux armes, le bas du f. d'adresse manquant, lettre un peu salie).

LETTRES INÉDITES.

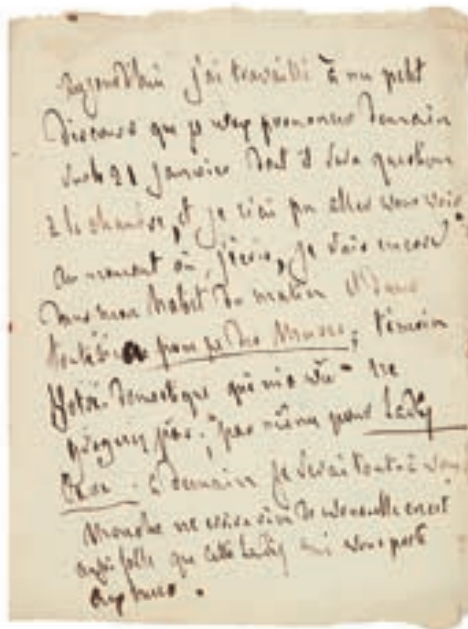
*Jeudi 11 heures.* « Chère sœur, je n'ai pu aller déjeuner chez vous ce matin. La députation du Loiret m'est tombée sur la tête. J'écris à présent à M<sup>de</sup> de KRUDNER ; j'espère vous voir à trois heures ».

*Vendredi soir 31 mars.* « Voici la signature de M<sup>de</sup> de Béthune : A.A.J.M. de Montmorency-Luxembourg de Béthune. Je suppose que c'est la défunte, et qu'il faut maintenant que j'aie affaire avec le frère d'Adrien »...

*Mardi.* « Me voilà arrivant. Vous avez donc retenu ma lettre ? Pourquoi vous expliquer si mal ? Nous ne sommes pas toujours du même avis, et il faut un peu me laisser à mon instinct. Sans cela je barbouille, et il n'y a plus rien de franc et de clair dans ce que je fais. Ensuite me voilà embarrassé. Cette femme doit m'écrire à la Vallée et je suis à Paris »...

*Jeudi matin.* « J'espère vous voir à trois heures ; mais ne vous renfermez pas pour moi. J'ai été assez malade cette nuit, et je vois que les honneurs conviennent peu à ma santé ».

1 200 / 1 500 €



69

69

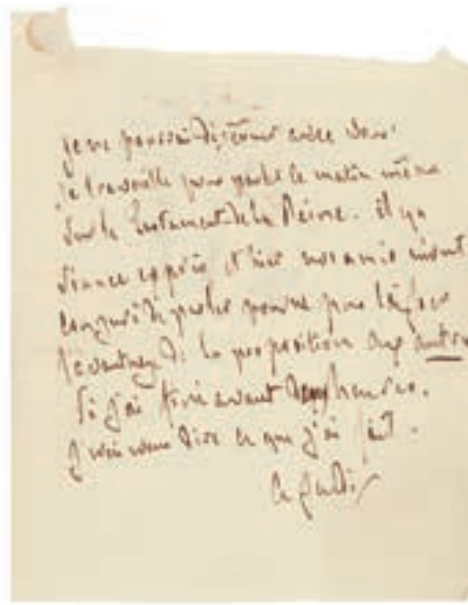
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [8 janvier 1816 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4, adresse avec reste de cachet cire rouge.

LETTRE INÉDITE sur sa proposition à la Chambre des Pairs d'associer le souvenir de Louis XVII aux hommages rendus à Louis XVI et Marie-Antoinette le 21 janvier.

« Aujourd'hui j'ai travaillé à un petit discours que je veux prononcer demain sur le 21 janvier dont il sera question à la chambre, et je n'ai pu aller vous voir. Au moment où j'écris, je suis encore dans mon habit du matin et dans toute ma *pompe des Muses* ; demain votre domestique qui m'a vû. Ne grognez pas ; pas même pour *Lady Care*. A demain je serai tout à vous. Mouche [Natalie de NOAILLES] ne croira rien de vous. Elle en est aussi folle que cette Lady qui vous porte aux nues ».

800 / 1 000 €



70

70

**François de CHATEAUBRIAND.**

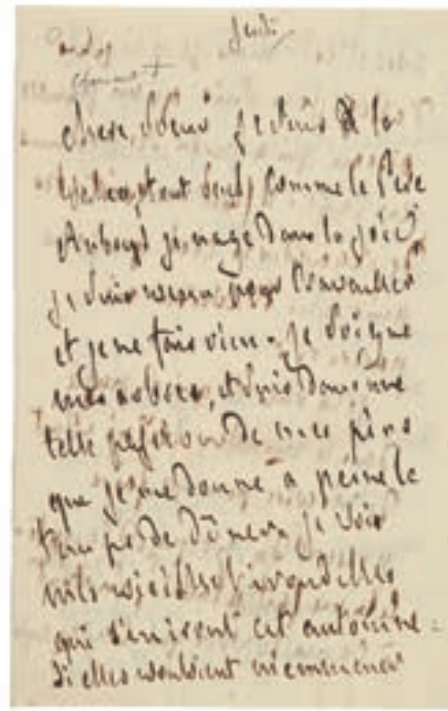
Lettre autographe, jeudi [22 février 1816], à la duchesse de DURAS ; 1 page petit in-4, adresse.

AU SUJET DU TESTAMENT DE MARIE-ANTOINETTE.

« Je ne pourrai déjeuner avec vous. Je travaille pour parler ce matin même sur le Testament de la Reine. Il y a séance exprès et hier nos amis m'ont conjuré de parler pour ne pas laisser l'avantage de la proposition aux *autres*. Si j'ai fini avant deux heures, j'irai vous dire ce que j'ai fait ».

800 / 1 000 €





71

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, la première signée « Francis », [28 mai-1<sup>er</sup> juin 1816], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4, 3 et 3 pages in-8.

BELLES LETTRES À MADAME DE DURAS PARTIE PRENDRE LES EAUX À VICHY AVEC SA FILLE CLARA, EN COMPAGNIE DE SA COUSINE PAR ALLIANCE NATALIE DE NOAILLES, ALORS QUE CHATEAUBRIAND COMMENCE À RÉDIGER *DE LA MONARCHIE SELON LA CHARTE*.

Paris 28 mai 1816. « Votre petit mot de Moulins m'est parvenu : je l'attendois avec impatience. Souvenez-vous de mes prédictions : vous reviendrez guérie, et nous n'aurons plus à nous occuper que de la manière de mieux passer nos jours : [et il cite Parny :]

*“mon vaisseau battu par l'orage,  
a regagné le port, et n'en sortira plus !”*

La *tendre Barbarie* [le duc de RICHELIEU] est très tendre pour moi ; mais les idées de travers vont leur chemin ; et il n'y a rien à espérer. Jugez en : on vient de nommer une Commission du Budget pour l'année prochaine et GARNIER est nommé de cette Commission ! N'est-ce pas vouloir continuer la guerre ? ils la veulent ; nous la ferons. Je pars ce soir même pour la Vallée où je vais travailler à mes *Considérations* [première ébauche de *De la Monarchie selon la Charte*] : j'espère qu'elles seront sous presse dans quinze jours. Comment se porte l'autre malade [Natalie de NOAILLES] ? Dites-lui mille tendresses de moi. Vous êtes deux singulières personnes : malgré tous vos défauts, vous valez mieux que tout ce que j'ai rencontré dans ma vie qui est au reste entièrement à vous. Ah ! quand voyagerons-nous ? Quand fuirons-nous tout ceci ? Ne m'oubliez pas auprès de la princesse Clara ». Il signe : « Your poor brother Francis ». (CG III 755)

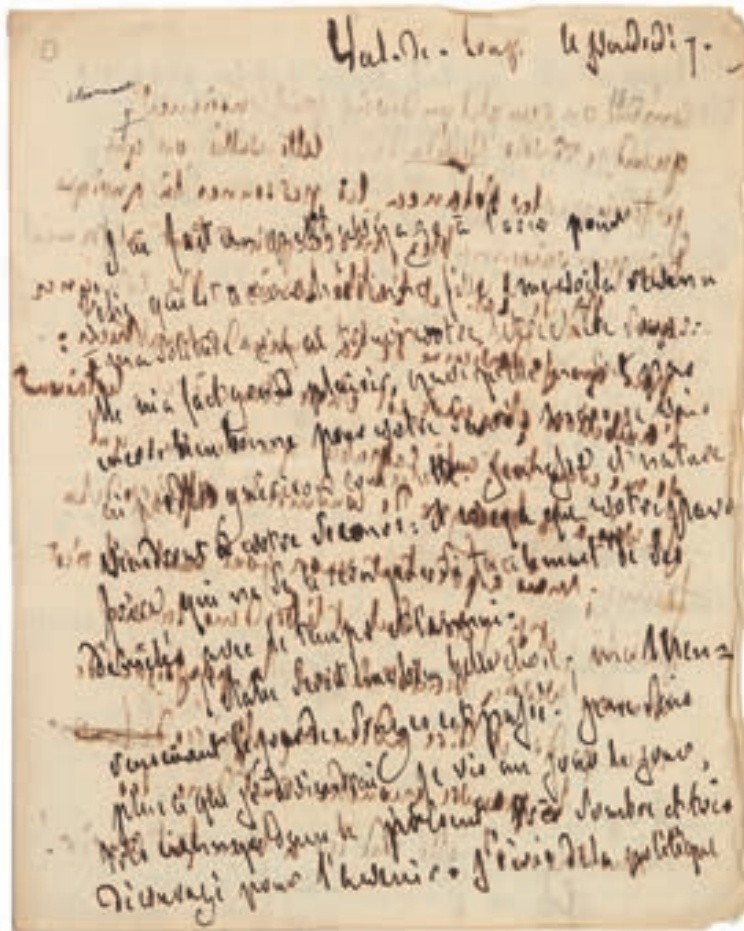
Jeudi [30 mai]. « Chère sœur je suis à la Vallée, tout seul comme le Père Aubry [dans *Atala*] ! Je nage dans la joie ; je suis venu pour travailler et je ne fais rien. Je soigne mes arbres, et suis dans une telle

71

passion de mes pins que je me donne à peine le temps de dîner. Je vois mes vieilles hirondelles qui s'en iront cet automne : si elles vouloient m'emmener avec elles ! mais je n'ai plus d'ailes. Je ne suis qu'un pauvre oiseau qui a perdu ses plumes en cage. Il faut me contenter de regarder le ciel que je ne puis plus ni traverser ni parcourir. Je ne sais ce qui se passe dans le monde. LAINÉ vient de m'écrire pour me faire présent du Voyage d'Egypte [*Description de l'Égypte*]. Cela me fait plaisir, surtout à cause de vous qui l'avez aussi. Et comment êtes-vous ? J'ai bien bonne espérance. Ne démentez pas mes pressentiments. Vous habitez un lieu que j'ai habité il y a déjà bien des années. Comme le temps fuit ! »... (CG III 756)

Val de loup samedi 1 juin 1816. « Vous grondez, chère sœur, et à l'heure qu'il est vous avez deux lettres de moi, une de Paris et une de la Vallée. J'y suis encore dans cette Vallée, et savez-vous avec qui ? avec *Félicité*. Qu'est-ce que c'est que *Félicité* ? Ah ! devinez : une personne charmante que vous connoissez. J'y suis seul avec elle : M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] n'y est point. C'est un tête à tête délicieux depuis 6 jours entiers. *Félicité* a d'ailleurs des talents rares et qui se perfectionnent tous les jours dans la solitude. Je vois bien que vous ne devinez pas. Vous rappelez-vous d'avoir eu pour fille de cuisine M<sup>lle</sup> *Félicité* ? Eh ! bien c'est elle qu'on m'a donnée pour cuisinière, femme de chambre, &c Nous fasons très bon ménage ; et j'attache au moins mes yeux sur quelqu'un qui a vécu sous votre toit. Vous ne sauriez croire combien cela me rend heureux. Hélas les voilà passés les jours de bonheur. Ma nièce [Zélie de Chateaubriand, née d'Orglandes] vient d'accoucher d'une fille ; il faut aller la baptiser. Je pars demain matin [...] J'espère revenir mardi, si Dieu le permet. Je n'ai pas fait grand-chose parce que mes arbres me tournent la tête. Je serai peut-être plus en train la semaine prochaine. Je meurs d'envie d'apprendre que les eaux vous font merveilles. Ne soyez donc plus injuste : songez que je vous aime plus que *sy j'avois besoin de vous* quoique vous en disiez. Mille choses à pauvre Mouche [Natalie de NOAILLES]. Je lui ai écrit ». (CG III 758)

3 000 / 3 500 €



72

72

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val-de-Loup vendredi 7 [juin 1816], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE.

« J'ai fait un petit voyage à Paris pour Zélie [sa nièce] qui est accouchée d'une fille ; me voilà revenu à ma solitude. J'y ai trouvé votre lettre, chère sœur : elle m'a fait grand plaisir, quoiqu'elle ne soit pas encore bien bonne pour votre santé ; mais je vous ai prédit guérison complète. Jeunesse et nature viendront à votre secours : il n'y a que votre pauvre frère qui ne se tirera pas si facilement de ses démêlés avec le temps et l'ennui. L'Italie seroit une bien belle chose ; malheureusement le jour des songes est passé. Je ne sais plus ce que je deviendrai. Je vis au jour le jour, très ennuyé dans le présent, très sombre et très découragé pour l'avenir. J'écris de la politique comme on remplit un devoir par conscience. Quand je révois *Velléda* [des *Martyrs*] dans cette vallée, ou que je fesois parler *Blanca* [des *Aventures du dernier Abencérage*], ces personnes-là quoique très peu raisonnables, m'occupaient tout autrement que M. de TAL[LEYRAND] et l'abbé LOUIS. Ne craignez pas que je devienne de la couleur de Mathieu [MOLÉ] : l'ambition chez moi, est chose étrangère. Certainement je me crois tout aussi capable que les gens que je vois à la besogne de conduire les affaires de la France ; mais après tout mon goût naturel n'est pas là ; et si j'étois seul

et libre dans la vie vous me verriez bientôt secouer la poussière de mes pieds et dire adieu aux affaires.

La pauvre Mouche [Natalie de NOAILLES] court donc les montagnes ? elle me les a bien fait courir ! Je lui souhaite toutes sortes de biens ; elle les mérite par la noblesse de ses sentiments et par mille qualités essentielles : elle vaut mieux que sa fille et que tout ce qu'on voit aujourd'hui. Chère sœur, je vous dirai comme Blanca à son frère : "*Je sens que nous sommes les derniers de notre Race*".

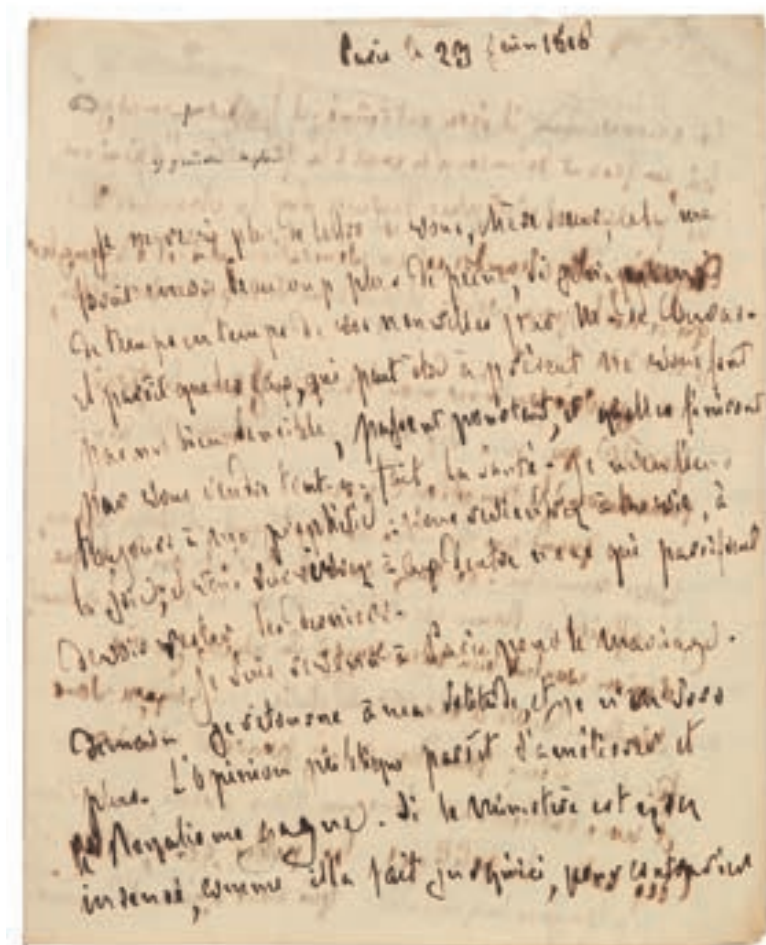
Ici même folie, même incapacité. Mon pauvre ami de la tendre-Barbarie [RICHELIEU] se fourvoie à tout moment. Il a voulu me donner quelque part à une direction que j'ai heureusement refusée. Tout calculé c'étoit Rome qui nous convenoit, si la place eût été à donner. Mais la vie se passe à désirer : restons donc où nous sommes attachés.

Voilà un bien mauvais temps ; bien triste. J'entends gronder le vent dans ma fenêtre à onze du soir, comme si nous étions en automne. Il me rappelle tous les rêves de ma jeunesse ; mais par cela même il me fait mal : je n'ai plus le courage d'être heureux en m'attristant.

Chère sœur, aimez-moi, pensez à moi ! »

Puis, rapportant quelques potins, notamment à propos du duc de RICHELIEU, il s'exclame : « Ah ! pauvre Cardinal ! que diriez-vous de celui que tous nos orateurs appellent votre *descendant* ! »... (CG III 759)

1 500 / 2 000 €



73

73

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 23 juin 1816, à la duchesse de DURAS ; 3 pages et quart in-4.

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE SUR LA POLITIQUE, PENDANT LA RÉDACTION DE *DE LA MONARCHIE SELON LA CHARTE*.

« Je ne reçois plus de lettres de vous, chère sœur ; cela me feroit encore beaucoup plus de peine, si je n'apprenois de temps en temps de vos nouvelles par M. de Duras. Il paroît que les eaux, qui peut-être à présent ne vous font pas un bien sensible, passent pourtant, et qu'elles finiront par vous rendre tout-à-fait la santé. Je m'en tiens toujours à ma prophétie : vous reviendrez à la vie, à la joie ; et vous survivrez à ceux d'entre nous qui paroissent devoir rester les derniers.

Je suis revenu à Paris pour le mariage [du duc de BERRY]. Demain je retourne à ma solitude, et je n'en sors plus. L'opinion publique paroît s'améliorer et le Royalisme gagne. Si le Ministère est assez insensé, comme il l'a fait jusqu'ici, pour contrarier ce mouvement, il sera entraîné, et tombera malgré lui, en faisant beaucoup de mal à la France. L'opinion des provinces n'est plus douteuse sur la chambre des députés ; cette chambre est en vénération ; et c'est s'aveugler que de ne le pas voir : il faut donc se rapprocher d'elle, et tout ira bien.

Je vais continuer mon travail ; je ne le ferai paroître que dans six semaines ou deux mois ; ainsi nous aurons le temps d'en causer.

Quand quittez-vous les eaux ? Quel est votre plan, votre marche ? Revenez-vous à Paris ? On dit que les affaires de Rome vont finir ; si M. de BLACAS revenoit, et qu'on voulût bien m'envoyer à sa place, j'irois volontiers vivre et mourir en Italie. Un voyage vous feroit du bien ; Mouche [Natalie de NOAILLES] aussi pourroit venir ; et nous oublierions sous un beau soleil, au milieu des arts, la politique, les petites gens, et les trop longues inquiétudes qui nous agitent depuis tant d'années.

Mouche m'a écrit ; elle me parle de ses promenades avec M[athieu] M[OLÉ]. La pauvre Mouche sera toujours légère, quoiqu'au fond excellente. Elle ne fera rien de M[olé]. Il n'y a ni fond, ni élévation chez lui. C'est une ambition commune qui parviendra comme toutes les ambitions de cette nature. Il est assez distingué pour n'être pas au dessous de l'administration, assez médiocre pour n'avoir point d'opposition violente, et assez peu délicat pour avaler tous les dégoûts et entrer par tous les moyens. Du reste il a un certain charme de caractère, et j'ai un foible marqué pour lui, quoique je ne l'estime point, pour ne rien dire de plus dur.

Voilà bien des bavardages, chère sœur ; mais cela vaut encore mieux que la description des fêtes. [...] nous sommes enchantés de. M<sup>de</sup> la D<sup>ss</sup> de BERRY »... (CG III 761)

EXPOSITION CHATEAUBRIAND (Bibliothèque nationale, 1969), n° 327.

1 500 / 2 000 €



74

74

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, 2 juillet 1816, à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-8 (un peu salie).

**BELLE LETTRE POLITIQUE.**

« Vous êtes bien bonne, chère sœur, de vous occuper des autres ; la Veuve Quintal [veuve d'un des complices d'Armand de Chateaubriand] sera bien heureuse, mais c'est de vous qu'il faut parler. Votre lettre un peu moins triste, me donne quelque espérance, que les eaux finiront par vous faire du bien. Je maudis le temps qui continue à être déplorable. Toujours de la pluie ; cela doit gâter beaucoup des eaux. Vous allez voir Madame [la duchesse d'ANGOULÊME]. Nous, nous rentrons ici dans la plus profonde solitude. Les fêtes sont finies ; tout ce qui restait encore à Paris s'en va. Mais après ce temps de repos, nous rentrerons dans les orages. Le mois d'Octobre approche ; les Chambres reviendront. Je ne vois pas que l'on prenne ici un système propre à ramener l'union. On laissera le temps s'écouler avec cette légèreté et cette insouciance qui nous caractérisent. Et puis quand on se verra près du dénouement on prendra quelque résolution précipitée qui aura les plus graves inconvénients.

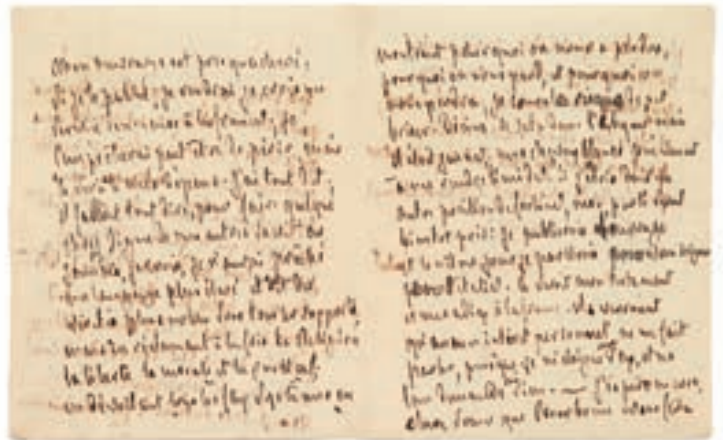
Je continue toujours mon travail [*De la Monarchie selon la Charte*]. J'espère faire un ouvrage utile ; j'aurais bien voulu qu'on m'en eût épargné la façon, mais puisqu'on ne veut rien écouter, il faut encore faire un dernier effort pour avertir la France du danger. Ce qui m'encourage un peu, c'est que si j'ai eu quelque influence sur les destinées de Buonaparte, je puis espérer quelque succès contre des valets : les pygmées ne doivent pas être plus difficiles à renverser que le Géant. D'ailleurs ma destinée est de combattre.

*Faites votre devoir et laissez faire aux Dieux !*

Quand quittez-vous les eaux ? quand nous revenez-vous ? Je meurs d'envie de vous revoir.

Cette pauvre Mouche [Natalie de NOAILLES], voilà comme elle est pour tout ». (CG III 763)

1 200 / 1 500 €



75

75

**François de CHATEAUBRIAND.**

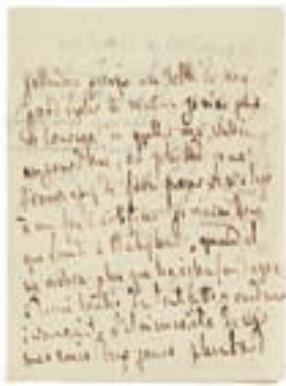
Lettre autographe, Val de loup 17 juillet [1816], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-4.

**BELLE LETTRE SUR *DE LA MONARCHIE SELON LA CHARTE*.**

« Quoi, chère sœur, vous partiriez sans moi pour l'Italie ? Eh ! Comment voulez-vous que je vous y suive ? Ne suis-je pas lié, enchaîné par mille entraves ; sans argent, sans liberté, sans volonté ! Je ne rêve que de quitter la France ; j'en ai cent pieds par dessus la tête. Pourquoi notre ami BLACAS a-t-il pris ma place ! C'étoit Rome qu'il me falloit ; on me l'eût donné de grand cœur pour se débarrasser de moi. Que vais-je donc devenir ? Je n'en sais rien.

Mon ouvrage [*De la Monarchie selon la Charte*] est presque achevé : si je le publie, je rendrai je crois un service immense à la France ; je l'empêcherai peut-être de périr, mais ce sera à mes dépens. J'ai tout dit ; il falloit tout dire, pour faire quelque chose digne de mes autres sacrifices. Jamais, je crois, je n'aurai prêché un langage plus élevé et dit des vérités plus nobles sous tous les rapports ; mais en réclamant à la fois la Religion, la liberté, la morale et la justice ; en dévoilant tous les faux systèmes, en montrant pourquoi on nous a perdus, pourquoi on nous perd, et pourquoi on nous perdra, je cours le risque de me briser. Décius se jeta dans l'abyme, mais il étoit jeune ; mes cheveux blancs commencent à me rendre timide. Si j'étois dans une autre position de fortune, mon parti seroit bientôt pris : je publierois l'ouvrage et le même jour je partirois pour vous soigner en Italie. Ce seroit mon testament et mes adieux à la France. Ils verroient qu'aucun intérêt personnel ne me fait parler, puisque je m'éloignerois d'eux, et ne leur demanderois rien. — J'espère encore, chère sœur, que Bourbonne vous fera plus de bien que Vichi. Mais partout où vous irez, partout où vous serez, mes vœux, mes pensées, vous suivront ; et vous serez sûre d'avoir quelque part un cœur qui sent tout ce que le vôtre peut sentir de plus secret et de plus intime ». (CG III 766)

1 200 / 1 500 €



76



77



78



79

76

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Val-de-Loup samedi soir [24 août 1816 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8.

LETTRE INÉDITE, RELATIVE AUX FÊTES DE LA SAINT-LOUIS.

« J'attendois presque une lettre de my good sister ce matin. Je n'ai pas le courage de quitter ma vallée aujourd'hui, ou plutôt je me trouve assez de force pour résister à un feu d'artifice. Je n'irai donc que Lundi à Babylone, quand il ne restera plus que les échafaudages à demi brûlés de toute cette grandeur évanouie. S'il m'en coûte de voir mes amis deux jours plus tard aussi paroîtrai-je devant eux dans toute la gloire d'un homme qui a vaincu ses penchans, et qui sait, quand l'honneur commande, s'élever au-dessus d'une illumination. Lundi à quatre heures je verrai ma *sœur*, Madame. Ce jour là est encore bien loin ! »

800 / 900 €

77

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [fin 1816 ?], à la duchesse de DURAS ; 4 pages formats divers, adresses (la 1<sup>ère</sup> salie).

LETTRES INÉDITES, les premières relatives à la publication de la brochure *De la Monarchie selon la Charte*, qui sera saisie et provoquera la radiation de Chateaubriand de la liste des ministres d'État.

*Vendredi* [27 septembre ?]. « Je suis toujours malade. Je n'ai point de regrets ; car je n'ai point fait de faute. Ma conscience et mon honneur ne me reprochent rien. J'ai seulement des scrupules et ces scrupules là me mèneront loin, si Dieu n'y prête la main ».

*Vendredi* [8 novembre ?]. « Je vais chez le Chancelier pour mon affaire ; je ne pourrai pas déjeuner avec vous. Voilà un beau soleil ; il n'y a plus que cela pour nous ».

*Ce vendredi* [début novembre]. « Rien de nouveau, chère sœur, nous en sommes de part et d'autre aux menaces. Tout cela finira je crois sans beaucoup de mal. Le livre même va paroître. Guérissez-vous et tout ira bien ».

*Jedi*. « Je mets au net mon discours. C'est la dernière fois que je parlerai cette session à la Chambre : je ne puis laisser passer une proposition religieuse, sans m'en mêler. Je me désole de ces deux jours passés sans vous voir »...

1 500 / 2 000 €

78

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [1816-1817 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 et 1 page in-4, adresses (la 2<sup>e</sup> un peu salie).

LETTRES INÉDITES.

*3 heures*. « La B. [ROUX-LABORIE] m'avait déjà conté tout cela : je n'y crois pas. Faites dans votre sagesse, tout ce que vous voudrez. Mais ce que je désire, c'est un beau soleil et votre présence ; et avant tout, je ne veux plus rien demander. Laissons, croyez-moi, tout cela : quand nous cesserons de nous occuper de ces gens-là, ils penseront à nous. En attendant travaillons et revoyons l'Italie. Italam ! Italam ! Ne laissez pas traîner mes billets ».

*Lundi matin*. « J'ai travaillé hier et n'ai pu vous voir. Je travaille encore aujourd'hui ; mais je dîne chez LA BORIE ; et en sortant de chez lui à huit heures, j'irai chez vous. Je soupire après le repos et les jours de Meudon : j'ai toujours de ceci vingt pieds par-dessus la tête ».

800 / 900 €

79

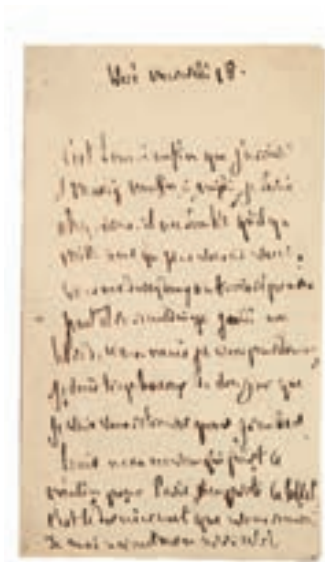
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [château de Lonné] samedi 27 septembre [1817 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-4.

LETTRE INÉDITE, RECOMMANDANT LAËNNÉC À LA DUCHESSE.

« Je suis fâché, chère sœur, de la dernière lettre que je vous ai écrite et où je vous fesois une querelle. Vous êtes malade ; voilà toute ma colère évanouie. Au nom du ciel voyez consulter M. *Laeneck* il demeure rue du petit jardin. Je n'ai aucune confiance aux médecins, mais je crois à celui là. Je l'ai vu vraiment faire des miracles pour M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand]. Ces premiers froids vont vous faire du mal. Vomissez-vous encore ? Le lait passe-t-il toujours ? C'est une singulière nourriture que ce lait. Chère sœur songez en grâce à Félicie, à Clara, à moi un peu pour votre santé »... Les retards dans leur correspondance sont dus à la négligence des gens du château ; il indique comme une bonne occasion un prochain voyage de M. de TOCQUEVILLE à Paris. « J'aime tant vos lettres que je veux qu'elles m'arrivent régulièrement. Je reviens à votre santé. Soignez la comme la mienne. Et croyez donc enfin que je vous aime du plus profond de mon cœur »...

800 / 900 €



80

80

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Voré mercredi 15 [octobre 1817], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8, adresse.

LETTRE INÉDITE.

« C'est Lundi enfin que j'arrive et mardi matin à midi je serai chez vous. Il me semble qu'il y a mille ans que je ne vous ai vue. Vous me devez deux ou trois réponses. Peut-être recevrai-je jeudi une lettre de vous. Mais je vous pardonne. Je suis trop heureux de songer que je vais vous retrouver pour gronder. Louis mon neveu qui part ce matin pour Paris emporte ce billet. C'est le dernier que vous recevrez de moi avant mon arrivée ».

500 / 700 €

81

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [1817 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8 avec adresses (un cachet cire rouge), et 2 pages in-12.

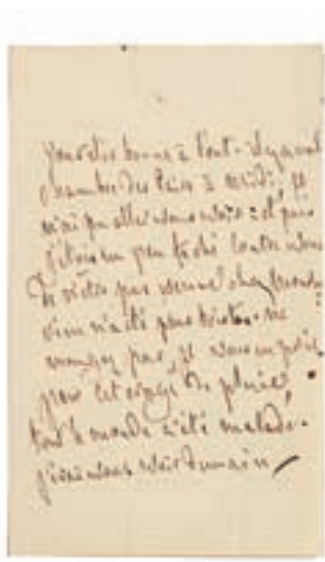
LETTRÉS INÉDITES.

[*Novembre ?*]. « Vous êtes bonne à tout. Il y avoit Chambre des Pairs à midi ; je n'ai pu aller vous voir ; et puis j'étois un peu fâché contre vous de n'être pas venue chez Mouche [Natalie de NOAILLES] : rien n'a été plus triste. Ne mangez pas, je vous en prie. Par cet orage de pluie, tout le monde a été malade. J'irai vous voir demain ».

*Lundi 9 heures du soir.* « FRISÉL a emporté un billet que m'écrivait M. MOLÉ. J'ai peur qu'il le montre. Demandez le lui de ma part et renvoyez le moi ; ou gardez le pour me le rendre demain »...

*5 heures.* « Lisez la lettre incluse et voyez le fruit de mes recherches. Vous verrez que le D. de R. [duc de RICHELIEU] vous a encore trompée, et que tout cela est une suite de la plus ignoble persécution. Il n'est pas question d'ordonnance ; il n'est pas question des trois mois, même de ministre d'état. Que faire à cela ? Je n'en sais rien, mais il faudra bien enfin que je prenne un parti ; et je touche à une scène qui changera ma position et ma vie »...

1 000 / 1 200 €



81

82

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [1818], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 et 1 page in-4, adresses (la 2<sup>e</sup> avec cachet cire noire aux armes).

LETTRÉS INÉDITES

*Mercredi [février 1818].* « M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] a été si mal hier que j'avois perdu la tête ; aujourd'hui elle est mieux. J'envoie savoir de vous nouvelles. J'ai bien peur qu'il vous soit arrivé un malheur pour cette pauvre fille, n'ayant pas entendu parler de vous. Ma jambe est bien ». [Chateaubriand avait fait une chute et s'était rompu un tendon.]

*Lundi.* « Quelle innocence ! L'argent va bien à VITROLLES ; il me va mal. Je ne veux rien de ces gens-là. J'irai vous voir en sortant de Notre-Dame. Ce palais là me convient mieux que l'autre ».

800 / 900 €

83

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [juillet 1818 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 chaque avec adresse (2 avec cachets cire aux armes, qq's petits défauts).

LETTRÉS INÉDITES RELATIVES À LA PRÉPARATION DES *REMARQUES SUR LES AFFAIRES DU MOMENT.*

*Samedi soir [18 juillet ?].* « J'enverrai les épreuves à M. de D... Je ne finis point avec ce malheureux ouvrage. Aussitôt que je serai délivré j'irai vous voir. Vous savez que votre dernier billet étoit injuste. Je crois que j'aurai fini mardi ».

*Jeudi matin 23 [juillet ?].* « Je n'ai fini que d'hier. Je viens de porter l'épreuve à M. de Duras. J'attends maintenant le jugement de Monsieur, et je ne puis m'absenter que je n'aie reçu les épreuves. Voilà ce qui m'a empêché d'aller vous voir, et ce qui me retient encore pour un ou deux jours ; après cela je serai libre et j'irai à St Cloud ».

*Samedi matin 27 [juillet ?].* « Voilà les épreuves. Lisez attentivement. Cela n'est pas amusement, mais je crois que cela est grave et bon. À quatre heures j'irai chercher vos corrections ».

800 / 900 €



82

84

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 20 août 1818, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8.

AU SUJET D'UNE CONJURATION ULTRA, ET DE LA RÉDACTION DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

« Quand vous recevrez ce billet, vous serez au moment de revenir. J'ai arrangé les choses de manière que je puisse vous voir un moment à votre retour. Nous ne quitterons Paris que lundi, et vous arrivez dimanche au soir. – Les prisonniers sont hors du secret : on ne trouve rien contre eux. Je vous attends, je vous espère et je compte bien écrire quelques pages de mes mémoires à Andilly cet automne... (CG III 952)

700 / 800 €

85

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [vers 1818 ?], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8 et 1 page in-12, 2 adresses.

LETTRES INÉDITES.

*Jeudi 5.* « Je ne pourrai vous voir ce matin qu'entre une et deux heures. Vous étiez si souffrante hier au soir, que je vous prie de me donner de vos nouvelles. J'espère que vous êtes mieux ce matin, et que vous aurez passé la nuit tranquille. C'est aujourd'hui le grand jour qui va terminer mon affaire. J'attends le petit jésuite ».

*Mardi 3 heures et demie.* « Je ne puis vous voir ce matin ; j'ai été obligé de courir pour mes affaires de librairie et je rentre pour m'habiller. Je serai chez vous demain à l'heure ordinaire. Plaignez-moi, et ne me grondez pas. Voilà les étrennes ».

*Mercredi.* « FRISEL s'est engagé depuis huit jours à dîner aujourd'hui chez le Bailli de Freret. Je suis de mon côté plongé dans un million de tristes affaires. Il me faut encore la semaine pour sortir d'embarras. Me voilà quitte de mon travail et mes dettes payées aux pauvres BERTIN. J'espère finir les tracasseries de M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] ces jours-ci ; j'irai ensuite élaguer vos arbres. Je ne sais rien de nouveau »...

*4 h.* « Nous avons *Conservateur* ce matin. Je ne pourrai vous voir aujourd'hui. [...] M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est mieux mais elle ne sort pas encore. Je dînerai chez vous Dimanche »...

1 000 / 1 200 €

86

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [1819], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8, 1 page in-12, avec adresses.

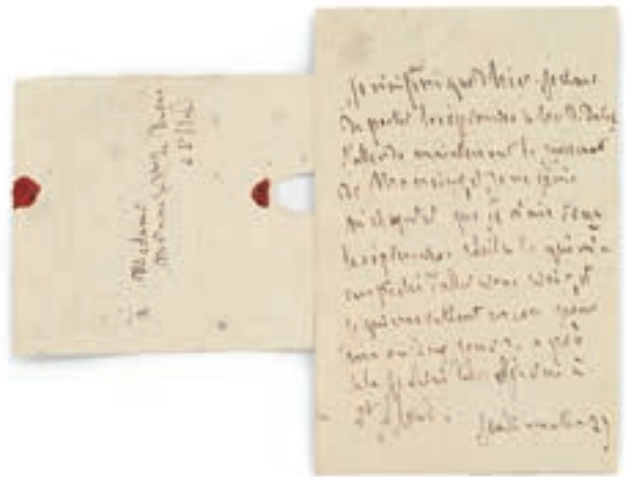
TROIS LETTRES, DONT DEUX INÉDITES, SUR SES ARTICLES POLITIQUES DU *CONSERVATEUR*.

*Jeudi [27 mai].* « On m'a replongé dans un autre article pour le *Conservateur* qui suivra celui-ci. Au moment du changement de loi, du cautionnement, de notre nouvelle administration, nous sommes accablés de travail. Je ne pourrai vous voir que demain ». (CG III 986)

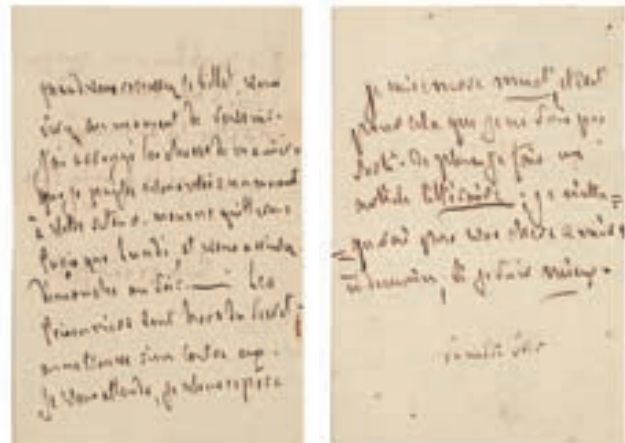
*Mercredi matin 4 août.* « J'ai été aussi bien souffrant et FRISEL est malade. Je travaille à mes grands articles sur les chambres. C'est demain, dit-on, que nous verrons les ministres dans le *Moniteur* »...

*Samedi soir.* « Je suis encore muet, et c'est pour cela que je ne suis pas sorti. De plus je fais un article *littéraire* ; je n'attaquerai pas vos chers amis. À demain, si je suis mieux ».

800 / 900 €

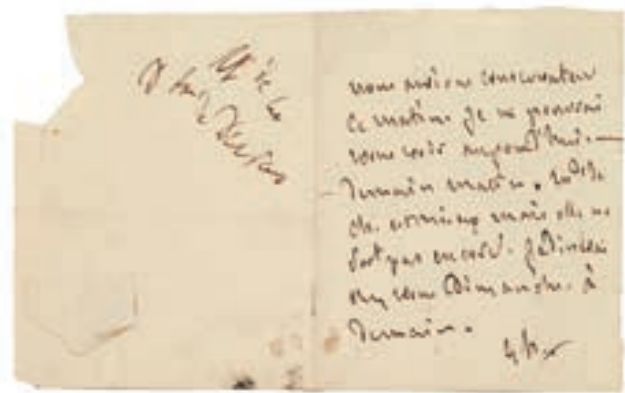


83

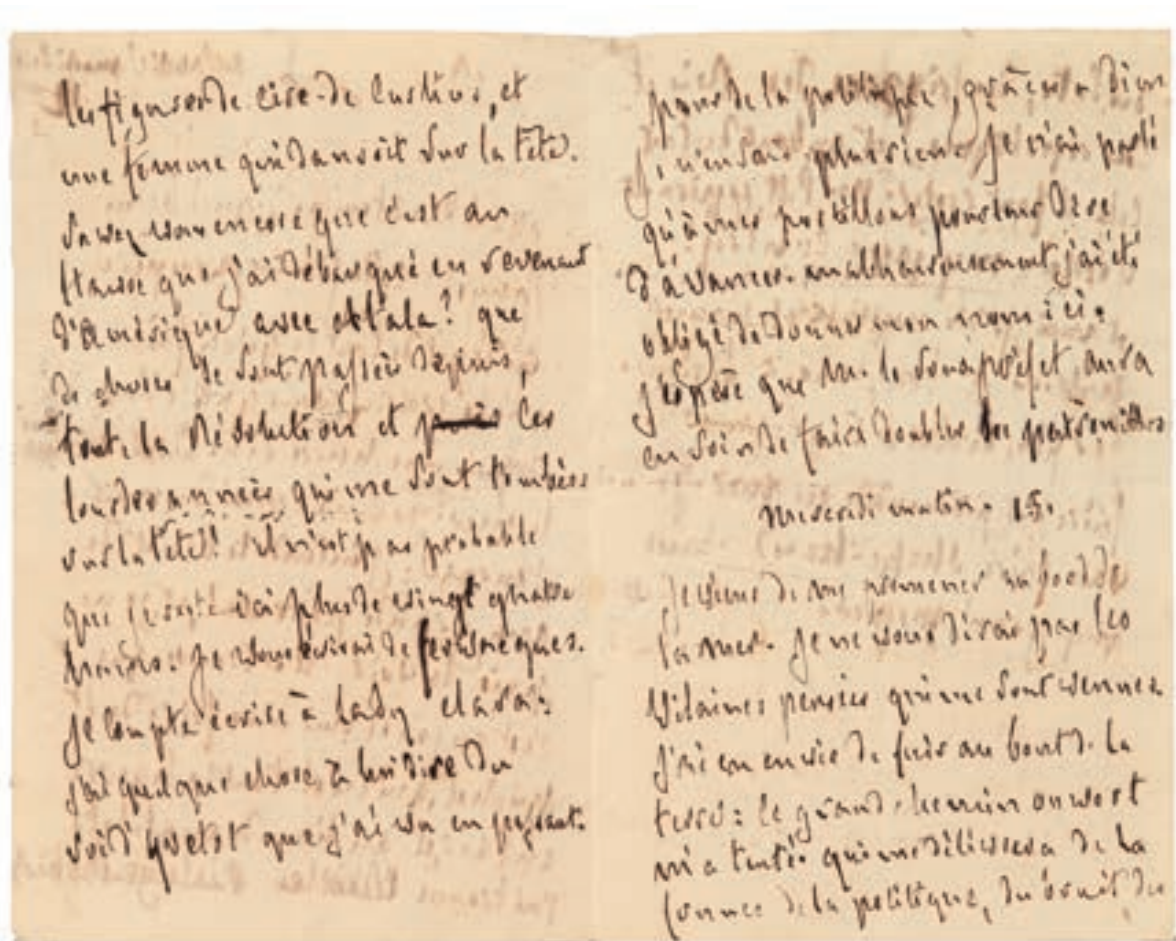


84

86



85



87

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [octobre 1819], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8 (la dernière page salie, petits trous), et 2 pages petit in-8.

**VOYAGE EN NORMANDIE.**

*Au Havre mardi soir 12 [octobre].* « Quel beau temps, quel beau pays ! Cette France prospère, en dépit de tout ce qu'on fait. Mais croiriez-vous que je suis ici depuis une heure sans avoir salué la mer ? Je suis arrivé de nuit. J'enrage ; j'entends le bruit de ma grande parente, et je ne puis la voir. Il se trouve que c'est aujourd'hui une foire de St Michel, qui met tout le Havre en l'air, et au lieu de matelots j'ai trouvé sur le rivage Bobèche, les figures de cire de Curtius, et une femme qui dansoit sur la tête. Savez-vous encore que c'est au Havre que j'ai débarqué en revenant d'Amérique avec Atala ? Que de choses se sont passées depuis, toute la Révolution et ces lourdes années qui me sont tombées sur la tête ! » Il écrira à « Lady Clara » (fille de la duchesse) : « j'ai quelque chose à lui dire du roi d'Yvetot que j'ai vu en passant. Pour la politique, grâce à Dieu je n'en sais plus rien. Je n'ai parlé qu'à mes postillons pour leur dire d'avancer. Malheureusement j'ai été obligé de dire mon nom ici. J'espère que M. le sous-préfet aura eu soin de faire doubler les patrouilles ». Le lendemain matin, il ajoute :

pour de la politique, qu'à cela bien  
 si n'en sais plus rien. Je n'ai parlé  
 qu'à mes postillons pour leur dire  
 d'avancer. Malheureusement j'ai été  
 obligé de donner mon nom ici.  
 J'espère que M. le sous-préfet aura  
 eu soin de faire doubler les patrouilles

Mardi matin - 15.

Je viens de me promener au bord de  
 la mer. Je ne vous dirai pas les  
 vilaines pensées qui me sont venues.  
 J'ai eu envie de fuir au bout de la  
 terre : le grand chemin ouvert  
 m'a tenté. Qui me délivrera de la  
 France de la politique, du bruit, des sots,  
 des fripons, des Rois et des  
 républiques. Et au bout de tout cela il faut rester. M. Pitt expirant  
 s'écria : *my poor country* ! et moi je dis aussi ma pauvre patrie ! [...] Je  
 vais à l'instant faire une promenade en mer. Je vais faire *shake-hand*  
 avec *my gran'mother* ». (CG III 1001)

*[Fervaques] Samedi 16 [octobre].* « Votre première lettre à Lisieux m'avait charmé ; la seconde m'a désolé. J'avois vû cette pauvre femme [mort de la comtesse d'Ennery, mère de la duchesse de Lévis] à Noisiel, et l'avois jugée comme prête à finir. Vos réflexions sont trop justes mais nous nous en irons tous ainsi ; nous serons oubliés le lendemain ; et le monde continuera à se renouveler, indifférent au passé, et ne se souciant pas plus de nous que si nous n'avions jamais existé. Il faut prendre son parti telle est la vie. Je m'étonne toujours de ce que nous sommes venus faire dans ce monde. Mais j'y ai trouvé votre amitié, et voilà une raison suffisante pour moi. Je quitte demain Fervaques pour Lonné »... (CG III 1003)

1 800 / 2 000 €

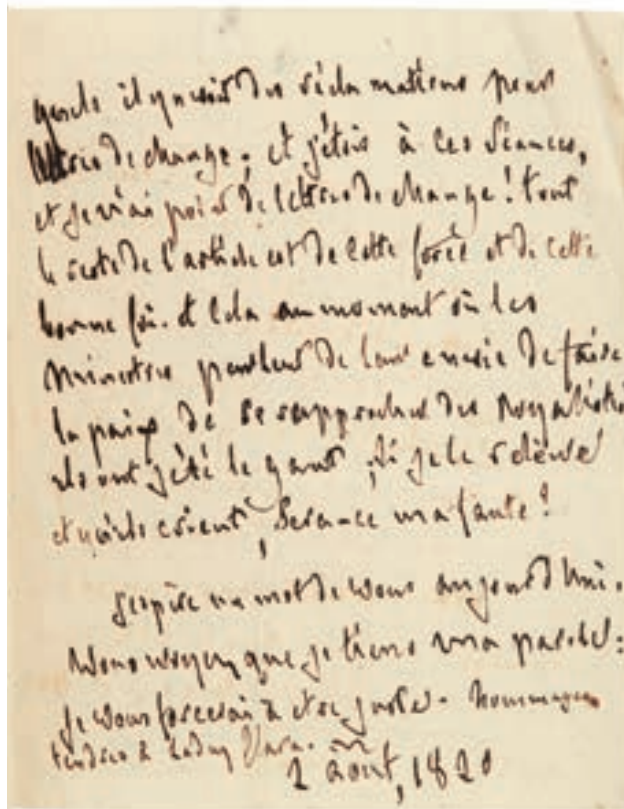




88



89



90

88

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [14 février 1820], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-12, adresse avec cachet cire rouge aux armes.

ASSASSINAT DU DUC DE BERRY.

« J'ai passé la nuit au lieu de la scène. J'ai tout vu. Je l'ai *entendu* expirer. J'irai vous voir, mais je n'en puis plus ». (CG III 1025)

600 / 800 €

89

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [mars-juin 1820], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8 et 1 page in-12, adresses (la 1<sup>ère</sup> avec cachet cire rouge aux armes).

LETTRES INÉDITES.

*Mardi 7 mars.* « Il y a aujourd'hui chambre des pairs : j'y vais. Je ne pourrai donc pas vous voir aujourd'hui. Faites moi dire de vos nouvelles ». [13 mars ?]. « La loi passera demain. La discussion est fermée. Je ne pourrai pas parler. Tant mieux. Je suis bien malade ce soir. Je vais me coucher »...

*Mardi matin [fin juin].* « Je ne pourrai vous voir de quatre à six. J'en suis désolé puisqu'alors la journée se passera sans que je puisse vous trouver *at home*. Voilà la Tacite. Grand merci des dragées de Marie » [Marie de Chastellux, née le 11 juin, petite-fille de la duchesse].

800 / 900 €

90

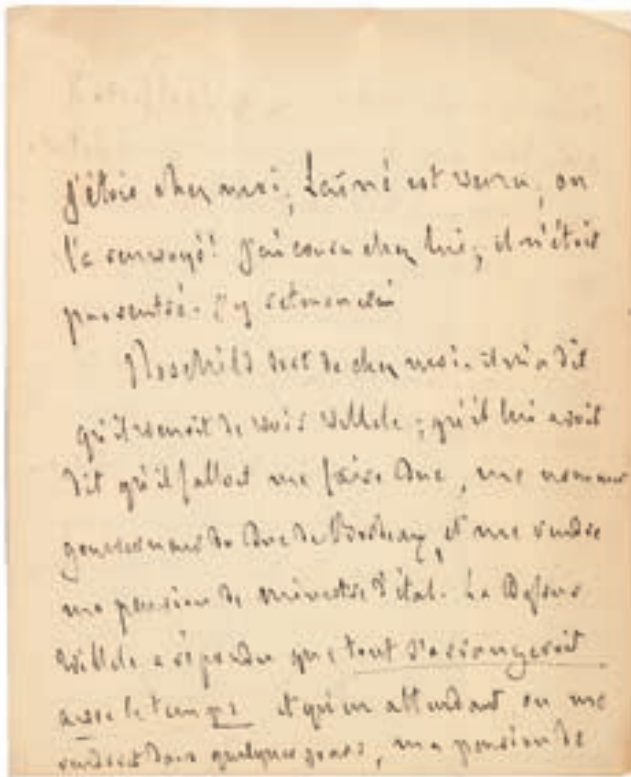
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [2 août 1820], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (qqs légers défauts).

AU SUJET D'ATTAQUES CONTRE LUI.

« Je vous ai écrit. Je n'ai point encore de lettre de vous. Cela me fait de la peine, quoique vous en disiez. J'espère toujours pour vous dans les eaux le changement d'air et le voyage. J'aurais grand besoin de quitter Paris. Je m'affoiblis tous les jours d'une manière incroyable. Il semble que ma vie s'en va. Je m'arrangerois assez bien de cette façon de partir, car je ne souffre pas trop, sinon que je ne puis ni marcher, ni parler, ni écrire. Cela me rend indifférent à tout, excepté à votre santé, à votre bonheur, et à votre amitié. Je n'entends plus parler du reste. Voulez-vous connoître la bonne foi des ministres ? Les *Lettres normandes* soumises à la *censure*, viennent de m'attaquer de la manière la plus outrageante : on dit que je ne suis pas *éloquent* parce que je ne suis pas le *vir bonus* &c c'est-à-dire que je suis un malhonnête homme ; on dit que je n'ai pas assisté aux séances de la chambre des pairs dans la discussion sur la *contrainte par corps*, et on m'associe aux deux pairs pour lesquels il y avoit des réclamations pour lettres de change ; et j'étois à ces séances, et je n'ai point de lettre de change ! Tout le reste de l'article est de cette force et de cette bonne foi. Et cela au moment où les ministres parlent de leur envie de faire la paix, de se rapprocher des Royalistes ! Ils ont jeté le gant ; si je le relève et qu'ils crient, sera-ce ma faute ? »... (CG III 1062)

1 000 / 1 200 €



91

91

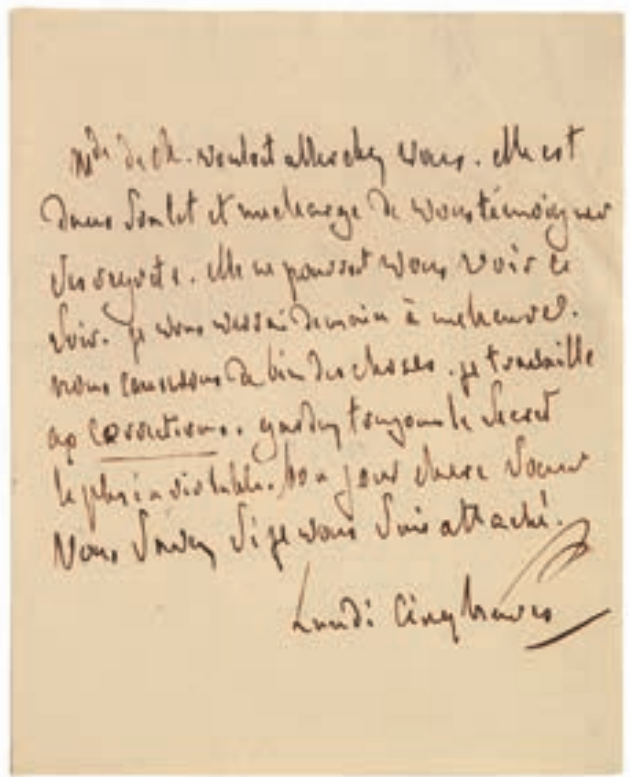
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, 5 heures [octobre-novembre 1820 ?], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4.

LETTRE INÉDITE.

« J'étois chez moi ; LAINÉ est venu ; on l'a renvoyé ! J'ai couru chez lui ; il n'étoit pas rentré. J'y retournerai. ROSCHILD sort de chez moi. Il m'a dit qu'il venoit de voir VILLÈLE ; qu'il lui avoit dit qu'il falloit me faire duc, me nommer gouverneur du Duc de Bordeaux, et me rendre ma pension de ministre d'état. Là-dessus VILLÈLE a répondu que *tout s'arrangeroit avec le temps* et qu'en attendant, on me rendroit dans quelques jours, ma pension de ministre d'état. Vous jugez quels efforts il m'a fallu faire sur moi pour ne pas éclater. J'en suis venu à bout pourtant. J'ai répondu que je serois toujours plein de reconnoissance pour tout ce qu'il plairoit au Roi de faire pour moi. Vous voyez l'homme ; il est incorrigible. Il n'apprend rien. Il me prend pour Vaublanc, et croit qu'une pension arrangera tout. Brulez ce billet »...

800 / 1 000 €



92

92

**François de CHATEAUBRIAND.**

5 lettres autographes, [vers 1820 ?], à la duchesse de DURAS ; 5 pages formats divers, 4 adresses (la dernière avec cachet cire à son chiffre couronné).

LETTRES INÉDITES.

*Lundi cinq heures.* « M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] vouloit aller chez vous. Elle est dans son lit et me charge de vous témoigner ses regrets. Elle ne pourroit vous voir ce soir. Je vous verrai demain à une heure. Nous causerons de bien des choses. Je travaille aux *corrections*. Gardez toujours le secret le plus inviolable. »

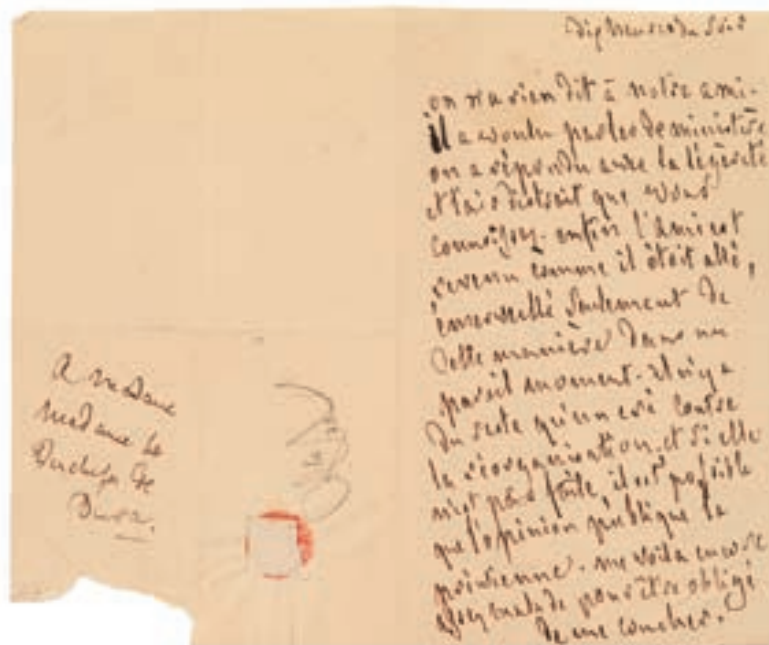
*Samedi.* « Votre billet m'arrive à 4 heures. J'étois allé chez vous à 2. J'avois cru que cette chaleur vous avoit retenue à Andilly. Je suis désolé que cela soit souffrance. J'irai vous voir aussitôt que M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] sera partie. Elle parle de lundi mais je pense qu'elle traînera jusqu'à mercredi ».

*Vendredi soir 7 heures.* « Je suis allé à ce malheureux couvent. Cette course m'a tué et je n'ai pas le courage de me mettre en route pour la rue de Varennes »...

*Mercredi.* « Voilà mon ancien cocher qui veut entrer chez vous. Il est bon. Je souffre beaucoup de ma tête aujourd'hui ».

*Dimanche 5 h.* « Il a toutes les qualités que vous voulez qu'il ait. C'est le frère du domestique de M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand], nous en répondons ».

1 200 / 1 500 €



93

93

**François de CHATEAUBRIAND.**

5 lettres autographes, [1821], à la duchesse de DURAS ; 5 pages in-8 et 1 page in-16 (un peu salie), 3 adresses (dont une avec cachet cire rouge aux armes).

CINQ LETTRES, DONT QUATRE INÉDITES, SUR LA FORMATION DU GOUVERNEMENT VILLÈLE.

« En sortant de la Chambre. Si c'étoit de trop bonne heure je rentrerois pour M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] qui a pensé étouffer cette nuit. Elle est beaucoup mieux mais elle m'inquiète encore. À quatre heures je serai chez vous. Ils n'avoient pas voulu me nommer à l'adresse ».

[Vers le 14 décembre]. « J'ai vu V... [VILLÈLE]. Rien n'est encore fait, mais il est probable que cela s'arrangera. Il ne manquait plus qu'un garde des sceaux. LAINÉ resteroit, si la chose avoit lieu. D'ailleurs aucun Royaliste avec V... »

[14 décembre] 10 heures du soir. « LAINÉ acceptera pour la Justice ; il ne faut plus qu'un mot de Madame. Faites que Madame l'envoie chercher demain matin et lui dise ce mot. Son nom est absolument nécessaire au ministère pour la popularité ». (CG IV 1438)

Dix heures du soir [décembre]. « On n'a rien dit à notre ami. Il a voulu parler de ministère ; on a répondu avec la légèreté et l'air distrait que vous connoissez. Enfin l'ami est revenu comme il étoit allé, émerveillé seulement de cette manière dans un pareil moment. Il n'y a d'ailleurs qu'un cri contre la réorganisation ; et si elle n'est pas faite, il est possible que l'opinion publique la prévienne. Me voilà encore assez malade pour être obligé de me coucher ».

[Fin décembre]. « Votre billet de Lundi m'est arrivé aujourd'hui à 6 heures comme j'allois dîner. Je ne puis aller à Andilly demain et j'étois convenu d'y aller jeudi avec Frisel. Cette dame Russe dérange tout. Vendredi c'est maigre samedi vous venez remettons cela à Lundi. J'aurai même alors fini toutes mes écritures. Il n'y a rien de nouveau que l'arrivée du Duc de LAVAL. On dit que M. de CARAMAN ou refuse ou n'a eu rien à refuser. Paris est désert et on y mène une triste vie ».

1 500 / 2 000 €



94

94

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [février-mars 1822 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 et 2 pages in-8, une adresse.

LETTRES INÉDITES

[Février ?]. « Je travaille et beaucoup en présence du grand VALLERY. J'ai un témoin. Laissez-moi faire cet article, il est essentiel ; je vous le porterai demain. Allez vous promener et rentrez pour lire *Ourika* ».

Jeudi soir 7 heures [18 mars ?]. « Je suis allé pour vous conter l'histoire de la séance et l'amendement proposé par V[ILLÈLE]. – C'est un grand événement : nous en parlerons demain. Brûlez ce billet. Pouvez-vous avoir trois excellents billets de la meilleure tribune à la Chapelle des Tuileries pour M<sup>de</sup> de Chateaubriand pour Dimanche prochain ou dimanche en huit ? »

600 / 800 €



95



96

95

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [1<sup>er</sup>-5 avril 1822], à la duchesse de DURAS à Paris ; 1, 1, 2 et 1 pages in-8, 3 avec adresse et cachet cire rouge.

DÉPART POUR SON AMBASSADE À LONDRES.

[1<sup>er</sup> avril]. « Que voulez-vous que j'y fasse. Votre portier est témoin que le ministre des affaires étrangères étoit chez moi. Il ne faut pas avoir d'amis ambassadeurs dans les temps d'événemens, lorsqu'on ne veut pas qu'ils se mêlent d'affaires. Après dîner je ne puis aller chez vous qu'à huit heures et pour un moment. Je pars cette nuit ». (CG IV 1533)

Mardi matin [2 avril]. « Il est huit heures. Je monte en voiture. Je vous écrirai de Calais et je reviendrai bientôt. Je voudrais ne vous avoir pas désolée hier, mais je vous jure que je n'avois pas été maître d'un seul moment. Je me suis couché à 3 heures ce matin. J'écrirai de Calais ». (CG IV 1536)

Calais mercredi 3 avril. « Me voilà à Calais dans cette ville où j'ai passé il y a 22 ans Vous ne sauriez croire ce que j'éprouve en songeant à tout ce qui m'est arrivé depuis cette époque, et à cette destinée qui me renvoie ambassadeur dans un pays d'où je suis sorti pauvre émigré, bien obscur, bien malheureux. Pourtant je ne suis pas sans quelque vanité d'avoir fait moi-même cette destinée ; je ne l'ai due qu'à ce que je portois au-dedans de moi, lorsque j'ai passé ici. Je ne vous connoissois pas alors ; et voilà un bien qu'on ne peut du moins m'ôter. Je m'embarquerai demain à 9 heures du matin pour Douvres ; le temps est très beau. Mon étoile de voyageur me suit ». (CG IV 1538)

Vendredi matin 5 [avril]. « Me voilà à Douvres. J'ai eu une traversée de 11 heures par un calme presque continu. Vous ne sauriez croire ce que je sens et souffre presque en me retrouvant sur cette terre où j'ai commencé pire que à vivre. Je pars pour Londres ». (CG IV 1540)

1 500 / 1 800 €

96

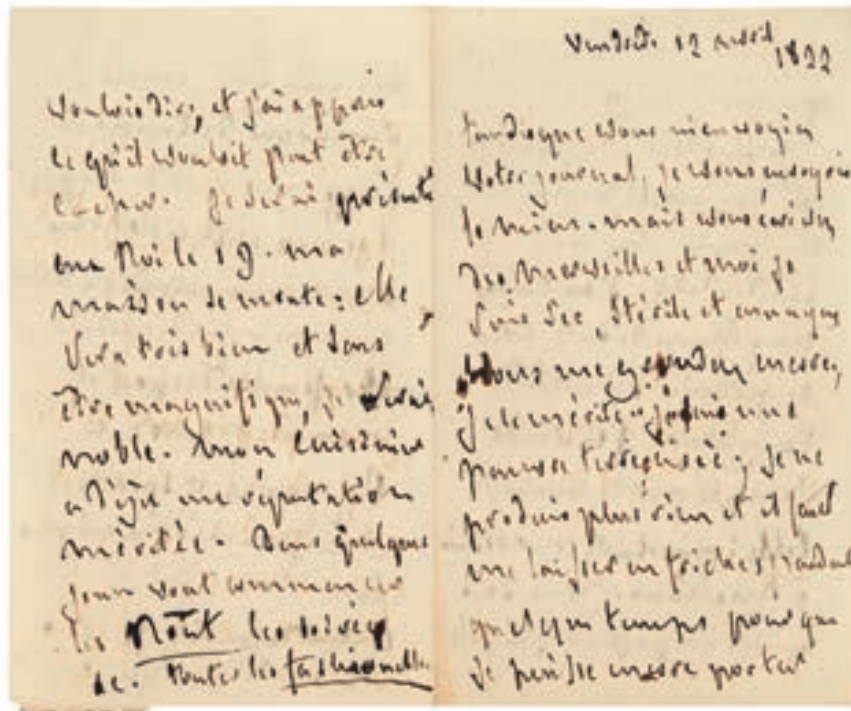
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Londres samedi 6 [avril 1822], à la duchesse de DURAS ; 7 pages in-8.

INSTALLATION DANS SON AMBASSADE DE LONDRES.

« Je suis dans tous les embarras d'un aménagement. Dans une maison assez belle ; mais empestée par les nouvelles peintures, à demi meublée, et où je meurs de froid et j'étouffe de la fumée du charbon ! Je ne sais rien encore de ma réception. Il n'y a personne à Londres pendant cette quinzaine. J'ai au reste été saisi de tristesse depuis que je suis ici. J'ai revu les rues que j'ai habitées, Kensington dont les arbres sont devenus énormes. L'épreuve est rude. Que de temps écoulé ! Ma maudite mémoire est telle que j'ai reconnu jusqu'à des marques que j'avois vues sur des bornes. Tout cela étoit pour moi comme d'hier et toutes les personnes que je connoissois alors, je ne sais s'il en existe encore deux ou trois. J'ai parcouru en voiture au milieu de la foule les allées de Hyde-Park où j'errois à pied en composant *René* et *Atala*. Étois-je plus heureux ? Mais au moins j'avois le temps d'attendre ». Le lendemain, il remercie Mme de Duras de sa « bonne longue lettre [...] J'en avois grand besoin ! Je ne puis soulever le poids que Londres a mis sur moi. Il me semble que je suis au fond d'un désert et que je ne dois plus revoir mes amis. Vous avez bien raison Berlin étoit une merveille. Nous étions si près ! Je suis allé ce matin à la messe dans cette écurie devenue chapelle où j'ai assisté au service funèbre de la Reine. J'y ai retrouvé quelques vieux émigrés qui m'ont embrassé malgré moi et en pleurant. Je voudrais bien leur donner mes cent mille écus, dussiez-vous grogner ». Il évoque leur ami Louis de VIGNET : « J'attends ce pauvre poète pour le consoler et pour le mener à Westminster. Malheureusement la politique et les dîners vont commencer. Veillez à tous ces congrès. C'est là notre salut ». Le 9, il ajoute qu'il va dîner chez Lord LONDONDERRY à la campagne, et qu'il sera « présenté le 19 ou le 20 au Roi »... (CG IV 1544)

1 200 / 1 500 €



97

97

**François de CHATEAUBRIAND.**

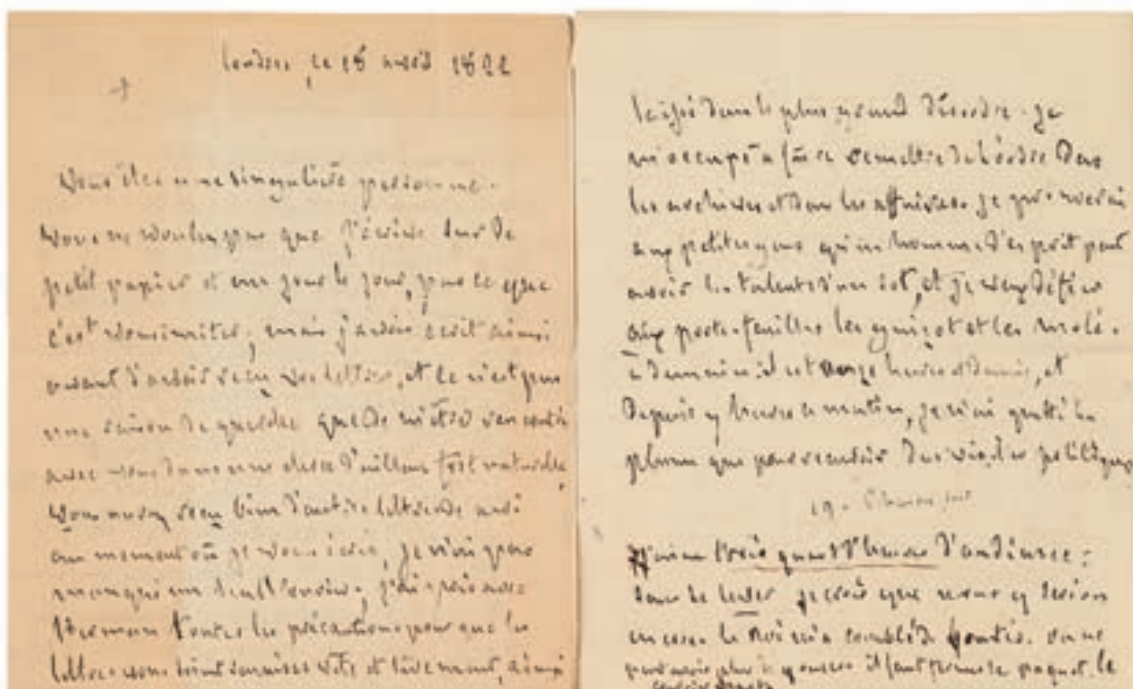
2 lettres autographes, [Londres] 12 et 16 avril 1822, à la duchesse de DURAS ; 7 et 9 pages in-8.

JOURNAL DES DÉBUTS DE SON AMBASSADE À LONDRES.

*Vendredi 12 avril 1822.* « Tandis que vous m'envoyiez votre journal, je vous envoyais le mien. Mais vous écrivez des merveilles et moi je suis sec, stérile et ennuyeux. Vous me grondez encore ; je le mérite. Je suis une pauvre terre usée ; je ne produis plus rien et il faut me laisser en friches pendant quelque temps pour que je puisse encore porter quelque moisson. Je suis tout à la politique. J'ai dîné avant hier à la campagne chez Lord LONDONDERRY. J'ai causé cinq heures de suite avec ce premier ministre de l'Angleterre. J'ai rendu compte par ce courrier de cette importante conversation à Mathieu [de Montmorency]. Je ne sais quelle impression j'ai faite sur Lord L... mais j'ai remarqué de temps en temps une sorte de surprise et je crois qu'il n'étoit pas accoutumé à entendre parler ainsi mes prédécesseurs. Il ressemble d'esprit et même de figure à Pozzo [di Borgo]. Il est spirituel et la franchise n'est pas son vice. J'ai été content de moi ; je crois n'avoir dit que ce que je voulais dire, et j'ai appris ce qu'il vouloit peut-être cacher. Je serai présenté au Roi le 19. Ma maison se monte : elle sera très bien et sans être magnifique, je serai noble. Mon cuisinier a déjà une réputation méritée. Dans quelques jours vont commencer les *roués* les soirées &c. Tous les *fashionables* arrivent de la campagne. Ces deux mois vont décider de mon succès dans ce pays et de ce succès dépend mon retour et mon avenir. Je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude. Je compte sur Lord BRISTOL. Cependant j'ai rarement manqué de réussir quand je l'ai voulu, et je le désire beaucoup aujourd'hui pour l'honneur des Royalistes. Écrivez-moi de ces bonnes longues lettres : ce sont de vrais chef-d'œuvres. Parlez-moi de la politique intérieure. Où en sont les élections ? seront-elles bonnes ? place-t-on les amis que l'on m'a promis de placer [...] avez-vous vu VILLÈLE ? Pense-t-il à mon congrès ? »... (CG IV 1557)

*Mardi 16 avril 1822.* « Vous savez que je vous ai quelquefois reproché de ne pas me connoître sous certains rapports. Comment avez-vous jamais pu croire que j'étois arrivé avec cinq voitures, qu'il y avoit pour me recevoir des pages en habits d'écarlate et d'or, qu'un dîner splendide m'attendoit &c ? Je suis arrivé modestement avec deux humbles voitures de Berlin. J'ai dîné avec mes pauvres secrétaires assez tristement et assez mal ; j'étois triste à mourir en entrant à Londres et je vous assure que je puis encore à peine soulever le poids de cette tristesse. Ce sont les journaux *fashionables* qui ont fait tout ce tintamarre ; ils veulent me faire ou me rendre à la mode et je ne fais pas un pas, que le lendemain on ne dise que mon *Excellence* a passé par telle rue et qu'elle est rentrée par telle autre. La frivolité de ce pays est incroyable. Cependant je reprends un peu courage. Mes actions haussent. Lord GRENVILLE m'a écrit un billet [...] Lord LIVERPOOL a eu la bonté de se déplacer pour venir me voir le premier. [...] Je trouve tous les jours sur ma liste les plus grands noms d'Angleterre, en hommes et en femmes. Dans la *city* le commerce parle de mon *liberal mind* et je reçois des invitations à tous les dîners des *clubs* et des *societies* pour les arts, les lettres, les voyages, &c. Les journaux ne parlent pas de moi ou parlent bien. Il n'y a que le *Morning Herald* qui m'a attaqué dans une correspondance privée encore en disant que je ne resterois pas longtemps à Londres et que j'allois être premier ministre en France parce que mes imbécilles d'amis ne sauroient plus que faire sans moi. [...] Je vais avoir bien d'autres histoires à vous faire, la grande société va s'ouvrir ; les *roués* vont commencer. Je serai présenté au Roi le 19. J'espère rendre ici d'immenses services à la France Royaliste elle a été bien méconnue et bien calomniée ; mais tandis que je la sers à Londres, comment va-t-elle en France ? Je voudrais être partout et la crainte que j'ai de nos sottises à Paris, me trouble au milieu de ce que je fais à Londres »... ON JOINT la copie par son secrétaire Pilorge du billet de Lord Grenville. (CG IV 1566)

2 500 / 3 000 €



**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Londres 18-23 avril 1822, à la duchesse de DURAS ; 5 et 3 pages in-4.

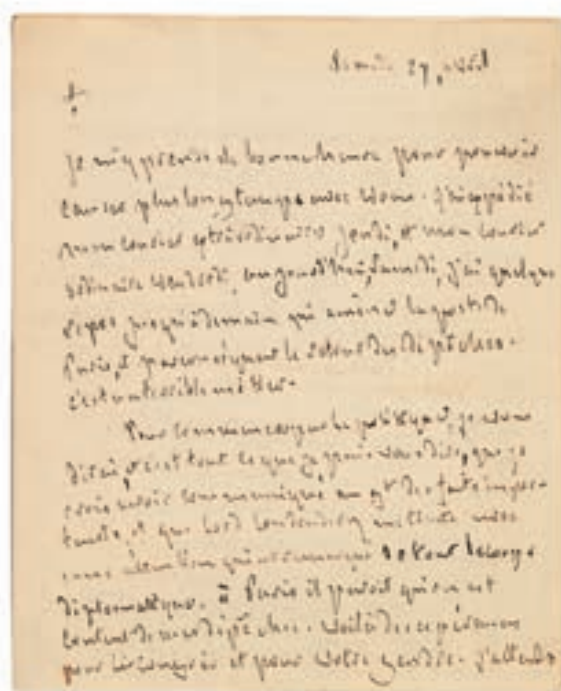
**SUR SA PRÉSENTATION AU ROI D'ANGLETERRE GEORGE IV.**

Londres, ce 18 avril 1822. « Vous êtes une singulière personne. Vous ne voulez pas que j'écrive sur de petit papier et au jour le jour, parce que c'est vous imiter ». Il lui a écrit très régulièrement par chaque courrier, et a pris ses « précautions pour que les lettres vous soient remises vite et sûrement, ainsi autre sujet de fâcherie de moins. Je ne suis occupé ici que de *faire mon chemin*. Je veux conquérir l'Angleterre aux Royalistes. Je commence à réussir, et je vous avoue que j'en suis dans la joie. Mon importance politique augmente ; tous les ambassadeurs me recherchent, et j'ai pu faire des dépêches importantes dont je crois que l'on est content à Paris. J'ai vu aujourd'hui M. CANNING, le Prince ESTERHAZY et le C<sup>e</sup> LIEVEN qui tous trois sont venus me parler des affaires les plus graves. Demain j'ai mon audience du Roi. [...] j'irai à la Cour avec deux voitures très belles, mais très simples, quatre domestiques et dix cochers en livrée rouge qui est la mienne ; voilà tout. C'est le moins possible, et si les journaux *fashionables* font de cela la pompe du grand Mongol, vous saurez à quoi vous en tenir. Ma présentation au Roi va m'ouvrir le monde. Je vous dirai ce que je verrai dans la société et si mes conquêtes aux *Rout* seront aussi promptes que chez les ministres. Je ne sais que par vous l'intérieur de la France. J'ai écrit pour qu'on ne fasse pas de fautes ; que d'un côté on tienne ce qu'on a promis pour les Royalistes et que de l'autre côté les Royalistes satisfaits aient un peu de patience et ne se divisent pas. Mais cette ambassade est un ministère, c'est le monde à remuer, et je vous assure que je n'ai pas un moment pour respirer. Il y a outre la correspondance, trois comptabilités à régler ; et une surveillance de police sur les étrangers qui arrivent avec des passeports de France. Tout a été laissé dans le plus grand désordre. Je m'occupe à faire remettre de l'ordre dans les archives et dans les affaires. Je prouverai aux petites gens qu'un homme d'esprit peut avoir les talents d'un sot,

et je veux défier aux porte-feuilles les Guizot et les Molé »... Le 19 au soir, il ajoute : « J'ai eu *trois quarts d'heure* d'audience : sans le *lever* je crois que nous y serions encore. Le Roi m'a comblé de bontés. On ne peut avoir plus de grâces »... (CG IV 1570)

Mardi 23. « Si vous continuez à être aussi injuste, je n'écrirai plus. Je n'ai pas laissé partir un seul courrier depuis que je suis à Londres sans vous écrire, [...] je vous prouve assez que vous êtes le premier intérêt de ma vie. Que mes lettres soient sur du petit ou du grand papier peu importe. Elles sont plus longues que jamais lettres de moi ne l'ont été. Vous dites que je ne parle de vous à personne, cela seroit difficile car tout le monde me parle de vous et de vos romans », Lady Mansfield, Lady Glengall... « Le Duc de WELLINGTON veut savoir si c'est aussi beau qu'une bataille, et pour vous amener à un traité, il va m'envoyer pour vous un grand livre sur les monumens gothiques ; enfin ROSCHILD qui a diné chez moi avant-hier est en adoration de vous *il tit que vous êtes une femme te chénie*. Je reviens à ma présentation au Roi. Ce Roi est charmant, il a mis une coqueterie extrême à me parler de moi, de la France, des familles françaises dont il sait toutes les aventures. Mais *entre nous* et tout-à-fait *entre nous*, j'ai retrouvé l'homme d'autrefois et de la société de Lauzun et du Duc d'Orléans. Au reste cette présentation a fait grand bruit parce qu'on a remarqué que le Roi m'avoit retenu trois quarts d'heures. Je vais ce matin au *Drawing-Room* où je verrai toutes les femmes d'Angleterre. Je dîne en grand gala chez Lord LONDONDERRY c'est l'anniversaire de la naissance du Roi. Je suis toujours assez peu au courant des nouvelles de France. Je reçois toujours de grandes plaintes contre les ministres, qu'ils ne tiennent pas les paroles qu'ils m'ont données pour les Royalistes &c. Il me semble qu'on en est aux espérances pour les élections. La guerre est toujours problématique. Mais mon opinion est qu'il y a plus de chances à présent pour la guerre que pour la paix. Ne parlez jamais des nouvelles *politiques* que je puis vous mander »... (CG IV 1579)

2 500 / 3 000 €



**François de CHATEAUBRIAND.**

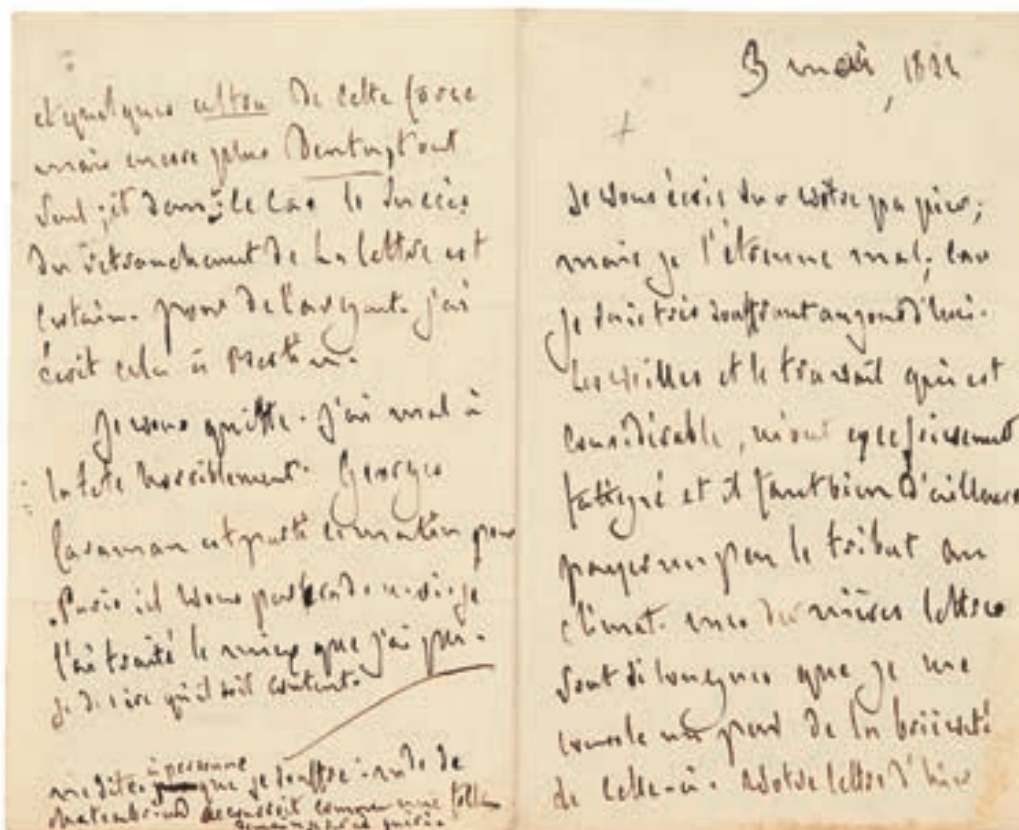
2 lettres autographes, Londres 26 et 27 avril [1822], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8 et 6 pages in-4.

DEUX LETTRES, DONT UNE LONGUE ET AMUSANTE SUR SES SUCCÈS À LONDRES.

*Londres 26 avril.* « Je ne puis vous écrire qu'un mot aujourd'hui. [...] Aujourd'hui, jour de mon courrier ordinaire, je me suis levé à 6 heures et je n'ai cessé d'écrire jusqu'à ce moment. Si le Roi et le ministère ne sont pas contents de moi, qu'ils cherchent mieux. [...] Je suis inquiet des divisions qui commencent à se mettre entre les Royalistes. Ils m'écrivent de tous les côtés des lamentations. Comment aussi ne tient-on pas les paroles qu'on m'a tant de fois données et comment ne replace-t-on pas Vitrolles, Castelbajac, Bertin de Veaux, Delalot, Donnadieu, Agier, Canuel pour lesquels je ne cesse d'écrire. On manquera les élections. La liste des présidents, à quatre ou cinq noms près est absurde et platte. Ce n'est pas comme cela qu'on gagnera la partie. Et quel moment ! pour tergiverser ! Je suis fâché de ne pouvoir rien vous dire, mais je ne suis pas à la paix. Mes affaires personnelles vont toujours bien ici, si je ne me fais illusion. Je crois avoir conquis les ministres. Du moins j'ai beaucoup appris d'eux »... (CG IV 1586) *Samedi 27 avril.* « Je m'y prends de bonne heure pour pouvoir causer plus longtemps avec vous. J'ai expédié mon courrier extraordinaire jeudi, et mon courrier ordinaire vendredi. Aujourd'hui, samedi, j'ai quelque repos jusqu'à demain qui amène la poste de Paris, et par conséquent le retour des dépêches. C'est un terrible métier. Pour commencer par la politique, je vous dirai [...] que je crois avoir communiqué au g[ouvernement] des faits importants ; et que Lord LONDONDERRY me traite avec une attention qui est remarquable de tout le corps diplomatique. À Paris il paroît qu'on est content de mes dépêches. Voilà des espérances pour le Congrès et pour votre gendre [le duc de Rauzan]. J'attends toujours Lord BRISTOL [...] Quant à la France je suis inquiet des élections. La liste des présidents est platte à 6 ou 7 noms près. On ne fait rien pour les gros royalistes que j'ai tant recommandés. Ce n'est pas le moyen de se concilier les suffrages.

Au reste j'ai écrit fortement à Villèle, Corbière et Mathieu. Mais c'est une chose fâcheuse que tandis que je suis obligé de soigner l'extérieur il faut encore que je surveille l'intérieur. On n'écoute guères les gens d'outre mer »... Puis il raconte la réception du *Drawing-Room* : « Les ambassadeurs ont passé devant le Roi les premiers » ; il rapporte l'échange avec le Roi à propos de l'habit du duc de COIGNY, avec une spirituelle allusion aux mémoires du chevalier de Gramont... « Nous avons vû ensuite défiler cinq ou six cent femmes, dont 450 au moins étoient charmantes, toutes vêtues de robes françaises, toutes en toques et en plumes de Paris, toutes parlant français : on n'entendoit pas quatre paroles angloises. Voici un mot qui a fait fortune. Au moins ai-je dit au duc de WELLINGTON "il y a des conquêtes que l'Europe ne nous a pas enlevées : notre langue et nos modes". C'est une vraie rage pour la France, rien n'est bien qu'en France, rien n'est *fashionable* qu'en France : John Bull n'est plus ivre que de vin de Champagne. Vous aurez une idée de la vie de Londres sur le moment, quand vous saurez que j'ai des invitations de dîners, de bals et de *rouis* jusqu'au 3 juin. J'ai été obligé de refuser cinq ou six jours sur cette série, pour pouvoir placer mes propres dîners, et mes concerts. Il est convenu que je donnerai des concerts et qu'après on dansera, sans que cela soit un bal, mais une sorte d'inspiration soudaine : ce sont toutes les grandes dames qui ont décidé tout cela dans un conseil. Elles se sont emparé de l'hôtel de l'ambassade ». La cantatrice CATALANI, qui a épousé un Français et « est ici une véritable puissance », est venu le voir. « Voici ce qu'elle m'a dit avec son accent italien : *"Je suis d'Italie et je n'aime pas la vie de mon paayis. Il n'y a point de société et chacune est avec chacune et quand comme moi on aime son mari, il n'y a rien à dire ni à faire"* et puis tout à coup parlant du duc de BERRY : *"Il n'étoit pas connu en France. Moi, zé l'ai connu ce brave prince il venoit dîner zé moi, sans cérémonie"* et de grosses larmes sont tombées des yeux de la pauvre femme. Elle ne veut chanter chez personne, mais elle viendra chanter chez moi parce *qu'elle aime la France et Monsou Zatobriand* »... (CG IV 1588)

2 500 / 3 000 €



100

100

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 28-30 avril et 3 mai 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4 et 4 pages in-8.

DEUX LETTRES, DONT UNE INÉDITE, SUR LA POLITIQUE FRANÇAISE ET UNE PUBLICATION SCANDALEUSE.

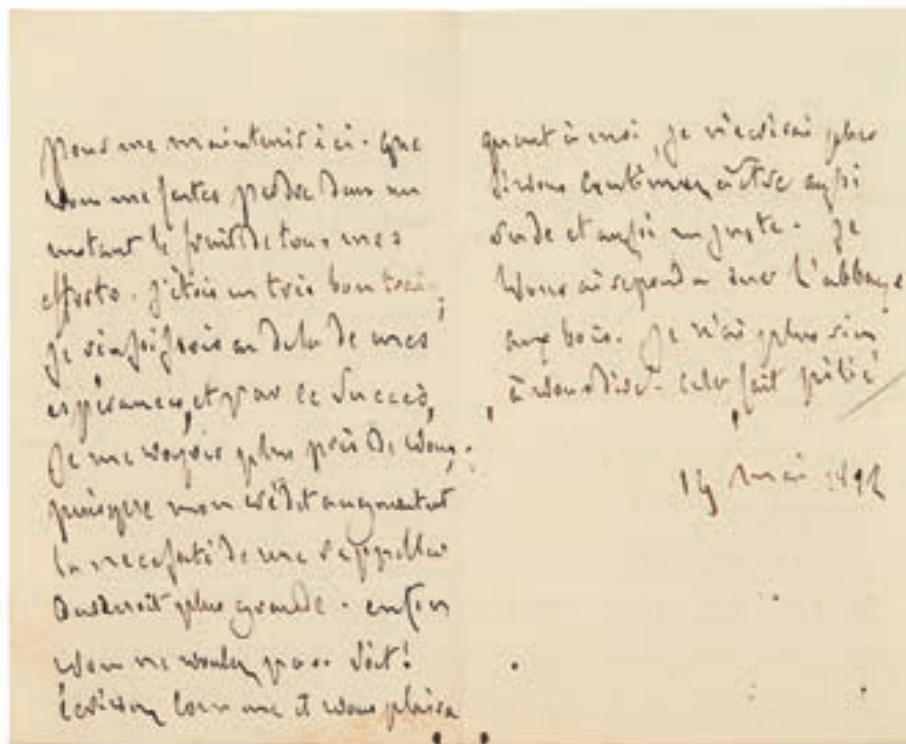
*Dimanche 28.* Il est très troublé par le post-scriptum de la lettre de la duchesse [sur la prochaine publication des *Mille et une Calomnies ou Extraits des correspondances privées insérées dans les journaux anglais et allemands pendant le ministère du duc Decazes*, de J.-B. SALGUES]. « Je suis convaincu qu'il n'y a pas d'éditeur, et que c'est cet abominable Dentu qui vendrait son père pour un écu qui fait cette entreprise scandaleuse. Voulez-vous que je menace d'attaquer pour mon compte devant les tribunaux ? Voulez-vous que je propose d'acheter l'édition ? Dites je ferai ce que vous voudrez. [...] Mais je vous en supplie ne vous alarmez pas comme vous le faites. Qui croira jamais à cet amas de calomnies dans lequel tout le monde est enseveli depuis *Monsieur* jusqu'à *Donnadieu* ? Dans les lettres où *Madame* même n'est pas épargnée où la plus petite des injures que l'on dise à un homme c'est qu'il est un poltron ou un conspirateur ? Soyez sûre qu'il n'y aura qu'un cri contre cette horreur et que l'indignation publique en fera justice. Les éditeurs ont tant de risques à courir que je doute encore de la publication »... Il apprend que le Roi est très content de ses dépêches. « J'espère que mon courrier extraordinaire aura fait plaisir, dans ce sens qu'il a appris une chose importante au g[ouvernement] et, j'espère, avant tout le monde : ce n'est pas la paix. Ne craignez rien : je ne suis pas pour la guerre. Mais je crois que nous n'avons

rien à craindre si elle arrive, et qu'avec de la vigueur, nous pouvons surmonter tous les dangers »... *Mardi.* « Il paroît que le G<sup>r</sup> Anglois va reconnoître la république de Colombia. J'ai dîné hier chez le C<sup>ie</sup> Lieven avec Lord Liverpool Lord Westmorland, Lord Harrowby, le Duc de Wellington et différens ambassadeurs. [...] Le dîner étoit en mon honneur. J'ai beaucoup causé avec les ministres »...

*3 mai 1822.* Il est souffrant. « Les veillées et le travail qui est considérable, m'ont excessivement fatigué et il faut bien d'ailleurs payer le tribut au climat. [...] Je ne tracasse point VILLÈLE, mais j'ai dû au moment des élections faire un effort pour les Royalistes et ne pas laisser périr Villèle sans au moins l'avertir du danger. Quant au Congrès qui est la chose principale pour moi, Villèle ne peut y avoir de répugnance. Il ne pourroit s'inquiéter que de mon envie d'entrer au ministère. Et en vérité je suis bien loin d'avoir cette envie. J'aime mille fois mieux rester ambassadeur à Londres avec des congés tous les ans à l'époque où l'on ne fait plus rien dans ce pays, c'est-à-dire entre les sessions du Parlement ». Il est occupé de ce qui trouble la duchesse : « J'espère encore que cette publication n'aura pas lieu, et je suis encore certain qu'à prix d'argent on peut du moins obtenir le retranchement de la lettre ou du paragraphe qui vous regarde. Je doute que Salgues soit l'éditeur de l'ouvrage. Je soupçonnerois plutôt S[ain]t-Victor, O'Mahoni et quelques *ultra* de cette force mais encore plus *Dentu*, tout seul ; et dans ce cas le succès du retranchement de la lettre est certain. Pour de l'argent. [...] Ne dites à personne que je souffre. M<sup>de</sup> de Chateaubriand accourroit comme une folle. Demain je serai guéri ». (CG IV 1600)

1 500 / 2 000 €





101

101

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [Londres] 7-14 mai 1822, à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demie, 3 pages, et 2 pages et demie in-8.

VIVES RÉACTIONS AUX MANIFESTATIONS DE JALOUSIE DE LA DUCHESSE DE DURAS À L'ÉGARD DE MADAME RÉCAMIER, ET BELLES PROTESTATIONS DE SON AMITIÉ.

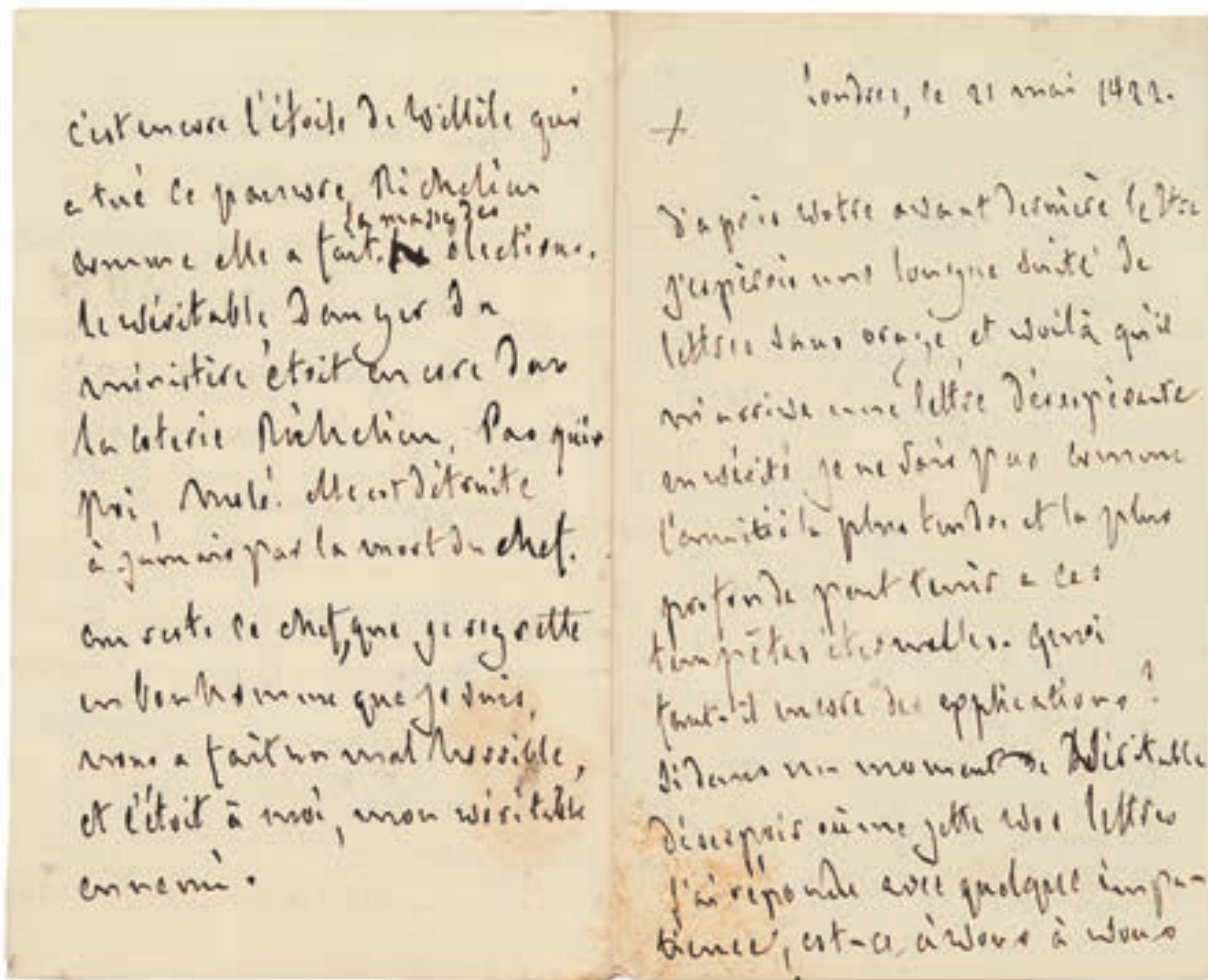
7 mai. « Vous épuiseriez la patience des saints. Je vous ai écrit tous ces derniers courriers les lettres les plus longues et les plus détaillées ; j'espère que je ne vous ai pas montré d'indifférence sur la misérable affaire qui vous a trop occupée ; et à tout cela vous me répondez des lettres pleines d'injures et de folies ». Il veut « une bonne lettre d'excuses », menaçant de ne plus lui écrire : « Ainsi vous perdrez le récit de mon grand dîner à l'Académie de peinture où j'étois placé entre le duc de Wellington et Lord Liverpool. Vous ne saurez pas ce qui s'est passé à mon autre dîner chez ROCHSCHILD avec toutes les juives de la terre. Je vous dirai seulement si vous y prenez encore quelque intérêt que je continue à être très bien ici, que j'ai entamé une affaire importante avec le G<sup>r</sup> anglois et qui peut me faire grand honneur si on m'écoute à Paris. Au reste quelques espérances de paix renaissent dans ce moment. Ce que vous me dites de la France est déplorable. Mais je ne sais quelle voix me dit que nous surmonterons tous les dangers ». Lord LANSDOWNE lui « a parlé admirablement d'*Ourika*. Votre querelle sur l'Abbaye [Mme RÉCAMIER habitait l'Abbaye-aux-Bois] est misérable. Au nom du ciel, cessez là. Rien n'est plus absurde et plus faux que toutes vos idées »... (CG IV 1608)

10 mai. « Que puis-je répondre à votre extravagante lettre ? [...] Vous avez été, vous êtes, et serez le premier attachement de ma vie. Mon amitié a l'âge de la vôtre, et elle lui survivra. Je ne connois personne

au monde dont l'esprit et le cœur soient plus en harmonie que le vôtre avec tout ce que je sens et j'éprouve. Je donnerois tout au monde pour vous. Voilà la pure, l'exacte vérité. Après cela voulez-vous que je repousse tout ce qui a de la bienveillance pour moi ? Je ne le puis. Il y a dans mon caractère avec quelque chose de fort quelque chose de foible. Je me laisse aller. Prenez-moi donc tel que je suis. Vous avez tout ce qu'il y a de bon en moi ; ce qui reste de moi quand votre part est faite, ne vaut pas la peine d'être réclamé. Défiez-vous au reste des confidents et des confidences. On aime à tourmenter les personnes qui se tourmentent. Nous reprendrons les longues lettres quand vous voudrez ; mais vous m'avez fait trop souffrir et j'ai le cœur trop blessé de vos injustices pour écrire longuement aujourd'hui »... (CG IV 1615)

14 mai. « Je vous assure que j'en suis venu au point de trembler à l'arrivée de chaque courrier. Je ne reçois pas une lettre de Paris qui ne soit des lamentations. Votre dernière lettre comble la mesure. Vous reprenez votre fagot ? et pourquoi ? Que vous ai-je fait ? Rien de plus cruel et de plus odieux ; vous devriez sentir au moins que de pareilles injustices en me bouleversant pour la journée m'empêchent de faire ce que je devois pour me maintenir ici, que vous me faites perdre dans un instant le fruit de tous mes efforts. J'étois en très bon train ; je réussissois au-delà de mes espérances, et par ce succès, je me voyois plus près de vous, puisque mon crédit augmentant la nécessité de me rappeler devenoit plus grande. [...] je n'écrirai plus si vous continuez à être aussi rude et aussi injuste. Je vous ai répondu sur l'Abbaye aux bois. Je n'ai plus rien à vous dire. Cela fait pitié ». (CG IV 1625)

2 500 / 3 000 €



102

102

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, Londres 17-24 mai 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 et 11 pages in-8, et 4 pages in-4.

BELLES ET LONGUES LETTRES SUR SON AMBASSADE, LA POLITIQUE FRANÇAISE ET LA MORT DU DUC DE RICHELIEU.

*Vendredi 17 mai.* « Enfin voilà une bonne grosse lettre de vous... Ses voitures lui coûtent, avec les harnais, 28.000 francs, et son grand salon 20.000. « Je n'ai pas et je ne ferai pas un sou de dette. J'aurai sur mon année malgré les dîners et les bals, 60,000 francs pour M<sup>de</sup> de Chateaubriand. Mon premier dîner a été superbe. Le 2<sup>d</sup> qui aura lieu le 26 sera honoré de la présence du Duc d'YORK. On dansera le 7 juin. Je suis très bien avec le Roi les ministres et la société. Mais je voudrais être avec vous. [...] Je suis assez content des élections. Au milieu de tout cela je m'ennuie et je vous aime. Rappelez-moi vite au ministère ». (CG IV 1630)

*Londres, ce 21 mai 1822.* Il espérait « une longue suite de lettres sans orage, et voilà qu'il m'arrive une lettre désespérante. En vérité je ne sais pas comme l'amitié la plus tendre et la plus profonde peut tenir

à ces tempêtes éternelles. Quoi faut-il encore des explications ? [...] Au nom du ciel, cessez cette manière d'être. Je n'y résisterois pas. Je continuerois à vous aimer de toute mon âme, mais je ne vous le dirois plus. Vous dites qu'il ne faut écrire qu'à vous seule. J'écris ou je réponds à toutes les personnes qui m'écrivent. Je n'écris qu'à vous seule de longues lettres, et je ne dis qu'à vous seule que vous êtes ma première et ma plus ancienne amie ». Il parle de Mme de MONTCALM, qui « aimoit véritablement son frère [le duc de RICHELIEU, mort le 17 mai]. Elle va voir sa cour peu à peu se retirer ; et si elle a pris tous les hommages qu'on lui rendoit comme un tribut payé à sa personne, elle va apprendre à connoître les amis du monde. C'est encore l'étoile de VILLÈLE qui a tué ce pauvre Richelieu comme elle a fait la masse des élections. Le véritable danger du ministère étoit encore dans la coterie Richelieu, Pasquier, Roy, Molé. Elle est détruite à jamais par la mort du chef. Au reste ce chef, que je regrette en bonhomme que je suis, nous a fait un mal horrible, et c'étoit, à moi, mon véritable ennemi ». Une de ses dépêches a fait du bruit en France. Il a fait la connaissance de Lady CONYNGHAM : « j'espère qu'elle amènera le Roi à venir dîner chez moi. Mais c'est un grand secret. Le Duc d'York y dîne dimanche prochain ». Il est fâché que Mme de Duras ait parlé du Congrès à POLIGNAC. « Cette affaire du Congrès pour moi se traitoit dans le plus

Londres, ce 24 mai 1822

Vous m'avez trouvé le cœur aussi dur qu'à  
 Vitrolles. J'avoue qu'en rendant justice à quelques  
 qualités de M. de R. je ne puis voir en lui  
 tout ce que vous y voyez. Cependant, de toutes  
 ses sottises, de tout ce qu'il disoit de moi &c  
 mes romans, de la fameuse ordonnance  
 qu'il trouva noble de contresigner contre moi  
 moi. Cet homme nous a fait un mal  
 affreux. J'aime mieux cette phrase d'une lettre  
 de M. de C. que toutes vos lamentations. Ce ne  
 sera pas la faute des journaux si on ne fait pas  
 de ce mort un immortel : cette mauvaise foi dans

102

grand secret entre moi, Villèle et Herman. VILLÈLE m'a formellement promis que j'irois, s'il y a congrès. Ainsi il aura été mécontent si vous lui en avez parlé. [...] j'espère encore qu'il n'y a rien de gâté. Les ministres peuvent bien me refuser d'être ministre avec eux, mais tout le reste ils sont forcés de me l'accorder. [...] je suis obligé de prendre pour vous écrire sur les cinq ou six heures qui me restent pour dormir. Tous les secrétaires sont malades et d'ailleurs je ne leur laisse rien à faire pas même les affaires des particuliers. Toute la correspondance est dans ma main. J'ai borné MARCELLUS à la simple copie. C'est d'ailleurs un excellent jeune homme et qui tient la maison dans un ordre parfait. [...] Demain je donne à dîner à M.M. de Staël, de Broglie, de Guiche, d'Haussonville. Cela m'amuse de faire boire du vin de Champagne à l'opposition ». Il évoque les nominations (aux collèges électoraux), la plupart « détestables. Mais à qui la faute pour Paris ? Aux ministres. Leurs candidats étoient pitoyables. Il n'y a peut-être pas grand mal pour moi que ces messieurs n'aient pas si fort le vent en poupe. Ils vont nommer l'abbé FRAYSSINOUS à l'instruction publique. C'est un homme foible. Et que dira Delalot dans la chambre ? Dans un g[ouvernement] représentatif, il faut être les plus forts à la Tribune ». (CG IV 1635)

Londres, ce 24 mai 1822. « Vous m'avez trouvé le cœur aussi dur qu'à Vitrolles. J'avoue qu'en rendant justice à quelques qualités de M. de R[ICHELIEU] je ne puis voir en lui tout ce que vous y

voyez. Souvenez-vous de toutes ses sottises, de tout ce qu'il disoit de moi et de mes romans, de la fameuse ordonnance qu'il trouva noble de contresigner contre moi &c &c. Cet homme nous a fait un mal affreux. J'aime mieux cette phrase d'une lettre de M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] que toutes vos lamentations : « Ce ne sera pas de la faute des journaux si on ne fait pas de ce mort un immortel. Cette mauvaise foi dans la louange et le blâme chez les François me met toujours en fureur ». [...] Ma femme a raison ». Il a dîné chez le Roi : « Il m'a parlé si longtemps après dîner, que les ministres impatientés sont venus lui parler à l'oreille et l'arracher au tête à tête. Il m'a dit des choses singulières de DECAZES. J'écris au Roi (de France) pour lui dire ce que le Roi (d'Angleterre) m'a dit. C'est le commencement de la correspondance que je dois avoir avec le Roi. Gardez sur tout ceci le plus profond secret. [...] Je ne sais si les papiers françois répéteront ce que M. CANNING a dit de moi dans une assemblée où il a fait un discours et où le Duc d'York présidait. Vous aurez été contente. [...] Les élections vont à merveille : puissent nos amis en profiter ainsi que de la mort de ce pauvre homme qui leur fait beau jeu. TALL[EURAND] n'arrivera pas. Il voit tout de travers depuis un an. Oui, la paix seroit bien désirable ; mais tout s'arrangera même en supposant la guerre »... (CG IV 1641)

2 500 / 3 000 €

103

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 28 et 31 mai 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages et quart et 5 pages in-4.

BELLES LETTRES SUR UNE SOIRÉE ARTISTIQUE À L'AMBASSADE, ET SUR LA POLITIQUE.

*Mardi 28 mai 1822.* Il est révolté par le « mensonge éternel » de son amie. « Je n'ai de ma vie écrit d'aussi longues et d'aussi fréquentes lettres qu'à vous. Je n'ai pas manqué encore un *seul* courrier depuis que je suis ici. [...] Je ne vois plus ce que j'ai à faire dans ce pays ; toutes mes *conquêtes* sont faites. J'ai donné avant-hier mon grand dîner (il étoit superbe) au duc d'YORK. Reste le Roi, mais il y a toujours du doute, parce qu'il n'est pas encore sorti de chez lui comme *Roi*, et que la nécessité de visiter tout le corps diplomatique s'il vient chez moi, est dure et peut l'arrêter. Je me suis plus établi dans deux mois que tous mes prédécesseurs en 7 ans. Me voilà donc fort content, mais enfin je sens que mon intérêt s'affoiblit, et maintenant il faudra que je fasse beaucoup d'efforts sur moi pour aller jusqu'au bout. J'irai pourtant. Nous touchons à un grand moment. La décision de la guerre ou de la paix et l'ouverture de nos chambres. Il y a quelque bruit de paix et malgré toutes menaces je crois que la session sera courte et la majorité ministérielle assurée et forte ». Il conte la « soirée d'artistes » qu'il a donnée la veille, « où se trouvaient Horace et Carle VERNET, M<sup>de</sup> CATALANI, M<sup>lle</sup> LEVERD, LAFONT et sa femme, MOSCHELÈS. C'étoit une soirée de garçon. Je n'avois que les ambassadeurs d'Autriche, de Prusse et de Naples. Jamais il ne s'est trouvé tant de talents divers réunis. M<sup>lle</sup> Leverd a déclamé des scènes du *Misanthrope* et de *Tartuffe*. M<sup>de</sup> Catalani a chanté. Lafont et Moschelès ont joué du violon et du piano. Si nous avions eu des crayons nous aurions fait dessiner les Vernet. Vous savez comme ceux-ci sont mauvais d'opinion. J'avais toujours peur qu'ils ne se prissent de querelle avec M<sup>lle</sup> Leverd qui est une enragée Royaliste. Tout s'est passé à merveilles et les Vernet qui partent samedi iront conter les louanges de l'ambassadeur ultra aux libéraux ». Il ajoute : « Les journaux anglais sont bien mauvais quoique trop justes pour ce pauvre M. de RICHELIEU »... (CG IV 1649)

*Vendredi 31 mai 1822.* « Il y a une chose curieuse dans votre caractère ; vous écrivez les choses les plus dures, les plus blessantes, les plus injustes tout rondement, et sans vous en apercevoir ; que cela fasse mal peu vous importe, et vous êtes toute étonnée quand on se plaint. *Je suis incapable d'attachement, je ne lis pas vos lettres.* Que sais-je ? mille accusations de cette espèce. Vous avez une idée fixe ; vous la suivez et vous frappez au cœur sans souci de ce qui adviendra. Allons ! il faut vous aimer comme vous êtes ! Il y a du vrai et du faux, selon moi, dans votre politique d'aujourd'hui. Si le centre gauche est modéré, il fera sans doute du mal ; mais pour qu'il se tienne dans cette borne, il faut que le ministère ne fasse rien pour la droite et alors il en résulte un double mal, modération du centre gauche et exaspération fondée de la droite : le plus sûr est de marcher avec ses amis. Je n'approuve nullement le choix de FRAYSSINOUS [...] La France n'en est pas encore là pour l'opinion et on mécontente DELALOT ; or Delalot est une puissance dans la chambre et une division dans la droite perdrait tout. Mais soyez sûre que VILLÈLE est *heureux*. Il triomphera de tout par son étoile. Ce sera lent, car il a de petites jambes ; la seule chose à craindre c'est qu'il n'arrive 24 heures trop tard ; mais il arrivera. Je ne sais pas comment vous ne vous êtes pas aperçue que je suis très

superstitieux en politique. Je ne vous avois pas parlé du Congrès parce que je m'étois mis dans la tête que si j'en parlois l'affaire manqueroit. Je n'avois donc confié mon plan qu'à deux personnes : à Villèle et à Hermann. Villèle m'a *promis* et Hermann me seconde de tous ses vœux. Une circonstance favorable, c'est que le Prince ESTERHAZY, ambassadeur d'Autriche à Londres, ira au congrès. Je puis faire valoir le précédent ». Mais il énumère les personnes qu'il aura contre lui... « Apparemment que je ne vois pas de *très haut* la mort de RICHELIEU, car je persiste à croire qu'elle ne fait aucun mal : m'offrir pour ancre de salut M. de Richelieu en cas d'événement, en vérité j'aime autant le naufrage ». Il a encore vu le Roi au bal : « Il a été à merveilles pour moi ; il m'a pris par la main, et comme il disoit *par le collet*, pour me mener dans sa loge. [...] Allons ; ne grondez plus, consentez à être la meilleure et la plus aimée de mes amies ». (CG IV 1657)

2 000 / 2 500 €

104

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 4 et 6 juin 1822, à la duchesse de DURAS ; 5 pages in-4 et 4 pages in-8.

BELLES LETTRES SUR LE ROMAN *ÉDOUARD* DE MADAME DE DURAS, ET SUR LA POLITIQUE.

*4 juin 1822.* « La note sur *Édouard* est très inutile. D'ailleurs est-ce que vous comptez imprimer ? Vous ne me dites pas tout. Vous êtes un peu honteuse de votre foiblesse. Vous lisez assez souvent *Édouard* que vous ne deviez montrer à personne. Vous l'avez lu à M<sup>de</sup> de DINO, et à M<sup>de</sup> de VINTIMILLE. FRISEL y étoit. Prenez garde à M<sup>de</sup> de Dino ; je ne vous la voudrais pas pour amie. Quant à M<sup>de</sup> de Vintimille, c'est une femme d'esprit que j'ai beaucoup connue ; mais vous, vous la connoissez à peine et votre confiance me paroît extraordinaire. Je ne sais aussi comment vous avez pu envoyer votre manuscrit à une personne aussi aigre et aussi moqueuse que M<sup>de</sup> de MONTCALM. Mais je reconnais là toutes les foiblesses que j'ai eues moi-même ; quand sous serez comme moi un vieil auteur, vous prodiguerez moins votre talent et vos ouvrages ». Il voit « avec joie la saison s'avancer : dans un mois je serai débarrassé des dîners et des bals. Je vous avoue que c'est un supplice auquel je ne puis m'accoutumer mais enfin le temps de la délivrance approche. On fait déjà des préparatifs de départ, et dans un mois Londres sera désert pour 8 mois. Que deviendrai-je ? Dieu le sait, mais si je suis seul, je tacherai de travailler un peu en cas que la politique le permette et qu'il faille renoncer au congrès ». Il n'a « jamais douté du succès des élections, parce que j'ai constamment été persuadé que le fond de l'opinion est excellent en France. La rage du vieux ministère doit être à son comble. L'amour-propre en France est le mobile de tout, or des gens qui avaient toujours dit et toujours cru que rien ne pouvoit aller sans eux, doivent être furieux de voir les choses marcher sous des Royalistes. C'est le plus cruel démenti donné à leur vanité et à leurs doctrines. Ils tenteront tout pour renverser un ministère qui blesse si fort leur orgueil. Mais ils ne réussiront pas ; je l'ai dit dès le premier moment, et par une raison toute simple, toute naturelle, c'est que ce ministère appartient à une *opinion* et que cette opinion le porte et le soutient quoiqu'il n'ait ni grands talents, ni grands caractères. Le ministère actuel est fort comme le sens commun ; et il ne peut être renversé que par une catastrophe. Les

Vendredi 6 Juin 1662

Un grand nombre d'écrits dans ces lettres  
ont été envoyés les choses les plus utiles, les plus  
nécessaires, les plus importantes tout ensemble, et  
sans même en apparence, que cela fasse mal  
pour le malin qui est et pour être tout étonné quand  
on le voit. Je suis sans cesse à l'attente  
de voir les plus belles que l'on a eues  
de ces sortes de lettres. Sans avoir une idée  
de ce que l'on veut dire par là, on se trouve  
dans l'embarras de ce qui doit en être. Il faut  
avoir une idée comme vous êtes?

103

6 Juin 1662

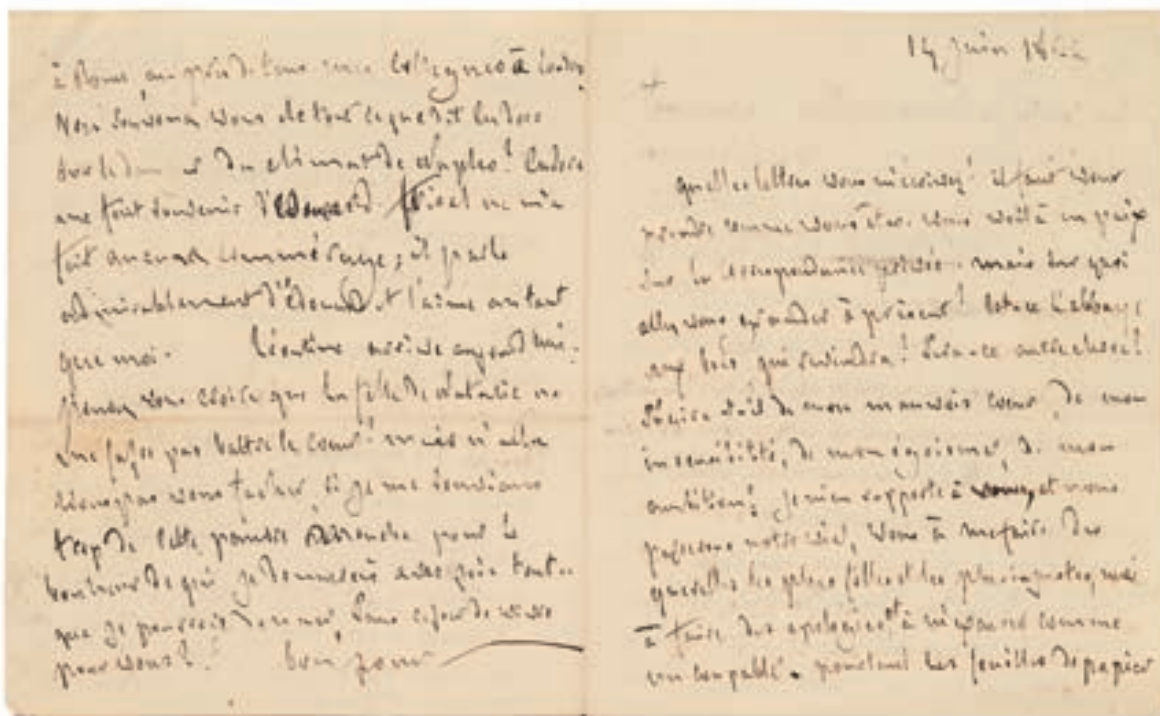
La note sur Demand est très inutile  
Veuillez vous en tenir à ce que j'ai imprimé  
Sans en dire rien par tout. Mais si vous en  
avez besoin de cette sorte, vous pouvez  
Demand que vous ne devez pas en dire rien  
Une lettre à Mr de Biais, et à Mr de  
Wickham, pour qu'ils soient. Pensez-y bien à  
Mr de Biais, je ne vous le rendrai pas  
amical, car il est à Mr de Wickham. C'est une  
femme de bien qui s'est bien de son temps,  
mais une, sans la commission à peine de l'écrit

104

intrigues et l'humeur n'y feront rien. Il suffit qu'il sache garder sa majorité et qu'il ait assez d'esprit pour empêcher une division dans la droite ». Il attend « avec impatience les nouvelles de l'Orient. Dans huit jours la question de la paix ou de la guerre sera décidée ». Il achève la lecture des *Mémoires* de Benvenuto CELLINI : « Quel brigand ! Le dîner avec Michel-Ange m'a charmé. La prise de Rome est curieuse comme morceau d'histoire »... (CG IV 1663)  
*Jedi 6 juin*. Il part pour Windsor, « où je suis invité à aller dîner et coucher chez le Roi. Vous voyez que ma faveur augmente ». Il critique la nomination de l'abbé FRAYSSINOU : « J'ai dit à Mathieu [de MONTMORENCY] que l'on dirait que c'est un choix de la Congrégation dont lui (Mathieu) est un des chefs. Vous voyez que je ne cache pas la vérité, que je la pousse jusqu'à blesser, lorsque cela est nécessaire. S'ils se perdent je n'aurai rien à me reprocher. Les 30 millions découverts et expliqués par VILLÈLE lui feront honneur. Ne

regrettez pas le pauvre RICHE[LIEU] et ses ministères. Ces gens-là ont été aussi méchants qu'ils étoient incapables. Leur rage actuelle ne vient que de leur amour-propre humilié et de la preuve acquise que les Royalistes peuvent gouverner et administrer la France tout aussi bien et mieux que les serviteurs et les valets de Buonaparte. Je n'ai qu'une crainte, qu'une seule crainte ; une division dans le côté droit. DELALOT doit être très mécontent. BERTIN DE VEAUX, qui l'inspire et lui donne les idées qu'il n'a pas, est aussi très peu satisfait ; LA BOURDONNAYE, DONNADIEU, BOUVILLE sont emportés ou hargneux ; mon ami LAINÉ a une ambition rentrée et un amour-propre rentré. Voilà les éléments du mal. Quant au côté gauche il n'est pas du tout à craindre. Mais si Villèle passe cette session, il est à jamais sauvé »... (CG IV 1667)

2 000 / 2 500 €



105

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Londres 11 et 14 juin 1822, à la duchesse de DURAS] ; 4 pages in-4 chaque.

LETTRES INÉDITES RELATIVES AUX MILLE ET UNE CALOMNIES OU EXTRAITS DES CORRESPONDANCES PRIVÉES... DE SALGUES, AU ROMAN ÉDOUARD DE LA DUCHESSE, ET RÉPONSES À SES REPROCHES ET MANIFESTATIONS DE JALOUSIE.

Londres 11 juin 1822. BERTIN a été « bien gauche ; c'est sa nature. Il ne falloit pas du tout parler de vous ; il falloit demander pour toute faveur à voir les épreuves, promettant et donnant une somme à DENTU pour cette lecture qu'il n'eût certainement pas refusée. Si l'article que vous craignez s'étoit présenté, on en eût obtenu la suppression pour une autre somme : on ne peut rien sur ces misérables qu'avec de l'argent. [...] Votre lettre est comme de coutume violente, blessante, cruellement injuste. Je ne veux pas me plaindre aujourd'hui puisque vous souffrez et que vous accusez votre amitié pour moi d'être la cause de vos souffrances. Je vous ferai sans doute de la peine, si j'ose vous dire encore que j'espère que l'ouvrage ne paroitra pas et qu'il ne contiendra pas le passage que vous craignez. [...] Je ne crains qu'une chose c'est que votre inquiétude manifestée et venue à la connoissance de Dentu ne mit ce coquin sur la trace d'une chose qu'il ignoroit très vraisemblablement. Et comment pouvez-vous dire que je suis insensible à votre peine ? Je donnerois une partie de mon sang pour que vous fussiez délivrée de votre frayeur. Cela seroit bien généreux, car vous ne serez pas plutôt en paix sur ce point que vous recommencerez à me tourmenter sur un autre. Au reste je vais faire dire à Dentu par Bertin qu'il est bien libre d'imprimer ce qu'il voudra mais que si l'on publie le recueil de la correspondance privée, j'attaquerai les éditeurs de ce recueil en calomnie devant les tribunaux dans le cas où on auroit conservé un

seul des passages qui me concernent »... Il ajoute, à propos de son séjour à Windsor : « Le Roi m'a gardé dix jours à sa chaumière et a voulu que je couchasse sous son toit, et non à Cumberland's chateau, où il envoie ordinairement les étrangers ».

14 juin. « Quelles lettres vous m'écrivez ! Il faut vous prendre comme vous êtes. Vous voilà en paix sur la Correspondance privée. Mais sur quoi allez-vous gronder à présent ? Est-ce l'Abbaye aux bois [Mme RÉCAMIER] qui reviendra ? Sera-ce autre chose ? S'agira-t-il de mon mauvais cœur, de mon insensibilité, de mon égoïsme, de mon ambition ? Je m'en rapporte à vous, et nous passerons notre vie, vous à me faire des querelles les plus folles et les plus injustes, moi à faire des apologies, et à m'excuser comme un coupable. [...] Quand vous m'avez affligé par vos violences n'espérez pas que je puisse vous écrire immédiatement de *bonnes et longues lettres* comme vous les voulez. Ce mouvement dure ; il faut quelque temps pour me remettre. Je ne puis me jeter d'une injustice qui me blesse au cœur, dans des récits de bals, et des raisonnements politiques. Vos affaires en France me semblent aller bien ; ici je suis très bien vu et placé ; voila tout ce que je sais ». Il rapporte alors une amusante anecdote sur la liaison à Naples du duc de BLACAS avec « une certaine princesse charmante » qui a « tout à coup donné des marques d'un état nouveau », ce qui a provoqué la fuite de Blacas : « Il passoit pour un saint, jugez de l'étonnement. [...] j'ai soutenu la vertu de l'ambassadeur à Rome, auprès de tous mes collègues à Londres »... FRISELL n'a fait « aucun commérage ; il parle admirablement d'Édouard et l'aime autant que moi ». Il annonce l'arrivée à Londres de Léontine de NOAILLES : « Pouvez-vous croire que la fille de Natalie ne me fasse pas battre le cœur ? Mais n'allez-vous pas vous facher, si je me souviens trop de cette pauvre Mouche pour le bonheur de qui je donnerois avec joie tout ce que je pourrois donner, sans cesser de vivre pour vous ? »...

2 000 / 2 500 €

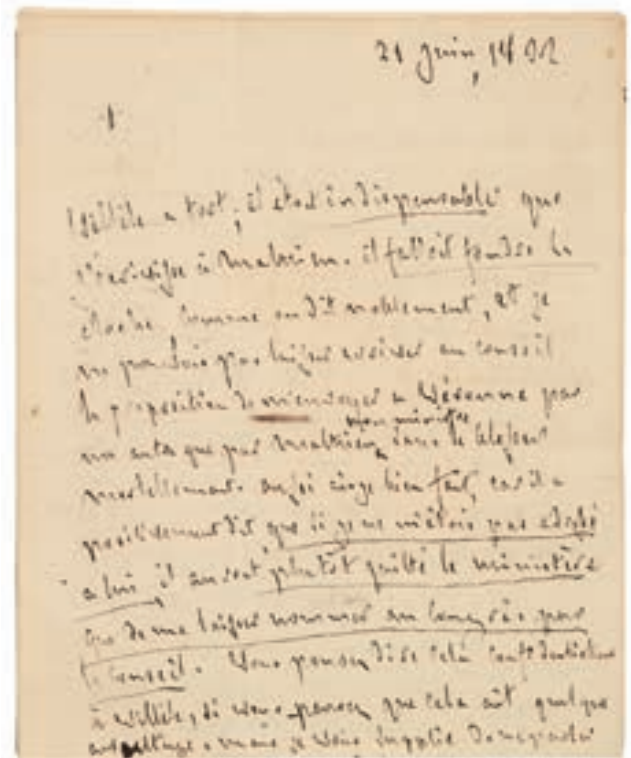
**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 18 et 21 juin 1822, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-8 et 7 pages in-4.

LONGUE LETTRE POLITIQUE SUR SA NOMINATION POUR REPRÉSENTER LA FRANCE AU CONGRÈS DE VÉRONE.

18 juin. « Les affaires et les dépêches m'accablent aujourd'hui. [...] Vous useriez la patience d'un saint, et vous vous feriez haïr, si cela étoit possible. Léontine [de NOAILLES, fille de Natalie] est arrivée ; elle dîne chez moi aujourd'hui. Je chercherai à lui plaire, mais je n'y réussirai pas. [...] vous ne manquerez pas de me faire une querelle de mon *billet* et ce qui vous devroit toucher vous mettra en colère. Vous ne me saurez aucun gré d'interrompre et de suspendre les plus importantes dépêches pour vous dire que je vous aimerai toute ma vie, malgré tout ce que vous faites pour faire rentrer mon amitié au fond de mon cœur ». (CG IV 1684)

21 juin. « VILLÈLE a tort ; il étoit *indispensable* que j'écrivisse à Mathieu [de MONTMORENCY]. Il falloir *fondre la cloche*, comme on dit noblement, et je ne pouvois pas laisser arriver au Conseil la proposition de m'envoyer à Vérone par un autre que par Mathieu, mon ministre, sans le blesser mortellement. Aussi ai-je bien fait, car il a positivement dit *que si je ne m'étois pas adressé à lui*, il auroit *plutôt quitté le ministère que de me laisser nommer au Congrès par le Conseil*. [...] Vous pouvez dire cela confidentiellement à Villèle, [...] mais je vous supplie de ne parler de cette affaire à pas un autre, ni à Polignac, ni dans votre salon, ni enfin à personne au monde. Villèle m'a écrit ; il est très bien. Mathieu m'a aussi écrit une très longue lettre explicative, disant plutôt *non* que *oui*, mais ne disant pas tout à fait *non* et disant qu'il *s'en rapportera au Conseil* ; si cela est, j'ai gain de cause. Il a bien une autre idée : il est tenté d'aller lui-même au Congrès. À cela je n'ai rien à opposer. Il devroit au moins me laisser le portefeuille par *interim* ; il faudroit pour cela que je fusse à Paris, et je répugne à demander un congé. Nous verrons cela dans un mois ; le Congrès ne peut avoir lieu qu'en octobre. Mathieu parle avec attendrissement de M. de LA FERONNAIS, et avec estime de M. de CARAMAN qui le trompe, le joue, et est l'ami décidé de l'ancien ministère. Il fera beau voir au Congrès pour représentants du ministère Villèle, les représentants du ministère Pasquier, les gens qui à Laybach nous traitoient de fanatiques, et d'imbécilles. Conçoit-on une pareille erreur ? Avoir dans ses rangs un ami qui a réussi, qui connoît les Rois et les ministres de l'Europe, que l'opposition même en Angleterre honore, et aller chercher pour s'en servir des ennemis sans talent et des médiocrités hostiles ! Mais, chère sœur, arrangez tout avec Villèle, prévenez-le de tout, mais je vous en conjure avec Villèle *seul* et en secret. Ne prononcez pas même le nom de Congrès à mes *amis* ou à mes *ennemis*. Je crois au succès, si la chose est complètement ignorée et si les propos, les rapports, les envies, les commérages ne s'en mêlent pas ». Puis sur Adrien de MONTMORENCY-LAVAL : « la vanité blessée a rendu Adrien méchant. Je suis blessé du mal qu'il vous a fait et qu'il m'a fait, à votre propos. J'ai été trop bon de parler à Mathieu de cet imbécille politique. J'ai cru que je devois cette sorte de réparation à ce pauvre homme, espérant couvrir sa nullité si on m'associoit à lui. Mais maintenant j'ai acquitté ma conscience et je serai sans pitié, si le Conseil en fait justice : je ne crois pas que Mathieu ose jamais le proposer ». Il ajoute : « Réflexion faite, si Lord LONDONDERRY alloit



106

au Congrès, il seroit difficile d'empêcher Mathieu d'y aller. Mais quel malheur et quelle misère ! Ne pourroit-on pas au moins m'adjoindre à lui ? Son amour-propre s'y refusera. Reste l'idée de l'*interim* ; songez à cela, et consultez Villèle. [...] Je reviens sur Lord Londonderry. Je ne crois pas qu'il aille au Congrès (quoique M. de METERNICH le désire, pour resserrer les liens entre l'Angleterre et l'Autriche ; et ce seroit, même dans ce cas, que je serois si utile au Congrès pour étudier et pénétrer ces deux hommes). Mais un ministre d'un [g]ouvernement constitutionnel ne me paroît pas pouvoir assister à un Congrès où s'il s'agit des affaires de l'Italie et de l'*occupation* de Naples, il ne pourroit y aller que pour *protester*, ce qui gêneroit les Rois, où il s'exposeroit à être attaqué et culbuté par la chambre des Communes. Lord Londonderry est allé il est vrai à Aix-la-Chapelle ; mais il s'agissoit là de choses directes pour l'Angleterre, de la retraite des troupes alliées, en un mot du traité de Paris : le cas est tout différent ici, et je parierois cent contre un que Lord Londonderry n'ira pas au Congrès. Tout ce raisonnement s'applique à Mathieu qui est ministre dans un [g]ouvernement représentatif [...] Le Roi d'Angleterre avoit une extrême envie d'aller à Vienne. Les ministres le retiennent par les raisons que j'expose ici, et qui s'appliquent autant à un Roi constitutionnel qu'à un ministre constitutionnel. Voilà bien de la politique ». (CG IV 1684)

2 000 / 2 500 €

24 juin, 1822  
( )

Cette lettre est venue une vingtaine de fois. Si je n'avais  
à vous consolider, à vous rassurer que sur la première  
partie. Je suis à mon aise. La construction de  
la Matte est indigne, fange tout le monde sa posture  
ne comprennent même pas la ressemblance des  
sont caractères. Elle n'a pas une seule fois  
le temps de mes chagrins pour la pensée d'oublier  
et il est vrai que dans cette effusion de cœur qui  
résulte des grandes peines, j'en ai <sup>ai</sup> quelque fois  
parlé long temps d'oublier. Mais vous, je  
n'ai point le cœur dur, je ne suis point glacé  
je ne suis point fang, je suis que je serais  
un million de fois heureux pour vous et que



107

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [Londres] 25 et 28 juin et 2 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8, 5 pages in-4 et 1 page in-8.

TROIS LETTRES, DONT UNE LONGUE EN GRANDE PARTIE INÉDITE SUR NATALIE DE NOAILLES, LES REPROCHES DE LA DUCHESSE SUR SON CARACTÈRE, L'AFFAIRE DES *MILLE ET UNE CALOMNIES*, ET SA PROBABLE DÉSIGNATION POUR LE CONGRÈS DE VÉRONE.

*Mardi 25.* « Il est neuf heures du matin. Le bal ne fait que de finir. Il a été très brillant et très bien conduit. Je n'ai que le temps de vous dire cela et de me jeter sur mon lit. Il faut que je me relève à 2 heures pour écrire une dépêche et pour aller à un grand dîner où l'on a invité pour moi tous les pairs catholiques. Voilà ma vie. [...] Votre dernière lettre était comme de coutume aigre et rude. Cela devient chez vous habitude... (CG IV 1691)

*28 juin* (en grande partie inédite). La lettre de la duchesse le consterne. « La conversation de la chatte [Mme de BÉRENGER] est indigne, fautive sous tous les rapports, ne conservant même pas la vraisemblance de mon caractère. Elle m'a vu comme vous dans le temps de mes chagrins pour la pauvre Mouche [Natalie de NOAILLES] et il est vrai que dans cette effusion de cœur qui résulte des grandes peines, je lui ai quelquefois parlé longtemps de Natalie. Chère sœur, je n'ai point le cœur dur, je ne suis point glacé, je ne suis point faux ; je sens que je donnerais un million de fois ma vie pour vous et que vous serez tant que mon cœur battrait, le premier charme et le grand attachement de ma misérable vie ». Mais il ne veut plus parler de « cette femme fautive, rusée qui ne cherche qu'à troubler le bonheur des autres », non plus que de « cet Adrien [de MONTMORENCY-LAVAL] tracassier tripotier, qui vit de petits rapports et de petites brouilleries et que la vanité blessée a rendu méchant ». Il est prêt à attaquer devant les tribunaux DENTU et SALGUES pour leurs calomnies [*Mille et une calomnies*...], mais « la question est de savoir s'ils ne gagneront pas plus par le bruit de la plaidoirie qu'ils ne perdront par le jugement. [...] qu'avez-vous à craindre de ces indignes correspondances privées flétries dans l'opinion publique où *Monsieur* est attaqué, où *Madame* même est calomniée, où votre nom se trouvera mêlé avec ceux de tout ce qu'il y a d'honorable en France. Croyez-moi cela fera horreur et l'ouvrage restera chez les misérables éditeurs ». BERTIN en fera justice dans son journal. « J'admire, chère et tendre amie, votre bonté d'avoir eu le courage de me parler de nouvelles après avoir parcouru le recueil de ces calomnies ! Oui j'ai espoir d'aller au Congrès et je n'estime plus de ce voyage que le bonheur de vous revoir sous peu de temps et de causer avec vous. Je dissiperai tous vos soupçons ; je ne laisserai pas au fond de votre cœur la plus légère inquiétude. Quoi qu'en dise M<sup>de</sup> de Bérenger, je puis aimer profondément et je le sens en étant si malheureux de ce qui vous afflige et si heureux de tout ce qui vous rend heureuse. Je volerais au bout de la terre pour vous épargner un chagrin. Je me sens capable de tout pour vous »... (CG IV 1698)

*2 juillet.* « Il est dur après la dernière lettre que je vous ai écrite, de recevoir de vous le petit billet d'Andilly. [...] cette continuelle aigreur et injustice me décourage et m'ôte sinon le désir du moins la possibilité d'écrire ». (CG IV 1712)

2 000 / 2 500 €



108

108

**François de CHATEAUBRIAND.**

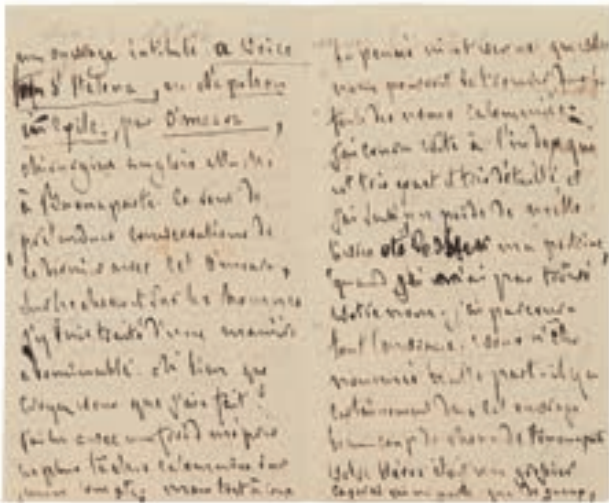
2 lettres autographes, Londres 5 et 9 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 2 et 5 pages in-8 (lég. mouill. et petite fente à la 1<sup>re</sup>).

LETTRES INÉDITES SUR L'AFFAIRE DES *MILLE ET UNE CALOMNIES*, ET SA PROBABLE DÉSIGNATION POUR LE CONGRÈS.

*15 juillet.* Il n'a cessé de travailler à l'affaire de cette « correspondance », par une autre personne que Bertin. « Il paroît que les cartons seront faits, mais qu'importe ? Quand vous serez tranquillisée sur ce point, vous serez folle sur quelque autre : avec vous ce n'est pas le repos qu'il faut chercher. [...] Les lettres les plus tendres et les plus affectueuses ne vous font rien. Laissons donc tout aller à la Providence. Je ne tiens pas plus que vous aux choses de ce monde ; je n'attachois même de prix au Congrès que pour vous revoir bientôt ; je fais de la politique par métier et non par goût »...

*9 juillet.* Il est exaspéré que la duchesse ait encore des *soupçons* à son égard : « vous voilà en fonds pour de nouvelles injustices ; c'est une pierre d'attente pour vos lettres à venir. Vraiment cela est odieux et vous devriez mourir de honte »... Il est toujours convaincu d'ailleurs que « la *correspondance* ne paraîtra que *cartonnée* », et que son imagination lui aura donné des chagrins inutiles... Puis il parle du nouveau bal qu'il a donné la veille, « choisi, *select*, mais du dernier *fashionable*. Nous n'étions que *deux cent cinquante* personnes. Lord BRISTOL a dîné chez moi samedi » avec Lord Londonderry, le duc de Mouchy, le duc de Guiche, etc. : « c'est un homme excellent, et j'y suis tout à fait attaché »... Sans être *sûr* du Congrès [de la Sainte-Alliance], il a « de fortes espérances. Je n'ai décidément que deux rivaux : *Blacas* et *Mathieu*, lui-même. Si le Congrès n'a pas lieu en Italie (et je crois maintenant qu'il sera à Vienne ou à Varsovie) j'évite la rivalité de Blacas. Reste *Mathieu*, s'il veut y aller, et il le voudra peut-être surtout si Lord Londonderry y va. À cela, je n'ai rien à opposer. Mais nous n'en sommes pas encore là »...

1 500 / 2 000 €



109

109

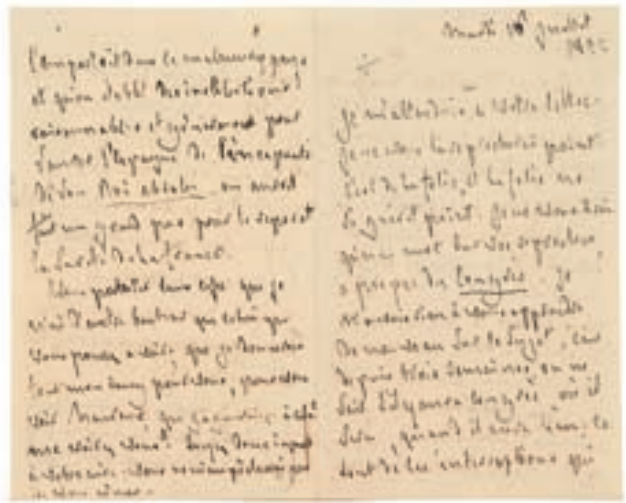
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Londres] vendredi 12 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages et demie in-8.

**INTÉRESSANTE LETTRE SUR NAPOLÉON ET LES MÉMOIRES D'O'MEARA.**

Il s'étonne de n'avoir point de lettre de la duchesse au courrier. « Il vient de paroître un ouvrage intitulé *A Voice from St. Helena*, ou *Napoleon in exile*, par O'MEARA, chirurgien anglois attaché à BUONAPARTE Ce sont de prétendues conversations de ce dernier avec cet O'Meara, sur les choses et sur les hommes. J'y suis traité d'une manière abominable. Eh ! bien que croyez-vous donc que j'aie fait ? J'ai lu avec un froid mépris les plus lâches calomnies sur mon compte ; mais tout à coup la pensée m'est venue que votre nom pouvoit se trouver dans la foule des noms calomniés. J'ai couru vite à l'index qui est très exact et très détaillé, et j'ai senti un poids de mille livres ôté de sur ma poitrine, quand je n'ai pas trouvé votre nom. J'ai parcouru tout l'ouvrage. Vous n'êtes nommée nulle part. Il y a certainement dans cet ouvrage beaucoup de choses de Buonaparte. Votre Héros étoit un grossier caporal qui ne parle que de gueux, de polissons, d'espions, de bourreaux &c. O'Meara a rendu un mauvais service à la mémoire de cet homme. On croit lire pour le ton, les mensonges et les fureurs un mélange de Lady Morgan, de la Minerve, de la Bibliothèque historique, du Miroir &c. Laissons cette infamie. Je suis toujours attendant le Congrès et toujours espérant y aller. Au reste j'ai pris mon parti, et l'avenir n'est plus pour moi un sujet d'inquiétude : il sera ce que Dieu voudra. Ce que je veux, c'est que vous m'aimiez, et que vous ne soyez pas injuste et que vous ne me grondiez plus. [...] M<sup>de</sup> de Chateaubriand a été malade et j'ai été fort inquiet ». (CG IV 1728)

1 200 / 1 500 €



110

110

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Londres] mardi 16 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

**TRÈS BELLE LETTRE SUR SON ESPOIR D'ÊTRE DÉSIGNÉ POUR REPRÉSENTER LA FRANCE AU CONGRÈS DE VÉRONE**

« Je m'attendois à votre lettre. Je ne vous la reprocherai point. C'est de la folie, et la folie ne se guérit point. Je ne vous dirai qu'un mot sur vos reproches, à propos du Congrès. [...] depuis trois semaines, on ne sait s'il y aura congrès, où il sera, quand il aura lieu ; ce sont de ces interruptions qui surviennent dans toutes les affaires. Tout est resté suspendu, entre moi et les ministres ; ceux-ci, et surtout VILLÈLE, se disent toujours très bien disposés. Nous attendons les nouvelles de Vienne et la réponse définitive de l'empereur de Russie. Alors il s'agira de conclure et nous verrons si Villèle tiendra parole, et si M. de MONTMORENCY voudra lui-même aller au Congrès. S'il y va, vous sentez que je n'ai rien à dire ; s'il n'y va pas, je pourrai combattre sur un bon terrain, et je n'ai de rival dangereux que M. de BLACAS, en cas que le Congrès se tienne en Italie. Quant à votre gendre [le duc de RAUZAN], je n'ai jamais varié et si je vais au Congrès je ferai tout au monde pour l'emmener avec moi. Je méprise tout ce que vous dites de ma peur que vous parliez dans votre salon : fi ! J'ai de longues et importantes dépêches à écrire ce matin sur l'Espagne. Si le parti royaliste l'emportoit dans ce malheureux pays et qu'on établit des institutions raisonnables et généreuses pour sauver l'Espagne de l'incapacité de son *Roi absolu*, on auroit fait un grand pas pour le repos et la sûreté de la France. Vous protester sans cesse que je n'ai d'autre bonheur que celui que vous pouvez avoir ; que je donnerois tout mon sang pour vous, pour vous voir heureuse, que gagnerai-je à cela ? Me croirez-vous ? Soyez donc injuste à votre aise. Vous ne m'empêcherez pas de vous aimer ». (CG IV 1731)

EXPOSITION CHATEAUBRIAND (Bibliothèque nationale, 1969), n° 388.

1 200 / 1 500 €

23 juillet, 1822

Non; ne craignez plus que je me plaigne.  
 Je suis décidé à vous prendre comme vous êtes, et à  
 vous écrire comme si depuis deux mois vous  
 ne m'avez pas fait bien du mal par vos injustices.  
 Je parle de cela, et nous nous entendons  
 paisiblement.

J'ai reçu une lettre très cordiale de Mathieu  
 il me dit en parlant de la démission de M. de  
 Blacas : Vous voilà délivré d'un grand  
 concurrent pour le Congrès : les paroles  
 dans la bouche d'un ministre, devraient équivaloir  
 à une nomination. mais c'est la concurrence  
 la plus dangereuse de toutes, celle du ministre  
 lui-même. de tout bon sens, on se rend au Congrès

111

111

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 19 et 23 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8 et 3 pages et demie in-4 avec adresse.

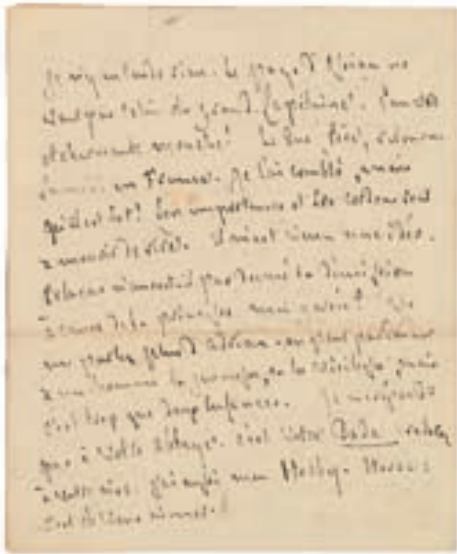
**SUR LA PRÉPARATION DU CONGRÈS DE VÉRONE.**

*Vendredi 19 juillet.* « J'ai passé la journée et une partie de la nuit d'hier sur la Tamise entre Londres et Richmond à une grande fête donnée par le Lord Maire et où j'étois le seul ambassadeur prié. Cela vous montre ma *popularité*. Mais j'en ai rapporté un accès de fièvre (pour Dieu, ne le dites pas, M<sup>de</sup> de Chateaubriand accourroit), demain je serai guéri. [...] Allons ! la paix. Ne me grondez plus ; aimez-moi comme je vous aime. Faites votre nouveau roman et ne craignez plus les correspondances privées. Je ne sais ce que vous voulez me dire en me parlant de votre jalousie de mes nouvelles amours. Je vis comme un chartreux. J'ai fait ce que j'ai pu pour le Congrès. J'attends. Je sais qu'on est particulièrement content de mes dépêches. Mais j'en ai vu une de Madrid. Si vous saviez quelle misère ! Au reste vous savez bien ce que c'est que *la chair de poule au cœur*... (CG IV 1734)

*23 juillet.* « Non ; ne craignez plus que je me plaigne. Je suis décidé à vous prendre comme vous êtes, et à vous écrire comme si depuis deux mois vous ne m'avez pas fait bien du mal par vos injustices ». Il a reçu une « lettre très cordiale » de Mathieu de MONTMORENCY. « Il me dit en parlant de la démission de M. de BLACAS : *Vous voilà*

*délivré d'un puissant concurrent pour le Congrès.* Ces paroles, dans la bouche d'un ministre, devraient équivaloir à une nomination. Mais reste la concurrence la plus dangereuse de toutes, celle du ministre lui-même. Si Lord LONDONDERRY va au Congrès, Mathieu sera bien tenté d'y aller ; alors je suis perdu ». Il a donc arrangé avec Villèle ou de l'adjoindre à Mathieu de Montmorency, ou de lui « faire donner le porte-feuille des affaires étrangères par *intérim*, pendant l'absence de Mathieu. Gardez cela pour vous et dans le plus profond secret. [...] VILLELE peut tout ; et s'il ne nous trompe pas, il désirera cette affaire autant que nous, pour me donner un droit – à venir. Je rendrai très volontiers et sans difficulté le portefeuille à Mathieu à son retour. Après tout, ceci n'est qu'en désespoir de cause, car j'aime mieux aller au Congrès, et avancer pas à pas. Vous voyez comme la raison m'est venue avec l'esprit des affaires. Je suis presque tenté de vous dire de *bruler cette lettre* qui contient toute ma destinée politique. Je vous ai mandé que M. le Duc de RAUZAN [gendre de Mme de Duras] viendrait avec moi. Tout finit ici. Tout le monde part pour la campagne. Le Parlement sera prorogé dans quinze jours. Le Roi va en Écosse et n'em mènera personne du corps diplomatique. Je n'aurai pas la moindre chose à faire à Londres dans trois semaines. Mes collègues ont tous des congés et me quittent. Que vais-je devenir ? »... (CG IV 1741)

1 500 / 2 000 €



112

112

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Londres] 26 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

BELLE LETTRE SUR LE CONGRÈS, ET SUR LE ROMAN *OLIVIER DE MME DE DURAS*.

« Je vous envoie une petite robe que j'ai été acheter moi-même au fond de la Cité », et il lui enverra les *Mémoires* de WALPOLE... Au sujet du Congrès : « Il ne me reste de rival redoutable que Mathieu [de MONTMORENCY]. Je vous ai dit tout mon plan. Conduisez la chose avec VILLÈLE dans le plus profond silence. Je suis bien aise que M. de BLACAS soit bien pour moi ; lorsque le ministère actuel s'est arrangé, je pensais qu'il eût été bon que M. de Blacas en formât partie, pour nous défendre contre DECAZES. [...] Votre Budget avance et vous en serez bientôt *aux affaires étrangères*. Je m'attends à quelque attaque personnelle. Cependant j'ai si bien accueilli les libéraux voyageurs, qu'ils devroient un peu me pardonner. Vos lettres sont courtes. Je vois que vous en êtes au *Roman [Olivier, roman sur l'impuissance]*. J'admire votre audace. Mais savez-vous que dans un pareil sujet il faut tout dire et même les mots ? Comment ferez-vous ? Si vous n'en faites qu'un *mystère*, votre énigme sera froide [...] Enfin nous verrons bien ».

Il annonce le départ de Léontine de NOAILLES « avec M. de Saluces pour l'Écosse. Je n'y entends rien. Le pays d'Ossian ne vaut pas celui du Grand-Capitaine [Gonzalve de Cordoue]. Pauvre et charmante Mouche [Natalie de Noailles] ! Le Duc, père, retourne samedi en France. Je l'ai comblé, mais qu'il est sot ! Son importance et ses cordons sont à mourir de rire ». Il suppose que Blacas a donné sa démission « à cause de la princesse mal gardée » [la princesse Esterhazy ?]. Quant à Adrien [de MONTMORENCY-LAVAL] : « On peut pardonner à un homme la jeunesse, ou la vieillesse, mais c'est trop que deux enfances. Je ne réponds pas à votre Abbaye [Mme RÉCAMIER]. C'est votre *Dada*. Radotez à votre aise. J'ai aussi mon Hobby-Horse : c'est de vous aimer ». (CG IV 1747)

1 000 / 1 300 €



113

113

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, [Londres] mardi 30 juillet 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

BELLE LETTRE SUR LA DÉSIGNATION DES PLÉNIPOTENTIAIRES DU CONGRÈS DE VÉRONE, ET SUR LOUIS XVIII.

Il revient sur sa possible désignation pour le Congrès : « Il y a longtemps que je pense que cela finira par le voyage de Mathieu [de MONTMORENCY] lui-même ; ce sera une faute, mais elle sera faite, et c'est dans l'ordre. Mathieu me prendra-t-il pour son second ? Sa vanité s'y opposera, dans la crainte qu'on ne dise que c'est moi qui ai tout fait au congrès. Aurai-je l'interim ? Les ministres y prétendront sans doute, et s'y opposeront. VILLÈLE voudra-t-il l'emporter contre tous les obstacles ? Non ; il est trop cauteleux pour cela. Vous voyez que je juge froidement la question. Je ne prendrai mon parti sur ce que j'ai à faire cet automne que lorsque cette question préalable sera jugée ».

Puis, à propos de LOUIS XVIII : « Vous vous plaisez à me supposer des secrets : je n'en ai point. Je n'ai écrit qu'une seule fois au sujet de l'ami de cœur [DECAZES] dont on m'avoit recommandé les intérêts ; on ne m'a point répondu. Je m'en suis tenu là. Je n'ai pu quitter Londres dans le mouvement des affaires et conséquemment je n'ai pu aller à Hartwell. J'irai dans une quinzaine de jours. J'écrirai alors une seconde lettre qui restera vraisemblablement sans réponse comme la première ».

Il ne va pas en Écosse : « aucun ambassadeur n'y va. J'aurais été d'ailleurs désolé de ce voyage. J'ai eu assez pendant trois mois des *fashionables*, des dîners et des bals. Je vais me plonger avec délices dans une solitude de six mois. Tout le monde part, grâce à Dieu. Astolphe [de CUSTINE] m'est arrivé hier, laissant à Paris sa femme et son nouveau-né. Il va en Écosse. Bon voyage. [...] Vous êtes bien heureuse d'en être au Roman : ce temps est passé pour moi ; j'en suis à la triste vérité. Cette aventure de BLACAS me fait horreur : fi de l'amour à l'orgeat ».

Puis il reparle du Congrès : « Il y auroit cependant une raison pour Mathieu de m'emmener avec lui. C'est qu'il paroît que chaque puissance aura deux plénipotentiaires au Congrès. Le P<sup>ce</sup> de Hardenberg et le C<sup>ce</sup> de Bernstorff pour la Prusse, M.M. de Nesselrode et Tatischeff pour la Russie ». (CG IV 1758)

1 000 / 1 500 €

Londres le vendredi 2 août 1822

1

Non, Adrien n'ira pas au Congrès, mais  
je n'irai pas non plus, voilà le fait - j'admire  
votre légèreté, vous ne touchez plus la terre.

Dans la seconde partie de votre lettre où vous  
parlez au moins me parler de ce que je vous  
disois sur Villèle et de mes projets, vous  
me racontez des commérages sur la plus  
belle et sur de Blacas. Je n'ai pas reconnu là  
votre bonne tête - j'en ai même mesuré que vous  
n'avez vu que Lundi <sup>89 juillet</sup> une lettre qui avoit dit  
vous aviez le vendredi 2 août au Congrès  
le mardi 24. Vous aviez écrit une lettre ?

114

114

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Londres 2 et 6 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 et 3 pages in-8.

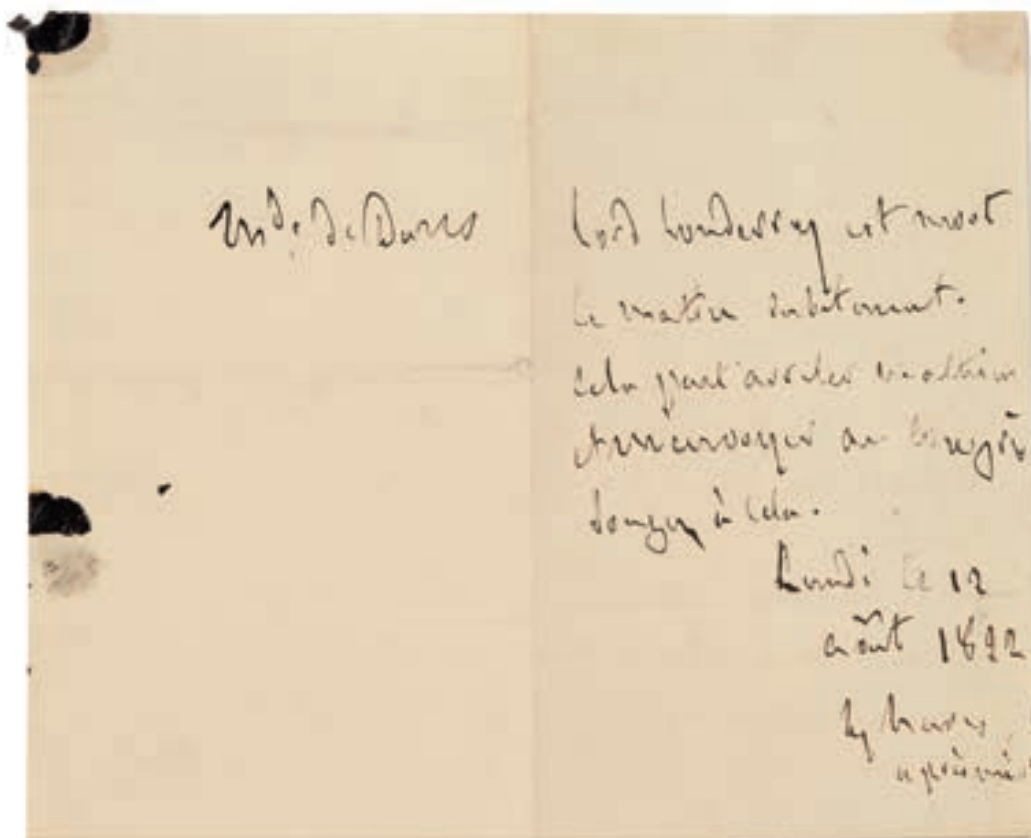
**INQUIÉTUDES SUR SA DÉSIGNATION AU CONGRÈS DE VÉRONE.**

Londres, ce vendredi, 2 août 1822. « Non, Adrien [de MONTMORENCY-LAVAL] n'ira pas au Congrès, mais je n'irai pas non plus ; voilà le fait. J'admire votre *légèreté* ; vous ne touchez plus la terre : dans la seconde partie de votre lettre où vous devriez au moins me parler de ce que je vous disois sur Villèle et de mes projets, vous me racontez des commérages sur la P<sup>me</sup> Est[erhazy] et M. de Blac[as]. Je n'ai pas reconnu là votre bonne tête ». Il s'inquiète de savoir si elle a bien reçu tous ses courriers : « je vous ai écrit exactement par tous les courriers, c'est à dire deux fois par semaine, le mardi et le vendredi [...] vous aurez été occupée du roman [Olivier]. Après tout vous avez raison. C'est ce qu'il y a de mieux dans ce monde ». Il s'inquiète du retour de M. de BLACAS : « il fera certainement naître des intrigues et des ambitions ; et les intrigues et les ambitions sont toujours dangereuses, surtout dans un état nouveau, parce qu'elles divisent et menacent les autorités. Je ne sais ce que M. de Blacas sera pour

moi ; je ne compte pas plus sur lui que sur tout autre ; et les affaires m'ont au moins appris à mépriser encore la race humaine un peu plus que je ne le fesois. Je ne sais ce que je deviendrai quand la question du congrès sera décidée négativement : je n'irai certainement point en Écosse ; peut-être prendrai-je un grand parti. Le Roi étant à Edinbourg et Lord Londonderry à Vienne, qu'ai-je à faire ici ? » (CG IV 1765)

Mardi 6 août, 7 heures du soir. « Depuis que vous êtes sûre que M. de RAUZAN [gendre de la duchesse] ira au Congrès *sans moi*, vous n'avez pas pris plus de souci de mon affaire que du Grand Turc. Vous avez mis huit jours à parler à VILLÈLE sur une demande de la dernière importance. Qu'importe après tout ? La chose est sans doute décidée à présent. J'annonce à Mathieu [de MONTMORENCY] aujourd'hui que Lord LONDONDERRY part le 15 pour Vienne et qu'il emmène avec lui le sous-secrétaire d'État Lord CLANWILLIAM. Ce seroit un exemple pour Mathieu s'il vouloit emmener avec lui un *second* au Congrès. J'attends en paix mon sort ; il sera décidé dans huit jours. [...] J'ai eu audience ce matin de Lord Londonderry, et j'ai assisté à la séance royale pour la cloture du Parlement »... (CG IV 1772)

1 500 / 2 000 €



115

115

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [Londres] 9, 12 et 13 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 3 pages et quart in-4, 1 page in-8 avec adresse, et 4 pages in-8.

SUR LA DÉSIGNATION DE MATHIEU DE MONTMORENCY COMME PLÉNIPOTENTIAIRE AU CONGRÈS DE VÉRONE, ET LE SUICIDE DE CASTLEREAGH (LORD LONDONDERRY), SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

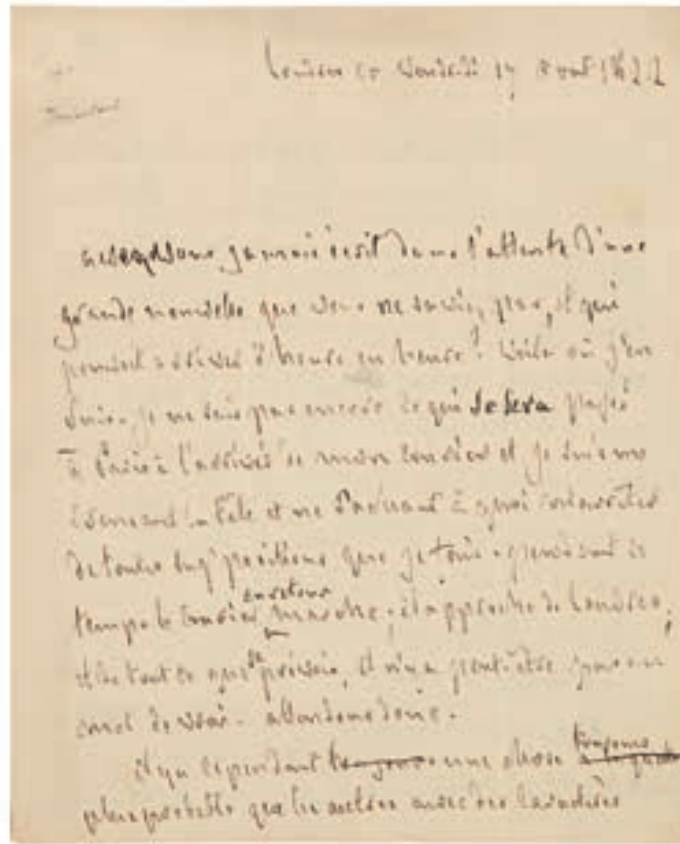
*Vendredi 9 août 1822.* « Vous avez dû voir par mes lettres que je m'attendois à l'événement et que je ne me fesois aucune illusion. Je vous aurois dit mot pour mot la conversation de VILLÈLE, avant que vous me l'eussiez mandée. Je ne suis ni surpris, ni fâché. Je ne crois pas à l'adjonction de ma personne à Mathieu. Enfin comme au moment où je vous écris la chose est certainement décidée, elle est déjà loin de ma pensée et je ne m'occupe qu'à arranger mon avenir. Je ne sais pas ce que je ferai. Donnerai-je ma démission, demanderai-je un congé, resterai-je en Angleterre pendant les sept mois de vacances absolues qui vont commencer ? Il y a à tout cela des inconvénients. J'attendrai l'inspiration, et au moment où elle arrivera, je prendrai mon parti. Je n'ai jamais soupçonné votre amitié. J'en connais toute la chaleur et toute la constance. Si je vous ai fait un léger reproche, pardonnez-le moi. Je suis un peu triste ici et quand on écrit, les dispositions intérieures se font jour et paroissent malgré soi. J'ai bien servi le Roi et le ministère actuel. S'ils ne profitent pas de ce que je leur ai dit sur l'Angleterre, je n'aurai rien me reprocher. Vous avez deviné juste pour

le traité [d'alliance entre la Grande-Bretagne et le Danemark], et j'en ai donné l'avis *officiel* il y a un mois. C'est une découverte immense que j'ai faite, et que j'ai faite, *seul*. Silence absolu sur tout cela. Londres est un profond désert. Le Roi part demain ; Lord LONDONDERRY part la semaine prochaine pour Vienne et Paris. Tous les autres ministres partent ou sont partis ; tous les ambassadeurs sont en congé ou en voyage. Toute la société est à la campagne et cette solitude durera jusqu'au 1<sup>er</sup> mars. Je suis invité dans beaucoup de châteaux mais Dieu me préserve d'aller retrouver des *Dandyes* et des *fashionables*. J'en ai assez, et je ne suis pas digne de tant de plaisirs... (CG IV 1777)

*Lundi ce 12 août 1822 4 heures après midi.* « Lord LONDONDERRY est mort ce matin subitement. Cela peut arrêter Mathieu et m'envoyer au Congrès. Songez à cela ». (CG IV 1783)

*Ce mardi 13 août 1822...* « Ce pauvre Lord LONDONDERRY s'est coupé la gorge dans un accès de fièvre. Je vous dirai un jour et je vous ferai lire ce qu'il faut penser de ce ministre. Son successeur n'est pas près d'être nommé. On parle de M. CANNING. Ce ne sera pas Sir Charles Stuard [...] Sir Charles n'est pas un *homme parlementaire*. Il faudrait lui adjoindre M. Canning et M. Canning ne voudra pas la moitié de la place. Dans tous les cas le nouveau ministre ne peut aller au Congrès. Il faudra qu'il songe à ses affaires. Ainsi cela peut changer les dispositions de Mathieu [de Montmorency], et déterminer VILLÈLE à m'envoyer au Congrès. [...] *Une objection* : « Dans ce moment il est très utile en Angleterre ! » À rien du tout. Les étrangers n'influent point ici sur le choix des ministres. La gazette et Marcellus diront les nouvelles tout aussi bien que moi... (CG IV 1789)

2 500 / 3 000 €



116

116

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Londres 15 et 16 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8 et 3 pages et demie in-4.

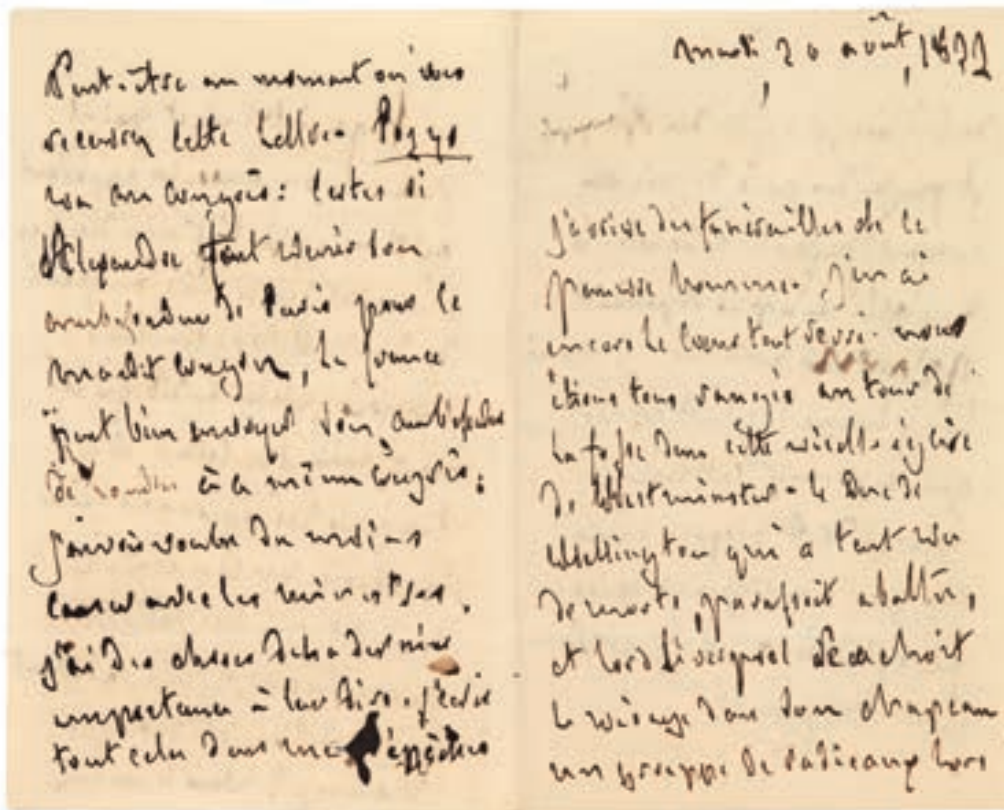
SPÉCULATIONS SUR LE PROCHAIN CONGRÈS DE VÉRONE, ET ASSURANCES DE SON AMITIÉ FIDÈLE MALGRÉ LES REPROCHES DE LA DUCHESSE.

*Londres ce 15 août 1822...* « Quand je crois vous avoir fait de la peine j'ai de tels remords que je ne dors pas jusqu'à ce que je ne sache que ma lettre d'expiation soit arrivée. Nous en avons ici pour longtemps avant qu'un ministre soit nommé et pendant ce temps il faudra pourtant que le Congrès marche. [...] C'étoit par moi que VILLELE savoit l'adjonction de Lord CLANWILLIAM ; mais la mort a changé tout cela : que ne change-t-elle pas. J'aurai bien des choses à vous dire sur ce pauvre M<sup>is</sup> de LONDONDERRY. Il y a quinze jours qu'il me disoit, dans son cabinet de toilette, causant familièrement avec moi du Parlement : il faut *que cela finisse ou que je finisse*. Je ne l'ai compris qu'après l'événement. Que dites-vous de cette enquête faite sur le cadavre d'un premier ministre d'Angleterre, comme sur le corps d'un meurtrier ? Je crois que j'ai tout vu en politique et que je puis maintenant me retirer en paix ». (CG IV 1792)

*Londres ce vendredi 17 [16] août 1822.* « Avez-vous jamais écrit dans l'attente d'une grande nouvelle que vous ne saviez pas, et qui pouvoit arriver d'heure en heure ? Voilà ou j'en suis. Je ne sais pas encore ce qui se sera passé à Paris à l'arrivée de mon courrier et je suis me creusant la tête et ne sachant à quoi m'arrêter de toutes

suppositions que je fais. Pendant ce temps le courrier en retour marche ; il approche de Londres ; et de tout ce que je prévois, il n'y a peut-être pas un mot de vrai. [...] Il y a cependant une chose toujours plus probable que les autres avec des caractères indécis ; c'est qu'on aura pris le grand parti de n'en prendre aucun, et l'on aura dit : "Attendons ; il faut voir ce que fera l'Angleterre". Ainsi il peut arriver que ce courrier qui doit tout apporter, ne m'apporte rien du tout. Mais pourtant l'Empereur de Russie est en route. Il ne s'arrêtera pas, et le Congrès ne sera pas retardé : à peine a-t-on le temps de prendre des instructions et de s'y rendre. On se perd dans tout cela. On ne sait ici qui ira au Congrès, mais à coup sûr ce ne sera pas le nouveau ministre des Affaires étrangères, qui n'est pas prêt d'être nommé. On parle de M. Canning, du Duc de Wellington, du M<sup>is</sup> de Wellesley, du M<sup>is</sup> d'Hastings, qui est aux Indes. A tout cela il y a mille difficultés. Laissons toute cette politique, et parlons de vous. [...] Vous me dites que vous ne me dites rien, parce que vous me diriez des choses désagréables. Je les sais ces choses-là. "Que je n'aime personne, que je suis un parfait égoïste, qu'il ne faut me parler que de moi ; que je suis faux, trompeur, &c." Épuisez, chère sœur, le dictionnaire des injures ; vous ne m'empêcherez pas de vous aimer. Si cela peut vous convenir et vous amuser, dites tout ce que vous avez sur le cœur. Je vous plaindrai de traiter ainsi le plus tendre ami que vous ayez au monde, mais vous ne parviendrez jamais à me blesser et à me séparer de vous. Comment va le Roman [*Olivier*] et où en est-il ? » (CG IV 1798)

2 000 / 2 500 €



117

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 20 et 21 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 8 et 3 pages in-8.

SUR LES OBSÈQUES DE CASTLEREAGH (LORD LONDONDERRY), ET LES SPÉCULATIONS SUR LE PROCHAIN CONGRÈS.

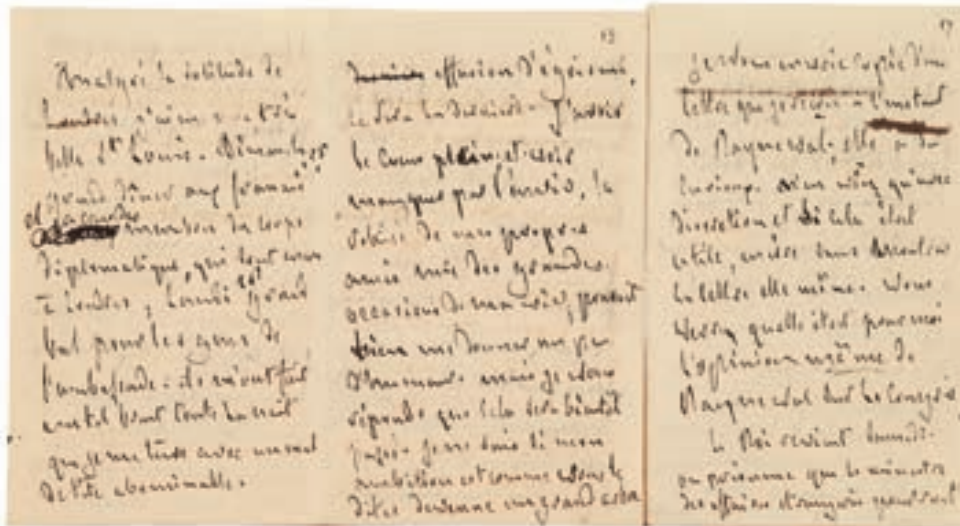
Mardi 20 août. « J'arrive des funérailles de ce pauvre homme. J'en ai encore le cœur tout serré. Nous étions tous rangés autour de la fosse dans cette vieille église de Westminster. Le Duc de Wellington qui a tant vu de morts, paroissait abattu, et Lord Liverpool se cachait le visage dans son chapeau. Un groupe de radicaux hors de l'église, a agité des chapeaux et poussé des cris de joie en voyant passer le cadavre. Le peuple n'a pas répondu et a paru indigné. Je verrai longtemps ce grand cercueil qui renfermoit cet homme égorgé de ses propres mains au plus haut point de ses prospérités. Il faut se faire trappiste. [...] Rien n'est décidé ici. On parle du Duc de WELLINGTON pour le congrès, mais on dit qu'il vaut mieux que cela. Il y a toujours des espérances pour l'entrée de M. CANNING au ministère ; les radicaux seroient désolés, et cela rabattrait leur joie. Et moi que deviens-je ? [...] Pozzo va au congrès : certes si Alexandre fait venir son ambassadeur de Paris pour ce maudit congrès, la France peut bien envoyer son ambassadeur de Londres à ce même congrès ; j'aurais voulu du moins causer avec les ministres. J'ai des choses de la dernière importance à leur dire. J'écris tout cela dans mes dépêches, mais Villèle voit-il mes dépêches ? J'en doute. Alors il ne sait rien et tombe dans toutes ces erreurs où l'on est sur l'Angleterre. Dites-lui bien qu'un étranger à Londres ne peut influer en aucune façon sur un

ministère et qu'il se perdrait s'il s'en mêloit. Dites-lui que je suis dans ce moment de toute inutilité ici, et que je serois *capital* au congrès. Il n'y a que moi en France qui connoisse la politique angloise et ses rapports avec celle d'Autriche. Si c'est Wellington qui va à Vienne, il emmènera toujours Lord Clanwilliam. Le Roi abrège son voyage de quatre jours. Il sera ici le 24. Alors vont commencer des intrigues qui dureront peut-être jusqu'à la rentrée du Parlement. Pouvons-nous attendre la fin de tout cela pour nous décider ? L'empereur de Russie sera le 7 ou le 9<sup>7<sup>bre</sup></sup> à Vienne ». Chateaubriand ajoute qu'il a reçu une lettre du Roi de Prusse et cite une lettre du comte Bernstorff disant l'espoir du Roi de Prusse de voir Chateaubriand au prochain Congrès : « *il n'est d'augure qui me paroitroit plus favorable pour le succès des travaux de ce Congrès* »... Il ajoute encore : « Le Roi m'envoie avec sa lettre une boîte avec son portrait enrichi de diamants : elle peut valoir 10 mille francs. Je ferai fortune ». (CG IV 1801)

Mercredi soir 21 août. « J'envoie MARCELLUS porter deux nouvelles ; l'une, la nomination du Duc de WELLINGTON au congrès (ne le dites pas) l'autre la remise des vaisseaux que j'ai fait rendre. Hyacinthe [Pilorge] m'est arrivé avec vos lettres, celles de Villèle et de Mathieu. Brouillard, indécision, mauvaise foi, voilà tout, partout. Marcellus est au fait, il combattra toutes les objections que je *suis nécessaire ici* et cent sottises de cette espèce. M. de Caraman au Congrès ! C'est une stupidité qui n'est surpassée que par ce qu'elle a de choquant pour moi. – Voyez ce que vous pouvez mais vous ne pourrez rien. Qu'ils y prennent garde ma démission arrivera comme celle de Blacas et nous verrons ce qui adviendra. Quels amis ! Quels politiques ! »... (CG IV 1806)

2 000 / 2 500 €





118

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Londres] 27 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-8 et 18 pages in-8.

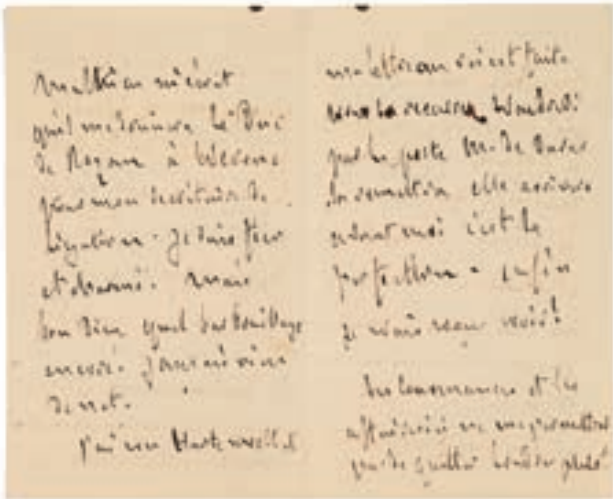
TRÈS LONGUE ET IMPORTANTE LETTRE SUR LE CONGRÈS DE VÉRONE.

*Mardi matin, 27 2 heures.* « Je reçois votre lettre du samedi 24. Vous êtes à l'espérance ; je vous remercie, mais moi je n'y suis pas du tout. Les lettres de Mathieu [de Montmorency] et de Villèle sur lesquelles vous avez bâti votre château, ne proposent aucun arrangement. Elles disent *oui* et *non* et en dernier résultat plutôt *non*. Peut-être que l'arrivée de Marcellus aura changé quelque chose aux résolutions, mais je ne le pense pas... » (CG IV 1818)

*Mardi, 27 août, 1822...* « Vous ne me dites pas un mot qui ne soit une folie ou une injure, quand vous me parlez d'autre chose que de politique ; et quant à celle-ci, nous en avons parlé trop. Ne croyez pas que j'aie jamais cru que j'irais au congrès ; je ne me suis pas fait un moment d'illusion sur Mathieu, Villèle et les autres ; mais j'ai la bonne foi de convenir que j'ai désiré beaucoup y aller [...] Je désirais aller au Congrès, parce que j'avois la conviction d'y être utile aux Royalistes. Je vois trop comment on les a perdus et calomniés partout, et c'est une chose monstrueuse de remettre encore leurs intérêts entre les mains de M. de Caraman et ses semblables ; je voulois y aller dans mon propre intérêt, car j'aurois achevé à Vienne et à Vérone, ce que j'ai si bien commencé à Berlin et à Londres. Cette mission étoit grande et honorable, et je serois revenu plus fort pour défendre même le ministère contre ses ennemis de la gauche et même de la droite. Je serois revenu pareillement *grandi* à Londres, et conséquemment plus utile. Enfin je suis assez peu riche, et j'ai fait assez longtemps la guerre à mes frais pour que des amis, qui pensent si bien à eux, pensassent pour moi à une mission qui a valu à M.M. de Caraman et La Ferronnais une centaine de mille francs. Plus je vois l'Angleterre et plus j'arrive à la conviction que nous n'entendons rien à un [gouvernement] représentatif. La fidélité politique est ici la base de tout, et un parti qui refuseroit à un homme dans ma position de faire la chose que cet homme désire, sans nuire au parti même, seroit perdu et culbuté dans un moment. [...] Maintenant quel parti prendrai-je ? Vous me dites de me rendre *très utile* ici. Depuis 5 mois j'ai plus fait que tous mes prédécesseurs : j'ai appris à notre Cabinet à connoître le Cabinet anglois ce dont il n'avoit pas la plus petite idée ; j'ai terminé des affaires particulières ; j'ai fait rendre des

vaisseaux ; j'ai fait reprendre à l'ambassade de France une importance qu'elle avoit totalement perdue, et je l'ai remise à la tête de toutes les ambassades. [...] Dois-je continuer à servir des hommes qui le méritent si peu et qui ont été assez stupides pour se jouer de moi ? Franchement je ne puis vous dire ni oui, ni non. Je suis dans une telle disposition d'esprit que je jouerois ma démission à croix ou pile. [...] Mes dignes amis, surtout Villèle, m'avoient aussi promis le cordon bleu pour la S<sup>t</sup> Louis : tout étoit bon à promettre pour me faire partir. Aujourd'hui y songent-ils ? Il est cependant ridicule et inconvenant, même pour eux, que je sois ici dans la première ambassade au milieu de tous mes collègues couverts des premiers ordres de leur pays avec la simple croix de S<sup>t</sup> Louis, la croix des soldats de la Légion d'honneur et la fleur de lys comme votre portier. Si je n'avois aucun ordre, je m'arrangerois fort bien de mon habit *tout nu* : ce seroit une grande distinction, mais deux chéatives croix et une première ambassade sont une anomalie et une sottise royaliste. [...] Vous me direz que je ne vous parle que de moi ; et vous aurez raison. Pardonnez-moi cette effusion d'égoïsme, ce sera la dernière. J'avois le cœur plein ; et voir manquer par l'envie, la sottise de mes propres amis une des grandes occasions de ma vie, pouvoit bien me donner un peu d'humeur. [...] Je ne sais si mon ambition est comme vous le dites devenue un grand arbre mais je puis en dire ce que ma pauvre sœur disoit de la joie pour elle : Ce n'est pas une plante du sol. Et croyez-moi ceux de mes *premières forêts* me plaisent et me conviennent mieux. Rassurez-vous donc, je ne vous parlerai plus de politique, je vous parlerai de vous et de votre roman. Si je ne donne pas ma démission, il faudra bien que je quitte Londres où il est ridicule que je sois, (il n'y a pas un seul ambassadeur ici). Je prendrai quelque *cottage* pour quatre mois au bord de la mer... Il raconte le grand dîner et le bal qu'il a donnés pour la Saint-Louis. Il envoie la copie d'une lettre qu'il a reçue de RAYNEVAL à propos du Congrès (copie jointe de la main de son secrétaire Pilorge). Puis il revient à la politique anglaise : « Le Roi revient samedi. On présume que le ministre des affaires étrangères pourroit être nommé la semaine prochaine, ce sera ou M. Peel ou Lord Bathurst qui a déjà l'interim. Les chances pour M. Canning diminuent. Cependant Lord Liverpool est pour lui. L'opposition n'a aucun espoir et ne fait aucune démarche. La perfection seroit Lord Grenville aux affaires étrangères et M. Canning *leader* des Communes. Mais nous n'aurons pas cela... » (CG IV 1820)

2 500 / 3 000 €



119

119

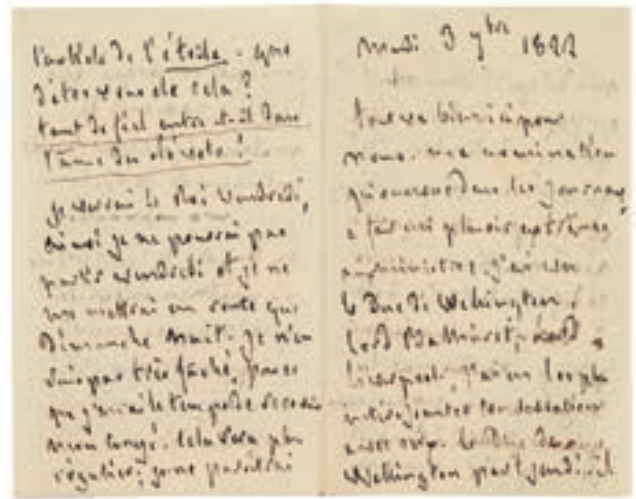
**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Londres 29 et 31 août 1822, à la duchesse de DURAS ; 3 pages et 3 pages et demie in-8.

*Londres jeudi 29 août.* « Je reçois votre lettre avec le billet de Villèle. À tout événement je vois que j'ai le temps de faire le voyage d'Hartwell avant que Marcellus soit revenu [...] je serai à Londres demain au soir. J'attends la conclusion. Je ne me flatte de rien. J'espère un peu et je crois que je suis ainsi dans le véritable point des choses. [...] On attend le roi Dimanche. Le ministre pourroit être nommé Lundi. On ne croit plus à M. Canning mais à M. Peel ou à Lord Bathurst, qui a l'interim. Moi je crois toujours que le ministre ne sera pas nommé si vite. Rien au fait ne les presse, une fois le Duc de WELLINGTON nommé pour Vienne ». (CG IV 1825)

*Lundi ce 31 août 1822.* « MARCELLUS est arrivé cette nuit. Je serai à Paris samedi 7 ou dimanche 8<sup>bre</sup>. Voyez VILLÈLE. Dites-lui d'expédier sur-le-champ mon congé à Calais. Dites-lui surtout que rien n'est plus important que de m'envoyer rejoindre Mathieu [de MONTMORENCY] à Vienne. Vous en voyez bien les mille raisons. Mathieu m'écrit qu'il me donnera le Duc de RAUZAN à Vérone pour mon secrétaire de légation. Je suis fier et charmé. Mais bon Dieu, quel barbouillage encore ! Jamais rien de net. J'ai vu Hartwell et ma lettre au roi [Louis XVIII] est faite. Vous la recevrez vendredi par la poste. M. de Duras la remettra, elle arrivera avant moi, c'est la perfection. Enfin je vais vous voir ! »... (CG IV 1829)

1 200 / 1 500 €



120

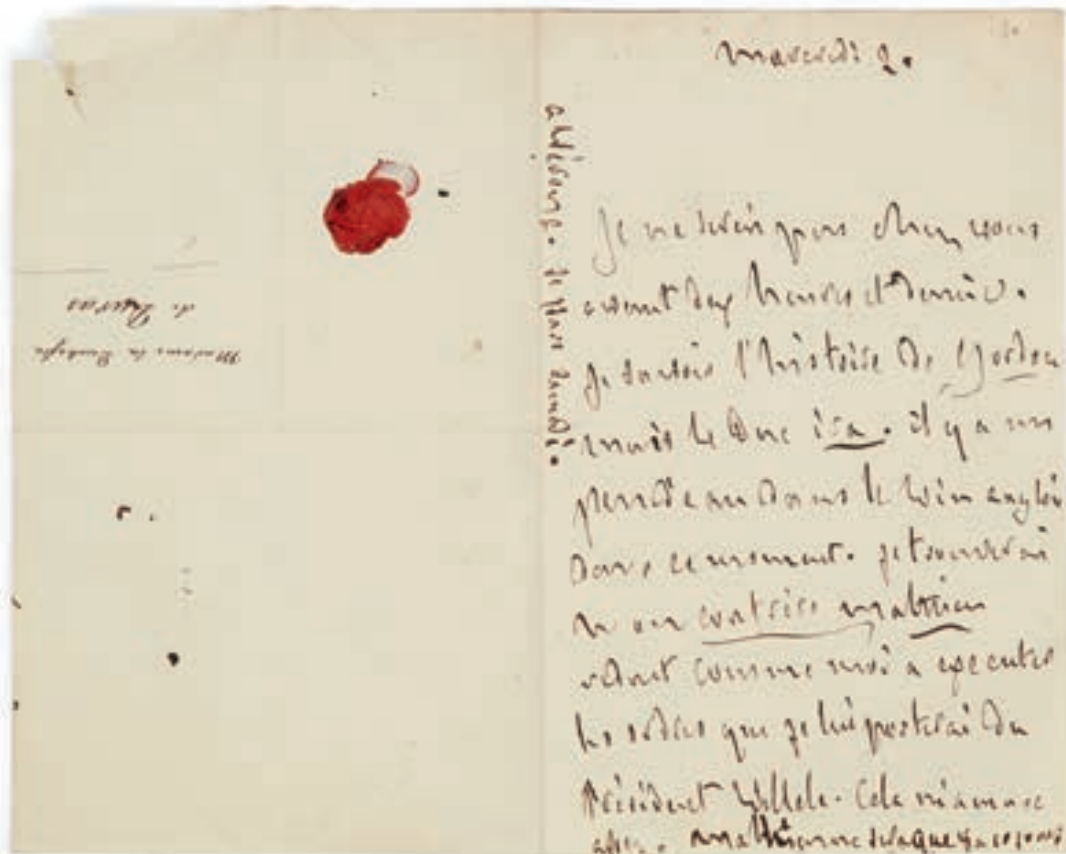
120

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [Londres] 3 et 6 septembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 9, 3 et 1 pages in-8.

SUR SON DÉPART DE LONDRES ET SA NOMINATION OFFICIELLE AU CONGRÈS DE VÉRONE.

*Mardi 3 septembre.* « Tout va bien ici pour nous. Ma nomination qu'on a vue dans les journaux, a fait un plaisir extrême aux ministres. J'ai vu le Duc de Wellington, Lord Bathurst, Lord Liverpool. J'ai eu les plus intéressantes conversations avec eux. Le Duc de WELLINGTON part jeudi. Il m'a dit qu'il vous verroit en passant à Paris. Ce qu'il y a de très bon, c'est qu'il n'ira aussi qu'à Vienne. Il n'ira pas au congrès ; ainsi Mathieu [de MONTMORENCY] ne pourra céder à la tentation d'aller à Vérone. Cela m'assure plus particulièrement le Congrès, mais nous verrons quand je serai à Paris si je dois y aller. Vous avez sans doute remarqué que *L'Étoile*, journal de Mathieu et fait par ce petit intrigant de Genoude, a nié ma nomination au Congrès le jour même où Mathieu m'écrivait quatre pages pour m'apprendre que j'étais nommé ; le *Moniteur*, le lendemain, a répété l'article de *L'Étoile*. Que dites-vous de cela ? *Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !* Je verrai le Roi vendredi, ainsi [...] je ne me mettrai en route que dimanche huit. Je n'en suis pas très fâché, parce que j'aurai le temps de recevoir mon congé. Cela sera plus régulier ; je ne paraîtrai pas très empressé et VILLÈLE paroît désirer cette marche mesurée. On n'aura rien à me reprocher. [...] Tous les procédés et toutes les patiences seront donc de mon côté, et je serai mieux placé pour agir fortement si le cas l'exige. Je crains aussi comme vous Caraman et Pozzo à Vienne. Mais j'y serai défendu par le C<sup>te</sup> Bernstorff et le Prince Esterhazy et d'ailleurs il faut bien que Mathieu revienne. Et alors comment ne pas m'envoyer à Vérone ? Mais il faut absolument que je commence par Vienne. [...] Je ne puis pas rester ici plus tard que le huit. Le Duc de Wellington sera parti, le roi retourne à la campagne. Je n'aurai plus rien absolument à faire ici et je serois trop tard à Paris, pour me rendre à Vérone ». Il envoie à la duchesse sa lettre pour Louis XVIII, à qui le duc de Duras la remettra : « Si vous ne trouvez pas la lettre bien



121

vous pouvez la jeter au feu. Je ne sais trop ce que j'ai écrit au milieu de toute cette politique »... (CG IV 1836)

*Vendredi 6<sup>ème</sup> 1822...* « Je compte partir dimanche au soir 8, si le congé m'arrive demain ou après-demain matin. Je vous ai dit, je crois, que le Duc de WELLINGTON n'alloit qu'à Vienne et point au Congrès où les Anglois n'auront qu'un chargé d'affaires. Aujourd'hui même il y a des retards. On dit le Duc malade (je ne le crois pas). Le ministère ne se compose pas et on ne sait encore quand les nominations auront lieu. J'avois prévu et mandé tout cela à Mathieu [de Montmorency]. Mais Mathieu lit-il les dépêches ? Son escapade à Vienne, sans avoir reçu même des nouvelles de l'effet qu'auroit produit la mort de Lord Londonderry, lui fera tort ; on en rit ici. Enfin, chère soeur, je vais vous voir. Cela me consolera de tout. – Je suis très déterminé à passer le *Rubicon* et à avaler toutes les couleuvres qu'on voudra me servir, si le cœur me le permet. Dieu veuille que quelque entrave ne prolonge pas encore mon très inutile séjour ici ! »... (CG IV 1840)

*Vendredi 6 10 heures du soir.* « Je reçois le congé. VILLÈLE a réparé très cordialement et très bien la légèreté de Mathieu. Voilà donc tout réglé et je partirai très certainement dimanche. Allons ! je vous verrai mardi ou mercredi, c'est une grande joie ! » (CG IV 1843)

1 500 / 2 000 €

121

#### François de CHATEAUBRIAND.

3 lettres autographes, [Paris 12 et 13 septembre et 2 octobre 1822], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 chaque, adresses dont 2 avec cachet cire rouge aux armes.

#### RETOUR À PARIS AVANT LE DÉPART POUR VÉRONE.

*[12 septembre] dix heures.* « Me voilà arrivé. Je vais aller vous voir aussitôt que je serai un peu débarbouillé ». (CG IV 1846)

*[13 septembre].* « Je vais ce matin chez Mathieu [de MONTMORENCY] et chez Herman. J'irai vous dire à 2 h ½ ce qu'ils m'auront dit. Je ne sais rien de nouveau ». (Inédit)

*Mercredi 2 [octobre].* « Je ne serai pas chez vous avant deux heures et demie. Je saurai l'histoire de *Gordon* mais le Duc [WELLINGTON] ira. Il y a un peu d'eau dans le vin anglois en ce moment. Je trouverai mon *confrère Mathieu* réduit comme moi à exécuter les ordres que je lui porterai du Président VILLÈLE. Cela m'amuse assez. Mathieu ne sera que huit à dix jours à Vérone. Je pars samedi ». (CG IV 1857)

ON JOINT la copie d'une lettre de George Canning à Chateaubriand (de la main de son secrétaire Pilorge), 28 octobre 1822 (salie).

1 000 / 1 200 €



122

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 12 novembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 8 pages et demie in-4.

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE SUR LE CONGRÈS DE VÉRONE.

« Vous voulez savoir tout du Congrès ? Il faudrait vingt conversations pour vous le faire comprendre. Je mets de côté d'abord les affaires qui se feront, tant bien que mal, aux dépens de la Russie que l'on joue, et assez passablement pour la France ; pour en venir aux hommes et par conséquent à moi, car voilà ce qui vous inquiète, les hommes ne sont rien du tout. [...] Tout se passe entre les chefs des Cabinets, nous autres plénipotentiaires, nous ne savons rien que ce que nos *chefs* veulent bien nous dire. Nous n'avons eu encore qu'une séance du Congrès ; nous en aurons une seconde cette semaine, où l'on nous dira ce qu'on a *terminé* des affaires d'Espagne ; après quoi Mathieu [de MONTMORENCY] partira ; et, quinze jours après, toutes les affaires d'Italie, arrangées d'avance, seront finies et nous reprendrons chacun le chemin par lequel nous sommes venus. Il n'est pas question d'empereurs et de Rois ; on ne les voit pas. Ils n'ont paru qu'une fois à un bal pour la fête de l'impératrice ; ils reparoîtront une autre fois à une fête que donnera la ville, et puis ils disparaîtront. Il y a tous les soirs une réunion politique chez cette méchante créature la C<sup>tesse</sup> de LIEVEN : on y chuchote chacun dans un coin, ou bien M. de METTERNICH raconte tout haut la manière de faire des macaroni. On admire, et on se couche.

La conclusion de tout cela est, direz-vous, que je n'ai point de succès ? Aucun absolument ; mais aussi point de non-succès ! On me traite tout juste comme mes confrères. Le fait est que M. de METTERNICH a peur de moi. C'est un homme médiocre, sans fond, sans vues, dont tout le talent consiste à amoindrir tout, à réduire à rien ce qui a l'apparence d'être quelque chose, et qui n'a d'empire que sur la faiblesse. Il est faux, cela est d'obligation ; il est assez léger pour un Allemand. Il fut à Lovelace dans sa jeunesse, ce qu'il est à Mazarin dans son âge mûr. Il cherche à séduire tout ce qui l'approche, et quand il ne réussit pas, il devient ennemi. J'ai joué la passion ; mais apparemment que mon accent étoit faux. Il doit avoir pour moi tout juste l'éloignement qu'ont eu tous les ministres en France depuis 7 ans. Il est de la même race. Ses manières sont au reste assez agréables, et il a retenu des airs et des intonations de M. de Talleyrand.

Ce qui me désole, c'est que ce petit homme a pris de l'ascendant sur l'empereur de Russie. Il a attaqué le côté généreux de ce prince, et par ce moyen lui a fait faire cent sottises, de concert avec l'Angleterre, dans les affaires de la Turquie. ALEXANDRE s'en aperçoit quelquefois, et

seroit tenté de revenir, mais il est très foible, très irrésolu, et la vigueur de son esprit ne répond pas à la noblesse de son caractère. C'est par là qu'il est excellent. L'élévation d'âme me subjugué toujours et tout en reconnoissant ce qui manque à ce prince, je l'aime à présent et je suis revenu de tous mes anciens préjugés. Il passera dans l'histoire pour un niais et pour une dupe, et ce n'est qu'un homme qui a sacrifié une puissance immense à ce qu'il a cru juste et utile au bien général. En vieillissant il a beaucoup gagné. Il est encore jeune de tournure mais il ne l'est plus de visage. Il est à moitié chauve. Il a du chevalier et du prêtre, il me représente ces évêques du onzième et 12<sup>me</sup> siècle, qui couvroient leur tonsure d'un casque et qui se battoient à Ascalon et à Bouvines.

Il est très bien pour moi, surtout en particulier, car en public il est un peu gêné par le P. Metternich. J'ai établi des relations intimes avec lui au moyen de la bonne Comtesse TOLSTOI qui malheureusement retourne à Paris samedi prochain. Alexandre est prévenu contre VILLÈLE à cause de sa modération dans les affaires d'Espagne et en général à cause de sa *modération*, car Alexandre est maintenant de l'extrême droite. Je porte la peine du péché de Villèle. On me regarde avec raison comme son ami, et on me soupçonne d'être l'interprète de ses opinions et de ses principes.

Il y a au reste une chose hideuse à voir ici c'est CARAMAN. C'est le plus plat et le plus lâche valet de Metternich qu'on puisse rencontrer. Il est impossible tant que cet homme sera là, qu'on sache jamais rien de l'Autriche. Aussi le Duc de Richelieu, dans ses moments de bon sens, vouloit-il le rappeler. Au moins il y a de l'indépendance dans le caractère de La Ferronnais et le Breton se fait sentir.

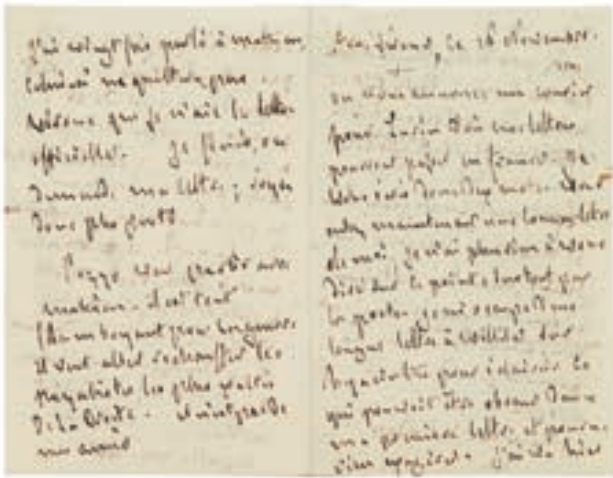
À tout prendre je suis content d'être venu ici (quoique s'il devoit y avoir un autre congrès j'y viendrais seul ou n'y viendrais point). J'ai appris des choses que je n'aurois jamais sues, et vu des hommes que je n'aurois jamais connus. Cela complete mon éducation politique. Maintenant je suis mûr, si l'on veut de moi ; si on n'en veut pas, je suis tout consolé, et j'écrirai l'histoire, si on me dispense de la faire ». Il est charmé du gendre de la duchesse [le duc de RAUZAN] : « si je suis ministre, il sera sous-secrétaire d'État. Mais Dieu sait quand, et Mathieu a de tels succès auprès de M. de Metternich que le portefeuille lui est assuré. [...] Il est probable qu'après le départ de Mathieu (qui comme ministre passe avant tout et gêne mes mouvements) mes actions hausseront, surtout si Villèle m'écrit et me regarde comme l'homme principal »... (CG IV 1891)

EXPOSITION CHATEAUBRIAND (Bibliothèque nationale, 1969), n° 395.

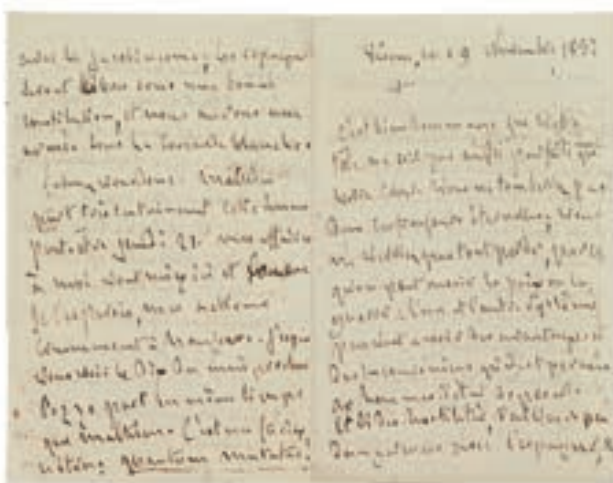
2 000 / 2 500 €

210  
#  
Visone, le 12 Novembre, 1422.

vous adoucy le bois tout de bon bois - il faut si  
tant considérations pour vous le faire composer  
mets de l'ubi l'about les affaires qui se feront  
int bien que mal, aux dépens de la Suisse  
de l'on joue, et after passablement pour  
- francs: pour en venir aux hommes, et  
as consistant à moi car voilà ce qui vous  
requiert. Les hommes ne sont rien du tout.  
vous en signa dit le que vous ferons tout  
pape entre les chefs des fabriques, vous  
autres plénipotentiaires, vous ne sursus  
vous nos dits veulent bien



123



124

123

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 16 novembre [1822], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

BELLE LETTRE DU CONGRÈS DE VÉRONE, ÉVOQUANT SON ANCIENNE MAÎTRESSE NATALIE DE NOAILLES.

« On nous annonce un courrier pour Turin d'où nos lettres pourront passer en France. [...] J'ai vu hier GENTZ près de deux heures et demie. C'est un homme tout à fait au-dessus des autres, et très supérieur. Je m'entends très bien avec lui. La C<sup>tesse</sup> TOLSTOÏ part lundi pour Paris et Mathieu [de MONTMORENCY] mercredi ou jeudi [...] Nous serons libres dans les premiers jours du mois prochain. Vous me faites deux reproches que je ne mérite pas. Vous dites que je ne vous ai pas dit un mot de N. [Natalie de NOAILLES, devenue folle] Pourquoi me presser sur ce point ? Si je répondois, je répondrois trop. J'achèterois son bonheur au prix du mien. Je voudrais être sa garde et je m'enfermerois avec joie avec elle le reste de mes jours pour veiller à son lit de douleur et la soulager. Au nom du Ciel finissez sur cet article ! Même injustice pour Henry [de RAUZAN]. J'ai vingt fois

parlé à Mathieu. Celui-ci ne quittera pas Vérone que je n'aie la lettre officielle. [...] Pozzo veut partir avec Mathieu. Il est tout flamboyant pour la guerre. Il veut aller réchauffer les royalistes les plus exaltés de la Droite. Il n'est pas de mes amis ». (CG IV 1894)

1 000 / 1 200 €

124

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 19 novembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

INTÉRESSANTE LETTRE SUR L'ÉVENTUALITÉ D'UNE GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

« C'est bien dommage que votre tête ne soit pas aussi parfaite que votre cœur. Vous ne tomberiez pas dans ces frayeurs éternelles ; vous ne verriez pas tout perdu, parce qu'on peut avoir la paix ou la guerre : l'un et l'autre système peuvent avoir des avantages et des inconvénients qu'il est permis aux hommes d'état de peser. Et si des hostilités, d'ailleurs peu dangereuses avec l'Espagne, si une guerre qu'elle nous forceroit à soutenir, devoient avoir pour résultat de nous faire reprendre notre rang militaire en Europe et de faire oublier la cocarde tricolore, il ne faudroit pas trop nous plaindre ! D'ailleurs tout est encore éventuel. Vous dites que les révolutionnaires triomphent à la pensée de la guerre ? J'en doute, et il me suffit de lire les lamentations du *Constitutionnel*. Les fonds sont tombés ? Ils se relèveront. Enfin c'est un moment de crise ; il faut savoir le passer, ne pas crier comme si tout étoit désespéré, ne pas tout abandonner, jeter le manche après la coignée, et perdre la tête à la première difficulté qu'on rencontre sur sa route. J'ai meilleure opinion de VILLÈLE : s'il se décide à la paix, il saura la maintenir ; s'il croit devoir faire la guerre, il la conduira de sorte à s'assurer un triomphe : nous en finirons avec le jacobinisme ; les Espagnols seront libres sous une bonne constitution, et nous aurons une armée sous la cocarde blanche. Calmez-vous donc. [...] Mes affaires à moi vont mieux ici et, comme je l'espère, mes actions commencent à hausser. [...] Pozzo part en même temps que Mathieu. C'est un furieux ultra »... (CG IV 1896)

1 000 / 1 500 €

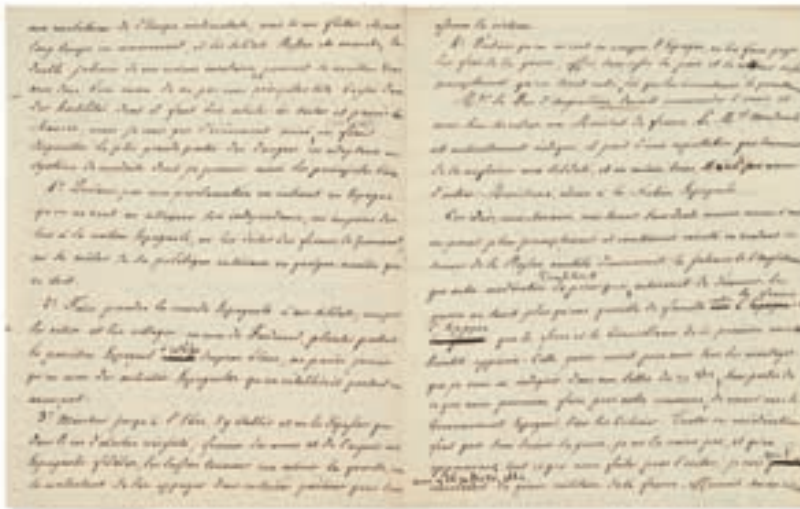
125

**François de CHATEAUBRIAND.**

Minute de lettre avec corrections autographes, Vérone 20 novembre 1822, à Joseph de VILLÈLE ; et lettre autographe à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demie in-4, de la main de son secrétaire Hyacinthe PILORGE ; et 6 pages in-8.

IMPORTANTE LETTRE EXPOSANT À VILLÈLE LE PROJET D'UNE INTERVENTION EN ESPAGNE.

Chateaubriand commente pour VILLÈLE le procès-verbal signé la veille au Congrès de Vérone : « Je crois que vous serez content de cette espèce d'acte et qu'il aura l'approbation du Roi ; il est tout en notre faveur, le second paragraphe du 1<sup>er</sup> article, admet seulement une foible réciprocité et il étoit impossible de refuser deux ou trois mots de courtoisie, à des Alliés qui feroient tant pour nous et pour la famille des Bourbons, et qui ne nous demandoient rien. Nous voilà donc parfaitement en sûreté contre la guerre, si elle doit éclater, en même temps que nous restons les Maîtres de l'attendre, et que rien dans les engagements de l'alliance ne nous oblige à la déclarer ». Cette guerre présente des avantages, mais aussi de « graves inconvénients



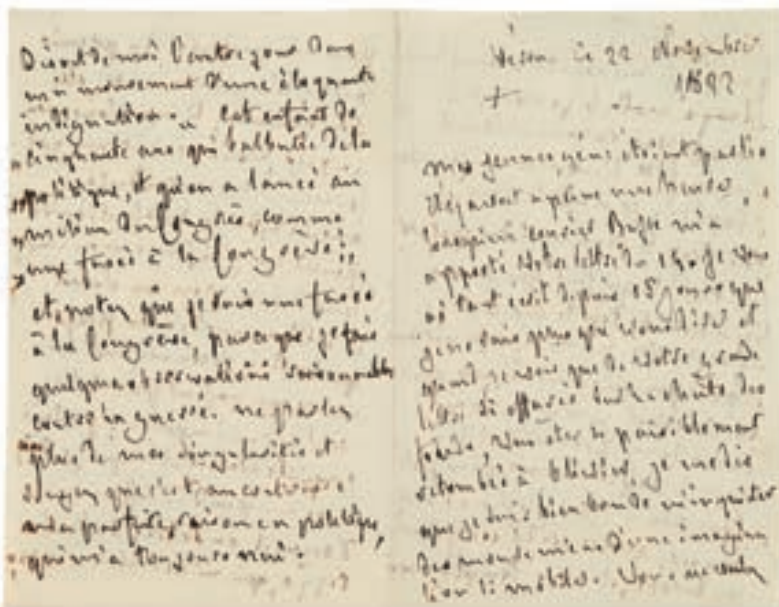
qu'elle pourroit entraîner, surtout si elle n'étoit pas terminée dans une campagne ». Il faut donc « bien calculer les suites et prévoir les chances » d'un tel conflit, et adopter « un système de conduite » dont Chateaubriand expose les termes : « 1<sup>o</sup> Déclarer par une proclamation en entrant en Espagne qu'on ne veut ni attaquer son indépendance, ni imposer des lois à la nation Espagnole, ni lui dicter des formes de Gouvernement, ni se mêler de sa politique intérieure en quelque manière que ce soit. 2<sup>o</sup> Faire prendre la cocarde Espagnole à nos soldats, occuper les villes et les villages au nom de Ferdinand, planter partout le pavillon espagnol à côté du drapeau blanc, ne parler jamais qu'au nom des autorités Espagnoles qu'on rétablirait partout en avançant. 3<sup>o</sup> Marcher jusqu'à l'Èbre, s'y établir et ne le dépasser que dans le cas d'absolue nécessité ; fournir des armes et de l'argent aux Espagnols fidèles, les laisser terminer eux-mêmes la querelle, en se contentant de les appuyer dans certaines positions, pour leur assurer la victoire. 4<sup>o</sup> Déclarer qu'on ne veut ni occuper l'Espagne, ni lui faire payer les frais de la guerre ; offrir sans cesse la paix et se retirer aussi promptement qu'on seroit entré, dès que les circonstances le permettraient. M<sup>te</sup> le Duc d'ANGOULÊME devoit commander l'armée et avoir sous ses ordres un Maréchal de France », de préférence MACDONALD... Ce plan permettrait d'éviter le secours de la Russie et d'atténuer la jalousie de l'Angleterre... « La guerre ne seroit plus qu'une querelle de famille entre la France et l'Espagne [...] sans désirer la guerre, je ne la crains pas, [...] elle consoleroit le génie militaire de la France, effaceroit chez nos soldats les souvenirs de l'usurpation et seroit sous ce rapport extrêmement favorable au trône légitime ». Il pense que le Congrès devrait s'achever le 10 ou le 15 décembre : « Espérons que ce Congrès sera le dernier ; je suis bien aise d'y avoir assisté parce que cela achève mes études politiques, j'ai appris à connoître bien des choses et bien des hommes dont je n'aurois jamais pu pénétrer le secret ; j'ai vu avec une extrême satisfaction que la France donnera encore des lois à l'Europe quand elle sera bien conduite, en profitant des espérances et des craintes que notre force renaissance commence à inspirer de toutes parts »...

Villèle a été accusé « d'une extrême modération. Je me suis trouvé enveloppé comme votre ami dans l'accusation de Pozzo et de ses pareils. On m'a donc traité froidement, parce qu'on m'a soupçonné

d'y regarder à deux fois avant de précipiter mon pays dans les chances d'une guerre qui pourroit devenir Européenne, si elle venoit à se compliquer d'une guerre dans l'Orient et de l'attaque des Colonies Espagnoles par les Anglois. Et puis il arrive que je suis resté Constitutionnel quand on ne veut plus de Constitutions. Ceux qui nous proscrivoient comme des *Ultra*, qui vouloient qu'on nous chassât de toutes les administrations pour y mettre les hommes des Cent jours, sont aujourd'hui des ultra, et nous, nous sommes des Libéraux, ou tout au moins des ventrus et des Ministériels. Qu'y faire ? Prendre tout cela en patience et en pitié. Cependant mes actions vont hausser après le départ de M. de Montmorency [...] Je réussirai surtout si vous m'écrivez, et si on sait que je suis votre *homme*, car tout en trouvant quelque chose à redire à votre prudence, on a la plus haute idée de votre capacité »... Il ajoute que « l'Autriche et la Prusse ne sont nullement ardentes pour la guerre »... (CG IV 1900)

À MADAME DE DURAS. « Je vais vous donner aujourd'hui une preuve de ma confiance en vous. Je vous envoie la copie de la lettre que j'écris à Villèle [...] Souvenez-vous que cette communication doit être ignorée de toute la terre et que surtout on doit ignorer l'existence du *procès verbal* dont je parle dans la première page de ma lettre. C'est un secret qui ne doit être connu que dans le cas d'un événement que vous redoutez et qui peut encore être prévenu. Quand vous aurez lu cette copie, je vous recommande de la brûler »... Puis Chateaubriand parle du duc de Rauzan, le gendre de Mme de Duras, et de sa nomination qu'il obtiendra de Mathieu de Montmorency. « À tout prendre je suis fort aise d'être venu ici. Je commence à y prendre ma place et sans ce voyage je n'aurois jamais connu l'Europe. Pozzo me comble de caresses et dit du mal de moi partout. Il s'en va à la suite de Mathieu. Il fera bien du mal à Paris. Il est *ultra* comme Clausel, lui qui vouloit faire revenir les Cosaques pour chasser la chambre de 1815. Quel misérable ! [...] Si vous n'êtes pas contente de moi, j'irai me faire hermite. Nous avons des nouvelles du douze. Elles annoncent une hausse dans les fonds et une espèce de mouvement anti-révolutionnaire à Madrid. [...] Ce soir on donne une fête aux Arènes ; on illumine des ruines ; cela ressemble à bien des choses ». (CG IV 1902)

1 500 / 2 000 €



126

126

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 22 novembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

TRÈS BELLE LETTRE SUR SA VIE À VÉRONE ET SUR LUI-MÊME.

... « quand je vois que de votre grande lettre si effarée sur la chute des fonds, vous êtes si paisiblement retombée à *Olivier*, je me dis que je suis bien bon de m'inquiéter des mouvemens d'une imagination si mobile. Vous ne voulez pas que je me couche à neuf heures ? Il n'y a nulle bizarrerie à cela : je vais raisonnablement chez la C<sup>te</sup> LIEVEN et raisonnablement à l'opéra ; je n'affecte rien, et j'ai trop le sentiment du naturel, car c'est ce qui fait que je me tiens derrière tout le monde. Je ne recherche, ni ne repousse personne, et pour peu qu'on ne vienne pas me chercher, je n'ai jamais envie de me produire et de faire de l'effet. Mais qu'importe tout cela ? Nos élections seront bonnes ; notre crédit est grand en Europe, et nous comptons enfin pour une puissance du premier ordre ; si la guerre éclate, elle sera heureuse ; si nous conservons la paix, nous accroîtrons nos forces. Je m'en irai de ce monde avec la satisfaction de penser que j'ai, dans mon temps, contribué un peu au salut et à l'honneur de mon pays. Que les Rois reconnoissent ou ne reconnoissent pas cette vérité, peu importe ; je sais ce qu'ils valent et ce que je suis : avec un peu d'indifférence et d'orgueil, on se tire de tout. Pozzo, qui m'accable de caresses, disoit de moi l'autre jour dans un mouvement d'une éloquente indignation : "Cet enfant de cinquante ans qui balbutie de la politique, et qu'on a lancé au milieu du Congrès, comme une fusée à la Congrève !" Et notez que je suis une fusée à la Congrève, parce que je fais quelques observations raisonnables contre la guerre. Ne parlez plus de mes singularités, et songez que c'est au contraire ma parfaite raison en politique, qui m'a toujours nui ». (CG IV 1906)

1 200 / 1 500 €



127

127

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 28 novembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-4 (un coin déchiré sans perte de texte).

SUR SA POSITION AU CONGRÈS DE VÉRONE APRÈS LE DÉPART DE MATHIEU DE MONTMORENCY.

« Depuis le départ de Mathieu tout a changé de face pour moi. Le Prince METTERNICH s'est expliqué et nous avons de longues conférences. Un travail que j'ai fait en réponse à une note du Duc de WELLINGTON sur les Colonies espagnoles et un autre plus étendu sur la traite des Nègres, a réussi et a fait entendre d'autres sons et d'autres idées que ceux auxquels on était habitué. Je travaille. Je ne puis vous écrire qu'un mot, et c'est un courrier d'Ouvrard qui vous le porte. [...] Tous les banquiers sont mes amis, et je ne suis pas plus riche qu'un rat. Vous faites bien de faire des romans ; faites-en mille. C'est autant de pris sur la réalité. Quelles bonnes élections ! Pozzo est parti, défiez-vous-en. Le Duc de Wellington part vendredi 29 ou samedi 30. Le Congrès se meurt, nous attendons la réponse du Conseil après l'arrivée de Mathieu : Mathieu douze jours en route, portant le destin de l'Europe dans sa poche ! J'écris une énorme lettre à Villèle et de la dernière importance. ROTHSCHILD qui est ici, part aussi aujourd'hui ou demain ». (CG IV 1909)

1 000 / 1 200 €





128

128

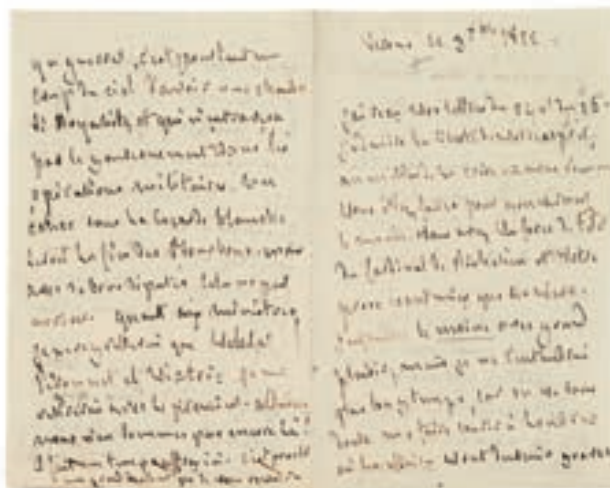
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 30 novembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

**SUR LES ROMANS DE MADAME DE DURAS, ET LA FIN DU CONGRÈS DE VÉRONE.**

... « la tête vous tourne de vos romans. Je sais ce que c'est que cette manie. Je désire que vous la gardiez plus longtemps que moi. Je suis moi, si préoccupé des affaires que je ne puis écrire par une raison différente de la vôtre, mais de la même nature. C'est aujourd'hui même que Mathieu [de MONTMORENCY] arrive à Paris, et Dieu sait ce qui sera déterminé ». Il pense être de retour à Paris vers le 20 décembre : « Il faudra que je parte à l'instant pour Londres où les affaires deviennent de la plus haute importance. De l'autre côté je ne suis pas sans inquiétude sur tout ce que j'apprends des Royalistes. Il y aura division. Chacun cherche déjà à m'attirer de son côté. Mais malgré les fautes et l'énorme entêtement de VILLÈLE, je ne me séparerai point de lui. C'est après tout le seul homme capable du ministère et je l'aime cent fois mieux que la sottise envieuse, cafarde et tripotière de Mathieu. Je quitterai Vérone laissant la réputation d'un homme capable et à craindre. On me recherche à présent, mais ces gens sont trop foibles pour m'aimer. Il leur faut pour le courant du Mathieu et du Richelieu. Ils ont eu besoin de moi pour les colonies espagnoles. Je leur ai montré la route. Ils ont ouvert de grands yeux, ont suivi le chemin que j'avois trouvé et ont eu peur. Le Duc de WELLINGTON est parti ce matin. L'empereur ALEXANDRE part le 13 »... (CG IV 1913)

1 000 / 1 200 €



129

129

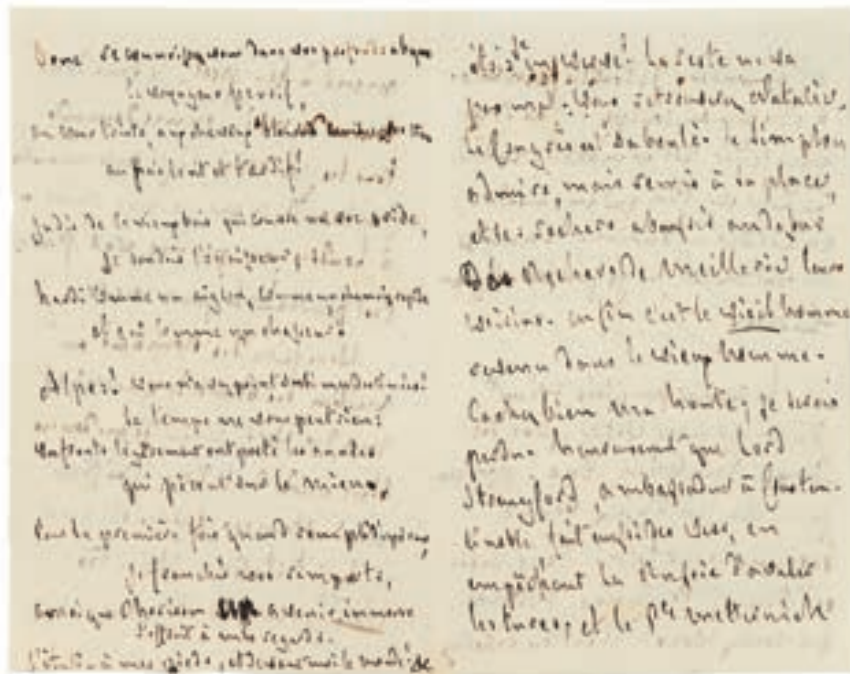
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone, ce 3 décembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

**LETTRE POLITIQUE SUR LES ROYALISTES ET LA PROBABLE GUERRE EN ESPAGNE.**

... « J'admire la liberté de votre esprit, au milieu de la crise où nous sommes. Vous étiez faite pour gouverner le monde. Vous avez la force de tête du Cardinal de Richelieu et votre prose vaut mieux que ses vers. J'entendrai *Le Moine* avec grand plaisir ; mais je ne l'entendrai pas longtemps, car on va sans doute me faire courir à Londres où les affaires vont devenir graves. Je n'ai rien à vous mander d'ici sinon que les affaires d'Italie sont arrangées d'une manière honorable pour l'influence de la France. Tout est maintenant à Paris [...] le 13 nous aurons tous quitté Vérone. [...] Nous savons la déroute de l'armée de la Régence. Vous avez reçu à présent toutes mes grandes et petites lettres. L'irrégularité des courriers est la cause de tous ces retards. Je vois par toutes les lettres que je reçois de Paris qu'on prépare des chamailis et des oppositions au ministère. S'il y a guerre, c'est pourtant un coup du ciel d'avoir une Chambre si Royaliste, et qui n'entravera pas le gouvernement dans les opérations militaires. Un échec sous la cocarde blanche seroit la fin des Bourbons. Mais avec de bons députés cela ne peut arriver. Quant aux ministres, je ne regretterai que Villèle, Peyronnet et Victor : je me retirerai avec le premier. Attendons ; nous n'en sommes pas encore là ! [...] C'est pourtant un grand bonheur que de vous revoir ». (CG IV 1916)

1 000 / 1 500 €



130

130

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone 9 décembre 1822, à la duchesse de DURAS ; 9 pages et demie in-8.

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE SUR LE BILAN DU CONGRÈS DE VÉRONE POUR LES AFFAIRES D'ITALIE, AVEC LE DÉBUT D'UN POÈME SUR LES ALPES ET L'ITALIE.

« C'est un grand tourment d'écrire le matin même ou la veille du jour où l'on attend un courrier qui vous apporte la paix ou la guerre. Tous mes raisonnemens aujourd'hui seroient hors-d'œuvre, pour ce qui s'est passé, et ce qui se passe maintenant à Paris, et pour ce qui sera arrivé le jour où vous recevrez cette lettre. [...] Tout le Congrès fait ses paquets. Nous partons tous du 11 au 16. Je vois l'empereur de Russie demain et je dîne aujourd'hui chez M. de NESSELRODE. Je continue à gagner du terrain, et j'ai pas mal contribué à terminer honorablement pour la France les affaires d'Italie, les seules qu'on m'avoit laissées à traiter. Le Piémont sera évacué, et l'évacuation commence le 1<sup>er</sup> janvier prochain et sera terminée au mois de septembre, Alexandrie remis au Roi de Sardaigne &c. On retirera 17 mille Autrichiens du Royaume de Naples. On diminuera les contributions de guerre. Il ne restera dans toute la Sicile qu'une garnison autrichienne dans le château de Palerme. La *Consulte* Sicilienne et la *Consulte* Napolitaine qu'on n'avoit pas voulu convoquer, seront enfin appelées et ce malheureux royaume aura du moins un commencement d'administration. Il avoit été question d'établir une espèce de commission centrale d'enquête contre les Carbonari et révolutionnaires en Italie, comme à Mayence. Les petits états italiens étoient consternés. J'ai parlé contre, hier à la séance du Congrès, et elle n'aura pas lieu. Ainsi ce que l'on m'a confié avec regret, les notes sur les Colonies espagnoles, la traite des Nègres et les libertés de l'Italie, a été mené à bon port. Je suis donc content de moi. On me demande tous les jours ici, si je suis ministre. J'ai beau dire que je me rends à Londres, on ne me croit pas. C'est pourtant la pure vérité.

Vous faites des romans au milieu des bruits de guerre, et moi des

vers. Mais je me donne bien garde de le dire. J'ai fini mes stances sur les Alpes et sur l'Italie ». Et Chateaubriand en transcrit les quatre premières strophes :

« Donc reconnoissez-vous dans vos profonds abymes  
Ce voyageur pensif,  
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cîmes,  
Au pas lentw et tardif ? [...]

Alpes ! vous n'avez point subi mes destinées !  
Le temps ne vous peut rien [...]

Pour la première fois quand rempli d'espérance,  
Je franchis vos remparts,  
Ainsi que l'horizon un avenir immense  
S'offroit à mes regards.

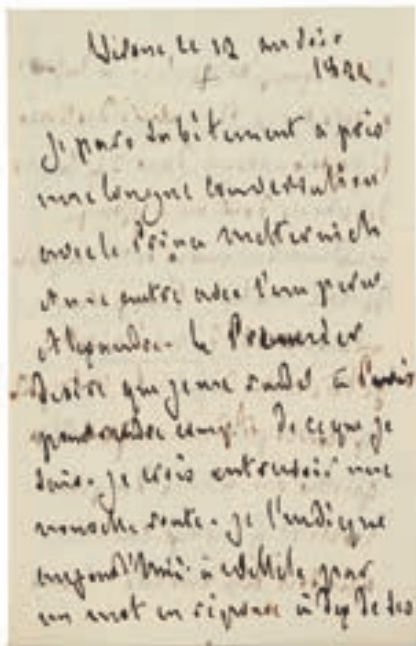
L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde ! &c.

Étois-je en verve ? Le reste ne va pas mal : vous retrouverez Natalie [de NOAILLES]. Le Congrès est saboulé, le Simplon admiré, mais remis à sa place, et ses rochers abaissés au-dessous des rochers de Meillerie leurs voisins. Enfin c'est le *vieil* homme revenu dans le vieux homme. Cachez bien ma honte ; je serois perdu. Heureusement que Lord STRANGFORD, ambassadeur à Constantinople, fait aussi des vers, en empêchant la Russie d'avaler les Turcs ; et le P<sup>re</sup> METTERNICH est amoureux de toutes les femmes. À chacun sa coulpe »...

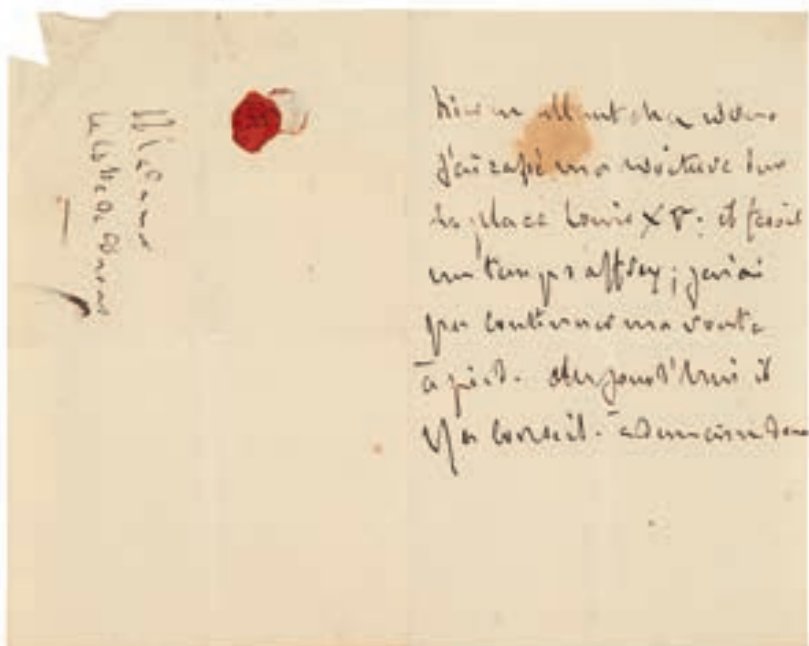
Quant à Mathieu de MONTMORENCY nommé duc : « Pourquoi pas. Il a fait d'assez bonne besogne pour cela. Caze [Decazes] aussi est Duc, et Polignac Prince. Que voulez-vous ? C'est du radotage. Mais je cherche en vain à deviner par votre lettre si le Conseil du roi a accepté ou non les mesures proposées par le Congrès. C'étoit là pourtant l'essentiel à savoir pour moi »... (CG IV 1918)

EXPOSITION CHATEAUBRIAND (Bibliothèque nationale, 1969), n° 397.

2 000 / 2 500 €



131



132

131

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Vérone ce 12 [décembre] au soir 1822, à la duchesse de DURAS ; 3 pages et demie in-8.

LA VEILLE DE SON DÉPART DE VÉRONE.

« Je pars subitement après une longue conversation avec le Prince METTERNICH et une autre avec l'empereur ALEXANDRE. Le premier désire que je me rende à Paris pour rendre compte de ce que je sais. Je crois entrevoir une nouvelle route. Je l'indique aujourd'hui à Villèle par un mot [...] Ce seroit une singulière destinée si j'avois arrangé dans 24 heures des choses dont on a essayé pendant deux mois de m'empêcher de me mêler. L'empereur m'a demandé de lui écrire. Je tâcherai de faire le contrepoids aux correspondances par lesquelles on abuse du plus noble et généreux caractère qui soit au monde. Vous voyez ce que j'ai gagné quand j'ai été laissé à mes propres forces. Voyez Villèle et ne dites qu'à lui où j'en suis avec l'empereur de Russie. Quel bonheur de vous voir dans quelques jours. Je serai à Paris du 20 au 22, selon les chemins et les chevaux. [...] Je pars demain au soir, 13 »... (CG IV 1924)

1 000 / 1 500 €

132

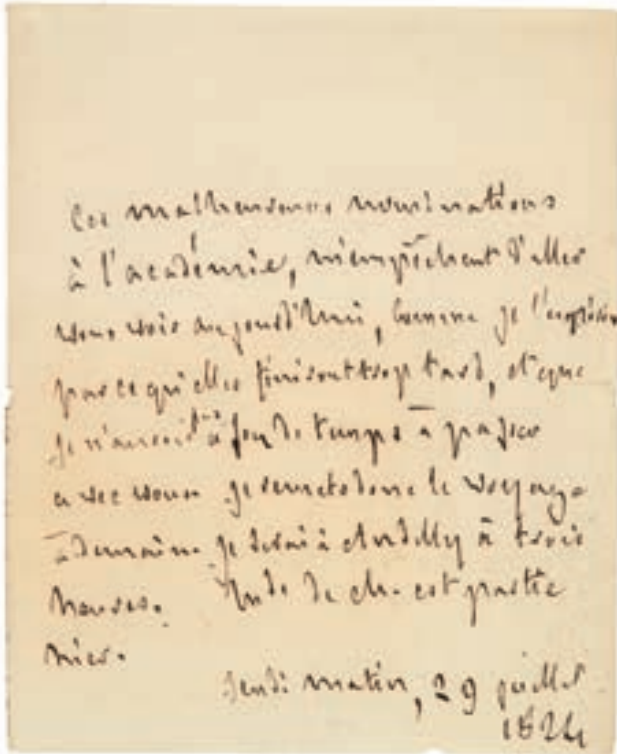
**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [1823 ?], à la duchesse de DURAS ; demi-page in-4 et 3 pages in-8, 2 adresses avec cachets cire rouge (un à son chiffre, l'autre à couronne).

BILLETS INÉDITS.

*Mardi matin 30 [septembre ?].* « Je ne puis rien dans cette affaire et je sais que les préfectures sont données. Je vous verrai en sortant du conseil à deux heures ».  
*Mercredi.* « Je vais au conseil du Roi ; puis à la chambre des pairs. Si j'ai un moment comptez sur moi. Tout à vous chère sœur ».  
*Vendredi 16 [mai ?].* « Dites moi ce qu'il faut donner à boire à une chatte dont on va noyer les enfants ? Je crois vous avoir entendu dire que c'étoit de l'eau de Chaux ? ».  
 « Hier en allant chez vous j'ai cassé ma voiture sur la place Louis XV. Il fesoit un temps affreux ; je n'ai pu continuer ma route à pied. Aujourd'hui il y a conseil »...

1 000 / 1 200 €



133

133

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [juin-août 1824], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 (petite fente), 1 page in-8 (fragment d'adresse avec cachet cire rouge à son chiffre couronné), 1 page in-8 et 1 page in-4 avec adresses.

LETTRES INÉDITES.

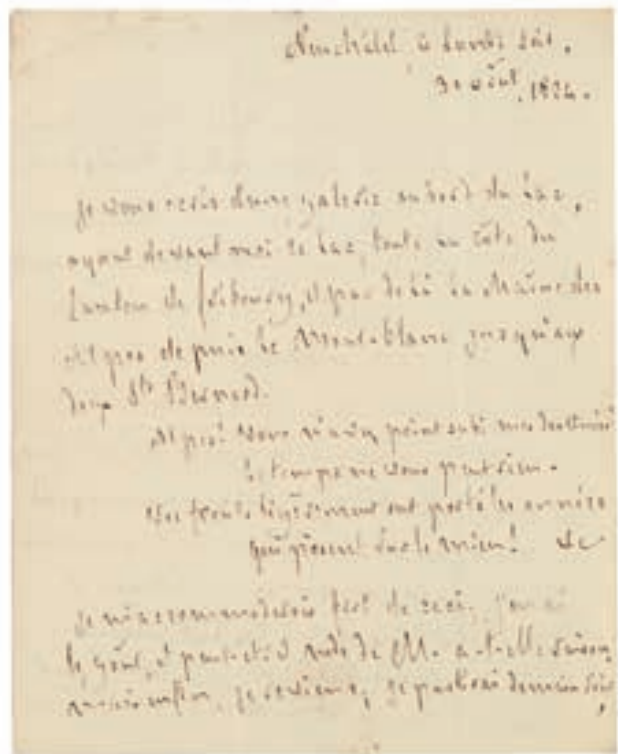
29 juillet. « Ces malheureuses nominations à l'Académie, m'empêchent d'aller vous voir aujourd'hui, comme je l'espérois, parce qu'elles finiront trop tard, et que je n'aurois pas assez de temps à passer avec vous. Je remets donc le voyage à demain. Je serai à Andilly à trois heures. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est partie hier » [pour Neuchâtel].

Mardi matin [24 août]. « Je ne partirai que jeudi. Il me sera impossible de vous voir aujourd'hui. Je suis dans mes paquets et les embarras de l'infirmerie et de ma troisième édition. [...] je ne ferai qu'un saut à Neuchâtel, et reviendrai sur le champ ».

Mercredi [juin-septembre ?]. « J'irai à onze heures et demie. LAINÉ m'a demandé un rendez-vous vers midi, et ROCHILD à quatre heures. Je ne crois à rien malgré les nécessités ; la vanité est plus forte que tout en France.

Samedi matin [août ?]. « Vous vous trompez. Je suis allé chez vous hier à deux heures et demie. Vous n'étiez pas arrivée et je n'ai pu revenir. Je savais votre peine [mort de la princesse d'Hénin ?] ; Clara me l'avait écrite. Croyez moi, vous avez sur la terre un tout autre ami que ce Bœuf [LALLU] dont vous verrez quels sont les regrets avant trois jours, sauf les articles de journaux et la sensibilité bouffie »...

1 200 / 1 500 €



134

134

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Neuchâtel lundi soir 30 août 1824, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-4.

BELLE LETTRE INÉDITE DE NEUCHÂTEL, AVEC UNE STROPHE DU POÈME SUR LES ALPES.

« Je vous écris d'une galerie au bord du lac, ayant devant moi le lac, toute la côte du Canton de Fribourg, et par delà la chaîne des Alpes depuis le Mont-Blanc jusqu'aux deux S<sup>ts</sup> Bernard ». Et de citer la deuxième strophe de son poème *Les Alpes, ou l'Italie* :

« Alpes ! Vous n'avez point subi mes destinées !

Le temps ne vous peut rien.

Vos fronts légèrement ont porté les années

Qui pèsent sur le mien ! ...

Il donne des nouvelles de M<sup>me</sup> de Chateaubriand, « en très bonne santé, mais toujours extrêmement animée contre ce qu'elle appelle l'ingratitude des uns et l'indignité des autres : j'espère pourtant qu'elle reviendra à son infirmerie, vers la fin d'octobre. Nous jouirions ici de la plus profonde paix, sans la gazette de Lausanne qui nous apprend ce qui se passe dans le monde. Les deux malheureux bruits qui me suivent, le bruit littéraire et le bruit politique, ne me laissent aucune ressource : quand j'évite l'un, je tombe dans l'autre. On en est encore ici au *Génie du Christianisme*. C'est comme à l'époque où vous m'avez connu. Si je pouvois rajeunir de 20 ans ! »...

1 200 / 1 500 €

Judi 30

quelle nouvelle! La  
censure abolie! oui abolie!  
et cela par ordonnance dans  
le moniteur! est-ce là  
un beau triomphe pour  
M. le Dauphin et un peu  
pour moi. Ceci change  
tout: je crois maintenant  
à la chute des ministres.  
Je vais à la revue crier  
Vive le Roi - je reviens revenir.

135

Dijon le mardi soir  
5 octobre

Vous voyez que je n'ai eu guère de  
succès. J'ai trouvé de mauvais chemins  
et la nuit a été froide et humide. Je serai  
demain dans la nuit à Neuchâtel et je  
voudrais bien pouvoir ramener M<sup>de</sup> de Ch.  
Dans tous les cas je serai à Paris pour  
aller à S<sup>t</sup> Denis puisque c'est le seul palais  
où je pourrais faire ma cour à mes maîtres.  
Je suis bien malheureux de votre tristesse  
et vous me pardonnez les quelques lignes  
de cette lettre. Je vous aime de tout coeur.

136

135

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, 14 et 30 [septembre 1824], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 avec adresse (très salie), et 1 page in-8, adresse avec cachet cire noire à ses armes couronnées (brisé).

LETTRES INÉDITES SUR L'AGONIE DE LOUIS XVIII, ET SUR LA SUPPRESSION DE LA CENSURE PAR CHARLES X (29 septembre).

*Midi. Mercredi 14.* « Mais il n'y a rien absolument à vous dire que l'état déplorable du Roi et vous le savez mieux que moi. Du reste pas un mot de l'avenir. Je n'ai été occupé que du petit ouvrage [*Le Roi est mort, vive le Roi !*], à le lécher, à le désamaigrir. J'irai à S<sup>t</sup> Cloud avec les pairs. [...] Vous viendrez pour la mort, n'est-ce pas » [Louis XVIII meurt le 16 septembre].

*Judi 30.* « Quelle nouvelle ! La censure abolie ! oui abolie ! et cela par ordonnance dans le *Moniteur* ! Est-ce là un beau triomphe pour M. le Dauphin et un *peu pour moi*. Ceci change tout : je crois maintenant à la chute des ministres. Je vais à la revue crier *Vive le Roi*. Je vous verrai en revenant ».

1 200 / 1 500 €

136

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, 5 et 6 octobre [1824], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 et 2 pages in-8, une adresse (salissures).

LETTRES INÉDITES LORS DE SON VOYAGE VERS LA SUISSE OÙ IL VA CHERCHER SA FEMME, APRÈS LA MORT DE LOUIS XVIII.

*Dijon ce mardi soir 5 octobre.* « J'ai trouvé de mauvais chemins et la nuit a été froide et humide ». Il arrivera à Neuchâtel demain dans la nuit : « je voudrais bien pouvoir ramener M<sup>de</sup> de Ch. Dans tous les cas je serai à Paris pour aller à S<sup>t</sup> Denis [pour les funérailles de LOUIS XVIII, le 24] puisque c'est le seul palais où je puisse faire ma cour à mes maîtres. Je suis bien malheureux de votre tristesse »...

*Pontarlier mercredi soir 6 octobre.* Il est arrivé à Pontarlier « trop tard pour passer la montagne de nuit par la pluie abominable qui me poursuit. [...] Je suis trop fatigué pour faire le voyageur et vous conter ce que j'ai vu. Je vous dirai seulement que partout on aime le nouveau roi [CHARLES X], et comme avec raison on croit que je suis un de ses plus zélés serviteurs, vous ne pouvez vous faire une idée combien il m'a fallu de modestie et de peine pour persuader aux servantes d'auberge et aux maîtres de poste que je n'étais pas un personnage important »...

1 200 / 1 500 €

Neuchâtel le mercredi 13  
oct 1824

+

je n'ai pu en faire un peu, car  
il m'est impossible de croire que  
vous ne m'avez point écrit et  
je n'ai point reçu de lettres de  
vous. il faut donc qu'on ait  
oublié de ~~vous~~ vous en faire, et vos  
lettres doivent être à la poste.  
Je le croi d'autant plus, que  
l'ancienne lettre que vous m'avez  
écrite l'autre jour, et qui  
devoit être ici, n'y est pas,  
et n'y est jamais venue.  
Je voyais tout les lettres,  
mais vous n'en avez pas parlé.

137

137

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, Neuchâtel et Dijon 11-17 octobre 1824, à la duchesse de DURAS ; 5 pages et demie in-8 et demi-page in-4 avec adresse (premières pages salies).

LETTRES INÉDITES DU SÉJOUR À NEUCHÂTEL, ALORS QU'IL RÉDIGE LES DÉBUT DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

*Neuchâtel lundi 11 octobre.* Il partira pour Paris le 15, et Mme de Chateaubriand le suivra pour être à Paris le 26. « Tandis que vous êtes sans doute bien occupés de Politique que pensez vous que je fasse ici ? que je rêve aux ministres et que l'ambition me poursuit ? J'écris quelques pages de mes mémoires. Je retourne à Combourg, et à mon premier voyage à Paris. Je redeviens jeune ; c'est ce que je puis faire de mieux. Il sera temps assez de rentrer dans la politique quand je rentrerai dans la rue du Regard »...

*Neuchâtel mercredi 13 octobre.* Il se plaint de ne pas recevoir de lettres d'elle. Il partira le 16 pour Paris. Depuis le 4, jour de mon départ de Paris, je n'ai pas lu un journal, ni reçu un mot de politique. J'ignore absolument ce qui se passe dans le monde que vous habitez. N'ayant rien à faire qu'à soigner M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand], j'ai écrit rapidement presque un livre entier de mes mémoires. Vous savez que c'est le seul travail qui me fasse encore un peu de plaisir ». Il arrivera le 20 ou le 21 et s'arrêtera « quelques heures à Époisses pour voir FRISEL et M<sup>de</sup> de SÉVIGNÉ »...

*Dijon dimanche matin 17 octobre.* « Je vous verrai en arrivant à Paris le 20. Je suis inquiet ; je n'ai pas reçu un seul mot de vous. Je vous ai écrit de partout, et par tous les couriers ».

2 000 / 2 500 €

138

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [Paris] 21 et 23 octobre [1824], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-8, et demi-page in-4 avec adresse.

LETTRES INÉDITES SUR SON RETOUR DE NEUCHÂTEL ET LES OBSÈQUES DE LOUIS XVIII.

*Jeudi matin 21.* « Je suis arrivé hier à midi. J'ai trouvé votre billet. Ne dites donc plus de ces pauvretés sur les permissions. On n'a rien fait chez moi pendant mon absence. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] arrive lundi, et ne trouvera rien de prêt. Je suis au milieu des ouvriers et je ne puis les quitter si je veux finir. [...] Je n'ai rien reçu de vous à Neuchâtel [...] En politique je n'ai rien trouvé de nouveau. La guerre a été maintenue seulement très animée »...

*Jeudi 23. 9 heures m.* « Quoique les pairs ne soient pas convoqués, je crois devoir aller à S<sup>t</sup> Denis, comme ancien ministre du Roi. Je ne pourrai donc vous voir que demain, car ce soir je serai trop fatigué. Je suis toujours souffrant ».

1 000 / 1 500 €

139

**[François de CHATEAUBRIAND].**

Lettre autographe signée d'A.-N. NOIZET, « allégoriste », Soissons 30 octobre 1824, au vicomte de CHATEAUBRIAND à Paris ; 2 pages in-4, adresse.

CURIEUSE LETTRE D'UN AUTEUR D'INTERPRÉTATIONS ALLÉGORIQUES.

« La Vérité qui vous éprouve en ce moment, sait comme moi qu'elle doit trouver en vous un de ses défenseurs les plus ardents, dans la cause des allégories qui la renferment. Elle m'engage à vous offrir de nouveau mes services pour vous faciliter l'intelligence de la langue sacrée qui est le dépôt de toutes les idées morales et religieuses nécessaires au Bonheur de l'homme. Pour ce service elle n'exige de vous que d'employer tous vos talents et tous vos moyens pour faire triompher sa cause c'est-à-dire la découverte de l'explication allégorique tant écrite que figurée »... Il se réfère à des symboles égyptiens et à la théologie païenne, et assure que toute l'Antiquité peut s'expliquer clairement. Mais « si je ne suis efficacement aidé et favorisé, cette importante découverte périra à sa naissance et tous mes travaux de 7 années seront perdus. À un autre Socrate il faut un autre Platon. Cette gloire en vaut bien une autre : sans concurrent ni rival encore, elle vous attend »...

300 / 400 €

140

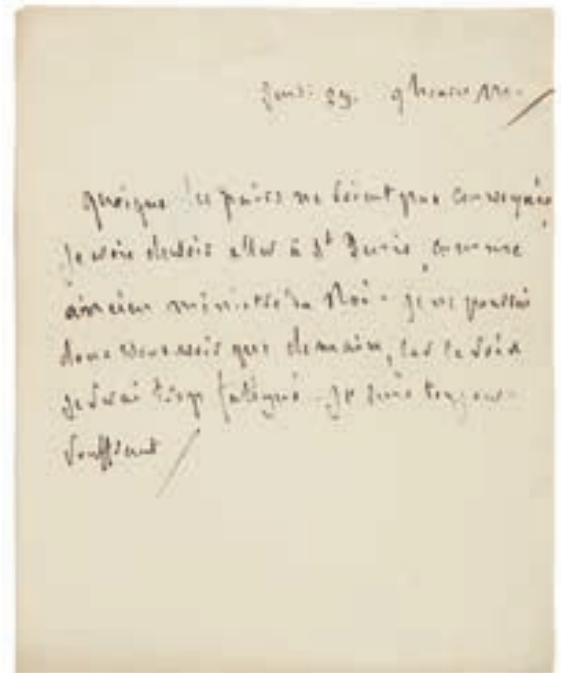
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Fervaques mardi 8 [novembre 1824], à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-8.

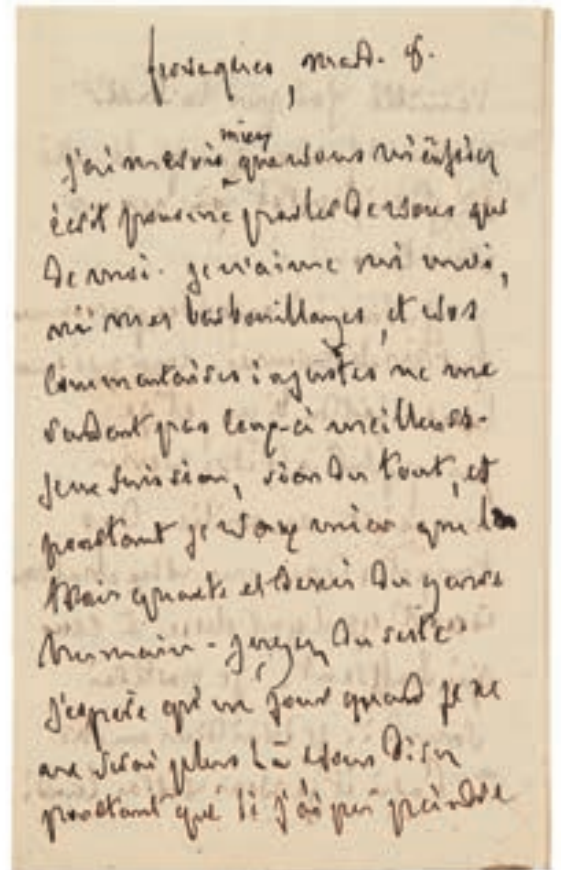
LETTRE INÉDITE SUR UN SÉJOUR À FERVAQUES CHEZ DELPHINE DE CUSTINE.

« J'aimerais mieux que vous m'eussiez écrit pour me parler de vous que de moi. Je n'aime ni moi, ni mes barbouillages, et vos commentaires injustes ne me rendent pas ceux-ci meilleurs. Je ne suis rien, rien du tout, et pourtant je vaudrais mieux que les trois quarts et demi du genre humain. Jugez du reste. J'espère qu'un jour quand je ne serai plus là vous direz pourtant que si j'ai pu peindre l'amitié j'ai pu la sentir. Mais il faudra que je sois allé où j'irai bientôt, où nous irons tous. Je suis ici avec des personnes fort malheureuses. Ma présence leur a fait du bien, et je m'applaudis d'être venu. Une visite au milieu des tempêtes dans un vieux château vaut quelque chose à ceux qui souffrent »...

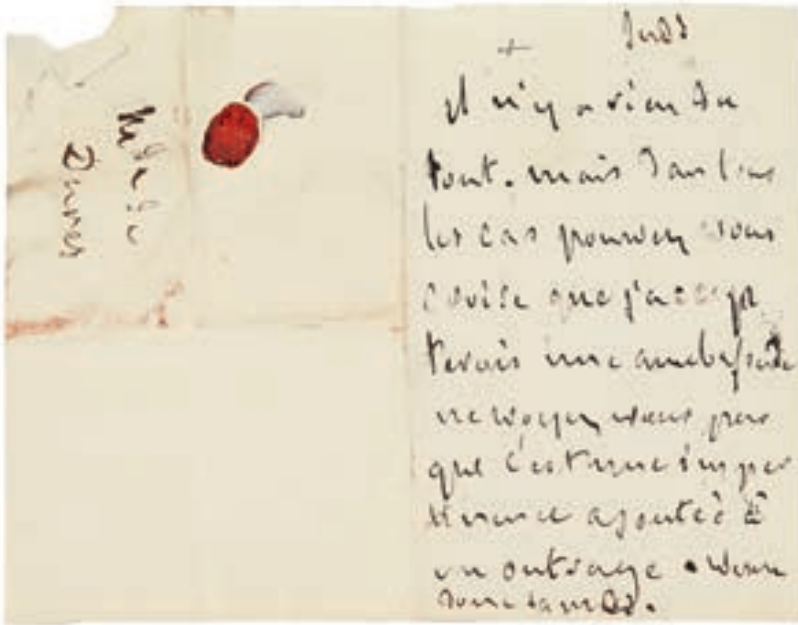
1 000 / 1 200 €



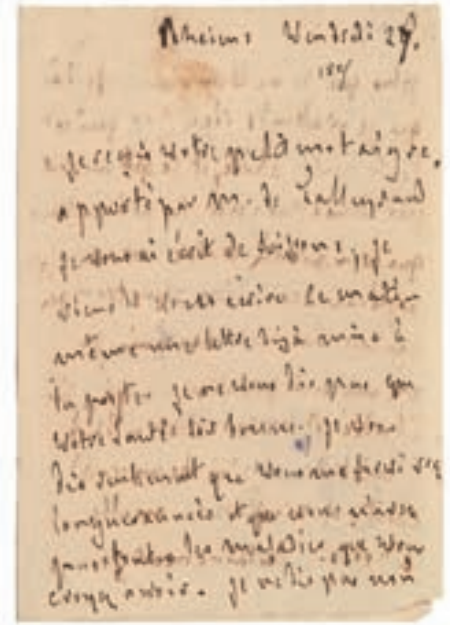
138



140



141



142

141

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [1824 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8 et 1 page petit in-4, adresses.

LETTRES INÉDITES.

*Vendredi [26 novembre].* « J'irai, si j'en ai le courage. Je vous verrai à quatre heures. Tous les journaux répètent l'affaire d'hier. L'archevêque a été très courageux » [lors de sa réception à l'Académie française, Mgr de QUÉLEN avait fait l'éloge du *Génie du christianisme*].

*Jeudi 29 [30] décembre.* « Il me sera impossible d'aller vous voir aujourd'hui. À quatre heures, il faut que je sois chez moi pour mes misérables affaires. Voilà deux exemplaires, un pour vous, un pour M. Villemain »... [Il s'agit probablement de sa brochure *Deuxième Lettre à un pair de France*].

*Jeudi.* « Il n'y a rien du tout. Mais dans tous les cas pouvez-vous croire que j'accepterais une ambassade. Ne voyez-vous pas que c'est une impertinence ajoutée à un outrage »...

« J'ai passé la journée à l'archevêché avec *Sosthènes* pour l'infirmier de Marie Thérèse. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] s'en va. Je vais aller vous voir en sortant de dîner ».

1 300 / 1 500 €

142

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, [mai 1825], à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8 avec adresse et cachet cire rouge aux armes, 1 page et quart in-4 (salissures), et 2 pages et demie in-8.

TROIS LETTRES INÉDITES SUR SON VOYAGE À REIMS POUR LE SACRE DE CHARLES X (29 mai 1825).

« J'irai vous voir à une heure. Je veux être à la Chambre, parce que VILLÈLE répondra. Le Discours m'a paru réussir ; je vous dirai des choses singulières de tous les partis. [...] Voilà le sacre ».

*Soissons mardi 24.* « J'espère que vous m'aurez écrit un mot à Rheims, pour me donner de vos nouvelles ; j'espère aussi que vous êtes dans votre forêt : je viens d'en traverser une bien belle. Je désire bien qu'il y ait plus de foule à Rheims que sur la route ; je ne rencontre personne. Je vais aller visiter ici ce qui reste de la première race. Si je trouve quelque morceau du vase de Soissons, je vous l'enverrai »...

*Rheims vendredi 27.* « Je reçois votre petit mot aigre, apporté par M. de TALLEYRAND. [...] Je ne vous dis pas que votre santé soit bonne ; je vous dis seulement que vous me survivrez [de] longues années et que vous n'avez pas toutes les maladies que vous croyez avoir. Je ne dis pas non plus que je ne veux rien ; je dis que je n'attends rien - ce qui est toute autre chose, et ce qui auroit pu vous épargner les précautions que vous prenez contre mes espérances. Vous vous trompez encore sur mon ennui. Je ne me suis point ennuyé. J'ai étudié Rheims c'est-à-dire l'histoire, et j'ai beaucoup écrit : il m'est venu mille choses. Certainement je voudrais bien être cardinal, mais ne l'est pas qui veut. Allons vous vous êtes trompée cette fois sur tous les points, mais vous avez si souvent raison, qu'il vous est bien permis d'avoir tort une fois ». Il partira mardi et sera à Paris vendredi.

1 500 / 2 000 €



Rheims, vendredi 27 mai 1825

Je suis ici depuis deux jours aussi ignorant du Sacre et de ce qui se passe dans ce monde que si j'étois à la Chine. Qui m'auroit dit cela ? J'ai pourtant eu quelque part dans toute cette affaire. Mais je suis comme Jeanne, la Pucelle : ma mission est apparemment finie au Sacre ; il ne me reste plus qu'à être brûlé vif. Il a pourtant profité de sa solitude en parcourant toute la ville, qui est « fort belle, et curieuse pour l'histoire. J'ai rencontré hier un maréchal de France au tombeau de S' Remi : les dix pairs laïcs et les six pairs ecclésiastiques y sont représentés. Il m'a demandé si le Comte de Champagne actuel

Sosthènes y a mis un portique de carton, et a fait peindre la Voute en bleu. Ne sera-t-il pas curieux que je reconnoisse bien la cathédrale de Rheims que par la décoration de la Pucelle de Schiller, que j'ai vu jouer à Berlin ? Admirez ma destinée : je crois que je serai le seul français à avoir payé un logement à Rheims ; car il n'y a ici d'étrangers que les personnes qui sont obligées d'y être pour le sacre : toute la ville est à louer, il pleut et fait froid ; j'ai pour hôtes une vieille femme et un petit chat.

143

**François de CHATEAUBRIAND.**

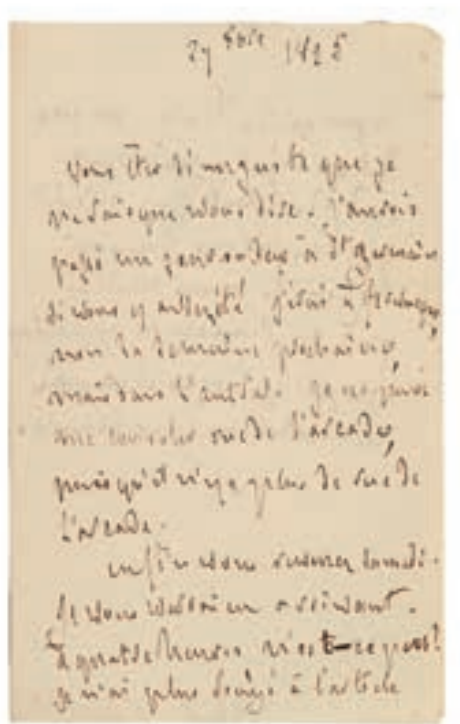
Lettre autographe, Reims vendredi 27 mai [1825], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (salissures à la 1<sup>re</sup> page).

BELLE LETTRE INÉDITE ÉCRITE DE REIMS, L'AVANT-VEILLE DU SACRE DE CHARLES X.

« Je suis ici depuis deux jours aussi ignorant du Sacre et de ce qui se passe dans ce monde que si j'étois à la Chine. Qui m'auroit dit cela ? J'ai pourtant eu quelque part dans toute cette affaire. Mais je suis comme Jeanne, la Pucelle : ma mission est apparemment finie au Sacre ; il ne me reste plus qu'à être brûlé vif »... Il a pourtant profité de sa solitude en parcourant toute la ville, qui est « fort belle, et curieuse pour l'histoire. J'ai rencontré hier un maréchal de France au tombeau de S' Remi : les dix pairs laïcs et les six pairs ecclésiastiques y sont représentés. Il m'a demandé si le Comte de Champagne actuel

étoit le descendant de celui que nous voyions et s'il porteroit la bannière de France ? Je lui ai dit sans rire, que je ne les croyois pas de la même famille. N'allez pas dire cela : si on nous en laisse le temps, nous apprendrons l'histoire. S' Remi du commencement du 11<sup>ème</sup> siècle n'est pas d'un aussi beau gothique que la cathédrale du 13<sup>ème</sup> ; mais nous ne verrons pas celle-ci : Sosthènes [de La Rochefoucauld] y a mis un portique de carton, et a fait peindre la voute en bleu. Ne sera-t-il pas curieux que je reconnoisse bien la cathédrale de Rheims que par la décoration de la Pucelle de Schiller, que j'ai vu jouer à Berlin ? Admirez ma destinée : je crois que je serai le seul français à avoir payé un logement à Rheims ; car il n'y a ici d'étrangers que les personnes qui sont obligées d'y être pour le sacre : toute la ville est à louer, il pleut et fait froid ; j'ai pour hôtes une vieille femme et un petit chat »...

1 000 / 1 500 €



144

144

**François de CHATEAUBRIAND.**

3 lettres autographes, 5-27 octobre 1825, à la duchesse de DURAS ; 1 page grand in-8 (salie), 1 page et demie petit in-4, et 1 page et demie in-8 avec adresse.

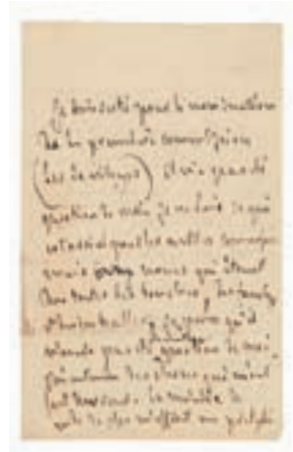
LETTRES INÉDITES.

5 octobre. « Voilà deux bourses et deux billets que je vous prie de remettre à M<sup>de</sup> de Fimarcon et M<sup>de</sup> Davidoff : M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] étoit mieux quand une platitude [...] lui a rendu tout son mal. Il en résultera un bien si quelque jour nous pouvons enfin renoncer à cette infirmerie. Je suis ici au milieu de mon hopital et de tous les embarras, soucis et chagrins qu'on puisse imaginer »...

Mardi 11 octobre. « Voilà trois paquets de billets, un pour vous, et deux pour les quêteuses. [...] Imaginez-vous que la goutte a pris mon beau-frère, et qu'il a crié toute la nuit comme un sourd. Je ne sais plus où me réfugier dans cette maison des malédictions. Mais à force de mal le bien arrivera et cette poursuite de la fortune est si ridiculement obstinée, que j'espère qu'elle touche à sa fin. Au milieu de tout cela je travaille et le Notaire m'assure qu'il me débarrassera de mon terrain »...

27 octobre. « Vous êtes si injuste que je ne sais que vous dire. J'aurais passé un jour ou deux à St Germain si vous y aviez été. J'irai à Fervaques, non la semaine prochaine, mais dans l'autre. [...] Enfin vous revenez samedi. Je vous verrai en arrivant. [...] Je n'ai plus songé à l'article depuis qu'il a paru [le 24 octobre dans le *Journal des Débats* : « Du discours d'adieu du Président des États-Unis au général La Fayette »]. On me dit qu'il fait grand bruit. M<sup>de</sup> de MONTCALM m'écrit qu'elle ne sait pas comment ces gens-là ne me mettent pas au pinacle ou aux galères. J'espère que vous changerez vos résolutions pour Édouard ».

1 500 / 1 800 €



145

145

**François de CHATEAUBRIAND.**

6 lettres autographes, [1825 ?], à la duchesse de DURAS ; 8 pages et quart in-8, 2 adresses (une lettre un peu salie).

LETTRES INÉDITES.

Dimanche [20 mars ?]. « J'attends LA BORIE qui veut me voir. Je ne puis aller chez vous. J'ai frisé la borne à la chambre et si vos amis étoient venus je passois. Mais quelle bassesse ! Me préférer CADORE qui a livré le Roi d'Espagne à moi qui l'ai délivré ! à moi émigré, défenseur éternel de l'émigration ! Quels royalistes ! »

Lundi soir 8 h 1/2 [26 décembre]. « Jettez un coup d'œil rapide et renvoyez-les moi demain matin de bonne heure. N'oubliez pas aussi d'envoyer ma lettre à Mlle GAY. Comme M<sup>de</sup> PASTA a chanté ».

Mardi 4. « Je suis resté pour la nomination de la première commission (les sacrilèges) il n'a pas été question de moi. Je ne sais ce qui est arrivé pour les autres commissions mais aux noms qui étoient dans toutes les bouches, des fanatiques et des imbécilles, je pense qu'il n'aura pas été davantage question de moi. J'ai entendu des choses qui m'ont fait horreur. La maladie de M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] m'offroit un prétexte plausible de retraite et je crois que ma dignité étoit de paroître mais de n'avoir pas l'air d'être là pour nommer M. de *La Bourdonnaye*, M. de *Villefranche* et tous ces hommes qui demandent qu'on coupe le poing &c »...

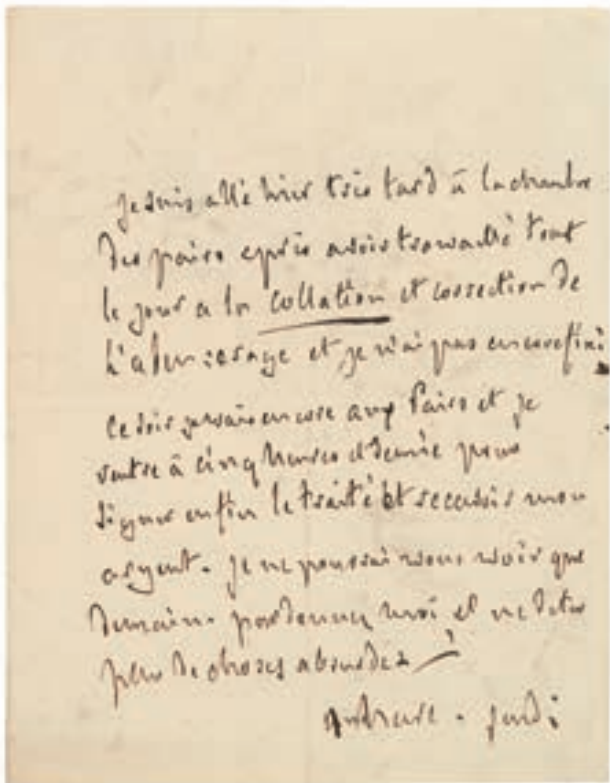
Samedi 4. « J'ai des choses assez curieuses à vous dire. Vous savez déjà que le Roi a été très gracieux pour moi, mais c'étoit par suite d'une chose que je ne savois pas et que j'ai apprise ici : tout cela en dernier résultat n'aboutira à rien. Je vous conterai aussi mon voyage avec VILLÈLE depuis l'archevêché jusqu'à l'autel. Villèle est fort triste ; il a certainement quelque chose »...

Ce samedi matin. « Je ne sais rien du tout, sinon les nouvelles colères de M. le Prieur contre les mécréans qui pensent que l'ordonnance sur S<sup>t</sup> Domingue auroit dû venir aux Chambres. Il n'y a pas un chat à Paris et je ne vois personne. Si c'est le désir que j'ai de vous voir qui peut vous encourager à venir, vous devez avoir beaucoup de courage ».

Mercredi soir. « Je n'ai rien à vous mander de Paris. Je suis confiné dans mon désert de la rue du Regard et le reste est une solitude. Je travaille à mes vieux manuscrits, assez triste d'en être là à la fin de mes jours. Au reste peu importe ; désormais le plus long est passé, et j'arriverai au bout, tout comme un autre. FRISEL ne part que lundi. Le pauvre homme me fait grand pitié. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est malade ; ma chatte est perdue. Vous voyez que tous les maux arrivent à la fois »...

1 500 / 2 000 €

Je suis sûr pour la nomination  
de la première commission  
(des privilèges) et n'a pas été  
question de moi. Je ne sais ce qui  
est arrivé pour les autres commissions  
mais ~~certains~~ certains noms qui étaient  
sur toutes les bouches, des fanatiques  
d'Ancien-Regime, je pense qu'il  
n'aurait pas été <sup>par exemple</sup> question de moi,  
j'en entendais des choses qui m'ont  
fait horreur. La malade de  
ville de Cho m'offrait une petite



146

146

**François de CHATEAUBRIAND.**

5 lettres autographes, [février-mars 1826], à la duchesse de DURAS ; 7 pages formats divers, 4 adresses (une avec cachet cire rouge aux armes).

LETTRES INÉDITES, NOTAMMENT SUR LA SIGNATURE DU CONTRAT DES *ŒUVRES COMPLÈTES* AVEC LADVOCAT.

*Lundi.* « Je veux vous dire que nous *ne partirons pas* ! Êtes-vous heureuse de cette bonne nouvelle ? J'ai déterminé M<sup>de</sup> de Chateaubriand »...

*Lundi 20 [février].* « Hier je n'ai pu vous voir, à cause du Comité grec ! Aujourd'hui je suis venu de bonne heure parce que le départ de M<sup>de</sup> de Chateaubriand qui a lieu cette nuit même, m'oblige à rentrer à quatre heures, pour divers arrangements. J'espère que ce beau et doux temps vous fait du bien »...

*1 heure. Jeudi [23 mars].* « Je suis allé hier très tard à la chambre des pairs après avoir travaillé tout le jour à la collation et correction de *l'Abencérage* et je n'ai pas encore fini. Ce soir je vais encore aux Pairs et je rentre à cinq heures et demie pour signer enfin le traité et recevoir mon argent. Je ne pourrai vous voir que demain »...

*Jeudi soir, 9 heures [23 mars].* « Tout est fini. Le contrat est signé et payé »...

*Mercredi matin [mars].* « Je n'ai pu sortir [...] Je suis plongé dans la moutarde et le vinaigre et en face de cinquante sang-sues qu'on veut m'appliquer et auxquelles je fais résistance. Dieu viendra à mon aide d'une façon ou de l'autre. Je suis de l'ère de la restauration, et le signal est donné à tous les hommes de cette sorte époque de plier bagage. J'espère pourtant aller vous voir encore avant de déménager »...

1 500 / 1 800 €

147

**François de CHATEAUBRIAND.**

4 lettres autographes, [avril 1826], à la duchesse de DURAS ; 7 pages formats divers, 3 adresses.

LETTRES INÉDITES.

*Samedi [1<sup>er</sup> avril].* « Vous m'accablez de présents, mais nous ne savons comment les manger, étant tous malades sans m'excepter du troupeau. C'est cette semaine (c'est-à-dire mercredi prochain) qu'a lieu la fête à l'infirmerie. Je serai toute la semaine occupé et ne sais quand je pourrai échapper à mes éternelles entraves. Soignez-vous et espérons mieux de l'avenir ».

*Paris 15.* « Mon homme [le libraire LADVOCAT, à qui Chateaubriand a vendu ses *Œuvres complètes*] vient avec l'argent de 4 heures à 7 heures ; il faut bien l'attendre ! Je ne vous verrai donc pas aujourd'hui. Ma pauvre vieille sœur MARIGNY est arrivée, et en me voyant elle m'a trouvé changé à se récrier. Je suis bien souffrant encore ce matin : ce mois de travail m'a fait un mal affreux. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] de son côté a pensé mourir. [...] Elle m'avait caché sa maladie, elle me mande qu'elle commence à *se lever*. Enfin vous êtes aussi malade ! Voila un triste printemps, mais nous en sortirons triomphants. J'ai reçu une lettre de FRISSEL, datée de Valence le 2 avril. Il y étoit allé par mer avec sa fille. Il revient à Madrid. On ne peut voyager en Espagne, toutes les routes sont couvertes de voleurs. À demain, après le *Comité grec*, si j'ai un moment ».

*7 heures [23 avril ?].* « J'ai été enseveli ces deux jours dans la Chambre des pairs et bien malheureux, car mon affaire n'étoit pas finie et je ne vous en parlois pas parce qu'heureusement vous l'aviez oubliée. Elle est terminée enfin : j'ai touché l'argent ce matin. Demain j'irai encore aux pairs et je parlerai peut-être. [...] J'ai eu une terrible fièvre cette nuit ».

*[Avril ?].* « Je suis toujours *étourdi*. Je vous verrai à 4 heures. Nous étions tous couchés quand votre domestique est venu apporter votre billet ».

ON JOINT une lettre non signée dictée à son secrétaire Pilorge, vendredi 7 avril : « Mes étourdissemens continuent. La chambre de Pairs m'a achevé hier, il faut que j'y retourne ce matin. Je viens de me remettre dans mon lit après avoir mis les pieds dans la moutarde »... (salie et un peu déchirée).

1 200 / 1 500 €

7 mai

J'ai été en conseil les deux  
jours dans la chambre des pairs  
et bien malade, car  
mon affaire n'était pas finie  
et je ne serais pas parti  
sans qu'on nous eût vu  
l'avis public. Elle est  
terminée enfin. J'ai touché  
l'argent le matin.

147

Lyon, jeudi, 4 mai

L'ai trouvé madame, elle, malade,  
mais heureusement sans autre  
trouble, qui a été depuis deux jours.  
heureusement elle n'est pas  
raisonnable, par ce qu'elle n'est  
pas la même, mais elle a des  
troubles de tête. ma présence n'a servi  
à rien, le rétablissement des forces. J'espère que  
dans huit jours, nous pourrions partir  
pour Lausanne. Elle est malade, nous  
partirons et nous irons au mois de juin  
dans notre petite maison à Paris.

148

148

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Lyon 4 et 7 mai 1826, à la duchesse de DURAS ;  
2 pages et demie et 3 pages et demie in-4 (un peu salies).

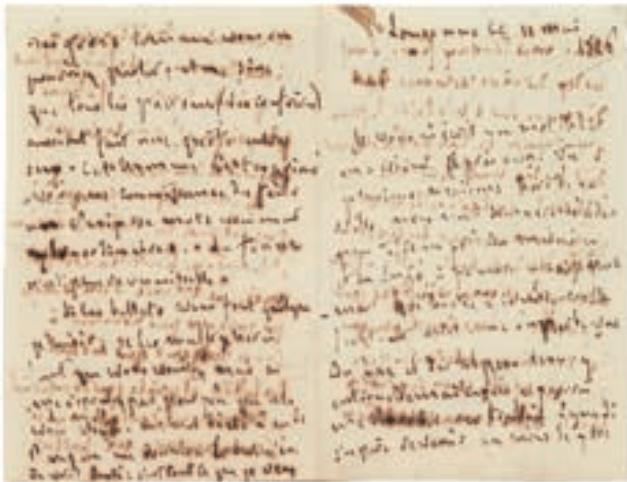
LETTRES INÉDITES DE LYON, OÙ IL RETROUVE SA FEMME AVANT  
D'ALLER À LAUSANNE.

*Lyon jeudi 4 mai.* Il a trouvé Mme de Chateaubriand malade d'une inflammation d'entrailles ; il avait craint un mal de poitrine. « Ma présence va achever le rétablissement des forces. J'espère que dans huit jours, nous pourrions partir pour Lausanne. Trois mois de Suisse, nous guérirons et nous serons au mois de 7<sup>bre</sup> dans notre petite maison à Paris, car après tout, c'est là le fond de la pensée de M<sup>de</sup> de Chateaubriand. [...] J'ai eu un vilain temps, mais un beau chemin. Il pleut à torrents ici. Je vous dirai que j'ai examiné toute la route, si je n'avois pas dans le cou la dureté dont vous vous plaignez. Je vous assure que c'est la même chose : la seule différence c'est que je puis lire et écrire, mais je suis persuadé que le soleil en survenant va faire cesser cette lassitude des nerfs de votre tête »...

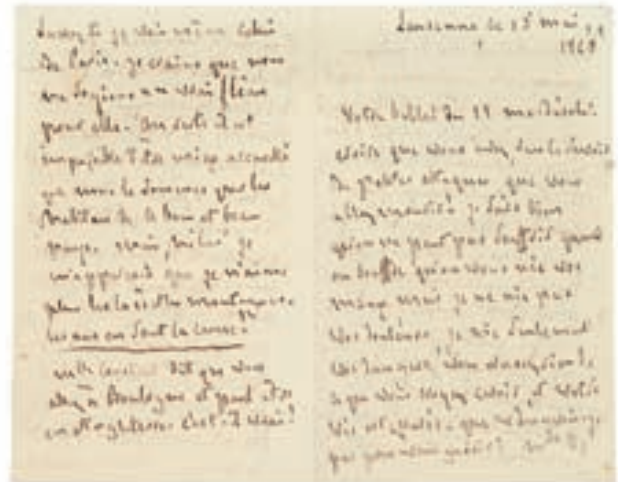
*Lyon 7 mai.* Elle lira dans le journal ce qui lui est arrivé [un triomphe

populaire à l'occasion d'un concert donné au bénéfice du Comité philhellène] : « Je vous assure que j'ai été sensiblement touché. Il y a dans ces succès populaires que je ne connoissois pas, que je ne recherchois pas, quelque chose de très doux, surtout quand ils ne sont que le fruit d'un sentiment d'humanité. Imaginez-vous que cette ville d'affaires, si occupée, où tout le monde fait quelque chose, n'avoit eu que trois jours pour se préparer à donner ce concert, et on a trouvé parmi toutes ces femmes, tous ces jeunes gens de quoi former un concert d'amateurs, très bon partout. Le Commerce de Lyon chantant pour les Grecs, voila une de ces choses du siècle qui devoit bien avertir ceux qui prétendent gouverner contre l'opinion »... Le billet de son amie l'a affligé : « Vous guérirez de vos maux mais non pas de vos injustices. M<sup>de</sup> de Ch. est décidée à revenir après s'être reposée un ou deux mois à Lausanne. Le contrat n'est point déchiré, ne le sera jamais. Vous le reconnoîtrez un jour. [...] J'apprends à l'instant par une lettre de l'archevêque de Paris que Madame la Dauphine vient de donner 20,000 francs à l'infirmerie de Marie-Thérèse. Jugez de la joie de M<sup>de</sup> de Ch. »...

1 500 / 2 000 €



149



150

149

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, Lausanne 10 et 11 mai 1826, à la duchesse de DURAS ; 1 et 4 pages in-8, la 1<sup>re</sup> avec adresse et marques postales.

LETTRES INÉDITES SUR SON ARRIVÉE À LAUSANNE.

10 mai. « Nous arrivons. J'ai vû votre admirable Mlle Constant [Rosalie de CONSTANT]. Demain j'espère nous serons logés [...] j'ai à peine le temps de barbouiller ces deux mots. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] n'est pas trop bien. Venez ici ; vous ressuscitez ».

11 mai. ... « Après avoir vu plusieurs maisons hors de la ville, nous nous sommes décidés pour être auprès du médecin et du curé, à prendre un appartement qui touche à celui de Mlle Constant avec une superbe vue du Lac et des Alpes. Nous y entrons demain, et je pourrai me remettre au travail samedi. J'espère revenir au mois de 7<sup>bre</sup> tous mes travaux finis, sauf les deux derniers volumes du *Discours sur l'histoire de France* que j'aurai le temps d'achever dans les six mois qui me resteront, au terme de mes engagements, pour les livrer. Voilà donc toute cette affaire arrangée et ma vie fixée pour l'avenir. Il ne s'agit plus que de vous bien porter. J'espère dans le soleil, vous reprendrez votre belle imagination et vous vous habituerez à dicter, comme je le fais a présent, ce qui ôte toute la fatigue physique, et ne laisse que le plaisir de composer ». ... Il raconte le bon accueil reçu sur sa route. « Le Maire d'un village que je ne veux pas nommer à cause des gens qui lisent les lettres et qui le persécutoient est venu me complimenter à ma voiture, me parla des Grecs », pour lesquels les paysans ont fait une quête...

1 200 / 1 500 €

150

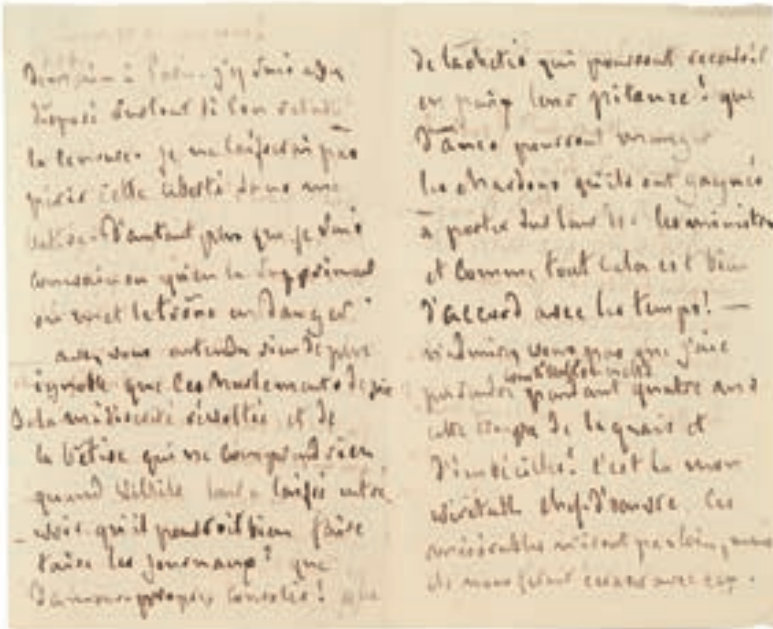
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lausanne 15 mai 1826, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

LETTRE INÉDITE DE LAUSANNE.

Son billet du 11 le désole : « Croire que vous avez, sans le savoir, de petites attaques, que vous allez mourir ! Je sais bien qu'on ne peut pas souffrir quand on souffre qu'on vous nie vos maux, mais je ne nie pas vos douleurs, je nie seulement vos dangers. Vous n'avez rien de ce que vous croyez avoir et votre vie est assurée. Que ne donnerois-je pas pour vous guérir ? ». ... Il donne de bonnes nouvelles du rétablissement de Mme de Chateaubriand, qui a commencé le lait d'ânesse. « Elle paroît très décidée à retourner à l'infirmerie [...] J'espère que le 1<sup>er</sup> 7<sup>bre</sup> nous serons établis dans notre hermitage de l'infirmerie, pour n'en sortir jamais. [...] Je viens d'achever les notes du 1<sup>er</sup> volume de l'*Essai historique*, qui doit paroître au mois d'aout. C'est un singulier ouvrage, et les notes ajouteront à sa singularité. M<sup>lle</sup> CONSTANT nous comble de bontés en votre nom. Seulement nous avons peur de la fatiguer tant elle s'occupe de nous. Elle ne connoît pas ma sauvagerie [...]. Je crains que nous ne soyions un vrai fléau pour elle. Au reste il est impossible d'être mieux accueillis que nous le sommes par les habitans de ce bon et beau pays. Mais, hélas ! je m'aperçois que je n'aime plus les lacs et les montagnes. *Les ans en sont la cause !* ». ...

1 000 / 1 200 €



151

151

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lausanne 22 mai 1826, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

BELLE LETTRE INÉDITE SUR SON COMBAT POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

« Je suis bien aise que vous soyiez partie pour St Germain. J'ai toujours dans l'idée que cet air vous est bon. [...] Je travaille comme un vrai cheval. J'ai huit livraisons de prêtés [pour ses *Ceuvres complètes*]. S'il étoit absolument nécessaire je pourrais retourner demain à Paris. J'y suis assez disposé surtout si l'on rétablit la censure. Je ne laisserai pas périr cette liberté sans me battre. D'autant plus que je suis convaincu qu'en la supprimant on met le trône en danger. Avez-vous entendu rien de plus ignoble que ces hurlements de joie de la médiocrité révoltée et de la bêtise qui ne comprend rien, quand VILLÈLE leur a laissé entrevoir qu'il pourroit bien faire taire les journaux ? Que d'amours-propres consolés ! Que de lâchetés qui pourront recevoir en paix leur pitance ! Que d'ânes pourront manger les chardons qu'ils ont gagnés à porter sur leur dos les ministres et comme cela est bien d'accord avec les temps ! – N'admirez vous pas que j'aie pu rendre constitutionnelle pendant quatre ans cette troupe de laquais et d'imbécilles ? C'est là mon véritable chef-d'œuvre. Ces misérables n'iront pas loin mais ils nous feront écraser avec eux. Me voilà dans une sainte colère »...

1 200 / 1 500 €



152

152

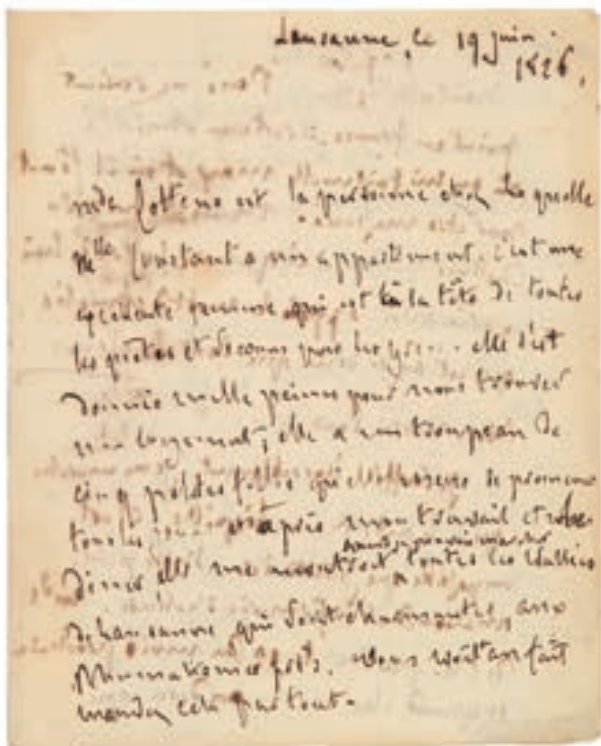
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lausanne 3 juin 1826, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (bords un peu effrangés avec un petit manque, légère salissure).

IMPORTANTE LETTRE INÉDITE SUR SON TRAVAIL POUR SES *ŒUVRES COMPLÈTES*.

Il voit moins Mlle de CONSTANT, car il est « tout absorbé » dans son travail, qui « avance beaucoup » ; il sera à Paris au début de septembre, précédé par sa femme « pour meubler la maison. Nous allons à l'hôpital pour le reste de nos jours : autant finir là qu'ailleurs. Que vous dirai-je ? De la politique ? Je n'en sais point et je n'y prends aucun intérêt. De la littérature ? Je m'en occupe pour vivre et ce n'est pas bien réjouissant. Pourtant je tire du manuscrit original des *Natchez*, outre le *poème* dont vous connoissez quelque chose, un *roman* assez extraordinaire : c'est le développement complet du caractère de René, dans ses dernières conséquences. J'en suis presque malade : je ne sais où j'ai été prendre tout cela. Sur mes 2,330 pages in-8°, j'ai déjà extrait 1,200 pages. Je vais vite et je brûle énormément. Il restera un volume de 400 pages in-8° assez lisible. Je travaille en même temps à autre chose. Je vais faire partir pour Paris le 1<sup>er</sup> vol. de l'*Essai historique* avec la *préface* et les *notes* : c'est encore un étrange monument. [...] Je me lève à cinq heures ; je me couche à 11. Je sors à peine une heure pour me promener, et je ne sais rien de cet admirable pays. Et vous, vous êtes au milieu des projets de censure et de ministère ; et voilà comme chacun pousse la vie et arrive au bout. La vôtre quoi que vous en disiez sera longue. Vous souffrez, mais vous surmonterez ces souffrances. Vous me direz aussi un jour tout ce que vous faites. Je vois ici la petite maison que vous avez habitée. Je vous y voudrais »...

1 200 / 1 500 €



153

153

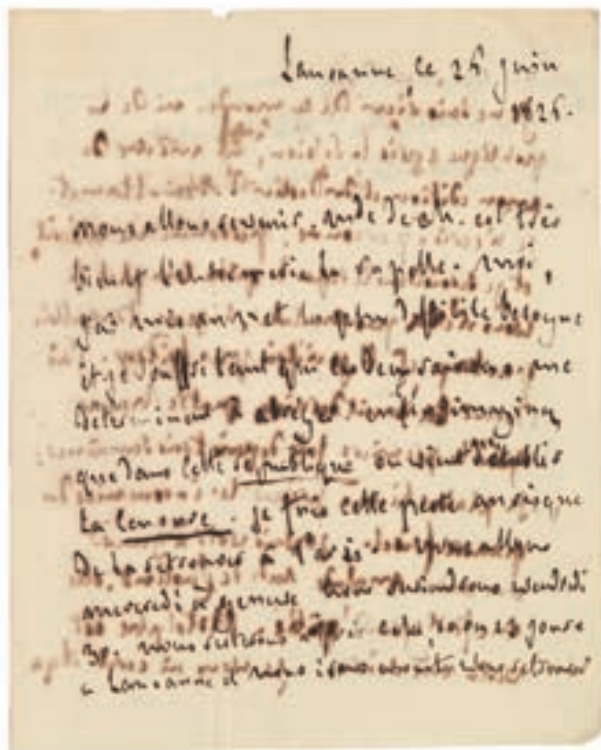
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lausanne 19 juin 1826, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4.

BELLE LETTRE INÉDITE SUR SON SÉJOUR À LAUSANNE, SUR *LES NATCHEZ*, ET SUR LES MAUX DE LA VIEILLESSE.

Il fait l'éloge de Mme de COTTENS, chez qui Rosalie de CONSTANT a un appartement : « C'est une excellente personne qui est à la tête de toutes les quêtes et secours pour les Grecs. Elle s'est donnée mille peines pour nous trouver un logement ; elle a un troupeau de cinq petites filles qu'elle mène se promener tous les jours et après mon travail et le dîner, elle me montrait, quand je pouvois marcher, toutes les vallées de Lausanne, qui sont charmantes, aux rhumatismes près »... Puis il parle des *Natchez* (composés jadis à Londres et qui paraîtront enfin dans ses *Ceuvres complètes*) : « Non certainement René ne revient point en France ; il reste en Amérique où on lui fait mille maux et où il finit par être massacré. Mais il porte sa destinée partout. Il y a une lettre de lui après avoir appris la mort d'Amélie qui est aussi bien que tout le René. Vous verrez tout cela. Je souffre horriblement. Je ne marche qu'à l'aide d'une béquille. Il est impossible que je reste ici. Notre petite maison de l'infirmerie s'achève. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] partira le 1<sup>er</sup> du mois prochain et quand elle me mandera que mon appartement est prêt, je partirai et me voilà pour la vie, rue d'Enfer, à l'hôpital. Je ne désire plus de vivre que pour enterrer deux ou trois misérables ; je serois fâché de les laisser derrière moi »... La première livraison de ses *Ceuvres complètes* est « toujours retardée ; il faut espérer qu'elle paroitra enfin, s'il n'y a pas censure [...] Tachez de dîner. Il n'y a que cela de bon. Votre écriture est meilleure. Je lis *Don Quichotte* la nuit et je ris au milieu de mes souffrances à pleurer, car c'est la nuit que je suis sur la roue ».

1 200 / 1 500 €



154

154

**François de CHATEAUBRIAND.**

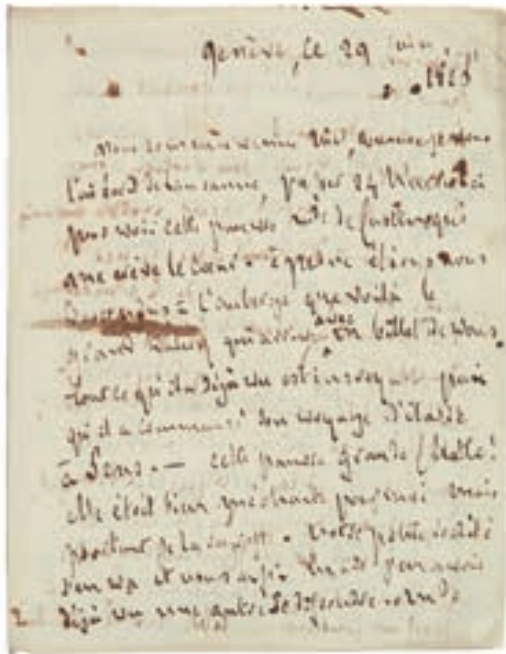
Lettre autographe, Lausanne 26 juin 1826, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et quart in-4.

LETTRE INÉDITE ÉVOQUANT LA CENSURE ET LA PUBLICATION DU *DERNIER ABENCERAGE*.

Il annonce leur retour à Paris ; Mme de Chateaubriand va bien et l'infirmerie la rappelle. « Moi, j'ai mis au net la plus difficile besogne et je souffre tant que ces deux raisons me déterminent à abrégier. Enfin, imaginez que dans cette république on vient d'établir la censure. Je fuis cette peste au risque de la retrouver à Paris ». Il va faire un bref voyage à Genève, avant de revenir pour une douzaine de jours à Lausanne, et de rentrer à Paris. « Je ne sais rien de ce monde, ni de la politique après la session, ni même de mon édition et du destin d'Aben-Hamet. Je n'écris à personne, personne ne m'écrit, et je serois dans le repos le plus complet si vous n'étiez pas malade, si je ne travaillois pas trop et si je n'étois pas boîteux. J'ai dormi la nuit dernière quatre heures pour la première fois depuis trois semaines : je plains bien à présent les insomnies du pauvre FRISEL. Je vais voir à Genève une autre malade M<sup>de</sup> de CUSTINE. Elle me fait grand pitié. Astolphe est venu me voir. [...] Que devenez-vous ? Restez-vous dans votre forêt ? Allez-vous à la mer ? Enfin avant un mois je vous verrai. Dieu soit loué de tout ».

1 000 / 1 200 €





155

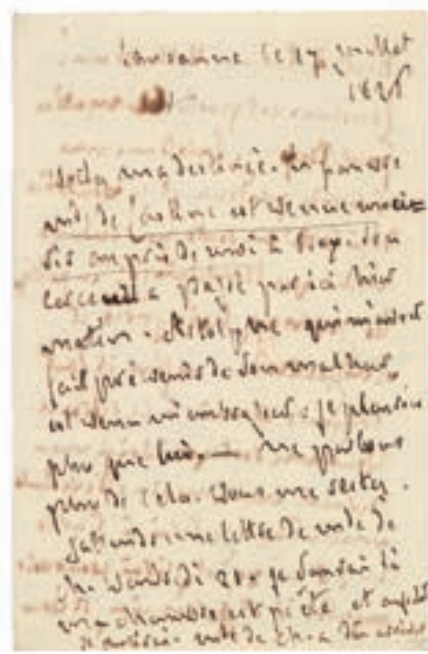
155

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Genève 29 juin 1826, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

BELLE LETTRE INÉDITE SUR SON VOYAGE À GENÈVE POUR VOIR UNE DERNIÈRE FOIS DELPHINE DE CUSTINE, ET SUR LA PUBLICATION DES *AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE* DANS SES *ŒUVRES COMPLÈTES*.

Il est venu passer 24 heures à Genève « pour voir cette pauvre M<sup>de</sup> de CUSTINE qui me crève le cœur. À peine étions nous descendus à l'auberge que voilà le grand Valery qui arrive avec un billet de vous. [...] Cette pauvre grande Chatte [Mme de BÉRENGER] ! Elle étoit bien méchante pour moi mais pourtant je la regrette. Notre petite société s'en va et nous aussi, mais j'en avois déjà vu une autre se dissoudre. M<sup>de</sup> de BEAUMONT est partie la première et puis FONTANES et puis JOUBERT &c. Ne nous étonnons pas de ce qui est si naturel. Mais vous resterez longtemps après nous, pour notre mémoire »... Il parle ensuite de la publication de *l'Abencérage*, dont il se désole « du fond du cœur [...] C'est pour moi une sorte de sacrilège. D'autant plus que je crois qu'il y a dans cette petite nouvelle une sorte de fleur, et d'élégance qui ne sera pas sentie par l'esprit et la critique du temps. Ce qui devoit ramener la chevalerie parmi nous, la restauration, est précisément ce qui l'a détruite. D'une part un gouvernement libre nous a conduit à des idées positives qui nous éloignent du monde des chimères, et de l'autre de vieux hommes fatigués d'une longue révolution, qui ne veulent plus que mourir en paix dans les anti-chambres n'entendent plus rien à l'honneur d'Aben-Hamet. *L'Abencérage* auroit été mieux publié sous l'empire au milieu des grands combats de Buonaparte et des Romances de la reine Hortense. Il y a toujours des rapports entre une épée et une lance, entre des amours et des chants. Aujourd'hui nous nous battons à coups de poing, et nous ne nous plaisons qu'aux pont-neufs et aux calembourgs grivois d'Odry. Au reste c'est mon instinct qui me dit tout cela, car je ne sais pas un mot du succès de l'édition et n'entends parler de personne »...



156

Mme de Chateaubriand « ne songe plus qu'à s'enlever à l'infirmerie » ; elle partira le 12 juillet : « je la suivrai de près et un excellent médecin [COINDET] que je viens de consulter ici, me conseille d'aller prendre quinze jours les bains d'Aix. [...] Je souffre des maux inouïs de ma jambe surtout la nuit. Dans ce cas j'achèverois le mois de juillet à Aix tandis que M<sup>de</sup> de Ch. meubleroit ma chambre à Paris »...

1 500 / 1 800 €

156

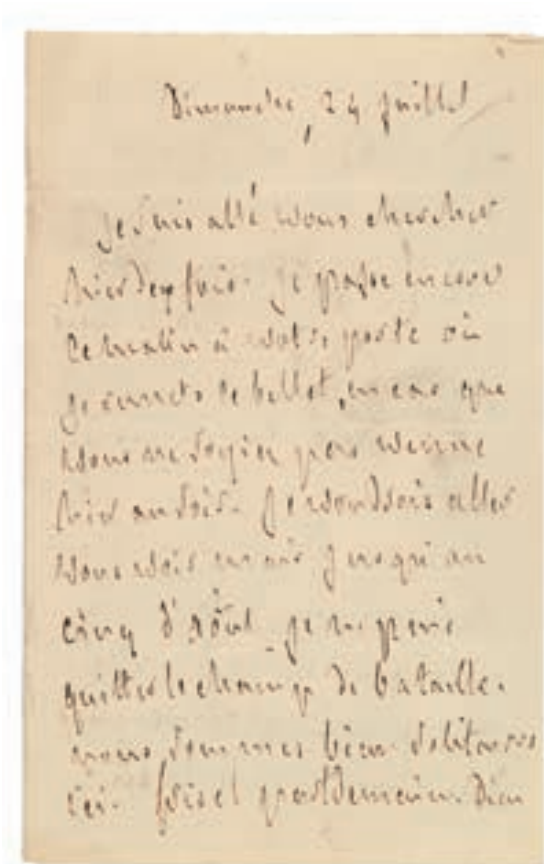
**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lausanne 17 juillet 1826, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8.

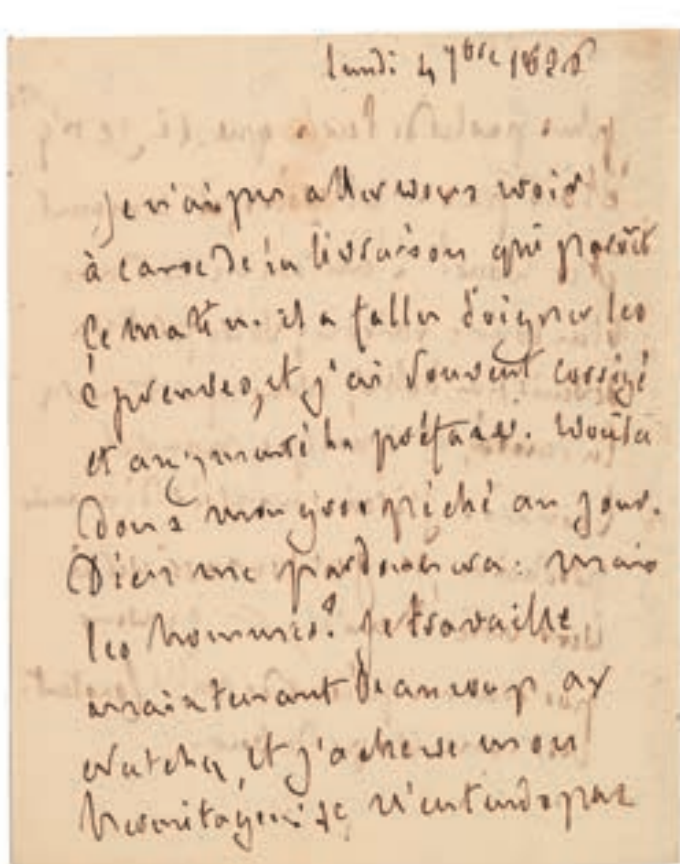
LETTRE INÉDITE SUR LA MORT DE DELPHINE DE CUSTINE (13 juillet).

« Voilà ma destinée. La pauvre M<sup>de</sup> de CUSTINE est venue mourir auprès de moi à Bex. Son cercueil a passé par ici hier matin. Astolphe qui m'avoit fait prévenir de son malheur, est venu m'embrasser : je pleurois plus que lui. – Ne parlons plus de cela. Vous me restez »... Dès que Mme de Chateaubriand lui aura fait savoir que sa chambre est prête, il partira pour Paris. « Je suis dans une solitude profonde et je voudrois déjà être en route pour revenir. Mais que trouverai-je ? La politique, les journaux, les injures et l'ingratitude. Enfin il faut toujours revenir à ce refrain. Vous me restez. Voici mon dernier mot à moins d'événements inattendus. Je serai à Paris du 25 au 30, et j'irai vous voir aussitôt à S<sup>t</sup> Germain, si vous y êtes. Vous ne m'avez jamais répondu sur vos bains de mer et vos projets d'Angleterre. Le Duc de LAVAL est venu me voir en passant ici. Les jeunes gens de Lausanne m'ont donné une sérénade et la D<sup>sse</sup> de BROGLIE m'a invité à aller à Coppet où je n'irai pas. M. EYNARD le grec est aussi arrivé d'Italie à Genève et est venu me chercher »...

1 000 / 1 200 €



157



158

157

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, « Dimanche 24 juillet » [24 août 1826], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8.

LETTRÉ INÉDITE.

« Je suis allé vous chercher hier deux fois » ; il voudrait la voir, « mais jusqu'au cinq d'août je ne puis quitter le champ de bataille. Nous sommes bien solitaires ici. FRISEL part demain. Dieu sait quand il reviendra : si la petite fille vit, elle languira longtemps, et l'absence de Frisel continuera. Nous nous préparons à notre exil de la rue d'Enfer ; c'est la rue du monde où j'ai vécu. J'ai enfin vu M. de POLIGNAC : il a passé une heure à me faire l'éloge de M. de VILLÈLE : il y avoit esprit et convenance dans le temps et le lieu.

Je continue mes extraits, mais je suis bien bas. J'ai d'abord été assez intéressé en revoyant mon portrait fait à 20 ans, mais je me suis bientôt lassé de moi, et de ma triste figure.

Pas un chat à Paris, disent ceux qui voyent le monde. Nous élevons votre petite chatte : elle ressemble à sa pauvre sœur comme si c'étoit elle ».

1 000 / 1 200 €

158

**François de CHATEAUBRIAND.**

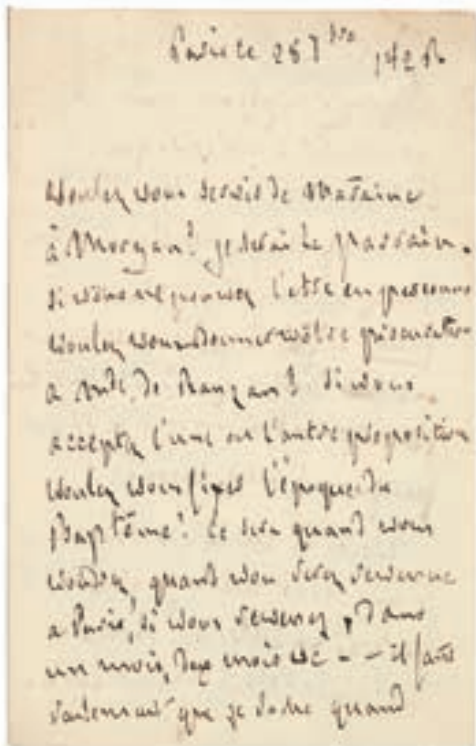
2 lettres autographes, [Paris] septembre 1826, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4 et 1 page in-8.

LETTRÉS INÉDITES SUR SES *ŒUVRES COMPLÈTES*.

4 septembre. « Je n'ai pu aller vous voir à cause de la livraison qui paroît ce matin [*l'Essai sur les révolutions*]. Il a fallu soigner les épreuves, et j'ai souvent corrigé et augmenté la préface. Voilà donc mon gros péché au jour. Dieu me pardonnera : mais les hommes ? Je travaille maintenant beaucoup aux *Natchez*, et j'achève mon hermitage : je n'entends pas plus parler de Paris que si je n'y étois pas. Et vous, comment êtes vous ? L'automne est une bien bonne saison ; votre forêt va devenir bien belle ; vous y retrouverez la santé, et quelque nouvel *Édouard*. J'irai vous revoir dimanche prochain »...

Jeudi. « Voilà le vase. Je ne puis me résoudre à vous envoyer la lettre de René dans l'état où elle est. Je vous la porterai au mois d'octobre. [...] Je travaille toujours. La maison s'achève. La vente va bien. Reprenez à la vie et il en restera encore un bon et long morceau pour vous ».

1 000 / 1 200 €



159

159

**François de CHATEAUBRIAND.**

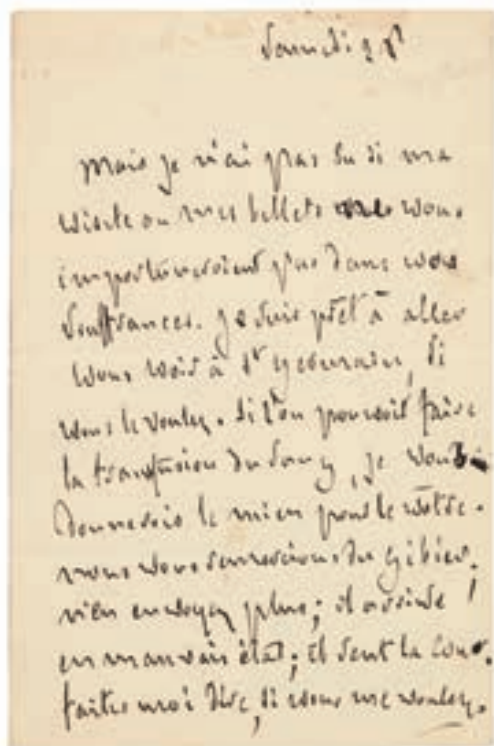
2 lettres autographes, Paris 28 septembre et 4 octobre 1826, à la duchesse de DURAS ; 3 et 2 pages in-8.

LETTRES INÉDITES SUR LE BAPTÊME DU PETIT NOIR MORGAN, ORPHELIN ABYSSIN RECUEILLI PAR CHATEAUBRIAND.

28 septembre. « Voulez vous servir de marraine à MORGAN ? Je serai le parrain. Si vous ne pouvez l'être en personne voulez-vous donner votre procuration à M<sup>de</sup> de RAUZAN ? Si vous acceptez l'une ou l'autre proposition voulez-vous fixer l'époque du Baptême ? Ce sera quand vous voudrez [...] Il faut seulement que je sache quand il y aura baptême pour en prévenir l'archevêque. La cérémonie aura lieu dans la chapelle particulière. Vous sentez qu'il ne s'agit d'aucun frais et que le pauvre Morgan n'a besoin que d'être chrétien. Je ne puis lui donner de trésor que pour l'autre monde »... Quand il la verra, il lui portera « la lettre de René » ; le second volume de *l'Essai [sur les Révolutions]* paraît lundi. Il souffre de maux d'entrailles et de rhumatismes. « Lady JERSEY m'a écrit. Je suis allé la voir. Elle ne voit pas M. CANNING. Celui-ci ne m'a pas donné signe de vie et je me suis tenu de mon côté chez moi, mais je ne sais pourquoi il m'est tombé une foule de ministériels ».

4 octobre. « Je veux vous écrire le jour de la S<sup>r</sup> François, quoi que vous en disiez des mauvais frères. Nous nommerons donc Morgan François Claire. Il sera baptisé le 19 à l'infirmerie jour où l'on célébrera la S<sup>r</sup> Thérèse. L'archevêque de Paris fera le Baptême ». Il la prie de prévenir « la belle Clara » [de Rauzan, sa fille]. « Cette crise me désole. Il a gelé cette nuit et j'ai peur pour vous des premiers froids. [...] Ma meilleure fête seroit d'apprendre que vous êtes guérie et que vous nous revenez ».

1 000 / 1 500 €



160

160

**François de CHATEAUBRIAND.**

2 lettres autographes, [fin 1826-début 1827 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 et 2 pages in-8.

LETTRES INÉDITES.

Samedi 28 [octobre 1826 ?]. « Mais je n'ai pas su si ma visite ou mes billets ne vous importuneroient pas dans vos souffrances. Je suis prêt à aller vous voir à St Germain, si vous le voulez. Si l'on pouvoit faire la transfusion du sang, je vous donnerois le mien pour le vôtre. Nous vous remercions du gibier ; n'en envoyez plus ; il arrive en mauvais état ; il sent la cour »...

Vendredi 12 [janvier 1827]. « Mais pas du tout ; je compte toujours aller lundi vous voir souffrant ou non. Vous me désolerez par toutes ces plaintes. Vous ne pouvez douter d'un attachement qui ne finira qu'avec moi. Ce sera il est vrai bientôt. Mais il ira jusqu'au bout de ma vie. On me fait l'honneur d'attribuer au grand article des *Débats* le commencement de la chute. Cet homme [VILLÈLE] pèse cruellement sur la France. Qu'a-t-il gagné à rompre avec moi d'une aussi indigne manière. Depuis ce moment a-t-il un moment de repos ? J'ignore ce qu'il deviendra. On parle de sa démission, je n'y crois pas du tout ».

1 200 / 1 500 €

161

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Lundi 10 heures [12 mars 1827 ?], à la duchesse de DURAS ; 1 page et demie in-4.

LETTRE INÉDITE SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE [la loi sur la police de la presse, adoptée le 12 mars 1827 par les députés, arrive devant la Chambre des pairs le 14].

« Chère sœur, lisez *le Moniteur*. Voilà la censure établie ! Et croiriez-vous toute leur folie ? ils prennent pour prétexte les arrêts rendus par les tribunaux en faveur de la liberté de la Presse. Ainsi les voilà en guerre avec la Magistrature. Ou je me trompe, ou c'est la chute de VILLÈLE. Vous sentez maintenant si je vais écrire, en signant ; si j'ai beau jeu à défendre comme pair de France les libertés publiques ; s'ils expliquent bien pour moi la raison pour laquelle ils m'ont chassé. Je ne puis aller chez vous. J'attends BERTIN ; il faut que nous nous concertions »...

800 / 1 000 €

162

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 5 novembre 1827, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4.

LETTRE INÉDITE.

Il lui a écrit une longue lettre à Nice peu avant le départ de sa fille. « Vous m'avez envoyé des espèces de cornichons. J'aurais mieux aimé deux lignes de vous [...] Je suis bien malheureux depuis quelque temps. M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] a une de ses crises, mais beaucoup plus longue que de coutume et depuis 8 jours elle n'a pu sortir de son lit. Ensuite j'ai été obligé de redoubler de travail pour donner deux nouveaux volumes dans le court espace de liberté qu'on est obligé de nous laisser pendant les élections : c'est demain que l'ordonnance de dissolution doit paroître. Dieu sait ce qui adviendra. – Vous êtes bien heureuse d'être loin de tout ce bruit et je voudrais bien être avec vous sous les orangers et au bord de cette mer de l'Italie mais il y a trente ans et plus que je suis aux galères et il est vraisemblable que j'y resterai jusqu'à la fin de mes jours. Désormais j'ai achevé plus des trois quarts de mon temps. – Dites moi donc au moins que vous avez l'intention de nous revenir, et quand vous reviendrez. Le temps mesuré, s'abrège »... Il donne des nouvelles de Frisel, qui a mis sa petite fille en pension... Il espère recevoir plus souvent des nouvelles « à présent que M<sup>de</sup> de Rauzan va devenir votre secrétaire, [...] je vous prie de ne pas m'oublier dans ma rue d'Enfer. Je vous quitte pour des *épreuves* : ce sont mes voyages en Amérique et en Italie ».

1 000 / 1 500 €

163

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris 15 novembre 1827, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-8.

JOLIE LETTRE INÉDITE.

« Je vous ai écrit hier une grande lettre de colère politique. Aujourd'hui les palmiers sont arrivés et toute ma colère s'est évanouie à la vue de ces beaux petits étrangers. Je vais soigner ces enfans exilés de la Palestine comme ces pauvres orphelins grecs que nous élevons ici. Et j'aurai à mon foyer tout l'hiver dans une bibliothèque le petit canari et vos petits palmiers. Je ferai semer les pins. J'ai déjà lu le *Jardinier amateur* et le *Parfait jardinier*, surtout cela. J'irai voir demain votre fille ; elle me dit dans son billet de vos nouvelles. [...] Après demain nous commençons les élections. Jugez de l'émoi où nous sommes. Je vous manderai les premiers résultats lundi 19. Il gèle ici depuis hier et vous êtes au milieu des orangers et des palmiers. C'est l'hiver qui, dit-on, est admirable ; à Nice la fin de l'automne et le commencement du printemps sont inconstants ».

1 000 / 1 200 €

164

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe, Paris [début] décembre 1827, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4.

BELLE LETTRE INÉDITE SUR LA SITUATION POLITIQUE (après les élections législatives des 17 et 24 novembre, et la victoire des opposants à Villèle).

« Cette nouvelle crise vous a donné un nouvel accès de tristesse. Je ne vous parle donc plus de revenir. Faites comme vous croirez le mieux pour vous. J'ai interrogé Valery sur votre demeure. Il prétend qu'on ne voit pas la mer de vos fenêtres. Mais comme il n'a pu me dire si on pouvoit se promener le long des flots à Nice et s'il y avoit une grève, je ne crois guères à ce qu'il a vu. Il est tout occupé d'écrire ce qu'il a lu ; le reste il n'en sait rien.

La Politique nous étouffe ici. Tous les matins on annonce le départ des ministres et tous les soirs on assure qu'ils restent. Ils seront certainement mis à la porte par les chambres et même par la chambre des pairs. S'ils étoient aussi touchés de la constance du Roi à les protéger qu'ils devroient l'être, ils n'exposeroient pas la couronne au choc inévitable de l'adresse et de l'accusation. Mais l'orgueil est toujours en raison de l'incapacité et de la foiblesse. J'aurais un beau sujet de triomphe, si je le voulois. M. de VILLÈLE a cru m'écraser ; il a voulu se séparer de moi et j'ai amassé sur sa tête le poids du mépris et de la haine publique. Il n'a pas voulu croire à la préséance de l'opinion dans un gouvernement représentatif : qu'il en juge maintenant. Au reste toute la France est devenue constitutionnelle et il n'y a pas jusqu'aux courtisans qui ne disent qu'on ne peut gouverner *qu'avec la charte*. S'ils s'étoient avisés de cela 10 ans plutôt, ils nous auroient épargné bien des peines.

Soignez toujours mon jardin ; loin de songer à le quitter, je le plante. Désormais mon parti est pris et je ne sortirai plus de mon hôpital »...

1 000 / 1 500 €

Paris le 5 décembre 1924

Chère Jeanne, voici le manuscrit de l'histoire  
la dernière édition de l'histoire de France  
~~l'histoire de France~~ de la première guerre mondiale  
les secrets oubliés par les historiens  
en France de la liberté de la presse. Ainsi  
les faits en France avec la magistrature  
de la France. Vous voyez en votre  
dixième édition qui signent. Si j'ai beau  
leur à défendre la France de France  
les libertés publiques, d'ici à plus

161

Paris le 5 décembre 1924

Je pense que vous n'avez pas de temps à  
perdre pour que vous n'avez pas de temps  
quelques jours avant le départ de votre fille.  
Monsieur le ministre de l'Éducation  
Je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
malheureusement pour vous. Je suis sûr  
de la France de la France de la France.  
Pas long que vous n'avez pas de temps  
à vous n'avez pas de temps de la France.  
en France j'ai été obligé de vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps

162

Paris le 15 décembre 1924

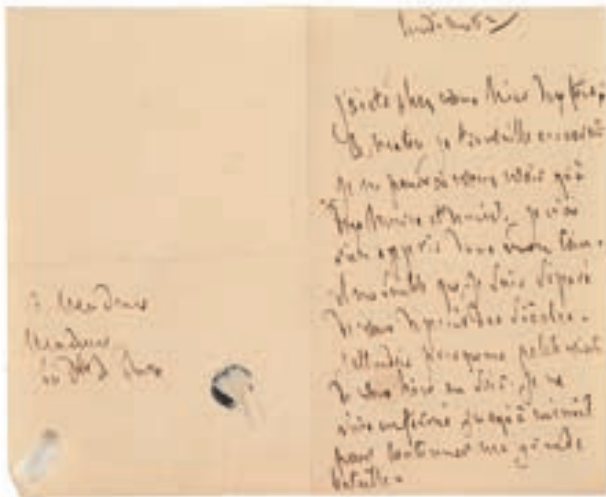
Je vous ai écrit hier une lettre  
de la France de la France de la France  
et je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.  
Je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.  
Je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.

163

Paris le 4 décembre 1924

Cette nouvelle édition de l'histoire de France  
vous n'avez pas de temps pour vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.  
Je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.  
Je suis sûr que vous n'avez pas de temps  
pour tant de temps que vous n'avez pas  
de temps pour vous n'avez pas de temps  
de la France de la France de la France.

164



165

165

**François de CHATEAUBRIAND.**

8 lettres autographes, [sans date], à la duchesse de DURAS ; sur 8 pages la plupart in-8, 7 adresses (2 lettres un peu salies).

LETTRES INÉDITES.

*Lundi matin.* « J'ai été chez vous hier deux fois ; ce matin, je travaille encore : je ne pourrai vous voir qu'à deux heures et demie. Je n'ai rien appris dans mon coin. Il me semble que je suis séparé de vous depuis des siècles. [...] Je me suis enfermé jusqu'à minuit pour continuer ma grande bataille ».

« Il m'est absolument impossible de sortir. Je travaille pour la séance qui s'ouvre à midi et demi. Je suis désolé. Je vous verrai ce soir après la séance. Je vous assure que tout s'arrangera. Soyez tranquille ».

*Vendredi.* « Je ne prononcerai pas le discours aujourd'hui. Je l'ai corrigé tout le matin, et n'ai pu aller déjeuner. Je pars pour la Chambre des Pairs. Demain matin je vous porterai le manuscrit ».

*Onze heures.* « Je voudrais bien retoucher ce paragraphe. Mais c'est pourtant sur lui qu'est bâti tout l'avant propos. Je ne comprendrais plus la liaison des idées. Cependant je vais voir »...

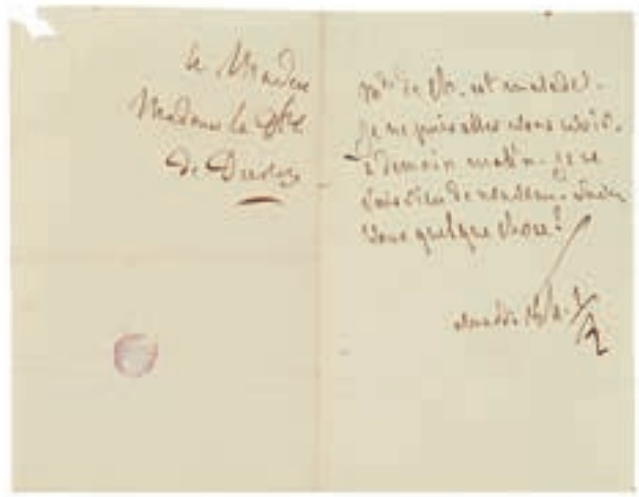
*Jeudi matin.* « Je vais à onze heures à la commission. Je ne puis donc vous voir ce matin. J'irai vous rendre compte de la séance. Je ne sais rien de mon affaire ».

« Pour ne pas nous bercer de chimères, il vaut mieux regarder notre affaire comme perdue : on n'en a pas parlé au Conseil. Je suis tout consolé ; soyez-le comme moi, et ne pensons plus à tout cela »...

*Samedi matin 12.* « Au contraire. J'ai beaucoup parlé avec VILLÈLE. Mais tout cela ne fait rien à la question qu'il faudra tôt ou tard résoudre. En sortant des pairs je suis allé aux députés. Je ne puis y aller aujourd'hui. [...] Le rapport du vieux Duc est de la plus grande malveillance ».

« Voilà le modèle des deux ordonnances. Le considérant dans la 1<sup>ère</sup>, est très nécessaire. Je n'ai pas mis les *Cultes*, quoique je sois persuadé qu'ils passeroient à présent, et que j'y trouverais au contraire ma force »...

1 500 / 1 800 €



166

166

**François de CHATEAUBRIAND.**

14 lettres autographes, [sans date], à la duchesse de DURAS ; 14 pages formats divers avec adresse (sauf la 2<sup>e</sup> : petit trou par bris de cachet à la 3<sup>e</sup>).

LETTRES INÉDITES.

*Mardi 8 h. ½.* « M<sup>de</sup> de Ch[ateaubriand] est malade. Je ne puis aller vous voir. À demain matin. Je ne sais rien de nouveau. Savez-vous quelque chose ? »

*Jeudi.* « Je pars. Je n'ai point de papier. J'espère avoir une bonne lettre demain ».

*Dimanche, Paris 11 heures.* « Je vous verrai entre deux et 4 heures. Peut-être plutôt. En grâce attendez-moi ».

« Voilà tout. Mais chère sœur, c'est étrangement abuser de votre empire. Je ne sais si je vous verrai ce soir. M<sup>de</sup> de Ch. est plus malade ».

*Jeudi.* « J'irai demander à déjeuner ce matin à ma *Beloved Sister* ; elle n'aura point la fièvre tierce »...

*Mercredi.* « Je suis allé chez vous, hier à trois heures. J'irai aujourd'hui vous chercher à la même heure, y serez-vous ? Je travaille ce matin »...

« Rien, que d'indignes affaires d'argent, ne m'a empêché d'aller voir ma sœur. Je pense et penserai toujours à elle »...

« My good sister, l'ami est assez bien, quoique la chute soit grave. Je vais toujours à la campagne. Demain à déjeuner, je verrai ma sœur »...

« Rien ne me vexe et ne me déplaît plus que cette lecture du soir. J'irai chez vous à huit heures demain soir puisque vous le voulez ; mais j'aimerais mieux ne point lire du tout ».

*Dimanche.* « Je suis accablé d'ouvrage. Je ne puis absolument vous dire à quelle heure je vous verrai »...

*8 heures, lundi.* « Voilà la fièvre revenue. Je suis obligé de me coucher. Je ne pourrai vous voir ce soir dont je suis désolé. À demain matin, si je le puis. M<sup>de</sup> de Ch. n'ose pas aller seule à votre soirée ».

« Je suis très souffrant. Je n'aurais pu aller chez vous. Je vais chercher la lettre. Vous êtes bien instruite, et vous avez auprès de vous des gens bien officieux ! »

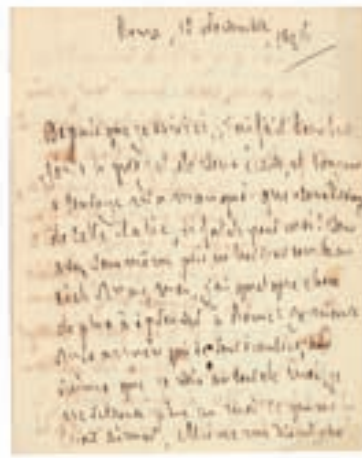
*Vendredi.* « Je n'ai point oublié et vous n'aviez pas besoin de signer votre billet pour que je reconnusse l'écriture »...

*Samedi.* « Oui sans doute vers trois heures. Il n'y a rien de fait et rien ne se fera ».

1 500 / 2 000 €



167



168



169

167

**François de CHATEAUBRIAND.**

13 lettres autographes, [sans date], à la duchesse de DURAS ; sur 13 pages formats divers, adresses (une avec cachet cire rouge aux armes).

**PETITS BILLETS AMICAUX INÉDITS.**

*Lundi.* « J'irai déjeuner comme autrefois ».

*Mardi matin.* « J'irai ».

*Mercredi soir.* « Je vous remercie très chère sœur ; à demain ».

*Vendredi 23.* « Oui certes je vous verrai demain à quatre heures. Il y a des siècles que nous sommes séparés ».

*Dimanche.* « Demain matin à midi ou onze heures et demie. Quel bonheur de voir ma sœur ! »

*Dimanche.* « Oui je serai chez vous à midi ou même avant ».

« Triomphez, entêtée ».

« J'obéirai chère sœur. À trois heures je serai chez vous. Nous causerons du reste. Vous voyez que je n'ai ni plume ni rien pour écrire »...

« Je reçois les Mémoires. Mille remerciements. Je vous le porterai demain matin. C'est un grand bonheur que de pouvoir dire à ma sœur : à demain ! »

« Si vous me dites de pareilles choses vous ne m'encouragez guères ».

« Eh bien vers quatre heures ».

« Je serai chez vous à une heure ».

« À ce soir donc ».

ON JOINT une petite note autographe : « Le voilà ».

1 200 / 1 500 €

168

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe signée « Ch », Rome 15 novembre 1828, à Clara de Duras, duchesse de RAUZAN ; 4 pages in-4.

TRÈS BELLE LETTRE INÉDITE DE SON AMBASSADE À ROME, À LA FILLE DE LA DUCHESSE DE DURAS (morte le 28 janvier).

Le courage lui a toujours manqué de lui écrire plus tôt. « Que vous dirois-je de cette Italie, si fatale pour moi ? Vous avez-vous-même pris en horreur son beau ciel. Mais, moi, j'ai quelque chose de plus à éprouver à Rome : je mesure mes années qui se sont écoulées, aux

ruines que je vois autour de moi ; je ne retrouve plus en moi ce qui me les faisoit aimer ; elles ne me disent plus rien, sinon que je tombe comme elles. Vous ne sauriez croire l'ennui dont je suis dévoré : je n'ai à me plaindre de rien ; j'ai été parfaitement reçu ; j'ai trouvé un gouvernement très modéré et très raisonnable ; mais cette vie de représentation, est au dessus de mes forces : quand j'ai passé le jour à errer au milieu des décombres, et le soir dans un bal, je rapporte chez moi une double tristesse et je suis prêt à envoyer ma démission à Paris. Cette position ne sauroit être de longue durée. J'y mettrai sans doute de la patience et de la mesure, mais je saisirai avec joie la première occasion de rentrer dans mon *infirmerie* ; c'est là désormais que je dois vivre et mourir.

Mille pardons de cette lettre lamentable : vous avez assez de vos chagrins, sans être obligée de supporter mes ennuis. Mais vous êtes toujours pour moi cette petite Clara que j'ai vue jouer dans son enfance, cette belle Clara, la compagne de notre voyage à Gand, la tendre et constante amie de sa mère : il m'est permis de vous être attaché et de vous le dire ; c'est un tombeau qui m'en donne le droit, et vous ne contesterez pas cette autorité »...

ON JOINT un billet autographe à la duchesse de Rauzan, 23 janvier [1828], au sujet de l'annonce de la mort de M<sup>me</sup> de Duras : « Bien, je n'enverrai pas la note, mais la Quotidienne, et le Courier ont déjà parlé. Mille hommages » (1 page in-12, adresse).

1 500 / 1 800 €

169

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre signée, [12 décembre 1831], à Henri de Chastellux, duc de RAUZAN ; 3/4 page in-8, adresse avec cachet cire rouge (brisé).

LETTRE INÉDITE, dictée à son secrétaire Hyacinthe PILORGE.

« Je vous remercie, Monsieur le Duc, et je vous félicite : se marier est bon, ne pas se marier vaut encore mieux ; c'est l'Apôtre qui dit cela. Dieu m'a délivré des soucis de la famille, et comme j'arrive au terme, je n'ai pas même ma triste personne à établir. Vous voyez que je suis toujours obligé d'emprunter la main de Pilorge, grâce à la goutte »...

200 / 300 €

170

**François de CHATEAUBRIAND.**

Lettre autographe signée « Chateaubriand », 19 mars 1837, à Clara de Duras, duchesse de RAUZAN ; 3 pages in-8.

JOLIE LETTRE INÉDITE À LA FILLE DE LA DUCHESSE DE DURAS.

« Deux femmes viennent de *votre part* sans un billet de vous ; je ne les ai point reçues parce que tous les jours je suis trompé par des personnes qui viennent, disent-elles, envoyées par mes amis qu'elles n'ont jamais vus et qu'elles ne connaissent pas. [...] Votre pauvre jeune orpheline a déjà été recommandée à M<sup>d</sup>e de Ch[ateaubriand]. Imaginez-vous que faute de places, on a été obligé de mettre coucher des malades dans des *armoires*. Mais si les dames qui sont venues veulent revenir, je les présenterai à M<sup>d</sup>e de Ch. et elles causeront.

Belle et chère Clara, pardonnez le mot à mes cheveux blancs, vous n'avez pas besoin d'invoquer auprès de moi le nom de votre excellente et illustre mère, le vôtre suffit. Je vous avois promis d'aller vous voir. Mais je m'enfoncé tous les jours davantage dans la solitude, et je me détache peu à peu de tout ce qui me feroit regretter la vie : cela n'est pas bien offensant pour vous. Je compte cependant aller reconnoître bientôt où en est votre beauté ; la dernière fois que je vous vis, elle s'étoit accrue : conservez la longtemps ».

1 000 / 1 200 €

171

**Delphine de Sabran, marquise de CUSTINE** (1770-1826) épouse du général de Custine, et amie de Chateaubriand.

2 lettres autographes, Paris 22 et 24 mai [1815 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8 (la 1<sup>ère</sup> légèrement salie).

Elle verra demain celui de qui dépend sa requête, mais « un simple *oui* de sa part n'est pas suffisant car s'il n'étoit plus en place, ce qui peut bien lui arriver d'un moment à l'autre, vous ne seriez nullement en règle. J'en causerai avec lui »... Elle remettra sa réponse à la dame qui lui a remis sa lettre, car bientôt toute communication deviendra impossible... Sa lettre émouvante lui a donné le seul moment depuis deux mois qui ne fût pas douloureux. « J'ai respiré plus librement en apprenant qu'Ast. [son fils Astolphe] est toujours au même lieu ! [...] Ce que je sais positivement c'est que nous avons 300 mille hommes déterminés à périr plutôt que de laisser entrer les étrangers en France. Ils se battront en désespérés et sur leur terrain ! »... Souffrir sans lettre, sans terme, sans espérance étant au-dessus de ses forces, elle pensait aller en Suisse, « mais la crainte d'être traitée comme émigrée m'arrête, car on ne demande qu'un prétexte »...

La personne a dit *oui*, mais « pour que ce soit valable et vous mettre à l'abri de toute chicane, il faut lui écrire sur le champ mais en dattant votre lettre de Bruck. Vous direz que vous voulez vous conformer au décret, mais qu'auparavant vous avez été obligée d'aller à Bruck pour votre santé, et que vous demandés d'y passer quelques mois après lesquels vous reviendrés. [...] je me charge de la remettre et d'en garder *un profond secret* »...

300 / 400 €

172

**Astolphe de CUSTINE** (1790-1857) écrivain et voyageur.

7 lettres autographes (dont 2 signées), [vers 1814-1818], à la duchesse de DURAS ; 20 pages in-8, la plupart avec adresse (légères salissures à 2 lettres, 2 petites déchir. par bris de cachet).

BELLE CORRESPONDANCE À L'AMIE DE SA MÈRE, QUI FAILLIT DEVENIR SA BELLE-MÈRE [en février 1818, Astolphe rompit ses fiançailles avec Clara de Duras].

*Dimanche [1814]*. Il est venu répondre aux mauvaises plaisanteries d'hier : « je suis bien aise seulement que vous sachiez que j'ai raison. [...] Savez-vous aussi que ce que j'ai désiré toute ma vie, c'étoit de rencontrer quelqu'un qui me connût ? »... *Mercredi soir [fin 1814 ?]*. Retenu par M. de BOUFFLERS, qui est souffrant, il remercie la duchesse d'avoir pensé à lui pour le bal de Lord WELLINGTON : « je serai bien heureux de profiter d'une occasion de vous voir dans votre élément : *chez celui qui porte la gloire comme si ce n'étoit rien* ». Il va lui envoyer l'abbé FARIA : « c'est un des meilleurs moyens de vous dégoûter du magnétisme ; ce qui me fait peur pour un pauvre *magnétisé* comme moi »...

*27 mai [1815]*. Longue lettre sur les événements, sur SISMONDI et Benjamin CONSTANT : « Je ne sais s'ils sont à pendre ou à lier. Si c'est de la folie elle est bien plate ; c'est le délire de la prose. En tout cette dernière révolution me paroît la parodie de toutes les autres. Voilà comme la providence instruit les hommes, elle leur permet d'outrer le mal au point que les plus aveugles en sont révoltés. Nous devrions l'imiter pour écrire l'histoire, et faire une collection de caricatures de tout ce qu'on a vu depuis un an [...] C'est le seul moyen de peindre fidèlement une époque qui a détruit tout prestige, trompé toute espérance, achevé tout enthousiasme et dégoûté du monde le monde lui-même. [...] M<sup>me</sup> de STAËL dit que le congrès [de Vienne] passera en proverbe comme absurdité, et cette assemblée ajoute SCHLEGEL est la banqueroute des Rois. C'est surtout pour l'Allemagne qu'elle aura des conséquences funestes. L'état de ce pays est pour le moins aussi effrayant que celui de la France. La vieille Autriche menace ruine. [...] Les Allemands disent que l'Autriche est un cloaque et la Prusse une maison de foux. Jugez ce que les foux feroient du cloaque s'ils venoient à tomber dedans ! Les peuples du Rhein veulent du nouveau feu sans savoir quoi, l'Autriche ne veut rien, la Prusse veut tout. [...] Pauvre peuple ; c'est toujours lui qu'on met en avant, et il ne se doute pas des projets qu'on lui prête. On interprète les sentiments qu'il n'a pas pour bouleverser le monde, on lui donne des passions, on lui répète qu'il est avide de gloire nationale, qu'il est fier qu'il est ambitieux, le fait est qu'il n'est que dupe »... Etc.

*Francofort ce 23 [second semestre 1815 ?]*. Long développement pour dire combien il est sensible à la bienveillance de la duchesse. Réflexions sur l'ambition dans le monde actuel. « Vous me donnez le besoin de revenir pour jouir d'une amitié à laquelle j'attache un prix infini, mais je tremble quand je pense à ce que deviendra cette *supériorité d'esprit et de caractère* dont vous me parlez »...

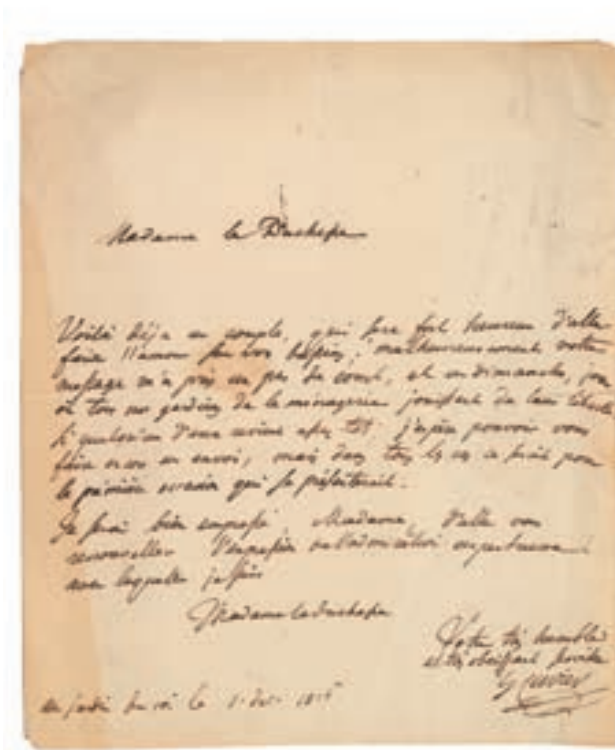
*[1817-1818 ?]*. « Comme Clara ne veut pas absolument que j'aye rien d'elle, pas même *un billet de loterie*, j'envoie le chercher [...] Ne trouvez-vous pas que ceci a tout l'air d'un acheminement à la correspondance ? Cependant je me désole de faire si peu de progrès. Il y a des gens qui font valoir les sentiments qu'ils n'ont pas, moi je ne sais pas même me servir de ceux que j'ai »...

*Ferrières 30 octobre [1818]*. Frustré de n'avoir de la duchesse aucune nouvelle, il passe outre son « *aversion pour l'inutile* » intimidante : « je sens que je vous appartiendrai toujours, malgré moi, malgré vous malgré tout »... Il l'entretient de la vie studieuse qu'il mène dans sa retraite : « je m'enfoncé toujours un peu plus dans la métaphysique », il traduit quelques passages de Dante, et il fait un livre pour l'abbé Duval... *Ferrières 9 novembre [1818]*. Il a lu *De l'indifférence en matière de religion* de LAMENNAIS : « le ton des premiers chapitres, si j'étois philosophe, révolteroit mon cœur contre l'impuissance de mon esprit qui sans doute ne pourroit répondre à des raisonnemens si forts [...] L'aigreur théologique et la morgue de l'orthodoxie me paroissent le seul appui que l'auteur de cet ouvrage ait laissé à la philosophie »... ON JOINT 3 lettres autographes (minutes) de la duchesse de Duras à son cher Astolphe, évoquant la conduite énigmatique du jeune homme (10 pages in-8).

2 500 / 3 000 €







173

173

**Georges CUVIER** (1769-1832) zoologiste et paléontologiste.  
7 lettres autographes signées (une non signée), au Jardin du Roi 1816-1827, à la duchesse de DURAS ; 10 pages in-4, une adresse (légers défauts à qqs lettres).

BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET INTIME.

1<sup>er</sup> décembre 1816. Envoi d'« un couple, qui sera fort heureux d'aller faire l'amour sur vos bassins »... 4 novembre 1817. Il prie « la seule providence qui me reste », de lui obtenir un billet pour une « jeune personne qui meurt d'envie d'entendre le Roi »... 13 juin 1820 : « Tout ce que j'ai pu recueillir sur vos graines, c'est qu'elles ont été envoyées à notre administration, par M. Milbert notre correspondant à New York, de l'ordre de M<sup>r</sup> Hyde de Neuville ». THOUIN « vient de me faire dire qu'il vous suffisait d'envoyer un de ces matins votre jardinier, pour avoir autant de boutures de geranium qu'il vous plaira » ; quant aux autres arbustes, on les transpose après la chute des feuilles... [Fin 1825]. La mort de son beau-fils, le naturaliste Alfred DUVAUCEL, est confirmée par le « capitaine Houssard, qui a recueilli à Calcuta les dernières collections de M. Duvaucel ; [...] nous avons eu soin de supprimer le journal, et ces pauvres dames sont encore dans l'ignorance [...] ». Si quelque chose pouvait consoler d'une telle perte, ce serait l'intérêt qu'y ont pris dans l'Inde et ici, les personnes dignes d'apprécier le caractère de M. Duvaucel. [...] Le capitaine Houssard va rapporter encore de nombreuses caisses, et les papiers de ce pauvre voyageur »... [Juillet 1827]. Envoi de lettres d'introduction auprès d'amis en Italie : « Elles pourront aussi vous faire visiter plus commodément les belles collections consacrées aux sciences dans ce pays-là. Sans valoir les nôtres il en est cependant plusieurs qui méritent d'être vues »... 12 octobre 1827, sur son chagrin après la mort de sa fille unique : « Jettez seulement un coup d'œil sur ces feuilles [...], que l'on connaisse au moins cette pauvre enfant ;



174

c'est notre seule consolation. Simple comme elle l'était, on ne l'aurait pas connue de son vivant. Chaque jour nous révèle quelqu'une de ses bonnes actions, et [...] de nouvelles preuves de la force et de l'élévation de son âme »...

1 000 / 1 500 €

174

**Georges CUVIER.**

2 lettres autographes signées, au Jardin du Roi 1827 et vendredi, à des confrères ; 2 pages in-4 et 1 page in-8.

SUR LA GIRAFE DU MUSÉUM.

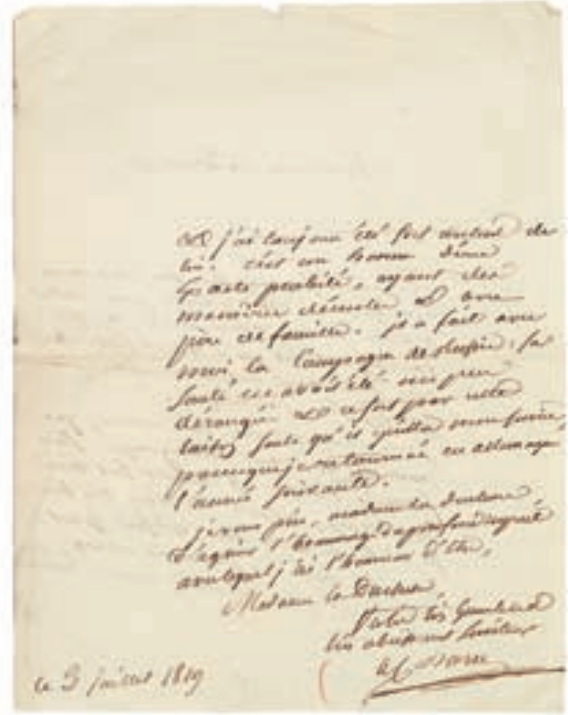
23 juillet 1827. Il recommande à l'abbé Camillo RANZANI, naturaliste italien, le Dr SABBATIER, jeune médecin qui accompagne en Italie la duchesse de Duras : « je vous prie de lui donner les moyens de voir avec fruit vos beaux établissements »... Il n'attend que la réponse de son confrère sur le *scarus cretensis* d'Aldrovande, pour terminer un travail destiné à la Société italienne, « et qui à ce que je pense aura de l'intérêt pour l'histoire naturelle, et même pour la littérature des anciens, dont les poètes et les philosophes ont parlé si souvent du scarus. Vous aurez sûrement entendu parler de la nouvelle acquisition de notre ménagerie [la girafe offerte à Charles X par le vice-roi d'Égypte], qui fait tant de bruit dans notre capitale ; sa lithographie ci-jointe en donne une idée assez juste »...

Vendredi, à un « cher confrère » : « Je serai demain, à l'heure dite, aux ordres de M<sup>me</sup> de Duras et aux vôtres ; je vous attendrai chez moi, et nous pourrons de là, parcourir les parties de l'établissement que M<sup>me</sup> de Duras voudra voir, et qu'elle choisira sans doute selon le tems »...

500 / 700 €



175



176

175

**Pierre, comte DARU** (1767-1829) ministre et administrateur.

Lettre autographe signée, 3 juillet 1819, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4.

Il recommande un ancien serviteur, François Brousse, pour une place de cocher : « Il connoît fort bien les chevaux, monte & mène très bien. Il est d'une belle tenue & fort exact dans son service. Je l'avois chargé, comme piqueur du soin de mon écurie & j'ai toujours été fort content de lui. C'est un homme d'une exacte probité, ayant des manières décentes, & bon père de famille. Il a fait avec moi la campagne de Russie : sa santé en avoit été un peu dérangée & ce fut par cette raison seule qu'il quitta mon service, parce que je retournai en Allemagne l'année suivante »...

100 / 120 €

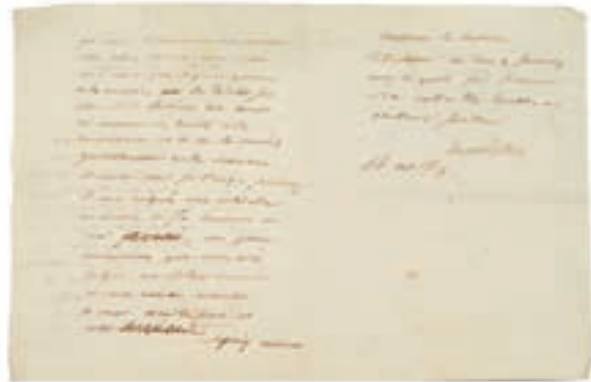
176

**Élie, duc DECAZES** (1780-1860) homme d'État.

2 lettres autographes signées, 1816 et s.d., [à la duchesse de DURAS] ; 1 page in-4 et demi-page in-8.

Paris 26 mars 1816. Connaissant son intérêt pour l'établissement de charité qu'elle protège, il remet à la supérieure générale des œuvres de Saint-Joseph un bon de 1.000 francs, mais n'est pas sûr de pouvoir renouveler ce secours... Madrid mardi 5. « Même lorsque vous ne persuadez pas, vous charmez et l'on est toujours heureux de vous entendre & je trouverais bien bonnes choses vos rabachages, aussi suis-je fort contrarié d'avoir été privé du plaisir de vous voir »...

200 / 250 €



177

177

**Guillaume DUPUYTREN** (1777-1835) chirurgien.

Lettre autographe signée, 14 octobre 1819, à la duchesse de DURAS ; 2 pages et demie in-4 (légères mouillure et salissures).

Il espère que son dévouement a été agréable à la duchesse. « Une place de chirurgien des Pages de S.M. laquelle place est la nomination de M.M. les premiers gentilshommes de la chambre est vacante. M. Lebreton qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre postule cette place. Nul n'est plus digne que lui de la remplir. Ses talents, son zèle et ses sentimens bien connus lui donnent des droits à la bienveillance de M.M. les premiers gentilshommes de la chambre. Il aura leurs suffrages, Madame, si vous daignés vous intéresser au succès de sa demande et moi j'aurai une preuve des sentimens que vous avés daigné me faire connaître »...

250 / 300 €



178



179

178

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS (1778-1828).**

CARNET autographe signé, 1804-vers 1807 ; carnet in-12 de 74 pages (et qqs ff. blancs), cartonnage vert d'origine avec dos de basane rouge.

JOLI RECUEIL DE VERS, PROSES ET NOTES, ORNÉ D'UN DESSIN EN FRONTISPICE.

Le frontispice, à la plume et au lavis, représente une stèle, sur fond de paysage arboré. La stèle porte l'inscription : « *Petit livre de souvenirs fait par Claire de Duras pour son amie chérie Joséphine de S<sup>c</sup> Maure 1804* » [Joséphine de Damas, qui avait épousé le marquis de Sainte-Maure en 1797, avait été une amie de Claire de Kersaint au couvent]. En dessous figurent deux vers tirés du *Printemps d'un proscrit* de Joseph-François Michaud.

Le premier tiers du volume est soigneusement calligraphié et renferme des extraits de poésies du duc de Nivernois, Voltaire, La Fontaine, André Chénier, Michaud, Rousseau... Puis, sans doute après avoir renoncé à en faire cadeau à son amie, Mme de Duras a utilisé le carnet pour noter sur le vif, parfois en griffonnant, des impressions de voyage, notes de lecture ou pense-bêtes. Elle décrit la place du Peyrou à Montpellier, le pont du Gard, les arènes et la Maison carrée de Nîmes, le jardin public aux portes de la ville... Plus loin on lit plusieurs pages consacrées à la vallée de Chamonix et ses premiers voyageurs, Windham et Pococke... On lit aussi des citations en anglais (Pope) ou italien (Algarotti), des notes sur la flore des Alpes, Antiochus Epiphane, Bartolomé de las Casas, une liste de devises, des « observations sur les vers à soie », un bon mot du maréchal de Noailles, une liste d'articles à « demander à Paris » (sabots, peinture, pinceaux, papier, lampes), d'autres listes d'artisans, fournisseurs, médecins etc. (notamment aux environs du château d'Ussé, en Touraine), une liste d'ouvrages d'histoire anglais, des notes sur des commissions pour son ménage, etc. Un croquis d'une tête de femme encadrée, au crayon, est dessiné au second plat.

600 / 800 €

179

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

CARNET autographe, *Journal de la conduite de mes chères filles* depuis le 1 janvier 1809, 1809-1812 ; carnet oblong in-8 de 36 pages (plus ff. blancs), cartonnage d'origine aubergine avec dos et rebords en cuir de Russie.

INTÉRESSANT JOURNAL CONSACRÉ À SES FILLES.

Ce « *Journal de la conduite de mes chères filles* » comporte neuf entrées de janvier à mars 1809 (écrites, sauf une, le dimanche), trois de décembre 1811 et une du 30 juin [1812 ?], plus un « *Portrait de Félicie* » écrit vers la douzième année de sa fille aînée.

La mère s'adresse directement à ses enfants : « Ce 22 janvier [1809]. Je n'ai pas de reproche essentiel à vous faire mes chères enfants. Depuis le commencement de cette année, Félicie a été constamment bonne et appliquée et sans quelques petites impatiences, et la malheureuse habitude de perdre du tems je serois parfaitement contente d'elle, je crois qu'elle ne sent pas assez l'importance de ce défaut »... Elle recommande l'étude d'estampes représentant des scènes de l'histoire romaine, exhorte ses filles à cultiver leur anglais, et met en garde contre le commérage, « vilain défaut »... D'autres entrées traitent de la prise de médicaments, de leur progrès en dessin et au piano, d'un mensonge de Clara, de leurs prières, etc.

Le « *Portrait de Félicie* » est essentiellement moral : « Votre principal défaut est la paresse, et cette paresse produit une insouciance qui se porte sur tout. Vous ne faites aucuns frais pour plaire et pour être aimable principalement avec les enfans de votre âge, vous ne vous prêtez pas volontiers à leurs jours, vous y mettez de la nonchalance et de la froideur. C'est l'idée la plus fausse que de croire qu'il ne faut s'intéresser qu'aux choses qui en valent la peine. Cela est vrai pour soi en particulier, mais non pas dans les relations de la société »... Sa fille manque d'émulation : « les talents ne sont véritablement agréables que quand ils sont supérieurs [...] les trois années qui vont s'écouler décideront des talents que vous aurez, la perfection dépend de vous-même. Il faut sortir de votre indolence, il faut être active, il faut désirer vivement d'être distingué sous tous les rapports du caractère »... La dernière entrée déplore que lorsqu'il s'élève entre ses filles quelque discussion, « elle finit presque toujours par des tapes » : « une telle conduite est également ignoble et coupable »...

600 / 800 €



Noté Livre de Souvenirs  
Fait par Claire de Duran  
pour son amie chérie  
Josephine de S<sup>m</sup> Maurice  
1804

Vous mettons en Commun nos loisirs, nos études,  
nos plaisirs, nos chagrins et nos inquiétudes.

Le printemps d'un printemps ch. 2



180

180

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

CARNET autographe, 1810-1812 ; carnet in-8 de 139 pages, cartonnage d'origine vert avec dos de parchemin teinté, étiquette de *Despilly Papetier de l'Empereur* (2 ff. ont été arrachés).

RECUEIL INÉDIT DE RÉCITS DE VOYAGES, SOUVENIRS, JOURNAL, RÉFLEXIONS, ANECDOTES ET MAXIMES, élaboré par la duchesse, alors châtelaine d'Ussé, avec d'intéressants témoignages sur CHATEAUBRIAND.

La première quarantaine de pages est consacrée à des souvenirs de voyages, avec la description de lieux visités en France et en Suisse : Montpellier (la place du Peyrou), Nîmes et le pont du Gard, le Pont saint-Esprit, la vallée du Grésivaudan, Aix-les-Bains, Genève, Bonneville, Sallanches, Servoz, les Houches, Chamonix, Montenvers, les sources de l'Aveyron, Lausanne, le col de Balme...

Puis à Ussé, le 2 août 1810, elle déclare : « J'ai envie de m'amuser à écrire sans ordre et sans suite *mes* souvenirs, il est impossible que le moment suffise à retenir une foule de traits charmants. [...] J'écrirai sur ce journal et mes anciens souvenirs, et ce que j'aurai entendu la veille, et enfin les réflexions que je ferai sur les hommes, les choses, ou les événements, que de matière à penser n'avons-nous point aujourd'hui ! [...] J'ai réfléchi fort tard, à 20 ans j'avois senti et souffert, mille impressions s'étoient succédées dans mon âme, mais je n'avois jamais pensé, je n'admettois aucune des modifications, qui tiennent à l'usage du monde et à la connoissance des hommes. Toutes mes idées étoient arrêtées suivant les notions toutes naturelles d'un cœur simple, et d'un caractère droit et franc ». Mais c'est des autres qu'elle veut parler, et elle se lance aussitôt dans le résumé de ce qu'elle a entendu dire ce matin même de SWEDENBORG, « Suédois, qui passe pour illuminé, dont la secte est fort nombreuse et dont la science et la raison sont également reconnues. Swedenborg est persuadé qu'il a

des communications avec les morts ». Un portrait de la fille aînée de Mme de Genlis, Mme de LA WOESTINE, fait l'objet de ratures et retouches et témoigne d'un goût pour les généralités morales auquel elle donne libre cours dans ces pages. Toujours sensible à des histoires concernant les affections familiales, Mme de Duras recueille des histoires touchantes de jumeaux (un maréchal et sa sœur ; les frères Franke) et d'enfants dans des incendies (près d'Auch, où l'archevêque Mgr d'Apchon intervient héroïquement ; relation de l'incendie du bal de l'ambassade d'Autriche à Paris)... Le 9 février 1811, elle évoque le prince LOUIS-FERDINAND DE PRUSSE, qu'elle a bien connu à Altona ; le 29 août, visite à la pagode de Chanteloup, et jugement sévère sur CHOISEUL, « le plus frivole des hommes »...

Des anecdotes historiques abondent dans ces pages : elle rapporte ce que Bourrienne raconte de NAPOLÉON piquant d'épingles les cartes de la Campagne d'Italie, et elle recopie plusieurs pages de l'éloge funèbre de WASHINGTON par FONTANES. Tout son journal est émaillé de mots d'esprit, de TALLEYRAND, du chancelier Séguier (au prince Henri de Prusse), M. de Narbonne (à Napoléon), Sully (à Henri IV), Maurepas (à d'Argenson), le baron de Besenval, Lord Nelson, Napoléon (à plusieurs reprises)...

Les femmes l'intéressent fort : leur intelligence, leur franchise, leur volonté et leur dévouement sont illustrés ici par des anecdotes ou citations de Mme DU DEFFAND, la princesse de Schwarzenberg, Mlle de Krüdener, Mmes de STAËL, de Chastenet, de Laval, ainsi qu'une vieille « bonne femme » rencontrée sur la route qui faisait à pied le voyage depuis « le fond de la Lorraine » pour retrouver aux Invalides le seul de ses trois fils qui survécût aux guerres... « En émigration c'étoit toujours des femmes qui trouvoient qu'on ne se battoit pas assez, M<sup>de</sup> de Nassau disoit en Suisse sur son canapé, *C'est du sang qu'il faut Messieurs et beaucoup* ». La lecture de l'« ouvrage sur les femmes » de Mme de GENLIS [*Adèle et Théodore*] lui inspire des réflexions ; d'autres références littéraires parsèment ces pages : Mme de Duras parle des correspondances de Mme Du Deffand et de J. von Müller,



181

de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* de Vauvenargues ; elle cite Shakespeare, Bernardin de Saint-Pierre et Bonald, donne la traduction d'une ode d'Horace, et recueille un fragment critique « Sur *La Messiade* ». Elle se montre réservée quant à la littérature « actuelle », citant un commentateur qui exhorte les écrivains français à la vertu, et elle exprime sa propre hostilité à la littérature allemande des trente dernières années : « cette affectation de sensibilité, cette chaleur factice, cet enthousiasme sans motif, s'évertuant sur les sujets les plus communs, comme sur les plus sublimes »...

On lit aussi de longs extraits de l'*Essai historique, politique et moral sur les Révolutions* de CHATEAUBRIAND ; et le nom de son ami revient à plusieurs reprises dans ce carnet. « Les ouvrages de M. de Chateaubriand ont toujours la couleur de son caractère, mais ne sont pas de même l'expression fidèle de ses sentimens – il est presque impossible qu'un grand écrivain ne se laisse pas quelquefois séduire par sa propre éloquence, par un rapprochement ingénieux par une façon élégante d'exprimer une pensée ou un sentiment qui n'est pas le sien. Ne faut-il pas louer celui qui employe son génie à parer la vertu de toutes les charmes de l'éloquence, faut-il lui demander compte de ses foiblesses a-t-il fait vœu de nous montrer ses imperfections ? »... « Quelqu'un a dit que le talent qui avoit inspiré *René*, étoit celui de Rousseau gentilhomme »... Conversation avec Chateaubriand à propos de BYRON : « C'est le plus affligeant et cependant un des plus beaux dons du Ciel que le talent, mais comment est-il séparé du caractère, de l'esprit, du cœur ?... M. de C. me disoit qu'il sentoit en lui-même le talent isolé de l'homme, chez lui ils pourroient être unis sans inconséquence [...]. Le talent disoit M. de C. consiste à se transformer pour un moment dans l'être qu'on représente à se figurer qu'on éprouve réellement les sentimens qu'on décrit. C'est ajoutoit-il, une chenille qui devient pour le moment où elle crée, un beau papillon »... Enfin, cette notation très personnelle, avec d'un moment de détresse aiguë, lié aussi à Chateaubriand : « J'éprouvois un trouble indéfinissable j'enviois jusqu'aux peines que se préparoit mon ami [...]. La tête appuyée dans mes mains, mes yeux se baignoient de larmes quand la certitude de ne pouvoir plus inspirer de tels sentimens arrivoit jusqu'à mon cœur je le sentois se briser deffaillir et ne tenant plus à la terre que par les regrets, je trouvois encore une sorte de douceur de recueillir ce triste héritage des passions de ma jeunesse »...

1 500 / 2 000 €

181

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Des amitiés...*, [1813] ; petit cahier cousu de 33 pages in-8 (légères mouillures, 1<sup>ère</sup> page salie).

CAHIER DE CONSEILS ET RECOMMANDATIONS À SA FILLE AÎNÉE FÉLICIE, avant son mariage, à l'âge de 15 ans, avec Henri de LA TRÉMOILLE, prince de TALMONT (1787-1815).

Le cahier comprend 6 chapitres consacrés aux amitiés, à la dévotion, à la santé, à « la manière de se conduire dans le monde » (le plus long), l'ordre et la conduite à tenir dans la maison de sa belle-mère. « Des amitiés » s'ouvre par des conseils de prudence : il faut fréquenter des jeunes personnes irréprochables, cultiver la bienveillance et l'obligeance, éviter les commères et les coquettes, et n'ouvrir son cœur qu'à son mari, son père, sa mère ou sa sœur... « De la dévotion » rappelle les bienfaits dont Félicie jouit depuis sa naissance, grâce à Dieu envers qui elle serait coupable de négliger ses devoirs, sans toutefois que ses pratiques deviennent un obstacle à ce que son mari ou sa belle-mère exigent d'elle. « Je vous engage à lire tous les dimanches un sermon de Bourdaloue ou de Massillon ou quelques pages de Bossuet ou de Fénelon, et un chapitre de *l'Imitation* »... Le tempérament de Félicie étant « essentiellement bilieux », il convient de respecter un régime de bains fréquents, de légumes et de fruits, et d'éviter des vins, laitages, graisses et féculents. Sa mère la met en garde contre des imprudences, lors des règles : un rhume attrapé à ces époques devient aisément une maladie de poitrine mortelle... « De la manière de se conduire dans le monde » insiste sur l'impression inaltérable produite au cours de la première année d'une jeune femme dans le monde : Mme de Duras donne des conseils touchant au ton à adopter à l'égard de son mari, au respect des principes et des préjugés (« L'indépendance des idées est une chose que le monde ne pardonne point aux femmes »), à la sincérité, au choix des sujets de conversation, et à quelques règles d'étiquette concernant les malades, les correspondances, etc. « Au reste n'espérez pas être aimable si vous ne parvenez pas à vaincre et à déraciner votre défaut dominant, *la Paresse* » : Félicie ne risque d'exprimer ni des bêtises, ni des choses déplacées, mais sa mère craint de la voir tomber « dans la nullité » ; il faut faire un effort constant pour faire « *des frais* »... « De l'ordre » recueille d'excellents préceptes d'économie : tenir des comptes, prévoir et maîtriser ses dépenses, garder soi-même ses bijoux, respecter l'exemple de certain sire de La Trémoille, « surnommé *le Chevalier sans reproche* », qui légua à ses enfants la même rente qu'il avait héritée de son propre père... Quant à sa belle-mère, il faut l'entourer d'attentions et de respect, la faire valoir et refuser d'écouter les « tracasseries » qu'une femme de chambre pourrait rapporter. « Avec ces soins chère amie vous conserverez la paix intérieure, l'amitié de votre belle-mère et l'estime de votre mari [...] Relisez donc souvent cette instruction et pénétrez-vous de ce qu'elle contient »...

500 / 600 €

Handwritten letters on aged, yellowed paper, overlapping and fanned out. The text is written in a cursive script, likely French or Italian. The letters are arranged in a fan shape, showing multiple pages of correspondence. The ink is dark, and the paper shows signs of age and wear.





182

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

52 lettres autographes, 1814-1828, à sa fille CLARA, duchesse de RAUZAN ; 100 pages formats divers, la plupart avec adresse (légères mouillures à qqs lettres).

BELLE CORRESPONDANCE DE LA MÈRE À SA CHÈRE FILLE CLARA SOUS LA RESTAURATION. Nous ne pouvons en donner qu'un rapide aperçu. 1814. RETOUR DE LOUIS XVIII EN FRANCE. *Jeudi [28 avril]*. En attendant le Roi, le château de Compiègne est envahi de gens ; elle va déjeuner avec les maréchaux Ney et Marmont chez Mme de Montmorency, gouvernante du château. Amusant récit de l'arrivée de Mme de LÉVIS et de ses intrigues. Description des dégâts causés par les combats... *Compiègne samedi [30 avril]*. Elle n'oubliera jamais les émotions ressenties à la vue des princes : « le roi a été presque porté jusques dans le salon avec des cris et des transports de joie ». Détails de la bonté de Louis XVIII pour les maréchaux, pour sa belle-mère et elle-même ; appréciation de la duchesse d'ANGOUËME ; petit dîner à l'invitation du roi, et tout ceci lui « semble un rêve »...

*Saint-Cloud 6 octobre [1819]* : « Voici notre première séparation mon enfant depuis que tant de souffrances et de peines communes nous ont rendues si nécessaires l'une à l'autre » ; elle puise quelques consolations dans la pensée du « bon mari » [le duc de RAUZAN] de sa fille... *7 octobre* : « Je n'aime pas ce roman du prêtre. Je n'aime pas tant d'amour mêlé de sermons et de théologie »... *22 juin [1821]*, nouvelles de la petite Marie qui a quatre dents ; visite de Denis [BENOIST D'AZY] ; débats sur la censure ; lecture de l'abbé Galiani... Séjour à Andilly ; lecture des lettres de Mme de MAINTENON : « je me trouve de grands rapports avec elle, c'est dommage qu'il n'y ait plus de Louis XIV »... Curieux rêve : « la D<sup>se</sup> de BERRY me disoit que tu étois bossue et que tu portois des corps garnis [...] je me suis mis dans une telle colère que je me suis réveillée en sursaut »...

*Été 1824*. Séjour au Val avec LALLY, Mme d'Hénin et Mme de Craon : « J'ai appris la censure à M. de Lally, as-tu entendu le soupir qu'il a fait ? Ah c'est là l'écueil de son ministérialisme, on ne touche pas la corde sensible impunément »... *Mercredi 18*. Elle a vendu sa maison d'Andilly, et projette d'en louer une à Saint-Germain pour septembre et octobre... Mme d'HÉNIN est changée à faire peur, « le gros LALLY nous a bouchonné Olivier ce matin, je ne sais ce qu'il avoit il mangeoit la moitié des mots et se moquoit des points et des

virgules d'une manière désespérante »... Mort dans la nuit de la princesse d'HÉNIN, « encore hier vivante, animée, jeune d'âme et de cœur autant que jamais [...] combien je regrette ses nobles et grandes qualités qui sont devenues si rares, et comme je me rappelle avec douleur toutes ses bontés pour moi » ; détail sur ses derniers instants. LALLY « perd tout en elle, elle étoit sa force, sa décision, sa volonté, son âme, il est apathique, c'est elle qui lui donnoit de la vie »...

*[16 septembre 1824]*. MORT DE LOUIS XVIII : « Le Roi est mort cette nuit à cinq heures. Les princes sont partis pour St Cloud [...] Le bourdon de Notre-Dame a sonné un coup seulement à la fois toute la nuit. C'étoit l'agonie »... *10 heures*. « Je t'ai mandé que le Roi étoit mort à quatre heures [...] Rien n'a été plus touchant, le corps de ce pauvre roi n'étoit qu'une playe : des trous à mettre le poingt. Ton père l'a vu panser, il en est malade, le nouveau Roi s'appelle Charles X, il ne recevra que les Corps, et passera une grande revue après-demain. Tout le peuple va passer à 10 heures pour voir le feu Roi et il y a une foule dans la cour du château. Le peuple a l'air triste et occupé et ne fait pas de bruit. J'ai été chez ton père ce matin, toutes les portes ouvertes, un monde affairé qui parle bas, cela ressemble au départ du 20 mars, mais la mort en plus »...

1825. Séjour agréable au Val, mais où sa fille lui manque : « m'faut ma fille, et on ne la remplace point ici malgré toute la pâture qu'on offre à ma vanité, tout le monde a pleuré ce matin en lisant Édouard. Est-ce que réellement j'aurois fait quelque chose de bon ? »... Elle corrige les épreuves d'Édouard : « je découvre des fautes de français qui troublent mon repos, [...] je ne sais plus écrire ». Lecture de M. de MARBOIS, « un vrai stoïcien, il auroit dû naître il y a deux mille ans, on ne sait ce qu'un tel caractère a affaire avec nous, c'est une comète égarée »... *Mai 1826*, inquiétudes pour la santé de Clara. 1827. Nouvelles de Suisse avant de passer les Alpes pour l'Italie... *Nice 7 octobre [1827]* : « Je suis un peu mieux, le dévoiement est passé la fièvre n'a duré qu'un jour »...

Elle donne aussi des nouvelles détaillées de sa santé, toujours mauvaise, parlant de ses médecins (Bourdois, Auvity...) ; elle parle de Mme SWETCHINE, charge sa fille de nombreuses courses, etc. ON JOINT 2 lettres autographes de Clara de RAUZAN à sa mère, et une lettre a.s. du duc de RAUZAN à sa belle-mère.

4 000 / 5 000 €

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

32 lettres autographes, Saint-Cloud et Paris janvier-avril [1821], à François de CHATEAUBRIAND ; 152 pages in-8 (légères mouillures à qqs lettres).

IMPORTANTE CORRESPONDANCE INÉDITE À SON « FRÈRE » CHATEAUBRIAND, AMBASSADEUR À BERLIN, pleine de conseils de conduite pour le « vieux diplomate », de nouvelles des Chambres et de ses propres démarches pour que son ami se rende au Congrès de Leybach, retrouve son ministère d'État, etc. On y lit des plaisanteries et des brouilles amicales, parmi de fréquentes mentions de PASQUIER, ministre des Affaires étrangères ; RAYNEVAL, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères ; CORBIÈRE, ministre sans portefeuille ; et VILLÈLE, ministre et secrétaire d'État, membre du Conseil.

4 et 5 janvier. La nomination de SAINT-LARY comme questeur a « fait un grand émoi dans le parti royaliste, Villèle et Corbière se sont plaints, et le Roi leur a dit qu'il avoit eu des *raisons particulières* [...] ». On dit que cette raison est la demande que fit ce M. de S<sup>t</sup> Lary à la chambre en 1815 pour le paiement des dettes du Roi... Elle prie d'assurer le Grand Duc Nicolas de son attachement... 11-12 janvier. Pour obtenir que Chateaubriand soit admis au Congrès de Laybach, elle a écrit à RAYNEVAL : « il est plus important que personne aux affaires étrangères, et pendant les chambres, il est le vrai ministre. M. PASQUIER entre la chambre son rhumatisme et le Conseil en a plus qu'il n'en peut porter. C'est pour Laybach que Villèle et Corbière vont se montrer, car ce sera une chose décidée en Conseil tres probablement »... Elle raconte avec indignation l'évasion du capitaine Nanty, « le Quiroga de la conspiration », et de deux autres ; « le plus gravement compromis est M. d'ARGENSON »... 18-19 janvier. HUMBOLDT est d'avis que le Roi de Prusse ne s'opposera pas à ce que Chateaubriand le suive à Laybach : les Empereurs de Russie et d'Autriche se sont laissés suivre par MM. de La Ferronnays et de Caraman... Elle s'interroge sur l'application des principes antirévolutionnaires et antilibéraux du Congrès : « On dit que tout se terminera ici pour Naples sans combat et sans violence. *Moncenigo* a écrit qu'on cèderoit quelque chose des deux côtés, et qu'on feroit un accord, mais souffrira-t-on les garnisons ? Et sans cela comment marchera la plus belle constitution du monde »... Il faudrait une armée fidèle sur laquelle le Roi de Naples puisse s'appuyer, « dans ce volcan de révolution où l'on bégaie l'alphabet de 93, et où l'on en est à faire un *bataillon thermopylien par souscription* »... Aujourd'hui, « l'accord de la libéralité et de la monarchie » est la seule doctrine soutenable ; on se rallie à ceux qui combattent l'anarchie et les révolutions : « ce fut tout le secret de Bonaparte »... 26 janvier. Détails sur la conspiration, et la radiation du général DONNADIEU après une altercation avec le duc de RICHELIEU... 28 janvier. Nouvelle explosion hier aux Tuileries : « Madame n'a pas eu peur du tout. On la dit grosse, voila ce qui pousse les Jacobins au désespoir et les fait entreprendre ces horreurs. [...] On n'a point arrêté le nouveau Louvel »... La Chambre des Pairs, où « il y a 50 ou 60 défenseurs des conspirations si chauds et si zelés qu'on croiroit qu'ils défendent leur propre cause », a rejeté le supplément de réquisitoire et mis en liberté dix des prévenus... Rumeurs diplomatiques sur le projet anglais de diminuer les « dépenses de S<sup>c</sup> Hélène » ; Tierney a ajouté « qu'on donnera la liberté au prisonnier qui désormais ne peut plus avoir d'inconvénient. Là dessus grande allarme à la légation française », mais c'était « une plaisanterie à l'anglaise »...

1<sup>er</sup> février. L'alarme des royalistes est communicative, et fait blâmer

les « vilains ultras » : « Quand on voit tout cela on se désespère car il faut être incorrigible pour n'être pas corrigé par Louvel. Nous faut-il une seconde leçon du même genre ? »... Échos d'une discussion dans le Comité secret (De Serre insulté par le général Foy)... 2-4 février. Affaires d'Angleterre, suivant M. Canning... « M. de TALLEYRAND est devenu libéral. Cherchez quel intérêt il peut avoir à cela ? »... Quant au Congrès, des gens bien instruits disent que « c'était nous, et nous seuls qui avons tout entravé jusqu'ici. [...] L'empereur ALEXANDRE s'est prononcé en dernier lieu tres vivement, et a dit qu'il marcheroit en personne à Naples si cela étoit nécessaire »... 8 février. Brochure de FIÉVÉE [*Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit*] : « Vous y pourrez juger l'esprit et les espérances de cette extrême droite »... 11 février. Les gens ne veulent point de Chateaubriand à Laybach : on craint que les plénipotentiaires Blacas, Caraman et La Ferronnays ne soient « blessés de l'arrivée d'un homme supérieur qui attireroit les regards ». Elle espère que le Roi de Prusse ne s'y rendra pas, mais il est possible qu'il rejoigne les Empereurs à Naples : « il est de la nature des rois de recommencer, c'est l'habitude de leur vie, ils voudront mettre tout en train à Naples dans le nouvel ordre de choses qui sera établi »... FOUCHÉ est mort « tres chrétiennement » et a fait porter à Laybach une déclaration dont on ne sait rien... M. de Broglie a découvert deux de ses domestiques copiant des papiers de son bureau : employés par Mounier [ancien directeur général de la police et pair de France], ils cherchaient des papiers de M. d'Argenson... 18 février. Un neveu de Pozzo di Borgo, arrivé avant-hier d'Espagne, raconte des récits à faire frémir : « cette révolution ira aussi loin que possible parce que personne ne sait où il veut aller »... Observations sur les « bonnes raisons » invoquées pour le renvoi de TISSOT du Collège de France, alors « qu'on pouvoit se contenter de ce qu'il eut porté la tête de M<sup>de</sup> de Lamballe au bout d'une pique au 2 sept. »... Dénonciation de l'hypocrisie du gouvernement, rumeurs sur la grossesse de Madame et sur le retour de DECAZES... 28 février. Au sujet des secrétaires d'ambassade de Chateaubriand, notamment M. de Cussy... Récit de l'arrestation d'un soldat en faction au bois de Boulogne qui obligeait les passants à crier : « Vive l'empereur »... 1<sup>er</sup> mars. Émoi dans les milieux politiques sur l'éventuel retour à Paris de DECAZES ; mécontentement ministériel de la conduite de BLACAS à Leybach. Long développement sur leur amitié : « mettez-vous dans la tête cher frère que vous n'avez que moi d'amie et moi seule »... Nouvelles d'Espagne : « ce pauvre pays est en combustion » ; on dit le Roi FERDINAND VII fort malade : « il n'aura jamais l'esprit de mourir, c'est ce qu'il pourroit faire de mieux et je crois la seule manière d'arranger ses affaires, il échapperoit ainsi à son terrible avenir. Qui me fait pitié, c'est cette pauvre jeune reine, c'est un roman que cette vie ». Éloge de *Kenilworth* de Walter SCOTT... M. de BONNAY dit du mal de Chateaubriand, et « ce qu'il dit est toujours symptomatique »... 3 mars. Longue lettre pour s'indigner qu'on refuse à Chateaubriand un ministère... 7 mars. Échos sur SEBASTIANI et LALLY ; nouvelles de leurs amis « le Géant » [FRISSELL] et VALLERY ; elle se réjouit de l'échec de la tragédie *Baudouin* du comte FERRAND : « Il faudra cher frère donner *Moyse* pour relever l'honneur de la pairie compromis dans l'art tragique et de grâce ne perdez pas l'occasion que vous avez de faire faire les chœurs par SPONTINI »... [10-11 mars]. Villèle et Corbière « sentent que leur importance politique s'accroîtra de tout ce qu'ils feront pour vous »... Nouvelles de Naples, de la marche des troupes autrichiennes, et du « pauvre Roi d'Espagne » qui cherche des ministres comme Louis XVI et qui sans doute périra comme lui... 16-17 mars. Effroi après les événements de Turin : METTERNICH a assuré le duc de Raguse que les Autrichiens perdront leur dernier soldat





avant de céder aux révolutionnaires. « Pauvre Europe ! »... Mort de FONTANES : « Cher frère votre pauvre ami n'existe plus, c'est la foudre qui l'a frappé, il n'a pas repris sa connoissance [...] Hélas vous ne lui écririez plus. Mais écrivez sur lui, pour lui, personne ne le doit plus que vous, [...] je m'afflige de la peine que vous allez avoir »... 22-25 mars. Elle craint que toute l'Italie ne s'embrace... Relation des obsèques de FONTANES ; elle encourage Chateaubriand à écrire sur lui et à prendre sa succession aux Bonnes-Lettres... Rumeurs de changements ministériels... 25 mars. Nouvelles de Mme de Chateaubriand et de Mme Decazes... Le Roi récompense le général de LACROIX de sa belle conduite devant l'insurrection de Grenoble... 29 mars. PASQUIER ne fera aucune difficulté pour le congé de Chateaubriand ; cela donne espoir d'un emploi plus important de ses talents... Remarques ironiques sur TALLEYRAND (horreur des Russes), les illusions des libéraux sur le peuple et son « amour » de la Charte, et le mariage Ventadour... Attaques contre LAMENNAIS : « Il y a à présent des querelles religieuses plus embrouillées et plus furieuses qu'aucune de celles qu'on a vues, le jansénisme est resuscité »... 31 mars. Rougeole de sa fille Clara. Elle dissuade Chateaubriand de démissionner : « cela auroit l'air d'un coup de tête de jeune homme, il faut éviter de revenir ici brouillé, et puisque cette barque va bien jusqu'ici, la mener enfin au port »... Les Autrichiens sont entrés à Naples : « ce matin le roi a embrassé les Orléans en signe de félicitation. Il y a de la patte du chat dans cette caresse, mais ils méritoient bien cette malice »... Détails sur la maladie et les derniers instants de FONTANES : « il a dit quelques mots de regrets pour ses ouvrages et pour sa fille et ce fut tout »... Nouvelles de « la pauvre Mouche » [Natalie de NOAILLES] qui va mieux...

3-4 avril. LA FERRONAYS est arrivé mais n'a pas encore mis le pied chez Monsieur ; NESSELRODE arrive aussi, « et fait croire à de nouvelles combinaisons qui inquiètent »... Histoires absurdes concernant l'empereur de Russie : il aurait demandé à faire passer 200 000 hommes sur notre territoire pour aller conquérir l'Espagne... 8 avril. Selon Lord BRISTOL, beau-frère de Lord Liverpool, le bill des catholiques sera rejeté à la Chambre des Pairs anglaise ; DECAZES aurait donné sa démission de l'ambassade d'Angleterre... Situation des Autrichiens, prêts à entrer en Piémont... 10 avril. Elle fait quelques objections à ce que Chateaubriand a écrit sur FONTANES... Elle explique que ce serait folie pour les royalistes de s'unir à leurs ennemis pour tuer le ministère : « il en résulterait avant six mois un ministère entièrement libéral, et le triomphe des doctrinaires », et Chateaubriand se trouverait dans la situation la plus fautive : « on ne manqueroit pas de dire que vous avez poussé Villèle et Corbière au ministère pour les perdre »... 11 avril. Mauvaises nouvelles militaires de Turin... 16 avril. Envoi d'une liste de dotations de Napoléon (maréchaux, généraux, ministres)... Pasquier assure que Chateaubriand aura son congé et sera à Paris pour le baptême du duc de BORDEAUX... Relation d'une lecture chez elle, et éloge du jeune ANCELOT... 20 avril. « Les russes sont arrêtés. Que vont dire ces pauvres libéraux ? [...] Ah qu'ils sont bien battus à terre si l'on veut ! On vit en état de cauchemar avec ce gouvernement »... Elle a vu MOLÉ : lui et tout le « côté Talleyrand » vont faire la cour à Chateaubriand quand il sera là... 23 avril. « Il va y avoir cent grâces pour ce baptême, je crains que le ministère d'état n'en soit pas, on le garde pour vous faire partir, on nomme au lieu de cela le g' de Sparre et l'ainé Bauffremont tous deux gentilhommes d'honneur détestables d'opinion »... Déception devant le « talent de chambre » trompeur de Pasquier. « M. de Villèle va chez M<sup>de</sup> de Montcalm, entendez-vous ce que cela signifie ? »... Etc.

ON JOINT 3 minutes autographes de lettres à Chateaubriand.

4 000 / 5 000 €

184

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

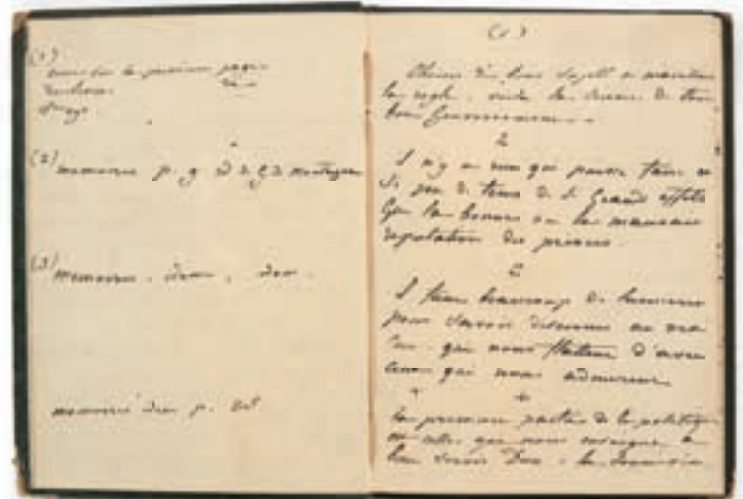
MANUSCRIT autographe signé, *Pensées de Louis XIV*, [mars 1821] ; carnet in-12 de 57 pages (plus ff. blancs), cartonnage de l'époque dos basane verte, plats de papier vert (étiquette d'*Au Coq Honoré* chez Alph. Giroux, coins un peu émoussés).

MANUSCRIT DU PREMIER LIVRE RÉDIGÉ PAR LA DUCHESSE DE DURAS EN MARS 1821, RECUEIL DE PENSÉES DE LOUIS XIV, publié par Firmin-Didot à cent exemplaires en janvier 1827, un an avant la mort de la duchesse.

La page de titre présente un envoi : « *Pensées de Louis XIV* recueillies et données à Mad<sup>e</sup> de Vintimille par K. de Duras ce 16 juillet 1825 à St Germain » [il s'agit de Louise-Angélique de La Live de Jully, comtesse de VINTIMILLE (1763-1831), l'amie de Joubert.]

Le manuscrit se compose de 70 « pensées » tirées des *Mémoires* de Louis XIV, des *Réflexions sur le métier de Roi*, de lettres ou conversations ; Mme de Duras cite les éditions de Grouvelle et de Montagnon, et donne des références en regard des citations, parfois avec quelque précision sur le contexte (allusions aux contemporains du Roi, par exemple).

Citons quelques pensées ou maximes : « 1 Choisir de bons sujets à maintenir la règle, voici la science de tout bon gouvernement. 2 Il n'y a rien qui puisse faire en si peu de tems de si grands effets que la bonne ou la mauvaise réputation des princes. 3 Il faut beaucoup de lumières pour savoir discerner au vrai ceux qui nous flattent d'avec ceux qui nous admirent. [...] 43 Le plus sûr chemin de la gloire est toujours celui que montre la raison. [...] 58 L'art de connoître les hommes se peut apprendre, mais ne se peut enseigner. 59 La décision a besoin d'un esprit de maître », etc. D'autres sont plus développées : « 30 On dit que les Rois ont les mains longues mais il est important qu'ils aient la vue longue aussi, et qu'ils prevoyent les affaires longtems avant qu'elles puissent arriver, car soit que les choses se fassent par nos ordres soit qu'elles arrivent malgré nous, il est également avantageux de les avoir observées de bonne heure. Ce qui doit partir de nous est plus achevé, quand nous avons eu le tems de le méditer, et ce qui vient de nos ennemis est beaucoup affaibli quand nous avons pu nous preparer à leur faire résistance. [...] 44 Les Rois doivent apprendre à ne pas laisser trop agrandir leurs créatures parce qu'il arrive presque toujours qu'après les avoir élevés avec emportement ils sont obligés de les abandonner avec foiblesse, ou de les soutenir avec danger ; car pour l'ordinaire ce ne sont pas des princes fort autorisés ou fort habiles qui souffrent les monstrueuses élévations »...



1 000 / 1 500 €

184

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

CARNET autographe, [*Journal*], 1821-1827 ; carnet in-8 de 82 pages, cartonnage papier vert refait avec dos et rebords de basane brune (un cahier détaché, petit manque en bas de chaque feuillet avec réparation).

TRÈS INTÉRESSANT JOURNAL INÉDIT, FAISANT LA PART BELLE AUX ANECDOTES ET AUX RÉFLEXIONS RECUEILLIES DANS SON PROPRE SALON, ET TÉMOIGNANT DE LA GENÈSE DE SES ROMANS *OURIKA* ET *LE MOINE DU SAINT-BERNARD*. La moitié des entrées date des derniers mois de 1821. Nous n'en pouvons donner ici qu'un rapide aperçu.

**1821.** *31 août.* Relation d'une soirée avec le duc de WELLINGTON, marquée par des débats sur les Grecs et les Turcs ; écho de l'opinion de CHATEAUBRIAND sur ces peuples ; analyse de l'esprit de Wellington (peu d'idées, beaucoup de volonté)... *2 septembre.* Une « foule de jolis mots » de TALLEYRAND, qui « ressemble à ces eaux de deux rivières qui coulent parallèlement sans se mêler, la vieille et la nouvelle France sont en lui sans se confondre »... *6 septembre.* Remarques de POZZO DI BORGO sur le baron STROGONOFF ; jugement sur l'esprit de Pozzo... *7 septembre.* Histoire de la duchesse de COURLANDE, qui vient de mourir, racontée par VITROLLES : mariage, amours, fille (la duchesse de DINO) ; le talent de conteur de Vitrolles dépasse la Sultane des *Mille et une nuits*... *12 septembre.* Résumé de l'autobiographie de la princesse de BOUILLON, lue par Vitrolles (sa « mère adoptive [...], on dit même véritable mère »)... *23 septembre.* Sa fille Clara a donné le jour à un garçon : « Cet événement nous a remplis de joie. Il y a certainement une bénédiction du Ciel dans la naissance d'un fils, cela est humiliant pour les femmes mais il est sûr que leur existence n'est que secondaire [...] Le fils est comme la renaissance de la famille, le gage de la durée, de la conservation de ce qu'on possède ou de ce qu'on peut acquérir. L'avenir se prolonge avec lui, il est l'espérance »... *24 septembre.* Intéressants détails sur l'état physique et moral de BONAPARTE à Sainte-Hélène, donnés par le Dr ANTOMMARCHI à Pozzo di Borgo... *25 septembre.* Sur la mort de CORVISART et sa « brutalité » à l'égard de la religion, que lui reprochait Napoléon, selon Molé... *20 octobre.* Relation d'une soirée animée par l'improvisateur italien PISTRUCCI... *22 octobre.* Anecdote de Lord BRISTOL sur Lord North. La duchesse dit le « dégoût » que lui a inspiré la lecture des *Mémoires* de l'abbé MORELLET, et dénonce « le grand crime de la philosophie moderne »... *8 novembre.* Jugement de TALLEYRAND sur la situation en Espagne. Détails par HUMBOLDT sur l'épidémie de fièvre jaune en Espagne ; conclusion de la duchesse : « Comme il faut que tout devienne aujourd'hui une affaire de parti, les libéraux ne croient pas à la contagion et les royalistes y croient ». *20 novembre.* À propos du *Pariah* que Casimir DELAVIGNE va faire représenter à l'Odéon : « Je voudrais qu'on traite avec talent un autre sujet. C'est un évén[ement] qui s'est passé de nos jour[s] et dont] j'ai été témoin. Le chevalier de BOUFFLERS avoit rapporté du Sénégal à Mad<sup>e</sup> la maréchale de BEAUVAU une petite négresse »... Et Mme de Duras raconte l'histoire d'OURIKA, élevée au milieu de « la société la plus spirituelle de Paris », mais progressivement isolée par la couleur de sa peau : « elle en étoit venue à ne pouvoir se regarder dans un miroir. Sa figure lui paroissoit celle d'un monstre, elle devint triste, sauvage, chaque année ajoutoit à sa mélancolie. Elle mourut de chagrin avant 20 ans, et se trouva heureuse de mourir »... En dehors des entrées datées, cueillons quelques réflexions personnelles de la duchesse : « Ma jeunesse a passé comme l'ombre d'une feuille séchée que le vent d'automne détache de l'arbre un jour de soleil » ; « Il y a des illusions qui ressemblent à la lumière du jour. Quand elles disparaissent de la vie, tout disparaît avec elles »...

**1822.** *8 janvier :* « J'ai fait *Ourika* je ne sais si j'ai réussi. Cette occupation a interrompu le journal, je vais le reprendre »... Poème

autographe signé de Louis de VIGNET, *Le Nocher*. *27 avril :* « César de CHASTELLUX contoit hier que se rendant en Italie [...] il avoit couché une nuit à l'hospice du G<sup>d</sup> S<sup>t</sup> Bernard ; dans la soirée ne sacha[nt] que faire, il avoit question[né] un des] religieux qui composoient le couvent sur les motifs qui les avoient déterminés à entrer dans un ordre aussi rigoureux, tous six y avoient été conduits par l'amour ! L'histoire de chacun de ces six moines, étoit un roman ! » [point de départ du roman de Mme de Duras, *Le Moine du Saint-Bernard*]. *28 avril.* Anecdote de CUVIER sur un enfant prodige présenté à D'Alembert... – Découverte d'une lettre d'Henri IV que la duchesse recopie. *22 juin.* Anecdotes de VITROLLES « sur le prince primat » comte de DALBERG... *15 octobre.* Écho d'un échange de CHAPTAL avec « le fameux abbé BERNIER de la Vendée »... Maximes : « Il y a des gens dont les qualités ont leur source dans leurs émotions et non dans leurs principes » ; « Ceux qui veulent juger des beautés d'un ouvrage dans une traduction ressemblent aux physiologistes qui étudient le principe de la vie dans des corps morts »...

**1823.** *4 juin.* Mot d'esprit du duc de LAURAGAIS. *23 juin.* Proverbe chinois. *27 juin.* « Je trouve qu'on est pour les ouvrages qu'on a composés, comme ces hommes qui dans une vive préoccupation ont traversé des chemins difficiles, des pas dangereux ; ils ne peuvent dire quand ils revoyent ces lieux, comment ils ont passé par là, ils ne reconnaissent pas la route. Le talent ou plutôt l'inspiration qui le produit est comme un somnambulisme. *Ecce Deus*, il y a de quoi rabattre l'orgueil que de penser que pour valoir tout son prix il faut pour ainsi dire n'être plus soi-même ». *Andilly 15 juillet.* Analyse de la nature du jugement... *6 novembre.* Commentaire désabusé sur un propos d'un journaliste de *La Quotidienne*... *7 novembre.* Long passage admiratif sur CUVIER, qui expose sa discipline intellectuelle et son emploi du temps... *10 novembre.* Émotion après la publication de la brochure *Sur la catastrophe de Mgr le duc d'Enghien* : le duc de ROVIGO se vante d'être l'« exécuteur de l'assassinat de ce prince » et cherche à compromettre TALLEYRAND... Confiance de CHAPTAL, ministre de l'Intérieur à l'époque de l'exécution du duc d'ENGHEN, racontant une soirée à la Malmaison, Mme Bonaparte en pleurs, Bonaparte et FOUCHÉ enfermés : « c'est en ce moment que l'ordre de la mort a été donné »... Curieux détails de Chaptal sur les fautes de prononciation de NAPOLÉON. Mme de Duras recopie une ode de FONTANES (*Mon anniversaire*) confiée par CHATEAUBRIAND ; mais elle préfère les strophes de ce dernier : « elles ont autant de mélancolie, avec plus de force, d'élévation, et de profondeur ; l'imagination y est plus brillante, le sentiment philosophique plus élevé »... *26 novembre.* Rencontre avec ROSSINI qui « doit être un grand musicien, car il m'a paru nul, sur tout le reste » ; souvenir de pareil désappointement causé par TALMA... « M. de Forbin disoit en parlant de GÉRARD qu'il avoit des ratures dans sa conversation »... Maximes : « L'extravagance est de la bêtise révoltée » ; « Les ingrats craignent la présence de ceux qui leur ont rendu service, comme les débiteurs ne peuvent souffrir la vue de leurs créanciers »...

*Saint-Germain 23 juillet 1825,* jugement sur FONTANES. Anecdote sur l'astronome BERNOULLI. Curieux témoignage du marquis de BOUILLÉ au sujet d'une prédiction de LAVATER, à la vue d'un inconnu : « *il a de l'esprit, des moyens, de l'énergie, mais son ambition le perdra, et avant peu, il mourra d'une mort tragique.* C'était M. de SOMBREUIL »... La dernière entrée est datée de *La Muette 5 mars 1827* : « L'éloquence vient de la foi. Une conviction forte trouve toujours l'expression vive et passionnée qui fait l'éloquence. [...] Je trouve qu'on pourroit dire que le génie dans les sciences est la hardiesse de la raison »...

On a joint 2 feuillets, dont un daté de 1818 avec des notes sur Horace Walpole, une conversation de Juste de Noailles avec Napoléon, et sur le transport de la statue d'Henri IV.

1 500 / 2 000 €



1777  
L'Écriture est une science  
qui se perfectionne par l'usage  
de la plume & du papier  
par un exercice continu  
de la main & de l'esprit  
pour en faire un instrument  
de la vérité & de la justice  
le plus utile & le plus  
nécessaire à l'homme  
dans sa vie civile & dans  
sa vie de famille  
C'est pourquoi il est  
si essentiel de s'y appliquer  
de bonne heure & de  
bonne manière  
C'est ce que je me propose  
de faire dans ce cours  
de l'Écriture  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer

1777  
L'Écriture est une science  
qui se perfectionne par l'usage  
de la plume & du papier  
par un exercice continu  
de la main & de l'esprit  
pour en faire un instrument  
de la vérité & de la justice  
le plus utile & le plus  
nécessaire à l'homme  
dans sa vie civile & dans  
sa vie de famille  
C'est pourquoi il est  
si essentiel de s'y appliquer  
de bonne heure & de  
bonne manière  
C'est ce que je me propose  
de faire dans ce cours  
de l'Écriture  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer

1777  
L'Écriture est une science  
qui se perfectionne par l'usage  
de la plume & du papier  
par un exercice continu  
de la main & de l'esprit  
pour en faire un instrument  
de la vérité & de la justice  
le plus utile & le plus  
nécessaire à l'homme  
dans sa vie civile & dans  
sa vie de famille  
C'est pourquoi il est  
si essentiel de s'y appliquer  
de bonne heure & de  
bonne manière  
C'est ce que je me propose  
de faire dans ce cours  
de l'Écriture  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer

1777  
L'Écriture est une science  
qui se perfectionne par l'usage  
de la plume & du papier  
par un exercice continu  
de la main & de l'esprit  
pour en faire un instrument  
de la vérité & de la justice  
le plus utile & le plus  
nécessaire à l'homme  
dans sa vie civile & dans  
sa vie de famille  
C'est pourquoi il est  
si essentiel de s'y appliquer  
de bonne heure & de  
bonne manière  
C'est ce que je me propose  
de faire dans ce cours  
de l'Écriture  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer

1777  
L'Écriture est une science  
qui se perfectionne par l'usage  
de la plume & du papier  
par un exercice continu  
de la main & de l'esprit  
pour en faire un instrument  
de la vérité & de la justice  
le plus utile & le plus  
nécessaire à l'homme  
dans sa vie civile & dans  
sa vie de famille  
C'est pourquoi il est  
si essentiel de s'y appliquer  
de bonne heure & de  
bonne manière  
C'est ce que je me propose  
de faire dans ce cours  
de l'Écriture  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer  
C'est ce que je prie  
votre Excellence de vouloir  
bien agréer

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

58 lettres autographes (une signée des initiales), Paris et Andilly avril-décembre 1822, à François de CHATEAUBRIAND ; 275 pages in-8, une adresse à Vérone (légères salissures à quelques lettres, 2 petites déchirures).

TRÈS IMPORTANTE ET INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE INÉDITE, VÉRITABLE JOURNAL ADRESSÉ À CHATEAUBRIAND, ALORS AMBASSADEUR DE FRANCE À LONDRES, PUIS PLÉNIPOTENTIAIRE AU CONGRÈS DE VÉRONE [ce congrès de la Sainte-Alliance devait notamment alléger l'occupation autrichienne en Italie, et donna pour mission à la France d'envoyer un corps expéditionnaire en Espagne pour soutenir Ferdinand VII]. Nous ne pouvons en donner qu' un trop bref aperçu.

CES LONGUES LETTRES, VÉRITABLE JOURNAL, CONSTITUENT UN COMPLÈMENT IRREMPLAÇABLE DE LA CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND À LA DUCHESSE. D' un style alerte, émaillées de citations de ses interlocuteurs et pleines d'appréciations personnelles, elles témoignent des efforts incessants déployés par leur auteur pour favoriser la carrière diplomatique et politique de son « cher frère » et ami. Mme de Duras rapporte ainsi à Chateaubriand des événements et échos de la Cour et des milieux politiques ; elle confie discrètement ses activités littéraires, lance quelques piques contre Juliette RÉCAMIER et reproche souvent à son ami son égocentrisme monumental ; elle s' afflige que l' ambassade, premier grand « succès » de leurs efforts conjoints, ait nui à leur vieille amitié. Dans la narration de son inlassable activité pour faire désigner Chateaubriand comme plénipotentiaire au Congrès de Vérone, figurent fréquemment les noms de Joseph de VILLÈLE, ministre des Finances et à partir du 4 septembre 1822, Président du Conseil ; Mathieu de MONTMORENCY, ministre des Affaires étrangères ; François-Antoine HERMAN, directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères ; Adrien de MONTMORENCY, ambassadeur de France à Madrid ; le marquis de CARAMAN, ambassadeur de France en Autriche, et plénipotentiaire au Congrès ; le comte de LAGARDE, ambassadeur de France en Espagne ; Lord LONDONDERRY, vicomte CASTLEREAGH, secrétaire d'État aux Affaires étrangères anglais ; le comte Pozzo di BORGIO, ambassadeur de Russie en France ; Charles de MARCELLUS, premier secrétaire de l'ambassade de France à Londres, etc.

2 [et 3] avril. Affligée du départ du « tyrannique, enfant gâté », elle se félicite néanmoins de ce « grand succès de tous nos travaux et de toutes nos espérances [...] depuis huit ans » : Chateaubriand aura une part dans les affaires de l'Europe, « mais quelle part ? incomplète, tiraillée, et ne vous donnant peut-être que le chagrin de voir de plus près l'impossibilité de faire le bien ». Selon Pozzo, « l'empereur de Russie veut qu'il soit dit qu'il fait la guerre à son corps défendant, qu'à tout prix il ne la veut point avec l'Europe [...]. L'ennemi, le vrai ennemi, c'est celui que chacun a chez soi, le jacobinisme, et l'empereur de Russie tout comme un autre. Non dans sa nation, mais dans son armée ; tous ces petits officiers blondins ». La fin des Bourbons serait dans une guerre européenne... Elle parle de ROTHSCHILD : « pour avoir gagné tant d'argent d'une manière qui nécessite au moins de la prévision politique il falloit ne pas manquer d'esprit mais je ne soupçonnois pas la sagacité, la finesse et les grandes vues politiques que je lui ai trouvées, c'est une race étrange que ces juifs, ce Rothchild n'est en rien l'homme ridicule ». Elle rapporte des remarques de Pozzo di BORGIO sur la politique autrichienne vers l'Angleterre et la Turquie... *Vendredi saint* [5 avril]. Elle envoie une petite herbe cueillie dans son « pèlerinage » [au lieu de l'exécution d'Armand de

Chateaubriand] : « j'en ai cueilli une pareille la première fois que je fus dans ce lieu avec vous il y a quatorze ans et je l'ai encore ». Crainte chez Villèle et ses ministres de nouveaux élus libéraux... Elle parle d'Humboldt, Gérard, et la « pauvre Mouche » [Natalie de NOAILLES] dont l'esprit baisse et tombe dans « une sorte d'imbécillité ». « J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner toutes ces heures où vous ne viendrez plus, je suis triste à mort ce matin, ces romans m'ont fait du mal, ils ont été remuer au fond de mon âme un vieux reste de vie qui ne servoit qu'à me faire souffrir, [...] c'est la peste que tous ces sentimens trop forts trop vrais pour le monde actuel, qui tuent ceux qui les ont et importunent ceux qui ne les ont pas ». [6-7 avril]. Réflexions sur les grandes amitiés, et la leur en particulier : « lorsque je sens tant de sincérité tant de dévouement dans mon cœur pour vous, que je pense que depuis quinze ans, tout simplement je préfère ce qui est vous, à ce qui est moi, que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miens [...] tant cette amitié s'est fondue et associée à ma propre substance, eh bien quand je pense que vous passez votre vie à me faire des petites cachoteries que vous ne feriez pas le sacrifice le plus léger pour moi, &c eh bien je m'indigne quelquefois contre moi-même de ma duperie et de ma folie. [...] Une amitié comme la mienne n'admet pas de partage. Elle a les inconvéniens de l'amour, et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos intérêts, cela m'est insupportable [...] Laissons ces pensées, elles me font mal, et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence ». 7 avril. Découverte d'un complot : des *carbonari* à Strasbourg, liés avec ceux d'Allemagne et d'Italie, avaient le projet « d'égorger tout ce qui n'étoit pas de la secte, de s'emparer de la place de s'y enfermer et d'en faire le point central de tous les jacobins de l'Europe. C'étoit pour cela qu'ils faisoient de ces grands amas d'armes ». Ce vaste complot eût pris la France comme dans un filet... « dans cette affaire de La Rochelle on n'a trouvé de compromis que des jeunes gens entrés au service depuis 8 ans. Comme on a tout gâté ! Ainsi les vieux soldats de Bonaparte sont tranquilles et la jeunesse élevée par les Bourbons est révolutionnaire. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas pensé à l'éducation, la chose la plus importante et peut-être la seule importante ». 10[-11] avril. « Vous ne concevez pas le triomphe des libéraux, de la guerre, de la baisse des fonds, enfin ces démons ne se complaisent que dans le mal. Je voudrais bien leur voir arracher cette victoire. Ils n'y croient guère eux mêmes car j'ai su positivement qu'ils soumissionnent les canaux au gouvernement, à des prix fous ; et s'ils croyoient à l'embrasement de l'Europe, ils feroient là une mauvaise spéculation ». Alexandre de Laborde, Tripiet et le général Lamarque sont candidats pour Paris ; « dans les ateliers des libéraux tout devient poison ». 14[-15] avril. On a découvert « trois sociétés secrètes [...] où l'on jure par les mânes de l'immortel Louvel ». M. de DURAS va présider le collège électoral de Tours, « et déjà nos bons Royalistes font mille sottises, les voilà qui déclarent qu'ils laisseront nommer des jacobins, si on ne leur ôte le préfet qu'ils ne peuvent souffrir ». On parle de paix aux Tuileries... 17-18 avril. Détails du mariage fort avantageux de M. de Chavigné avec Lady Frances SEYMOUR, fille de Lord Yarmouth et petite-fille du marquis d'Hartford... Mme de Duras a dit à l'ambassadeur d'Angleterre combien Chateaubriand était content de Lord LONDONDERRY (« Si cela revient, cela ne nuira pas »), et Lord BRISTOL a promis de lui écrire... Espérances accrues pour les élections : « tout l'édifice de nos ennemis repose sur des mensonges, tout est factice, ce sont les aigrefins de la politique, le préfet de la Loire disoit hier, que pour obtenir des voix à l'abbé de PRADT, ils le reprétoient comme un





186

saint archevêque persécuté à ces bons bourgeois de province la classe la plus ignorante de la terre. Croyant cela, ils ont élu LAFAYETTE de même »... 21[-22] avril. Mauvaise foi de MOLÉ et les siens, illustrée par une querelle sur la *spécialité*, et un aveu de ROYER-COLLARD. « Ils savent pourtant que les carbonari sont aux portes et qu'ils y périront comme nous »... Un officier de la légion de la Somme raconte s'être fait *initier* à Strasbourg : « sermens par le sang de LOUVEL. Massacre projeté de tout le monde... Ils sont divisés par loge de huit », etc., et la France « en est couverte »... Elle compte parler « à fond » avec VILLÈLE de Chateaubriand, et conseille de garder ses bons rapports avec lui. « On parle toujours d'un congrès à Varsovie »... 24[-25] avril. « Vous m'écrivez des *poulets* diplomatiques et seulement je vous prie de n'en écrire qu'à moi, qu'à moi ! »... Les libéraux ont fait le siège du comte WORONZOW, elle-même va écrire à Mme de Nesselrode pour donner ses instructions à l'empereur. « Hier au soir ici, HUMBOLDT a été plus mauvais que je ne l'avois encore vu. Je disois que j'espérois bien que si la guerre éclatoit, elle seroit précédée d'un congrès dans lequel le sort de la Turquie seroit réglé d'avance, et que l'alliance européenne n'en seroit pas ébranlée, oui dit-il et ensuite il faudra faire marcher une armée contre les universités d'Allemagne, non, lui dis-je mais y exercer une bonne surveillance. Où veulent-ils en venir ? A un bouleversement général en Europe. [...] il n'est ici question ni de Russie, ni de Turquie, c'est la guerre du jacobinisme contre l'ordre social, voilà la seule, et la véritable guerre, le reste sont des fictions. [...] Je voudrois bien que votre politique fût dirigée dans ce sens »... Il faudrait envoyer aux Grecs de l'argent, des armes, et

tous les officiers séditieux qui incommode ici... « Imaginez vous que M<sup>de</sup> RECAMIER m'a fait écrire par Adrien pour que je demande la grace de Sire Jean ? J'ai écrit au Garde des Seaux en sachant que cela ne serviroit de rien mais on auroit l'air cruelle et barbare et je croirois prendre la condamnation sur mon compte, si je refusois. [...] répondez-moi autrement sur l'Abbaye à laquelle j'ai toujours envie de mettre le feu »... Elle est désespérée d'apprendre par BERTIN la publication prochaine de « cette correspondance privée » calomnieuse que Dentu imprime [*Les Mille et une Calomnies ou Extraits des correspondances privées insérées dans les journaux anglais et allemands pendant le ministère du duc Decazes*, de J.-B. Salgues] : selon Franchet, « l'autorité ne peut rien à cause de la liberté de la presse »... *Dimanche* [28 avril]. Envoi de l'ouvrage de MONTLOSIER [*De la monarchie française au 1<sup>er</sup> mars 1822*] : « Il a violemment raison, mais il a bien raison »... 29 avril. Long tête-à-tête avec VILLÈLE : « Je n'en ai pas été fort contente mais il a réussi à me persuader que ce n'étoit pas sa faute. Je lui ai dit que s'il n'étoit pas le maître il falloit faire son paquet et s'en aller. Il dit qu'il le sera dans les grandes choses, alors j'ai tâché de lui persuader que ce que vous vouliez étoit *grand*. Il est fort maîtrisé par la Congregation ou *les* car il y en a deux ou trois [...] Quant au Congrès, il m'a bien dit qu'il y feroit ce qu'il pourroit mais pas assez nettement. Il dit même que le Congrès n'est pas tout à fait décidé, ce qui est faux. Je crois que vous le tourmentez »... 1<sup>er</sup> mai. Annonce de l'arrestation d'incendiaires, et anecdote sur la découverte d'un faux curé dans la paroisse du marquis d'Étampes ; on a saisi chez lui quantité de papiers et des chiffres. « Nous sommes



enveloppés dans un réseau immense, toutes les iniquités de la révolution se donnent la main pour les former autour de nous, et les initiés parlent avec tant de confiance, que quelquefois ils me font peur [...] Voilà ce que vaut mon amitié pour vous et tout le fruit que j'en recueille. Je vous déclare que si cela paroît, je conterai à tout le monde votre histoire de l'Abbaye. Je renverrai tous ces scandales à leur adresse. [...] Cela révolte tout ce que j'ai de justice dans le cœur de voir que mon amitié et mon zèle pour vos intérêts aillent me faire vilipender partout... 5-6 mai. BERTIN croit avoir « conjuré l'orage », mais tant que le livre n'aura pas paru elle sera dans la crainte. Elle n'est pas satisfaite de la réponse de Chateaubriand : « Qu'est-ce que cette affectation de ne pas me répondre un mot sur l'Abbaye [Mme RÉCAMIER] dont je vous parle sans cesse ? Craignez-vous de vous compromettre avec la dame en écrivant ce que vous avez si souvent dit ? Espérez-vous me lasser d'en parler, à force de ne pas répondre ? C'est savoir déjà trop bien votre métier cher frère, et vous n'avez pas compté sur deux grands obstacles pour déjouer vos calculs, l'amitié, qui est détruite, par tout ce qui est réserve, dissimulation, ménagement [...] secondement vous avez oublié que j'étois bretonne, et que dès que je m'apercevois de vos réticences, toute ma sincérité naturelle se révolteroit et s'efforceroit de les vaincre. Je ne vivrai jamais politiquement avec vous cher frère prenez votre parti là dessus ». Il est de ceux « dont l'accent dément les paroles [...] », et c'est Mad<sup>e</sup> R. qui en est la cause. Pourquoi ne pas me dire bonnement elle écrit au Roi, et j'ai intérêt à la ménager. Du reste je suis pour Mad<sup>e</sup> DU CAYLA, et je serois désolée qu'elle fut supplantée par votre minaudière ». ... 10 mai. Ses doutes persistent, et cela importe plus que la politique de l'Europe : « Vous dînez entre le Duc de WELLINGTON et Lord LIVERPOOL, c'est de la fumée que tout cela, mais vous avez une amie qui vous a été fidèle dans toutes les fortunes et vous la laissez s'affliger sans la consoler, vous l'oubliez [...]. Ah que le monde est étrange et plein de vanité et de folie, mais pourquoi suis-je seule de mon espèce à sentir comme personne ne sent ? En vérité cela ressemble à ces mauvais dons des fées, qui empoisonnaient tous les autres ». ... 14[-16] mai. Elle a vu Jules de POLIGNAC : « J'ai parlé Congrès, et je n'ai pas été contente. D'abord il m'a dit aura-t-il lieu ? – Comme cela

est public ici, et qu'il a vu que je n'en doutois pas, il a pris un autre faux fuyant, il faut savoir où ce Congrès se réunira, car si c'est en Italie par exemple, il seroit bien difficile de faire faire ce voyage et M. de B. [BLACAS] se trouve tout porté &c &c. [...] Sans doute, ai-je dit, mais il y a toujours trois ou quatre plénipotentiaires, et ces deux là sont fort d'accord ; enfin j'ai vu qu'il n'y a pas grand zèle de ce côté là ». ... C'est à Villelle qu'il faut écrire. ... Elle reprend ses griefs : chez Chateaubriand, « tout se dit sèchement, allons, pour en finir vous êtes la personne que j'aime le mieux, votre esprit votre cœur tout me plaît de vous, allez vous promener avec cela. – Il faut que vous me croyiez bien peu susceptible pour me contenter à si bon marché cher frère, mais il faut que je sois bien bonasse, car même cette boutade m'a fait un peu de bien, car enfin, si ce n'est l'air de la chanson, ce sont du moins les paroles ». ... Elle croyait qu'écrire la tirerait de cette tristesse, mais Édouard est cause de la plus mauvaise petite action qu'elle ait jamais faite ; elle a communiqué son roman à Mme de MONTCALM, et « elle me l'a renvoyé avec un petit papier qui contenoit un conseil ridicule » ; apprenant que « comme une ingrate M<sup>de</sup> de Montcalm disoit du mal d'Édouard dont elle m'avoit même promis de ne pas parler », elle a montré ce billet à Mme Swetchine et Humboldt : « C'étoit une vengeance, c'étoit vilain, c'étoit auteur ». ... Quelquefois elle doute que Chateaubriand lise ses lettres : « Les vôtres ressemblent à un homme qui parle tout seul ». ... 18 mai. Détails sur la dernière maladie du duc de RICHELIEU ; sa mort est une perte pour la France : « sa vie étoit une sécurité, dans une crise, c'est autour de lui que plusieurs opinions se fussent ralliées, il n'étoit pas l'homme de tous les jours, il l'a trop prouvé, mais il étoit l'homme d'une grande circonstance, parce que sa droiture et sa loyauté n'étoient contestées par personne ». ... 18[-20] mai. RICHELIEU « n'étoit pas l'homme de tous les jours mais il étoit celui des grandes circonstances, parce qu'il étoit un point d'union, il appartenoit à la vieille France par les qualités de son âme, et à la nouvelle France par les travers de son esprit mais qu'importe, on se fioit en lui ; et aux yeux des étrangers aussi il étoit un honneur pour notre caractère national ». ... Aux élections, les libéraux ont été battus presque partout, et on en triomphera l'an prochain pourvu qu'il n'y ait pas de guerre : « je trouve un sujet d'espoir dans cette fameuse adresse de l'empereur de Russie aux Polonois où en est-on s'il faut les gourmander ainsi ? Et si les Polonois pendant la guerre alloient s'unir aux Grecs auxquels ils peuvent si aisément donner la main ? ». ... Anecdote sur VITROLLES, qui ignore les « vérités du sentiment », et récit d'une rencontre de TALLEYRAND,



qui est « convenable mais il y voit trop clair, pour ne pas s'apercevoir que ses actions ont monté par ce triste événement »... 27 mai. Elle est sûre de n'avoir rien dérangé quant au Congrès, mais elle croit qu'elle ferait mieux désormais de ne parler ni de lui ni de ses affaires. Sa réaction l'étonne : « Me faites-vous réellement la concession que je suis votre première et plus ancienne amie ? [...] vous êtes cher frère l'homme le moins propre à forcer nature que je connoisse, il ne faut vous demander que ce que vous pouvez donner, et en fait de sentiment, ce n'est pas grand-chose »... Il est bien sévère pour Richelieu ; elle maintient sa propre appréciation, et réitère sa méfiance de VILLÈLE, entraîné par les congrégations et le parti intrigant religieux. « Vous verrez tout le centre droit, le parti Lainé &c se rapprocher des Ternaux et Delessert si cela continue, plutôt que d'aller avec l'extrême droite »... Et d'analyser le projet du centre gauche pour attirer les centre-droits et éliminer le gouvernement des jésuites ; TALLEYRAND pourrait se mettre à la tête de cette opinion. « Il n'est pas en lui d'être un chef mais d'être un pis-aller, et il le sera dans cette nouvelle combinaison qui succéderait au ministère royaliste si Villèle renonçoit à être le maître et se laissoit détrôner par la Congrégation »... 31 mai. Elle presse Chateaubriand à profiter de la permission que le Roi lui a donnée de lui écrire : « Ces petites choses font immensément à la Cour. Voilà ce qui fait que malgré vos progrès, vous n'y serez jamais propre »... Hier, chez elle, CUVIER, CHAPTAL et GÉRARD ont raconté mille anecdotes curieuses sur Napoléon : « J'étois honteuse de mes vieilles admirations en écoutant ces détails, ils m'ont cité des mots et des actions de Néron, mais ce que j'admire c'est que ces mêmes hommes qui ont à présent la liberté et des princes qui sont du moins les meilleurs gens du monde, ne respirent que de tout changer. Je l'ai dit à Chaptal, et il n'a répondu que de mauvaises raisons, la véritable c'est la boutique de l'apothicaire dont rien ne peut effacer le souvenir »... Racontars sur Mme de Montcalm et son « adorateur », Jean GREFFULHE : « J'ai appris à propos de cela que c'étoit des amours que cette amitié, quoi avec ce visage verd, ce corps étique cette nécessité de canapé ! Non les folies humaines sont immenses »... Les sœurs du duc accusent Rochechouart du vol de la fortune de Richelieu... Après cela, la note de Mme de Montcalm sur Édouard paraît fade : « d'ailleurs est-ce qu'elle vous intéresse ? Est-ce que vous vous souvenez encore d'Édouard ? Au milieu de toutes les fumées de l'ambition, et de la vanité satisfaite est-ce que vous pensez encore à ce pauvre garçon si simple et qui savoit si bien aimer »...

3 juin. « On dit qu'il est arrivé de Russie une note terrible sur l'Espagne, nous faisant honte de laisser succomber la légitimité dans ce pays là, et nous exhortant à aller au secours du Roi d'Espagne. [...] Ensuite la découverte de cette dette que les ministres passés nous avoient toujours dissimulée » : 50 millions ! Elle s'inquiète de l'avenir du ministère : « VILLÈLE a l'air d'être entraîné, voilà FRAYSSINOUS nommé [grand maître de l'Université], c'est un grand triomphe pour la Congrégation, c'est l'éducation dans la main des jésuites [...] et vous verrez que cette éducation sera dirigée en sens inverse des institutions, j'en meurs de peur »... Villèle ayant demandé des nouvelles de Chateaubriand, elle a vanté ses succès, mais elle met en garde son cher frère... Hier elle a eu toute la terre chez elle : « Mathieu qui est très en train pour moi, Polignac &c. On ne parloit dans tous les coins que de Frayssinouis. Depuis la restauration on n'a rien fait de si net »... Elle a eu aussi une princesse Clary, de Vienne, fille du prince de Ligne et très recherchée parce qu'elle a été obligante pour les émigrés : portrait de cette dame et de son fils... 5-6 juin. Nouvelles tourmentes au sujet du livre de SALGUES : une visite de Dentu lui fait craindre un chantage, et Bertin commence à dire qu'il faut laisser paraître et mépriser ces horreurs, mais « ceux qui ne me connoissent pas les croiront, et je resterais ainsi dans l'opinion de tout le monde une femme perdue, il me semble que du moins cela devoit vous affliger et que si mon amitié pour vous et mon zèle pour vos affaires ont donné lieu à ces indignes imputations vous devriez n'être pas indifférent sur le résultat »... Elle a consulté FRANCHET : « il ne savoit pas, ou faisoit semblant de ne pas savoir que Dentu étoit de moitié dans *Le Drapeau blanc*. Je crains que tout cela ne soit d'accord avec cette police ou plutôt la Congrégation et qu'ils ne veulent se venger de vous, de moi, que sais-je ? Nous n'en sommes pas et je vois des ennemis partout. Rien ne me fera croire que si la police veut arrêter cette publication, elle ne le puisse pas. Il court des bruits que c'est elle qui la fait faire »... 7[-8] juin. Reproches sur la sécheresse et l'aigreur de ses lettres ; il n'a peut-être pas remarqué qu'elle cherchait à ne l'entretenir que de ce qui pouvoit l'intéresser, notamment le Congrès : « je n'ai pas assez de confiance en vous pour vous parler ainsi de moi, de moi-même »... Elle se défend de se complaire dans des lectures d'Édouard et explique dans quelles conditions elle en a fait à Mme de VINTIMILLE, Mme de DINO, TALLEYRAND et FRISSELL. « J'écris, au lieu de faire de la tapisserie. Cela fatigue moins mes yeux, et cela me fait du bien, en ce que cela occupe mon esprit d'autre chose que de moi, sans pourtant m'en trop écarter ; on joue ainsi de son âme

comme d'un instrument on voit quel son, cela rend, dans telle ou telle position, voilà ce que je trouve d'agréable à cette occupation nouvelle, cela fait vivre sans faire souffrir [...] et c'est de toutes les choses de ma vie, celle où j'ai mis le moins d'amour-propre, et où je me suis sentie plus indépendante des autres »... Grand soulagement : BERTIN a vu Salgues et Dentu, et les horreurs seront retranchées... Elle va lui envoyer la brochure de MOLÉ, désormais rangé à gauche, alors que POZZO se range à droite... Elle prie Chateaubriand d'être bien pour Léontine [de NOAILLES], « la fille de la pauvre Mouche » : « Vous ai-je conté, que le Duc de Laval avoit effacé dans l'Alhambra des noms, des vers, et cent choses inconvenantes que des voyageurs avoient écrits sur vous et sur elle ? »... 17 juin. Échos d'une longue conversation avec VILLÈLE, où elle a défendu les intérêts de Chateaubriand ; elle a insisté sur son aptitude à réussir au Congrès, son adhésion sincère à la politique de Villèle, la considération qu'il inspire aux souverains et leurs ministres, « et je crois qu'il est persuadé. [...] il est très bien disposé, mais je vois un nouveau dégoût qui se prépare pour Adrien, pauvre Adrien, qu'il est tripotier ! On lui a surement défendu de me parler de vos amours à l'Abbaye [Mme RÉCAMIER], mais il tourne de mille manières pour y arriver, et à présent ce sont vos amours en Angleterre dont il vient m'entretenir, en vérité je suis tout près que cela me soit égal, fidélité, confiance, franchise, dévouement je ne crois plus à tout cela et je ne souhaite que de vous imiter et de m'en corriger entièrement »... 27 juin. « Je ne pensais pas à vous remercier de vos recommandations de ne pas parler de vos affaires dans mon salon. Vous feriez fort bien de ne pas m'en parler si vous avez cette crainte, mais je veux vous donner un avis, c'est de faire cette recommandation à l'Abbaye où je crois qu'elle sera fort utile et point du tout intempestive »... 29 juin. « On a été tout agité hier pendant quelques heures des nouvelles d'Espagne et puis cela a crevé comme une boule de savon, mais cela sera vrai bientôt, si cela est faux aujourd'hui »... Réflexions sur une esquisse de François GÉRARD représentant Louis XIV acceptant le trône d'Espagne pour son petit-fils ; admiration pour son portrait de la duchesse de BERRY et ses enfants... Découverte de *carbonari* à Polytechnique...

2 juillet. Elle a vu Joseph JOUBERT pour la première fois depuis sept ans : « il m'est quelque chose parce qu'il est votre ami, mais il est trop affecté pour moi »... 10 juillet. Si elle avait un peu de fierté, c'en serait fini de leur amitié et de cette correspondance. « Depuis quinze ans j'ai été dévouée à vous comme il est rare de l'être, et vous, avez-vous jamais pensé à moi, ou à ce qui pouvoit m'être agréable quinze heures dans toute votre vie ? À présent que vous êtes dans la prospérité et que je vous suis inutile, ne semble-t-il pas que je vous suis importune ? »... L'époque du succès tant attendu a marqué son éloignement. « Vous vous plaindrez encore, eh bien relisez les lettres de la pauvre Lucile qui vous fesoient pleurer avec moi, vous pleurez à présent mais dans ce tems là vous déchiriez son cœur comme vous faites le mien aujourd'hui, sans le faire exprès, par insouciance, par indifférence [...]. Vos qualités viennent de vos émotions plus que de vos principes, lorsque le mouvement est passé, il n'y a plus rien »...

15 juillet. HERMAN est souffrant, elle ne croit pas que Mathieu [de MONTMORENCY] fasse le voyage, et il paraît que l'empereur de Russie ne veut pas de Blacas à Vienne. « L'Espagne va bien compliquer la diplomatie. Quelle horreur que la conduite de ce roi, c'est un sujet de triomphe pour les libéraux [...], mais qu'attendre d'un homme qui dénonçoit ses amis à Napoléon et qui l'appeloit son bienfaiteur »... Nouvelles de TALLEYRAND, ennuyé et affaibli, et du duc de RAGUSE, qui se fait une fortune avec ses établissements... « Tout le monde s'est mis à faire des romans entr'autres la Duchesse d'Aumont, cela me dégoûte des miens. – Savez vous que je suis en train d'un certain sujet [*Olivier*] dont vous étiez tenté, vous souvenez-vous que vous vouliez faire l'histoire d'un pauvre homme, d'un certain paria, à sa manière, un abbé de S' Gildas ; c'est encore un isolement je

ne fais que cela, enfin j'ai essayé, cela m'a amusée d'abord mais à présent, je ne puis plus finir. Me voilà arrêtée tout court. Et ce qui est étrange c'est que je ne puis écrire une ligne à la campagne. Mon pauvre homme est donc resté à moitié chemin, vous savez l'histoire de ce pauvre M. de Simiane qui se tua de désespoir ce sera dans ce genre là. J'ai écrit en lettres car dans ce sujet tout est voilé, tout est mystère, je ne prononcerai jamais le mot, et cela s'appellera *Le Secret*, devinez qui voudra »... 25 juillet. VITROLLES, bien informé, prétend que le Congrès aura lieu début septembre à Vérone ; elle s'inquiète de la prétention d'Adrien de s'y rendre, et du « rival dangereux » que Chateaubriand a en BLACAS, « un degré de plus entre vous et le ministère. Quant à redevenir favori, je n'en crois rien [...], c'est un événement qui occupe beaucoup les esprits, et qui met en campagne tous les intrigans »... Elle compte dédier à Chateaubriand le roman qu'elle a en cours, et qu'elle ne montrera à personne ; elle évoque aussi le magnifique présent de livres que lui a fait le duc de WELLINGTON. Dernière nouvelle : « toute la galanterie de M. de BLACAS à Naples est découverte, la pauvre princesse est dans un couvent, le mari n'a voulu entendre à rien, mais ce qui est excellent c'est que M. de Blacas avoit à Rome une autre maîtresse, la comtesse Estherazy, elle s'est brouillée avec M. de Blacas et est arrivée ici comme une furie, il faut vous dire qu'elle est amie de Madame et de M<sup>de</sup> d'Agout, elle a vu Madame à Vienne et en est très bien traitée, de sorte qu'elle est de S' Cloud, au pavillon de Breteuil, Madame ne sait pas un mot de tout ce scandale et la voit sans cesse »... [28-29 juillet]. Adrien, animé d'« une petite et sotte ambition », espère toujours aller au Congrès et sera sur le chemin de Chateaubriand ; « il dira qu'il connoît mieux que personne les affaires d'Espagne »... Le bruit court que les royalistes ont eu le dessus à Madrid... Détails sur la princesse ESTERHAZY, qui met en émoi la Cour : précisions sur ses origines, son amitié avec Madame après le Temple, sa liaison avec Blacas, et l'intérêt qu'elle inspire au Roi... Elle a revu TALLEYRAND : « il est fini, et cependant c'est encore une grande existence et je m'étonne toujours de l'effet qu'il produit dans une chambre »...

1<sup>er</sup> août. « J'ai encore entendu soutenir que Mathieu iroit au congrès »... Réflexions sur son roman *Olivier*, « entreprise audacieuse » : il y a « une sorte de ridicule attaché à ce malheur que rien ne peut effacer même le talent voyez Abailard. Vous seul peut-être pouviez faire supporter cela, mais moi je n'en ai pas la force, d'ailleurs il y a un autre intérêt dans les sentimens cachés et mystérieux, voyez René »...

5 août. Longue conversation confidentielle avec VILLÈLE, où il n'a été question que de Chateaubriand : « Mathieu ira au Congrès, on ne veut pas offenser les souverains en n'envoyant pas le ministre des affaires étrangères puisque l'Angleterre envoie le sien et que les autres rois vont en personne. On veut peu faire, peu agir, et que tout parte d'ici »... Elle a plaidé pour que Chateaubriand accompagne le ministre : « Mathieu seul pouvoit-il porter ce fardeau très lourd ? En envoyant M. de Chat. avec Mathieu, vous satisfaites à tout cela, l'éclat de son nom et de son talent seront une parure pour la France au Congrès, il est lié avec la plupart de ces ministres, l'empereur de Russie l'emmenera dans une fenêtre et causera avec lui avec intérêt &c. »... Il ne faut pas songer à prendre l'*intérim* des Affaires étrangères... *Lundi midi* [5 août]. « Vous êtes le plus *ingrat* de tous les hommes [...] Le roman [*Olivier*] n'a rien à faire avec ce qui est sérieux dans ma vie, s'il me distrairait un moment ou donne le change à des sentimens amers, ne m'enviez pas cette distraction »... Amertume d'être accusée de *légèreté*... 9 août. Nouvelles suppositions concernant les délégués au Congrès ; mot du duc de MOUCHY sur l'entente entre Chateaubriand et Londonderry. Mais « je renonce [...] à vous parler d'autre chose que de vous, puisque c'est le seul sujet qui vous intéresse »... 12 août. Elle a présenté à Villèle comme « un bon précédent » pour Mathieu que Londonderry emmène à Vienne Lord Clanwilliam...

15 août. Réponse à la dépêche de Chateaubriand annonçant la mort



de CASTLEREAGH, ce qui pourrait le faire envoyer au Congrès, à la place de Mathieu : « C'est un grand événement que la mort de Lord Castlereagh le plus grand en diplomatie après celle de M. de Metternich. Ne sont-ce pas les Grecs qui ont empoisonné ce pauvre homme. Je pense que cela fera un changement. [...] Je vous admire de penser si vite au Congrès, cela ressemble à ces joueurs qui n'ayant plus de lumières, allèrent prendre les cierges d'un mort leur voisin. Qu'est devenu votre petit grain d'ambition, il est devenu un gros arbre avec des branches à l'infini, pauvre frère je vous aimois bien mieux quand vous étiez proscrit et persécuté. Voilà votre élément et votre parure »... 16 août. « Abrégé » de sa conversation avec Villèle : « Vous n'avez pas d'idée de ce qu'il pense de la nullité de Mathieu. Il l'envoie comme une nécessité et il sent autant et plus que nous qu'il ne peut faire cette besogne. Pozzo, Metternich insistent pour Mathieu, Villèle n'est point dupe du motif »... [18 août]. Compte rendu détaillé, avec citations, de cette même conversation avec Villèle... 19 août. Ayant entendu que l'Angleterre enverra au Congrès Sir Charles STUART, elle a représenté ses arguments à Villèle... Joli mot de TALLEYRAND au sujet de CANNING... 22 août. La décision aurait été prise au Conseil. Adrien de MONTMORENCY a fait « les sollicitations les plus actives pour être envoyé au congrès », en arguant de sa connaissance des affaires d'Espagne : « si vous saviez tout ce qu'il nous a bredouillé l'autre jour ! La confusion, le désordre de toutes ses paroles, c'était un chaos pire que celui qu'il vouloit nous décrire »... HYDE ambitionnerait d'y aller. « M. de TALLEYRAND est ravi de toutes ces fautes pauvre homme, il est poursuivi du démon ministériel, il voudroit se rembarquer coute que coute dans cette galère où déjà deux fois il a fait naufrage »... 24 août. Elle a causé avec DOUDEAUVILLE et a bon espoir que Chateaubriand ira au Congrès. « HUMBOLDT va à Vérone pour promener le Roi de Prusse en Italie, c'est un très grand secret »... 26 août. Explications sur son absence de la Cour à la Saint-Louis, et critique d'Adrien, obsédé par Chateaubriand : « rien de plus propre à faire pitié que cette petite vanité, cette petite ambition conduite par ces petites intrigues et ce petit furetage, il ne sort pas des Affaires étrangères et barbouille et bredouille et brouillonne tous les commis, vous représentez-vous tout cela au congrès ? Et qu'on dise, c'est là la France ? »... POZZO est venu lui dire adieu : « Le ton qu'il prend est inconcevable. L'empereur de Russie est le maître il peut tout, il est comme Dieu qu'on lui rende grâce, il n'a qu'à dire un mot, tout est écrasé, il peut entrer à Constantinople comme dans cette chambre », etc. Elle a répondu qu'il fallait alors que l'Europe prit garde : « la

puissance qu'il nous représentoit dans les mains d'un prince moins vertueux devenoit fort dangereux »... 27 août. Conseil extraordinaire ce matin : « Math. va au congrès avec vous. Il n'y aura ni Caraman ni Ferronais ni personne que vous deux. [...] je suis persuadé que Villèle après avoir emporté le point de cette manière, travaillera tout de suite à faire rester ici Mathieu »... 5 heures : « Victoire victoire vous venez d'être nommé au conseil. [...] VILLÈLE est adorable, vous devez l'aimer à la vie et à la mort »... Qu'il se conduise avec modestie auprès de Mathieu, qui n'ira pas au Congrès... [28 août]. Marcellus lui apprend que Mathieu partira vendredi, mais reviendra dans trois semaines, laissant Chateaubriand seul au Congrès. « Voyez le Roi et partez tout de suite. Rivière et tous les amis de Mathieu vont faire l'impossible pour le détourner de ce voyage »... 28 août. Mathieu passera sept ou huit jours à Vienne, puis Chateaubriand sera seul au Congrès, « arrangement fait pour sauver sa vanité » ; Villèle prendra le portefeuille par *intérim*. Recommandations pour son gendre Henri de RAUZAN, qui doit l'accompagner... 29 août. Exaspération suscitée par le retard apporté à l'envoi du congé de l'ambassadeur : « c'est un tel crève cœur pour eux, qu'ils tachent de gater par la forme ce qu'on n'a pu empêcher pour le fond »... Elle désire passionnément qu'il aille à Vienne, de crainte que Mathieu n'y soit assailli de Pozzo et de Caraman « qui redoutent comme le feu votre présence »... Du reste, « ce congrès a bien des côtés fâcheux, si la guerre s'y décide, il sera impopulaire, si l'on nous force un passage de troupe, si l'on tient un langage que nous ne puissions pas repousser ou qui nous jette dans des résistances ouvertes il y a bien à dire »...

21 octobre. Elle est impatiente de recevoir de ses nouvelles [Chateaubriand est arrivé à Vérone le 14 octobre], et fait part de la satisfaction de VILLÈLE à son égard. Il y a « une telle fermentation dans le midi en faveur des Royalistes espagnols qu'on ne sait comment l'arrêter »... « Depuis quelques jours tout le monde vous fait ministre ». CORBIÈRE [ministre de l'Intérieur] est très souffrant, peut-être d'un cancer à l'estomac... La duchesse lit « ce gossip d'OMEARA [Napoléon en exil, ou l'Écho de Sainte-Hélène], des « niaiseries »... Elle a lu Olivier à Mme SWETCHINE : « elle a été noyée dans les larmes, et moi toute étonnée »... 31 octobre. Nouvelles de la mort du duc de SÉRENT, gouverneur du château de Rambouillet, et de l'accouchement de Mme Orfila dans une voiture... « Je suis dans la joie de vos admirations pour l'empereur de Russie, croyez-moi c'est un souverain plein de vraie grandeur, et généreux et magnanime tout naturellement, il y a longtemps que je l'ai jugé, et ce n'est pas pour

audilly a 18 ans  
C'est un grand événement sur  
le mort de Lord Castlereagh  
le plus grand en diplomatie  
après celle de M. de Metternich  
186  
en source par les gens qui  
ont empoisonnés le pauvre homme  
J'espère que cela fera un changement  
mathieu affectueux d'aller au  
Congrès avec peine, j'ai fait  
la campagne, j'en suis sûr  
je voudrais aller aujourd'hui  
Paris, pour tâcher de pénétrer  
les secrets mais j'en suis souffrant  
et le temps est affreux. M. de  
Duras doit venir, Humboldt  
à son ami Gerard, j'en saurais  
par lui les on dit de tous les  
côtés en peut-être plus, pour M.  
de D. j'en vous admire de plus



rien que j'ai son portrait dans mon cabinet »... Elle augure de leur bonne entente. « Il ne faut que vous montrer à vos ennemis pour les désarmer. La Sainte Alliance est le chef d'œuvre de la civilisation, c'est la manière la plus élevée dont on ait jamais considéré les affaires humaines »... Les royalistes vont bien en Espagne, mais « cette révolution est un fruit vert, il faut le laisser murir, cela est triste, mais on ne fera pas de bien à ce pays en le comprimant. Personne n'y veut de la raison et jamais on n'a vu ni les peuples ni les hommes profiter de l'expérience des autres »...

4 novembre. « Tout le monde annonce la guerre et croit à la guerre. Nous attendons une déclaration du Congrès [...] On dit aussi que les anglois ont acheté Cuba des Espagnols, qu'ils leur donnent pour cela 200 millions »... Olivier a un grand succès : « c'est une mode que de l'entendre et on ne s'en soucie que parce que je ne veux pas le montrer »... 6 novembre. Elle devine tout : « vous n'allez pas, ou vous allez peu chez M<sup>de</sup> de LIEVEN et de là, je ne sais quel air de gêne, et de tracasserie, je me rejouis que la C<sup>tesse</sup> de TOLSTOY soit arrivée, j'espère qu'elle va faire son devoir d'amie [...] Il faut qu'elle ait une maison que vous y soyez tous les soirs, qu'elle voie les empereurs, qu'elle fasse des fraix, car c'est ainsi que se conduit le monde, où les grandes choses sont portées par les petites »... 4 heures. Sa lettre du 31 lui remet du baume dans le sang : « j'avois de l'humeur qu'on ne fit rien de vous au Congrès [...] je serois au désespoir de la guerre d'Espagne. Ah ! Quel cri de joie pousseront les libéraux. Tout le pavillon la veut, mais je me flatte encore que l'étoile de Villèle l'emportera »...

11 novembre. Elle déplore les négociations en vue des élections législatives, et craint le triomphe des libéraux, que le Congrès eût dû éviter : « il ne falloit pas causer tant de plaisir à ses ennemis. On en est donc réduit à déclarer qu'on fait la guerre pour sauver la personne de Ferdinand VII, car B. prétend que l'article lui a été dicté par VILLÈLE » ; mais elle ne croit pas BERTIN : Villèle est incapable de tant d'absurdité. En France personne ne veut donner son sang ni un écu pour Ferdinand VII : « On dira, c'est la Royauté, mais cette idée est trop abstraite pour être comprise des masses, pour elles c'est la guerre et une guerre impopulaire »... Les intrigues vont leur train. « On dit qu'on enverra M. le Duc d'ANGOULÈME (tout à fait contre la guerre) à l'armée, avec Macdonald et Bellune. S'il en est encore tems, rappelez toute votre éloquence, brûlez tous vos livres et demandez à votre génie un moyen de nous tirer de là sans guerre, souvenez-vous de ma prédiction, elle sera fatale. [...] Dites à l'empereur de Russie que s'il veut du bien à la France, il ne la pousse pas à cette guerre, eh mon Dieu ! La révolution d'Espagne aura sa marche quelque chose qu'on fasse, les espagnols en sortiront libres, et ils feront bien de se

dérober à l'arbitraire de Ferd. VII – et si c'est pour la vie de ce Roi, que l'on craint, on ne fera qu'accélérer sa perte en faisant entrer des troupes étrangères en Espagne »... 14 novembre. Elle désapprouve qu'il se couche à 9 heures : « pourquoi ne pas aller dans le monde, et vous faire voir. Cette manie bizarre donnera lieu à cent contes, mais le vieil homme reparait toujours, qu'on vous fasse ambassadeur, ministre ou pape, vous serez toujours un sauvage »... Olivier a grand succès auprès de ceux à qui elle l'a laissé lire, mais l'annonce de deux nouveaux Abailard l'incite à « le jeter au feu »... 17-18 novembre. Ils n'ont plus que l'étoile de VILLÈLE pour les sauver de la guerre, mais on dit qu'elle pâlit, pendant « la peur est pour lui c'est un bon auxiliaire »... Elle commente les élections « à la fleur d'orange », et la rumeur selon laquelle Villèle serait remplacé aux Finances par le duc de Lévis... Elle prépare un roman pour le retour de Chateaubriand [*Le Moine du Saint-Bernard*] : « C'est un sujet admirable, mais il faudroit plus de talent que moi, c'est le factice de la vie, guéri par la passion »... 24 novembre. Elle l'entretient de la spéculation financière à Paris, et exprime le regret d'élections « trop bonnes – Sapineau et un autre Vendéen dans la Vendée [...] Le gouvernement ne sait pas ce qu'il perdra, en perdant cette opposition scandaleuse à laquelle on ne peut se rallier avec honneur »... Elle parle aussi de ses romans : « j'ai fait un Moine qu'on dit qui est mieux que tout ce que j'ai fait, me voilà femme auteur, vous les détestez, faites-moi grace, en verité ce n'est pas moi, je ne sais ce qui me possède, un souffle, un lutin, cette fois cy, j'avois cette épée dans le corps, comme pour Ourika, j'étois bien plus tranquille pour Olivier »... 25 novembre. On ne croit plus à la guerre, hors *Le Drapeau blanc*... Fait divers dramatique à Rouen... 2 décembre. Il est déplorable que le Roi ait élevé Mathieu au rang de duc : ces « misérables vanités » donneront des armes contre le gouvernement royaliste... L'opinion publique ne croit pas à la belle indépendance de la France dans les résolutions de Vérone, « mais lorsqu'on verra que réellement notre position est si honorable, il faut croire qu'on vous rendra justice. J'entendois hier des calculs qui font frémir. Nous n'avons pas plus de 50 ou 55 mille hommes réels pour entrer en Espagne, voyez si nous pouvons faire la guerre »... Elle le presse de revenir « après avoir expédié la Grèce et l'Italie », et termine sur une note plus littéraire, en se moquant du discours de réception à l'Académie du pauvre DACIER, et d'un mot bête de FRAYSSINOUS. Et d'assurer : « je ne suis qu'à vous, ou au Moine. Je ne sais lequel l'emporte dans mon cœur, il vaut bien mieux que vous et cependant je crois que vous avez la préférence »... Etc.

8 000 / 10 000 €



187

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Édouard*, [début 1822] ; 45 pages in-8.

FRAGMENTS ET BROUILLONS DU SECOND ROMAN PUBLIÉ DE LA DUCHESSE DE DURAS.

Composé au début de 1822 à la suite d'*Ourika*, le roman *Édouard* fut d'abord imprimé à cent exemplaires pour une édition privée, puis publié par Ladvocat en décembre 1825, anonymement mais avec la mention « par l'auteur d'*Ourika* » ; le premier tirage fut presque aussitôt épuisé, et suivi d'un second tirage. Mme de Duras avait lu et fait lire son manuscrit à ses relations dès le printemps de 1822.

La majeure partie du présent manuscrit est une mise au net, avec page de titre et épigraphe tirée du Tasse, et feuillets numérotés ; un double feuillet non chiffré, plus lourdement chargé de ratures et corrections, provient sans doute d'une version antérieure. La totalité représente un quart environ de la version publiée. Foliotée [1]-2, 6, 9-14, 19-22, 45-50, puis 11 et 14, la partie mise au net correspond aux pages 97-99, 101-102, 103-107, 109-112, 127-131, 153-154 et 155-156 de la récente édition en Folio classique ; le brouillon non chiffré, aux pages 164-165 de la même édition.

L'intrigue remonte au début des années 1780 : le narrateur, embarqué pour rejoindre les troupes françaises en Amérique, s'intéresse à un jeune passager qui au terme de leur traversée, s'inscrit dans son régiment et lui sauvera la vie lors d'un assaut donné à un fort sur la Schuylkill. Édouard confie au blessé convalescent une relation écrite de sa vie et ses amours avec la fille de son protecteur et son bienfaiteur : celles-ci, pleines de charme, de remords et de péripéties, sont viciées par des considérations d'honneur et de rang social...



187

800 / 1 000 €



**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Olivier, ou le Secret*, [1822] ; 288 pages in-8 en 12 cahiers cousus de fils de soie verte.

MANUSCRIT COMPLET DE CE ROMAN CÉLÈBRE EN SON TEMPS, MAIS QUI ATTENDIT PRÈS DE 150 ANS D'ÊTRE PUBLIÉ.

Composé de juillet à octobre 1822, ce roman par lettres connu aussitôt un grand succès, lors de quelques lectures privées : « *Olivier* a de grands succès, c'est une mode que de l'entendre et on ne s'en soucie que parce que je ne veux pas le montrer », écrit la duchesse de Duras à Chateaubriand le 4 novembre 1822. On connaît la supercherie commerciale d'H. de Latouche : au courant du roman inédit de Mme de Duras, il publia en janvier 1826 un *Olivier* anonyme, dont une première édition à Francfort prétendait être de l'auteur d'*Ourika* et d'*Édouard* ; la duchesse démentit l'attribution, et décida de ne pas publier le sien. Stendhal s'inspira de ce qu'il savait de ce roman inédit pour son roman sur l'impuissance, *Armance*, nommant d'abord son héros Olivier, puis Octave. Il fallut attendre 1971 pour lire l'*Olivier* de Mme de Duras d'après une première ébauche (édition de Mme Denise Virieux, chez José Corti), et 2007 pour le lire dans une version plus complète, établie d'après le présent manuscrit par Mme Marie-Bénédict Diethelm (Gallimard, « Folio classique »).

Ce manuscrit est une mise au net soignée, présentant de nombreuses petites corrections ou variantes, avec des additions et quelques lignes biffées ; à deux endroits, la reprise du texte fut suffisamment importante pour faire l'objet d'un béquet et de deux feuillets intercalaires.

Le texte se compose de trois parties d'égale longueur et d'une conclusion avec note. L'intrigue fut sans doute inspirée par le drame qu'avait connu, en 1818, la duchesse de Duras : à trois jours de la signature du contrat de mariage de sa fille cadette Clara avec Astolphe de Custine, ce dernier rompit ses fiançailles par une lettre à la duchesse. *Olivier, ou le Secret*, est le fruit des observations et conjectures de Mme de Duras. Du reste, l'intérêt du public pour l'ex-fiancé de Clara ne pouvait qu'être attisé par l'agression mystérieuse dont celui-ci fut victime en 1824, puis par *Aloys* (1829), roman à clefs dans lequel Custine présenta sa rupture comme un acte d'indépendance face aux intrigues de la duchesse et ses complices.

Dans *Olivier, ou le Secret*, l'obstacle au mariage reste une énigme. Pressé par sa cousine et amie, Louise de Nangis, Olivier se dit prêt à révéler son « secret fatal » : « Je peux te confier ce secret il n'intéresse que moi, il ne regarde que moi, et l'honneur ne me défend pas de le révéler », etc. (III, vi). Mais ce langage obscur, et la mélancolie persistante d'Olivier, amènent une réponse audacieuse : « Olivier ! Dis un mot ; et Louise qui n'a jamais vécu que pour toi, immolera sa vertu à ton bonheur, et son repos à ta vie ; mais que du moins, ce sacrifice te rende à toi-même, qu'en me perdant, je te sauve, et alors je supporterai avec courage la honte et mon propre mépris. – Cachée, ignorée, je vivrai pour toi seul [...], je n'aurai dans ma retraite que le regret de la vertu » (III, xx)... Le dénouement dramatique de leurs amours sera suivi de cette « Note » : « On n'a jamais su le secret d'Olivier. Quelques personnes ont répandu dans le monde qu'il avoit eu des raisons de se croire le frère de M<sup>de</sup> de Nangis. Cette conjecture a paru probable, mais elle est demeurée sans preuve, comme toutes celles auxquelles cette déplorable aventure a donné lieu ».

ON JOINT une vingtaine de pages de BROUILLONS (dont un au dos d'une lettre du chevalier Lemoine, officier garde-vaisselle de la Maison du Roi, 14 octobre 1822) ; plus une COPIE MISE AU NET COMPLÈTE (271 pages petit in-4 en cahiers).





189

189

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Les Veilles du S<sup>t</sup> Bernard* [ou *Le Moine du Saint-Bernard*, 1822] ; 80 pages in-8 sous chemise annotée par sa fille Clara, et 31 pages in-4.

ROMAN INÉDIT, LU DANS LES SALONS DU VIVANT DE L'AUTEUR.

MANUSCRIT DE PREMIER JET, avec ratures et corrections, et des additions sur des béquets collés, sur des feuillets doubles numérotés de 1 à 20, et de 1 à [8].

Composé à la suite d'*Olivier, ou le Secret* (ou simultanément), ce roman inédit était achevé en novembre 1822. Astolphe de Custine s'en inspirera pour son roman *Aloys ou le Religieux du Mont Saint-Bernard*, publié en 1829.

En octobre 1788, un voyageur jeune et imprudent manque de succomber au froid dans les Alpes ; il est sauvé par un moine. Le temps de se rétablir de sa mésaventure, le voyageur se pique de curiosité pour son sauveteur, le Frère Ange, et s'enquiert de savoir comment il vint au Saint-Bernard. Le Frère Ange lui raconte donc son histoire : destiné dès la naissance à une carrière ecclésiastique, il eut une éducation qui détruisit en lui « l'ouvrage de la nature » (« j'étois vain de ma vaine science [...] je n'étois en réalité qu'un mensonge. C'est que le monde avoit fait de moi un prêtre, et c'est une puissance qui n'appartient qu'à Dieu seul »)... Mondain et ambitieux, à 25 ans il attend de l'avancement lorsqu'il a l'occasion d'obliger le baron d'Acigné, un marin qui parle de sa femme et sa fille de manière à charmer son auditeur. Le baron meurt, et lui lègue le soin de sa femme et sa fille, bientôt orpheline de mère aussi. Agité de sentiments inconnus, le jeune homme forme le projet de servir de père à Coralie, de la marier, etc. ; il est épouvanté de découvrir « la violence » des passions qu'il éprouve à l'égard de sa protégée... Sa mère, d'abord indifférente à l'affaire, propose un mariage qui entre dans ses propres intérêts ; Coralie le refuse... Tirailé entre sa passion pour Coralie, le

regret de son engagement ecclésiastique et le remords, il apprend sa nomination de coadjuteur de son oncle : il refuse la place, et se rend auprès de Coralie, qui pleure de décevoir ses bienfaiteurs en refusant le mariage proposé. « Ah Coralie ! vous méritez les adorations de l'univers, personne n'est digne de vous ! – Je m'arrêtai ! – La main de Dieu suspendit sur mes lèvres ce coupable aveu ! »... Coralie propose de se faire religieuse, son amoureux pense un instant « l'arracher des bras de Dieu même où elle s'étoit réfugiée, mais sans doute les prières de cet ange détournèrent cette horrible tentation j'eus honte de moi-même, par un noble effort j'essayai de m'élever au niveau de cette ame sublime qui avoit su purifier une passion coupable sans l'éteindre. Oui pensois-je, nos destinées seront en effet semblables, tous deux consacrés à Dieu [...] ; dans cette source immense de bonté, iront se perdre ces sentiments qui eussent pu nous rendre heureux un instant sur la terre »... Et il se précipite à la frontière : « je voulois me rendre seul à pied au S<sup>t</sup> Bernard »...

Un second manuscrit relate l'histoire d'un terrible naufrage sur les côtes bretonnes, dont les seuls survivants sont deux jeunes enfants, garçon et fille, sauvés par un brave nègre qui y trouve la mort. Les enfants sont recueillis par le baron d'Acigné dans son château, qui va les élever avec sa sœur, et, n'ayant pu rien retrouver sur leur identité, se décide à les adopter...

ON JOINT UN DOSSIER de BROUILLONS autographes, très corrigés (40 pages formats divers, plusieurs au dos de lettres à la duchesse, sous chemise rédigée par sa fille Clara) : ils se rapportent à l'expérience du voyageur (la promenade en montagne, son admiration pour les moines, son intérêt pour celui qui l'a sauvé), et au récit de Frère Ange (la tradition ecclésiastique de sa famille, son éducation, les projets de sa mère pour Coralie, plus un intéressant développement sur le chagrin et la jalousie qu'il éprouve lorsque Coralie découvre les plaisirs mondains).

1 000 / 1 200 €



190

190

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT, BROUILLONS ET NOTES autographes, [*Le Paria*, début 1823 ?] ; 7 feuillets in-8 doubles formant 26 pages, et 60 pages in-8 ou in-12 (qqz salissures).

ÉBAUCHE D'UN ROMAN RESTÉ INÉDIT À CE JOUR.

Écrite après le grand succès du *Paria* de Casimir Delavigne, sur la scène de l'Odéon (tragédie en 5 actes créée le 1<sup>er</sup> décembre 1821), cette ébauche romanesque est nourrie du souvenir de *La Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, de recherches de Mme de Duras sur le système indien des castes, et aussi, sans doute, de quelques souvenirs personnels de l'amertume de l'exil. Voir l'étude de Marie-Bénédict Diethelm, « À propos d'une ébauche romanesque de Claire de Duras, *Le Paria* », in *Le Magasin du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 1, 2011. L'ensemble comprend :

- des fragments de premier jet, avec de nombreuses ratures et corrections, dont certains fixent la pensée de l'auteur ou constituent des jalons de l'intrigue, et d'autres forment un texte continu ;
- une première mise au net, elle-même corrigée, et interrompue au milieu d'une page. Les deux tiers environ de cette mise au net corrigée constituent une entrée en matière situant l'action et présentant le protagoniste, et la suite correspond au début d'un récit autobiographique du protagoniste.

Le roman s'ouvre à l'été 1790, à Dieppe, où le narrateur, atteint d'un état de langueur persistant, s'est rendu pour prendre les bains de mer et se distraire de sa mélancolie. Il remarque fréquemment sur la jetée un personnage solitaire et silencieux, dont l'aspect et la manière l'intriguent. Une circonstance fortuite – le port d'une canne de bambou – suscite chez l'étranger une réaction passionnée, et délie sa langue ; il consent enfin à parler, et commence le triste récit de sa vie, et de celle de ses parents : « indou » sans caste, il s'est exilé après avoir écouté un « grand docteur d'Europe » parler de son pays...

Dans une version primitive, c'est l'Indien qui est narrateur et un médecin d'hôpital qui provoque ses confidences : « Et qu'êtes-vous venu faire ici, mon ami, me demanda-t-il ? – Ah ! monsieur, un grand pandit d'Europe avoit dit à mon père que tous les hommes étoient frères dans ce pays », etc.

800 / 1 000 €



191

191

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Amélie et Pauline*, [vers 1823 ?] ; 8 pages in-4 et 3 cahiers in-8 de 54 pages (plus qqz ff. blancs (salissures aux premiers et derniers ff. des cahiers)).

SCÉNARIO ET ÉBAUCHE D'*AMÉLIE ET PAULINE*, ROMAN INACHEVÉ, publié en 2011 par Mme Marie-Bénédict Diethelm, aux Éditions Manucius.

Le CANEVAS détaillé comporte des ratures et corrections ; le manuscrit, de premier jet, présente peu de corrections.

L'histoire s'ouvre en janvier 1790 : le comte Henry de Melcy va quitter la France, tombée « sous l'empire d'une faction insensée » ; déçu par son mariage, il rejoint sans regret l'armée des Princes. Après l'échec de la campagne de 1792, il se retire à Lausanne, où il se lie avec une famille d'émigrés, dont une jeune veuve, Amélie, qu'il suivra ensuite en Angleterre, où leur amour s'enflammera. Le manuscrit s'interrompt alors qu'Amélie est toujours une « sœur » pour Henry, et qu'Henry commence à découvrir, de loin, des qualités insoupçonnées chez son épouse légitime...

Le canevas, qui pose les jalons de l'intrigue jusqu'au retour des amants en France, est le SEUL PLAN ROMANESQUE CONNU DE LA DUCHESSE DE DURAS. Citons-en quelques fragments correspondant à la suite du roman inachevé : « On apprend que la comtesse a divorcé. Scène de passion. Amélie cède, remords d'Amélie. Tous ses sentimens se concentrent sur le comte. Sa passion pour elle prend de nouvelles forces et si on pouvoit connoître le bonheur dans le crime, ces deux amants le connoitroient. Deux mois se passent dans cette situation, le comte reçoit une lettre de la comtesse qui lui apprend qu'elle n'a divorcé que pour conserver sa fortune au comte [...], la <sup>cesse</sup> a soigné son beau-père dans ses derniers moments et en prison il n'a trouvé de consolation qu'en elle, une lettre posthume recommande au comte le bonheur de cette femme charmante. Le comte se détermine à cacher ces lettres à son amie. Premier mystère entre eux »... Rentrés en France, Amélie est « froidement reçue » par sa famille, le comte rejoint sa femme et insensiblement, grâce à la comtesse, « la confiance et l'intimité du mariage, forment entre ces deux époux un lien, qui ne ressemble point à la passion profonde que le comte a ressentie pour Amélie, mais qui vaut peut-être mieux, parce qu'il est établi par les convenances sociales et à l'abri de l'inconstance des variations du cœur »...

1 000 / 1 200 €



192

192

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, *Mémoires de Sophie*, [1823-1824] ; 250 pages in-8, la plupart sur feuillets doubles chiffrés.

MANUSCRIT DE PREMIER JET DE CE ROMAN DE L'ÉMIGRATION, RESTÉ INACHEVÉ, publié en 2011, par Mme Marie-Bénédictte Diethelm, aux Éditions Manucius.

Le récit est divisé en deux parties, plus le début d'une troisième partie restée à l'état de fragments. Il s'agit d'un PREMIER JET TRÈS CORRIGÉ par l'auteur, écrit sur des feuillets doubles numérotés de 1 à 54 : l'écriture remplit les pages d'un bord à l'autre ; les additions, corrections et suppressions nombreuses, et une dizaine de béquets portent des mises au net de passages retravaillés. La première partie occupe les feuillets 1-30/1, et la seconde les feuillets 30/2 à 54 (manque le dernier feuillet 55, qui ne contenait que deux courts paragraphes de conclusion, selon la copie).

Prenant appui sur les événements de la Révolution – la fuite à Varennes, l'abolition des privilèges, l'invasion des Tuileries, les massacres de Septembre, la mort du Roi, etc. –, inspirés de souvenirs personnels de Mme de Duras, ancienne émigrée elle-même, les *Mémoires de Sophie* suivent le destin d'une orpheline de la plus haute noblesse française, destinée à être abbesse de Remiremont, qui a la faiblesse de s'attacher à un ami de son frère, M. de Grancey, dont le mariage, déjà arrangé, se conclut rapidement. Réfugiée avec sa grand-mère à Lausanne, puis à Londres, Sophie fréquente le beau monde de l'émigration et quelques aristocrates anglais, et continue de se laisser courtiser par M. de Grancey, qui parle de faire casser son mariage... La troisième partie évoque l'héroïne, sa grand-mère, son frère et M. de Grancey, ces derniers rescapés du débarquement de Quiberon, menant une vie solitaire sur la côte anglaise ; Sophie rentre à Paris,

déterminée à obtenir « une surveillance » pour M. de Grancey, qui permit le retour de l'émigré. Par hasard, à la veille de se présenter au ministère de la Police générale pour demander cette grâce, elle va au spectacle et échange quelques mots avec une jeune femme attendrie par la tragédie, et dont les réflexions l'émeuvent. Elle la retrouvera le lendemain, au ministère ; l'audience de Sophie suivra celle de l'inconnue. « Il falloit vivre à une époque caractérisée par l'oubli de toutes les convenances, pour qu'il fût possible qu'une personne non mariée, allât seule chez un ministre solliciter le rappel d'un homme qui n'étoit ni son père ni son frère, ni même son parent, mais alors on n'y regardoit pas de si près, réussir étoit tout, la nécessité faisoit la loi, et des personnes qui avoient conservé les manières de l'ancien régime en émigration les perdoient à Paris, l'isolement, l'exil étoient moins contraires à ces souvenirs que ces nouvelles mœurs qui à Paris vous entouroient et vous pressoient de toute part. La revolution n'étoit complete pour un émigré qu'à son retour »... Introduite auprès de FOUCHÉ, « dont la phisionomie portoit l'empreinte de tous les crimes », elle apprend que le ministre vient de refuser la supplique de Mme de Grancey ; « goguenard », Fouché l'accorde à l'amie du « heureux coquin », et c'est pour elle une illumination : « je n'eus plus un moment de bonheur. J'entrevis mon devoir »...

ON JOINT 10 pages de BROUILLONS autographes, dont un au dos d'un faire-part (juin 1822), un autre au dos d'une lettre signée du banquier Jacques Laffitte (22 juillet 1823), un troisième au dos d'une l.a.s. de son amie Mary Berry (23 juillet [1823]) ; et la COPIE D'ÉPOQUE des deux premières parties des *Mémoires de Sophie* (liasse de 5 cahiers cousus in-fol. de 118 pages), mise au net très lisible, portant à la dernière page le mot « Fin ».

1 500 / 2 000 €



193

193

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

15 lettres autographes signées et 6 lettres autographes, à Charles BRIFAUT ; et une lettre autographe signée de Charles BRIFAUT à la duchesse, [1825 ?] ; 25 pages in-12, la plupart avec adresse.

BELLE CORRESPONDANCE AVEC CHARLES BRIFAUT (1781-1857).

Ayant entendu dire que Brifaut possédait quelques lettres de Mme COTTIN, « où l'on retrouve tout son talent », la duchesse souhaite les connaître : « souffrant depuis plusieurs années, elle ne sort jamais de chez elle, tout le plaisir ou l'amusement de sa vie est dans la conversation et dans la lecture et elle trouverait un vif intérêt dans celle, qu'il est au pouvoir de monsieur Brifaut de lui procurer, personne n'admirant autant que la D<sup>esse</sup> de Duras l'esprit, l'âme, et le talent de M<sup>de</sup> Cottin » (18 avril)... Elle propose d'écouter demain, la lecture qu'il consent à lui faire, mais le prie « de ne pas apporter chez elle des préventions si favorables, elles commencent à lui faire peur »... Elle invite Brifaut à venir entendre Mlle GAY dire ses vers sur la Coupole : « je sais que vous aimez son beau talent » (samedi)... « On dit que vous avez fait des couplets charmans à Lormoy » (samedi)... Rappel de sa promesse : « je crois que je suis la seule personne qui n'ait pas entendu ces jolis contes » (dimanche)... Une lecture de M. de La Ville les a tenus enfermés... D'autres billets d'invitation, remerciements, etc.

BRIFAUT adresse à la duchesse une lettre délirante de louanges sur son « ravissant ouvrage », *Édouard*, « une de ces productions d'un ordre supérieur qui laissent de longs souvenirs, qui développent en nous de nouvelles forces pour la vertu, qui nous élèvent au-dessus de la sphère des pensées communes », etc. Il est heureux d'en connaître l'auteur, « une de ces ames qui n'apparaissent que de loin en loin pour relever l'espèce humaine de l'état de dégradation où le siècle l'a fait tomber. [...] Qu'on doit se sentir fier d'avoir reçu du ciel une mission aussi belle, aussi honorable que celle de réveiller parmi les hommes le sentiment de la vertu, de rendre au malheur sa majesté qu'il avait perdue et ses ressources qu'il négligeait ! Quel imposant spectacle que celui du devoir luttant avec les passions ! »...

600 / 800 €



194

194

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe (incomplet), [*Glenarvon*] ; 91 pages in-4 et 61 pages in-8 en 5 cahiers cousus ou épinglés (mouillures et salissures à certains ff.).

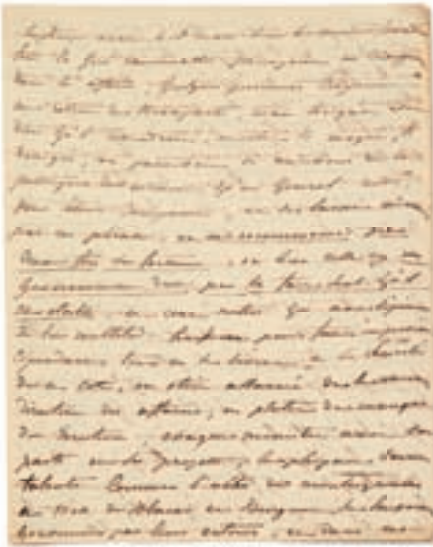
TRADUCTION FRAGMENTAIRE DU CÉLÈBRE ROMAN DE LADY CAROLINE LAMB (1785-1828), *GLENARVON* (3 vol., 1816).

Les protagonistes de ce roman « gothique » et à clefs sont la naïve Calantha (Caroline Lamb), Lord Avondale (son mari William Lamb) et le corrupteur Glenarvon (son ex-amant Lord Byron) ; l'intrigue se déroule en Irlande, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur toile de fond du soulèvement contre la tutelle anglaise.

Le manuscrit, INÉDIT, se compose des chapitres 10 à 33 du tome I, et 1 à 12 du tome II ; il présente des ratures et des corrections, et quelques mots laissés en blanc ou en anglais. Citons les premières lignes du manuscrit (chapitre X) : « On peut imaginer que l'amour devoit se montrer de bonne heure dans un caractère tel que celui de Calantha. En effet l'amour avec toute sa violence et toute sa — s'étoit déjà rendu maître de tout son cœur. Quoi ! Malgré la maxime de Mrs Seymour qu'une jeune personne ne pouvoit connoître l'amour avant quinze ans, quoi, malgré l'injonction de Lady Margueritte que Calantha ne devoit avoir des yeux que pour celui qui lui étoit destiné depuis l'enfance, Calantha avoit regardé, Calantha avoit vu, et qui plus est, elle pensoit que l'impression qu'elle avoit reçue seroit aussi durable qu'elle étoit vive »...

Avec une note au crayon de la duchesse de Rauzan : « Ce ci semble un projet de roman je n'en ai aucune connaissance ».

500 / 600 €



195

**195**  
**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRIT autographe, [*Souvenirs de mars 1815*] ; 9 pages petit in-4.

SOUVENIRS INÉDITS SUR LA FIN DE LA PREMIÈRE RESTAURATION ET L'ANNONCE DU RETOUR DE NAPOLÉON, probablement écrits en vue de son projet de mémoires.

« Longtemps avant le 5 mars tout le monde, c'est-à-dire tous les gens raisonnables prévoyaient un changement dans les affaires, quelques personnes croyaient au retour de Bonaparte », suscitant l'incrédulité et la moquerie ; Mme de Duras souligne les erreurs du gouvernement, le manque de direction des affaires (certains ministres comme l'abbé de Montesquiou, MM. de Blacas et Beugnot « se laissoient gouverner par leurs entours »), les intrigues, les faveurs, le ralentissement des « vigoureuses institutions de Bonaparte », les nominations impolitiques, etc. Or « le mépris amène toujours des catastrophes en France »... Ce fut CHATEAUBRIAND qui, le lundi [6 mars], annonça la nouvelle à la duchesse : « Bonaparte est débarqué ! À ce mot tout mon sang se concentra vers mon cœur. En un instant la perte de la France, la nôtre, existence fortune patrie, tout fut perdu à mes yeux »... Aussitôt, elle se précipita chez ses gens d'affaires pour faire des ventes réelles ou simulées de ses biens : « je trouvai des difficultés partout, l'idée du retour prochain de Bonaparte détruisoit toute confiance [...] je voyois cet édifice si nouveau prêt à crouler sur ma tête »... Elle fait une relation animée de l'agitation provoquée par les dépêches télégraphiques, le départ de Monsieur, l'attente de la réunion des Chambres, les faux espoirs d'une usurpation d'identité, puis l'interruption des communications due à une tempête qui fit rage même à Paris : « en effet, nous étions bien près du naufrage »... Le surlendemain, son inquiétude la conduisit chez les Orléans, au Palais-Royal : « je crois voir M. le Duc d'Orléans lui-même tout pâle, entre sa femme et sa sœur toutes deux décomposées », ils ne recevaient pas, mais elle rencontra dans la cour l'abbé de Saint-Phar, « il me dit tout est perdu, Bonaparte est à Lyon, La Bédoyère s'est joint à lui [...] je retourne aux Tuilleries consternée. »

ON JOINT le manuscrit de travail (d'une autre main) pour l'élaboration d'une adresse à Louis XVIII, peut-être du duc de Duras, premier gentilhomme de la Chambre du Roi (8 pages in-4 ou in-8).



196

C'est un exposé de la situation critique dans laquelle la France se trouve au début de l'occupation des troupes alliées, mettant en garde contre une réaction aux pillages qui amènerait une nouvelle chute du trône : « chaque pas des soldats étrangers sera ensanglanté. La France aura moins de honte à se détourner elle-même qu'à se laisser détourner par les autres. Le moment approche, déjà l'esprit national prend une affreuse direction. Une fusion se forme entre les partis les plus opposés. La Vendée elle-même rapproche ses drapeaux de ceux de l'armée. Dans cet excès de maux, quel parti restera à V.M. que celui de s'éloigner »...

500 / 600 €

**196**  
**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRITS autographes de PENSÉES ET PRIÈRES ; 49 pages in-8.

ENSEMBLE DE MANUSCRITS DE PREMIER JET DE MÉDITATIONS, PENSÉES ET PRIÈRES, EN PARTIE INÉDITES.

Un premier groupe de manuscrits (19 pages) se rattache au petit recueil posthume *Réflexions et prières inédites* (Paris, Debécourt, 1839), dont il constitue la plus grande partie, avec des variantes : *La piété* ; *La crainte de Dieu* ; *La force* ; *La Science* (« On blâme la science et quelques personnes la croient incompatible avec la piété, elles se trompent »...) ; *L'indulgence*.

Un petit cahier, avec quelques feuillets volants insérés, est intitulé : *Recueil de prières à l'usage des enfants* (30 pages). Outre des prières et méditations (notamment pour préparer à la confession et la communion) ou des conseils, on y trouve un « Portrait du véritable chrétien », des « Devoirs d'un enfant dont les parents sont pauvres », et des textes « sur Dieu et la prière » et « sur nos devoirs envers nos parents ».

ON JOINT divers autres textes ou fragments autographes (environ 20 pages formats divers), dont un sur les Allemands ; et l'édition originale des *Réflexions et prières inédites* (Paris, Debécourt, 1839 ; in-18, rel. maroquin rouge, dentelle int.).

500 / 600 €

197

**Claire de Kersaint, duchesse de DURAS.**

MANUSCRITS autographes (fragments) ; environ 110 pages formats divers.

FRAGMENTS ET ÉBAUCHES LITTÉRAIRES.

9 premières scènes d'une comédie inachevée : un baron, sa cousine Mme de Mirande, et la fille de celle-ci interprètent une intrigue fondée sur l'héritage et les amours contrariées...

Ébauche d'un roman situé à Paris : y figurent le jeune comte Arthur d'Alincourt, la belle comtesse Idalie, et l'ami intime d'Arthur, Melcy...

7 poèmes ou chansons : « Je te dis adieu sans douleur/ Âge d'amour, âge d'ivresse... » ; « Paris en talens abonde/ Mais veut accroître son bien... » ; *La Vieille Femme*, etc.

Fragments et ébauches en prose : compte rendu d'une traduction des Mémoires et de la vie de Benvenuto Cellini ; récit romanesque d'un voyageur en montagne ; dialogue entre Toinette et un malade ; scénario mettant en scène Henri IV et son ministre Sully ; notes documentaires relatives à l'Inde, etc.

500 / 600 €

198

**[Claire de Kersaint, duchesse de DURAS].**

37 lettres, la plupart autographes signées et adressées à la duchesse (ou à son mari), 1813-1826.

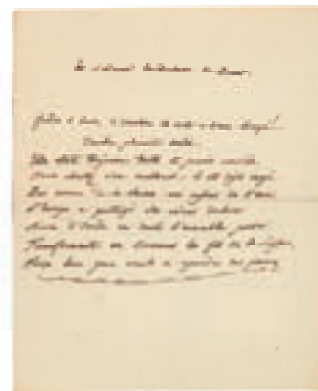
Frère ANTOINE [Saulnier de Beauregard] abbé de la Trappe de Melleray (1826), Louis-François BERTIN [1822, sur son entretien avec Salgue qui promet des cartons pour ses *Mille et une calomnies*], marquis de CHAMPENETZ (1821, pour l'appartement du duc de Duras au Pavillon de Flore), Joseph de COETNEMPREN (1822), comtesse de CRESOLLES née Marigny (1821), marquis DESSOLLES, duchesse de DEVONSHIRE, DONNADIEU, Louise-Charlotte de Noailles duchesse de DURAS (1821, nouvelles familiales), Charles-Marie de FELETZ (2), comtesse de FEZENSAC, Auguste de FORBIN (au sujet d'une lecture), Auguste de GOURCUFF (2), Lord LANSDOWNE, Henriette marquise de la TOUR DU PIN (5), baron LOUIS, Bernard de MARIGNY, Louise de Thezan de MERODE (1816, sur la santé de Mme de La Tour du Pin), marquise de MONTCALM (2, sur *Édouard*, et anecdote sur les préjugés de l'Ancien Régime), comte de MONTMORENCY, Louis de VIGNET (Chambéry 1824, belle et longue lettre sur *Ourika*), Charlotte de VIRIEU, etc. ; une belle lettre de Christian de CHATEAUBRIAND (?) à son oncle Hervé de Tocqueville de Rome (1813), et une lettre d'un diplomate au vicomte de Chateaubriand lors du congrès de Vérone, etc.

ON JOINT un passeport délivré à la duchesse de Duras en 1827 (voyage en Suisse et Italie), et divers documents, dont un ensemble de poèmes ou copies de poèmes de mains diverses, plusieurs dédiés à Mme de Duras, dont 2 par Louis de VIGNET, et 4 sur *Ourika*.

500 / 700 €



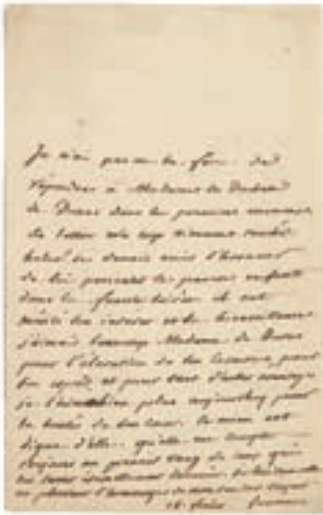
197



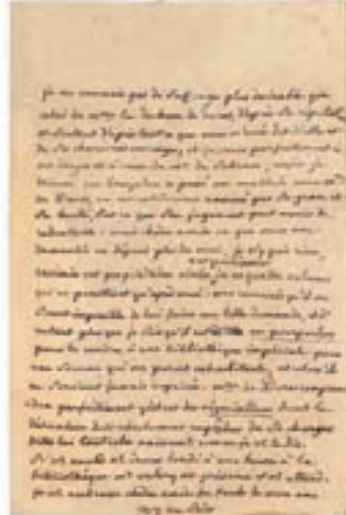
198

Je n'ai pas eu la force de  
répondre à Madame la Duchesse  
de Duras dans les premiers moments.  
Sa lettre m'a trop vivement touché.  
hélas! je devais avoir l'honneur  
de lui présenter ce pauvre enfant  
dans la funeste barrière. il eut  
mérité son intérêt et sa bienveillance.  
j'aime beaucoup Madame de Duras  
pour l'élevation de son caractère, pour  
son esprit, et pour tant d'autres avantages.  
je l'aime bien plus aujourd'hui pour  
la bonté de son cœur. le mieux est  
digne d'elle. qu'elle me compte  
toujours au premier rang de ceux qui  
lui seront éternellement dévoués. je lui renouvelle  
en pleurant l'hommage de mon tendre respect  
14. Février Fontenay.





199



200



201

199

**Louis de FONTANES** (1757-1821) écrivain et administrateur. 8 lettres autographes signées, [vers 1815-1820], à la duchesse de DURAS ; 10 pages in-4 ou in-8 (qq's mouillures ou salissures).

JOLIE CORRESPONDANCE AMICALE.

*Jeudi 4 décembre [1817].* Il regrette de ne pouvoir profiter de son invitation : « Une affaire imprévue m'oblige de partir tout-à-l'heure pour le Poitou »... *26 janvier.* Il part pour la campagne, mais pense que la duchesse sera bien entourée : « Quand j'avais l'espérance de la trouver en petit comité, comme autrefois, je la préférerais à tout, et même à mon jardin. Aujourd'hui le monde est bien changé. On n'y parle que des choses dont je veux me distraire »... *18 février :* « J'aimais beaucoup Madame de Duras pour l'élévation de son caractère, pour son esprit, et pour tant d'autres avantages. Je l'aime bien plus aujourd'hui pour la bonté de son cœur. Le mien est digne d'elle »... *15 novembre.* Les aimables reproches de la duchesse sont injustes : « Comment n'aurais-je pas pris le plus grand intérêt à ses joyes quand elle a daigné prendre part à mes chagrins ? »... *30 décembre.* Il est très contrarié que sa goutte le retienne loin de Saint-Cloud... *27.* Il s'est établi malade trois ou quatre jours avant la session : « Je me suis calmé le sang, je me suis même un peu purgé hier dimanche pour avoir moins de bile et d'humeur cet hyver. Je prévois que les discussions pourront en donner. Ce que je viens d'entendre ne me rassure pas sur les événements »... *22.* « On s'occupe à Paris de toute autre chose que de littérature. J'en fais autant. J'oublie vers et prose jusqu'à la saison prochaine »... *Vendredi.* Il a passé sept mois à sa campagne ou en Normandie : « Bien peu de gens valent aujourd'hui mieux que la solitude »...

1 200 / 1 500 €

200

**Stéphanie Félicité Du Crest, comtesse de GENLIS** (1746-1830) femme de lettres.

Lettre autographe, ce 7 au soir [décembre 1823 ?], à la comtesse de CHOISEUL, née princesse de Bauffremont ; 1 page in-8, adresse.

« Je ne connois pas de suffrage plus desirable que celui de M<sup>me</sup> la duchesse de DURAS, d'après sa réputation et d'après tout ce que vous m'avez dit d'elle et de ses charmans ouvrages, et je crois parfaitement à vos éloges et à ceux de M<sup>r</sup> de SABRAN ; enfin je trouve que lorsqu'on a passé une matinée avec M<sup>me</sup> de Duras, on est entièrement rassuré par sa grace et sa bonté, sur ce que son jugement peut avoir de redoutable »... Cependant ce que son amie lui demande ne dépend plus d'elle : « Casimir [BAECKER, son fils adoptif] est propriétaire absolu et possesseur de ces quatre volumes qui ne paroîtront qu'après moi. Vous concevez qu'il me seroit impossible de lui faire une telle demande, et d'autant plus que je sais qu'il est *en pourparlers* pour les vendre à une bibliothèque impériale pour une somme qui me paroît exhorbitante, et alors ils ne seroient jamais imprimés. M<sup>me</sup> de Duras comprendra parfaitement qu'il est des *négociations* dont la délicatesse doit absolument empêcher de se charger »...

200 / 300 €

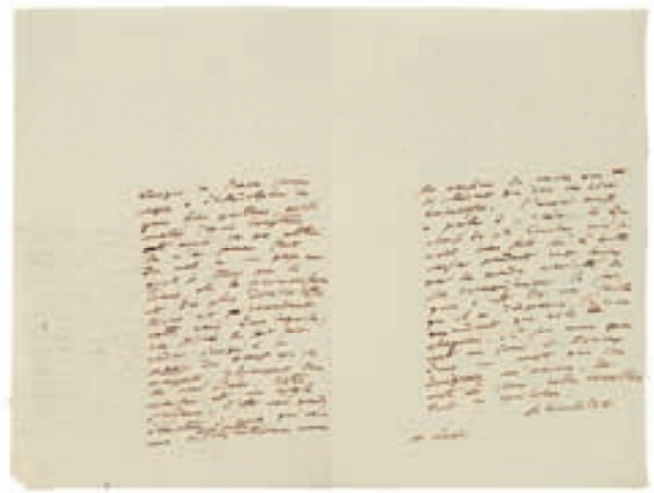
201

**François GÉRARD** (1770-1837) peintre.

2 lettres autographes signées, 24 avril [1817] et vendredi, à la duchesse de DURAS ; 1 page in-4 chaque (qq's salissures).

Il a engagé le comte de MAROLLES à venir à son atelier lundi dernier : « Je me trouvois son obligé puisque je lui devois une marque de souvenir de Madame la Duchesse. Dès qu'elle pourra me faire la grace de disposer d'un moment je lui soumettrai la première pensée de tableau que le Roi m'a commandé [*Entrée d'Henri IV à Paris*]. Je serai à ses ordres tous les jours à compter de dimanche prochain »... *Vendredi :* « Je m'empresse d'assurer Madame la Duchesse que je serai dans mon atelier demain à l'heure qu'elle me fait la grace d'indiquer »...

300 / 400 €



202

202

**Alexandre von HUMBOLDT** (1769-1859) voyageur et géographe. 102 lettres autographes signées, 1815-1827 et s.d., à la duchesse de DURAS ; 175 pages formats divers, la plupart avec adresse, une enveloppe (qqs lettres un peu effrangées).

IMPORTANTE ET RICHE CORRESPONDANCE INÉDITE, SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET MONDAINE, TÉMOIGNAGE DU GRAND ATTACHEMENT DU SAVANT POUR LA DUCHESSE DE DURAS. Nous ne pouvons donner qu'un aperçu de cette abondante correspondance.

**1815.** Quelques lettres sont relatives au séjour à Paris du Roi de Prusse FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, et à son désir de rendre visite à Mme de Duras : « Vous savez combien toute étiquette est bannie autour de Lui. Il désire voir Madame la Duchesse chez elle et, si ce n'est qu'une visite de cérémonie, Mr le Duc même ne doit pas se déranger pour venir ici ». Humboldt prendra les ordres de la duchesse « pour les *Guerriers* à inviter. Hélas ! quand reverrons-nous ces tems paisibles dont nous commençons à jouir au Pavillon de Flore il y a 4 mois. J'approuve d'ailleurs beaucoup votre résolution de vous sacrifier à la Société. Cela rapprochera les Souverains étrangers de la nation vraiment française et cela servira peut-être à diminuer les maux... ». Humboldt se plaint qu'on le tienne enfermé : « Cela ne me développe pas les facultés intellectuelles... ». Il intervient aussi pour le Prince Frédéric, « neveu du Roi, fils de la Duchesse de Cumberland », qui désire faire sa cour à la duchesse. Son frère et lui sont souffrants et alités ; le Roi ne viendra chez elle qu'après « la revue des Vertus ». Il lui adresse la première épreuve du frontispice qu'il va publier en tête de son *Genera et species plantarum* « ou de la description de 3000 plantes nouvelles, que nous avons rapportées. Je suis un peu fier de l'exécution et de l'arrangement de la petite gravure. Vous oublierez que c'est du latin. Nous sommes pédans nous autres hommes de

lettres en Allemagne. [...] Mon petit dessin présente la Géographie des plantes sous l'équateur, au bord de la zone torride, au centre de la zone tempérée et vers le pôle, la limite des neiges, celles des arbres, la température... C'est pour le monde entier ce que jadis j'avais tracé pour les Andes seules. Voilà ce que j'ai appris dans mes courses »... *Jeudi*. Il s'indigne, avec le peintre GÉRARD, des résultats d'une élection à l'Académie des Arts : « Mr de Choiseul Gouffier a eu de la peine à passer ; Mr de Zenone dont j'ignorois à peu près l'existence, a eu 22 voix et le chantre des *Martyrs* qui a sauvé cette même classe et décrit les monumens de la Grèce, Ministre d'Etat aussi (car il en faut toujours) Pair de France, Mr de Ch. [CHATEAUBRIAND] a eu trois voix ! [...] Les listes des Académies ressembleront à de vieux almanacs de la cour, si l'on ne choisit pas ceux qui relèvent l'éclat d'un beau nom par l'éclat plus durable que répandent le génie et les vertus civiques »...

**1816.** *Paris 28 juillet*. Longue lettre lors de la cure de Mme de Duras à Vichy, déplorant son absence de Paris. Il décrit les fièvres et éruptions cutanées qu'il a rapportées de ses voyages dans les forêts de l'Orénoque... Puis il parle d'*Adolphe* de Benjamin CONSTANT : « quelle lecture pénible ! Quel excellent ouvrage pour dégouter des passions. Et ce qu'il y a de pire, c'est que cette famille des Adolphe est bien grande et que ce que l'on appelle si vaguement l'esprit du tems, la rend de jour en jour plus puissante. Cette sécheresse de l'âme, ce calcul de l'amour propre, ce désir de l'indépendance qui ne pardonne pas que l'on soit plus aimant que lui – je le répète malgré les traits fins et spirituels dont l'ouvrage est rempli, je ne connois pas de lecture qui laisse des sentimens plus pénibles. [...] La fin est déchirante et d'un grand talent d'écrivain », etc. *Mercredi [septembre ?]*. « J'ai couru tout ce matin pour avoir des nouvelles d'Amérique. Le parti royaliste y commet les mêmes horreurs que le parti indépendant. On a fusillé le jeune homme qui m'a accompagné pendant deux ans [Carlos



202

MONTUFAR], le fils du Marquis de Selvaegre ; on a pendu à Popayan (sur 15 personnes) 4 autres de mes amis. [...] Que la vie se compose de douleurs, d'espérance trompées, de larmes et de sang ! Mad. de STAËL me paroît considérablement mieux. Elle est très découragée »... *Samedi*. « Je n'ai jamais fait du mal à un pays auquel je tiens par les liens de la reconnaissance et des plus douces affections et cependant cette paix dans laquelle les Alliés se sont fait céder jusqu'à la peau du bœuf qu'ils mangent, dérange toutes mes idées. Votre maison est un asyle », dans lequel il voudrait faire revenir CUVIER...

**1817. Jeudi [mars]**. « Je suis mort depuis deux jours, mais mort sans éclat, car la nouvelle ne vous est point parvenue » : c'est une toux et une fièvre de rhume. Il lui envoie le livre de l'abbé de PRADT [*Des Colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique*] : « Que je suis bon homme dans mon ouvrage près de la violence de cet homme à Congrès. Il a décrit les lenteurs de ce congrès de Vienne et il demande un congrès pour régler les affaires d'Amérique ! C'est être conséquent »... *Jeudi*. Le tableau de GÉRARD est « achevé, mais détendu et par terre ». Il s'occupe de la vente de la Vallée-aux-Loups, et a quelque espoir : « Ce sont de riches négocians de Berlin »... *Lundi 5 heures* : « je dîne chez cette pauvre Mad. de STAËL. Je ne suis pas plus avancé dans l'affaire de notre illustre ami [CHATEAUBRIAND], le mauvais tems ayant empêché d'aller voir la campagne ; je serois heureux de réussir : j'y travaille »... *Mercredi [16 juillet]*, sur les craintes d'une disette en Allemagne, et la « perte irréparable » de Mme de STAËL : il a couru chez Schlegel, Rocca et le duc de BROGLIE « dont la douleur muette et réfléchie n'en est pas moins profonde »... *Dimanche*. Il rédige les instructions pour l'expédition de M. de FREYCINET dans la Mer du Sud. Il offre une épreuve sur Chine du frontispice dessiné par GÉRARD et gravé par Roger pour « être placé à la tête de tous mes ouvrages. [...] L'Amérique saccagée au 15<sup>me</sup> et 16<sup>me</sup> siècle par les Européens se relève par l'influence des lumières (religieuses et politiques) et du

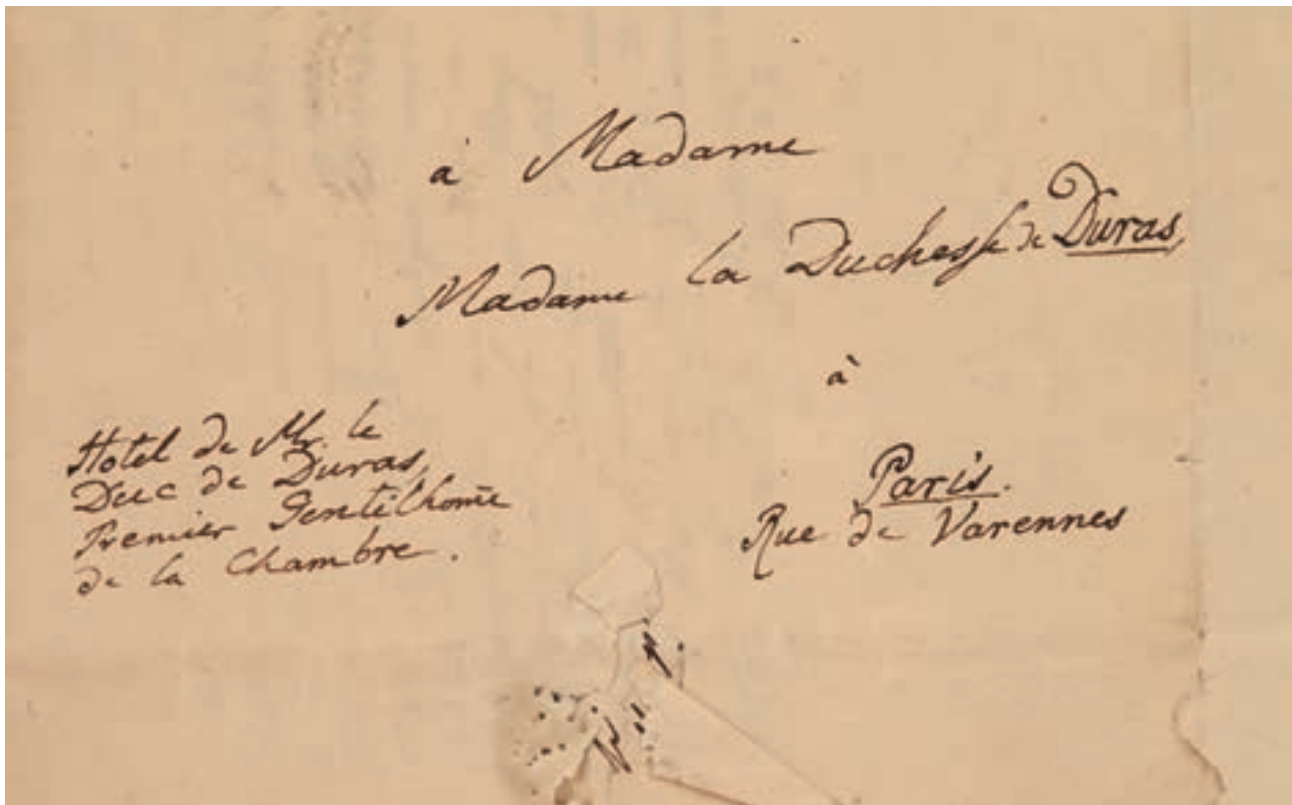
commerce (les arts industriels). [...] Tous ces accessoires sont tirés de mes *Monumens Américains*, les pyramides mexicaines, le buste d'une prêtresse sur le devant, les arabesques du palais de Mitla, les armes, les costumes, le Chimborazo, les plantes »... *Jeudi*. « J'étois hier soir à l'Observatoire prendre des arrangemens d'instrumens pour le frère de Mr ARAGO qui part pour le voyage autour du Monde »... *Observatoire de Greenwich 26 novembre*. Il a passé 20 jours « n'ayant devant les yeux qu'un pendule vu à travers une lunette » ; ses expériences touchent à leur fin. Il a reçu l'accueil le plus flatteur, mais, après dix ans en France, « on trouve peu de satisfaction dans cette vie de la grande société en Angleterre »... Il rapporte sa conversation avec CANNING, qui « a gémi sur la vente de la bibliothèque de notre illustre ami [CHATEAUBRIAND] et s'est informé avec la plus grande sollicitude de sa position politique »...

**1818. Samedi**. Il a besoin du MUNGO PARK pour corriger une épreuve. Il a passé la semaine entre Arcueil et le Jardin des Plantes. CUVIER « a des envies d'Académie française. Il voudroit connaître les intentions de notre illustre ami, Mr de CHAT[EAUBRIAND]. Tout cela est un secret gros comme le Chimborazo. Car les grands hommes passent leur vie à cacher ce qu'ils désirent le plus ardemment »... *Lundi [juillet]*. Longue lettre sur son installation au 26 quai de l'École, son appartement au 4<sup>e</sup> étage d'où il peut « voir 8 ponts, 18 clochers ». Il a appris avec une vive émotion la vente de la Vallée-aux-Loups. « Moi qui n'ai jamais planté un arbre je puis comprendre cependant ce qu'il doit en coûter d'abandonner un lieu où ont été achevés les *Martyrs*, les *Abencérages* et l'admirable morceau de *St Louis*. Dans quel tems sommes-nous pour voir le premier écrivain de la France, celui qui fait la gloire du siècle, forcé à un tel sacrifice. [...] Quand on est étranger comme moi, isolé, ne représentant que soi-même et les forêts de l'Orenoque, on s'arrange la vie assez facilement. Il n'en est pas de même pour un Pair de France, chef d'une famille, homme

d'État, établi dans la capitale de son pays »... [Mercredi]. Il n'est pas libre dimanche puisqu'il donne lui-même à dîner à Clarke ABEL, « le naturaliste naufragé de *l'Alceste* qui a décrit le dernier voyage en Chine avec Lord Amherst. Mais il y avait un tems (avant que vous me supposiez "dans le trimestre des trois péchés de protestantisme, ultralibéralisme et Romantisme"), où vous me permettiez de dîner en petit comité de famille. Daignez me donner un jour »... *Londres 29 septembre*. Il évoque le succès de son *Voyage* : « Si la nature m'a accordé quelque talent, je crois l'avoir montré dans la peinture animée des bois, des mœurs des animaux ». Après une mauvaise traversée, il a passé plusieurs jours sur les côtes de Sherness et l'île de Sheppy à chercher des coquilles avec VALENCIENNES, « élève de Mr Cuvier et neveu du grand peintre paysagiste de ce nom. Mon frère chez lequel je loge très agreablement à Portland Place, [...] persiste à quitter Londres, et à rester à Berlin comme membre du Conseil d'État »... Il a eu une audience particulière du Prince Régent, a dîné avec CANNING chez Lord Bathurst... Il donne des nouvelles de BONAPARTE, qui « se porte assez bien. Il demande un chirurgien ou français ou italien, venant d'Europe. Pour le moment on lui donnera un prêtre qu'il a demandé aussi par le Cardinal Fesch »... *Valenciennes 23 octobre*. Le refus de la duchesse de lui écrire à Aix-la-Chapelle, au Congrès, lui donne une importance dont il se plaint ; souvenir à « Mr de Chat. » du « plus zélé de ses admirateurs »... *Aix-la-Chapelle 23 novembre*. Il a trouvé ici sa lettre, « comme une voix de l'autre monde. Je vous avois vue depuis ; d'autres *Conservateurs* ont succédés au premier, la déclaration sentimentale du Congrès a eu lieu et ce qui me ravit le plus dans ce cours rapide des grands et des petits événements, je suis enfin libre pour retourner à Paris. Mon Roi a été bien souffrant dans ces derniers jours, le jeune Prince Charles a eu une fièvre de nerfs dont il est heureusement guéri. Le Prince Royal, plus formé qu'il ne l'étoit, mais toujours spirituel et agité, m'a demandé tous les jours des nouvelles de Mad. la Duchesse et de Mademoiselle Clara »... *Mardi*. Il recommande JOMARD, collaborateur de « l'ouvrage sur l'Égypte » et candidat à l'Académie des inscriptions : « Daignez écrire quelques lignes en faveur de Mr Jomard à Mr de Choiseul Gouffier, pour que l'Égypte soit soutenue par la Grèce »... *Mardi soir*, au sujet du nouveau pamphlet d'AZAÏS [*À M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, sur ses projets politiques*] : « On lui a fait 6000 francs de pension. Vous sourirez en voyant comment il les gagne... en déclarant Mr de CHATEAUBRIAND *fataliste* ! Que ces tems ont un caractère d'ineptie ! »... *Samedi [décembre]*. Le Roi de Prusse se rendra à sa petite fête, avec les jeunes Princes. « Ayant été hier faire ma cour à S.M. aux Tuileries j'ai aussi invité le Pr. Hardenberg, le C<sup>te</sup> Bulow, ministre des finances, mon frère et quelques aides de camp. [...] le terme des maux de la France est arrivé. [...] Votre Roi a parlé hier aux Souverains réunis du départ des troupes. Nous savons combien il sait mesurer ses paroles, combien il possède l'art de parler... Hé bien, on l'a mal entendu. Tout a été mal interprété »... *Vendredi [décembre]*. Excuses au nom des princes de Prusse, qui « par une étourderie de jeunesse » sont partis sans se présenter au pavillon de Flore : « Ils ont voulu vous faire leur cour mercredi soir. Le Roi les a forcés de repasser chez l'Empereur de Russie où ils avoient été la veille. Je leur ai conseillé de vous surprendre entre le spectacle et le bal de Lord Castlereagh »... *Dimanche*. On a annoncé son départ de France. « Il falloit partir de Paris lorsque mon ouvrage étoit achevé : je n'aurais plus pu lutter contre ceux qui voudroient me fixer à Berlin. En quittant la France, j'aime mieux me jeter dans quelque grande entreprise. [...] Je ne pars qu'en 15-16 mois pour achever avant mon ouvrage »...

**1819.** *Vendredi [Paris 5 février]*. Il déplore la mort de M. de Saint-Marcellin, et parle politique : « pour ne pas chasser de suite un Ministre on lui prépare un entresol tout en lui faisant accroire qu'il est resté le maître de la maison. C'est un mauvais principe pour les *unités* que les Aristotes politiques exigent dans un Ministère classique. [...] mon frère doit traiter au nom du Roi avec les anciens États pour leur vacciner une constitution impitoyablement libérale »... *Mardi [16 février]*, sur la mort du vieux peintre VALENCIENNES, dont le neveu était allé avec lui en Angleterre. *Dimanche [28 mars]*. « Quel épouvantable événement que cet assassinat de Mr de KOTZEBUE. Et ce ne sera pas un fait isolé ! »... *Vendredi [juillet]*. Il envoie « le voyage *au Pôle Nord* et la découverte de la grande ville des *Ashanties* au fond du Tomboutou avec des nouvelles sur le Niger comme communiquant à la fois avec le Nil et le Rio Congo. [...] Je supplie la belle Mademoiselle de Duras de ne pas fixer les yeux sur les monstres cannibales des Ashanties mais de chanter la *romance nègre*. Le Saint Abbé Comte GRÉGOIRE n'avait point encore parlé de la musique de ces Nègres, qui semblables à nos aimables Mexicains, promènent les victimes avec des couteaux dans le col !! [...] Si cependant Mr de CHATEAUBRIAND qui dans sa première jeunesse avait porté ses vues vers ces régions glacées, désiroit avoir le *Voyage au Pole* chez lui, vous pensez bien que je le lui porterai avec plaisir. On ne lui refuse rien »... *Mardi [16 novembre]*. CUVIER, qu'il a vu à l'Académie, ne connaissait pas encore les intentions de la duchesse, et était dans un état de ressentiment « sur le souvenir *spécial* de Mr de BONALD. Il a oublié "cette douce mélancolie" répandue sur les *tibia* du mammoth [...] Mr Cuvier aime à raconter que peu de jours avant l'article, Mr de Bonald lui avoit écrit pour lui demander une place pour son fils à cette même commission, qu'il compare au comité de Salut public »... *Mardi*. Long « mémoire » exposant sa situation financière, alors que la duchesse voulait intervenir en sa faveur auprès de Mme de Montcalm et du duc de Richelieu. « Que de combinaisons on apprend à faire dans les forêts de l'Amazone ! » Le Roi de Prusse lui fait servir une pension annuelle de 10 000 francs ; « avec ce qui reste de ma propre fortune et le *minimum* de ce que je vends en manuscrits, mon revenu annuel n'est jamais au-dessous de 20,000. Je serais par conséquent encore au-dessus de mes besoins, si je renonçais entièrement à convertir l'encre en "or potable" comme disent les chimistes. J'ai eu des dettes en Prusse, mais hypothéquées elles n'ont pu (malgré les séquestres de BOUNAPARTE en Pologne) m'incommoder directement. J'avois hérité 400,000 francs, mon voyage n'a directement absorbé que 200,000 », mais il n'a pas fait à son retour le paiement des avances à Cadix et Londres. « La bataille de Iena et les séquestres et les sursis m'ont empêché de m'arranger. Je n'ai pu mouvoir des capitaux pendant 10 ans ce qui a causé de nouvelles pertes »... etc. « La vente de mes ouvrages est par la position dans laquelle j'ai voulu me mettre, tout à fait indifférente pour moi. [...] J'ai vendu mes manuscrits à mes libraires, les chances de la vente ne me regardent pas. [...] J'ai été assez heureux de rendre quelques foibles services à des établissements publics dans les temps de malheurs. [...] Je ne pouvais rien accepter du Ministre de l'Empereur parce que j'aurais mieux aimé souffrir la plus cruelle indigence que de m'avilir devant les instruments du despotisme. [...] Il n'est guère nécessaire que les travaux de l'esprit conduisent à la fortune. Cette philosophie, si cela en est une, sied à un homme qui est seul dans le monde comme cette aérolithe que l'on a trouvé dans les vastes plaines de Chaco », et se « borne à la carrière littéraire ». Elle ne peut s'appliquer à leur « illustre ami » CHATEAUBRIAND : « Il n'est pas isolé dans ce monde, il a un caractère public à soutenir, il a des devoirs à remplir par les honneurs mêmes qu'on lui a déferés »...

J'ai été en desespoir de n'avoir pu que ~~partir~~ <sup>arriver</sup> ~~à~~ <sup>à</sup> ~~Madame~~ <sup>Madame</sup> la Duchesse  
 par de votre amable invitation, Madame la Duchesse  
 de ne pas me parler de l'expédition, le jour à 11 heures : il  
 était trop tard pour me présenter, le jour des dernières  
 moments du départ de M. Freycinet pour la Mer du  
 Sud. Je suis chargé par l'Académie et le Ministre de la  
 Marine de vous porter une lettre de la part de la  
 Expédition qui pourra contribuer à illustrer le règne de  
 Louis XVIII. J'ai vu votre ouvrage en un moment et celui de  
 mon ami, M. de Lalande, le Frontispice qui doit être placé  
 à la tête de tous vos ouvrages. C'est une œuvre  
 immense avant la lettre tirée par du papier de la Chine.  
 Vous avez flatté que cela sous votre Nom de Durazzo  
 C'est une admirable conception. L'Amérique Pacifique  
 au 15<sup>me</sup> et 16<sup>me</sup> siècle par les Européens et indiens  
 par l'influence des lumières (et religieuses et politiques)  
 et des commerce (par les arts industriels) de l'Asie de l'Est  
 la marine de l'Asie qui a grand fait tirer de notre  
 De l'Inde, l'Asie, les pyramides mexicaines, la  
 buste d'une statue pour la déesse, les arabesques de  
 palais de l'Inde, les armes, la jeune civilisation  
 vases, les plantes... l'Asie la jeune civilisation  
 Bosphore qui doit gouverner dans le reste du monde  
 que ce soit aux qui ont dans le trouvent  
 la civilisation (humanités) les lettres et le trouvent  
 (les traits de l'Asie) ce sont les trois choses auxquelles  
 que l'Europe a donné à l'Amérique. Nous verrons  
 l'usage qui est en train de la suite de son prophétie  
 ce matin chez M<sup>lle</sup> la Duchesse pour intimer (chez son café)  
 si j'ai une présente ce jour. Je vous les ois  
 et dimanche et respectueusement  
 Humboldt



202

**1820. Mercredi.** « Voici le dernier Voyage de MUNGO PARK dont la vie et les lettres sont très touchantes. [...] Vous êtes si bonne pour les voyageurs sans exclure ceux du Niger et de l'Orenoque »...

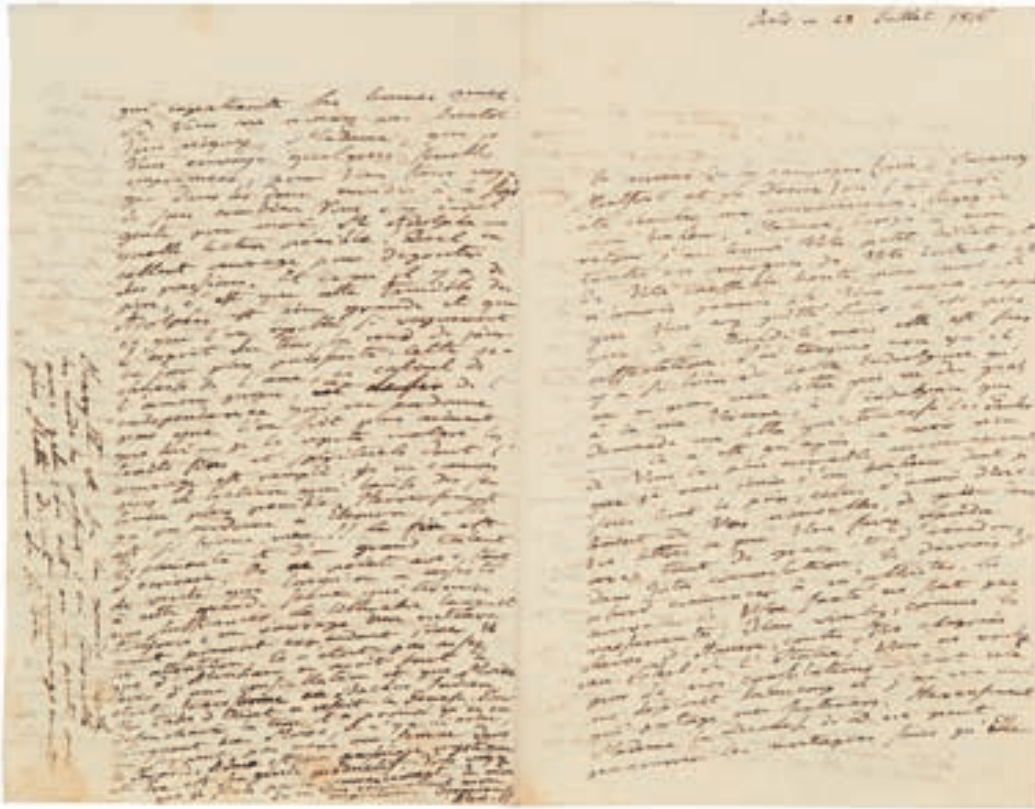
**1823.** – Il souffre d'un [clou dessiné] à la jambe. Il a lu « les mémoires [Mémorial de Sainte-Hélène?] de BONAPARTE et je les ai admiré comme vous »... – Envoi du bel ouvrage de géographie de CHARPENTIER, « fils de l'homme célèbre qui a introduit en Europe (en Saxe) l'art de retirer l'argent à froid par le mercure » ; anecdote sur un fils de M. de Saint-Aignan, candidat à Polytechnique... – « je ne voudrais entendre que de votre bouche les Mémoires de Sophie. C'est un double charme, pour une première impression, mais de grace envoyez moi Olivier que je n'ai entendu qu'une fois. Cela n'est pas assez »...

**1824** (?). *Dimanche.* En faveur de son ami le « grand artiste » GÉRARD ; il voudrait que « le règne du Roi fut illustré par un genre de gloire, qui rappelle les Français à des idées de paix et de bonheur. Je savais qu'un tableau de Mr GROS était placé aux Tuileries tandis que le beau portrait du Roi est toujours dans l'atelier de Mr Gérard »... *Mardi.* Un violent accès de colique l'a forcé de quitter la société de Mme LAVOISIER. Son ami GÉRARD « fait par ordre du Roi un grand tableau Louis XIV présentant à l'Ambassadeur d'Espagne le jeune prince comme Roi d'Espagne. Lesquisse est très avancée et très belle. Le peintre désire vous la présenter et jouir de vos conseils. Les grands hommes du siècle y sont et c'est le point culminant de la splendeur monarchique »... *Jeudi matin.* Le Chevalier GÉRARD l'invitera à son atelier, « mais il veut absolument achever la figure de Henry IV. Il en

est au cheval. [...] Pour ne pas oublier ce qu'il a à faire, il a collé des petits papiers sur les figures. On dirait que ce sont des sentences qui sortent de leurs bouches ». Humboldt s'est retiré pour travailler chez BERTHOLLET... *Mardi.* Visite de l'atelier de GÉRARD.

**1826. Mardi matin.** Il continue son travail sur les Capucins et leurs missions. Il a lu attentivement les débats [sur la censure]. « Le discours de M. de LA BOURD[ONNAYE] est extrêmement beau. Le principe, la diction ferme et noble, tout lui fait honneur. A quelques mouvemens du style j'aurais cru reconnaître la grande manière d'un grand maître »... *Dimanche,* après la lecture chez la duchesse, en présence de Chateaubriand, de son travail sur les missions : « Comment se faire l'historien de ces gouvernemens monastiques sans développer ce qu'ils ont de beau et d'éminemment chrétien, et ce que le désir du pouvoir y a ajouté »...

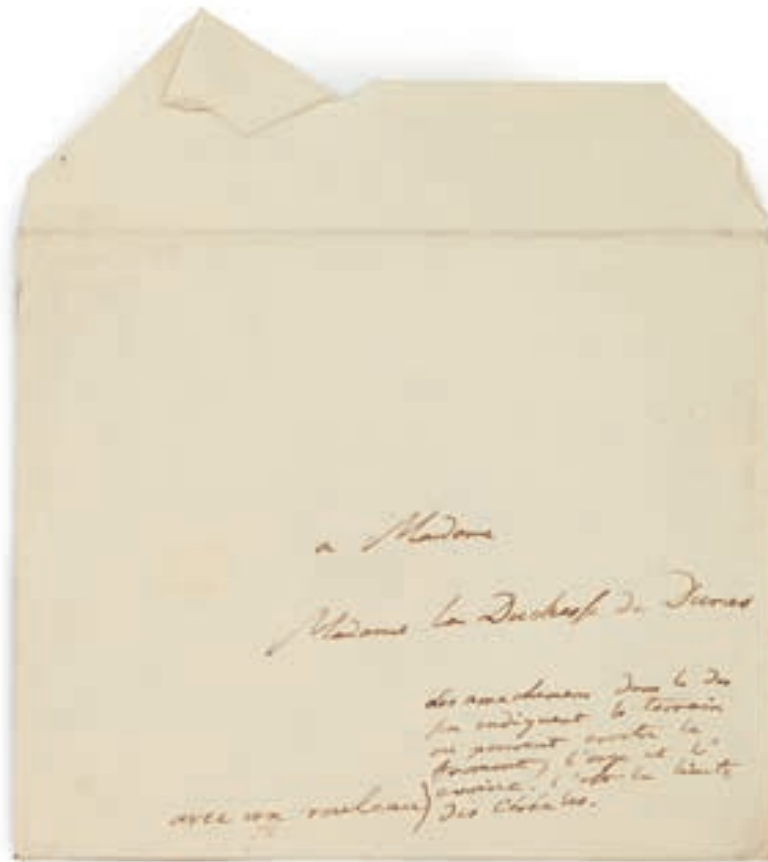
**1827. Dimanche [mars].** « Voilà donc la liberté de la presse encore une fois enterrée ». Il attend l'ouvrage de « notre illustre ami » [CHATEAUBRIAND]. « Cela fera gagner quelques voix à la liberté, mais que de gens timorés qui ne veulent pas entendre qu'on peut faire une loi sur la presse et que les abus auxquels toute loi peut donner lieu, sont infiniment moins dangereux que cet état d'irritation dans lequel on met la nation contre le Gouvernement [...] Dans un gouvernement qui n'a que des formes constitutionnelles l'arbitraire trouve dans ces formes un appui tout aussi puissant, mais pas plus durable que dans le despotisme d'un seul »... *Mercredi.* Il est malade après être allé par un temps affreux de chez la duchesse au Jardin des



Plantes. Il a écrit à GOETHE pour l'avertir du cadeau par la duchesse des *Pensées royales* [*Pensées de Louis XIV*]. « Vos jolis oiseaux sont tous nommés. Ce sont, d'après le jugement sévère des naturalistes du Musée, des espèces vulgaires à Cayenne ». Il évoque le courage du « pauvre VILLEMAIN », et ajoute : « on ne s'occupe que de ce vieux Olympe de BONAPARTE, de ces titres mythologiques qui font peur à Mr de METTERNICH »... *Jeudi matin*. Il se réjouit que Mme de Duras ait quitté les « marais pontins d'Enghien ». Il va partir « 2-3 mois en Allemagne entre les ennuis de la cour et les angoisses de ma famille », sa belle-sœur, « une des femmes les plus remarquable de l'Allemagne », étant presque mourante...

*Vendredi*, en faveur d'Alexis-François GIRARD, « graveur des superbes têtes du tableau de Henri IV qui sollicite, par l'entremise de Monsieur le Duc de Duras, la grace de dédier son bel ouvrage au Roi »... *Vendredi*. « Le père aux Mastodontes n'est pas encore rentré de ses voyages ». Il transmet une lettre (jointe) de John W. WARD (lord Dudley), qui « gagne beaucoup à être vu de près [...] ». J'ai passé la soirée tête à tête avec Mr de CHATEAUBRIAND qui m'a laissé de profondes et douces impressions »... *Dimanche*. « En Grand Maître des Cérémonies de Votre Salon », il a fait les invitations pour Cuvier et Ward, mais ne peut venir, affligé d'un « rhume gros comme le Chimborazo »... *Mercredi*. Il a dîné à Passy chez RAYNOUARD, « pour entendre les recherches sur les langues »... *Lundi*. Il est pris par ses travaux. Il a passé la journée sous terre avec BRONGNIART « dans les carrières d'Issy. [...] J'ai fait dîner le Duc de R[ICHELIEU] avec tous les monstres d'Afrique ». *Vendredi*. Il a attrapé fièvre et rhume « sur la plateforme de l'Observatoire, un jour de soleil et de vent ». Il prie

de recommander à Ladvocat M. VOIDEL qui a traduit le roman de John Russel et est « le mari de cette Anglaise dont Mr Cuvier vous a souvent parlé, qui se croyait Roi de Wirtemberg, le jour de ses noces, et que cette jeune personne a rendu à la raison et à ces travaux en l'épousant »... *Mercredi*. Il ira dimanche fêter « l'anniversaire de la Société d'Arcueil, car Paris a ses Académies "intra muros et extra". [...] L'exemplaire allemand de mes *Tableaux de la Nature* qu'a Mademoiselle de Duras, est le seul qui existe à Paris »... *Mardi*. Il n'a pu venir chez « la Belle Souffrante », ayant dîné chez GÉRARD avec Ancelot et Lourdoueix ; il a trouvé en rentrant, sous un vrai déluge, un cadeau du Prince héréditaire de Toscane, « le même qui a recueilli et publié les manuscrits de l'hérétique GALLILÉE. C'est un aimant très petit et très attirant, douze livres, quatre fois son poids, trouvé, le mois passé, à l'île d'Elbe. Il l'a fait entourer de plaques d'argent et orner de son chiffre et du mien »... *Samedi*. Envoi d'un volume pour la belle Mlle Clara : « J'y ai fait copier (à Londres) ce que la poésie allemande présente de plus noble, de plus élevé et de plus pur. C'est mon frère qui a fait le choix des poésies »... *Samedi*. Il a lu le *Courrier* : « Il est facile de deviner la source et le but de ces notions sur vos réunions politiques. Ce que l'on dit de moi prouveroit d'ailleurs [...] que les Royalistes sont tolérants et qu'ils ne repoussent pas un libéral Prussien s'il est honnête homme et qu'il se passionne pour tout ce qui est noble et généreux. Je ne manquerai pas d'aller vous présenter mes hommages ce soir après avoir "donné quelques conseils bien sages à Mr de CHAT[EAUBRIAND] et ses amis" »... *Vendredi*. CHATEAUBRIAND lui a montré sa préface : « Il y a un tour de phrase sur lui-même et la liberté de la presse, plein de noblesse



202

et de force »... *Vendredi*. Il va dîner à Sèvres chez BRONGNIART, « le minéralogiste qui part pour la Suisse »... *Dimanche*, pour mener la duchesse à une séance à l'Académie des Sciences. *Jeudi*. Il travaille à son *Itinéraire* : « J'ai le manuscrit sur ma table et me promène en ce moment sur une haute montagne, au bord d'un précipice, où une crevasse de rocher est couverte d'un pont de neige. Comme cela ressemble à la vie entière »... *Mercredi*, parlant de GÉRARD « dont le talent est vraiment au-dessus de tout éloge »... *Vendredi*. Il lui offre d'une petite édition de ses « Recherches sur les anciens habitans du nouveau Monde. C'étoit un énorme volume in folio que personne ne vouloit lire. C'étoit cependant l'ouvrage auquel j'avois donné le plus de soin. Je vous ai marqué quelques passages d'un intérêt plus général. Daignez jeter les yeux sur la fin de l'Introduction écrite du tems de Bonaparte. Il me paroît que l'état de la civilisation y est peinte non sans quelque vérité »... *Vendredi*. Il va dîner chez CUVIER avec des savants suédois, dont le chimiste BERZELIUS... *Dimanche*. Il va à la campagne, à la demande de son Roi, voir les mérinos de M. TERNAUX... *Jeudi*. Sur un cerveau artificiel en Allemagne : « On se fait ôter la partie de son cerveau dont on commence à être mécontent et on la remplace par un amalgame de zinc et d'argent et de mercure. Cela agit comme une pile de Volta ; on ne l'a encore essayé que sur des lapins. A Paris on ne savoit que faire un estomac postiche d'après Mr Magendie. Après le cerveau viendra le cœur, on se le fera indépendant, doctrinaire, ministériel... à volonté. C'est le Docteur WEINHOLD de Berlin qui a fait un livre sur ce cerveau postiche. On ne l'a point mis en état d'arrestation »... *Dimanche*, à propos d'une

brochure de CHATEAUBRIAND : « Il y a de la malveillance dans le public et une malveillance toujours croissante, non contre notre illustre ami, mais contre ceux, que sans défendre explicitement sur tous les points, il a dû traiter avec de grands égards »... *Vendredi*. Il remercie d'un bel ouvrage qu'il fera placer « dans la grande Bibliothèque de mon frère qui devient presque un Musée depuis que le Pape lui a fait un superbe cadeau de bas-reliefs et de colonnes de granite antiques pour l'attachement que mon frère a marqué au Souverain Pontife dans les tems les plus malheureux »... *Samedi*. « Ne connaissant que l'étiquette des forêts de l'Orenoque, j'ignore si je puis hasarder moi-même quelques lignes à Mademoiselle de Duras dont j'admire les talents, le zèle pour la langue de ma patrie », en lui offrant 36 gros volumes ne renfermant « que ce que doivent lire les demoiselles monarchiques, classiques et catholiques » ; puis il renseigne la duchesse sur une fleur, « une espèce de Pompadura le Calycanthus praecox »... – « Que de mal vous dites, Madame la Duchesse, de ces pauvres savans ! Ne diroit-on pas que nous ressemblons tous pour la chaleur du cœur et la vivacité des sentimens à l'auteur des animaux fossiles ? Vous lisez le récit de nos voyages avec intérêt, vous daignez [...] nous encourager par vos éloges, et quand nous nous préparons à partir pour vous divertir de nouveau, soit par un naufrage, soit en échappant aux dents de quelque grand seigneur de la forêt, vous nous appelez – des hommes sans cœur, sans attachement, sans reconnaissance ! »... Etc.

25 000 / 30 000 €







203

203

**Alexandre von HUMBOLDT.**

Lettre autographe signée, Berlin 19 février 1828, à la duchesse de RAUZAN ; 3 pages in-8.

BELLE LETTRE SUR LA MORT DE LA DUCHESSE DE DURAS (16 janvier 1828) ; la lettre est adressée à sa fille cadette Clara.

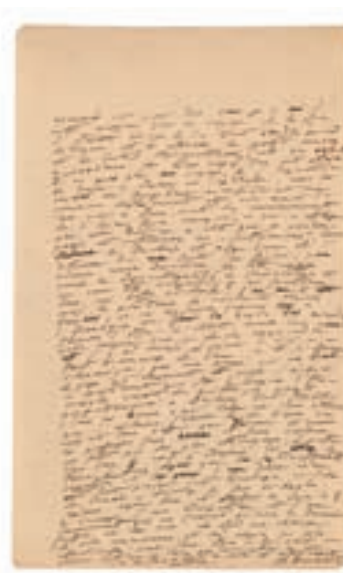
Il trace ces lignes dans la plus vive affliction : « Vous parler de ce qui vous est ravi, de celle qui faisoit le plus bel ornement de la France, dont la bienveillance de caractère égalait pour le moins l'élévation du plus noble talent, ce n'est pas vous rappeler la douleur dans une calamité si grande c'est un besoin de l'ame de s'occuper sans cesse de qui a fait le bonheur de notre vie. [...] Qu'on est mal préparé à ces coups de la destinée. Je n'ai jamais été bercé d'un vain espoir ; une telle vie sembloit un triste fardeau. Le contraste de cette haute intelligence et de tant de foiblesse physique étoit si affligeant et cependant quand le cruel moment arrive, on n'est préparé à rien, c'est comme un malheur inattendu ». Il avait appris « combien il restoit peu d'espoir. Le Roi de Prusse les Princes ont été sans cesse occupés de ce danger, la sensation a été générale dans toute l'Allemagne : grand peintre des douleurs humaines elle s'étoit peinte elle-même : on croyoit la connoître en lisant ses ouvrages. La bonté de son ame se répandoit comme une douce vapeur sur tout ce qu'elle touchoit... Vous me devriez quelques pages sur les derniers momens d'une existence liée à tant de grands et beaux souvenirs. Vous dites si bien ce que vous sentez dans la profondeur de votre ame et cette occupation même vous soulageroit. [...] Je vous parlerai de ma position, lorsque je serai moins agité par la douleur d'une telle perte. Vous savez ce que je lui devois de reconnaissance ; combien dans tous les momens de la vie, elle fut indulgente pour moi, comme elle jouissoit du moindre de mes succès... Je serois le dernier des hommes si je ne lui conservois un culte dans mon cœur »...

1 000 / 1 500 €

204

**Alexandre von HUMBOLDT.**

Lettre autographe signée, Teplitz 14 juillet 1834, [à la duchesse de RAUZAN] ; 2 pages in-8 très repliés.



204

BELLE LETTRE.

Il regrette de ne pouvoir rejoindre la famille de Rauzan, « et causer avec l'excellent Monsieur de R. sur ce qui se fait et ce que l'avenir nous réserve dans ce monde à prose industrielle envahissante : mais le nombre de personnes qui accompagnent le Roi [...] est si restreint que je ne puis m'absenter. J'ai presque l'air indispensable et cela vous fait sourire, j'en suis sûr, dans des tems où l'on apprend à se passer de tant de choses. Je ne voudrais pas croire à la nécessité qui vous empêche de votre côté de pénétrer plus loin vers le Nord, là où M<sup>r</sup> le Duc de Rauzan a laissé de si aimables souvenirs, où toute la famille royale désireroit tant vous posséder, où l'on s'ennuie le plus courageusement du monde, s'agitant sans cesse pour atteindre le plaisir, où la politique est silencieuse, la barricade impossible par manque de pierres et où cette vieille institution, qui se renouvelle sans cesse et que l'on voudroit supprimer, la jeunesse, est du quiétisme le plus édifiant. Il y avoit un tems où nous rêvions l'espoir que M<sup>r</sup> le Duc de R. pourroit préférer la manne de Teltow (die kleine Rüben) que Göthe a chantée il est vrai au declin de sa verve poetique, aux oranges et agrumes du Portugal, que le Roi (à présent je parle du vôtre) vous bannissoit à Berlin... Mais ces rêves sont ajournés, et pour les voir il n'a que le voyage de la rue d'Anjou « où (je le dis tout bas) le grand citoyen et le cadeau des petits canons et la comtesse diplomatique (celle qui résout le "problème des trois corps") vous ont attirés. Je ne crois plus au voyage de l'Impératrice de Russie à Berlin en septembre, mais les revues de Königsberg nécessiteront un nouveau déplacement et mon espoir de vous voir à Paris, avant le commencement de l'hiver, sera manqué, ce qui n'affligera pas celui dont on a dit que je prolongeais et continuois les "souffrances" »... Quant à sa propre santé, « je dirai, que vieux comme Deucalion, la tête *neigée* comme le Popocatepetl (le Chimborazo est un nom trop vulgaire), je me soutiens dans une belle vieillesse. J'ai eu, il est vrai, le printemps de violentes fièvres tierces, je ne les avois jamais eues à l'Orenoque ou sur les bords des grands fleuves d'Asie. C'étoit comme une nouvelle langue que je devois apprendre et j'y ai réussi, le séjour d'ici m'a fait beaucoup de bien. C'est l'Auvergne volcanique, pas une pierre qui ne brûle. Le pays est charmant et comme j'habite l'appartement que Mgr l'Évêque d'Hermopolis venoit de quitter, je compte que je retournerai à Berlin tout fortifié "dans la bonne voye". Cela ne vous étonne pas »...

800 / 1 000 €



205

205

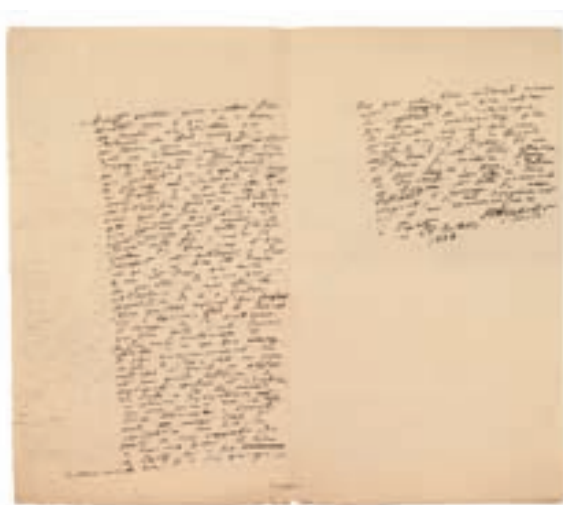
**Alexandre von HUMBOLDT.**

Lettre autographe signée, Berlin 14 mai 1836, à la duchesse de RAUZAN ; 2 pages et demie in-8 (lég. fentes, et petit manque sans toucher au texte).

CHARMANTE LETTRE À L'OCCASION DE LA VENUE À BERLIN DE DEUX PARISIENS.

« M. le comte de FALLOUX est un jeune homme plein de sens et d'aménité de formes. M. le V<sup>te</sup> de LA BOUILLERIE m'a rappelé vivement ce bon vieux tems où je rencontrais son père dans une société dont le type est brisé. J'ai fait l'impossible pour leur montrer tout le prix que je mets à votre bienveillance et à l'amitié de M. le Duc de Rauzan. C'est une triste nouvelle que vous me donnez, en ce moment que vous trompez mes espérances, que vous ne venez pas dans les montagnes de Bohême. J'avois déjà, à mon retour de Paris, annoncé à notre bon Roi et aux Princes que nous vous posséderions, enfin ici. Cette nouvelle avoit été accueillie avec joye, car "les tyrans du Nord" ont un peu de cette mémoire du cœur dont se vantent beaucoup de gens qui ne l'ont pas. Tâchez, de grâce, de persuader à M<sup>r</sup> de Rauzan de ne pas trop compter sur la vie des vieillards, et d'arriver pour le moins fin de mai ou de juin 1837. Ma vie nomade se passe dans une monotone agitation. Vos pèlerins de Prague se sont donné rendez-vous ici avec les Princes de la maison d'Orléans. [...] les Princes ont été reçus (y compris la Reine des Pays-Bas et sa fille la Princesse Alberte) d'une manière très distinguée et très affectueuse. Leur conduite est pleine de mesure. Voilà mon bulletin officiel et pourtant très véridique. Les fêtes se succèdent, on déjeune et on danse ; on dîne à 2<sup>h</sup> on soupe à 9<sup>h</sup>. Aujourd'hui il y a grand bal à Charlottenbourg. C'est de la gastronomie en action, mais vous connoissez assez intimement notre littérature et par conséquent notre caractère national, pour savoir que nous mettons d'accord le spiritualisme politico-philosophique avec la fréquence des repas, dans le tems de ces agitations sociales. [...] Le Roi et les jeunes Princes (je parle des *miens*) me chargent de mille choses affectueuses pour Madame la Duchesse de Rauzan dont la bienveillance, je l'espère, ne sera pas perdue après la lecture de ces lignes imprudentes et microscopiques »...

800 / 1 000 €



206

206

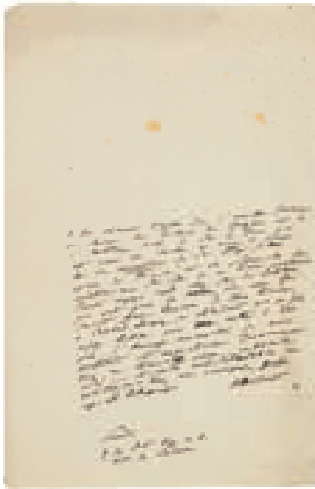
**Alexandre von HUMBOLDT.**

Lettre autographe signée, Teplitz 26 juillet 1838, à la duchesse de RAUZAN ; 2 pages et demie in-8.

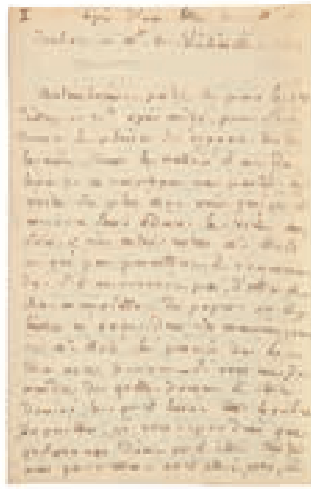
CHARMANTE LETTRE DU VIEUX SAVANT.

... « Tandis que je deviens fossile et de jour en jour plus imbécile de vieillesse, vous vous plaisez à me rajeunir par des marques de bienveillance et d'intérêt, reflets d'un tems qui n'est plus. C'est une malice de la nature que de placer les privations si près des jouissances du cœur et de l'intelligence. Tous les ans, assez régulièrement, nous nous donnons rendez-vous en Bohême, mais à une distance de 60 lieues. Il est cruel de vous savoir là près, vous et l'excellent Duc de Rauzan et *l'Infante* qu'on dit être charmante, et d'être devenu trop *important* pour pouvoir quitter mon Roi. Ce Roi a été charmé des expressions affectueuses que renfermoit votre lettre : il me charge de mille choses pour vous : il a appris avec le plus vif plaisir par le Pr. Guillaume et M. de La Feronnais que vous êtes belle et fraîche comme nous vous avons vue avant la tourmente politique, que vous dansez dans le même cotillon que *l'Infante* et que les thermes bienfaisantes de Carlsbad vous font oublier l'art magique du Koreff victimé pour vouloir faire arrêter ceux à qui il a donné la santé. La victime que Madame de Dol. même n'a pu sauver, vous aura dit cependant que ces thermes auxquelles vous tenez avec un si funeste préjugé, n'agissant radicalement qu'autant que l'on fait suivre le Teplitz au Carlsbad, c'est le dogme qui se prêche et encore de la manière la plus désintéressée, puisque, antédiluvien que je suis, je ne verrai pas l'année prochaine. La vie est un grand ennui, il vaut mieux que cela finisse »... Cependant il compte la revoir souvent à l'automne, à Paris où il n'a pas été depuis deux ans et demi, « par excès de vertus. Je crois que j'obtiendrai de mon Roi la permission de m'y rendre. Nous partons aujourd'hui laissant ici l'Empereur, S.M. la Princesse d'Orange, le Pr. Guillaume qui vous reste tout dévoué, la Princesse Guillaume très attachée à ce que vous aimez le plus économiquement du monde le Maréchal aux yeux ombragés et sourcils en paysage et une grande "infusion" de diplomates »... Cependant malgré l'agitation, sa « civilisation littéraire » a progressé et la santé du « vénérable Roi » a beaucoup gagné. « Daignez ne pas oublier le vieillard de l'Orenoque que vous ne reconnoîtrez plus. Je ressemble aujourd'hui aux vieux amans de la Grande Comtesse (I. d'Anjou). Il me reste deux dents, trois cheveux et force de malice »...

800 / 1 000 €



207



208



209

207

**Alexandre von HUMBOLDT.**

2 lettres autographes signées, [Paris vers 1845 ?], à la duchesse de RAUZAN ; 1 page et demi-page in-8.

*Samedi.* Le duc de Rauzan était venu le chercher « le jour de la convention de Mr HUGO futur "pair de France" et des Saturnales du victorieux Mr Salv. [SALVANDY ...] mon Roi serait bien heureux de vous trouver à Carlsbad »...

*Ce Vendredi la nuit.* Il est « dans les tourmens du départ et d'affaires à terminer »...

300 / 400 €

208

[**Joseph JOUBERT** (1754-1824)].

Copie d'époque d'une lettre à Mme de VINTIMILLE, [Issy 8 août 1806] ; 9 pages et quart in-8.

AMUSANT RÉCIT DU DÉPART DE CHATEAUBRIAND POUR SON VOYAGE EN ORIENT. Cette copie présente quelques variantes avec le texte publié.

« Chateaubriand partit de Paris le 13 juillet »... L'écrivain recommande à M. Molé son oraison funèbre, achète des armes à feu, habille un de ses domestiques en icoglan ; à Nevers il est jeté dans la Loire, et à Lyon, ses pistolets chargés prennent feu et on évite de justesse une explosion majeure... Arrivée heureuse à Milan... Vœu de Joubert et Mme de Coislin de découvrir « un Chateaubriand plus sage »...

300 / 400 €

209

**Natalie de Laborde, comtesse de NOAILLES, puis duchesse de Mouchy** (1774-1835) maîtresse de Chateaubriand.

7 lettres autographes (dont une signée « LB. de Mouchy »), vers

1815-1816, à la duchesse de DURAS ; 21 pages petit in-4 ou in-8, la plupart avec adresse.

BELLE CORRESPONDANCE DE NATALIE DE NOAILLES À SA COUSINE.

Elle s'indigne des termes du Traité de Paris : « Quel avenir ! Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Est-il humainement possible que cela aille, qu'on paye, qu'on souffre 5 années l'occupation des places fortes ? [...] croire que tout cela s'exécutera cela me semble impossible, ou ce seroit un miracle d'humilité et de patience comme nous avons donné les exemples de miracles d'insolence et d'ambition » ([28 novembre 1815])... Elle remet son retour à Paris, prévu pour décembre [1815], et se félicite de ne pas avoir été « obligée de donner plus d'un baiser de Judas » ; elle désapprouve les efforts de sa cousine pour remettre CHATEAUBRIAND dans les affaires : « le tems ne lui convient pas. Il faut à notre triste convalescence un régime mesquin, une médiocrité irréprochable, une petite allure terre à terre, qui ne lui conviennent pas du tout »... Elle commente l'affaire de Mme de LAVALETTE, et se plaint de sa santé, « mais rien ne ressemble à la détresse, à l'isolement, à l'ignorance où je suis. [...] il faut être morte longtemps avant de finir ! »... Il est trop difficile d'avoir la moindre influence utile sur les choses de ce monde : « D'ailleurs j'avoue que j'ai perdu tout intérêt pour les françois sous les rapports politiques depuis les Cent Jours. J'ai vu tant de mollesse d'âme d'un côté tant de scélératesse de l'autre que cela m'a guérie de ma passion » (Mérville 31 octobre)...

800 / 1 000 €

210

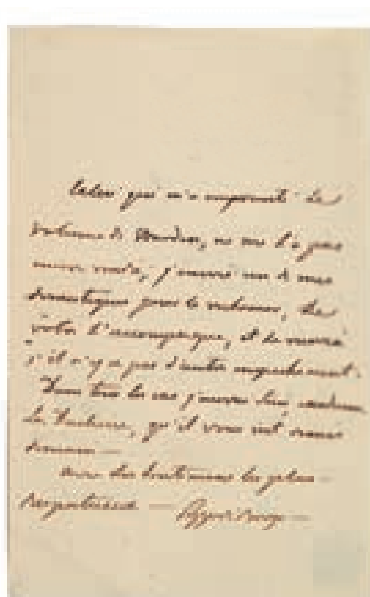
**Giuditta PASTA** (1798-1865) cantatrice italienne.

Lettre autographe signée « Judith Pasta », Paris 29 avril 1825, à la duchesse de DURAS ; 1 page et demie in-4.

Elle n'est sortie qu'à 5 heures de l'Opéra, « où contre l'attente de tout le monde M<sup>r</sup> ROSSINI n'a pas paru. Les avocats après avoir bien parlé, bien ferrailé, bien discuté, ont conclu de proposer à M<sup>r</sup> le Vicomte de La Rochefoucauld de m'accorder le congé promis par la condition d'un renouvellement d'engagement de ma part. J'ai refusé.



210



211



212

Me trouvant alors inébranlable, ils m'ont engagée à faire quelques concessions. Ma position qui restait la même ne m'a permis d'en faire aucune. Ils ont enfin exigé de moi la parole de ne pas signer aucun engagement avec le Théâtre de Londres avant le mois d'Octobre prochain, si on m'accordait le congé promis ; et je leur ai donnée cette parole, que je leur tiendrai avec joie car je sent que nulle part je pourrais être aussi bien que à Paris ». Ils ont promis de faire un rapport au vicomte, et elle-même va adresser à sa protectrice une note détaillant tous les sacrifices qu'elle peut faire : « Je crois prouver par là que je n'ai pas oublié les marques de bienveillance que Monsieur le Vicomte de La Rochefoucauld m'a données »...

500 / 600 €

211

**Charles André POZZO DI BORGO** (1764-1842) diplomate.  
Lettre autographe signée, à la duchesse de DURAS ; 1 page in-8, adresse.

« Celui qui m'a emprunté le volume de Warden, ne me l'a pas encore rendu ; j'envoie un de mes domestiques pour le réclamer, le vôtre l'accompagne, et le recevra s'il n'y a pas d'autre empêchement »...

100 / 150 €

212

**Armand Emmanuel du Plessis, duc de RICHELIEU** (1766-1822) homme d'État.

Lettre autographe signée, [fin 1815 ?], à la duchesse de DURAS ; avec la lettre autographe de réponse ; 1 page in-8 et 4 pages in-8 (qq salissures).

BEL ÉCHANGE POLITIQUE.

RICHELIEU souhaite ajouter quelques mots à ce que M. de VÉRAC a déjà dit en son nom. « Ce n'est pas par vanité ministérielle que nous désirons votre indulgence, et celle des salons du chateau des

Thuilleries pour ce que croirons devoir faire, mais parce que la tâche difficile que nous avons entreprise nous rend nécessaire l'appui général, et qu'il est surtout indispensable que les personnes qui par leur situation semblent être sous l'influence directe du Roi, n'ayent pas l'air de se défier de nous, je dis nous, car je ne me sépare, ni ne me séparerai jamais des autres. Veuillez donc bien imposer silence aux personnes qui nous traiteraient trop mal, et faire en sorte qu'en votre présence on ne nous traite pas trop mal. Cela est absolument nécessaire, et je l'attends de la bienveillance que vous m'avez toujours marqué. Je voudrais bien aller la réclamer moi-même, et causer avec vous comme ci-devant, mais en vérité je ne le puis, n'ayant pas un pauvre petit moment à moi »...

La duchesse de DURAS assure Richelieu que personne ne l'a tant loué qu'elle, ni n'a placé en lui tant d'espérances pour le salut de la patrie, mais on n'a pas le même degré d'estime et de confiance pour tous les membres du gouvernement. « Cette unité du ministère dont on parle toujours, ne peut être que l'ouvrage du temps, il faut qu'il soit essayé, retouché par la confiance et l'opinion publique ». Ils ne sont pas plus solidaires que les anciens : « vous ne le serez que lorsque vous serez composés d'hommes de la même couleur, marchant dans la même direction, et dans la direction de l'opinion nationale, c'est-à-dire épousant la révolution, adoptant sincèrement la Charte, qui en est le résultat, et repoussant les hommes couverts de crimes, dont personne ne veut, et ceux bien plus dangereux qui veulent toujours laisser ouverte la carrière révolutionnaire ». Ces derniers ont l'art de s'attacher à tous les ministères, « être l'oracle de chacun d'eux. Ils sonnent l'allarme, ils créent des dangers imaginaires, ils entourent de fantômes, ce sont eux qui disoient que la France ne pouvoit être sauvée que par FOUCHÉ, que le renvoi de Fouché soulevroit la France [...] Ce sont eux qui disent encore que les royalistes ne veulent pas la Charte et que la France ne veut pas le roi, ce sont eux qui veulent qu'on donne aux révolutionnaires et aux acquireurs la garantie funeste d'hommes de leur couleur dans les places ». Pourtant ce serait une meilleure garantie de protéger les hommes paisibles et de désarmer les malveillants... « Je suis une femme mon cher duc, j'en suis bien fâchée, mais puisque vous me faites l'honneur de compter mon opinion pour quelque chose, j'ai voulu vous l'exposer toute entière »...

500 / 600 €



213

213

**Antoine-Athanase ROUX DE LABORIE** (1769-1840) avocat, journaliste et homme politique.  
Lettre autographe, 2 octobre [1822 ?], à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-4 (qq petites fentes).

INTRIGUES POLITIQUES.

Il part pour Melun et la verra lundi, mais lui communique une « chose d'assez d'intérêt [...] Pour vous bien entendu et notre illustre ami. [...] Un comité tenu mercredi chez M<sup>r</sup> de Chateaub. a envoyé deux négociateurs à M. DECAZES ; il est possible qu'il se laisse séduire et il s'en repentira. [...] L'alarme est depuis 7 jours au camp libéral et bonapartiste : ils ont tenu jeudi un grand conseil et se sont amèrement reprochés l'incroyable imprudence de pousser à bout M<sup>r</sup> Decaze quand les royalistes le poussent tout aussi vivement. Tous même Etienne et l'indépendant ont juré de faire trêve : ils croient savoir que M<sup>r</sup> Pasquier a amené M<sup>r</sup> Decaze à faire ce qui conviendra aux royalistes *sauf un*. Et les voilà encore une fois effrayés de leur néant... Ils ne négligeront rien pour reconquérir M<sup>r</sup> Decaze et l'alarme de la prétendue impossibilité pour lui de n'être pas regretté tôt ou tard par les royalistes. Il me semble bien évident que c'est le moment de renouveler cette noble profession de foi commune à M<sup>r</sup> de Chateaub. et à M<sup>r</sup> de Villèle »...

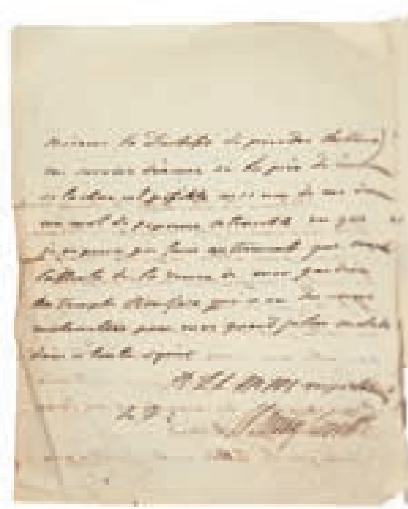
200 / 300 €

214

**William Sidney SMITH** (1764-1840) amiral anglais.  
Lettre autographe signée, à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4, adresse (un peu froissée et lég. salie ; manque le bas du feuillet d'adresse).

Il la prie de l'excuser d'avoir manqué à l'heure convenue pour aller inspecter l'école, et « de vouloir bien m'indiquer un autre jour et me permettre de lui présenter un noble Céphalonien le comte WALRAMACHI qui voyage pour s'instruire et pour rapporter des connoissances en Grèce objet digne d'éloges et d'aide »... Il transmet une pétition : « je ne peux pas faire autrement que remplir l'attente de la veuve de mon gardien du Temple Boniface qui a eu des soins maternels pour moi quand j'étois malade dans ce triste séjour »...

200 / 250 €



214

215

**Germaine Necker, baronne de STAËL** (1766-1817).  
5 lettres autographes signées et 4 lettres autographes, [automne 1814-début 1815], à la duchesse de DURAS ; 9 pages in-8, adresses, 3 cachets de cire aux armes.

CORRESPONDANCE AMICALE.

*Dimanche.* « Seriez-vous assez bonne pour me dire dear dutchess, si le roi reçoit demain soir lundi à 8 heures, comme de coutume. Pardon de cet ennui. Où en êtes vous pour M<sup>r</sup> de CHATEAUBRIAND ? Lui avez-vous dit que M<sup>r</sup> de SÈZE a désiré d'être pair et ne l'a pas encor obtenu ? »...

*Lundi.* « Me permettez vous d'aller vous voir à huit heures dear dutchess, au lieu de quatre. Votre silence est un *oui* »...

*Lundi soir.* Son fils vient de lui dire que la duchesse avait pensé à elle pour hier soir : « il s'en est peu fallu que je ne le déshéritasse. J'avois très bien remarqué que vous m'aviez oubliée mais je voulais être fière ce qui me manque avec vous. [...] J'ai cru remarquer que votre regard ne m'était pas favorable chez Mad. d'HENIN l'autre jour »...

*Jeudi.* « J'ai une soirée lundi pour le c<sup>te</sup> ROSTOPCHIN venez je vous prie. Je ne demeure pas plus loin que M<sup>r</sup> de TALLEYRAND chez qui vous avez été hier »...

*Samedi.* « Je suis désolée de ne pouvoir faire ce qui vous convient, dear dutchess, mais vous savez mes affaires comme moi. Je ne puis partir avant le 15 de juillet [...] Je vous verrai demain soir à ce que prétend Albertine à son âge on est messenger de bonheur »...

« M<sup>r</sup> de CHATEAUBRIAND sera chez vous ce matin dear dutchess – voulez vous entendre une tragédie dont je ne réponds pas [Clovis de Népomucène Lemerrier] mardi soir. Je suis trop souffrante pour sortir ce matin [...] Réussirez vous pour notre illustre ami – vous qui protégez tout ce qu'on abandonne mais c'est de moi dont je parle et non pas de lui cela ne se peut ».

Elle a été « attristée presque sérieusement » de voir hier les gens de la duchesse de PIENNES à la porte de la duchesse : « je passerai chez vous ce matin – si Mad. RÉCAMIER me laisse le tems de sortir je l'attends à chaque minute. [...] j'admire ce que vous êtes par votre esprit et par votre âme ».

Sa fille est reconnaissante, « mais elle va chez Mad. de BARANTE où nous étions priées depuis quinze jours »...

« J'ai ce soir une grande assemblée venez m'y faire honneur amenez Clara que ma fille désire vivement. [...] Si vous diniez chez moi dimanche vous ne trouveriez qu'Adrien et Matthieu »...

3 000 / 3 500 €

Madame  
la Duchesse de Loras  
rue de la Harpe  
Paris.



Je suis très bonne pour au dire bien  
qu'il est si le roi d'une manière si  
très si s'aurait occasion de continuer  
garder de cet ouvrage - en ce cas  
on peut voir de chateau de Loras? lui  
est un dit que est de lire à l'étranger d'être  
pour ce en l'a par vous obtenu? on  
comme je voudrais s'il n'est pas  
avec les deux hommes  
à Rome - A de Saint G

à Madame  
Madame la Duchesse de Loras  
à Paris



de chateau de Loras  
malin des deux d'elles - mais on  
entende une très de dit je ne  
réponds pas mardi soir - je suis  
très impatiente pour tout ce malin  
mais j'ai grande en ordre en autre  
je ne - s'il est possible pour votre  
idéologie aussi - on peut  
pétition tout ce qui est abandonné  
vous est de moi dit je parle  
et non pas de lui cela se peut



216

216

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, Coppel 23 avril [1815], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

BELLE LETTRE DES CENT-JOURS. [Le retour de Napoléon en France avait incité Mme de Staël à se réfugier en Suisse dans son domaine de Coppet, alors qu'elle allait récupérer l'argent laissé en dépôt par son père Necker au Trésor royal, et marier sa fille Albertine au duc de Broglie. Mme de Duras avait suivi son mari et Louis XVIII à Gand.] « Combien je voudrais être auprès de vous dear dutchess. Je jouirais bien plus à mon aise de votre société quoique j'aye près de vous bien des rivaux et des rivales mais enfin nous parlerions sur le passé et cela soulage on le croit encor présent. Ce que j'ai souffert ce que je souffre est au de là de ce que je savais de la peine. Ces derniers moments dans lesquels la bonté du roi et de M. de B[lacas] avoient arrangé mon bonheur m'ont rendu plus sensible à cette ancienne douleur qui m'est revenue dans les mêmes lieux, sous les mêmes formes. Je la vois là sur les mêmes murs – j'entends la même horloge. J'ai rêvé un an mais le réel c'est cela ».

On l'a engagée à retourner à Paris : « On m'a assurée que ma liquidation seroit confirmée si j'y allois, mais je n'y crois pas ou je ne veux pas y croire. Quand je saurai, si ruinée comme je le suis je puis rassembler cent mille écus pour ma fille, alors je me déciderai sur le mariage et puis quand il sera fait, établi, arrangé j'irai vous rejoindre. Mais n'est-il pas inouï de faire encor des projets »...

« Les nouvelles de France sont très militaires. Il paroît que toute l'armée est pleine d'enthousiasme pour son chef. La nation plus amie de la paix me paroît triste surtout dans le midi. De ce côté les étrangers sont moins détestés que dans le nord de la France. Ici on ne croit pas aux succès de Murat il paroît que les Italiens ne se réservent que pour Napoléon mais peut-il être partout ! Il y a des officiers à Grenoble même qui ont caché les lys dans leur shakos comme ils avoient caché les aigles tant l'idée du changement est dans les têtes françaises »...

Elle ajoute : « Parlez de moi à Chactas [CHATEAUBRIAND]. Quelles soirées que celles que je passerois avec vous ! Je suis, ici, entourée de soldats suisses, et bien seule d'ailleurs »...

2 000 / 3 000 €



217

217

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

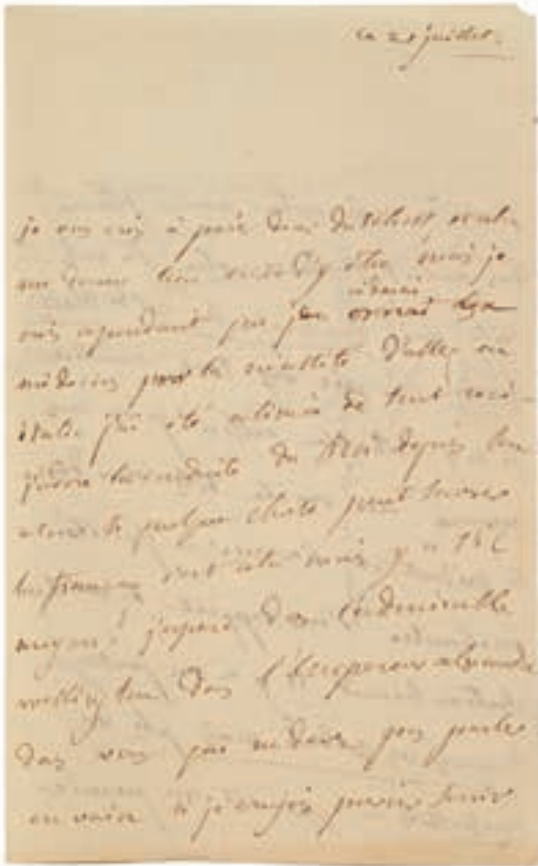
Lettre autographe, C[oppet] 30 mai [1815], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

BELLE LETTRE DES CENT-JOURS SUR LES PRESSIONS DE LA FAMILLE BONAPARTE POUR QU'ELLE RENTRE EN FRANCE.

Elle a de la peine de ne pas avoir des nouvelles de la duchesse, « car je vous aime plus que jamais et j'aurais besoin qu'il y eut en vous quelque chose de cela pour moi. Je vous dirai ce qui me concerne afin que, si l'on en parle, vous puissiez dire la vérité. NAPOLÉON s'est donné pour être très reconnoissant de ce que je n'avois point écrit contre lui pendant son séjour à l'isle d'Elbe et il m'a fait demander d'aller à Paris. J'ai répondu que le mariage de ma fille étant suspendu faute de liquidation je devois la garder chez moi à la campagne. Alors Lucien [BONAPARTE] que j'avois vu à son passage ici m'a fait dire que si Mr de BROGLIE vouloit être pair ma liquidation seroit maintenue. J'ai répondu que je n'avois aucun crédit sur Mr de Broglie à cet égard, et lui ne le veut pas. Alors Lucien et Joseph m'ont encore fait dire que si je voulois venir à Paris solliciter moi-même l'emp[ereur] je serois payée, que Mesd. de Beauveau, de Montmorency &c. avoient obtenu le maintien de la restitution des bois en parlant elles-mêmes à l'emp. J'ai répondu que je m'adresserois à la chambre des députés lorsque la paix seroit faite mais qu'à présent je devois rester à la campagne. Mon fils partira cet automne pour l'Amérique et moi je tâcherai d'aller en Grèce si nous n'échappons pas à notre malheur actuel. Il est vraiment au delà des forces et moi qui le supporte dans la solitude il est plus fort que moi. J'ai pourtant de l'espoir – non pas comme on l'entend outre Rhin, de l'arrivée des étrangers à Paris que je ne sais pas désirer, mais d'un mouvement en France. Ces dix mois de paix et d'espérance sont dans le cœur de tout ce qui en a un et je crois à des divisions de parti dès qu'on l'osera. Enfin dear dutchess prions les uns pour les autres et je mets une grande part pour vous ». Elle donne quelques nouvelles d'amis et ajoute que le Faubourg Saint-Germain est « plus fou que jamais et tout d'accord en principes avec les bonapartistes. Parlez de moi à René [CHATEAUBRIAND] et tâchez de ne pas m'oublier ».

1 500 / 2 000 €





218

218

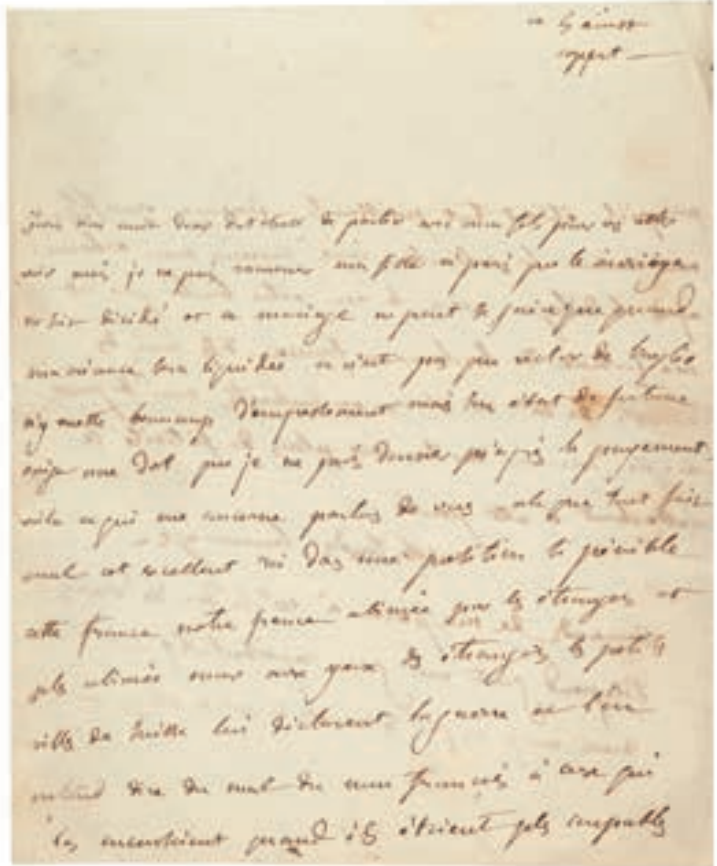
**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, 21 juillet [1815], à la duchesse de DURAS à Paris ; 2 pages et quart in-8, adresse.

PEU APRÈS LE RETOUR DE LOUIS XVIII À PARIS.

« Je vous crois à Paris dear dutchess, et cela me donne bien envie d'y être mais je crois cependant que je cèderai aux médecins pour la nécessité d'aller en Italie. J'ai été abîmée de tout ceci. J'adore la conduite du Roi depuis son retour. Si quelque chose peut sauver la France c'est cela mais y a-t-il moyen ? J'espère dans l'admirable WELLINGTON, dans l'Empereur Alexandre, dans vous qui ne devez pas parler en vain. Si je croyois pouvoir servir j'irois. Mais notre pauvre France ! dans quel état ce monstre l'a mis. [...] je vous crois comme un oracle dites moi donc le présent et l'avenir. J'ai été enchantée d'un rapport de Mr de CHATEAUBRIAND. Il y a un passage *toujours vos soldats mais plus vos conseillers* – qui est au premier rang des choses écrites »...

1 500 / 2 000 €



219

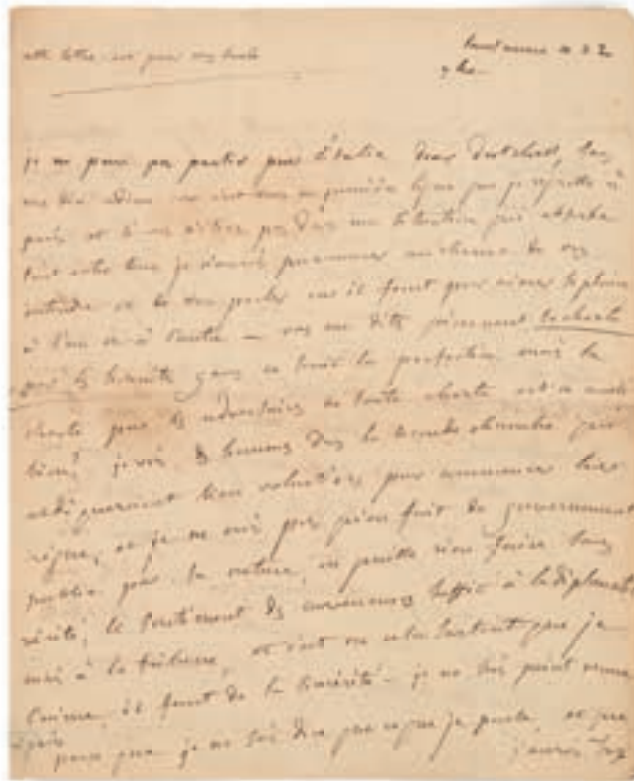
219

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, Coppet 5 août [1815], à la duchesse de DURAS à Paris ; 2 pages in-4, adresse avec cachet cire rouge.

« J'avois bien envie dear dutchess, de partir avec mon fils pour vous aller voir mais je ne puis ramener ma fille à Paris que le mariage ne soit décidé, et ce mariage ne peut se faire que quand ma créance sera liquidée. Ce n'est pas que Victor de BROGLIE n'y mette beaucoup d'empressement mais son état de fortune exige une dot que je ne puis donner qu'après le paiement. Voilà ce qui me concerne parlons de vous. Ah que tout fait mal cet excellent roi dans une position si pénible, cette France notre France abîmée par les étrangers et plus abîmée encor aux yeux des étrangers. Les petites villes de Suisse lui déclarent la guerre et l'on entend dire du mal du nom françois à ceux qui les encensèrent quand ils étoient plus coupables puisqu'ils étoient tout puissants. J'envoye mon fils non comme la colombe mais comme le corbeau après le déluge recevez le avec votre bonté qui est ma fortune de bonheur en France »...

1 500 / 2 000 €



220

220

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, Lausanne 22 septembre [1815], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

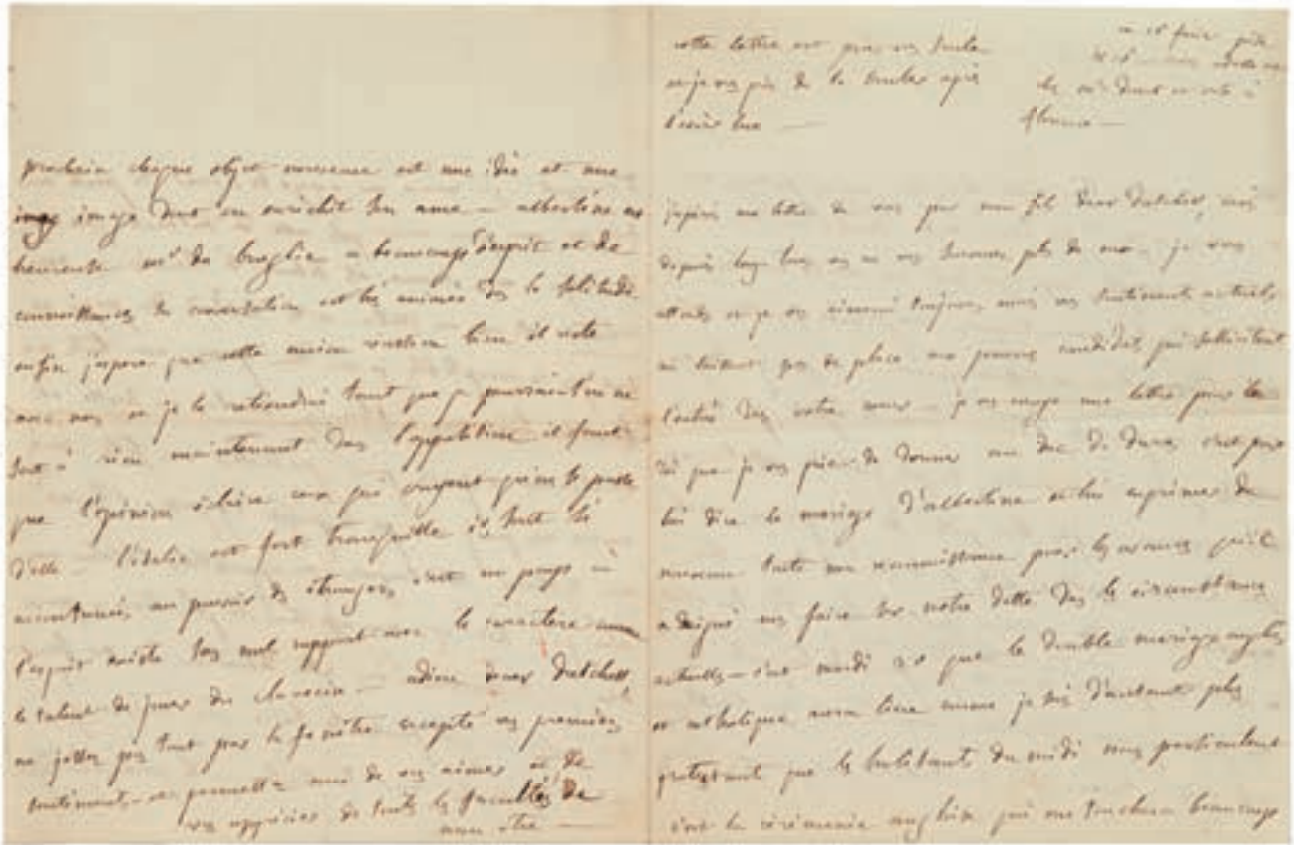
BELLE ET LONGUE LETTRE SUR LA RESTAURATION, LA CHARTE, LA TERREUR BLANCHE, LE FUTUR MARIAGE DE SA FILLE, ET SES CONSIDÉRATIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

« Je ne peux pas partir pour l'Italie dear dutchess, sans vous dire adieu car c'est vous en première ligne que je regrette à Paris et si vous n'étiez pas dans une situation qui absorbe tout votre tems je n'aurais pu renoncer au charme de vous entendre et de vous parler car il faut pour aimer se plaire à l'un et à l'autre. Vous me dites qu'on veut la charte pour les honnêtes gens ce seroit la perfection mais la charte pour les adversaires de toute charte est-ce aussi bien ? Je vois des hommes dans la seconde chambre [Chambre des Pairs] qui abdiqueroient bien volontiers pour commencer leur règne, et je ne crois pas qu'en fait de gouvernement public par sa nature, on puisse rien faire sans vérité, le sentiment des convenances suffit à la diplomatie, mais à la tribune, et c'est en cela surtout que je l'aime, il faut de la sincérité. Je ne suis point venue à Paris parce que je ne sais dire que ce que je pense, et que j'aurais trop craint de déplaire à ceux que je respecte. Je puis assurément me tromper mais je vois en noir. On se laisse trop aller à des impressions, peut-être naturelles, mais qui ont fait chavirer dix fois depuis vingt-cinq ans les espérances même de ceux qui s'y sont livrés. Que de popularité ne faut-il pas dans les noms et dans les choses, pour effacer l'entrée des étrangers, et les protestants du midi dans quel état ils sont ! Ils écrivent ici de toutes parts pour y demander un asyle. Enfin Dieu veuille que le roi et la charte s'établissent en paix c'est après mes enfants ce qui m'occupe le plus. Vous me dites très gracieusement que je suis trop romanesque pour ma fille. N'avez-vous

pas été romanesque ne l'êtes-vous pas en amitié ? Ce qu'on appelle le réel des choses en société est plus loin de la nature que l'enthousiasme. Je souffre beaucoup de ce que mes affaires n'avancent pas mais je tiens fermement à ce qu'Albertine ne revoie Mr de BROGLIE que le contrat signé. Je me suis arrêtée ici quelques jours avant de traverser le Simplon où ce malheureux homme [NAPOLÉON] a laissé les seules traces honorables de sa puissance. On dit qu'on veut que ce chemin tombe en ruines. Une des choses les plus tristes des tems de parti c'est qu'il n'y a ni estime ni indignation complete – car les bêtises des uns, malgré vous appaisent la fureur contre les crimes des autres. Il y a ici des nuées d'Anglois qui passent comme les oiseaux à l'automne. Il faut que les institutions politiques dans leur perfection modèlent un peu les hommes les uns sur les autres, la nation y gagne mais les individus y perdent ».

Puis elle évoque son prochain ouvrage, *Considérations sur la Révolution française* : « J'espère que vous serez contente de ce que j'ai écrit sur l'Angleterre, j'ai fait aussi un tableau du règne de BONAPARTE qui me semble historique. Quand ma fille sera mariée, je ne verrai de la société que vous et vos pareils c'est-à-dire trois ou quatre personnes. Dans ce monde, le plaisir de l'étude gagne beaucoup sur moi mais je ne puis me mettre à Richard Cœur de Lion que quand le sort d'Albertine sera fixé. La pensée peut encore subsister à travers tout mais non pas l'imagination ». Elle s'inquiète de M. de LALLY, et ajoute : « Les vapeurs nerveuses sont extrêmement communes à Genève là où il y a plus d'esprit que d'espace pour le nourrir, mais ici l'on se porte à merveille. Je vous ai vue ici pour la première fois dear dutchess je ne savais pas alors que je vous aimerois beaucoup plus que vous ne m'aimez »...

2 500 / 3 000 €



221

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, Pise 16 février 1816, à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-4.

**BELLE ET LONGUE LETTRE PENDANT SON VOYAGE EN ITALIE.**

Elle reproche à la duchesse de l'oublier : « Je vous attends et je vous aimerai toujours mais vos sentiments actuels ne laissent pas de place aux pauvres candidats qui sollicitent l'entrée dans votre cœur ». Elle la charge de transmettre une lettre à Louis XVIII : « C'est pour le mariage d'Albertine et lui exprimer de nouveau toute ma reconnaissance pour les avances qu'il a daigné nous faire sur notre dette dans les circonstances actuelles. C'est mardi 20 que le double mariage anglois et catholique aura lieu. Comme je suis d'autant plus protestante que les habitants du midi nous persécutent c'est la cérémonie angloise qui me touchera beaucoup. Elle est en effet bien belle [...] vous verrez ce qu'il y a d'âme et de sensibilité dans cette nation j'en excepte ceux qui sont nos maîtres et néanmoins Lord WELLINGTON aura toujours une grande puissance sur moi, l'admiration ne s'efface jamais. Ce que je sens pour vous aussi ne peut se détruire »...

Après avoir évoqué quelques amis, et la mort du gendre de la duchesse (le prince de Talmont, mari de Félicité), elle parle de son voyage : « J'ai renoncé au voyage de Rome la peste me fait un peu peur encor

plus celle de Dalmatie que celle de Niza mais comme ils disent si bien ici *in una velata* elle est en Italie et les soldats du pape ne sont pas incorruptibles. Je vais donc passer avec toute ma famille trois mois à Florence de là en Suisse et l'automne à Paris pour présenter ma fille. Mais croiriez-vous que je n'ai pas le projet d'y passer l'hiver ? Mon système est toujours en opposition absolue avec celui qu'on suit et mon affection la plus sincère pour qui le suivent. Dans cette situation il ne faut pas parler et qui peut se taire six mois. Je pourrai peut-être voir la Sicile et le Portugal l'hiver prochain. Chaque objet nouveau est une idée et une image dont on enrichit son âme. Albertine est heureuse Mr de BROGLIE a beaucoup d'esprit et de connoissances, sa conversation est très animée dans la solitude, enfin j'espère que cette union réussira bien, il reste avec nous et je le retiendrai tant que je pourrai. L'on ne sert à rien maintenant dans l'opposition il faut que l'opinion éclaire ceux qui croyent qu'on se passe d'elle. L'Italie est fort tranquille ils sont si accoutumés au pouvoir des étrangers c'est un pays où l'esprit existe sans nul rapport avec le caractère comme le talent de jouer du clavecin. Adieu dear dutchess, ne jetez pas tout par la fenêtre, excepté vos premiers sentiments, et permettez-moi de vous aimer et de vous apprécier de toutes les facultés de mon être ». Elle demande de brûler cette lettre.

2 500 / 3 000 €

Oppet le 20  
juillet.

je ne saurais vous exprimer combien j'ai été  
touché de votre lettre de ce 20 juillet,  
puis que vos souffrances pour moi n'ont pas  
fait quelque chose de moi. il me semble  
que de tout ce qui vous entoure je suis  
la personne qui l'entend le mieux en  
fonds de votre âme - vos états si vaine  
malgré le jeune de vie et la situation  
qui aurait pu être gâtée si facile  
je ne puis parler sur rien de bien  
mais je récite avec toute la sincérité  
de mon cœur que je vous aime vivement



222

222

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

Lettre autographe, Coppet 30 juillet [1816], à la duchesse de DURAS ; 4 pages in-8.

TRÈS BELLE LETTRE SUR SES ENFANTS, SUR CHATEAUBRIAND, ADOLPHE DE BENJAMIN CONSTANT, ET BYRON.

« Je ne saurois vous exprimer combien j'ai été touchée de votre lettre dear dutchess, puisque vous souffriez pourquoi n'avez-vous pas fait quelque chose de moi ? Il me semble que de tout ce qui vous entoure je suis la personne qui s'entend le mieux au fonds de votre âme. Vous êtes si vraie malgré le genre de vie et la situation qui auroit pu vous gêner si facilement. Je ne puis parler sur rien de loin mais je répète avec toute la sincérité de mon cœur, que je vous aime vivement et que je n'ai retenu ce sentiment que par des considérations qui vous étoient toutes personnelles ». Elle s'inquiète de la santé de la duchesse avant de donner « des nouvelles de notre intérieur. Ma fille est grosse ce qui décide mon séjour à Paris cet hyver » ; elle irait bien avant dans le Midi avec la duchesse. « Naturellement je serai à Paris vers le 1<sup>er</sup> d'8<sup>bre</sup> sans être pour cela de l'avis de la chambre ultra-toutes choses. Mon fils va en Amérique il faut qu'il apprenne le réel de la liberté il divague trop comme il arrive toujours quand à 25 ans l'on n'a pas de carrière. Le duc de BROGLIE va très bien dans notre intérieur il aime sa femme uniquement et son esprit, toujours animé met du mouvement dans la solitude. Je lui recommande de se refuser la conversation elle irrite plus que les discours officiels. Vous avez bien raison de regretter le parti que prend Mr de CHATEAUBRIAND en renonçant à son histoire je crois qu'un homme de talent, mais royaliste moins pur que lui l'entreprendra. Je n'aime pas le roman de Benjamin CONSTANT [Adolphe]. Je ne crois pas avec vous que tous les hommes soient Adolphe mais bien tous les hommes à vanité. C'est ce qu'il faut fuir comme la mort du sentiment. J'ai dans mon voisinage Lord BYRON que je crois l'homme le plus séduisant de l'Angleterre mais c'est un homme qui a juste ce qu'il faut de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme. Vous, adorable personne vous portez un caractère naturel dans un cercle factice. J'ai fait ainsi, et j'ai failli en mourir. À présent je ne crains que la maladie aucun autre danger ne menace mon sort. [...] Sachez seulement que je suis une chose à vous ».

3 000 / 4 000 €



223

223

**Germaine Necker, baronne de STAËL.**

6 lettres autographes (dont 2 signées) et 2 lettres signées, plus une lettre en partie autographe, [fin 1816-1817], à la duchesse de DURAS ; 10 pages et demie formats divers, qqs adresses (salissures à 3 lettres).

CORRESPONDANCE DE LA FIN DE LA VIE DE MME DE STAËL.

*Dimanche.* « Êtes vous arrivée dear dutchess, comment est votre santé ? Voulez vous de moi demain à 5 heures – allez vous ce soir chez M<sup>r</sup> de LA CHATRE ? »...

*Lundi.* « Mad. de POIX est tombée c'est donc chez elle my dear dutchess que je pourrais vous voir une heure demain »...

*Mardi.* « J'ai été chez vous dear dutchess pendant que vous avez eu la bonté de venir chez moi. [...] je trouve triste de ne plus causer avec vous ».

*Samedi.* « Que vous êtes bonne ! Cette audience, je vous la dois et je me sens fort à l'aise de vous la devoir je vous aime par delà toute reconnaissance »...

« J'ai eu la fièvre cette nuit my dear dutchess ainsi je n'aurois pas la force de vous lire et j'y attache trop de prix pour ne pas réunir ce que j'ai de force à votre retour »...

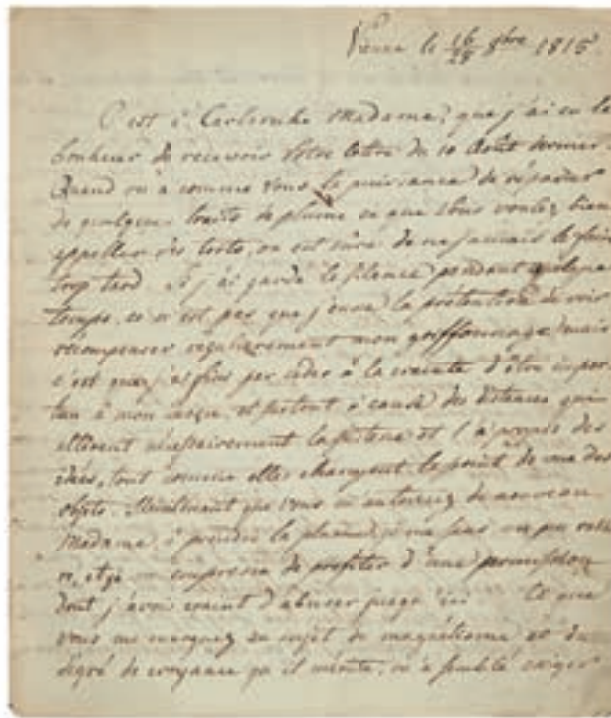
« Vous avez bien eu raison de m'écrire [...] Venez ce soir chez moi en allant au bal »...

Les dernières lignes et les signatures (sur des lettres dictées à son fils Auguste de Staël) sont d'une écriture très déformée par la maladie.

*Dimanche 11 mai [1817].* L'ambassadeur d'Angleterre assure être « persuadé, qu'on trouveroit parmi les anglois quelqu'un qui acheteroit la campagne de M<sup>r</sup> de CHATEAUBRIANT, si l'on ne craignoit pas le droit d'aubaine »... *25 juin 1817.* « Croyez que dans l'état affreux où je suis, je pense sans cesse à vous, ma chère Duchesse. S'il reste quelque chose de moi vous l'avez, et parmi mes regrets de la vie un des plus poignants est votre charme et votre amitié »... [*Fin juin ou début juillet 1817*]. En haut d'une lettre d'Albert donnant des nouvelles de sa mère, Mme de Staël ajoute : « Mille grâces – je vous verrai demain matin – je n'ai pas la force d'écrire ».

ON JOINT une lettre autographe signée d'Albertine de de BROGLIE, annonçant à la duchesse de Duras la mort d'Albert John ROCCA (janvier 1818), qui « vient de succomber à la maladie et à la douleur il n'a survécu que six mois à ma mère. Il désiroit de ne pas vivre »...

1 500 / 2 000 €



224

224

**Alexandre STOURDZA** (1791-1854) diplomate et homme de lettres moldave, au service de la Russie.  
Lettre autographe signée, Vienne 16/28 octobre 1815, à la duchesse de DURAS ; 13 pages et demie in-4.

IMPORTANTE LETTRE SUR LE MAGNÉTISME.

La confiance que la duchesse lui manifeste lui impose le devoir de parler avec précision et recueillement de « cette grande force de la nature » : « ma conviction au sujet de la réalité et de l'efficacité du magnétisme, a devancé de beaucoup le témoignage de mes sens. Je n'avois encore rien vu que je croyois fermement. Cette supériorité du raisonnement et du témoignage bien constaté sur la sensation, est une circonstance importante trop méconnue de nos jours. On a la bonhomie ou plutôt la déloyauté de n'ajouter foi qu'à la sensation. Voilà la force de toutes les erreurs qui nous assiègent »... Et de nommer quatre « personnes supérieures » qui l'ont guidé : le Dr KOREFF, le professeur DELEUZE, « le vénérable JUNG » et surtout « le profond et religieux BAADER ». Selon Stourdza, le magnétisme animal dans l'organisation humaine est un « phénomène partiel, qui se rattache à la grande loi de l'attraction ou principe de vie, et qui en atteste l'universalité. Toute attraction ou plutôt toute fusion du principe de vie dans la nature, est une action à distance, c'est-à-dire une cessation totale des lois de l'étendue » ; elle agit par « l'action réciproque de l'esprit de vie », en dehors de toute considération physique ou mécanique : « C'est le souffle, l'action continue de Dieu sur ses œuvres, sans lequel l'espace, le temps et la matière n'ont aucune réalité »... Ce principe réconcilie les spiritualistes et les matérialistes, ceux qui croient à la volonté et ceux qui croient à un fluide magnétique (MESMER). Stourdza décrit l'opération entre le magnétiseur et un patient : le rayonnement actif de l'un fait pénétrer

dans l'autre son principe de vie ; le principe de vie du patient devient « assimilatoire et productif », son système cérébral s'assoupit, « celui des ganglies devient prédominant [...] », et le grand atelier de la nature s'ouvre : l'homme n'est plus qu'un organe... Et il poursuit : « Les puissances de l'abyme se soulèvent ; l'homme est sur le trépied de Delphes qui le met en rapport avec toute la nature, et l'isole encore des hautes régions »... D'où le somnambulisme clair-voyant... « Ceci jette une grande lumière sur les connoissances innées, sur l'instinct des animaux, sur la théorie des songes, sur la transmission de père en fils de certaines qualités et des tempéramens »... Il insiste sur la nature non sensorielle des perceptions, en état de crise magnétique ; celle-ci peut, exceptionnellement, monter jusqu'à l'extase absolue... Pour Stourdza, il y a un rapport métonymique entre l'arbre de la véritable science et l'arbre de vie, et « consonnance de la force de la nature que nous appellons *magnétisme* avec la religion » : « TOUTES DEUX NE FONT QU'UN DU MÉDECIN ET DU REMÈDE ! »... Il a recueilli des cas de cures réalisées par M. Koreff, et cite le professeur Deleuze ; enfin il attire l'attention sur l'affinité des découvertes magnétiques avec les prodiges transmis par l'histoire : les mystères d'Isis et d'Eleusis, les oracles, les guérisons miraculeuses. C'est une revanche du fond sur la « sottise raison » ; plus important, « le dogme de la solidarité de l'espèce, et d'une chute primitive transmise par l'esprit de vie, cette pierre angulaire de l'édifice de la rédemption, apparaîtra de plus en plus dans son véritable jour »... La révélation de cette force de la nature annonce une nouvelle ère, voulue par la Providence : « C'est une arme invisible qui va donner un plus haut degré d'intensité à la lutte du Bien et du mal ! »... Aussi, si la duchesse est tentée de communiquer ces considérations à d'autres, « de grace ne le faites qu'avec parcimonie, et seulement à l'égard de ceux qui ont la religion dans le cœur et dans la tête »...

500 / 700 €

Vienne 25 avril

Alexis de Noailles qui veut bien se charger de porter au roi quelques lettres assez importantes, et de lui rendre compte de la position de ses affaires à Vienne, vous dira, Madame la duchesse, que le roi est ici aussi roi de France que Louis quatorze dans les tems les plus prospères de notre monarchie. Nous garderons cette position tant que durera le congrès, après cela, nous tomberons dans toutes les difficultés grandes et surtout petites qui se présentent dans toutes les coalitions. Je suppose que nous serons encore de 20 à 25 jours à Vienne; au plus un mois, après ce tems, j'irai où il y aura quelque chose d'utile à faire, je m'en sais point.

225

225

**Charles Maurice de TALLEYRAND** (1754-1838).

Lettre autographe, Vienne 25 avril [1815], à la duchesse de DURAS ; 2 pages in-4 (bords un peu froissés).

BELLE LETTRE DU CONGRÈS DE VIENNE.

« Alexis de NOAILLES qui veut bien se charger de porter au roi quelques lettres assez importantes, et de lui rendre compte de la position de ses affaires à Vienne, vous dira, Madame la duchesse, que le roi est ici aussi roi de France que Louis quatorze dans les tems les plus prospères de notre monarchie. Nous garderons cette position tant que durera le congrès, après cela, nous tomberons dans toutes les difficultés grandes et surtout petites qui se présentent dans toutes les coalitions.

Je suppose que nous serons encore de 20 à 25 jours à Vienne ; au plus un mois, après ce tems, j'irai où il y aura quelque chose d'utile à faire ; je ne sais point l'émigration. Il faut pour cela une intelligence et une entente que je n'ai point, et avec lesquelles il me paraît qu'on est peu propre à se mêler avec les mœurs et les habitudes que 25 ans de révolution ont données à la France ». Il dit son attachement et son respect pour la duchesse. « La jeune baronne de Talleyrand me dit que vous avez été bien bonne et bien aimable pour elle ; cela m'a fait plaisir, j'aime à vous remercier ». Il est très attaché à Alexis : « Je désire que vous ne le gardiez pas longtems, et qu'on me le renvoie. Veuillez faire mes amitiés à Monsieur de CHATEAUBRIAND ».

1 500 / 2 000 €

— je retournerai à Paris quelques jours  
avant le 1<sup>er</sup> Louis. y serez vous?  
est-il vrai que Charles de Damas doit  
avoir la place de M<sup>r</sup> de Vichetien?  
c'est le bruit du bec. il n'y a  
point d'élections de nos côtés, ce qui  
fait que notre pays est dans une  
tranquillité parfaite; nous ne nous  
occuperons que de nos laines et de nos  
moissons, — veuillez faire mon compliment  
à Monsieur de Damas, et surtout à  
Monsieur de Castellane. — si vous  
serez une fois à Valence, vous y  
serez entouré de beaucoup d'affection  
et de beaucoup de dévouement, et ça  
surtout c'est-à-dire votre chaise pour  
aller à usse

28 juillet





226

226

**Charles Maurice de TALLEYRAND.**

50 lettres autographes (dont 2 signées de son nom et 3 « T. », et plusieurs avec son paraphe), [1815-1825], à la duchesse de DURAS ; 59 pages in-4 ou in-8, qq's adresses avec cachets de cire aux armes ou au chiffre.

IMPORTANTE CORRESPONDANCE INÉDITE, TÉMOIGNANT D'UNE RÉELLE AMITIÉ AVEC MADAME DE DURAS, À QUI IL CONFIE DES DOCUMENTS CONFIDENTIELS ET DES RÉFLEXIONS POLITIQUES, NOTAMMENT LORS DES ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE LUI PAR SAVARY AU SUJET DE L'EXÉCUTION DU DUC D'ENGHEN.

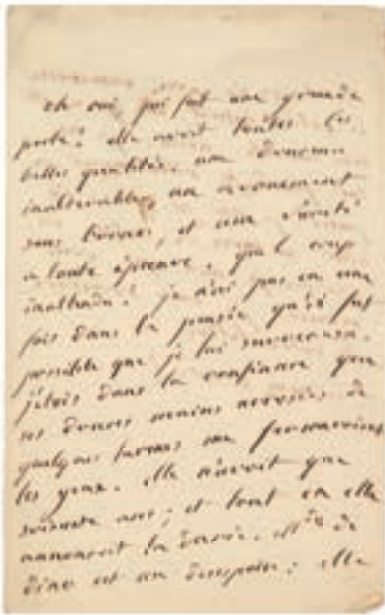
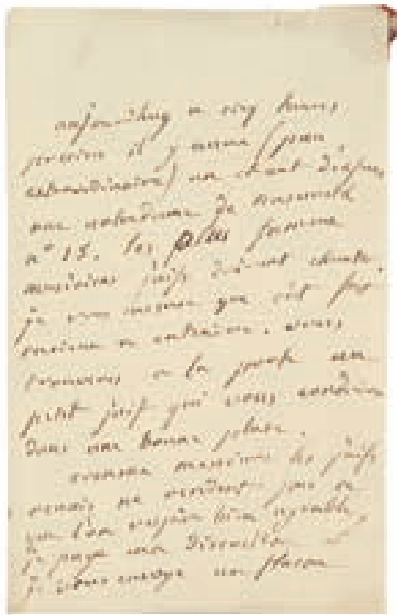
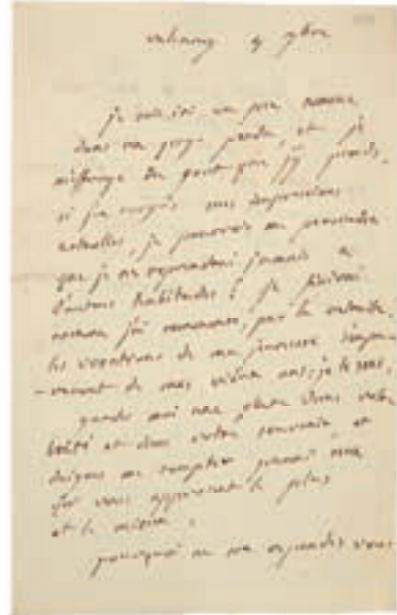
8 novembre [1815]. Condoléances au lendemain de la mort du gendre de la duchesse, le prince de TALMONT...

13 mars [1816], « anniversaire de la déclaration de Vienne ». À propos d'un différend financier entre la duchesse de LAVAL, « que je dois appeler la jeune, quelque répugnance que j'y aye », et Mme de LUYNES : « Il a paru convenable que les gens d'affaire se vissent ». Il a questionné Mme de Luynes : « elle n'a rien répondu, et même a montré qu'elle évitait de rompre. Ce qui peut-être a été trop marqué pour que j'aye conservé beaucoup d'espérance d'avoir les soixante mille francs que naturellement elle doit donner. Du reste rien n'a été tout à fait prononcé à cet égard. Selon mon ancien stile politique, la question est restée ouverte »...

Dimanche 4 janvier [1818]. « Vous avez montré le désir de lire la lettre de l'empereur ALEXANDRE au duc de WELLINGTON ; la voici »...

1819. Valençay 7 juillet. ... « Dites moi si quelque chose se prépare pour le bonheur de Clara et pour le votre. – Dites moi si votre

disposition de cœur et d'esprit est bonne. – Et puis ne me dites plus rien. Si cependant vous vouliez être aimable pour moi vous ajouteriez que vous aimeriez autant vers quatre heures entendre le bruit de ma voiture dans votre cour que celui des trois ou quatre berlines que j'y rencontre ordinairement ». Il reste à Valençay, n'ayant « ni grande envie ni grand besoin d'aller aux eaux », les chemins étant mauvais avec les pluies, « des travaux de terre et de maison au milieu de tout cela »... Il évoque enfin « le tapage que fait l'école de droit »... 28 juillet. Félicitations sur l'« établissement très convenable » pour sa fille Clara, qui réparera auprès de MM. de CHASTELLUX ce que Talleyrand lui-même aurait dû faire : « car il est ridicule qu'il n'ait pas de pairie dans la maison de Chastellux, et c'est ma faute ». À propos du trousseau, il parle de son manufacturier parti en Espagne livrer « ce qui lui a été commandé pour le roi d'Espagne et pour la future reine ». Il fait un temps superbe, et il n'y a pas eu d'orage à Valençay : « La récolte s'annonce bien et comme qualité et comme quantité. Les grains vont beaucoup diminuer, ce qui fait que nous autres propriétaires nous bénissons M. de VILLÈLE qui a fait diminuer notre imposition ». Il rentrera à Paris avant la St Louis. « Est-il vrai que Charles de DAMAS doit avoir la place de M<sup>r</sup> de Richelieu ? C'est le bruit du Berri. Il n'y a point d'élections de nos côtés ; ce qui fait que notre pays est dans une tranquillité parfaite : nous ne nous occupons que de nos laines et de nos moissons »... 24 octobre. Nouvelles félicitations sur le mariage de Clara (30 août) : « vous avez fait un très bon choix. C'est quelque chose que l'on ne saurait trop priser qu'une bonne race : et celle des CHASTELLUX est excellente : jamais on n'a été plus simplement des gens d'honneur »... Nouvelles de Mmes de Luynes et de Laval, de la duchesse de COURLANDE qui va bientôt arriver. « Pendant qu'à Paris on fait et défait des ministres, on

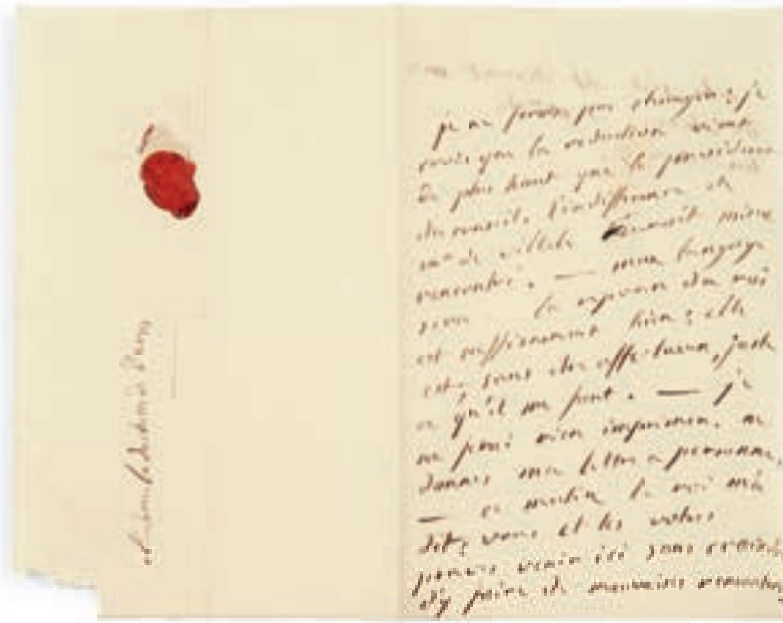
A page of handwritten text in French, written in a cursive script. The text is somewhat faded and difficult to read in some places, but it appears to be a letter or a journal entry. The handwriting is dense and fills most of the page.A page of handwritten text in French, continuing the cursive script from the previous page. The text is dense and covers most of the page area.A page of handwritten text in French, continuing the cursive script. The text is dense and covers most of the page area.

ne pense à Valençay qu'à fêter la St Charles, et à préparer de petites améliorations pour l'année prochaine. – La vie que nous menons est fort ordonnée, les heures communes sont réglées ; pour le reste du tems, on a [...] ou des livres, ou des chevaux, ou des fusils. Il réclame un poème pour un musicien, transmet le souvenir de Mme de DINO...

**1821.** 26 [janvier ?]. « Ce matin nous avons appris à S<sup>t</sup> Cloud que les ducs de MAILLÉ et de FITZ-JAMES étoient aides de camp du roi. – M<sup>r</sup> de RIVIÈRE a prêté serment comme capitaine des gardes. – Il y avoit beaucoup de monde : le roi a parlé avec bienveillance, et presque toujours en variant ce qu'il disoit, aux 200 personnes de toutes les couleurs qui étoient dans la galerie, M<sup>r</sup> de Chevreuse et Casimir Perrier ; M<sup>r</sup> de Viromesnil et M<sup>r</sup> Desole &c »... Valençay 3 septembre. Sur la mort de la duchesse de COURLANDE : « Oh oui, j'ai fait une grande perte ! elle avait toutes les belles qualités : une douceur inaltérable, un dévouement sans bornes, et une sûreté à toute épreuve. Quel coup inattendu ! Je n'ai pas eu une fois dans la pensée qu'il fut possible que je lui survécusse. J'étais dans la confiance que ses douces mains arrosées de quelques larmes me feraient les yeux. Elle n'avait que soixante ans [...] M<sup>de</sup> de Dino est au désespoir »...

**1822.** [Janvier]. « L'année commence bien mal, les personnes que j'aime sont ou malades ou souffrantes. [...] La rougeole de M<sup>de</sup> de DINO a été fort contrariée dans les commencemens, et le bien vient bien lentement ». 31 [juin ?]. Il lui envoie « un gros et matériel portefeuille afin que nous soyons bien surs que quand vous prêterez Édouard aucune feuille ne peut en être perdue ». – Il l'invite à entendre un chant d'enfants, rue Notre-Dame de Nazareth : « Les plus fameux musiciens juifs doivent chanter. Je vous assure que c'est fort curieux à entendre. [...] Comme messieurs les juifs réunis ne rendent pas ce que l'on respire bien agréable, je paye ma discrétion et je vous envoie un flacon ».

**1823.** 9 janvier. Il lui renvoie Olivier, « dont M<sup>de</sup> de Luynes est enchantée : elle me charge de vous parler de toute sa reconnaissance »... [Novembre]. Intéressant échange à la suite des accusations de SAVARY, duc de Rovigo, sur la responsabilité de Talleyrand dans l'exécution du duc d'ENGHEN [Talleyrand écrit le 8 novembre une lettre justificative à LOUIS XVIII, qui fait répondre le 15 par Villèle, et interdit l'entrée des Tuileries à Savary]. – « Voila le gros fait de la lettre non remise éclairée ce matin par une lettre de M<sup>r</sup> de S<sup>t</sup> Jacques qui est imprimée dans le Drapeau blanc. – Je voudrois bien voir faire quelque chose du coté des Tuileries. – Les injures de tous les matins sont fort ennuyeuses à lire : et aujourd'hui la Quotidienne ne les épargne pas. – Je n'écris pas à M<sup>r</sup> de CHATEAUBRIAND que je ne veux pas ennuyer de moi »... – Mme de DINO portera à Mme de Duras la lettre de Talleyrand : « je desire que M<sup>r</sup> de Duras la lise et très peu de personnes. – Il me semble qu'il n'est pas convenable pour le roi qu'on la connaisse avant deux ou trois jours »... – « Je desire que vous ne donniez pas cette lettre que vous partagez. – M<sup>r</sup> de Villèle le roi et vous, êtes les seules personnes entre les mains de qui elle soit. Je n'en ai point donné de copie, et en la prêtant, toutes les paroles d'honneur n'empêcheront pas que, au lieu de trois copies, il ne s'en trouve bientôt quatre »... – « Je ne ferais pas changer : je crois que la rédaction vient de plus haut que le président du conseil. L'indifférence de M<sup>r</sup> de Villèle auroit mieux rencontré. – Mon langage sera. La réponse du roi est suffisamment bien : elle est, sans être affectueuse, juste ce qu'il me faut. – Je ne ferai rien imprimer. Ne donnez ma lettre à personne. – Ce matin le roi m'a dit : vous et les vôtres pouvez venir ici sans craindre d'y faire de mauveuses rencontres. Cela s'est dit devant M<sup>r</sup> de Blacas et M<sup>r</sup> de Luxembourg »... – Il envoie la brochure d'un certain MIEL : « elle m'a paru assez bien » [Un Français, sur l'extrait des Mémoires de M. Savary, relatifs à M. le duc d'Enghien, par Mielle]. La déclaration du général HULIN va paraître. « Du côté ministériel je ne sais rien. J'espère que l'on veut être si juste que l'on veut même se priver de mettre de la guerre à ce qu'on fait »... – Il l'engage à lire la déclaration du général HULIN...



226

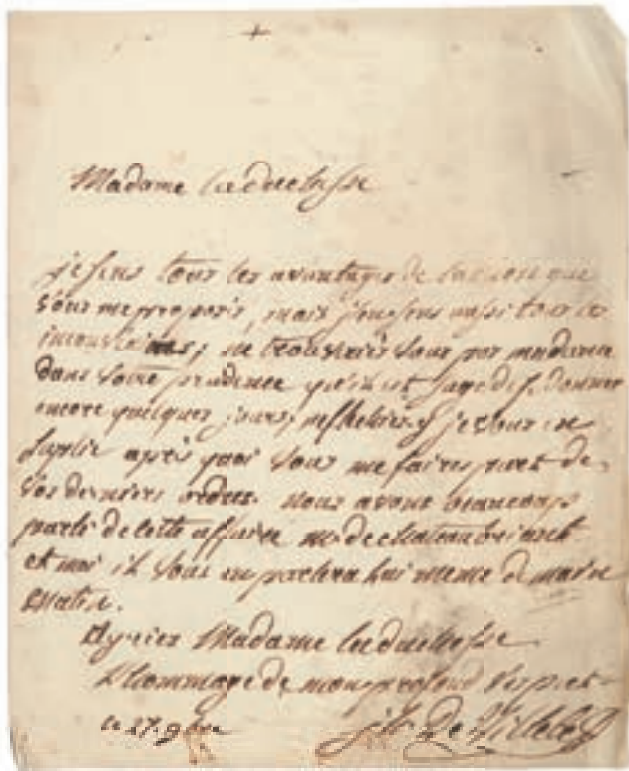
**1824.** Bourbon l'Archambault 22 juin. Il souhaite retrouver à Paris sa bienveillance, et parvenir « à faire quelques progrès dans cette confiance qui rend chaque jour la conversation plus facile, plus abondante et plus amicale. – Je suis ici dans une espèce de solitude : rien ne passe devant moi ni ne bouge autour de moi, dans le département que j'habite, et probablement dans beaucoup d'autres, les hommes n'ont d'autre occupation d'autre idée que le soin tranquille de leurs intérêts. L'habitude de n'avoir aucune influence sur les affaires communes donne bientôt à toute une population l'aspect de gens conquis et réduits au rôle de tributaire ; et en vérité cela n'est pas bien beau à voir »... Il aimerait avoir la préférence pour l'achat de sa propriété d'Andilly. – 16. Envoi d'un joli chien « dont vous voudrez bien confier l'éducation à Marie » ; il ira la semaine prochaine « regarder Andilly »... – 20. « J'irai vous remercier [...] et comme vous êtes bonne pour moi, vous me laisserez entendre les *Mémoires de Sophie*. On est affectueux parce que l'on n'a pas de sincérité dans le caractère et de naturel dans l'esprit, c'est ce qui fait que vous ne l'êtes pas »... – 21. Lundi son notaire ira chez Mme Desprès. « J'ai été fâché de vous savoir au Val cette semaine, vos nerfs en ont bien assez de leurs propres affaires ». – 23. Envoi d'informations sur la maison de M. de SEMONVILLE : « On croit qu'il seroit possible d'acheter »...

**1825.** Valençay 24 août. Il mène une vie très retirée, ne recevant que quelques journaux. « J'y ai vu un des plus grands événements du siècle, la reconnaissance de S' Domingue. Peut-être n'aurait-on pas soupçonné ceux qui ont contresigné cette inconcevable ordonnance de devoir un jour en être les auteurs, mais nous sommes dans un tems où les arbres portent rarement leurs fruits »... Amusants propos sur M. de SAINT-AIGNAN qui « rode dans notre Berri pour trouver une femme »... Valençay 4 septembre. « Je suis ici un peu comme dans un pays perdu, et je m'effraye du goût que j'y prends [...] : je finirai comme j'ai commencé, par la retraite, les vocations de ma jeunesse s'empareront de mes vieux ans : je le sens »... Valençay 28 septembre. « Les grands changements qui semblent se préparer dans le monde entier se font sans que personne s'en mesle ; et ils ne me paraissent pas

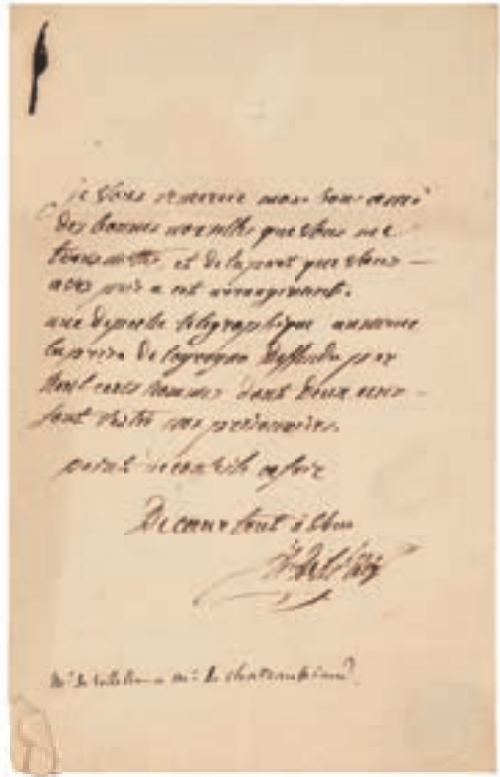
devoir entraîner d'une manière nécessaire des mutations de ministres. Quand on est prêt à contresigner la volonté des autres tout autant que la sienne on doit toujours garder son portefeuille. Je suis persuadé que je trouverai à mon retour les mêmes hommes avec la reconnaissance des colonies espagnoles de plus. À qui aime les grands spectacles le tems actuel doit bien convenir »... – « J'ai à vous remercier d'Édouard, et à vous remercier surtout d'avoir été un moment avec moi comme vous êtes avec vous »...

– 19 juillet. Sa saison d'eaux touche à sa fin. Il cite la cure d'un capitaine de vaisseau, qui devrait convenir aussi à VILLEMMAIN. Au sujet de Mme de VINTIMILLE : « je sais que c'est une personne très distinguée ; je sais qu'elle est vive et sincère dans ses affections ; que ce qu'elle aime lui plaît et qu'elle le trouve tout de suite capable d'illusions. Cette sorte de caractères devient bien rare : le tems actuel n'est guères propre à les produire. Les générations nouvelles que je vois arriver ou mêlent à tout un inexorable jugement ou s'abrutissent par l'affectation et l'hypocrisie »... – 1<sup>er</sup> avril. « Il paraît que ce sont les nouveaux pairs qui font la loi et les mœurs »... – 13. « Je comprends à merveille tous les petits enfantillages dont vous parlez. Quand on veut beaucoup et tout à fait les choses qui en valent la peine, on a le droit d'être indécis tout à son aise sur tout le reste »... – 17. « J'étais hier dans votre vallée avec toute la cour de Marie Leczinska : je serai charmé d'y aller jeudi chez une personne dont la conversation est d'une datte plus ancienne et qui pourrait datter ce qu'elle écrit tout aussi bien des Rochers que d'Andilly ». – 14. « Comme je ne vous savais pas aussi dévote à la St Napoléon j'avais fait le projet d'aller demain à Andilly », mais il doit remettre sa visite : « je fais ces jours ci des quantités de petites courses bourgeoises aux environs de Paris »... – Projets de voyages et de visites à Andilly ; demande de billets pour un concert ; envoi du *Rosier de Louis XI*, avec citation d'un vers, d'une lithographie de la *Joconde* ; regret de ne pouvoir entendre « une lecture pleine d'esprit, de charme, d'intérêt et de délicatesse » ; inquiétudes pour la santé de son amie ; communication d'articles de journaux ; amusant logogriphe ; etc.

15 000 / 18 000 €



227



228

227

**Joseph de VILLÈLE** (1773-1854) ministre de la Restauration.  
3 lettres autographes signées, s.d., à la duchesse de DURAS ; 5 pages in-4 ou in-8, une adresse (qqs salissures).

27 novembre. « Je sens tous les avantages de la chose que vous me proposés », et tous les inconvénients ; il serait sage de se donner quelques jours de réflexion : « après quoi vous me faites part de vos derniers ordres. Nous avons beaucoup parlé de cette affaire M. de CHATEAUBRIAND et moi il vous en parlera lui-même demain matin »... – « Je scavois cette circonstance, mais toute cette affaire n'est ni si claire ni si avancée que le croit notre ami. Elle nous intéresse trop pour que nous n'y portions pas la plus sérieuse attention »... – Il fera de son mieux pour seconder ses vues pour M. de KERSAINT, « mais les affaires ne vont pas si vite ; celle du sel gemme et des salines de l'est ne pourra se régler que vers le 1<sup>er</sup> janvier prochain. J'ai tenu tout ce que j'ai promis pour M. de BARANTE ; je l'ai porté en 1<sup>re</sup> ligne pour la pension à l'époque dont vous me parlez, il a été repoussé. [...] La chose n'est pas mure, on l'a tatée l'autre jour et j'ai vu qu'elle ne réussiroit pas »... Or sans cette grâce, il ne pourrait transmettre la pairie. « Mais soyez assurée que ce que je désire le plus c'est d'honorer notre administration, en finissant tout ce qui est incomplet comme cette pairie »...

500 / 600 €

228

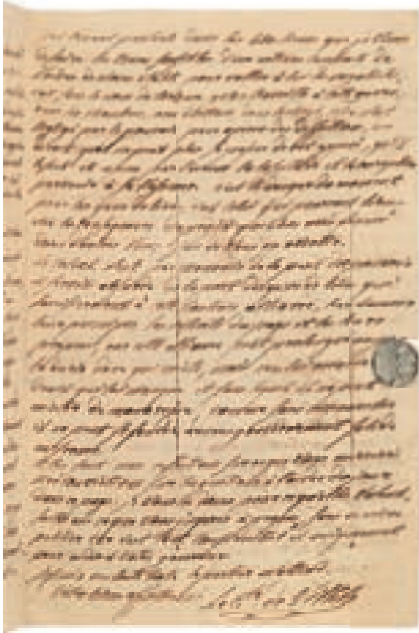
**Joseph de VILLÈLE.**

Lettre autographe signée, [18 avril 1823 ?], à CHATEAUBRIAND, ministre des Affaires étrangères ; 1 page in-8, adresse avec contreséing autogr.

ANNONCE DE LA PRISE DE LOGROÑO PAR LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS EN ESPAGNE.

« Je vous remercie mon bon ami des bonnes nouvelles que vous me transmettez, et de la part que vous avez pris à cet arrangement. Une dépêche télégraphique annonce la prise de Logroño deffendu par neuf cens hommes dont deux cens sont restés nos prisonniers »...

300 / 400 €



229

229

**Joseph de VILLÈLE.**

Lettre autographe signée, Morviller par Caraman (Haute-Garonne) 16 mai 1841, à Léonce de LA COMTÉ, à Gramat (Lot) ; 3 pages in-8, adresse (fentes aux plis).

LONGUE LETTRE POLITIQUE SUR L'ATTITUDE DES LÉGITIMISTES.

Il faut être fou pour croire qu'avec leurs principes et leur situation sociale, ils puissent jamais s'unir « avec les révolutionnaires et qui ose nous en accuser, ceux-là même qui se sont toujours unis avec la gauche pour perdre la Restauration, ceux qui ont servi de caution aux conspirateurs pour garantir leur fidélité et leur amour pour le roi, [...] ceux enfin qui en 1830 et depuis ont fait et soutenu de tous leurs efforts, l'expulsion de nos rois, l'usurpation et tout ce que nous avons d'oppressions, de déshonneur et de ruine, en vérité on croit rêver et se trouver dans un hôpital de fous quand on entend de semblables reproches de si imprudentes assertions. Sans doute que les passions égarent quelquefois les hommes les mieux intentionnés et qu'il est déplorable de voir dans certains collèges des royalistes désespérés de se voir réduits à l'impuissance par la déception du système électoral, voter pour un forcené révolutionnaire plutôt que pour un conservateur du régime qui les opprime en ce moment, sans s'inquiéter de l'appui qu'ils donnent à un régime plus redoutable, s'il n'est plus honteux ; c'est l'effet des passions et des erreurs qu'entraînent après elle les révolutions »... En ce qui concerne le projet dont lui fait part La Comté, « il devrait consister à prémunir les gens de bien contre l'une et l'autre de ces alliances, qui ne peuvent que les placer à la suite d'une de ces misérables factions qui font la honte et le malheur du pays. Il faut rester nous même et défendre en toute occasion les intérêts généraux du pays constamment et indignement sacrifiés par les forcenés révolutionnaires et les plats et cupides conservateurs de tout ce qui s'établit momentanément chez nous par suite du malheur des tems, afin d'en faire leur profit et le sacrifier ensuite au nouvel exploitant... [...] Ces gens-là ne peuvent être jamais des alliés utiles, ils vous



230

viendront toujours en aide quand ils vous verront près de quelque succès, ils vous abandonneront au premier revers »... Au cours de son voyage, il a trouvé partout « les traces sensibles d'une action incessante de l'ordre de choses établi pour rallier à lui les royalistes [...] rien n'est négligé par le pouvoir pour opérer des defections, on dirait qu'il ne peut plus se passer de cet appui, qu'il le sent et espère par l'erreur la lassitude et la corruption parvenir à se l'assurer. C'est le danger du moment pour les gens de bien »... Il met en garde contre ce calcul du pouvoir : il serait absurde aux gens de bien de sacrifier leur honneur, leurs principes, les intérêts du pays et les leurs, pour une alliance qui prolongerait ce qui existe, « mais non lui accorder le droit qui lui manque et sans lequel il ne peut exister de monarchie, comme sans monarchie il ne peut se fonder aucun gouvernement solide en France »...

400 / 500 €

230

**Arthur Wellesley, duc de WELLINGTON** (1769-1852) général et homme politique anglais.

3 lettres autographes signées, 1815-1818, à la duchesse de DURAS ; 3 pages in-8, une adresse avec cachet cire rouge aux armes (salissures).

*Gand 6 mai [1815].* « Mille pardons Madame la Duchesse, je n'avois pas un moment à moi quand j'étois ici les dernières fois. Si je me trouve en liberté cette nuit avant minuit j'irai sûrement vous rendre mes respects ; et sinon demain matin avant de partir »...

*Paris 24 mai 1817.* « Je vous envoie le livre que vous m'avez demandé que je viens de recevoir »... *3 janvier 1818.* « Je regrette beaucoup que je n'ai pas pu aller chez vous jusqu'à present, mais je le ferai aujourd'hui si c'est possible »...

500 / 600 €

## CONDITIONS DE VENTE.//. CONDITIONS OF SALE

La vente sera faite au comptant et conduite en euros (€). Les acquéreurs paieront en sus des enchères les frais suivants :

- Jusqu'à 50 000 € (inclus) 23% HT
- De 50 000 € à 500 000 € 20,5% HT
- Au delà de 500 000 € 17% HT

Ce calcul s'applique par lot et par tranche. **AVIS IMPORTANT** : Pour les lots dont le vendeur est non - résident, l'adjudicataire paiera une TVA de 7% en sus de l'adjudication (lots signalés par ■), ou 19,6% (lots signalés par ■) en sus des frais légaux (le montant de cette TVA sera remboursé sur présentation de la preuve d'exportation hors CEE, dans un délai maximum d'un mois). Conformément aux dispositions de l'article 321 - 4 du code de commerce l'astérisque (\*) suivant certains lots indique qu'ils sont la propriété d'un des associés de la société Pierre Bergé & associés.

The auction will be conducted in euros (€) and lots will be paid full in cash. As well as the hammer price, buyers will pay the following premium :

- Up to 50 000 € (included) 23% HT
- from 50 000 € to 500 000 € 20,5% HT
- Above 500 000 € 17% HT

For lots sold by a non - resident the buyer will pay a 7% V.A.T. (lots marked by a ■) or 19.6% VAT (lots marked by a ■) on the hammer price plus the premium (the buyer will be refunded of this V. A. T. when he will be presenting to our cashier the proof of export out of EEC). This calculation applies to each lot individually.

### GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité du Commissaire-Preneur, sous réserve des rectifications éventuelles annoncées au moment de la présentation de l'objet et portées au procès-verbal de la vente. Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente, il ne sera admis aucune réclamation de ce fait, une fois l'adjudication prononcée.

### GARANTEES

The auctioneer is bound by the indications in the catalogue, modified only by eventual announcements made at the time of the sale noted into the legal records there of. An exhibition prior to the sale permits buyers to establish the condition of the works offered for sale and therefore no claims will be accepted after the hammer has fallen.

### ENCHÈRES

Les enchères suivent l'ordre des numéros du catalogue. PBA est libre de fixer l'ordre de progression des enchères et les enchérisseurs sont tenus de s'y conformer. Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire. En cas de double enchère reconnue effective par PBA, l'objet sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

### BIDS

Bidding will be in accordance with the lot numbers listed in the catalogue or as announced by Pierre Bergé & associés, and will be in increments determined by the auctioneer. The highest and last bidder will be the purchaser. Should Pierre Bergé & associés recognise two simultaneous bids on an object, the lot will be put up for sale again and all those present in the saleroom may participate in this second opportunity to bid.

### ORDRES D'ACHAT ET ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE

Tout enchérisseur qui souhaite faire une offre d'achat par écrit ou enchérir par téléphone peut utiliser le formulaire prévu à cet effet en fin du catalogue de vente. Ce formulaire doit parvenir à PBA, au plus tard deux jours avant la vente, accompagné des coordonnées bancaires de l'enchérisseur. Les enchères par téléphone sont un service gracieux rendu aux clients qui ne peuvent se déplacer. En aucun cas Pierre Bergé & associés ne pourra être tenu responsable d'un problème de liaison téléphonique.

### ABSENTEE BIDS AND TELEPHONE BIDS

Those wishing to make a bid in writing or by telephone should use the form provided with the auction catalogue. This form, accompanied by the bidder's bank details, must be received by PBA no later than two days before the sale. In the event of identical bids, the earliest will take precedence. Telephone bids are a free service designed for clients who are unable to be present at auction. Pierre Bergé & associés cannot be held responsible for any problems due to technical difficulties.

### RETRAIT DES ACHATS

Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire. L'acquéreur sera lui-même chargé de faire assurer ses acquisitions, et PBA décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ceci dès l'acquisition prononcée. Toutes les formalités, notamment celles concernant l'exportation, ainsi que les transports restent à la charge exclusive de l'acquéreur.

**- Ventes à Richelieu-Drouot** : meubles, tableaux et objets volumineux qui n'auront pas été retirés par leurs acquéreurs le lendemain de la vente avant 10h seront entreposés au 3<sup>ème</sup> sous-sol de l'Hôtel Drouot où ils pourront être retirés aux horaires suivants : 13h-17h du lundi au vendredi, 8h-12h le samedi. Magasinage : 6 bis rue Rossini - 75009 Paris Tél : +33 (0)1 48 00 20 56. Tous les frais de stockage dûs aux conditions tarifaires de Drouot SA en vigueur devront être réglés au magasinage de l'Hôtel Drouot avant l'enlèvement des lots et sur présentation du bordereau acquitté.

**- Ventes à l'extérieur** : meubles, tableaux et objets volumineux qui n'auront pas été retirés par leurs acquéreurs le lendemain de la vente avant 10h seront déposés au Garde-Meubles TSE où ils pourront être retirés aux horaires suivants : 9h-12h / 14h-18h du lundi au vendredi.

Garde-Meubles TSE 36/56 rue Louis David, 93170 Bagnolet Tél : +33 (0)1 49 93 02 90 - E-mail : garde-meubles.tse@orange.fr.

Les frais de stockage seront pris en charge par PBA pendant une durée de 15 jours à partir de la date de la vente. Au delà de ce délai, le tarif sera de 30 € HT/ mois / m<sup>3</sup> à la charge de l'adjudicataire. L'adjudicataire qui souhaite retirer le lot acquis au garde-meubles doit en informer PBA 48 h à l'avance afin que PBA autorise le garde-meubles à délivrer la marchandise. L'enlèvement du lot acquis se fait sur rendez-vous et sur présentation du bordereau acquitté.

### REMOVAL OF PURCHASES

From the moment the hammer falls, sold items will be in the exclusive responsibility of the buyer. Transportation and storage will be invalidated to the buyer. The buyer will be solely responsible for insurance, and Pierre Bergé & associés assumes no liability for any damage items may incur from the time the hammer falls. All formality procedures, including those concerning exportation as well as transport fall exclusively to the buyer.

### - Sales at Richelieu-Drouot :

Furniture, paintings and other voluminous objects which have not been retrieved by the buyer on the day following the sales, before 10 am, will be stored in the 3rd basement of the Hotel Drouot where they can be collected at the following hours : 1pm-5pm from Monday to Friday, 8am- 12am on Saturday.

Hotel Drouot Store : 6 bis rue Rossini, 75009, Paris Tel : +33(0)1 48 00 20 56 All due storage fees, according to the tariffs of Drouot SA, have to be paid at the Hotel Drouot's store before the retrieval of items and on presentation of the paid voucher.

### - Sales in another room :

Furniture, paintings and other voluminous objects which have not been retrieved by the buyer on the day following the sales, before 10am, will be stored at the TSE furniture store where they can be collected at the following hours : 9am-12am / 2pm-6pm from Monday to Friday.

Furniture store TSE : 36/56 rue Louis David, 93170 Bagnolet

Tel : +33(0)1 49 93 02 90

Email : garde-meubles.tse@orange.fr

Storage fees will be taken care of by PBA for a duration of 15 days starting after the date of the sale. Past this period of time, the buyer will be responsible for the fees which will be of 30 euros per m<sup>3</sup> per month. Please note that it will be compulsory to inform Pierre Bergé & associés 48h before collecting the acquired items so that Pierre Bergé & associés can authorize the delivery by the furniture store. Retrieval of purchases is done upon appointment and presentation of the paid voucher.

### PRÉEMPTION

Dans certains cas, l'Etat français peut exercer un droit de préemption sur les œuvres d'art mises en vente publique conformément aux dispositions de l'article 37 de la loi du 31 décembre 1921 modifié par l'article 59 de la loi du 10 juillet 2000. L'Etat se substitue alors au dernier enchérisseur. En pareil cas, le représentant de l'Etat formule sa déclaration après la chute du marteau auprès de la société habilitée à organiser la vente publique ou la vente de gré à gré. La décision de préemption doit ensuite être confirmée dans un délai de quinze jours. Pierre Bergé & associés n'assumera aucune responsabilité du fait des décisions administratives de préemption.

### PRE-EMPTION

In certain cases, the French State is entitled to use its right of pre-emption on works of art or private documents. This means that the state substitutes itself for the last bidder and becomes the buyer. In such a case, a representative of the French State announces the exercise of the pre-emption right during the auction and immediately after the lot has been sold, and this declaration will be recorded in the official sale record. The French State will have then fifteen (15) days to confirm the pre-emption decision. Pierre Bergé & associés will not be held responsible for any administrative decisions of the French State regarding the use of its right of pre-emption.



## ORDRE D'ACHAT.//. BID FORM

DEMANDE D'APPEL TÉLÉPHONIQUE.//. PHONE CALL REQUEST

Nom et Prénom \_\_\_\_\_  
Name

ORDRE FERME.//. ABSENTEE BID

Adresse \_\_\_\_\_  
Address

Vente aux enchères publiques

Téléphone \_\_\_\_\_  
Phone

PARIS FONDATION PIERRE BERGÉ - YVES SAINT LAURENT  
**JEUDI 24 OCTOBRE 2013**

Fax \_\_\_\_\_  
fax

### AUTOGRAPHES & MANUSCRITS

E-mail \_\_\_\_\_

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter et vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux.)

I have read the conditions of sale and the guide to buyers printed in this catalogue and agree to abide by them. I grant you permission to purchase on my behalf the following items within the limits indicated in euros. (These limits do not include buyer's premium and taxes.)

Références bancaires obligatoires (Veuillez joindre un RIB et renvoyer la page suivante dûment remplie)

Required bank references (Please complete and join following page) \_\_\_\_\_

Références commerciales à Paris ou à Londres

Commercial references in Paris or London \_\_\_\_\_

Aucune demande de ligne de téléphone ne sera prise en compte pour les lots ayant une estimation inférieure à 800 euros ; veuillez pour ceux-ci laisser des ordres fermes  
Please note that only commission bids in writing will be accepted for lots estimated under 800 euros. Telephone bids will not be registered for these lots.

LOT No LOT No	DESCRIPTION DU LOT LOT DESCRIPTION	LIMITE EN EUROS TOP LIMIT OF BID IN EUROS

Les ordres d'achat doivent être reçus au moins 24 heures avant la vente  
To allow time for processing, absentee bids should be received at least 24 hours before the sale begins.

À envoyer à.//. Send to :  
PIERRE BERGÉ & ASSOCIÉS  
92 avenue d'Iéna\_75116 Paris www.pba-auctions.com  
T. +33 (0)1 49 49 90 00 F. +33 (0)1 49 49 90 01

Signature obligatoire :  
Required signature :

Date :  
T. S. V. P

# PIERRE BERGÉ

& ASSOCIÉS

**CE FORMULAIRE DOIT ÊTRE REMPLI PAR TOUT ENCHÉRISSEUR AVANT LA VENTE.**  
**PLEASE NOTE THAT YOU WILL NOT BE ABLE TO BID UNLESS YOU HAVE COMPLETED THIS FORM IN ADVANCE.**

Date de la vente JEUDI 24 OCTOBRE 2013  
Sale date

Nom et Prénom \_\_\_\_\_  
Name and first name

Adresse \_\_\_\_\_  
Address \_\_\_\_\_

Agent  Oui  Non  
Agent Yes No

**PIÈCES D'IDENTITÉ - PHOTOCOPIE DU PASSEPORT**  
**IDENTIFICATION PAPER - PASSPORT COPY**

Téléphone \_\_\_\_\_  
Phone number

Banque \_\_\_\_\_  
Bank

Personne à contacter \_\_\_\_\_  
Person to contact

N° de compte \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_  
Account number Phone number

Références dans le marché de l'art \_\_\_\_\_  
Account number

**POUR TOUTE INFORMATION, CONTACTER LE +33 (0)1 49 49 90 00**  
**FOR ANY INFORMATION PLEASE CALL +33 (0)1 49 49 90 00**

Je confirme que je m'engage à enchérir en accord avec les conditions de vente imprimées dans le catalogue de cette vente.  
I agree that I will bid subject to the conditions of sale printed in the catalogue for this sale.

Signature obligatoire :  
Required signature :

Date :

**Société de Ventes Volontaires**

Agrément n°2002-128

92 avenue d'Iéna 75116 Paris

**T. +33 (0)1 49 49 90 00 F. +33 (0)1 49 49 90 01 [www.pba-auctions.com](http://www.pba-auctions.com)**

S.A.S. au capital de 600.000 euros NSIRET 441 709 961 00029 TVA INTRACOM FR 91 441 709 961 000 29